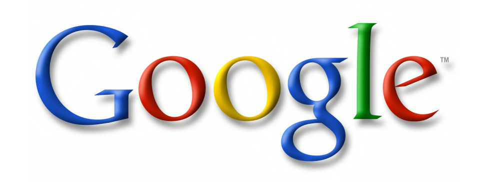
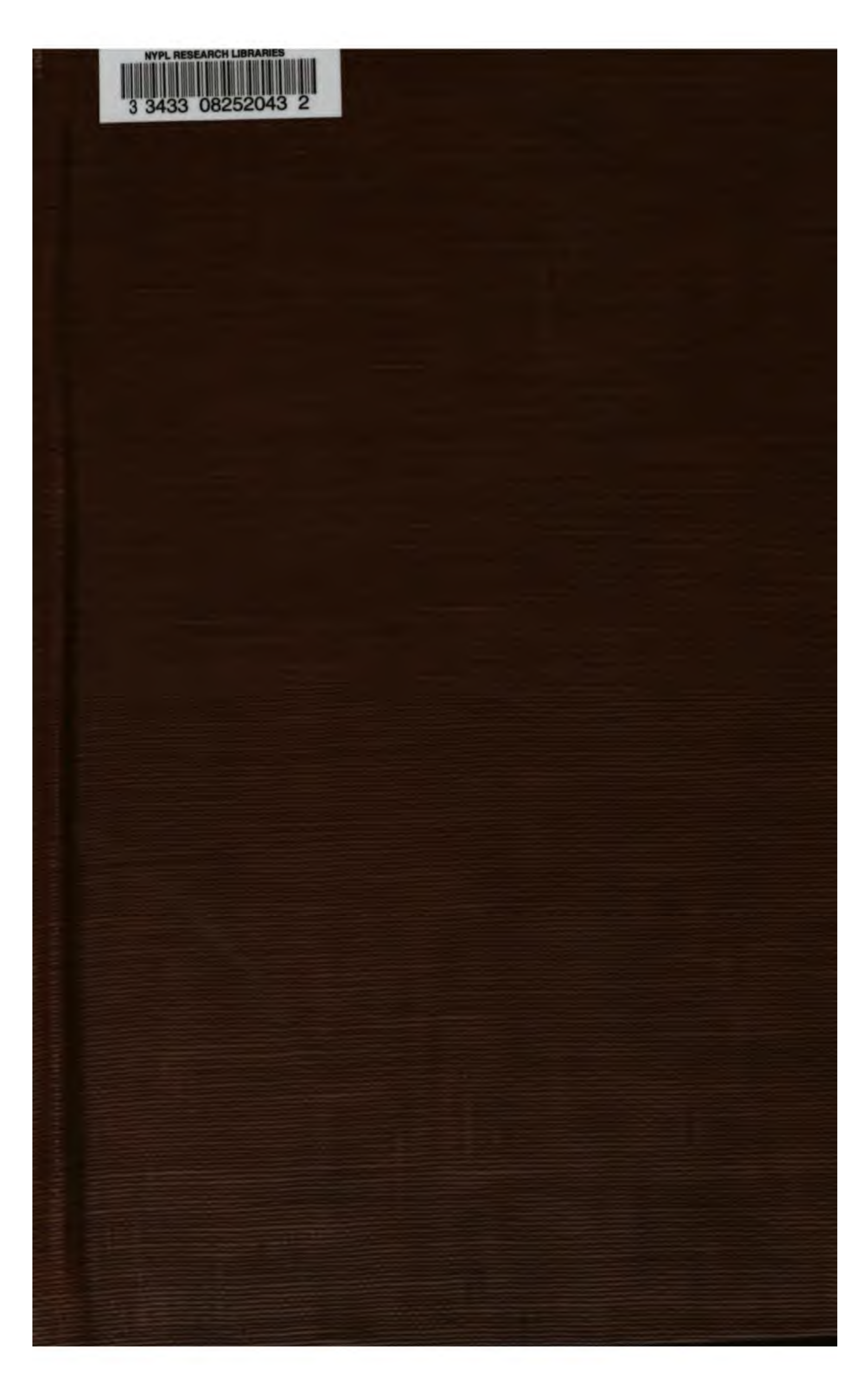



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08252043 2

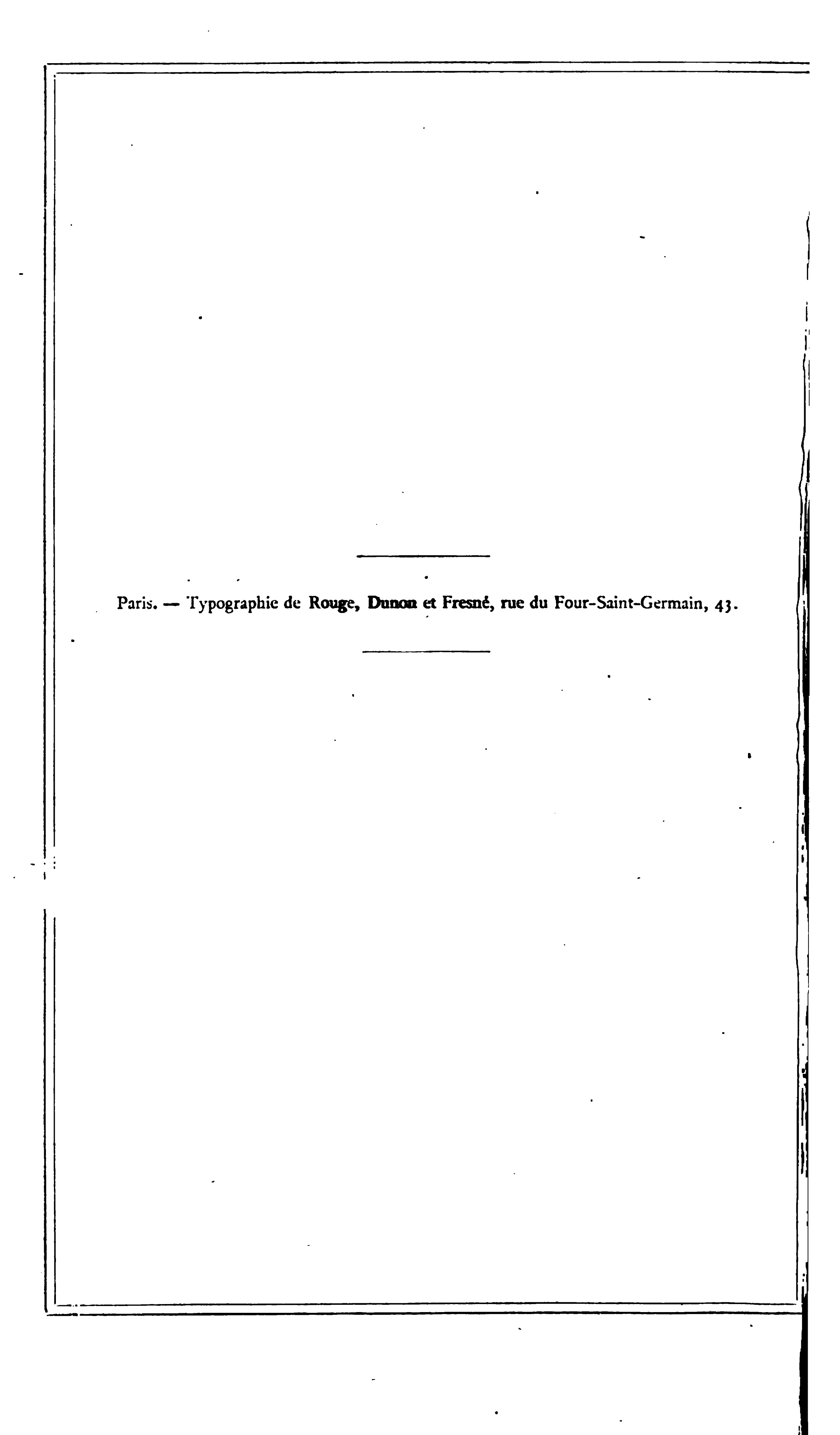


NAi
Mov

LE

MONDE FANTASTIQUE

ILLUSTRÉ



Paris. — Typographie de **Rouge, Dunon et Fresné**, rue du Four-Saint-Germain, 43.

LE

MONDE FANTASTIQUE

ILLUSTRÉ PAR HADOL

LECTURES EN FAMILLE

SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE

LÉON BEAUVALLET

[1874]

CONTES ET NOUVELLES PUBLIÉS DANS CE VOLUME

PARIS

DEGORCE-CADOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

70 BIS, RUE BONAPARTE

1874

UN NUMÉRO — TOUS LES SAMEDIS. — 10 CENTIMES.



PARIS
DEGORCE-CADOT, éditeur, 70 bis, rue Bonaparte

PRÉFACE



Il n'est point besoin d'être aux beaux jours de la première enfance pour se délecter aux récits merveilleux et se laisser bercer sur les ailes de la fantaisie. Ce n'est pas seulement pour ceux qui apprennent à lire que *les Contes* de Perrault se réimpriment à l'infini.

Les Mille et une Nuits en sont à leur mille et unième édition; *les Contes* d'Hoffmann sont traduits dans toutes les langues, et l'un des plus grands succès contemporains est échu aux *Mémoires du Diable*.

Ajoutons que les grâces ingénieuses de la mythologie antique et les sombres terreurs des légendes chrétiennes vivent depuis longtemps dans la mémoire des hommes et y vivront éternellement.

Une autre preuve encore de ce goût si général pour le merveilleux, n'est-ce pas l'attraction qu'exercent les pièces féeriques, dont la puissance n'est égalée ni par les drames les plus émouvants, ni par les comédies les plus gaies ou les plus saisissantes. Voyez *le Pied de Mouton, Cendrillon, la Biche aux Bois, la Chatte Blanche, le Roi Carotte, Orphée aux Enfers*.

Or, ce qu'est le roman historique pour le drame, ce qu'est le roman de mœurs pour la comédie, notre journal le sera pour la féerie théâtrale.

Il prendra le lecteur par la main et le mènera à travers ce monde immense et sans limites où plane la fantaisie, où l'imagination, libre et sans entraves, peut rêver des magnificences inouïes, des terreurs inconnues, des bonheurs inéprouvés. Il lui montrera tous les spectacles que l'œil humain n'a jamais contemplés; il lui fera entendre tous les conteurs qui sont allés, vont, ou iront chercher leurs inventions au delà du monde réel, depuis celui que l'Arabe écoutait sous sa tente jusqu'à celui qui voit éclore de fantastiques apparitions dans la fumée de sa pipe allemande; jusqu'à ceux qui, cherchant dans l'espace invisible, un élément d'intérêt qui ne fait jamais défaut, y puiseront à pleines mains l'étrange et l'imprévu.

Il y a des lecteurs, beaucoup de lecteurs pour les rêves du monde fantastique.

Dans tous les temps, à tous les âges, l'homme en fut toujours avide.

C'est que pour se refaire des épreuves de ce monde où il souffre, il lui a toujours fallu s'en créer un autre, chimérique, impossible.

Dieu merci! cet amour de l'idéal n'est pas mort en nous. C'est là le talisman qui fera la fortune du *Monde fantastique*.

Grâce à lui, on pourra sortir, pour quelques heures, de cette triste existence et vivre de la vie des songes étoilés et des illusions radieuses.

Notre petit journal remplacera le mystérieux Sésame! qui ouvre la porte des Espaces imaginaires et vous fait pénétrer dans des palais de chrysoprase tout peuplés de princes charmants et de jeunes princesses ruisselantes de merveillosité.

Le Monde fantastique pourra être lu par tous et par toutes : jeunes hommes et vieillards, têtes blondes et barbes grises : c'est le journal de tous les âges!

L'ÉDITEUR.

Livraison de 8 pages, avec une gravure *coloriée*........ .... 10 centimes.
Série de 5 livraisons, avec couverture illustrée........................ 50 »

ABONNEMENTS A LA LIVRAISON OU A LA SÉRIE

Les abonnements, pour l'année entière, commencent le 1er avril de chaque année.

PARIS ET PROVINCE : 7 FRANCS

Par la voie des Libraires, ou

En un mandat-poste au nom de l'éditeur, DEGORCE-CADOT, 70 bis, rue Bonaparte. Paris.

LE PETIT CHEVAL BOSSU[1]

CONTE RUSSE

PAR EUGÈNE MOREAU

CHAPITRE PREMIER

Où l'on voit que l'histoire se passe au temps où les bêtes parlaient.

Par delà les montagnes, les forêts, les plaines et les mers, — bien que ce fût sur la terre, et non dans les nuages, — vivait un père possédant trois fils : — l'aîné passait pour malin ; le cadet pour ni fin ni bête ; quant au troisième, c'était un cerveau vide, un pur crétin.

Ils avaient pour toute fortune un petit champ de froment, dont ils allaient vendre la récolte au bourg le plus proche. Ils la vendaient au comptant, empochaient le prix, et se hâtaient de retourner à la maison avec leur chariot vide.

Tout allait donc à souhait, lorsque le malheur vint fondre sur eux. — Y avait-il longtemps qu'il les guettait? Les surprit-il soudain? Personne de ceci ne saurait répondre. — Toujours est-il qu'un matin, ils trouvèrent leur blé coupé, et, qui plus est, saccagé. Un malfaiteur, habile sans doute, avait profité d'une seule nuit pour mettre à bout l'expédition. Jugez de leur désespoir ! De mémoire d'homme, on n'en vit de pareil ! Le père et les trois fils s'assemblèrent en conseil. Après bien des débats, voici ce qu'on décida : — Veiller toutes les nuits chacun son tour. C'était bien simple, comme on voit.

Le soir venu, l'aîné prend sa fourche, sa hache, et va se mettre en faction. Voilà la pluie qui se met à tomber ; notre guetteur grelotte, transi moitié de froid, moitié de peur, et court se mettre à l'abri sous une meule de foin, d'où il guette son voleur en dormant à poings fermés. Au point du jour, il se réveille, se lève et s'en va.

— Holà !... diables de dormeurs !... — crie-t-il à ses frères en frappant à la porte à coups redoublés. — Ouvrez ! c'est le veilleur ! il est tout trempé... Ouvrez vite !

On ouvre ; il entre, va saluer l'image sainte, se signe, fait sa prière et se met en devoir de conter sa veille.

— Frères, — dit-il, — de la nuit je n'ai fermé l'œil. Il a fait un temps du diable ; je suis resté debout cependant, mais cela n'avait rien d'agréable.

— Tu es un brave, — lui répond son père ; — j'ai pu dormir tranquillement tandis que tu veillais ; tu es un brave.

[1] Traduction et reproduction formellement interdites.

La journée se passe. Le soir venu, le cadet prend sa fourche, sa hache, et va se mettre en faction. Voilà la gelée qui arrive : — notre guetteur grelotte, transi moitié de froid, moitié de peur, et court se mettre à l'abri derrière un hangar, d'où il guette son voleur en dormant comme un loir.

Au point du jour, il se réveille, se lève et s'en va.

— Holà! diables de dormeurs!... crie-t-il à ses frères en frappant à la porte à coups redoublés, ouvrez! c'est le veilleur! il est morfondu! Ouvrez vite!

On ouvre; il entre, va saluer l'image sainte, se signe, fait sa prière et se met en devoir de conter sa veille.

— Frères, — dit-il, — de la nuit, je n'ai fermé l'œil. Il a fait un froid à tout geler; je suis resté debout, cependant, mais cela n'avait rien d'agréable.

— Tu es aussi brave que ton frère, dit le vieillard.

C'était donc le troisième soir, et par conséquent au tour du troisième frère. Mais, le soir venu, le crétin ne prend ni fourche ni hache, et sans avoir l'air de songer à rien, il se blottit sur le haut du poêle en chantonnant. Ses deux frères ont beau lui corner aux oreilles : — C'est ton tour, il faut que tu t'en ailles! — il reste coi; le temps se passe, et rien ne peut l'émouvoir.

Enfin, sur la promesse que lui fait son père d'un cafetan neuf et d'une pleine mesure de pois, il se décide à descendre de sa niche, à couper une bonne miche de pain noir et à s'en aller faire le guet jusqu'au jour en regardant son lit.

La nuit est noire et profonde... Toutefois le pauvre garçon fait sa ronde en conscience et ne vient s'asseoir au pied d'un buisson qu'après avoir parcouru son champ de long en large, de haut en bas.

Il rêvasse tout en grignotant son pain noir... Un hennissement se fait entendre.

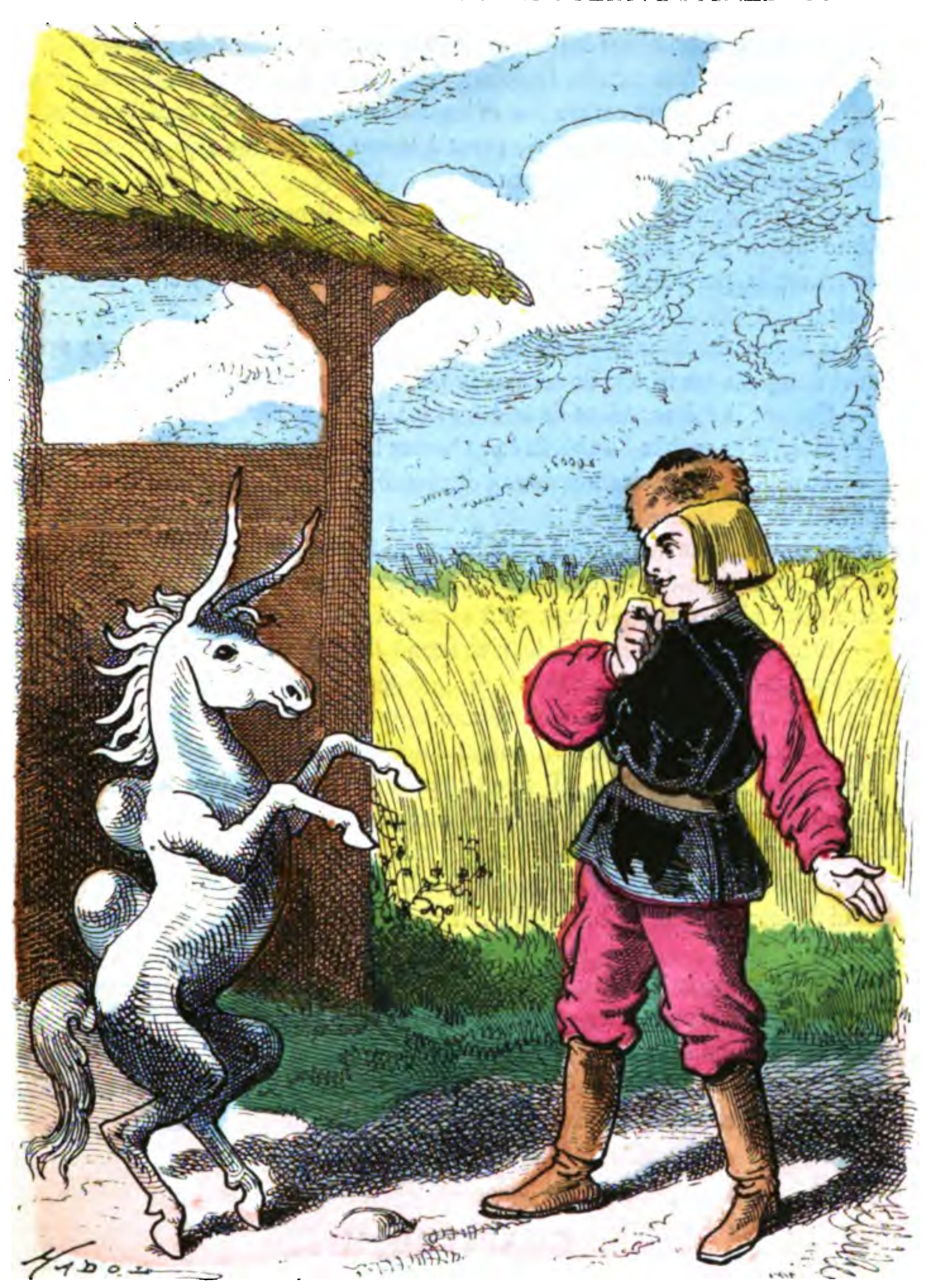
— Hé! se demande le crétin, — serait-ce là le coupeur de blé? — Il avance le cou : que voit-il? Une superbe jument caracolant au beau milieu du blé. Blanche comme la neige, elle ondule sa crinière de l'air le plus fier du monde.

— Ah! c'est toi qui manges notre bien, dit-il, attends! attends!... Oh! tu as beau faire la sauterelle, je saurai bien te prendre.

Choisissant sa belle, comme on dit, il s'élance d'un bond sur la jument. Un écuyer aurait peut-être trouvé à redire dans sa façon de monter, car il est bon d'attester qu'il s'était trouvé à cheval le nez du côté de la queue. Mais ce qu'il perdait en grâce se retrouvait en assurance, attendu qu'ayant saisi la queue à deux mains, il se cramponna si bien que les sauts, les bonds, les ruades, les têtes à la queue, les cabrioles, rien ne put le désarçonner.

Lassée enfin, elle s'arrête.

— Je me déclare vaincue, dit-elle, et pourtant, si tu veux m'en croire, tu me laisseras encore courir à ma guise jusqu'à la troisième aurore, me nourrir, non d'avoine grossière, mais de bon blé bien gras, bien savoureux, et boire, non de l'eau du fleuve, mais une bonne pinte d'hydromel. Après trois soleils couchés, je mettrai au monde deux chevaux dont on n'aura jamais vu les pareils; et puis un troisième encore; mais celui-là sera le plus étonnant qui soit



... voilà encore le double bossu cabriolant comme un biquot. (Page 7.)

sur terre. Il aura trois wertchoks de haut, des oreilles d'une archine de long et deux jolies petites bosses sur le dos. A part cela, pas un seul défaut.

Il faut que vous le sachiez, l'*archine* équivaut à trois quarts de mètre et le *wertchok* est la sixième partie du pied.

— Tu pourras, continua la jument, faire ce que tu voudras de mes premiers nés; mais garde-toi de vendre le bossu, quel que soit le prix qu'on t'en offre. Ne l'échange pas même contre l'or et les diamants de la couronne. Toutefois, pour que ces trois merveilles viennent à terme, il faut que je puisse aller, galoper, gambader à travers champs.

— Bon ! répond Iwan. — Sans en dire plus, il ouvre l'huis d'une petite cabane de berger, prie très-poliment la cavale d'en faire son domicile, et, recouvrant la porte d'une vieille natte, il s'en revient chez lui en braillant à tue-tête.

A sa façon de frapper et de se pendre au loquet, au ton glapissant avec lequel il appelle ses frères, ils accourent persuadés qu'il lui est arrivé malheur.

— Qui est là ? demandent-ils en bégayant.

— Moi, Wanouchka l'imbécile !... Ouvrez !

Wanouchka est un des nombreux diminutifs d'Iwan, qui était le nom du crétin.

Quand il est bien attesté que c'est Iwan qui frappe, on ouvre. L'imbécile ne montre pas le moindre embarras. Il va se renicher au haut de son poêle, afin d'être placé plus commodément pour sa narration.

— Frères, dit-il, de la nuit je n'ai fermé l'œil. La lune était en haut, me regardant comme un événement; moi, je comptais les étoiles, quand le diable m'apparut et se mit à courir dans notre champ. Ah ! si vous saviez !... quelle mine !... celle d'un chat fâché... des yeux grands comme des cuillers et qui lancent des flammes bleues... Il courait par le blé, qu'il fauchait avec sa queue et gobait comme un jaune d'œuf. — « Attends, mon drôle ! » lui dis-je, et je lui ai sauté sur les épaules, où je me suis tenu ferme et d'aplomb, je vous en réponds. Ma contenance l'a fait caner; il m'a avoué son vol en me demandant de lui laisser manger le blé qu'il avait coupé et qui ne nous était plus bon à rien.

A bout d'imagination, le conteur s'étira, bâilla et s'endormit profondément. Je vous laisse à penser si les auditeurs riaient. Il n'est pas jusqu'au vieux père qui ne s'en donnât à cœur joie sur l'imbécillité de son troisième fils. A vous donner franchement mon avis, la moquerie ne me plaît guère chez les vieillards; ils ont autre chose à faire.

CHAPITRE II

Des choses sensées que dit le petit cheval bossu.

Voilà qu'un beau soir, — soir de fête, je m'en souviens, — Daniel, l'aîné des trois frères, revient du village avec un coup de vin dans la tête. Il va donner droit sur la hutte où le crétin avait logé la cavale de la nuit. Ce qu'il aperçoit le force à s'arrêter: deux chevaux à crinière dorée

et le troisième, le plus étonnant qui soit sur terre : trois wertchoks de haut, des oreilles d'une archine de long et deux jolies petites bosses sur le dos. A part cela, pas un seul défaut.

— Hé ! se dit l'ivrogne, voilà donc pourquoi, depuis quelque temps, l'imbécile vient passer la nuit dans cette hutte. — Tout en disant cela, il courait vers son frère cadet et le ramenait vivement pour admirer les chevaux dorés. Ceux-ci jouaient, hennissaient et s'ébrouaient.

Ils avaient des prunelles de rubis, des crins aux reflets d'or tombant sur une robe noire comme les plumes des merles, et leurs sabots de diamants, ferrés de perles fines, creusaient impatiemment le sol. A part le tzar, personne ne semblait digne d'aussi merveilleux chevaux.

— Il n'y a de bonheur ici-bas que pour les imbéciles, — se disaient les deux frères en cherchant à deviner par quel moyen Iwan se les était procurés. — Dans deux semaines, nous devons aller à la ville, attendons jusque-là ; nous y conduirons ces phénomènes ; nous les vendrons un bon prix, avec lequel nous pourrons boire et festiner tout à notre aise. Wanouchka cherchera ses chevaux comme il pourra. Il ne lui viendra jamais à l'idée que nous aurons pu les emmener.

Et, tout en se moquant du crétin, ils s'en retournèrent chez eux, ne parlant que des viandes qu'ils mangeraient, des vins qu'ils boiraient, des bosses qu'ils se feraient.

Le temps ne reste jamais en route. Les heures à la suite des heures, les jours à la suite des jours le poussent incessamment sur son interminable chemin. Il s'ensuit que les deux semaines virent leur fin et que les moujiks se disposèrent à voiturer leur blé à la ville. Ils étaient de plus en quête de nouvelles. Ce n'était guère qu'à ce moment où ils pouvaient savoir si, comme jadis, le sultan voulait venir du Bosphore pour turcomaniser les fidèles chrétiens. Les voilà qui saluent l'image, qui reçoivent la bénédiction de leur père, qui se mettent en route avec les chevaux chipés. Pas un remords dans leur cœur ; ils ne songeaient qu'à l'argent que ce vol leur rapporterait.

Cinq ou six heures après, le pauvre Iwan se dispose à aller passer la nuit auprès de son trésor. — Cinq ou six heures ! Pourquoi tant musarder ? L'ouvrage doit toujours brûler les mains, c'est le moyen de ne rien laisser en souffrance. — Mais qui fera entrer ceci dans une tête de crétin ? — Le nôtre s'en va clopinant, mordillant sa miche et sifflottant ses mélodies langoureuses. Il lève la natte et d'un saut pénètre dans la hutte... Une fois dedans, il croit s'être trompé de cabane. Mais non, si les deux chevaux dorés ne sont pas là, voilà bien encore le double bossu haussant, baissant les oreilles et cabriolant comme un biquot.

Ah ! il fait bon entendre l'imbécile hurler, se lamenter, se cognant la tête contre les murs.

— O mes chevaux ! mes beaux chevaux que j'aimais tant ! vous reverrai-je jamais ?... J'ai toujours eu pour vous le froment, le miel, le foin, les caresses...

Qui vous a volés?... Le chien!... que le pont s'écroule sous lui lorsqu'il passera dans l'autre monde! Puisse-t-il bientôt crever comme un vil animal!... O mes chevaux! mes beaux chevaux que j'aimais tant! vous reverrai-je jamais?...

— Pourquoi pas? — s'écrie le petit cheval bossu, impatienté probablement des jérémiades d'Iwan. — Toutes les espérances ne sont pas déçues, il y a des remèdes pour tous les maux. Ton chagrin, si grand qu'il soit, je puis le dissiper... Les voleurs sont tes frères, et si tu veux grimper sur mon dos, nous les rattraperons avant peu, quelle que soit leur avance. Quand je m'avise de courir, je disputerais le prix au diable lui-même!...

Plein de confiance, le crétin s'assied le plus commodément possible entre les deux bosses, s'agrippe fortement aux longues oreilles de sa monture, qui frappe du pied, pousse un hennissement sonore, et part comme une flèche décochée par un bras vigoureux. Un nuage de poussière soulevé par ses sabots rapides couvre le chemin, et moins d'une heure après, le crétin se trouve côte à côte avec ses voleurs, tout stupéfiés d'un semblable prodige.

— N'êtes-vous pas honteux, frères, dit Iwan, de voler ainsi votre pauvre imbécile? Merci de votre esprit!... Ne vaut-il pas mieux en manquer et rester honnête? Je me contente du mien sans jamais prétendre à ce qui est vôtre.

— Le péché n'est pas en nous, Iwan, réplique Daniel; mais tu sais comme nous sommes malheureux. Il ne nous reste pas assez de blé à vendre pour nourrir le père jusqu'à la prochaine récolte. Les boyards se disputeront tes chevaux dorés. Ne vaut-il pas mieux les vendre que les laisser dans ta hutte?

— Soit, répond Iwan, allons tous les trois au marché.

Ils allèrent ainsi tout le jour; mais quand la nuit fut venue, de crainte de se tromper de chemin, ils résolurent de camper à l'endroit où ils se trouvaient.

C'était à la lisière d'un bois, dont les feuilles leur offraient à la fois un lit et un abri.

Le repas fut joyeux; chacun chanta sa chanson, à part, bien entendu, celui qui n'en savait pas.

Les voilà couchés, prêts à s'étendre et à s'endormir, quand Daniel fit remarquer, au loin, un feu dont la lueur venait mourir tout près d'eux.

Jetant un malicieux clignement d'œil à Gabriel, le cadet, il le pousse sans en avoir l'air et dit, en se grattant l'oreille :

— Iwan, regarde donc ce feu qui brille là-bas... Il nous serait peut-être bien utile, à nous qui n'avons ni pierre ni briquet.

Et tout en disant cela, il pensait:

— S'il pouvait y aller et s'y brûler!

Le pauvre Iwan, toujours prêt à rendre service, n'en fait ni une ni deux : il enfourche son bossu, le talonne et s'élève avec lui dans les airs, le nez tourné vers la lumière inconnue.

Il fallait voir les deux frères se signant à la vue du cheval galopant dans



De dessous son trébuchet, Iwachka les contemple. (Page 15.)

l'air, et demandant à tous les saints du paradis de leur donner la foi chrétienne, certains que le poulain était un génie de l'enfer.

En trois bonds, Iwan arrive auprès du feu. C'est-à-dire, bien que ce fût du feu, il n'y avait ni fumée ni pétillements.

— Qu'est-ce que c'est que ce feu sans fumée? s'écrie Iwan.

— L'éclat qui t'éblouit, — réplique le cheval, toujours prêt à instruire son maître, — provient de la plume de l'oiseau de feu perché là devant toi. Elle est la plus belle du monde, sans contredit, mais si tu en crois mon conseil, tu la laisseras où elle est, car elle apporte le malheur avec elle.

— Parle!... parle!... marmotte le crétin, c'est absolument comme si tu ne disais rien. Je m'en empare.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il la prend, l'enveloppe dans un coin de son bonnet et revient vers ses frères, auxquels il fait un nouveau conte de souche consumée, qu'il avait vainement cherché à éteindre, et que, de guerre lasse, il avait laissé brûler à son aise.

Je ne vous dirai pas si les deux garnements furent enchantés du retour de leur frère, tout ce que je sais, c'est qu'ils ne purent fermer l'œil, tandis que lui se mit à ronfler comme une toupie et ne s'éveilla qu'au jour naissant.

CHAPITRE III

Où le tzar donne à Wanouchka ce qu'il demande et même ce qu'il ne demande pas.

Ils se remirent en route, et une fois en ville, s'en allèrent droit sur la place du palais.

Il ne faut pas oublier de vous mettre au courant des usages de cette ville-là! Aucun marchand ne pouvait étaler et vendre sa marchandise avant que le gouverneur, précédé de cent gardes, ne fût venu proclamer, au son des trompettes, l'ouverture du marché.

Ce jour-là, le peloton des cent gardes ne put fendre les flots pressés de la foule. La circulation était complétement interdite. Heureusement, le gouverneur eut l'excellente idée de se frayer passage à coups de knout. Supposez que l'idée ne lui en fût pas venue, ils y seraient encore. Mais le fouet ne tomba pas en vain sur ces épaules serrées; de droite et de gauche, on se sépara en saluant, et Son Excellence put passer. Que vit-il? — Deux admirables chevaux de race pure avec des prunelles de rubis, des crins aux reflets d'or tombant sur une robe noire comme la plume des merles et des sabots de diamants ferrés de perles fines.

Le gouverneur saute de joie comme un simple moujik; il oublie sa dignité, se signe par deux fois comme devant une chose miraculeuse. La patrouille reste là, les yeux écarquillés, le sonneur de trompe en perd l'embouchure, et Son Excellence, recouvrant enfin la parole, défend de mettre aux enchères ces pur-sang avant que le tzar n'ait dit s'il en veut ou non.

Il entre au palais, va droit à la chambre du tzar et se prosterne jusqu'à terre :

— Grand souverain, dit-il, ne me fais pas mourir et permets-moi de parler.

Tout gouverneur qu'il était, comme tout le monde, il lui fallait demander au tzar la permission de lui adresser la parole.

— Parle, mais parle bien, répond le tzar, aussi logique que possible.

— Je suis gouverneur, et je crois exercer ma charge avec fidélité.

— A quoi bon me rappeler ceci ? Je le sais.

— Cela sert, tzar clément, à te dire que, ne négligeant aucun détail de mon service, je devais faire ce matin l'ouverture du marché. Je trouvai la place obstruée. Mes gardes ne pouvaient faire ranger le peuple. Quelques coups de knout, justement appliqués, fendirent à la fin cette foule et j'aperçus, au milieu des chevaux attendant chaland, deux prodiges, deux merveilles. Leurs crins, aux reflets d'or, retombent sur une robe noire comme les plumes des merles et leurs sabots de diamants sont ferrés de perles fines.

Ce discours monte la tête du tzar : il se lave, s'habille et monte immédiatement sur son char pour repaître ses yeux d'un spectacle. Il arrive sur la place au milieu des cris, des hourras ! Il salue de la main son peuple vautré dans la poussière, mais plus négligemment que d'habitude, comme un homme qui a une pensée unique en tête. Il fait le tour des chevaux, les regarde, les examine, les loue en connaisseur et finit par demander qui en est le propriétaire.

Iwan s'avance tout fier de l'admiration du tzar.

— La paire est à moi, Majesté, dit-il.

— Combien la vends-tu ?

— Je ne la vends pas, je la change.

— Contre quoi ?

— Contre deux fois cinq bonnets pleins d'argent.

— N'est-ce pas dix que tu prétends dire ?

— Comme il plaira à Votre Majesté.

— Qu'on lui compte son argent.

Les cinq bonnets doubles sont apportés, versés dans les poches du crétin, et le tzar, tant il est joyeux de son aubaine, ne croit pas devoir moins faire que de donner cinq roubles de plus au moujik. Si ce n'est pas là de la générosité, où y en a-t-il ?

Dix palefreniers en veste d'or fin et ceinture de soie bleue viennent prendre les chevaux pour les mener à l'écurie. Mais ceux-ci se débarrassent de leur bride et de leur mors et s'en reviennent au galop auprès d'Iwan. Trois fois la même plaisanterie se renouvela.

Elle eût duré plus longtemps si le tzar, avec cette sagacité qui fait les grands rois, ne se fût déterminé à emmener Iwan avec les chevaux, puisqu'on ne pouvait pas emmener les chevaux sans Iwan.

— Viens-t'en dans mon palais, dit-il au crétin, tu y seras comme un coq en pâte... je te ferai donner un bel habit rouge et tu seras le chef de mes écuries.

— A vos ordres ! répond Iwan. Et le voilà marchant derrière le char impérial, chantonnant selon son habitude, ce qui fait que les chevaux s'en allaient

en dansant, même le bossu, qui captivait tous les regards autant par sa grâce que par sa bizarrerie. Il n'en avait pas l'air plus fier pour cela.

Il va sans dire que le crétin donna de l'argent à ses frères qui, de retour au logis, firent un égal partage, se marièrent et... devinrent ce qu'ils voulurent. Nous n'avons pas à nous inquiéter d'eux. Si vous m'en croyez, nous les laisserons auprès de leurs femmes et de leur père, nous allons chercher à savoir ce qu'il advint du crétin dans les écuries du tzar, par quelles diableries le bossu se fit une réputation, comment Iwan s'empara de l'oiseau merveilleux, comment il s'empara de l'anneau de la princesse et de la princesse elle-même, comment il alla dans la lune, comment il sut traverser une marmite d'eau bouillante sans s'y échauder, comment il devint beau et spirituel et... Mais il ne faut pas tout vous dire, et si ces promesses-là vous ont alléché, lisez toujours, vous verrez comment nous savons les tenir.

CHAPITRE IV

Où la plume de l'oiseau de feu commence à jouer un rôle.

Nous avons quitté Iwachka, Wanouchka, Iwan, notre crétin enfin promu au grade de chef des écuries du tzar. Nous l'avons vu suivant le cortége, sans plus s'inquiéter de son père et de ses frères. Il avait bien autre chose en tête, vraiment. Nous le retrouvons à cette heure pourvu d'une magnifique garde-robe toute d'habits rouges brodés, ainsi qu'il lui avait été promis. Il étrille, panse, mange et dort tout son content. Cette existence-là lui va à merveille. Il y a donc cinq semaines qu'il est installé.

Au moment où nous le reprenons, un chambellan remarqua... Mais il faut avant tout vous apprendre que ce chambellan était le prédécesseur d'Iwan dans les haras de l'empire. Brusquement destitué en faveur du crétin, il n'avait pas avalé ce camouflet sans grimace. Toutefois la grimace avait été si bien dissimulée sous un sourire que nul ne pouvait se douter que la perte d'Iwan avait été jurée par lui. Il attendait une porte ouverte et se faisait en apparence aveugle, sourd et muet.

Donc, au bout de cinq semaines, ce chambellan remarqua que Wanouchka n'avait jamais l'air de s'occuper des chevaux, et que, malgré cela, on ne voyait jamais un grain de poussière sur leur robe lustrée, que leur auge était toujours remplie de fine fleur de froment et leur seau plein d'hydromel.

— Que signifie tout cela? marmottait à part lui le rusé chambellan. A-t-il un lutin à son service? Que ne donnerais-je pas pour qu'il en fût ainsi? Ah! mon gaillard, si je prouve à toute la cour que tu n'es qu'un magicien, un nécroman, tu n'auras plus qu'une ressource, la rivière, et du diable si c'est moi qui te repêcherai!

Pour être sûr de son fait, le malveillant se glisse dans l'écurie, se cache sous le râtelier et attend. Minuit sonne. La porte s'ouvre. Iwan arrive en casse-cou, sans lanterne, pousse le verrou, met bas sa belle veste rouge et tire de son bonnet la plume qu'il arracha dans la forêt, on se le rappelle, sur la queue du magique oiseau.

Ahuri de cette clarté subite, le chambellan fit un tel soubresaut que sa tête s'en alla cogner le râtelier, ce qui fut attesté par une bosse assez proéminente. Grâce à son caractère ferme, le blessé dissimula sa douleur et ne poussa pas même un cri. Iwan, — qui n'avait rien entendu, — pose gravement sa plume en guise de chandelle, panse ses chevaux, tresse leurs crinières, et s'étendant sur leur litière, s'endort aussi profondément qu'une marmotte.

Son rival, pendant tout ce temps, n'avait pas bougé, et lorsque certains ronflements de basse-taille lui eurent suffisamment prouvé dans quel sommeil le crétin était plongé, il se lève avec précaution, enlève la plume, ouvre une fenêtre, et zest, le voilà bien loin.

On le vit ce jour-là des premiers parmi les seigneurs attendant le lever du tzar. Quand l'ordre fut donné d'introduire les courtisans, il fendit la foule, et se frappant le front au bas du lit royal :

— Grand tzar, dit-il, prête-moi l'oreille, ne me fais pas mourir, mais permets-moi de parler.

— Parle, répond le tzar, mais ne ments pas. Qui use de mensonge avec moi n'en est pas le bon marchand. Tout en disant cela, le tzar, mal éveillé, bâillait à se démonter la mâchoire.

Le chambellan prend le ciel à témoin de la véracité de son dire et dénonce au tzar son premier palefrenier qui, possesseur d'un trésor nonpareil, le garde pour lui plutôt que d'en faire hommage à son souverain.

— Quel trésor ?

— Ni or ni argent, grand tzar, mieux que cela ! une plume de la queue de l'oiseau de feu !

— Serait-il possible ?... Un crétin de son espèce posséder un semblable talisman !

— Quand on lui a demandé pourquoi il ne se hâtait pas de te l'offrir : — « Au tzar, a-t-il répondu, rien qu'une plume !... Mais qu'il me le commande et l'oiseau lui-même sera en cage à sa cour. »

Et sur ce, notre malicieux personnage s'esquive, laissant aux réflexions du tzar le soin de compléter sa perfidie.

Tout ému de surprise, le tzar, en se caressant la barbe, se hâte de serrer la plume dans son nécessaire, puis il appelle à lui tous ses boyards, qui, nous avons oublié d'en faire mention, s'étaient retirés pendant l'audience du chambellan.

A la voix du tzar, on s'empresse, et la porte n'étant pas assez large pour les laisser passer tous à la fois, les voilà qui s'empêtrent et tombent les uns sur les autres.

Peut-être qu'en tout autre moment, le tzar aurait vu là sa dignité compromise; mais il était de si bonne humeur, grâce à la plume-chandelle, que la bousculade de ses boyards le fit rire, mais rire à s'en donner la colique. Naturellement heureux de voir leur maître si gai, tous ces messieurs ne manquèrent pas de recommencer la même dégringolade, en ayant soin que tous ceux qui la première fois se trouvaient pardessus se trouvassent par-dessous la seconde. Histoire de varier les plaisirs de Sa Majesté. Toutefois, quand le tzar eut repris son sérieux et leur eût commandé d'aller quérir Iwan, ils crurent ne pas s'y faire mordre et s'en allèrent pêle-mêle, mais sans chute. Il ne faut pas abuser.

On arrive à l'écurie, on trouve Iwan endormi. — Cris, bourrades, rien ne le réveille. Chacun s'arme d'un balai, et le sommeil du crétin prend terme.

— Hé ! crie-t-il en se frottant les yeux, à quel jeu joue-t-on par ici ?... Si je prends mon fouet...

— Ne te fâche pas, frère, répond-on en chœur, c'est l'ordre du tzar.

— Que me veut-il ?

— Te voir.

Iwan était probablement habitué à ces messages, car il ne prit que le temps de se laver la barbe, d'endosser sa plus belle veste rouge et suivit sans désemparer les envoyés du tzar.

— Pourquoi donc me réveiller si matin ? dit-il en entrant dans la chambre.

— Tu vas le savoir. N'es-tu pas honteux, vermisseau, de posséder un trésor tel que ton souverain n'en rêva jamais de pareil. Et faut-il que je me ruine en huile et en chandelle quand tu peux, toi, t'éclairer à si bon compte ?

Le crétin tombe aux genoux du tzar et implore son pardon.

— C'est bon ! c'est bon !... j'ai eu une bonne digestion, je suis de bonne humeur, je te fais grâce. Mais à une condition cependant : tu t'es vanté de m'amener ici l'oiseau de feu lui-même; je te donne trois semaines pour pendre sa cage devant ma fenêtre. Va !...

Plus interdit qu'une bûche et tout larmoyant, Iwan s'en va droit à l'écurie de son bossu. Celui-ci l'entendant venir, allait au-devant de lui, mais il reste la jambe en l'air, les naseaux ouverts, l'oreille dressée en voyant son maître pleurnichant et tout défait.

— Qu'as-tu donc ? dit le cheval, es-tu renvoyé de ta place ?

Iwan se jette au cou de l'intelligent animal et lui dit en l'embrassant :

— Malheur ! mon pauvre bossu. Sais-tu ce que le tzar vient de m'ordonner ?... de lui mettre en cage un de ces oiseaux de feu que le diable confonde !

— Toutes les espérances ne sont pas déçues, il y a des remèdes pour tous les maux, — réplique d'un ton sentencieux le bossu. — Mais vois ce qu'il t'en coûte pour m'avoir désobéi ! Ne t'ai-je pas prédit le malheur si tu arrachais cette plume ? Enfin ! Songeons à te tirer du danger et nous ferons après notre harangue.

Disait-il cela d'après La Fontaine ou La Fontaine l'a-t-il dit d'après lui ? Je

ne saurais le décider. Toujours est-il que l'un et l'autre ont dit la même chose.

Achevant de donner au crétin ses instructions, le petit cheval parvint à ramener le calme dans l'esprit de son maître. — Sans perdre un instant, Iwan retourne chez le tzar et lui demande deux auges pleines, l'une de fine fleur de froment, l'autre de vin de Champagne.

Le tzar lui fait donner ce qu'il demande, le félicite de sa résolution et lui souhaite un bon voyage.

Le lendemain matin, le bossu vient éveiller son maître.

— Assez dormir, lui dit-il, nous avons du chemin à faire; partons.

Galvanisé par l'ardeur de son ami à quatre pattes, Iwan s'habille, prend ses auges, son froment et son champagne; se coupe, suivant son habitude, une énorme miche de pain, enfourche son bossu, qui, se tournant vers l'Orient, part comme un trait.

CHAPITRE V

Où l'on voit que l'oiseau de feu aime le champagne et que le tzar aime la Belle Princesse.

Ils chevauchent toute une semaine et arrivent enfin à la lisière d'un petit bois touffu.

— Nous y serons bientôt, dit le cheval en tournant la tête vers son cavalier; tu vois là-bas ce champ de blé ? il est au pied d'une montagne comme on en rencontre peu, toute en argent contrôlé. C'est là que pendant la nuit les oiseaux de feu viennent souper, caqueter et dormir. — Et reprenant son allure, le bossu arriva promptement au haut de la côte.

— La nuit va venir, dit-il, prépare ton embûche, fais-moi une bonne pâtée de froment et de champagne; cela te laissera une auge vide que tu renverseras par-dessus toi pour guetter ton gibier. L'oiseau de feu est très-friand de la mixture ordonnée; sitôt que tu auras pu le saisir, appelle-moi, je reviendrai !

— Le saisir !... le saisir !... tu en parles bien à ton aise !... Un oiseau de feu !... il m'en cuira... Ça doit être chaud, ajouta le crétin, tout heureux de la finesse de son observation, à laquelle le bossu ne prit seulement pas garde et se retira à l'écart.

Le crétin, toujours riant de sa plaisanterie, se blottit sous l'auge, ne bougeant pas plus que s'il était mort. Il resta là pour le moins trois bonnes heures, et au moment où il jugeait à la position des étoiles que minuit ne devait pas tarder à sonner, l'horizon fut envahi par une clarté subite.

Rien de plus simple, c'était l'heure où venaient les oiseaux de feu.

Il faisait beau les voir se disputant à qui aurait la meilleure place sur les bords de l'auge pour fourrer son petit bec dans l'enivrante pâtée.

De dessous son trébuchet, Iwachka les contemple, les admire en se disant:

— Quel pouvoir diabolique a créé de pareils joujoux ?... Les belles pattes rouges !... les belles ailes bleues !... des becs en or, s'il vous plaît !... Oh! comme ils gobent mon froment au champagne ! Celui-là... là-bas... surtout... c'est le plus goulu ! il doit être saoûl comme une grive... Qu'est-ce que je disais ?... il trébuche ! il trébuche !... Attends-moi !...

Et se glissant en couleuvre, notre crétin allonge le bras et happe bel et bien par la queue l'oiseau qui titubait sous les fumées du cliquot.

— Arrive, bossu !... bossu !... crie à tue-tête Iwan, vers lequel accourt le petit cheval hennissant.

— Vivat !... hourra !... bravo !... Maître, tu es un habile homme... Fourre-moi ce gaillard dans ton sac... qu'il y cuve son vin !... Le tzar sera satisfait.

Huit jours après, Iwan entrait tête haute, pas assuré, dans la chambre à coucher de Sa Majesté.

— Eh bien ?... dit le tzar en le voyant entrer.

— Fais boucher tes fenêtres, calfeutrer les issues, fermer les volets. Que le jour soit intercepté au grand complet.

Une minute après, l'obscurité régnait dans la chambre.

Iwan tire son oiseau du sac.

— Au feu !... au feu !... qu'on aille chercher les pompiers !... hurle le tzar, aux cent coups de la subite lumière dont la salle fut inondée.

— Grand tzar, laisse en repos les pompiers et leurs pompes !... Il n'est point question d'incendie, c'est l'oiseau de feu que j'ai fait vœu de t'offrir.

— J'accepte ton cadeau, mais je ne veux pas être en reste avec toi, et je te nomme piqueur de la cour.

Vous pouvez aisément vous figurer le nez prolongé du dénonciateur en voyant tourner de la sorte sa machination.

— Bien ! bien ! murmurait-il dans sa barbe hérissée, je te repincerai au demi-cercle... J'aurai ma revanche, sois-en sûr !

Tout demeura calme trois semaines environ. On était au moment des veillées. Toute la livrée impériale, laquais, cochers, cuisiniers, se contaient des chroniques et des légendes largement arrosées d'hydromel.

— Ah ! — dit l'un d'eux un certain soir, — j'ai lu ce matin même un livre... quel livre !... le plus beau qui soit !... Cinq contes, pas plus ! mais quels contes !... des histoires vraies et morales !...

— Conte-nous-les !... conte-nous-les...

— Choisissez.

— Choisis toi-même. Nous n'en savons seulement pas les titres.

— Qu'à cela ne tienne. Le premier conte a pour titre le Castor ; le second, c'est le Turc ; le troisième... allons bon ! voilà que j'ai oublié !... ah ! non ! si vraiment !... la Dame d'Orient !... hein ! est-ce joli ?... le Prince Berluche, voilà le quatrième... et le dernier, la Belle Princesse !

— La Belle Princesse !... la Belle Princesse !... crièrent-ils tous d'une commune voix.



La belle Princesse débarque de son canot et se dirige vers la tente. (Page 20.)

S'accoudant carrément sur la table, après avoir vidé son gobelet, essuyé sa moustache, craché deux ou trois fois, le narrateur entama d'une voix nasillarde :

— Vous saurez, frères, que tout là-bas, là-bas, là-bas, chez les Allemands,

il y a un pays où les fidèles chrétiens n'ont pas encore osé mettre le pied. Ce qui n'empêche pas qu'on sache que l'Océan roule ses vagues sur cette côte de mécréants. C'est sur cet Océan, dont on ne peut voir la fin, que demeure cette belle princesse ! .. Oh ! mais figurez-vous que ce n'est pas une princesse comme les autres... elle est fille de la Lune et sœur du Soleil. Elle navigue toute la journée sur un canot d'or dont les rameurs, vêtus de velours bleu et le corps ceint de soie rouge, nagent avec des rames d'argent. La Princesse est vêtue le plus magnifiquement du monde ; elle tient un luth dont elle tire les plus doux accords, et chante... oh ! mais avec une voix qui semble n'être pas de la terre. C'est tout simplement à se fondre quand on l'écoute. Sur sa figure point n'est besoin de s'étendre... une fille de la Lune, une sœur du Soleil... Vous n'en trouveriez pas beaucoup comme celle-là.

Le rusé chambellan, qui se tenait toujours aux aguets du crétin, se glissa adroitement hors de la salle, et se prosterna devant le tsar, qui venait justement de mettre son bonnet de nuit et avait déjà une jambe sous la couverture:

— Grand tsar, dit le survenant, ne me fais pas mourir et permets-moi de parler.

— Parle, mais parle bien, répond le tsar en fourrant l'autre jambe sous le moelleux édredon. Puis s'arrangeant commodément sur son oreiller, il s'apprêta à entendre le rapport du chambellan, qui continua de la sorte :

— Nous étions dans la cuisine à boire à ta santé, quand Yégor, le marmiton, nous a raconté l'histoire d'une merveilleuse Princesse. Iwan, ton piqueur, s'est vanté de la connaître ; il a juré par sa moustache qu'il savait sa demeure, et que, si tu le voulais, il la ferait asseoir sur ton trône.

Il ajouta à ce mensonge perfide une infinité de détails qui enflammèrent le vieux tsar à ce point que, méconnaissant sa dignité jusqu'à s'élancer du lit en caleçon de bain et en gilet de tricot, il sonna ses valets de chambre et leur commanda de lui faire venir Iwan mort ou vif.

Cinq minutes après, Iwan était devant lui; vivant, je le suppose, puisqu'il était debout, l'œil écarquillé, la bouche ouverte devant le tsar, qui lui tint ce discours :

— Voici ce qui m'a été dit, frère : La Belle Princesse est de tes amies, c'est un nouvel oiseau dont tu pourrais me faire présent si je le voulais, as-tu dit ? Eh bien !... je le veux. Et pour cela, je te donne trois semaines. Mais si au bout de ce terme, je n'ai pas ta réponse catégorique, je jure par ma barbe, — et tu sais tout ce qu'un pareil serment a de solennel, — de punir ta désobéissance et de te faire asseoir, au beau milieu de la grande place, sur le pieu le plus pointu que l'on saura trouver. Pars ! pas de réplique !... Pars !...

Plus interdit qu'une bûche et tout larmoyant, Iwan s'en va droit à l'écurie de son bossu. Celui-ci le voyant pleurnichant et tout défait :

— Qu'as-tu donc, dit-il, es-tu renvoyé de ta place ?

Iwan se jette au cou de l'intelligent animal et lui dit en l'embrassant :

— Malheur !... mon pauvre bossu !... Le tsar s'est mis en tête d'épouser

la Belle Princesse, et il faut que ce soit moi qui fasse la demande en mariage. Comment me tirer de là ?

— Toutes les espérances ne sont pas déçues, il y a des remèdes pour tous les maux ! réplique d'un ton sentencieux le poulain philosophe. Ce service que je puis te rendre n'est pas au-dessus de mon pouvoir, et j'espère bien te tirer de la nasse. Va dire au tsar que tu es à sa disposition, mais qu'il lui faut te donner pour ton ambassade une tente toute brodée en fils d'or, deux foulards de la Chine pure soie sans coton, un panier de vin de muscat, douze pots de confitures de groseilles sans pépins et deux douzaines de biscuits de Reims.

Plus joyeux qu'il n'était venu, Iwan s'en retourne chez le tsar, à qui l'amour de la Belle Princesse ôtait le sommeil.

— Je vais partir demain matin, grand tsar, dit le crétin d'un air délibéré; seulement, pour que je ne m'embarque pas sans biscuit, tu m'en feras donner deux douzaines... et de Reims, s'il te plaît; douze pots de confitures de groseilles sans pépins, un panier de vin de muscat, une tente toute brodée en fil d'or et deux foulards de la Chine pure soie sans coton.

CHAPITRE VI

Aventures de la Belle Princesse, fille de la Lune et sœur du Soleil.

Le tsar ordonne que tout lui soit fourni, et un peu calmé par l'annonce de ce départ immédiat, enfonce son nez dans la plume et ronfle comme un simple mortel, avant même qu'Iwan ait quitté sa chambre.

Le lendemain, le bossu vient éveiller son maître.

— Assez dormir, lui dit-il, nous avons du chemin à faire. Partons !

Iwan, qui de la veille avait soigneusement emballé ses comestibles, est prêt en moins d'un quart d'heure; il saute en selle, et le cheval, poussant trois hennissements retentissants, prend directement la route qui mène droit au domicile liquide de la Belle Princesse.

Ils chevauchent toute une semaine et arrivent enfin sur la lisière d'un petit bois touffu.

— Tu vois là-bas ce chemin ? dit le bossu, c'est celui qui mène au grand Océan où gît cette fleur sauvage. Elle aborde deux fois par an seulement, et l'un de ces moments est proche. Tiens-toi ferme sur mon dos, car je vais presser mon allure pour ne pas manquer une occasion si belle.

Le jour naissant leur montra l'immense plaine azurée, où l'on n'apercevait à cet instantque les petits moutons couronnant chaque vague et quelques rares oiseaux de mer rasant le flot du bout de leurs larges ailes.

Iwan, suivant de point en point les instructions de sa monture, dresse sa tente brodée sur le bord de la plage et étale sa collation sur ses foulards.

— Regarde, dit le cheval au bout d'une minute, as-tu besoin d'une lorgnette pour voir ce point noir à l'horizon ?... C'est la barque de la Belle Princesse. A l'aspect de ta tente et de tes confitures, elle va probablement débarquer pour déjeuner; après déjeuner, elle chantera en s'accompagnant sur son luth; ce sera le moment de la surprendre. Quand tu la tiendras, appelle-moi, je reviendrai. Ah! il est bon que je t'avertisse... Prends garde que sa musique ne t'endorme, ce sommeil serait ta perte.

— N'aie pas peur! répond avec suffisance Iwan presque fâché de la recommandation qui semblait douter de son dilettantisme.

Une fois le bossu éloigné, Iwan, voyant grandir la barque à vue d'œil, se cache derrière la tente, à laquelle il fait une ouverture pour que son œil puisse voir à l'intérieur.

A midi précis, la barque de la Princesse touche à la plage. — Iwan la voit débarquer au travers de sa fente : cette Princesse si vantée fait sur lui une impression comique :

— C'est là, dit-il, cette demoiselle dont on fait tant de récits !... On disait une Vénus... Merci... elle est bien trop frêle pour ça... Et si petite !... Et des pieds... aussi menus que ceux d'un poule! Ah! bien! si jamais on me voit dans la foule de ses adorateurs, on pourra dire : « Iwan est un fameux crétin ! »

La Princesse, pendant les réflexions de l'imbécile, avait fait honneur à la collation préparée. Ayant achevé de grignoter quelques biscuits trempés dans le muscat, de gober deux ou trois cuillerées de confitures, elle accorde son luth et se met à chanter.

A peine cette voix suave, soutenue par des accords argentins, eut-elle modulé quelques mesures, que le charme s'empara d'Iwan; — il s'y laissa gagner insensiblement, et fermant les yeux avec volupté, il se laissa tomber moelleusement au pied de la tente et s'y endormit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la barque n'était plus qu'un point à peine visible, et, frappant du sabot avec rage, le bossu maugréait et hennissait.

Comprenant sa faute, Iwan embrasse les genoux du petit cheval.

— Pardon! ô mon cher bossu! pardon! s'écria-t-il avec des sanglots amers... je ne dormirai plus ni de ma vie, ni de mes jours.

— Il est bientôt temps de le promettre... si le mal est sans remède.

En disant cela, le petit cheval était entré sous la tente. Il en sortit plus guilleret qu'il n'y était entré.

— Il faut avouer que la chance te protége, maître, fit-il en relevant Iwan toujours agenouillé; la princesse reviendra demain à la marée montante.

— Qui te l'a dit ?

— Regarde !

Le luth de la Princesse était là sur un des foulards de Chine.

— Elle a laissé son violon, — dit Iwan avec joie.

— Oui, malice de femme. Afin de se donner un prétexte pour revenir goûter de ton vin et de tes confitures, elle a feint d'oublier son luth. Demain matin tu la verras reparaître ; mais si tu t'endors, non-seulement tu perdras l'occasion de t'en emparer, mais je disparaîtrai moi-même, et plus jamais je ne pourrai te rendre service.

Redoutant de retomber en faute, Iwan imagina un moyen victorieux de se tenir éveillé. Il défit tous les clous de ses souliers, les étala symétriquement la pointe en l'air et se coucha douillettement sur ce matelas, que nous recommandons spécialement aux gens qui aiment leurs aises.

Au point du jour, ainsi que le bossu l'avait prédit, le flot conduisit derechef la barque de la princesse tout droit devant la tente, sous laquelle elle alla s'asseoir.

Aussitôt qu'Iwan lui vit son luth entre les mains :

— Oui ! oui ! fit-il en lui-même, tu espères m'endormir comme hier avec tes flons-flons langoureux. Je ne suis pas bête deux jours de suite, sache-le bien.

En achevant, il s'élança sous la tente… A sa vue, la Princesse se lève, veut fuir, mais sa chevelure se détache ; Iwan la saisit par ses longues tresses, les entortille galamment autour de son bras, hèle son bossu, saute en selle tenant sa captive et pique des deux avant que l'étonnement et l'effroi aient pu laisser pousser un seul cri à la Belle Princesse.

CHAPITRE VII

Dans lequel Iwan se voit chargé, à son grand regret, de trois commissions, toutes plus impossibles les unes que les autres.

Nous vous laissons à juger de la joie du tsar. Comptant sur l'exactitude du crétin, il avait fait préparer un appartement pour celle qu'il nommait déjà sa fiancée. Son impatience était si vive, qu'oubliant son rang et l'étiquette, il alla au-devant d'elle jusqu'au haut du grand escalier, et la prenant par la main, il la conduisit avec infiniment de soins et de galanterie dans le boudoir qu'il lui destinait.

Ce pauvre tsar n'avait plus sa tête. L'amour avait vidé son carquois à son intention. Cependant il eut encore assez de présence d'esprit pour se jeter aux pieds de la Princesse le plus lestement possible et lui tenir, au milieu de serments passionnés, un discours dont nous nous bornerons à vous donner la substance, attendu que les paroles d'amour paraissent toujours fort stupides quand elles tombent dans des oreilles froides, et c'est dans ce sentiment-

là que je vous suppose, cher lecteur, au moment où vous tenez les aventures de mon héros.

Donc, il était clair pour la Princesse que le tsar n'avait que des vues légitimes et proposait la moitié de son trône en échange de la possession de tant de charmes.

— Oui, je le jure, biche adorable et adorée, dit-il en terminant, l'amour puisé dans ta prunelle incendiaire me consumera, si tu n'y mets ordre. Consens, consens, nous nous marierons dimanche ou plus tôt même si tu le veux.

Prenant le silence de la Princesse pour un consentement, d'après le proverbe si connu, le tsar étendit les bras pour enlacer la taille souple de sa divine épousée. Mais, d'un geste plein de dignité, elle enraya son élan, et le coup d'œil qu'elle lui jeta fut tout à la fois si noble et si touchant, qu'il tomba à genoux devant elle, répétant avec l'accent le plus tendre et le plus respectueux tout à la fois :

— Nous nous marierons dimanche ! nous nous marierons dimanche !. .

La Princesse ne répondit que par un soupir, mais cette éloquente protestation muette transperça le cœur de l'amoureux vieillard.

— Où va ce soupir? Près d'un rival sans doute.

— Je n'aime personne, dit enfin la Princesse rompant le silence gardé par elle jusque-là. Mais je ne puis croire à la vérité de ta passion.

— Ordonne... mets-moi à l'épreuve !...

— Si tu veux que je croie à ton dévouement, il faut que dans trois jours je sois en possession de ma bague.

— Tu l'auras. Où la faut-il aller chercher?

— Au fond de la mer.

— C'est un peu loin, mais il n'importe. Avant que le soleil ait trois fois descendu son char dans l'Océan, ton souhait sera accompli. Holà !... ajouta-t-il en se relevant et en allant soulever la courtine de damas broché or et soie qui fermait l'entrée du boudoir, qu'on aille me quérir le piqueur Iwan !...

Celui-ci, qui croyait être quitte avec le tsar, arriva de cet air ébahi qui distingue en général les gens à qui l'on adresse un commandement auquel ils ne s'attendaient guère.

— Tu vas t'en aller au fond de la mer, lui dit le tsar aussi tranquillement que s'il eût envoyé chercher son mouchoir sous son traversin. Tu vas t'en aller au fond de la mer; tu y trouveras une bague, tu la rapporteras à la Princesse, nous en avons besoin pour nous marier. C'est pressé, comme tu vois. Tu as trois jours !...

— Ah çà ! mais ça devient abusif, rognonna Iwan. J'arrive à peine...

— Misérable !... tu te permets, je crois, de raisonner quand il s'agit de l'hymen de ton tsar et qu'il est impatient de conclure. Choisis : rapporte la bague, et je te fais boyard; sinon, reste coi, et je te fais pendre.

Iwan, décidé par cette gracieuse alternative, se disposait à partir, quand un geste de la Princesse l'arrêta.

— Écoute, dit-elle : En passant pour aller chercher ma bague... — c'est sur ton chemin, cela ne te dérangera pas... — tu iras de ma part demander à ma mère pourquoi depuis trois nuits je ne l'ai pas vue, à mon frère pourquoi depuis trois jours il se cache de moi.

— Je n'y manquerai certainement pas, répondit Iwan, mais encore faut-il que je sache chez qui il faut que j'aille... Qui est madame votre mère?... Qui est monsieur votre frère?...

— Sagement pensé. Ma mère, c'est la Lune!... mon frère est le Soleil!...

— Là... Maintenant, tu sais tout ce que tu dois savoir, file!... crie le tsar au crétin, qui tout naturellement s'en va vers son bossu.

Le voyant arriver l'oreille basse, celui-ci relève les siennes :

— Qu'as-tu encore? demande-t-il.

— Hélas!... je ne suis pas au bout de mon rouleau. Le tsar veut se marier avec cette petite maigrelette... Il faut que j'aille lui chercher sa bague au fond de la mer; et pour cela, j'ai trois jours, pas plus!... Ah! j'oubliais que je dois aussi aller de sa part tirer ma révérence à monsieur le Soleil et madame la Lune.

— Ce n'est pas la mer à boire, réplique le petit cheval, nous verrons à te tirer de là. Va dormir tout ton soûl, et demain il fera jour; nous verrons ce que nous aurons à faire.

Tranquillisé par cette bonne promesse et très-confiant dans le pouvoir de son poulain, duquel en somme, il eût eu grand tort de douter, Iwan alla se mettre au lit, se réveilla au premier coup de cloche, fit sa provision d'oignons verts, — un grand régal, comme on sait, pour le paysan russe, — et bien entortillé dans sa pelisse, il partit... Mais, si vous le voulez bien, nous prendrons haleine avant de savoir comment il parvint à se tirer d'affaire.

CHAPITRE VIII

Où il est parlé d'une baleine comme il n'y en a guère, et d'un pays comme il n'y en a pas.

Si nous avons réussi à faire mesurer au lecteur toute l'étendue de l'intelligence dont le petit cheval bossu était doué, il comprendra quelle rapidité il dut mettre pour faire en trois jours un chemin qu'il avait eu trois semaines pour parcourir lors de son précédent voyage.

La phrase accoutumée « dévorer l'espace » était de la plus exacte réalité. Ses longues oreilles rejetées en arrière dépassaient sa croupe; les werstes lui filaient entre les jambes par cent mille. J'aurais pu dire kilomètres, attendu que c'est à peu près la même mesure; mais *werstes* donne un petit ton de couleur locale qui ne messied pas. Aussitôt qu'il eut ressenti l'approche du

but, il ralentit son galop, afin que sa voix, arrivant nette et précise à l'oreille de son maître, lui permît d'écouter ses instructions importantes.

— Nous arrivons à l'Océan, dit-il; tu vas trouver sur la plage ce monstrueux cétacé universellement connu sous le nom de baleine. Il y a dix ans qu'un jugement rigoureux le cloue sur le galet, sans qu'il sache pourquoi il est là et quand on lui permettra de démarrer. Il te chargera sans doute de demander sa grâce au Soleil. Ne crains rien, répands-toi en promesses; ce sera à moi d'en assurer l'accomplissement.

Effectivement, nos voyageurs trouvèrent couché tout de son long l'énorme aquatique, dont le supplice, à première vue, paraissait inouï et insupportable. Ses flancs étaient creusés par une double rangée de pieux formant un parc à moutons. Cette queue, dont les bonds pétulants fouettaient si dru la vague, se tenait coi forcément sous l'épais feuillage d'un bois de sapins et de bouleaux. Un charmant petit village s'étalait complaisamment sur son épine dorsale. Une troupe de laboureurs promenait la charrue sur sa lèvre supérieure, transformée en un plantureux champ de seigle; et tout juste entre les deux yeux, sur une herbe touffue et émaillée de fleurs, une bande d'enfants joyeux prenait ses ébats : les uns dansant en rond, les autres se promenant autour des oreilles pour ramasser des champignons.

La baleine, apercevant Iwan et son cheval, poussa un vigoureux soupir, lança deux jets d'eau salée par les narines, et, d'un ton fort poli vraiment, souhaita la bienvenue aux arrivants.

— Quel bon vent vous a amenés, messieurs ? Où donc allez-vous ?

— Souhaiter la bonne année au Soleil, de la part de la Princesse.

— Au Soleil !... Vous allez vers le Soleil ?

— Sans désemparer...

— Oserai-je vous charger d'une mission ?

— Parle !

— Par grâce ! par pitié ! toute la compassion que peut exciter dans les âmes la position insolite d'une baleine casernée ici par ordre supérieur, demandez au Soleil le pardon de mon crime... crime d'autant plus noir que je l'ignore et que je ne sais à quelle pénitence me vouer pour en avoir le rachat.

— C'est convenu !

— Parole d'honneur ?

— Suis-je un maroufle ?

— Non, j'ai confiance !... Bon voyage, messieurs !...

D'un vigoureux coup de sabot, le petit Bossu s'élance avec son cavalier jusque par delà les premiers nuages, et galope aussi hardiment dans la plaine azurée que pourrait le faire le premier cheval savant au Cirque des Champs-Élysées.

Je craindrais de vous ennuyer en vous donnant tous les détails de cette nouvelle pérégrination. Je me bornerai simplement à vous dire qu'à l'endroit où Iwan sauta de selle, le ciel et la terre se donnaient l'accolade, et que les



Le bailli apostille l'ordre, sur lequel un homard pose le sceau royal. (Page 29.)

bonnes femmes filant leur lin sur la porte de leurs chaumières perçaient la croûte du firmament avec la pointe de leur quenouille.

Iwan entre dans ce pays-là fier comme un paladin, bien qu'il dît tout bas :

—Peste !... il n'y a pas de royaume sur la terre, fût-ce celui d'Yvetot, qui

puisse joûter avec celui-ci !... N'y mettons pas d'amour-propre : notre terre noire et dégoûtante ne saurait entrer en comparaison avec cette belle terre bleu clair ! Et quelle lumière là-bas !... Ah ! on peut dire qu'il n'y a pas de suif dans cette bougie-là !... tout cire.... là !... tout cire !...

— C'est le palais du Soleil, réplique le bossu, mais il n'y vient que la nuit. Nous commencerons nos visites par madame la Lune, qui s'y repose pendant le jour.

Conduisant son conseiller par la bride, Iwan tout en se dirigeant vers le perron, admire les jardins qu'il lui faut traverser.

Partout de vastes fontaines de marbre blanc répandent une fraîcheur délicieuse ; des arbres au feuillage d'or et d'argent, tombent, en grappes resplendissantes, les plus beaux fruits que l'on puisse admirer : les uns, dorés par les rayons du soleil, exhalent une odeur ravissante ; les autres, dont la maturité n'est pas encore à point, semblent de grosses boules d'émeraudes diaphanes et scintillantes. Les fleurs ont des nuances variées, dont tout l'art sublunaire n'oserait rêver la réalisation ; et voletant, sautillant dans une immense volière au treillis d'or, toute garnie de mangeoires en cristal de roche, des oiseaux au merveilleux plumage forment un concert auprès duquel les voix humaines les plus suaves se tairaient subitement, muettes de jalousie et de dépit.

Après avoir gravi un perron de vingt marches de porphyre recouvertes d'un riche tapis de Perse fixé à l'aide de baguettes d'argent massif, Iwan marche droit au boudoir de la Lune.

— Lune des Lunes, dit-il en se prosternant à l'orientale, — persuadé que le salut en usage dans l'empire du croissant devait plaire à l'astre en face duquel il se trouvait, — Lune des Lunes, je viens de faire une route monstre et uniquement pour te souhaiter le bonjour.

— C'est bien aimable à toi, répond la Lune : Assieds-toi ; tu dois être fatigué, si tu viens de loin. Apprends-moi d'abord de quel pays tu es.

— Du pays où la neige durcit en tombant et couvre la terre cinq mois de l'année. C'est ma future souveraine qui m'a chargé de savoir pourquoi elle était restée trois nuits sans te voir.

— Quelle est cette future souveraine ?

— La princesse Océanie.

— C'est donc toi qui l'as enlevée ?

— Hélas ! ma mère la Lune, je suis piqueur et ne puis qu'obéir, d'autant plus que mon seigneur et maître m'avait menacé, si je lui désobéissais, de me faire asseoir sur un pieu très-pointu.

La Lune se jette au cou du crétin en versant des larmes de joie.

— Ah ! pour la bonne nouvelle que tu m'apportes, dit-elle, tu peux emporter d'ici tout ce qui te conviendra. Jamais on ne pourra peindre le chagrin de son frère ni le mien. C'est pour cela que depuis trois mortelles nuits je n'allumai point ma lanterne, pourquoi depuis trois jours pleins le Soleil s'est enveloppé de nuages pour dérober sa douleur aux regards des hu-

mains. Et comment se porte cette chère enfant?... Est-elle joyeuse, est-elle gaie?

— Tout le monde s'accorde à la trouver superbe. A te dire franchement mon avis, je ne la trouve pas si jolie que ça... On ne peut pas se tenir debout sur des pieds pareils... Et puis... elle est bien trop maigre?... Mais le mariage la fera engraisser... notre tzar en fait sa femme.

— Votre tzar!... Mais depuis le temps qu'il est sur le trône, la fleur de ses ans doit être passablement desséchée. Une fille de seize ans est-elle son fait? Nous y mettrons ordre. Remercie-le de son souvenir et porte-lui tous nos souhaits.

Iwan baisa gauchement la main de la Lune et prenait congé, quand une idée subite traversa son cerveau :

— Bon! s'écria-t-il en bondissant comme un cabri, j'allais oublier la commission dont je suis ehargé. J'ai trouvé ici-bas une respectable et malheureuse baleine qui te demande grâce.

— Je sais de qui tu veux parler, interrompt la Lune; la malheureuse et non respectable, ainsi que tu veux bien le dire, subit ce châtiment pour avoir osé avaler trente vaisseaux pontés, bois, cordages, chargement et équipage, et ce, sans tordre ni mâcher. Je veux bien, par égard pour toi, abréger son supplice : qu'elle leur rende la liberté sur l'heure et je la désempêtre à l'instant.

Le crétin fait un beau *serviteur* à la Lune, enfourche son bossu et prend le chemin du retour.

CHAPITRE IX

Où la baleine commence à être heureuse comme un poisson dans l'eau.

Le lendemain, cheval et cavalier se trouvent auprès du cétacé.

— N'as-tu rien oublié de ce que je te priai de faire? s'écrie-t-il à la vue de l'imbécile.

— Attends une minute, réplique vivement le petit cheval; le prélude avant la romance, comme de juste.

Ceci dit, il prend sa course tout le long des flancs de la baleine, en criant comme un héraut d'armes ou un tambour de village réclamant un objet perdu :

— Villageois et villageoises! celui d'entre vous qui ne voudra pas dans un instant s'asseoir au milieu des goujons n'aura qu'à faire immédiatement son paquet et déloger sans congé ni quittance!... Partez, villageois!... Il y a longtemps que la baleine est sur le ventre... Elle va se retourner.

Aussi effrayés de la nouvelle que du singulier messager qui la leur donnait, les moujiks s'élancent vers leurs maisonnettes, entassent leurs effets sur les

chariots, où grimpent les femmes et les enfants. Une heure après, le village était aussi désert que si le dieu de la guerre avait secoué sa torche sur ce pays et déchaîné tous les fléaux qui marchent à sa suite.

Une fois le dernier fuyard hors d'haleine, le bossu revint se planter devant la gueule de la baleine impatiente :

— Connais ton sort, lui dit-il. Tu as été condamnée à rester ici pour avoir osé avaler trente vaisseaux pontés, bois, cordages, chargement et équipages, et ce sans tordre ni mâcher. Rends-leur la liberté et la Lune clémente te désempêtre.

— Leur rendre la liberté ?... Qui m'y aidera ?... Depuis dix ans que je digère cette flotte !

— Fouille dans mon oreille droite, Iwan, dit le bossu au crétin, prends le paquet qui s'y trouve, déploie-le et pose le contenu sur la langue de la baleine.

Obéissant comme toujours, Iwan retira de l'oreille droite du petit cheval un paquet plié exactement comme les doses de rhubarbe chez les pharmaciens. C'en était en effet. Et au moment où Iwan se demandait comment cette dose, préparée à la mesure d'une cuillerée de soupe, suffirait pour forcer la baleine à rendre la flotte, il s'aperçut que le paquet grandissait... grandissait... grandissait à vue d'œil. Si bien que lorsqu'il le plaça sur l'énorme langue du cétacé, sa dimension était arrivée à des proportions incroyables ; il contenait environ cinq cents livres de rhubarbe. La baleine les avala comme une pincée de sucre en poudre. Puis, battant l'air de ses nageoires et se soulevant péniblement, elle ouvre une gueule large comme une place publique, des profondeurs de laquelle arrivent à la suite l'un de l'autre, vaisseaux, frégates, bricks, corvettes, sloops, chasse-marées, lougres, péniches, goelettes, équipées comme un jour de combat, canons et caronades chargés, voiles au vent, matelots sur les haubans, officiers aux bancs de quart, mousses et gabiers aux perroquets, coqs et gâte-sauces aux chaudières. Les pavillons hissés sont salués par l'artillerie, l'aumônier entonne le *Te Deum*, que mille voix répètent en actions de grâces. Les chants commencés sur un tonnerre vont s'éteignant à mesure que la flotte s'éloigne. Une heure après, favorisées par un vent de sud-est, les voiles disparaissaient à l'horizon, en même temps que mouraient les derniers accents de la prière, auxquels répondait comme un écho le soupir d'allégement de la baleine délivrée.

— Je suis reconnaissante,—dit le monstre se dilatant avec des mouvements de satisfaction qui peignaient l'étendue de son bonheur; — parle !... que veux-tu de moi ?... des fleurs marines, des perles par boisseaux, des poissons dorés sur tranches ?...

— Je ne te demanderai qu'une seule chose, mais qui est pour moi d'un prix inestimable.

— Quelle qu'elle soit, tu peux la regarder comme tienne. Il te faut ?...

— La bague de la princesse Océanie !

— Fût-elle au diable, il faudra qu'on me la trouve.

A peine a-t-elle achevé, que, piquant une tête, la baleine va tout au fond de la mer faire un appel formidable à toute la gent poissonnière.

— Or, dit-elle, écoutez !... Que celui d'entre vous qui pourra retrouver la cassette où est déposée la bague de la princesse, songe à me montrer son zèle ; pour sa récompense, il sera promu au grade d'adjudant-major dans la garde nationale. Mais... que mon ordre soit sur-le-champ exécuté... sinon... vous comprenez...

La gent poissonnière salue avec ensemble, tête au fond, queue en l'air, et se retire avec le plus grand ordre.

Deux esturgeons reviennent une heure après, de l'air le plus mortifié, nageoires basses, et, d'une voix larmoyante, tiennent à la baleine le discours que voici :

— Grande reine, nous implorons ta clémence, nous avons exploré tous les coins et recoins, fourré nos nez sous chaque vague, sans parvenir à le mettre sur la cassette que tu nous as désignée. Il n'y a dans tout ce royaume humide qu'un seul être ayant le pouvoir d'en indiquer la cachette, mais cet être fut pour nous aussi introuvable.

— Qui est-ce ?

— Une perche.

— Cherchez-la de rechef. Frite ou vivante, il me la faut.

Nos deux esturgeons, essuyant leurs yeux et fort heureux d'en être quittes de la sorte, nagent avec la vélocité d'un pyroscaphe au bureau du greffier griffonnant.

Le greffier — c'était une brême — minute incontinent un ordre à toute la gendarmerie d'appréhender au corps la perche demandée, en quelque endroit qu'elle soit. Le bailli, un magnifique saumon, apostille l'ordre, sur lequel un homard pose le sceau royal. Deux gendarmes dauphins, connus pour leur vélocité, sont mandés. On leur remet l'ordre, et fiers d'une telle mission, ils partent dans toutes les mers, dans tous les fleuves, tous les détroits, lacs, étangs, rivières, et se retrouvent au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, étant partis chacun d'un côté. Ni l'un ni l'autre n'ont réussi. La perche reste introuvable.

Ils revenaient marris et penauds de l'affront fait dans leurs personnes à la sagacité des gendarmes dauphins, lorsqu'un cri parti d'une petite anse qui se trouvait sur leur gauche leur fait dresser les ouïes. Ils piquent droit vers cette anse, et qu'aperçoivent-ils ?... la perche qui se prenait de bec avec un rouget !... A l'aspect des gendarmes, les deux chamailleurs se taisent ; et malgré les cris de la perche, qui avant de les suivre, voulait vider sa querelle avec le rouget, dont elle prétendait avoir reçu les outrages les plus sanglants, nos dauphins glorieux reparaissent avec leur proie devant la baleine.

— Sujette rebelle ! où te tenais-tu donc, que pour t'avoir en notre présence il faille convoquer le ban et l'arrière-ban de la maréchaussée ?...

A bon droit effrayée du ton qu'avait pris la baleine, la pauvre perche tombe

à genoux ; elle ne peut articuler un mot, mais son attitude suppliante, les larmes qui coulent de ses yeux, le tremblement qui l'agite, tout se réunit pour fléchir le courroux royal, bien qu'elle reste devant sa reine muette comme un poisson.

— Tu n'as qu'un moyen d'obtenir ton pardon.

— J'y sou...ous...cris d'a...vance, répond la perche.

— Il nous a été dit que seule tu connaissais l'endroit où gît la cassette de la princesse Océanie ?

— On t'a dit vrai.

— Que demandes-tu pour nous en faire maîtresse ?...

— Le temps de l'aller chercher.

— Va !

La perche réfléchit le quart d'une minute, puis, ses souvenirs revenus, elle pique une tête et arrive net à l'endroit secret.

Elle écarte le sable, creuse, creuse et enfin aperçoit le couvercle doré de la cassette. Cela lui suffisait, car la cassette pesant quatre mille livres, elle ne pouvait certes la soulever à elle seule.

Que fait-elle ? En perche avisée, elle saisit la corde du bourdon, s'y accroche et le met en branle. Dig din don... dig din don... A ce glas qui leur est familier, tous les harengs de l'univers accourent. Ils se mettent en devoir de soulever la cassette. Efforts superflus ! En vain prodiguent-ils les ho hé !... ho hé !... il leur faut y renoncer !

Dig din don... dig din don... Le bourdon résonne de plus belle... Deux esturgeons des plus forts arrivent. Cette fois, leurs efforts mieux combinés sont couronnés de succès ; la cassette, dégagée, est de plus portée par eux devant la baleine. La perche, heureuse d'avoir contenté le royal cétacé, juge inutile de les suivre... Elle reprend le chemin de son anse... On prétend qu'elle avait hâte de recommencer sa querelle avec le rouget. Je n'oserais cependant l'affirmer.

Au bout du compte, cela ne vous importe guère. Vous devez, à mon avis, être bien plus inquiets du crétin, que nous avons laissé sur le bord de la mer couché tout de son long, bâillant comme une huître, et commençant toutefois à sentir quelque inquiétude, attendu qu'il voyait le soleil s'approcher de plus en plus de l'horizon et qu'il lui fallait le lendemain matin être de retour au palais.

— Ah ! baleine menteuse, se dit-il en lui-même, j'ai agi comme un imbécile en croyant à ta promesse. Voilà M. le Soleil qui va mettre son bonnet de nuit, et pas plus d'anneau que...

La parole expire sur ses lèvres, car il avait fini par exprimer tout haut ce qu'il pensait, en voyant l'Océan s'entr'ouvrir et la baleine apparaître. Elle jette à ses pieds la cassette tant souhaitée, et le bruit qu'elle fit en tombant alla se répercuter à cent lieues de là.

— J'ai tenu ma parole, dit-elle, mais je ne me crois pas quitte envers toi ;

si tu as besoin de mes services, tu n'auras qu'à parler. Je regarderai toujours comme un devoir le dérangement que tu pourras me causer.

La baleine dit et disparaît.

CHAPITRE X

Où l'on voit que l'eau bouillante agit différemment sur les crétins que sur les tsars.

Mais les épreuves d'Iwan n'étaient pas finies. Il tentait vainement de soulever cette maudite cassette. Et si l'on se rappelle que les efforts réunis de tous les harengs du monde y avaient échoué, on ne sera certes pas surpris de voir le malheureux crétin prendre des peines inutiles.

Le bossu se réveille. — Il dormait aussi, l'avons-nous dit ?...

— Que fais-tu donc, maître ? tu musardes et le temps nous presse ; demain expire le terme qui te fut assigné, et nous n'y sommes pas.

— Je le sais bien, mon cher bossu... Mais quand les cinq cents diables seraient au fond de ce maudit coffre, il ne serait pas plus lourd.

— Ne suis-je pas là ? et pourquoi ne songes-tu pas à me demander ce service ?

— Puis-je penser que ton chétif individu soulèvera un poids que mon bras ne peut pas même faire bouger ?

Sans lui répondre, le petit cheval baisse ses longues oreilles jusqu'à l'anneau fiché au haut du coffre, soulève aussi aisément qu'il eût fait d'un fétu de paille le trésor qu'ils étaient venus chercher, le place sur son dos en ayant soin de laisser une place pour son cavalier, et regarde celui-ci d'un air doucettement railleur.

Iwan, l'oreille basse, saute sur sa monture. Le bossu part au grandissime triple galop.

Le dernier coup de cloche de la dernière heure du dernier jour s'éteignait dans l'espace juste au moment où le crétin disait au tzar que son ordre avait été exécuté.

— Apporte ! dit le tzar d'un ton bref.

— Plus facile à dire qu'à faire ! reprend Iwan.

Quinze cents hommes, sur son signe, transportent la cassette dans la chambre impériale, tandis que l'amoureux tzar court aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes au boudoir de la princesse Océanie.

— Demain nous serons unis, doux agneau ! s'écrie-t-il ; ta bague est en notre pouvoir.

— Pourquoi demain ? n'est-ce pas bien prompt ?

— Mais ne sais-tu pas à quel point je t'adore ?... Si tu mets encore des bâtons dans les roues de mon amour, j'en mourrai.

— Que veux-tu que je te dise ?... Mes yeux sont bons ; ils voient tes cheveux gris qui tranchent si vilainement sur le blond soyeux de ma chevelure ; ils voient les rides de tes joues, le velouté des miennes ; ils voient mes trente-deux dents et n'en voient plus que trois dans ta bouche... Ta taille est courbée... je suis droite comme un jeune peuplier ! Les rois de la terre entière riront quand ils recevront ta lettre de faire part.

— Qu'ils rient, fût-ce du bout des lèvres, je leur déclare la guerre, et je fais de leur cour les esclaves de mes écuries.

— Cette guerre te rajeunira-t-elle ? Comblera-t-elle la différence qui existe entre nous. Crois-moi, les fleurs de l'hyménée ne se cueillent plus en hiver.

Abattu par ce langage, le tzar se grattait la tête, ce qui lui mit sa couronne de travers, mais ne le rendit pas plus joli pour cela.

— Et cependant, reprit-il au bout de quelques instants, il faut que tu sois ma femme. D'ailleurs, qu'ai-je donc de si rebutant ?... Tiens ! tu es née pour mon malheur ! Je sens que je ne puis me mettre en colère contre toi, tant je t'aime !... Ordonne... commande... Dis-moi, pour t'épouser, que faut-il faire ?

— Rajeunir.

— Est-ce possible ?

— Je l'ignore. Mais sache qu'en refusant d'unir mon sort à celui d'un édenté, fût-ce un tzar, j'obéis à l'ordre de ma sœur.

La Lune, à ce qu'il paraîtrait, s'était tenu parole.

— Rajeunir, reprend le tzar ; c'est un miracle. En fait-on encore ?

— Oui. Et, regarde comme je suis bonne, je vais t'en indiquer le moyen. Écoute.

Le tzar n'avait pas d'oreilles.

— Fais mettre demain de grand matin sur la grand'place trois trépieds ; sur chaque trépied, une marmite. Fais emplir la première d'eau glacée, la seconde d'eau bouillante, la troisième de lait plus bouillant encore, bouillant, bouillant à faire rougir la chaudière. Tu sauteras dans le lait bouillant, du lait dans l'eau chaude et de l'eau chaude dans l'eau glacée, et quand tu sortiras de cette dernière épreuve, tu seras jeune et beau.

Le tzar s'en alla sans répondre ; il avait son idée. Il fit appeler Iwan.

— Qu'est-ce encore ? lui dit celui-ci en entrant ; où faut-il que j'aille de nouveau ?

— Il s'agit d'autre chose, frère, répond le tzar de l'air le plus caressant qu'il peut prendre. Le service que tu vas me rendre sera le dernier, mais aussi le plus signalé de tous. Demain je ferai dresser trois trépieds ; sur chaque trépied, une marmite, que je ferai remplir, la première d'eau glacée, la seconde d'eau bouillante, la troisième de lait plus bouillant encore, bouillant à faire rougir la chaudière. Il faut que je passe dans ces trois marmites pour redevenir jeune et beau. Mais tu comprends bien qu'il n'est pas de ma dignité de



Une ombre légère arriva près du dormeur, et se pencha sur lui. (Page 36.)

tenter le premier cette épreuve, avant de savoir si elle doit réussir. Quand j'aurai vu l'effet sur toi, je me risquerai.

— Ah! bien! celle-ci passe toutes les autres... Rajeunis tant que tu voudras, je ne me ferai pas bouillir pour ton bon plaisir.

— Je ne t'ai pas dit tout cela pour te demander si cela te convenait, il suffit que je le veuille pour que cela se fasse. A demain.

Vous devinez, j'imagine, qui le crétin va trouver.

— Pour cette fois, je n'en réchapperai pas, mon pauvre bossu. Le tzar ne s'avise-t-il pas de vouloir redevenir jeune, et pour cela il me faut passer par trois marmites de lait bouillant, d'eau chaude et d'eau glacée. Bouilli ou gelé, voilà ma destinée.

— Pour cette fois, répond le petit cheval, voilà un réel service. Fais tout ce que l'on te commande. Demain, quand tu seras tout nu et prêt à entrer dans la marmite, demande au tzar la permission de me dire adieu. Il y consentira. J'arriverai alors, et... tu verras ce qui s'ensuivra.

Le lendemain matin, le bossu vient réveiller son maître et l'envoie sur la grand'place, où se trouvaient rangés autour des trois trépieds portant les trois marmites, non-seulement toute la cour du tzar, mais encore tous les gens du château et de plus les flâneurs de la ville. Une estrade avait été dressée, sur laquelle le tzar et la princesse venaient de prendre place quand Iwan descendit nu-pieds et en chemise d'un air moitié rechigné, moitié résigné.

Inutile de dire que la Princesse avait baissé son voile pour ne pas voir cet homme à demi nu.

Iwan était donc là, regardant du coin de l'œil les vapeurs peu rassurantes qui s'échappaient des marmites.

— Qu'attends-tu ? lui crie le tzar.

— Je suis décidé, maître, et n'attends plus qu'une grâce. Permets que je prenne congé de mon pauvre petit cheval bossu.

Le tzar y consent. On va chercher le petit cheval, qui, au lieu, comme on s'y attendait, de venir à son crétin, va galoper autour des chaudières, y trempe à deux reprises sa queue et sa crinière, qu'il secoue ensuite sur Iwan.

Iwan ôte résolûment sa chemise et se jette dans le lait. Du lait, il passe dans l'eau chaude; de l'eau chaude, selon le programme, il va piquer une tête dans l'eau glacée.

Il en sort. L'assemblée entière s'unit dans un cri unanime de surprise.

Iwan était devenu beau, élégant, resplendissant; une forêt de cheveux bouclés retombait gracieusement sur un large front exprimant la franchise et le courage.

Le tzar, encouragé triplement par cette apparition, envoie à droite et à gauche ses habits impériaux, qu'il arrache vivement. Il grimpe sur le trépied, se jette la tête la première dans le lait bouillant, et... plus rien jamais de lui n'apparut sur la terre, hors son unique mèche de cheveux gris que l'on repêcha dans la chaudière quand le lait fut refroidi.

Le bossu n'avait pas fait sa visite préalable.

Ai-je besoin d'ajouter que la Princesse épousa l'ex-crétin, qu'elle fit tzar ?

Quant aux noces, elles furent splendides. Ce qu'on y but de vin, de bière, d'hydromel, je ne saurais le calculer, bien que j'aie assisté à ce festin royal,

— en songe, il est vrai, — et voyant passer sous mon nez, sans que ma moustache s'y mouillât, les coupes, les hanaps pleins jusqu'aux bords et qui portèrent l'ivresse dans tous les cerveaux.

Le petit cheval bossu lui-même n'était pas de sang-froid.

Iwan, transformé, n'avait garde de boire. Il ne s'enivrait que de la beauté de l'épousée, laquelle n'avait de regards que pour lui.

Heureux amants ! heureux époux !

Qu'il vous en arrive autant à tous et à toutes. C'est bien du fond du cœur que je vous le souhaite.

FIN DU PETIT CHEVAL BOSSU



LA LÉGENDE DE L'HOMME

CONTE FÉERIQUE [1]

Par HIPPOLYTE LANGLOIS

I

Il descendait de la montagne rêveur et silencieux, la main gauche pendante, la main droite appuyée sur son bâton de route. Nul ne savait ni son nom, ni le but de son voyage, ni la pensée qui couvait au fond de son œil fauve.

Il marchait. Son chien Black, plus agile que lui, le devançait, flairant çà et là, jappant joyeusement au gibier qui partait des touffes d'herbes, mais se retournant de loin en loin pour attendre son maître.

Après un jour de marche, le voyageur s'enfonça dans une forêt profonde, et jugeant à la longueur des ombres que le soir approchait, il s'arrêta sur un tertre de gazon pour se reposer.

L'air était pur et calme; les feuilles, frémissantes et sonores sous l'action des brises qui passaient, chantaient la chanson des forêts; les animaux en liberté s'appelaient d'un carrefour à l'autre; les oiseaux mêlaient leurs notes retentissantes à la mélancolique chanson des feuilles.

Le voyageur ferma les yeux pour mieux écouter tous ces chants et tous ces murmures de la solitude, mais les rayons obliques du soleil, filtrant à travers les branches, détendirent ses membres fatigués et l'endormirent d'un sommeil profond.

Une ombre légère, aussi lumineuse que le plus beau rayon du soir, traversa un fourré sans faire plier l'herbe sous ses pas, arriva près du dormeur, se pencha sur lui, et d'une voix plus douce encore que le murmure des feuilles lui dit à l'oreille :

— Anthropos, me voici!

L'homme endormi souleva imperceptiblement la tête, se retourna souriant du côté de l'ombre, comme un enfant qui rêve de sa mère et la cherche en dormant, et il dit en remuant les lèvres à peine :

— C'est bien ! je t'attendais.

— Que veux-tu de moi ?

— Le bonheur.

— C'est beaucoup, mais je suis disposée à te le donner. Hâte-toi seule-

ment de me dire en quoi tu fais consister le bonheur, car les hommes ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot banal.

Anthropos sembla rêver.

Les questions et les réponses avaient été faites à voix si basse que le chien Black, endormi à trois pas de son maître, ne leva même pas sa grande tête intelligente pour savoir qui causait ainsi.

— Eh bien! dit l'ombre, j'attends!...

Anthropos se passa la main sur le front et répondit :

— L'oiseau du ciel ne demande à Dieu que le grain de mil quotidien; à la fleur des champs il suffit d'un rayon de soleil et d'une goutte de rosée. Je ne suis pas plus ambitieux que l'oiseau du ciel et que la fleur des champs.

— Tu peux demander la fortune.

— J'aime mieux le cœur d'une bonne mère.

— Et les honneurs?

— Donne-moi l'amour d'une femme.

— Et la science?

— Garde-la pour d'autres, je préfère le sourire d'un bel enfant aimé à toutes ces choses que tu viens de nommer et que je ne veux point connaître.

— Est-ce tout?

— Avec le cœur d'une mère, l'amour d'une femme aimée et le sourire d'un enfant, on bénit Dieu et l'on a toujours assez de biens sur la terre.

L'ombre s'assit sur le tertre sans répondre et sembla attendre d'autres vœux oubliés; mais l'homme endormi repliant mollement ses deux bras détendus sous sa tête, reprit son sommeil avec la plus sereine tranquillité.

Au bout de cinq minutes, l'ombre se leva, secoua ses ailes, d'où jaillit un flot de poussière lumineuse et s'apprêta à partir.

— Anthropos, dit-elle, j'ai d'autres lieux à visiter et d'autres mortels à entendre; tu n'as plus que le temps de me dire une parole et d'émettre un vœu.

— Tu peux t'en aller, dit le dormeur, je ne désire rien de plus.

Et l'ombre s'envola.

II

A quelque temps de là, Anthropos était heureux de tout le bonheur qu'il avait demandé.

Une bonne mère l'entourait de cette muette et profonde sollicitude que connaissent seuls les cœurs maternels.

Une jeune femme, aussi douce que jolie, aussi aimante que bonne, couronnait sa vie d'une auréole d'amour.

Un enfant, tout rose et tout blond, grimpait sur ses genoux, lui passait ses deux petites mains dans les cheveux et lui babillait à l'oreille ce bavardage enfantin qui fait sourire les cœurs des forts et déride le front des affligés.

Le chien Black, couché à ses pieds, la tête allongée sur ses pattes tendues,

suivait d'un regard voilé par une paupière demi-close les moindres mouvements de son maître.

Tout allait bien dans la maison. Dieu bénissait le petit champ où le blé mûrissait au soleil, le verger où les fruits prenaient une teinte d'or, la prairie où Blanchette, la vache favorite, avait de l'herbe jusqu'aux mamelles.

Et l'hirondelle, qui avait bâti son nid sous le cintre de la fenêtre, à l'ombre d'une branche de vigne, répétait chaque jour dans son gentil langage :

— Heureux celui qui, satisfait de son sort, ne connaît ni les vains désirs qui irritent, ni l'ambition qui dessèche, ni la fortune qui endurcit les entrailles. Un million en pièces d'or ne sent point aussi bon que la moindre fleur des champs et ne pèse pas autant qu'une corbeille de raisins dorés. Anthropos heureux! heureux Anthropos!...

L'hirondelle avait raison. Anthropos était heureux. Il aimait saintement sa mère, il adorait sa compagne, il idolâtrait son enfant blond, il caressait son chien Black et savourait le parfum de ses fleurs. Aucune musique au monde n'eût été plus douce à son oreille que le bourdonnement de ses ruches où s'entassaient des gâteaux de miel embaumé. Tout, autour de lui, semblait avoir une âme pour le comprendre et pour l'aimer. Le moindre insecte qui voltigeait dans ses arbres avait une voix qu'il reconnaissait. Il écoutait des heures entières le gai babil de l'hirondelle racontant à sa nichée les plaisirs ou les peines de sa chasse. Il conduisait au pré Blanchette la laitière et lissait de sa main sa robe étincelante : ou bien il apprêtait soit sa faucille pour couper ses blonds épis, ou ses paniers de jonc pour vendanger ses beaux arbres. Il ne songeait pas même à regarder par-dessus son mur d'enclos pour savoir qui allait ou qui venait sur le chemin de la ville.

Cette existence si calme dura quelques années.

Mais la vie humaine, comme le cours des fleuves, est faite d'accidents, de chutes, de soubresauts, d'inégalités profondes.

Une année, les gerbes étaient rentrées, les fruits venaient d'être cueillis. Il arriva des jours moins radieux, des soirées moins douces, des soleils moins éblouissants, des nuits plus noires et plus froides. Les arbres jaunissaient, les fleurs se fanaient, l'herbe des prés tondue par Blanchette ne repoussait plus.

Ce n'était pas la première fois que l'automne étendait son voile mélancolique sur le petit domaine ; mais pour la première fois, Anthropos s'aperçut que la chute des feuilles était plus triste que la pousse vigoureuse du mois de mai et que la Providence n'eût pas dû partager ainsi la vie entre les ennuis des mauvais jours et les bonheurs de l'été.

Alors il étendit les bras dans un bâillement prolongé et s'en alla, — pour la première fois, — regarder par-dessus son mur d'enclos pour voir qui passait sur la route.

— Prends garde ! balbutia l'hirondelle en voletant sous les arbres du verger, prends garde ! l'ennui t'a touché l'âme du bout de son aile noire, et j'ai peur de te retrouver au premier printemps beaucoup moins heureux que par le

passé. Vois donc, je chasse aujourd'hui ces moucherons qui s'ébattent dans un rayon de pâle soleil et j'ai peine à me suffire; cependant je suis heureuse comme au printemps. Est-ce que tu deviens ambitieux?

— Je ne sais...

— Souviens-toi que le bonheur est en nous!... Adieu!... mon hôte; les oiseaux du Nord arrivent à tire d'aile; les corbeaux croassent sur le versant de la montagne; voici l'heure de mon départ. N'oublie jamais ton bonheur passé, et qu'à mon retour, je te trouve le front sans rides et le cœur sans désirs. Adieu!

III

Des bruits de guerre retentissaient au loin; le tocsin sonnait dans les airs, les chemins s'emplissaient de longues files de guerriers. On disait qu'une ville éloignée refusait d'ouvrir ses portes à la nation et que ses douaniers gênaient les communications avec un autre peuple ami.

Le crime de cette cité, et c'était un grand crime dans ces siècles reculés, était de se trouver sur le chemin de deux peuples plus forts qu'elle et de les empêcher de se donner la main sans obstacle par-dessus la ligne de la frontière.

Anthropos était rêveusement accoudé sur son mur d'enclos.

Un étendart passa sur la route à la tête d'épais bataillons. Les plis de la glorieuse oriflamme, agités par le vent, caressèrent au passage son front rêveur.

— Je partirai! murmura-t-il.

Et il rentra chez lui pour se préparer au départ.

— Mon enfant, dit la mère, le bonheur est notre hôte; tâchons de ne point l'effaroucher. Reste avec nous!

— Mère, entends-tu ces chants de guerre? Regarde ce drapeau, comme tout ce monde, comme tout ce bruit, marche à la frontière. Je veux avoir ma part de gloire.

— La gloire est une vaine fumée, mon fils. Je suis vieille, et tu ne voudrais pas donner cette douleur à ma vieillesse.

— Mon ami, s'écria la femme, plutôt que de te laisser partir ainsi, je me coucherai en travers de la porte, et tu seras obligé d'enjamber par-dessus mon corps.

— Père, disait l'enfant, tu m'as dit que le bon Dieu punit quiconque fait pleurer sa mère, pourquoi donc fais-tu pleurer la tienne?

Le chien, se mêlant à toutes ces douleurs, se coucha dans les jambes de son maître et hurla plaintivement.

— Pourtant, soupira Anthropos, c'est si beau, la gloire!

Alors, poussé par le démon de l'ambition, il détourna les yeux pour ne pas voir pleurer sa mère, s'arracha des bras de son enfant, enjamba par-dessus sa

femme couchée sur le seuil, et se sauvant dans son jardin, il franchit d'un bond le mur d'enclos pour se perdre dans les rangs des volontaires qui passaient.

—Il est juste et il est bon, se disait-il pour se réconforter, que l'homme reste maître de ses actions; lui seul est juge de ce qu'il est bien ou mal de faire. Quand j'aurai acquis de la gloire, on sera fier de moi, et...

Il n'acheva pas.

Le chien Black, qui avait franchi la muraille et l'avait retrouvé dans la foule, lui léchait les mains avec toutes sortes de jubilations.

— Va-t'en! va-t'en! commanda le fugitif.

Black baissa l'oreille, se coucha par crainte et refusa d'obéir, mais son maître le battit si vigoureusement, que le pauvre animal l'ayant suivi d'un regard en peine aussi longtemps qu'il le put, rentra bien vite au logis.

Le printemps revint sans que l'absent eût donné de ses nouvelles. La maisonnette était en deuil, le champ restait en friche, et les arbres, que la serpette n'avait point émondés, poussaient des rameaux extravagants qui ne devaient point fleurir.

L'hirondelle apparut avec les beaux soleils et vit cette douleur.

Émue d'une sainte pitié, elle oublia de rapporter des mousses nouvelles dans son ancien nid; elle négligea ses amours et partit pour les pays lointains, afin de retrouver l'ambitieux.

Anthropos montait justement à l'assaut de la ville que nous avons dite.

—Anthropos, dit l'oiseau du foyer, me reconnais-tu?

—Qui es-tu?

—L'hirondelle de la fenêtre.

—Va-t'en leur dire que je suis en train de me couvrir de gloire. Je n'ai pas le temps de t'écouter.

—Ta mère est morte!

— Pauvre mère!... Va-t'en, bavarde; tu vois bien que je vais être devancé.

—C'est tout ce que tu as dans le cœur?

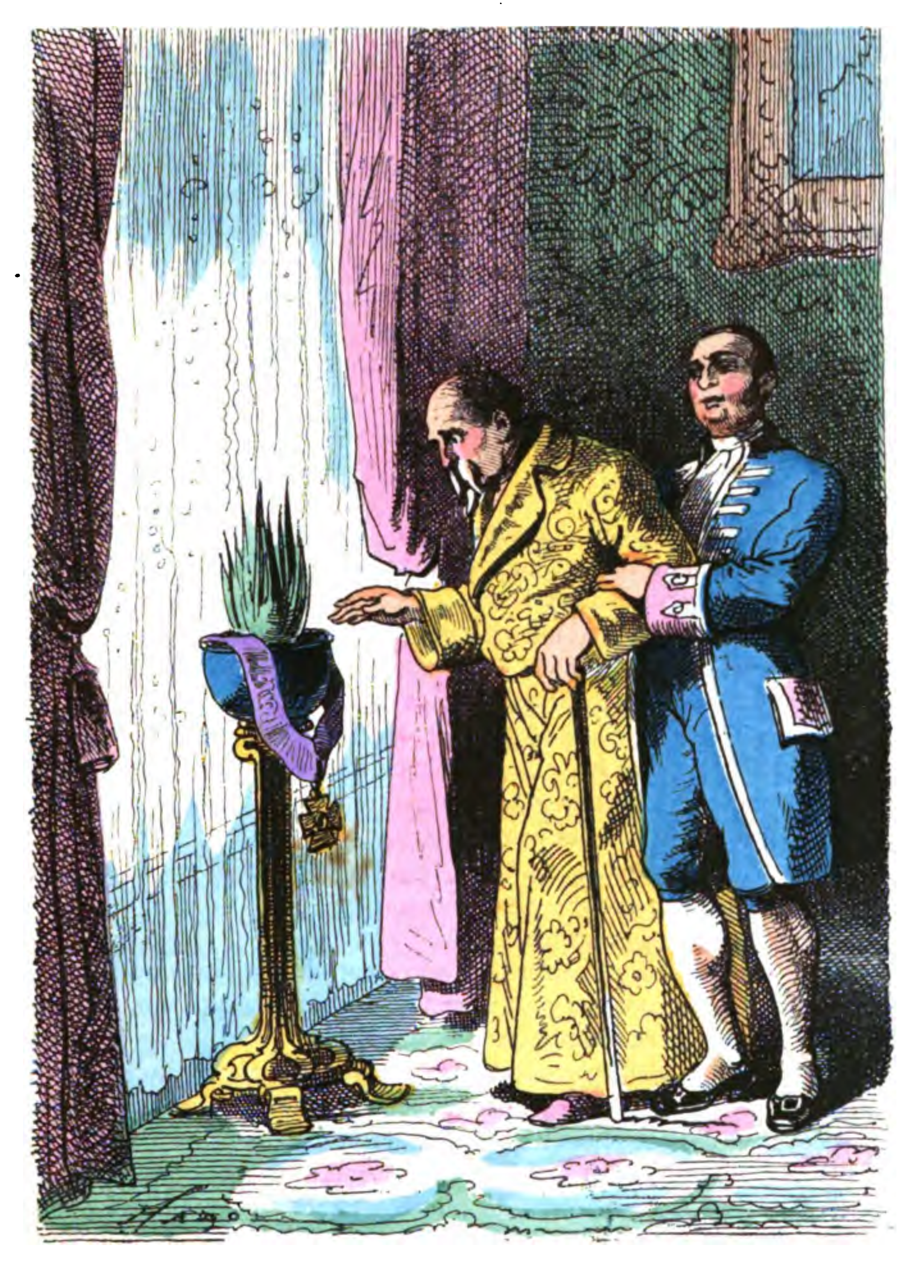
—Va-t'en! Je prierai pour ma mère quand j'aurai bien mérité de mon pays.

Quelques mois après, le guerrier rentrait dans sa demeure. Sa femme oublia qu'elle s'était promis de lui reprocher son ambition, et le reçut avec une tendresse ardente; son enfant se pendit à son cou; Black, oublieux des mauvais traitements qu'il avait reçus pour adieu, bondissait dans sa joie *folle*. L'hirondelle elle-même battait de l'aile à la fenêtre.

Mais la mère n'était plus là!

IV

Quand l'enfant montra du doigt la place vide, le père posa le doigt sur un ruban violet qui se croisait en sautoir sur sa poitrine. Il avait été reçu par le grand mandarin chevalier de l'ordre des Forts.



Anthropos, perdu de goutte et de rhumatismes, avait devant lui les insignes de son ordre et une pincée de chiendent. (Page 46.)

— Ah ! pauvre humanité ! pépia l'hirondelle ; voici un homme qui a sa raison, que tout le monde salue, qui ne sera peut-être jamais de sa vie enfermé aux petites-maisons, et qui se console de la mort de sa mère avec un ruban violet, moins brillant et moins doux que les pétales de la moindre fleur.

Anthropos entendit, mais cela ne l'empêcha pas de regarder son ruban avec amour et de dire avec emphase :

— Chevalier de l'ordre des Forts !

Un arbre qui a perdu dans la tempête une de ses branches refleurit encore. La maisonnette d'où la pauvre mère avait disparu revit encore quelques jours de bonheur. Anthropos avait repris sa vie des anciens jours, mais il ne prenait plus le même plaisir à soigner ses fruits, à tailler ses arbres, à bêcher son jardin, à planter ses fleurs.

— A quoi servent donc les honneurs, disait la philosophique hirondelle, puisque cet homme, distingué de tous les autres par ses mandarins, n'a plus cette douce gaieté d'autrefois ? Si les honneurs creusent des rides sur le front d'un homme, pourquoi les chercher ainsi ! J'aime mieux croire qu'Anthropos regrette sa mère et qu'aujourd'hui, sans doute, il donnerait son ruban violet pour le suprême bonheur d'avoir fermé les yeux de la pauvre femme. Sa tristesse est un remords !

Un soir, la mère et l'enfant étaient descendus dans la prairie ; l'hirondelle, qui les avait suivis, décrivit quelques courbes gracieuses autour de Blanchette qui fourrageait dans les hautes herbes, et s'en alla voleter au-dessus de la rivière pour happer les insectes qui patinaient à la surface de l'eau.

Tout à coup l'enfant s'écria :

— Mère, entends-tu le chien qui jappe et qui hurle ?

— C'est que d'autres chiens sont venus rôder autour de notre demeure.

— Non, ce ne doit pas être cela ; sa voix est triste et semble pleurer.

La mère et l'enfant rentrèrent, oubliant d'emmener avec eux Blanchette, qui leva sa grosse tête pour les voir s'éloigner.

— Parti !... dit l'hirondelle qui les avait devancés et qui revenait à eux.

— Hélas ! encore une fois ? — Oui, oui...

— Que va-t-il chercher encore ?

— Quelques chagrins nouveaux pour son cœur, deux ou trois rides de plus pour son front. Mais consolez-vous, quand ma nichée aura sa pâture, et qu'elle dormira dans son duvet, je retrouverai le fugitif.

Vainement l'hirondelle parcourut les pays voisins ; Anthropos n'était nulle part, et elle ne pouvait disposer, pour le chercher, que des heures où dormait sa nichée ; mais dès que le nid fut abandonné, et que les petits, prenant leur volée dans l'air libre, purent se suffire à eux-mêmes, elle s'éloigna davantage, erra dans les plaines, visita toutes les contrées, franchit les montagnes, cherchant le fugitif partout.

A la fin, elle le découvrit dans un ravin, au bord d'un précipice, en extase devant un brin d'herbe dont l'espèce, disait-on, était perdue depuis bien des siècles.

— Ton enfant est mort et ta femme est en peine, dit l'hirondelle.

— Mon enfant ?... — Pauvre enfant !... il était si jeune !... Mais vois donc, vois donc !

— Quoi?

— Ce brin de gazon...

— Je te parle de ton enfant et de ta femme, et tu me réponds par un brin d'herbe!

—Pauvre ignorante! Tu ne sais donc pas que c'est une plante monocotylédone à étamines hypogynes, une sorte de chiendent dont on contestait l'existence? Je l'ai trouvée, moi, cette plante douteuse et la civilisation aura fait un pas de plus. J'appellerai ce chiendent, de mon nom, l'*anthropœia*.

—Mais tu as horriblement maigri, tes pieds déchirés sont couverts de sang, le soleil t'a brûlé les yeux; en deux mois tu as vieilli de dix ans!

— L'homme ne s'appartient pas, vois-tu; il est l'instrument de la civilisation...

— En quoi ce chiendent peut-il être utile à l'humanité?

— Il est une conquête de la science.

— Et la science mène au bonheur?

— Tu raisonnes comme un oiseau; laisse-moi!

Le savant revint au pays avec sa découverte, et la science, qui avançait un pas de plus, fit un bruit énorme autour de ce courageux explorateur.

Le chiendent retrouvé garda dans les classifications le nom d'Anthropœia. C'était justice.

— Et ton pauvre enfant? vint dire la pauvre mère en deuil au savant heureux.

— *Eurêka*, j'ai trouvé! fit Anthropos en agitant glorieusement le brin d'herbe au bout de ses doigts. Les mandarins ont inscrit mon nom sur le Livre d'or, à la suite des noms de tous les bienfaiteurs de l'humanité. Et les journaux, comme ils célèbrent à l'envi ma précieuse trouvaille!...

— Pauvre, pauvre humanité! pépia de nouveau l'hirondelle. Cet homme a perdu son fils et voilà qu'il s'est consolé avec une branche de chiendent!

V

L'ambition est comme la chaleur brûlante du désert. Le voyageur qui parcourt les sables sous les rayons du soleil boit pour apaiser sa soif, boit encore, boit toujours... sans pouvoir se désaltérer.

L'ambitieux est ce voyageur.

— Que te manque-t-il encore, Anthropos? demanda un jour l'hirondelle. Je te vois sombre et soucieux. J'imagine que tu songes à quelque folie nouvelle. Prends garde, il n'y a plus de place sur ton front pour les rides à venir.

— Je ne suis pas heureux?

— Comment! tu es chevalier de l'ordre des Forts, ton nom est écrit sur le Livre d'or des mandarins, que te manque-t-il donc?

— J'ai travaillé pour le pays, pour la science et je n'ai rien fait pour moi. Je voudrais être riche.

— Et quand tu seras riche?

— Je serai heureux complétement.

— Tu voudrais encore quitter ta compagne, cette sainte femme qui suffisait autrefois à ton bonheur?

— C'est justement pour elle. Nous aurons un château, des voitures, des chevaux superbes, de nombreux domestiques.

— Tu auras de plus de tes voisins que tu es membre de l'ordre des Forts et que tu as donné ton nom à une sorte de chiendent. Il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Qui t'empêchera, une fois riche, d'être un mandarin, d'avoir une belle place dans l'État? Les désirs, vois-tu, sont une vaste mer; quand on s'y embarque, on peut aller loin; seulement, il y a la question des tempêtes.

— Je veux de l'or?

— Qu'en veux-tu faire? L'or ne se boit ni ne se mange; un riche ne fait que deux ou trois repas le jour, comme toi; son estomac n'a pas une autre capacité que le tien. S'il voyage, il court risque d'être versé ou d'avoir la goutte, ou de rencontrer des voleurs; plus il a de domestiques, plus il a d'ennemis intimes; les soucis poussent dans son existence comme les chardons dans un guéret. Ta médiocrité vaut décidément mieux que tout cela. Moi qui n'ai pas un moucheron d'avance pour demain, je suis plus heureuse que *toi*. Le bonheur est en nous et non point dans nos richesses.

Anthropos n'avait pas entendu un mot de cette morale à l'usage des oiseaux. Il savait que dans certaine contrée devaient exister des filons d'or, et qu'à défaut de filons il y avait assurément des sables aurifères, qui, traités d'une certaine façon, pouvaient donner de grandes richesses.

Cette fois, il embrassa sa compagne avant de partir et fit ressortir avec tant d'éloquence les avantages de son expédition que la pauvre femme, abrutie par toutes les douleurs éprouvées, ne se donna même pas la peine de formuler une objection.

Le chien Black fut plus rebelle à la persuasion; il vit partir son maître et le suivit de loin, pour éviter le traitement du premier départ.

Arrivé à la mer, Anthropos sauta dans une barque pour atteindre le navire qui se tenait au large.

Black fit comme son maître.

— Va-t'en! va-t'en, dit Anthropos en jetant par-dessus le bord le fidèle animal. Je ne puis charger mon existence du soin de veiller sur toi là-bas et de songer à toi. J'aurai assez de moi-même. Les obstacles seront assez nombreux sans que j'en emporte d'ici. Va!

L'hirondelle, qui l'avait suivi jusqu'au rivage, murmura dans son petit langage:

— Voilà l'homme, à ce qu'il paraît! il passe sa vie à rejeter hors de lui les affections qui peuvent le rendre heureux. Il vide son âme pour y loger les désirs.

Black n'était qu'à vingt pas de la rive et pouvait en une minute reprendre

terre, mais il crut que sa chute à l'eau n'était qu'un effet du hasard ; il nagea donc vigoureusement pour regagner la barque qui filait... filait sous l'effort de quatre vigoureux rameurs.

Anthropos regarda.

Black jappait de détresse, car il ne pouvait rejoindre la barque et les forces commençaient à lui manquer.

Une fois sur le bâtiment, Anthropos se retourna et chercha du regard dans le sillage de la barque ce compagnon importun.

Il aperçut en effet la pauvre bête qui perdait ses dernières forces et qui, près d'être submergée, jappait encore et levait sa tête au-dessus des flots pour apercevoir en mourant ce maître bien-aimé.

Puis il disparut.

— Pourquoi m'a-t-il suivi ? murmura Anthropos.

— Au fait ! dit l'hirondelle en reprenant sa volée pour regagner son nid, pourquoi le suivait-il ?

Anthropos trouva son Eldorado. Il fouilla la terre, cassa des roches, analysa les sables, dépensa ses épargnes et vécut de racines pendant deux ans.

Il remua cent mille mètres de terre, lava un million de kilogrammes de sable et en retira deux onces d'or.

Un flot d'émigrants s'abattit sur ces fouilles et profita de la besogne accomplie.

Anthropos heureusement trouva deux pépites et put s'en retourner avec une fortune.

— Es-tu content ? lui dit l'hirondelle qui était accourue à sa rencontre.

— J'ai ma charge d'or.

— Oui, mais... ta femme est morte !

— Ma pauvre femme... à la veille d'être heureuse !... Ah ça ! quoique nous soyons d'anciennes connaissances, tâchons de garder nos rangs. Je suis riche, et j'ai droit à ton respect. Au reste, je n'aime pas les familiarités !

— Bon, voici la vanité qui arrive. Adieu, alors.

— A propos, petite hirondelle...

— Adieu, je m'en vais.

— Reste un moment !

— Je n'aime plus les familiarités... que me voulez-vous ?

— Je voudrais être mandarin. Comme, dans ce pays, cette dignité dépend d'une centaine d'électeurs, ne pourrais-tu pas les voir ?

— Et recommander votre élection ! Et ma nichée, monsieur le millionnaire ? fit l'hirondelle en reprenant sa volée.

— Petites gens et petits oiseaux, tout cela se ressemble, murmura Anthropos ; ils ne songent qu'à eux.

VI

Moins d'un mois après, Anthropos avait un château superbe, des laquais, une voiture, des chevaux magnifiques et le luxe d'un grand seigneur.

Il avait de plus la goutte et un parent pauvre qui chaque jour priait instamment Dieu de rappeler à lui le mauvais riche.

Anthropos, qui se laissait aller à l'ambition, essaya de devenir mandarin.

— Vous êtes sourd ! — répondit un électeur.

— Vous êtes goutteux ! — dit un autre.

— Vous avez la vue basse ! — fit un troisième.

Tant et si bien que le pauvre candidat fut partout repoussé ; il avait des concurrents jeunes, vigoureux, instruits, remuants, qui l'évincèrent avec la plus grande facilité.

C'était le cas pour Anthropos de se ressouvenir des affections qu'il avait perdues et qui, aujourd'hui, lui eussent fait la vie si douce.

Il n'en fit rien.

Il ne se souvint même pas que sa cabane du vieux temps tombait en ruine.

L'hirondelle eut un jour la fantaisie de savoir ce qui se passait au château voisin.

Elle voleta doucement à toutes les fenêtres et regarda.

Les domestiques de l'office buvaient les vins du maître et les autres lui volaient jusqu'à ses habits.

Anthropos, perdu de goutte et de rhumatismes, était couché dans un long fauteuil. Il avait devant lui les insignes de son ordre et une pincée d'herbe qui n'était autre que le chiendent anthropœia.

— Oh ! fit-elle, l'homme ne serait-il donc le premier des animaux que parce qu'il a le don de rester enfant toute sa vie ? Le moineau cherche son grain de blé quotidien, l'hirondelle son moucheron, le lapin sa feuille de serpolet... l'homme toute sa vie joue à la poupée... Chaque créature suit sa voie, l'homme seul possède la faculté d'en sortir ; il est le seul égoïsme dans la création, mais de toutes les bêtes, c'est la moins heureuse.

FIN DE LA LÉGENDE DE L'HOMME



LES PANTOUFLES DE LA GIRAFE

FÉERIE ORIENTALE [1]

CHAPITRE PREMIER

Le milliard de la sorcière

A deux traits d'arc de la porte Bab-el-Djenneth, à Tunis, au temps des Omiades, dynastie de Khalifes, dont le premier fut Moaviâh, secrétaire de Mahomet, on remarquait un vieux château, bâti en briques rouges, et qui déjà, à cette époque, commençait à tomber en ruines.

La dernière propriétaire de ce château, la vieille Safia, veuve de Sandjak le corsaire, passait à bon droit pour une des plus riches personnes, mais aussi pour une des plus avares de la province, et c'était par suite de cette grasse avarice qu'elle laissait s'en aller en lambeaux une maison que quelques réparations peu dispendieuses eussent suffi pour maintenir en bon état.

Située assez loin de la ville, la maison de Safia — ou plutôt l'amas de richesses que cette maison était censée contenir — offrait aux voleurs une proie d'autant plus attractive, que la veuve vivait absolument seule, et qu'au premier abord il paraissait trop facile de s'introduire nuitamment dans le château, par une des nombreuses brèches que le temps avait faites aux murailles, et de grapiller au milieu des sequins, des tomans, des dinars et autres monnaies, après avoir bâillonné ou étranglé la vieille avare.

Toutefois aucune démonstration de ce genre n'avait encore été tentée contre Safia, et pas un de ces amateurs du bien d'autrui, qui foisonnent toujours dans les grandes villes, ne s'était avisé de rôder autour du château.

Abstention qui s'expliquait d'ailleurs par une rumeur populaire, fort accréditée à Tunis, et suivant laquelle Safia était une horrible sorcière, qui donnait l'hospitalité aux démons dans les bosquets de son parc et dans les chambres de son habitation.

Maint piéton attardé avait vu le soir, en passant près du château, une flamme rougeâtre courir de fenêtre en fenêtre, et prendre de l'intensité sous l'aspiration d'un soufflet.

Il avait entendu des cris et des chants diaboliques retentir sur la plate-forme

[1] Traduction et reproduction formellement interdites.

des tourelles, dans le feuillage des arbres et sur les pierres dégradées du mur d'enceinte.

Le téméraire qui eût osé escalader l'entrée, nonobstant ces symptômes significatifs, aurait sans nul doute porté la peine de son audace, en finissant ses jours dans le bassin du parc, sous la forme d'un obèse crapaud vert, ou d'un hideux lézard, deux espèces intéressantes de reptiles qui pullulaient dans l'héritage de la veuve, et qui pour elle représentaient probablement autant de victimes humaines métamorphosées par ses sortiléges.

L'extérieur de Safia allait de pair avec l'existence mystérieuse qu'elle menait dans ce manoir abandonné.

C'était une grande femme, très-jaune, très-sèche et très-mince. Habituellement vêtue d'un caftan de laine brune dont le capuchon retombait sur son front ridé, elle s'appuyait, pour marcher, sur un bâton noueux, qui, disait-on, lui servait de baguette divinatoire et de caducée magique.

De petits yeux bordés de rouge, un nez crochu, de longs doigts osseux, une voix qui semblait sortir du gosier d'une chouette, un sourire grimaçant, et qui laissait entrevoir deux rangées de dents aiguës et blanchâtres, semblables à des arêtes de poisson, tel était le portrait peu flatté que faisaient de la vieille sibylle les passants qui avaient la mauvaise chance de la rencontrer, quand par hasard elle allait chercher ses provisions à la ville.

Elle n'achetait ni viande, ni fruits, ni pain, ni sel; sa nourriture se composait exclusivement de riz ou de maïs, qu'elle faisait cuire dans l'eau, et qu'elle mangeait, en les prenant grain à grain, avec la pointe d'une aiguille d'or.

Le marchand qui lui fournissait ces denrées était toujours disposé à s'enfuir, quand il la voyait arriver dans sa boutique, car chaque demande de fournitures nouvelles était toujours accompagnée d'observations et de récriminations, plus ou moins ironiques, sur l'exactitude du pesage, sur la qualité de la marchandise ou sur son taux toujours trop élevé.

Enfin, après avoir longtemps débattu le prix de son acquisition, elle poussait un douloureux soupir et, de guerre lasse, tirait de la poche de son caftan une grande bourse de cuir, fermée par trois serrures rouillées; moment décisif, et pendant lequel, au dire du marchand, il était nécessaire de surveiller plus que jamais la sorcière, qui essayait toujours de faire accepter à son vendeur deux ou trois pièces de monnaie d'un aloi douteux.

Après cela, il me paraît complètement inutile d'ajouter que tous les préceptes contenus dans le divin Koran, celui de l'aumône entre autres, étaient fort peu pratiqués par Safia, et qu'aucun mendiant n'eût osé solliciter d'elle le moindre secours; elle-même d'ailleurs, affectait de se montrer en public sous un aspect si misérable et si déguenillé, qu'on eût été tenté de la prendre pour une pauvresse honteuse, et comme telle, de lui faire la charité. « Riche et avare comme Safia » était une locution devenue proverbiale à Tunis, où cette femme, si méprisée d'ailleurs, était encore plus redoutée, à cause du pouvoir surnaturel dont elle disposait ou du moins était censée disposer.



Un nègre vêtu de pourpre s'avança sur un cheval blanc. (Page 49.)

Un jour, la ville de Tunis fut témoin d'un spectacle singulier. Un nègre vêtu de satin pourpre, portant aux pieds et aux mains des bracelets d'argent, et montant un cheval blanc comme le lait, s'avança sur la place en jouant de la trompette.

Quand par ses fanfares il eut attroupé autour de lui une quantité suffisante de curieux, il tira de son sein une pièce de soie qu'il déroula, et sur laquelle chacun put lire l'annonce qui suit:

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Safia, fille de Chaouch, fils de Mitzraïm, fils de Taher, et veuve de Sandjak, le richissime corsaire, l'armateur opulent, fait savoir à ses aimés frères les Tunisiens, qu'elle accordera sa main, son cœur, ses affections et le MILLIARD en or massif qui compose sa fortune, au célibataire courageux, à l'aventurier hardi, qui lui rapportera, dans un délai de quinzaine, à partir d'aujourd'hui, *les pantoufles de la girafe blanche*, ce rare quadrupède qui habite maintenant le désert du Sahara, et qu'on rencontrera infailliblement, après dix ou douze jours de marche, dans la troisième oasis, à main gauche, en sortant de Tunis, par la porte Bab-el-Djemmeth, en regardant du côté de Médine, la ville sainte, où est inhumé notre divin prophète. Ainsi soit-il, salut à tous, au nom d'Allah, et de Safia, son humble servante! »

Les hommes sont ainsi organisés, que l'annonce de Safia, bien loin de soulever dans la ville une explosion générale de dédain, comme il semble qu'elle eût dû le faire, excita au contraire un enthousiasme unanime, et fit surgir comme de dessous terre une foule prodigieuse de candidats à l'encaissement du fameux milliard.

Le jour même de l'arrivée du nègre, une caravane de huit cents personnes, la fleur de la jeunesse tunisienne, sortit par la porte Bab-el-Djemmeth, et se mit en route pour le Sahara, sans qu'aucun de ces étourdis eût songé préalablement à s'enquérir si la proclamation de la sorcière n'était pas autre chose qu'une odieuse mystification, sans que nul se fût demandé s'il existait réellement, dans l'oasis désignée par la veuve, une girafe blanche, — couleur peu habituelle aux robes des girafes, — et cette nuance, une fois admise, si un pareil quadrupède était susceptible de chausser des babouches comme une personne civilisée.

Ils ne voyaient que le milliard, ne pensaient qu'au milliard, et tous, en partant, supputaient déjà les dépenses futures qu'ils feraient quand ils seraient maîtres des trésors de la sibylle.

CHAPITRE II

L'apprenti tailleur

A peu près au même moment où cette brillante armée d'épouseurs quittait la ville, un pauvre apprenti tailleur, nommé Hakim, se présentait à l'entrée du château et frappait humblement sur le gond placé devant la porte.

Le nègre annonceur, toujours habillé de rouge, et portant en bandoulière la même trompette qui avait servi de prélude à l'annonce, accourut au bruit et ouvrit la grille à Hakim, qu'il salua; puis, sans lui dire un seul mot, il le prit par le milieu du corps, le chargea lestement sur ses épaules comme il eût fait d'un léger ballot, et avant que le visiteur ahuri fût revenu de son étonnement, il le déposa par terre dans une salle basse où le garçon tailleur se trouva face à face avec Safia.

— Qu'es-tu venu chercher ici, jeune homme? lui demanda la veuve.

— La réponse à une question qui m'intéresse et dont vous seule êtes capable de me donner la solution. Puis-je me mettre sur les rangs pour vous rapporter les fameuses pantoufles?

— Qui t'en empêche?

— Je suis laid, indigent et roturier; tous mes concurrents, ou du moins presque tous, sont riches, beaux et titrés; si j'arrive à remplir les conditions du programme par vous fixé, refuserez-vous de me prendre pour époux?

— J'ai donné ma parole, et je saurai la tenir. Reviens ici dans quinze jours avec les pantoufles, et tu obtiendras avec ma main le milliard objet de ta convoitise.

— Respectable matrone, si je désire être riche, ce n'est pas seulement pour moi, veuillez le croire.

— Et pour qui donc alors?

— Pour une pauvre femme qui m'a nourri pendant longtemps, et que maintenant je ne puis nourrir à mon tour, en dépit d'un travail opiniâtre; pour ma mère, qui se meurt de maladie et de misère.

— Si tu dis vrai, le motif qui te fait aspirer à la conquête des pantoufles est tout à fait louable, et tu mérites de réussir; seul entre tous les prétendants qu'a suscités ma proclamation, tu es venu me demander conseil, et je veux te récompenser de cette démarche en t'éclairant sur les difficultés d'une entreprise à laquelle tu es encore libre de renoncer.

La girafe en question est la propriété d'une rusée magicienne, qu'on nomme la reine Lutfallâh, et qui tient sa cour dans l'oasis qu'indique mon annonce. A ton arrivée, tu seras conduit devant la reine qui te recevra très-bien, trop bien même; défie-toi de cet excès d'hospitalité, et agis en conséquence. Quelques prières qu'on t'adresse, de quelques cajoleries qu'on t'entoure dans ce palais maudit, n'ôte jamais tes sandales pour dormir, ton caftan pour manger, et ne bois que de l'eau pure pendant les repas auxquels tu seras invité; autrement tu es perdu.

De plus, tout ce que la reine dira ou fera à ton égard, aie l'air de le rendre au double, et sans perdre un instant, à son premier eunuque noir, qui ne la quitte pas. Trois jours après ton arrivée, ne manque pas de déchausser la girafe, que tu trouveras dans le parc attenant au palais; en t'approchant d'elle, présente-lui une poignée de menthe sauvage, herbe dont elle est excessivement gourmande et qu'elle broutera dans ta main jusqu'à la dernière feuille.

Tandis qu'elle sera occupée à savourer cette friandise végétale, mets-toi en devoir de lui ôter ses pantoufles ; elle se prêtera elle-même à ton désir et te tendra successivement ses deux pieds de devant que la magicienne a emprisonnés dans les babouches merveilleuses, afin d'ôter à sa captive toute velléité de s'enfuir.

Et maintenant te voilà suffisamment instruit, pars vite et reviens; mon nègre Baïadjid va te déposer immédiatement sur la grande route. Ah! j'oubliais!... pour adoucir tes regrets, à l'heure fatale, si par hasard tu trouvais la mort dans le pourchas dangereux que tu entreprends, reçois cette boucle de mes cheveux gris que je coupe devant toi sur ma tempe gauche. Je pense que tu l'embrasseras tendrement avant de rendre le dernier soupir, comme il convient pour les cheveux d'une fiancée. Au revoir, jeune homme, et à bientôt.

Quelques minutes après cet entretien, Hakim, muni des instructions et des cheveux de la sibylle, commençait la première étape de son voyage, et se demandait si le prétendu gage d'amour que Safia lui avait remis ne constituait pas plutôt le plus dérisoire des présents, comme si cette mégère eût voulu tourner en ridicule sa caducité même, ainsi que son futur mariage, but final de la proclamation.

Quel intérêt si puissant poussait d'ailleurs la veuve à dépouiller la reine Lutfallâh des fameuses pantoufles, et pourquoi sacrifiait-elle son immense fortune à l'obtention d'un résultat en apparence si absurde?

Pourquoi aussi joindre à cette première offre, une seconde, celle de sa main, — beaucoup moins séduisante que l'autre, sans aucune espèce de comparaison?

Quel besoin pressant, irrémissible, de se remarier, tourmentait donc ce squelette décrépit, et par quels antécédents mystérieux sa biographie — à propos de laquelle la vieille avait gardé un silence prudent — se rattachait-elle à des pantoufles de la magicienne leur détentrice actuelle?

Toutes ces questions que, du reste, le garçon tailleur s'était déjà posées avant sa visite chez la veuve, se présentèrent de nouveau à son esprit lorsqu'il se fut mis en route, et il eut tout le temps nécessaire pour en chercher la solution pendant les trois jours que dura son voyage à travers le Sahara.

Dans l'après-midi de ce troisième jour, il aperçut à l'horizon une grande ligne d'arbres et d'habitations qui se détachait nettement sur la masse rougeâtre des sables du désert. C'était l'oasis, ou du moins les faubourgs de l'oasis de la reine Lutfallâh, car la capitale fondée par la magicienne occupait un emplacement dont la circonférence n'était pas moindre de six lieues. Le voyageur s'avança sur le sommet d'un coteau qui dominait la ville, et d'où l'œil plongeait tout à son aise sur cet immense panorama.

Hakim vit des rues larges et tirées au cordeau, de coquettes maisons blanches, un fleuve qui divisait l'oasis en deux parties égales et sur lequel était jeté un superbe pont de porphyre : il admira l'élégance des constructions, presque

toutes revêtues de marbre et de jaspe; quant au palais de la reine, il était entièrement incrusté d'or, depuis le sommet jusqu'à la base, comme une immense pièce d'orfévrerie.

Hakim constata encore le nombre considérable des fontaines et des aqueducs qui alimentaient la cité, ainsi que celui des ombreuses avenues, plantées çà et là pour servir de promenoir aux habitants.

— Un joli endroit, n'est-ce pas, frère? dit quelqu'un, en posant sa main sur l'épaule du garçon tailleur.

Hakim se retourna, et se trouva en présence d'un noir de haute taille, qui ressemblait tellement, par la figure et le costume, à Baïadjid, l'esclave de Safia, que notre voyageur aurait sans doute confondu celui-là avec celui-ci, n'eût été l'anneau d'or passé entre les deux narines de l'*Oasidien*, marque ostensible de servitude qui manquait à celui de Tunis.

Le noir soutint avec un calme rieur l'examen que le voyageur semblait faire de sa physionomie et de son habillement, puis il ajouta:

— Excuse-moi, frère, si je t'ai adressé la parole sans te connaître; mais à la forme de ton caftan et à la coupe de ta barbe, j'ai vu tout de suite que tu étais étranger, et comme je suis naturellement disposé à obliger le prochain, j'ai pris sur moi de t'interpeller afin de t'offrir mes petits services, si tant est qu'ils puissent t'être utiles. Tu vois en moi un des principaux magistrats de ce pays : mon nom est Khaled, et je possède quelque chose comme deux mille esclaves des deux sexes, outre un nombre trois fois plus considérable de bœufs, de moutons, d'ânes, de chevaux et de dromadaires. A ton tour, dis-moi comment tu t'appelles, d'où tu arrives, et ce que tu viens faire dans notre oasis.

Le garçon tailleur répondit brièvement qu'il se nommait Hakim, qu'il était natif de Tunis, et que le seul désir de voir la reine, dont la beauté était célèbre dans l'Afrique, l'avait attiré dans ces parages.

— Ainsi, c'est pour contempler Lutfallâh que tu as quitté ton établi, et que tu t'es aventuré au milieu de nos sables? répondit le noir en ricanant; en vérité, j'admire ton courage. Du reste, tu ne pouvais pas mieux t'adresser qu'à moi pour réaliser le projet que tu as formé, et je vais te conduire de ce pas chez la reine Lutfallâh, qui, j'en suis certain, sera ravie de te voir.

Tout en parlant, le noir frappa des mains, et huit esclaves portant sur leurs épaules les branches d'un palanquin, tendu d'une étoffe de soie incarnadine, parurent à l'entrée du bois.

Hakim prit place dans la litière, à la droite de Khaled, et le cortége se mit en marche vers la ville.

La foule se pressait de tous côtés pour voir passer l'étranger qui se rendait chez la reine; mais, malgré le soin que prenait Khaled pour maintenir le palanquin exactement fermé, Hakim crut remarquer, à travers les interstices des rideaux, que tous les assistants, en voyant s'avancer le véhicule, levaient les

yeux au ciel, et joignaient les mains, d'un air de commisération, comme s'ils eussent dit intérieurement :

— Encore une victime qu'on entraîne dans le repaire de la magicienne !

CHAPITRE III

La dame aux quatre cent quatre-vingt quatre maris.

Les porteurs s'arrêtèrent sous un large péristyle, tapissé de nattes de la Chine et décoré de plusieurs niches d'agate, dans lesquelles se dressaient de toute leur hauteur des idoles à têtes de singes, d'hippopotames et de marsouins, dont les yeux étaient figurés par de gros rubis, ou par de monstrueuses émeraudes.

— Les statues que tu vois ici représentent les ancêtres de Sa Majesté, dit Khaled à son compagnon.

Hakim, tout en s'inclinant, à l'exemple du roi, devant ces hideuses images, ne put s'empêcher de penser que Sa Majesté avait là une bien vilaine famille, pour peu que les copies fussent la représentation fidèle des originaux.

Une garde d'honneur, composée de trois cents jeunes filles, portant la lance, le casque et la cuirasse, se tenait rangée de chaque côté du vestibule, et le garçon tailleur, après avoir traversé cette double haie de jolis visages, entra, précédé de son introducteur, dans la salle d'audience, vaste pièce voûtée, où la reine était en train de prendre sa leçon quotidienne de gymnastique et de pugilat, avec son maître lutteur, un Éthiopien, vêtu d'un pagne de mousseline, et dont la musculature puissante faisait saillie de toutes parts sur son dos, sur ses bras, et sur ses jambes énormes.

Lutfallâh était petite plutôt que grande, mince plutôt que grasse, et brune plutôt que blanche ; mais ses yeux avaient un éclat si vif, et ses cheveux des reflets si moirés ; son nez se dilatait si gracieusement, et sa bouche s'épanouissait avec tant de finesse, pour sourire, bref, il y avait tant d'agilité, de gentillesse et d'imprévu dans ses gestes, dans son allure, et jusque dans ses moindres poses, qu'au premier coup d'œil on admirait, malgré soi, ce ravissant petit lutin, et qu'au second, on se surprenait à en être fou. Ce fut précisément ce qui arriva à notre ami le garçon tailleur.

— Grande reine, dit Khaled, voici un jeune voyageur qui arrive de Tunis en droite ligne, et tout exprès pour avoir le plaisir de contempler les traits augustes de Votre Majesté.

— Que ce voyageur soit le bienvenu, répondit Lutfallâh en saluant légèrement Hakim et en lui donnant sa main à baiser. Toutefois, il voudra bien nous permettre d'achever notre leçon, avant de procéder à sa réception officielle. Khaled, offre à l'étranger un siége près de l'enceinte du combat, afin qu'il puisse voir si nous sommes plus adroite que ses compatriotes à manier le

ceste. Jeune homme, assieds-toi à côté de Khaled ; tu le peux sans déroger, quelle que soit l'illustration de ta naissance : tu vois en lui notre plus cher ministre, aussi bien que le chef suprême de nos eunuques.

— Ceci est bon à savoir, pensa Hakim, qui se rappela au même instant la recommandation de Safia :

« Tout ce que la magicienne dira ou fera à ton égard, rends-le au double, « et sur-le-champ, à son premier eunuque. »

— Place aux lutteurs ! s'écria la reine en écartant les courtisans, hommes et femmes, qui se formèrent aussitôt en demi-cercle autour de Lutfallâh et de l'Éthiopien. Esclaves, attachez-moi mon plastron et mes gants, mais ne donnez pas de masque ; je veux combattre à visage découvert.

A ces mots, deux jeunes Nubiennes entrèrent dans l'enceinte, et l'une d'elles fixa sur la poitrine de la reine, au moyen d'une double paire de courroies, une épaisse carapace de peau de daim, tandis que l'autre tendait à Lutfallâh d'énormes gants, garnis à l'intérieur d'étoupe et de crin.

— Maintenant, donne le signal, Khaled, dit la magicienne ; je suis prête à commencer le combat.

Le noir frappa du pied, et les deux antagonistes, écolière et professeur, s'élancèrent l'un sur l'autre, en cherchant à se porter des coups que l'adversaire parait au moyen de légers virements de corps ou de soubresauts en arrière.

Il était convenu que le duel cesserait de droit lorsqu'un des deux lutteurs serait *touché*, et naturellement l'Éthiopien fut atteint le premier.

Outre qu'il eût été fort impolitique à lui de vaincre sa royale élève, celle-ci avait l'œil alerte, le jarret solide et le poignet vigoureux, brillant assemblage de qualités qui, joint à un fréquent exercice du pugilat, faisait d'elle une lutteuse de première force.

Le cercle retentit en applaudissements, pour célébrer la victoire de la reine, et Lutfallâh, en écoutant les banalités flatteuses que Hakim lui prodiguait, comme les autres courtisans, témoigna qu'elle serait bien aise d'engager un assaut avec l'étranger, si toutefois il consentait à lui faire cet honneur.

— J'ai ouï dire, ajouta-elle, que les Tunisiens étaient les plus habiles lutteurs de l'Afrique, et j'avoue que je serais bien aise d'en faire l'expérience.

— Les plus habiles, non, sans doute, répondit modestement Hakim, mais enfin, ils font ce qu'il peuvent, et, en ce qui me concerne, je suis tout prêt à donner à Votre Majesté un échantillon de mes faibles talents.

Pour réparer ses forces, la magicienne but quelques gouttes d'un élixir composé par elle-même ; puis, après avoir inondé son cou, ses épaules et ses bras d'un nuage de farine de riz, afin de rafraîchir ses pores surexcités par le précédent combat, elle se mit fièrement en garde, portant toujours ses gants et son plastron, tandis que le garçon tailleur avait la poitrine et les mains nues.

Bien que le Tunisien fût réputé l'un des plus adroits parmi les jeunes gens de sa ville, au jeu difficile des poignets, son habileté en ce genre ne pouvait soutenir la comparaison avec celle de Lutfallâh, et, dès les premières passes, il sentit lui-même son infériorité.

Toutefois, puisqu'il devait tomber, il voulut du moins tomber avec honneur, et la seule défense qu'il opposa à sa belle partenaire se borna à des feintes et à des parades, sans attaques directes; mais enfin, un revers de main solidement asséné sur son os frontal l'envoya mesurer à dix pas le plancher de la salle du conseil.

Les bravos résonnèrent de plus belle, suivis cette fois d'une explosion de rires, parmi lesquels Hakim crut reconnaître les éclats nazillards de Khaled.

La recommandation de Safia lui revint alors une seconde fois en mémoire. Le garçon tailleur n'hésita plus; se relevant d'un seul bond, il se rua sur Khaled, et lui déchargea en plein museau deux maîtres coups de poing qui changèrent subitement le nez du malheureux noir en une fontaine de sang, à double jet.

En présence d'une démonstration si extraordinaire, il se fit un grand tumulte dans l'assemblée, et la reine, s'adressant au garçon tailleur :

— Vous êtes bien audacieux, lui dit-elle, d'avoir osé porter la main sur mon premier ministre, et bien insolent de m'avoir manqué de respect en vous livrant devant moi à un acte aussi brutal. Gardes, qu'on l'entraîne, et qu'on lui coupe sur-le-champ une jambe et un bras.

— A votre aise, Majesté, répondit Hakim avec un sang-froid imperturbable; seulement, je dois vous prévenir que, avant que chacun de ces membres me soit retranché, j'aurai pris le temps de faire une amputation du même genre, et en partie double, au préjudice de Khaled. Deux jambes pour une, et deux bras pour un, voilà comme j'entends la loi du talion, moi ! En avant mon cimeterre ?

Ce disant, il se précipita sur Khaled en levant son sabre, et le noir, déjà fort préoccupé de sa contusion nasale, n'eut que la force d'embrasser les genoux de sa souveraine en s'écriant :

— Par pitié, chère sœur, tirez-moi des griffes de ce blanc maudit, et n'excitez pas davantage ses instincts féroces; vous voyez qu'il est homme à faire tout ce qu'il vient de dire, et si vous le poussiez à bout, il serait capable de me transformer en ministre cul-de-jatte après m'avoir changé en favori sans nez.

— Soit, dit Lutfallâh en souriant, remettez-vous donc, seigneur Hakim, et ne prenez pas au sérieux une menace qui, ainsi que le horion, un peu rude, nous le confessons, dont notre main royale vous a salué tout à l'heure, n'était qu'un ballon d'essai lancé par nous afin de mettre à l'épreuve votre patience et votre courage. Nous ne doutons plus maintenant que vous ne soyez à la fois très-impatient et très-courageux; impatient, puisque vous n'avez pu supporter, sans en tirer vengeance immédiate, l'innocent accès d'hilarité auquel



Quel gage? fit la reine; eh bien, celui-là si vous voulez. (Page 59.)

mon frère de lait s'était abandonné en vous voyant choir sur le sol; courageux, puisque la sentence que j'ai portée tout à l'heure contre vous, au lieu de vous faire pâlir et frissonner, comme je m'y attendais, vous a laissé complétement impassible. C'est bien, jeune homme, c'est très-bien; j'aime

les caractères de cette trempe, et je vais vous donner une preuve irrécusable de la haute estime en laquelle je vous tiens: depuis dix-huit mois et plus, mes sujets me pressent de choisir un successeur aux quatre cent quatre-vingt-quatre maris dont je suis veuve; jusqu'à présent j'ai résisté à leurs sollicitations; je n'avais pas encore rencontré, soit parmi les régnicoles, soit parmi les étrangers, un seul soupirant qui me plût, une seule tête qui parlât à mon cœur. La vôtre seule a pu rompre ce fastidieux silence. Donc, si bizarre que puisse vous sembler une pareille déclaration à brûle-caftan, je vous offre ma main, et, si vous l'avez pour agréable, je vais convoler avec vous aujourd'hui même. Voici donc qui est parfaitement entendu : c'est vous qui serez mon quatre cent quatre-vingt-cinquième mari.

— Permettez, madame, fit le Tunisien.

— Qu'est-ce à dire, répliqua Lutfallâh, refuseriez-vous l'honneur que je voulais vous faire ? C'est jouer gros jeu, songez-y, et je ne serais pas femme à me laisser paisiblement infliger une pareille humiliation. Tenez, poursuivit-elle en tirant un rideau de soie qui masquait une fenêtre ouvrant sur de vastes jardins, vous voyez ces quatre cents pierres tumulaires dont j'ai fait daller les avenues de mon parc. Eh bien, sous ces couvercles de basalte sont couchés autant de jeunes gens, natifs de Tunis comme vous, venus ici, comme vous, et qui soupçonnés, — toujours comme vous, — de n'avoir effectué ce voyage que pour espionner mon gouvernement, ont été étranglés avant-hier par mon maître lutteur et son escouade, pendant le temps que l'horloge du palais mettait à sonner les douze coups de midi et les quatre quarts. Puisse ce funèbre spectacle vous donner à réfléchir!

— Mais, reprit le Tunisien, quelque peu troublé par la vue de ce cimetière improvisé, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à Votre Majesté que je ne suis point un espion, et qu'à l'offre inouïe dont elle m'honorait tout à l'heure, je n'avais, après tout, d'autre objection à faire que celle-ci : vous me dites que ma physionomie vous plaît, et par une conséquence très-naturelle vous voulez m'épouser; c'est ravissant, c'est charmant, pour aujourd'hui du moins; mais si demain je viens à vous déplaire, et que, par une conséquence aussi naturelle que la première, vous vous rendiez veuve une quatre cent quatre-vingt-cinquième fois?... examinez un peu dans quel cul-de-sac je me serais fourré, et cela pour satisfaire un caprice de Votre Majesté.

Je sais bien qu'elle va me dire que je n'ai point à redouter une telle extrémité de sa part; que son goût pour moi ne s'attiédira jamais, et qu'au contraire elle m'aimera toujours; je veux la croire sur parole, mais, en dépit de cet acte de foi, l'idée que Votre Majesté a dû faire exactement la même promesse à mes quatre cent quatre-vingt-quatre prédécesseurs, et qu'elle ne l'a sans doute pas mieux tenue, suffirait seule pour empoisonner mon bonheur. Vous avez beau dire, grande reine, on ne rencontre pas tous les jours des veuves qui soient à même de justifier d'un effectif marital aussi imposant, je pourrais

même dire aussi effrayant que le vôtre. Je conclus donc : quel gage Votre Majesté me donnera-t-elle de l'immortalité de ses affections ?

— Quel gage ? fit la reine ; eh bien, celui-là, si vous voulez, dit-elle en montrant au Tunisien un imperceptible chien épagneul qu'elle tenait dans ses bras. Hier soir, ajouta la magicienne, j'ai trouvé près du grand bassin de mon parc cette jolie petite bête, qui porte, comme vous le voyez, un collier de nacre, sur lequel sont gravés ces six vers :

Tant que ce chien existera,
Tu vivras aussi, Lutfallâh ;
Mais lorsque la flamme vitale,
Lorsque l'étincelle animale
Quittera son cœur palpitant,
Tu rendras ton âme à Satan.

A première lecture, cette prédiction m'a rendue extrêmement perplexe, et je n'ai rien eu de plus pressé que de construire mon carré géomancique, pour vérifier si le collier disait vrai, et si effectivement ma vie était attachée à celle de ce quadrupède. Eh bien, vérification faite, le collier avait raison, et aujourd'hui il demeure scientifiquement prouvé pour moi que lorsque l'épagneul ci-contre viendra à décéder soit violemment, soit de mort naturelle, je devrai me hâter de faire mon testament ; la prédiction dit de plus que je serai damnée, mais sur ce point elle fait une grossière erreur : on ne damne pas des princesses comme moi, Dieu merci, et Satan y regarde à deux fois avant de s'attaquer à des âmes de ma caste. Ainsi, et pour en revenir à la question qui nous occupe, mon beau fiancé, en remettant Zorobabel entre vos mains, c'est comme si je vous conférais sur moi-même droit de vie et de mort. Khaled, passe le chien au seigneur Hakim. Et maintenant, jeune homme, ferez-vous encore quelque difficulté pour unir votre destinée à la mienne ?

— Aucune, madame, répondit Hakim, en recevant Zorobabel ; je suis tout prêt à vous suivre au temple, et j'accepte avec la même reconnaissance le don de votre main et celui de votre épagneul.

— Alors, donnez-moi le bras, dit Lutfallâh, et marchons à l'autel ; le grand bonze nous attend pour procéder à la bénédiction nuptiale.

Hakim serra précipitamment son chien en miniature dans la poche de son caftan, où la petite bête se pelotonna en *rognonnant*, puis il tendit la main à sa royale prétendue, et tous deux s'acheminèrent vers le temple, suivis des courtisans, des gardes d'honneur, ainsi que d'une foule immense de peuple qui jouait des instruments et jetait des fleurs sur le passage des époux.

CHAPITRE IV

La nuit de noces.

Quand la cérémonie fut terminée, et lorsque le cortége royal fut rentré dans le palais, Lutfallâh dit au garçon tailleur :

— Cher époux, voici l'heure où je fais ma sieste quotidienne, et, en dépit de la solennité de notre mariage, je puis d'autant moins couper court, pour aujourd'hui, à cette habitude, que les exercices gymnastiques auxquels je me suis livrée ce matin m'ont singulièrement fatiguée. D'ailleurs, si fraîche que soit notre oasis, sa température ne laisse pas que d'être encore fort élevée dans les endroits non pourvus d'ombrages, et cela est si vrai que presque tous mes sujets vont chaque jour faire cuire leurs œufs en les exposant pendant quelques minutes sur le pavé de la place publique. Si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple, et nous nous retirerons chacun chez nous pendant quelques heures, avant d'assister aux fêtes que j'ai ordonnées pour la célébration de notre hyménée. Ainsi, mon doux seigneur, à bientôt, et jusque-là dormez bien. Khaled, mon frère de lait, aux bons soins de qui je vous confie, va vous conduire immédiatement dans l'appartement que je vous ai fait préparer.

— Par ici, maître, par ici, interrompit le nègre en faisant descendre Hakim dans une arrière-cour assez obscure. Prenez garde de vous rompre maintenant le cou en tombant, comme naguère vous avez failli rompre mon nez en boxant. Vous serez ici pour le moins aussi fraîchement que dans un bocal; car voilà, ajouta-t-il en lui montrant un puits excessivement profond, muni de sa poulie, de sa corde et de ses deux seaux, voilà l'appartement que ma chère petite sœur vous a destiné.

— Ici mon appartement ! au fond d'un puits ! répondit Hakim ; par notre saint prophète, en voici bien d'une autre, et je vais t'apprendre à railler, double maraud que tu es !

— Mais je vous proteste que ce n'est pas une raillerie, fit Khaled ; lisez le firman délivré par la reine, et qui contient votre billet de logement :

« ..... Khaled, notre premier chambellan, précipitera le prince notre époux au fond du puits, à l'heure de la sieste, et pour l'aider à prendre place dans le seau, il se fera assister de huit hommes, choisis parmi les plus robustes de nos esclaves. *Signé :* Moi, la reine. »

Les huit esclaves sont là, ajouta Khaled, en montrant à Hakim plusieurs vigoureux gaillards, qui se tenaient dans l'embrasure de la porte, et commençaient déjà à retrousser silencieusement leurs manches.

— Je comprends, fit le garçon tailleur, c'est un guet-apens ; Lutfallâh veut se débarrasser de moi par une noyade ; toutefois, messieurs les drôles, je dois vous prévenir que je vendrai ma vie le plus chèrement possible et qu'il va

pleuvoir ici des coups de sabre et des estafilades sur les physionomies, à commencer par la tienne, exécrable Hottentot !

— Un instant, un instant, mon prince, n'allons pas si vite en besogne, et rengaînez, s'il vous plaît, cette lame, dont l'intervention serait complétement inutile. Le guet-apens et la noyade dont vous vous croyez menacé, n'existent, à vrai dire, que dans votre imagination. Je vous jure sur la couleur de ma peau, que nul n'est chargé d'attenter à vos jours. Laissez-nous donc exécuter la consigne que nous avons reçue, et permettez-nous, s'il vous plaît, de vous aider à descendre dans le seau qui doit vous rendre à destination.

Quelque rassurantes que pussent être à cet égard les protestations du noir, elles n'auraient sans doute pas suffi pour décider Hakim à risquer la descente qu'on l'invitait à effectuer, si, tout en prêtant l'oreille aux derniers mots prononcés par Khaled, il n'eût entendu une petite voix, dont le timbre aigu semblait sortir des profondeurs de son caftan, et qui murmura ces quelques paroles :

— Fais ce qu'il te demande, ta vie ne court aucun danger.

A quel gosier pouvait donc appartenir cette voix ?

Sans nul doute à celui de Zorobabel, l'épagneul mystérieux et microscopique dont Lutfallâh avait fait présent à Hakim.

Ainsi donc, ce chien parlait comme une personne naturelle, et de plus, en parlant, il prenait vis-à-vis de son maître un ton d'autorité et de protection, qui devait donner fort à réfléchir à celui-ci.

— Il faudra bien que j'éclaircisse tout à l'heure ce merveilleux phénomène, pensa-t-il.

Et, se tournant vers Khaled, il ajouta :

— Nègre, je veux bien croire que ce que tu me dis est la vérité, et je consens maintenant à descendre dans le puits, mais à une condition, c'est que tu y descendras en même temps que moi, et placé dans le même seau ; de cette façon, et en admettant que je boive à la tasse fatale, nous trinquerons ensemble.

— Mon Dieu, si cela peut vous obliger, je ne demande pas mieux, quoique vraiment je ne sache pas comment nous ferons pour tenir tous deux dans ce seau, qui est déjà bien étroit pour une personne seule.

— Eh bien, nous nous serrerons un peu, voilà tout, reprit le garçon tailleur, en mettant les pieds dans l'auge et en forçant Khaled de l'imiter.

— Maintenant, fit celui-ci, que nous sommes installés, à l'œuvre, et enlevez la corde, vous autres !...

Sous l'impulsion des huit paires de bras musculeux qui manœuvraient, le câble de jonc roula bientôt sur la poulie, et le seau, après s'être élevé au-dessus de la margelle, descendit rapidement dans l'abîme.

Déjà il allait toucher la surface humide, lorsque le Tunisien s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une étendue d'eau, n'était autre chose qu'une toiture vitrée, et sur laquelle la clarté qui tombait d'en haut se réfractait, de manière

à produire un effet de trompe-l'œil, auquel Hakim tout le premier s'était laissé prendre inconsidérément.

Le toit s'ouvrit, et s'abaissa comme une porte battante, au contact de la nacelle, qui déposa les deux navigateurs sur un sofa de brocart, dans un riche appartement, situé de plain-pied avec les jardins de la reine.

Le niveau excessivement inégal du sol sur lequel étaient dessinés ces jardins, avait donné à l'architecte l'idée de ménager, dans la partie la plus basse du terrain, cette singulière entrée, chef-d'œuvre du genre dit : *Attrape*.

— Avouez que vous avez eu bien peur, dit Khaled au Tunisien, sitôt qu'ils eurent mis pied à terre ; vous vous figuriez sans doute que ce puits était un gouffre *pour de vrai*, et que tous deux nous allions faire l'éternel plongeon ?

— Triple bélître ! tu mériterais en vérité que je te rouasse de coups, pour t'apprendre à t'amuser à mes dépens, et à garder le plus sot des silences, quand d'un mot tu pouvais m'expliquer cette puérile énigme.

— Soyez juste, noble maître, je ne le pouvais pas, la reine m'avait expressément défendu de vous dire le secret de cette comédie ; d'avance, elle se faisait une fête de votre stupéfaction, aussi bien que des transes par lesquelles elle supposait que vous passeriez, lorsque votre logement vous serait montré; mais elle va être bien agréablement surprise, quand elle saura par moi que vous avez soutenu cette nouvelle épreuve avec la mâle fermeté dont vous avez déjà donné, depuis votre arrivée, tant d'illustres marques, — à moi, notamment, qui néanmoins ne vous garde pas rancune, au contraire. Mon épiderme est noir, mais mon cœur est blanc, et surtout sans le moindre fiel. Maintenant je me retire, afin de ne pas troubler votre repos. Dans deux heures, toutes les cloches de la ville sonneront à grande volée, pour annoncer que votre repas de noces est servi, et que la reine votre femme n'attend plus que vous pour se mettre à table. En ma qualité de chambellan, je viendrai vous chercher à la porte de ce boudoir, à l'effet de vous introduire dans le grand salon de dix-huit mille couverts, où vous serez reçu par toute la cour.

CHAPITRE V

Qui prouve que les petits chiens parlent mieux et plus juste que les grandes personnes.

La première chose que fit Hakim, lorsqu'il se trouva seul avec le petit chien, fut, on le devine aisément, d'extraire de son caftan ce quadrupède minuscule, afin de vérifier si c'était effectivement lui dont émanait l'avis occulte qu'avait reçu le garçon tailleur, avant de descendre dans le puits.

L'épagneul ne laissa pas à son maître le temps de l'interroger, et, fixant sur lui des yeux pétillants de malice :

— C'est moi qui t'ai adressé la parole, frère, dit-il à Hakim, et tu peux d'autant mieux t'applaudir du cadeau que t'a fait Lutfallâh, qu'elle ne soupçonne guère les conséquences que ce don peut avoir pour elle.

— En vérité ? reprit le Tunisien ; mais pourquoi m'appelles-tu frère ?

— Parce que comme toi, et en dépit de l'enveloppe bestiale que je porte en ce moment, je suis un homme, et même un citoyen de Tunis. De grands malheurs, dont je dois te faire le récit, car leur connaissance importe à ta sécurité, m'ont fait descendre de l'humanité, pour me forcer à habiter, d'abord le corselet noir d'un cri-cri, et puis ensuite la fourrure canine, dont je suis encore vêtu, à l'heure qu'il est.

— Que dis-tu là ?... tu as été successivement homme, cri-cri et roquet ? Est-ce croyable, Zorobabel, je te le demande ?

— Écoute-moi seulement, gracieux maître, continua l'épagneul, et tu seras bientôt convaincu que rien n'est plus vrai.

« Mon nom véritable est Horam, fils d'Asmar ; j'ai eu pour père un matelot tunisien, qui servait comme timonier sur un bâtiment corsaire, surnommé *le Vautour noir*, à cause de la couleur de ses voiles, et ma mère était une pauvre pêcheuse, que je n'eus pas le temps de connaître, puisqu'elle mourut quelques jours après ma naissance. Mon enfance et ma première jeunesse se sont passées sur le tillac d'un navire, et la Méditerranée m'a servi de berceau. Voici comment je devins orphelin. Un jour que *le Vautour noir* s'en retournait vers sa rive natale, chargé des dépouilles d'une galéasse chrétienne, sur laquelle étaient embarqués les femmes et les trésors de l'empereur grec Manuel Comnène, mon père s'aperçut que le bâtiment était suivi de près par trois galères latines qui se disposaient à nous donner la chasse. Il informa immédiatement de cette fâcheuse découverte le patron du *Vautour*.

« — Nous n'avons plus qu'un demi-quart de lieue à parcourir pour être en vue du port, répondit le pirate, et dès que nous serons arrivés là, nous pourrons nous moquer de ces *giaours ;* je ne crois pas qu'ils puissent nous rejoindre avant dix minutes ; d'ici là, te sens-tu capable de nous mener devant le fort de la Goulette ?

« — Oui, patron, je suis capable de cela, mais à une condition, c'est que je briserai le gouvernail, la roue du timon... et moi-même, par-dessus le marché.

« — Comment cela ?

« — C'est assez facile à comprendre ; à moi tout seul, je suis aussi robuste des bras que les quinze autres matelots de votre équipage, et c'est précisément à cause de cette robustesse peu commune que vous m'avez pris comme timonier ; une devineresse m'a prédit que je mourrais à la suite d'un épuisement occasionné par la manœuvre ; je puis, en usant de toute ma force, déculper à l'instant la vitesse du navire, mais en même temps je cours le risque de payer de ma vie cette excessive dépense de vigueur. Si je meurs, me promettez-vous d'adopter mon enfant ?

« — Oui, je te le promets, dit Sandjak, en lui serrant la main.

« — Alors, en route, et filons de l'avant, s'écria le timonier, dont les efforts surhumains imprimèrent au gouvernail un mouvement si brusque, que tous les matelots crurent au même moment que le navire allait sombrer.

« Dix minutes plus tard, *le Vautour noir* entrait triomphant dans le chenal de la Goulette, sans se préoccuper davantage des trois galères latines, qui virèrent sagement de bord, dès qu'elles s'aperçurent que leur ennemi était hors de portée.

« Asmar avait tenu parole à son patron, et la devineresse avait tenu parole à Asmar; le navire était sauvé, mais le timonier gisait inanimé à côté du gouvernail; la foudroyante rupture d'un anévrisme avait déterminé sa fin.

« Sandjak, de son côté, ne faillit pas à l'engagement sacré qu'il avait pris envers son matelot.

« Son premier soin, en débarquant à Tunis, fut de me conduire chez le kadi, et de déposer entre ses mains l'acte constitutif de mon adoption; à dater de ce moment, il eut véritablement pour moi la tendresse d'un père, et s'occupa avec un zèle, on ne peut plus affectueux, de mon bien-être moral et physique. Quoique exerçant le métier de pirate, Sandjak, dont les parents étaient comptés, de leur vivant, parmi les personnes les plus notables de Tunis, avait reçu une éducation très-soignée, et dans les instants de loisir que lui laissaient ses occupations maritimes, il voulut bien se faire mon précepteur.

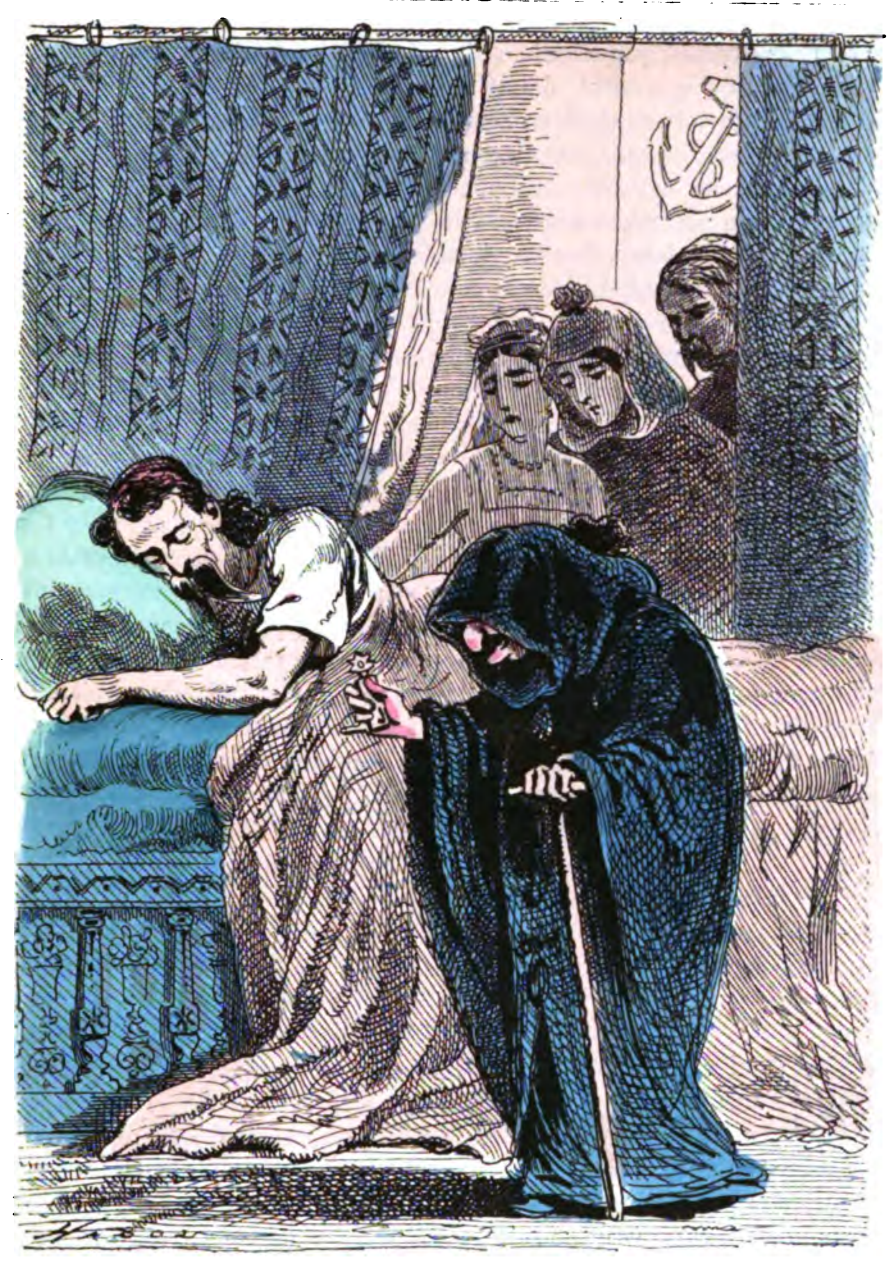
« Grâce aux leçons qu'il me donna, j'appris bientôt à improviser des vers arabes, en chantant et en m'accompagnant sur le théorbe; il m'enseigna la lecture, l'écriture, la danse, l'équitation, l'escrime et les différentes manœuvres nautiques; mais surtout, et avant tout, il s'attacha à faire de moi un bon musulman; chaque matin, il m'expliquait lui-même, chapitre par chapitre, toutes les vérités religieuses contenues dans notre divin Koran, dont un exemplaire, richement relié en or, était toujours ouvert sur sa table.

« Sandjak, obligé par sa profession de verser le sang, n'était pourtant pas cruel; bien au contraire, les prisonniers des deux sexes qui tombaient en son pouvoir, à la suite des fréquents combats livrés par *le Vautour noir*, se louaient généralement de son humanité et de sa mansuétude.

« Un jour, entre autres, deux matelots ivres s'étaient pris de querelle pour une captive illyrienne, et se disputaient cette malheureuse qu'ils brutalisaient et tiraillaient de la plus effroyable façon; aux cris que poussait la victime, Sandjak accourut, et, sans s'émouvoir le moins du monde, il ordonna qu'on mît les fers aux pieds et aux mains de ces insubordonnés; puis, se tournant vers la femme, il lui annonça qu'à partir de cet instant elle était libre, et qu'il lui donnait pour esclaves les deux misérables qui avaient voulu la violenter.

— Que ceci vous serve de leçon! ajouta-t-il en s'adressant au reste de l'équipage.

En vérité, si l'obéissance et le respect envers les supérieurs eussent été



Au même moment, la naine étendit la main vers le mourant. (Page 71.)

bannis du reste du globe, je pense qu'ils se fussent retrouvés dans l'âme des pirates qui servaient sous les ordres de Sandjak.

« Ces gens de sac et de corde, ne pensant qu'à égorger, qu'à tuer et qu'à piller, ces natures effrayantes et aussi tumultueuses que les flots, leur élément,

se calmaient comme par miracle, sitôt que « le Grand Vautour, » — c'était le sobriquet qu'ils avaient donné à Sandjak, — se présentait au milieu d'eux pour prévenir ou réprimer une tentative de rébellion. Pâle, froid et sévère, il traversait brusquement cette multitude en furie, faisait un geste, prononçait quelques syllabes, et l'ouragan s'apaisait, et les tigres, redevenus agneaux, se prosternaient aux pieds de leur idole, baisaient la frange de ses vêtements, et s'écriaient d'un ton de voix frénétique :

« Hurrah pour Sandjak ! Hurrah pour le *Vautour noir !* »

« L'enthousiasme sauvage que ces hommes éprouvaient pour leur chef s'expliquait d'ailleurs par le belliqueux élan que le Grand Vautour avait l'art de communiquer à ses soldats, le jour d'une bataille ou d'un abordage, et qui, pour ainsi dire, transfigurait Sandjak ; ce n'était plus le même personnage.

La joie sur les lèvres et le feu dans les yeux, il allait à la mort comme on va à une fête, et jamais sa physionomie ne fut plus souriante, ou son héroïsme plus insouciant, que lorsque le danger semblait plus imminent autour de lui. Dans une de ces terribles échauffourées maritimes, qui avaient presque toujours pour résultat la prise du navire chrétien que nous attaquions, j'eus le bonheur de sauver la vie à mon père adoptif, qu'un matelot catanais se disposait à assommer d'un coup de masse d'armes. Un croc en jambe adroitement donné par moi au Sicilien lui fit perdre l'équilibre, et il alla tomber, avec sa massue d'acier, l'une entraînant l'autre, au beau milieu du golfe de Palerme.

CHAPITRE VI

Dans lequel le petit chien Zorobabel fait connaître à l'apprenti tailleur le vœu du Vautour noir.

Quand cette expédition fut terminée, et lorsque nous arrivâmes à Tunis, Sandjak me prit à part et me dit :

« — Horam, nous sommes quittes ; en un seul jour, tu m'as payé de tout ce que j'ai fait pour toi depuis quinze ans ; les saintes maximes contenues dans le livre par excellence ont fructifié dans ton âme, et je ne doute pas que tu ne dépasses les espérances que ton heureux naturel m'avait fait concevoir. Aussi ne convient-il plus que tu vives au milieu des hommes que je commande ; ce n'est pas dans un centre pareil que tu peux trouver les bons exemples et les puissants protecteurs que j'ai rêvés pour toi ; moi-même, si je continue à mener cette vie fougueuse dont les émotions auraient usé, il y a déjà longtemps, une organisation moins âpre que la mienne, c'est afin d'accomplir un vœu que je regarde comme sacré. Il y a vingt ans, mon père, patron d'un vaisseau marchand, fut fait prisonnier, sur les côtes de Sardaigne,

par des croiseurs vénitiens, qui pillèrent sa cargaison et le pendirent haut et court, ainsi que les matelots qui composaient son équipage. Ma mère mourut deux jours après avoir reçu cette nouvelle fatale; mais avant de mourir, elle me fit jurer sur le Coran que je me consacrerais, pour le restant de ma vie, à la profession de corsaire, afin de rendre aux chrétiens tout le mal qu'ils avaient fait à mon père. Je prêtai ce serment, et tu sais si je l'ai tenu religieusement jusqu'à ce jour. Quant à toi, aucune obligation de ce genre n'enchaîne ton existence, et tu as certainement mieux à faire ici-bas que de vivre et de mourir pirate. Voici un firman qu'Abd-el-Ised, roi de Tunis, vient de signer à ma demande, et par lequel il te confère la dignité d'émir. Tu te rendras dès demain à la cour du roi, pour entrer en possession de tes fonctions; Issachar, le banquier israélite, qui me sert de caissier, est chargé de te fournir tout l'argent qui te sera nécessaire pour figurer honorablement parmi tes nouveaux collègues, et, dans six mois, je te marierai; je veux même te montrer aujourd'hui la personne que je te destine.

« Tout en parlant, il fit résonner un timbre placé près de lui sur une table, et presque au même moment, je vis paraître une jeune fille merveilleusement belle, qui s'avança timidement vers nous.

« — Que dis-tu de cette blonde fleur de mai? dit Sandjak, en donnant à l'inconnue un baiser sur le front. Ces yeux mélancoliques, ces cheveux d'or et cette bouche pourprée te plaisent-ils? Quant au caractère et à l'âme, je puis t'en répondre, comme des miens; car j'ai dirigé et préparé moi-même leur développement, comme d'ailleurs c'était mon devoir. Aïcha est ma fille, une pauvre enfant qui, depuis longtemps, n'a plus de mère, et que, par conséquent, je suis obligé d'aimer pour deux.

« Je remerciai Sandjak de l'honneur inespéré qu'il me faisait en me prenant pour son gendre, et je l'assurai que si la belle Aïcha consentait sans répugnance à l'hymen proposé, je m'estimerais le plus heureux des hommes. En entendant ma réponse, la fille du pirate rougit, baissa son voile et disparut.

« — Voilà un départ qui n'annonce rien de bon pour moi, dis-je à mon père adoptif; sans aucun doute, je déplais à ma future?

« — C'est ce qui te trompe, répondit Sandjak; ma fille, qui du reste t'a vu souvent ici, sans que tu en aies jamais rien su, — t'a désigné elle-même à mon choix, et tu dois penser d'ailleurs que si je n'eusse connu d'avance ses intentions à cet égard, je ne t'aurais point offert Aïcha pour femme, car je l'aime trop pour lui imposer un époux qu'elle n'aimerait pas. Dormez donc tranquille, beau ténébreux, et avant de vous parer pour vos noces, daignez vous habiller pour les miennes, car aujourd'hui même je me marie, ou plutôt je me remarie, et la personne que j'épouse est une captive illyrienne à qui j'ai donné naguère la vie et l'honneur... N'assistais-tu pas à ce drame en pleine mer?

« — Effectivement, et la beauté de votre protégée m'explique, en partie du moins, la brusque détermination que vous m'annoncez; mais en même temps

je me demande comment vous, Sandjak, qui paraissez avoir pour votre fille une tendresse si excessive et si prévoyante, vous vous décidez à mettre Aïcha en présence d'une marâtre ?

« — Une marâtre, dis-tu? on voit bien que tu ne connais pas la femme dont tu parles. Songe donc que c'est à l'instigation de ma fille, et en quelque sorte vaincu par ses obsessions, que je me suis arrêté à l'idée de cette deuxième union. Au retour de mon dernier voyage, j'avais placé Safia, à titre de compagne, auprès d'Aïcha ; l'intimité qui s'est bientôt établie entre ma fille et l'Illyrienne est devenue telle, que les deux amies sont maintenant inséparables; la différence d'âge qui existe entre elles n'étant pas d'ailleurs excessive, on les prendrait volontiers pour les deux sœurs :

« — Que je serais heureuse, me disait Aïcha l'autre jour, si Safia voulait bien me servir de mère, et quelle épouse attentionnée vous auriez en elle? Y aurait-il alors une famille plus unie que la nôtre ? Voyons, mon cher père, je suis sûre que vous n'avez seulement pas encore regardé Safia?... C'est qu'elle est jolie, au moins cent fois plus jolie que moi; il faut que je l'avoue en toute humilité. »

« Le fait est que je n'avais pas accordé jusqu'alors une très-grande attention à la figure de Safia.

« Les malheurs de cette jeune fille et la dignité calme avec laquelle elle semblait les supporter, avaient suffi pour m'intéresser en sa faveur, et en dehors de l'intérêt tout paternel qu'elle m'inspirait, peu m'importait que ma captive fût belle ou laide, puisqu'alors je n'en étais pas amoureux.

« Il est vrai que depuis ce jour, il en fut autrement, et qu'en étudiant d'un œil moins distrait ce beau visage, dont la pâleur mate semble éclairée par une flamme intérieure, ce fin sourire, ces regards empreints d'une touchante mélancolie, ces gestes si nobles et cette démarche de déesse, je me suis laissé aller, pour la seconde fois de ma vie, à cette charmante niaiserie qu'on appelle l'amour, et j'ai souhaité que Safia devînt ma femme.

« C'est véritablement une nature d'élite, et qui n'est pas moins parfaite au moral qu'au physique. Le courage et la générosité forment les deux traits distinctifs de son caractère, et si jamais on veut l'entraîner au mal, on n'y pourra réussir qu'en surprenant sa bonne foi, car c'est avant tout une âme vertueuse et loyale. Telle est la belle-mère que je vais donner aujourd'hui à ma fille, et tu vois, mon cher enfant, si elle mérite d'être traitée de marâtre.

CHAPITRE VII

Le petit chien poursuit son histoire, dans laquelle apparaît la naine aux yeux verts.

Il eût été superflu, pour ne pas dire malséant, de mettre plus longtemps en doute devant Sandjak l'excellence d'un choix dont il paraissait si infatué; je dis donc à mon père adoptif que je le félicitais de tout mon cœur sur le parti qu'il prenait, et je m'offris pour être son premier témoin; ce qu'il accepta.

« Les noces eurent lieu le jour même, et furent célébrées avec une magnificence inusitée jusqu'alors dans la province de Tunis; mais hélas! Sandjak n'eut guère le temps d'être heureux en ménage.

« Pendant la nuit de ses noces, un cri terrible, — celui d'un homme qu'on assassine, — retentit tout à coup dans l'intérieur de la chambre nuptiale.

« Réveillé en sursaut, j'accourus suivi de quelques esclaves, et, en ouvrant la porte, je fus témoin d'un spectacle que je n'oublierai de ma vie.

« Safia, échevelée, était agenouillée près du lit et pleurait, tandis que Sandjak, pâle, défait, les yeux hagards, l'écume aux lèvres, semblait indiquer, d'un doigt crispé, un ennemi invisible, qui l'avait assailli pendant son sommeil.

« Sa tunique de cachemire blanc était souillée de sang à la poitrine, et pourtant son corps ne portait la trace d'aucune perforation; je crus remarquer seulement un peu au-dessous du cœur quelque chose comme une cicatrice récente et formée de deux escarres jumelles; on eût dit une plaie faite par la morsure d'un reptile, ou par le suçon d'un vampire...

« Peut-être, après tout, me trompais-je, et n'était-ce qu'une ancienne blessure reçue par Sandjak dans un combat naval... Je ne pus obtenir aucune explication de mon père adoptif, ni de Safia; le premier luttait déjà contre l'agonie, l'autre semblait frappée de stupeur, et ne prononçait que des mots absolument vides de sens.

« Je sortis pour aller chercher en toute hâte un médecin, et sur le seuil de la porte, je me heurtai contre une naine, enveloppée d'un capuchon noir, à travers lequel on apercevait un nez crochu, surmonté de deux yeux verts.

— « Où vas-tu, mon mignon ? me dit cette singulière créature. Si, comme je le crois, c'est un médecin que tu cherches, afin de secourir ton bienfaiteur, tu peux remercier Allah de m'avoir rencontrée, car tu vois en moi la petite-fille et l'élève d'Avicenne, le grand médecin arabe. Conduis-moi vite auprès de Sandjak. »

« J'introduisis aussitôt la vieille dans la chambre, et sitôt qu'elle eut jeté les yeux sur le moribond, elle s'écria:

« — Encore un crime commis par Lutfallâh ! Quand donc le ciel nous délivrera-t-il de cette abominable buveuse de sang ! N'avez-vous pas sur vous,

continua-t-elle en s'adressant à l'Illyrienne, un objet quelconque, mouchoir, bague ou joyau, que vous ayez apporté de votre patrie? »

« Safia fit un signe d'assentiment, et nous tendit un anneau constellé, sur lequel était gravé le nom de Spalatros, la ville où elle était née.

« — Je m'en doutais, s'écria la naine, voilà ce qui vous a fait suivre jusqu'ici par la goule maudite. Depuis votre arrivée à Tunis, n'avez-vous pas été obsédée chaque nuit par des songes effrayants?

« — Oui, oui, cela est vrai, et la nuit dernière encore...

« — C'était la goule qui rôdait autour de vous; mais heureusement elle n'a aucun pouvoir sur les femmes non mariées; c'est seulement parmi les veuves et les épouses qu'il lui est permis de chercher ses proies. La blessure faite à votre mari vous était certainement destinée; dans l'ombre, le monstre se sera trompé de victime... Sandjak est perdu, me dit ensuite la vieille, en baissant la voix de façon que Safia ne pût entendre; tout ce qu'il m'est possible de faire pour lui, c'est de le ranimer pendant une heure ou deux, afin qu'il ait le temps de faire à sa fille, à sa femme et à son futur gendre ses derniers adieux. Relève-le sur l'oreiller.

« Pendant que je soulevais le blessé, la naine tira de sa poche un étui dans lequel était renfermé un flacon dont le contenu me parut luire comme un charbon enflammé, ou comme un métal en fusion; elle déboucha lentement cette fiole, et en laissa tomber une seule goutte sur les lèvres pâles du pirate.

« A l'instant même les yeux du mourant se rouvrirent, ses joues reprirent une teinte rose, son pouls battit de nouveau, et le masque cadavérique, dont l'empreinte était déjà visible dans la contraction du nez, dans le pincement des lèvres et dans la blancheur violâtre de la peau, fit place, pour un moment, à la paisible physionomie d'un homme en bonne santé.

« Je demandai à Sandjak s'il me reconnaissait :

— « Oui, me dit-il, tu es Horam, mon fils, et là, près de moi, voici Safia, ma femme. Mais je ne vois pas ma fille Aïcha; où donc est-elle? Hâte-toi de la faire prévenir, je te prie; car je crains bien que le souffle de vie qui m'anime ne s'en retourne aussi vite qu'il est venu. »

« Comme il parlait encore, Aïcha entrait dans la chambre; ses femmes l'avaient réveillée en toute hâte, et venaient de lui annoncer que son père avait été frappé à mort pendant son sommeil par un assassin qui s'était évadé. A son arrivée, elle se figurait ne plus avoir à embrasser qu'un cadavre, et tout au contraire, elle trouva Sandjak, frais, tranquille et dispos, comme s'il eût donné audience dans son lit à ses serviteurs et à ses familiers. La pauvre enfant crut son père sauvé, et le pirate lut cette pensée dans les yeux de sa fille.

« — Ma chère âme, lui dit-il, en la pressant tendrement sur son sein, ne t'abuse pas, je t'en conjure, sur ma situation; quelles que soient les apparences de santé et de vitalité que je doive au puissant électuaire mis au service de ma faiblesse par cette généreuse naine, je sens, à n'en pouvoir douter, que je suis un homme mort. Écoute donc attentivement mes dernières paroles. Je n'ai

pas besoin de recommander à Safia de t'aimer comme sa fille, et à toi d'aimer Safia comme une mère. Je sais trop bien qu'à cet égard les recommandations que je pourrais vous faire à tous deux sont parfaitement d'accord avec les sentiments que vous éprouvez l'une pour l'autre; je n'ai pas besoin non plus de t'engager à tenir la parole que j'ai donnée à Horam; je suis fermement convaincu que sur ce point encore tu m'obéiras avec plaisir; ce que j'exige seulement de toi, c'est que ce mariage ait lieu dans le délai que j'ai fixé, c'est-à-dire dans six mois au plus, et sans tenir compte de la date de mon décès, qui sera bien récente encore, ou du deuil rigoureux que ce décès va t'imposer. Quant à toi, Horam, j'espère aussi que tu ne retarderas pas d'un jour la réalisation de nos arrangements matrimoniaux, et je me repose entièrement sur l'excellence de ton cœur, qui m'est connue, persuadé qu'Aïcha retrouvera en toi le protecteur et l'ami que j'étais pour elle. Chère Safia, voici mon testament; il était fait la veille de notre mariage, et vous assure une pait considérable de ma fortune. Vous êtes jeune, belle, aimante, et vous méritez de rencontrer un époux qui se consacre exclusivement à votre bonheur. Cet époux, vous ne serez pas longtemps sans le trouver, je n'en fais aucun doute. Jusque-là, veuillez servir de tutrice à ma fille; vous avez quelques années de plus qu'elle, et votre caractère est un peu plus sérieux que le sien. Vos conseils et votre exemple soutiendront cette pauvre affligée et lui enseigneront la soumission à la volonté de Dieu, ainsi que la résignation dans la douleur. Approchez tous trois, je vous prie, afin que je vous embrasse une dernière fois, et vous, bienfaisante péri, ou qui que vous soyez, recevez tous mes remerciements pour le secours temporaire dont je vous suis redevable.

« — Là ne se bornera pas seulement ma sollicitude, répondit la naine; meurs en paix, Sandjak, meurs comme un brave marin et comme un bon fils; je te promets de veiller sur Aïcha, sur Horam, et même sur Safia... Si toutefois elle le mérite, ajouta-t-elle en dardant sur l'Illyrienne un regard perçant, qui fit baisser la paupière à celle-ci.

« Au même moment, la naine étendit la main vers le mourant, qui se renversa sur son oreiller, en pâlissant et en fermant les yeux. J'étais auprès de Sandjak, et de ses lèvres frémissantes j'ouïs s'exhaler un souffle suprême, dont la chaleur vint se condenser sur le miroir que je tenais à la main.

« — Le juste a rendu son âme au Seigneur, s'écria la naine d'une voix extatique; priez, croyants, priez et faites pénitence; nous nous reverrons quand il en sera temps!

« A ces mots, elle nous fit un signe d'adieu, toucha du doigt la muraille, qui s'entr'ouvrit pour lui livrer passage, et disparut. »

CHAPITRE VIII

Où l'on voit que sur une tombe peut croître la fleur d'amour.

(Suite de l'histoire racontée par le petit chien.)

Les funérailles de Sandjak eurent lieu deux jours plus tard, et le règlement des affaires de sa succession m'occupa ensuite pendant plusieurs semaines.

« Je rendais compte, jour par jour, à ma fiancée, des pas et des démarches que je faisais en son nom, mais la pauvre jeune fille, tout en me remerciant des soins que je prenais, m'écoutait distraitement et cachait derrière un épais *haïk* son visage baigné de larmes.

« C'est peu de dire qu'Aïcha aimait son père; il était pour elle une idole, presque un dieu, et elle ne pouvait se faire à l'idée de cette perte.

« Je compatissais d'autant plus facilement à la douleur de l'orpheline, que cette douleur, je l'éprouvais moi-même, avec moins d'intensité, il est vrai.

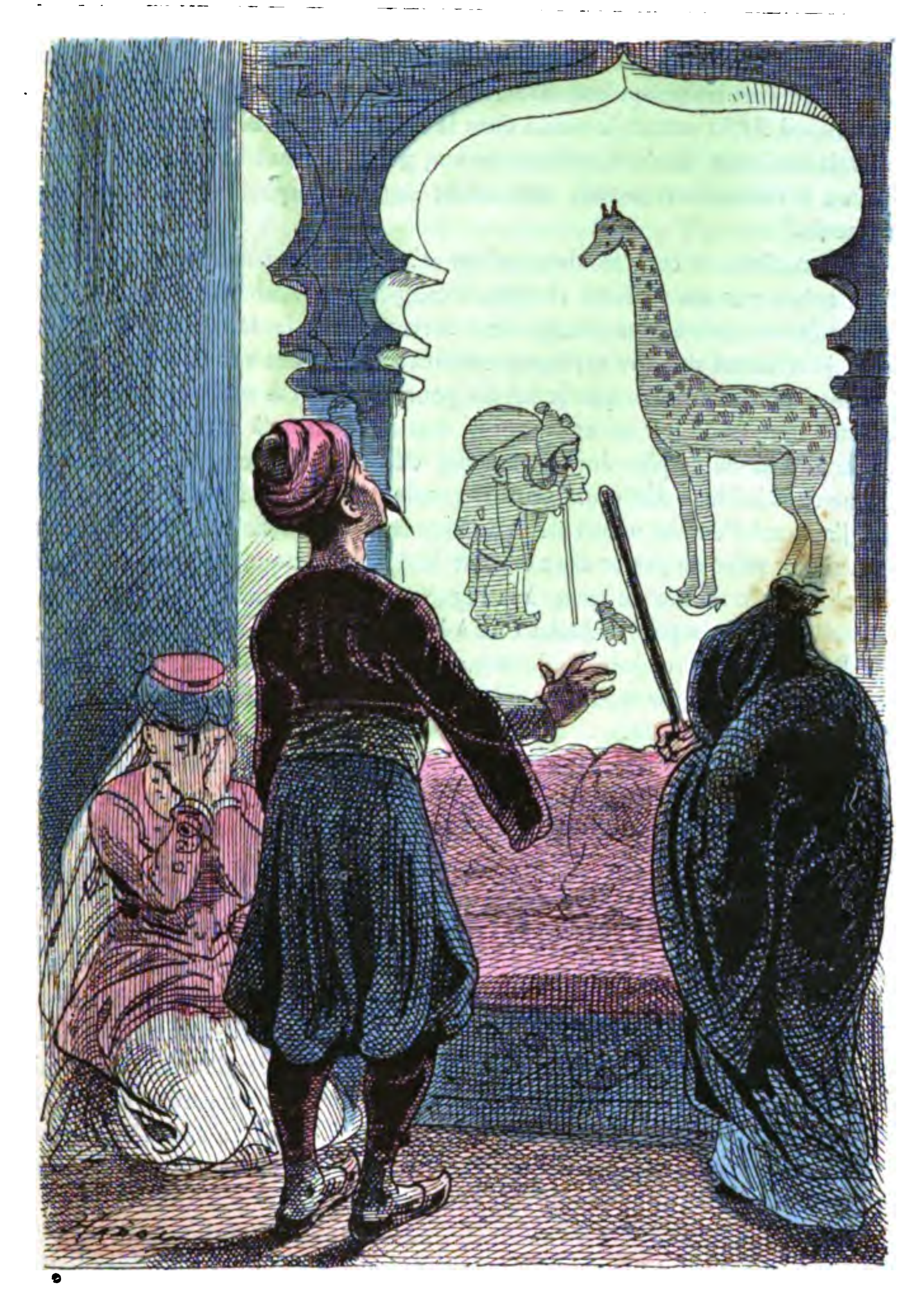
« Sandjak n'était mon père que par adoption, et, bien que je rendisse à sa mémoire le culte d'affliction et de tendres regrets que j'aurais eu pour le souvenir de mon père véritable, le chagrin que je ressentais ne pouvait être comparé, sous aucun rapport, avec celui dont Aïcha donnait journellement des marques non équivoques.

« On a beau dire; entre les sentiments que crée une parenté fictive, et ceux qui forment l'essence même de la parenté du sang, il y a plus que des nuances, il y a tout un monde.

« Une autre cause, plus puissante qu'on ne le croit communément, m'aidait beaucoup à donner le change à mes pensées douloureuses; les jours et quelquefois les nuits se passaient pour moi dans les travaux et dans les chiffres, tandis qu'Aïcha était presque continuellement oisive, et il n'est rien de tel que l'oisiveté pour alimenter la douleur.

« Les relations amicales, et presque fraternelles, qui, du vivant de Sandjak, s'étaient formées entre Safia et l'orpheline, semblaient, depuis lors, s'être beaucoup refroidies. Safia, de même que sa pupille, paraissait profondément affligée de la mort de Sandjak; mais tandis que la douleur d'Aïcha éclatait violemment au dehors, en sanglots, en confidences expansives, en regrets mélancoliques du passé, Safia, froide, grave, silencieuse, ne parlait pas, ne pleurait pas, ne voulait voir âme qui vive, ni se plaindre à personne, pas même à sa belle-fille.

« Enveloppée dans ses voiles de deuil, le menton appuyé sur une de ses mains, et assise dans le coin le plus obscur de son appartement, elle passait des journées entières sans prononcer une parole et sans prendre aucune nourriture, semblable à ces fakirs de l'Inde qui vivent d'extases, de contemplations et d'obscurité.



On eût dit le reflet animé d'une lanterne magique colossale. (Page 78.)

« Ses longs cheveux flottaient épars, autour de sa face amaigrie, qui avait pris les tons lustrés de l'ivoire ; dans ses yeux vert-de-mer, qui se creusaient chaque jour davantage sous l'arcade de leurs sourcils, on voyait étinceler par

moments certains regards, dont l'expression farouche eût pu paraître à un homme de l'art un symptôme inquiétant pour la raison de Safia.

« Quand Aïcha entrait le matin dans la chambre de sa belle-mère, la veuve recevait sans mot dire ses embrassements ; puis, coupant court à toute question ou à toute conversation, elle faisait signe à l'orpheline qu'elle désirait être seule.

« Ce mutisme et cette froideur qui ne me semblaient pas suffisamment motivés, même par un profond chagrin, désespéraient Aïcha, et voyant à quel point elle était peinée du changement survenu dans la façon d'être de son amie, je n'hésitai pas à m'expliquer nettement avec Safia sur ce sujet.

« Aux premiers mots que je lui dis pour l'engager à cesser de concentrer son affliction, et de fuir ses amis, qui ne demandaient qu'à la consoler, et qu'à lui rendre la vie la plus douce possible, elle pâlit subitement, me regarda jusque dans le blanc des yeux, serra ma main, et sortit de l'appartement.

« J'augurai d'autant mieux de cette première démarche, que le lendemain Safia me fit prier de passer chez elle, et je dus penser que, grâce à ma visite, elle allait enfin mettre un terme à la lugubre manie de silence et d'isolement dont elle rendait la pauvre Aïcha tout à la fois spectatrice et victime.

« Effectivement, ce jour-là, je trouvai la veuve gaie, accorte, accueillante, presque parée, malgré ses habits de deuil, dont la sévérité disparaissait sous les artifices de la toilette.

« La première, elle m'adressa la parole, et d'abord s'étendit longuement sur la réclusion dans laquelle elle avait vécu pendant ces derniers temps, et qui, s'il fallait l'en croire, lui était en quelque sorte imposée par les bienséances.

« — Maintenant, dit-elle, six mois, ou peu s'en faut, se sont écoulés depuis la mort de Sandjak, et je puis, ce me semble, me départir enfin de la règle cénobitique à laquelle j'avais ployé ma vie. Un peu de parure, des fleurs, de la musique, quelques promenades, ou de douces conversations avec des amis, — et en prononçant ce mot, Safia se tourna gracieusement vers moi, — voilà comment je compte ordonner désormais mon existence. Me sera-t-il permis d'espérer, mon cher Horam, que vous voudrez bien égayer parfois cette solitude, pour tenir compagnie à une pauvre veuve, dont le sort a paru vous intéresser, et qui, en retour du bienveillant intérêt que vous lui portez, éprouve pour vous la plus tendre et la plus pure amitié ?

« Certes, poursuivit le petit chien en s'adressant à l'apprenti tailleur, si à ce moment on fût venu m'annoncer la résurrection de Sandjak, je n'aurais pas été plus étonné qu'en entendant Safia parler avec cette légèreté de son état de veuve, du respect qu'elle devait à la mémoire de son époux, enfin du pied, un peu plus qu'étrange, sur lequel elle paraissait résolue à mettre nos relations de gendre à belle-mère.

« Notez, en outre, que dans ce petit exorde par insinuation, véritable chef-d'œuvre de diplomatie féline, — ou féminine, — l'Illyrienne ne m'avait pas dit

un seul mot de sa fille, de cette Aïcha, à l'amitié de qui elle était redevable de tout, et qu'elle semblait avoir aussi complétement oubliée que si elle n'eut jamais existé pour elle.

« Je dissimulai du mieux que je pus le soubresaut moral que j'éprouvai, en sondant, d'un seul coup d'œil, la profondeur sinistre de cette âme, qui jusqu'alors avait caché si soigneusement tous ses replis, et, d'un ton bonasse, je répondis à Safia qu'elle pouvait d'autant mieux compter sur mon empressement amical à lui être agréable, que, dans deux ou trois jours, cet empressement allait forcément devenir filial. En effet le terme fixé par Sandjak était arrivé, Aïcha et moi nous devions obéir au dernier vœu de notre père, nous rendre solennellement à la mosquée, et jurer devant Dieu d'être l'un à l'autre.

« —Ah! oui! ce mariage! Je n'y pensais plus, me dit-elle en tortillant convulsivement la houppe de soie de son burnous; Aïcha sera heureuse, bien heureuse, car vous l'aimez, n'est-ce pas, Horam, vous l'aimez?

« — De tout mon cœur, répliquai-je, et en cela d'ailleurs je ne fais qu'imiter toutes les personnes qui la connaissent; vous-même Safia, qui, avant votre veuvage et votre réclusion, étiez sa compagne assidue, ne disiez-vous pas à qui voulait l'entendre qu'Aïcha était pour vous une amie, une fille et une sœur, ou plutôt tout cela à la fois? D'où vient donc que cette ardente affection s'est si vite dissipée, pour faire place à la sécheresse et à la froideur, et que le nom d'Aïcha, ce doux nom qu'autrefois vous aimiez tant à répéter, sonne maintenant si désagréablement à votre oreille, que vous évitez soigneusement toutes les occasions de le prononcer?

« — Mais vous vous trompez, mon cher Horam, me dit Safia, sans s'émouvoir le moins du monde des reproches que je lui faisais; je n'ai jamais cessé d'aimer ma belle-fille, et je vous affirme que son bonheur est toujours le plus cher de mes vœux. Du reste, vous allez en juger par vous-même.

« Ce disant, elle frappa du pied, et je vis entrer dans la chambre un nègre qui portait un plateau de vermeil, sur lequel étaient placés une amphore de même métal et deux hanaps de cristal à facettes.

CHAPITRE IX

Où la veuve du Pirate fait boire à Horam le philtre d'oubli.

pproche, Khaled; où est ton frère Baiadzid?

« — En prison depuis ce matin; *la Lèvre-Rouge* a voulu le punir.

« — Le punir, et pourquoi?

« — Parce qu'il parlait à tort et à travers; mais ma chère petite sœur l'a

bâillonné, et lui a rivé proprement les fers aux jambes; ainsi, il faudra bien à présent qu'il se tienne tranquille.

« — C'est bon; verse-nous à boire; Horam, refuserez-vous de vider cette coupe à la santé de votre fiancée?

« — Oui, je refuserai, à moins toutefois que vous ne m'édifiiez immédiatement sur les propriétés inoffensives de la liqueur contenue dans ce vase; ou je me trompe fort, ou c'est là quelque mixture diabolique, composée par cette *Lèvre-Rouge* dont parlait tout à l'heure votre esclave, un surnom bizarre, avouez-le, et qui conviendrait on ne peut mieux à l'horrible goule dont le crime vous a rendue veuve.

« — Crois-tu ? dit Safia, en me tendant le hanap de cristal sur lequel à ce moment mes regards se portèrent comme par l'effet d'un mouvement irrésistible.

« J'ignore encore quelle puissance attractive et fascinatrice recélait le philtre dont je m'étais défié à première vue, mais à peine eus-je regardé pendant un instant cette liqueur maudite, que j'éprouvai les sensations les plus bizarres et les plus foudroyantes.

« Et d'abord mes yeux furent éblouis, pour ne pas dire aveuglés, par la richesse, par la brillante scintillation, par les fauves rayonnements de ce liquide diaphane comme l'ambre, éclatant comme l'or, ruisselant comme une nappe d'eau sur laquelle se refléteraient les feux du couchant.

« Puis de ces ondes moirées, irisées, dorées, diamantées, enflammées, s'élevaient des aromes si pénétrants, des senteurs balsamiques si vertigineuses, qu'enivré de leurs fumées, avant même d'avoir porté la coupe à mes lèvres, je chancelais déjà comme un *thériaki* gonflé d'opium.

« Mon cœur me battait d'une force à me rompre la poitrine, et on eût dit que tout mon sang refluait vers les artères temporales, à compter sur mon front leurs pulsations précipitées.

« Je ressentais dans la région du cerveau de tels bouillonnements et des élancements si furieux, qu'il me sembla pour un moment que je devenais fou.

« Sans hésiter davantage, je pris le hanap des mains de Safia, et j'en avalai le contenu d'un seul trait.

« A l'instant même j'oubliai Sandjak, les bienfaits dont il m'avait comblé, l'engagement sacré que j'avais pris envers lui, les malheurs d'Aïcha, mon amour, enfin tout.

« Je ne me rappelai plus qu'une chose, c'est que Safia était belle, merveilleusement belle, qu'elle me regardait avec des yeux pleins de promesses, et qu'à tout prix elle devait m'appartenir.

« Je m'avançai donc et j'osai presser dans mes bras une taille mince et flexible comme le corps d'une jeune couleuvre; j'osai mêler mon souffle à son souffle, et appuyer sur deux blanches épaules un baiser retentissant.

« Au bruit de cette embrassade, la porte de la chambre s'ouvrit, et ma fiancée marcha droit à nous, puis, s'arrêtant devant un buste d'acier qui représentait

Sandjak, elle s'écria d'un ton de voix où il y avait encore plus de mépris que de colère :

« — Regarde-les, mon père bien-aimé, regarde-les ; voilà la femme que tu avais choisie pour être ma mère; voilà l'homme que tu avais choisi pour être mon mari ; tous deux souhaitent ma mort : eh ! bien donc, qu'ils soient satisfaits !

« Tandis qu'Aïcha parlait, je voyais luire dans sa main la lame d'un khandjiar, et déjà guéri de mon hallucination, je voulus saisir l'arme fatale, afin de prévenir un malheur; mais une autre personne me devança dans l'exécution de ce charitable dessein. Le buste d'acier se brisa par le milieu, comme le calice d'une tulipe qui s'épanouit, et du sein de ce réceptacle magique s'élança la naine, qui fit tomber à terre le khandjiar d'un seul coup de sa béquille.

« — A chacun selon ses œuvres, c'est la loi divine, dit la petite fée ; Aïcha a péché en voulant attenter à sa vie, et en désespérant de la bonté d'Allah ; Aïcha sera livrée à sa plus cruelle ennemie, à l'assassin de son père, à la goule mécréante ; et justement la voici qui arrive, à point nommé, pour saisir sa proie. »

« Effectivement, à côté de la naine, parut aussitôt Lutfallâh, non pas la svelte et fringante créature qui t'a accueilli tout à l'heure, et dont tu as pu admirer l'élégance et la gentillesse.

« Celle-ci n'est qu'une Lutfallâh de convention, une ombre, une fantasmagorie, un mirage, créée par les esprits des ténèbres pour tromper tes sens, et n'ayant pas plus de réalité vitale, elle, ses courtisans, ses sujets, son palais et sa ville, que les personnes et les choses qui nous paraissent en rêve.

« Quant à la véritable Lutfallâh, quant à la véritable goule, je puis t'assurer que son extérieur n'a rien d'aussi séduisant, et si elle a déjà été mariée quatre cent quatre-vingt-quatre fois comme elle s'en est vantée en ta présence, ces quatre cent quatre-vingt-quatre maris, dont elle a du reste bel et bien bu le sang à pleines gorgées dès la première nuit des noces, ont été amenés à contracter ces tristes mariages par une série de ruses et de tours pareils à ceux qu'emploie une araignée pour attirer les mouches dans ses toiles.

« Du reste, reprit le petit chien Zorobabel, tu verras ce soir la magicienne sous ses véritables traits, et tu jugeras alors si le portrait que je viens de t'en faire est exact ou chargé.

« Mais je reviens à mon histoire.

« Lutfallâh, faisant signe à son frère de lait, cet odieux Khaled, que tu as si bien accommodé tantôt, se disposait à partir, après avoir entraîné la pauvre Aïcha, presque morte de frayeur, lorsque la naine la contint d'un geste :

« — Pas encore, lui dit-elle, il faut d'abord que ceux qui sont tombés dans tes piéges apprennent à te connaître entièrement, et qu'ils sachent ce qui leur en coûtera pour avoir consenti à te servir d'auxiliaires. Attends donc, maudite, attends encore, et surtout ne résiste pas, car tu sais que je pourrais t'écraser

la tête sous mon talon, toute petite que je suis, et tu n'ignores pas non plus que si Allah ne t'a pas anéantie depuis longtemps, comme tu l'aurais mérité, c'est que les méchants sont quelquefois nécessaires pour éprouver les bons et pour raffermir les douteux. Mais patience, ton tour viendra, et l'heure de ta fin est inscrite d'avance sur la *Table de lumière* placée dans le paradis, et où sont inscrites les actions de tous les hommes.

« En entendant prononcer cette dédaigneuse sentence, la goule rugit et voulut s'élancer sur son ennemie, mais presque au même instant elle s'arrêta, demeura muette, immobile et comme pétrifiée.

« — Regardez la muraille, nous dit la naine, en touchant l'un des panneaux du bout de sa béquille.

« A la voix de la fée, le jour avait subitement disparu, le tonnerre commençait à gronder, et j'avais beau écarquiller les yeux sur le paroi du mur, je ne distinguais absolument rien que les ténèbres.

« Tout à coup, sur ce fond obscur, se détacha une image lumineuse, peu visible d'abord, à cause de l'éloignement et de l'extrême ténuité des figures dont elle se composait, mais qui ne tarda pas à grandir et à s'élargir, de façon à former un véritable tableau, où chaque objet représenté avait ses dimensions réelles et naturelles.

« On eût dit le reflet animé d'une lanterne magique colossale, car les personnages de ce tableau marchaient et gesticulaient; il était seulement impossible d'entendre leur conversation. »

CHAPITRE X

Suite de l'histoire du petit Chien, dans laquelle suite il est enfin parlé de la Girafe blanche.

Safia, qui assistait près de moi à ce spectacle improvisé, poussa un cri de terreur; elle venait d'apercevoir sur la muraille une autre Safia, parfaitement ressemblante à la première, vêtue de noir comme elle et assise dans une chambre exactement pareille à celle où nous nous trouvions.

« Une seconde Lutfallâh se tenait derrière la seconde veuve, et lui montrait sur le bois de cèdre de la porte cette inscription, dont les caractères brillaient comme s'ils eussent été tracés avec une encre de flamme :

« Suis mes conseils, Safia ; livre-moi ta belle-fille et enlève-lui l'affection de « ce jeune homme ; je le rendrai éperdument amoureux de toi, en lui faisant « avaler quelques gouttes de la *liqueur du Sabbat ;*

« Si tu m'obéis, je te communiquerai tous mes secrets, et tu seras savante « comme Dieu même !

« Si tu refuses, je boirai ton sang, car il m'appartient.

« A peine venais-tu de naître, que ta mère, pour te guérir d'une fièvre « aiguë, t'a donnée à moi ou plutôt t'a vendue; c'est ainsi qu'elle a payé les « services de

LA PRINCESSE DES VAMPIRES. »

« — Oui, oui, ce sont bien ses paroles, dit Safia toute haletante d'émotion.

« — Silence ! s'écria la naine.

« Le tableau changea brusquement, et nous aperçûmes la magicienne dans son laboratoire.

« Penchée sur un fourneau incandescent, elle suivait d'un œil attentif la coction de l'elixir sabbatique, tandis que son frère de lait, Khaled le Hottentot, attisait le feu avec ses ongles, dont il se servait en guise de pincettes.

« Par la porte du fond, légèrement entrebâillée, on pouvait voir Baïadzid, le frère jumeau de Khaled, causant, à travers le grillage de son cachot, avec Aïcha, et lui montrant du doigt la chambre où j'étais enfermé avec l'Illyrienne.

« — C'est cela, c'est cela même, dit la véritable Aïcha en reconnaissant la scène dans laquelle elle venait de jouer un rôle.

« — Silence donc ! fit encore la naine, qui appuya de nouveau sa béquille sur la muraille où passaient et repassaient toutes ces ombres fantasmatiques.

« L'image changea une seconde fois, et le laboratoire fit place à une espèce de désert aride et sablonneux, qui semblait chauffé à blanc par les rayons d'un soleil perpendiculaire.

« Quatre piloris, surmontés chacun d'un écriteau, étaient dressés au milieu des sables, et sur le premier de ces écriteaux on lisait :

« Aïcha, trop légère dans le choix de ses amitiés, trop prompte à voir sans comprendre, à condamner sans entendre, fera pénitence pendant trois ans sous la forme d'un élégant quadrupède, chaussé des saintes babouches que portait Kadidjâh, l'épouse du Prophète.

« Puisse la vue de ces pantoufles t'enseigner la patience, l'oubli des injures et la tendresse conjugale !

« Si, au bout du terme fixé, l'amant n'a pas délivré l'amante, le fiancé sa fiancée, alors, pauvre jeune fille, tu appartiendras à la goule, qui a besoin de ton sang pour exister cent ans de plus !... »

« Le deuxième écriteau portait ce qui suit :

« Horam, fils ingrat, cœur infidèle, revêts les écailles luisantes d'un scarabée noir comme la nuit; et si tu veux changer ton sort, commence par t'aider toi-même afin qu'Allah t'aide à son tour ? »

« Enfin voici quelle était la troisième inscription :

« Safia, veuve adultère, marâtre incestueuse, amie parjure, à toi la vieillesse décrépite et son cortége, la sordide avarice, la laideur et la perte de la raison jusqu'à ce qu'un jour Allah consente à reprendre en pitié ta misère, et qu'il

t'inspire la bonne pensée de réparer par un grand sacrifice le mal qu'a fait ta vanité !...: »

« Au moment même où j'épelais ce dernier verset, l'orage sembla redoubler de violence et le vent mugit plus fortement; le toit du bâtiment s'écroula du haut en bas, les fenêtres furent arrachés de leurs gonds, et une détonation terrible éclata dans la salle où nous étions rassemblés.

« Plus mort que vif, je jetai les yeux autour de moi; à la place de notre maison, je ne vis plus qu'un champ dans lequel paissait une girafe blanche, que le nègre Khaled conduisait par un licol.

« A quelques pas de là, une vieille femme vêtue de haillons et portant une besace à la main, se traînait, plutôt qu'elle ne marchait, sur le bord d'un ruisseau.

« Je voulus me regarder dans l'eau de cette source; malédiction ! je n'étais plus un homme; j'étais devenu un insecte, un scarabée immonde, un obscur cri-cri ! »

CHAPITRE XI

Dans lequel il est prouvé que, de par la volonté d'un magicien, les cri-cris peuvent devenir petits chiens, et les petits chiens cri-cris.

Après un silence, le petit chien poursuivit:

« Je ne te ferai point ici le journal de l'existence que je dus mener lorsque je devins insecte ; ce serait perdre en paroles un temps précieux pour nous.

« Un tel récit d'ailleurs ne t'intéresserait que médiocrement, et pour cause : brouter l'herbe, dormir le jour, sortir la nuit, et se réfugier au fond de son trou dès qu'on aperçoit le museau d'un loir ou le bec d'une hirondelle, tel est le cercle d'occupation dans lequel tourne incessamment la vie d'un pauvre coléoptère, comme j'étais alors.

« Je n'ai jamais pu me rappeler combien de temps je restai dans cet état misérable, et tu t'expliqueras aisément ce manque de mémoire en te souvenant que les insectes n'ont pas de cervelle, et que par conséquent il leur serait difficile, pour ne pas dire impossible, de classer des dates ou de coordonner des faits, en un mot, de supputer la durée.

« Le seul souvenir un peu net qui me reste de cette existence rampante est celui-ci :

« Un jour, je ne sais lequel, je me trouvai tout à coup au milieu d'un cylindre de verre fermé de tous côtés, excepté par l'orifice supérieur qui donnait passage à une légère colonne d'air.

« Quelques débris de plantes propres à ma nourriture de scarabée, tapis-



La Goule, fort occupée à manger le cœur d'une jeune mariée. (Page 83.)

saient ma prison diaphane, du haut de laquelle j'assistai au spectacle suivant : autour de moi s'étendait un riche cabinet, couvert, depuis le plancher jusqu'à la voûte, d'une étoffe d'argent tissé, dont les mailles fines et bruissantes reflé-

taient tous les objets environnants, et formaient comme un immense miroir à six faces.

Auprès d'un réchaud creusé dans une énorme turquoise et monté sur des griffes de diamant, un vieillard à barbe blanche était couché par terre.

Sa tête m'apparut coiffée de la tiare de cérémonie des grands prêtres de la déesse Isis, en Égypte, et un manteau de lin d'une éblouissante blancheur se drapait autour de son corps.

A côté de lui était assis un nègre, vêtu de rouge, qui lui administrait, cuillerée par cuillerée, le contenu d'une boîte d'albâtre, dont l'odeur pharmaceutique imprégnait la salle.

« — C'est la devineresse de la Mecque qui t'a enjoint de m'apporter ce merveilleux opiat? demanda l'Égyptien au noir, après avoir pris le médicament.

« — Elle-même.

« — En se décidant à me secourir, elle ignorait donc que je suivais une autre religion que celle de Mahomet?

« — Non, maître, elle ne l'ignorait pas; mais d'un autre côté, elle espèrait, elle espère toujours que tes yeux seront enfin dessillés par la grâce et que tu abandonneras tes idoles pour le vrai Dieu.

« — Le puis-je?

« — Qui t'en empêche?

« — Sache donc que si j'abjurais aujourd'hui ce que tu appelles mes erreurs, il n'y aurait pas assez de pierres sur le bord du Nil pour lapider mon cercueil quand je serais mort, ou de gibet assez élevé pour m'y suspendre dans le cas où la merveilleuse médecine de ta maîtresse me rendrait la santé. Mon aïeul, mon grand-père et mon père étaient comme moi grands prêtres d'Isis, et m'ont transmis la survivance de cette dignité, ainsi que toutes les recherches astrologiques, magiques et diaboliques qui en sont comme la dépendance; j'ai cent vingt-cinq ans bien sonnés, et depuis quatre-vingt-dix hivers j'exerce, en secret, bien entendu, à cause de la domination mahométane, mais au milieu de la vénération universelle des fidèles, ce suprême pontificat, que dans mon for intérieur je suis forcé de regarder comme une jonglerie; car je ne crois pas, je n'ai jamais pu croire sérieusement au culte que je pratique, et dont mon titre de grand prêtre est néanmoins la plus éclatante personnification.

« — Comment peux-tu hésiter à renier une religion pareille?

« — Te le dirai-je? j'ai peur de la mort, et surtout des affres terribles qui la précèdent; j'ai peur du râle et de l'agonie, mais surtout j'ai peur de... de Lutfallâh, la reine des vampires et ma première institutrice en sorcellerie; elle ne me pardonnerait jamais mon abjuration!... A l'heure fatale, je retrouverais à mon chevet l'affreuse goule qui me punirait, par les tortures morales ou physiques les plus raffinées, d'avoir abandonné la cause de l'impiété qu'elle soutient.

« — En attendant, pourquoi te laisse-t-elle te consumer sur ce lit de douleur ? pourquoi n'est-ce pas elle, plutôt que ma maîtresse, qui pense à te soigner et à te soulager ?

« — Tu me poses une question à laquelle je ne puis répondre encore ; depuis hier, j'ai envoyé à Lutfallâh mon épagneul, pour lui faire part de l'état fâcheux dans lequel je me trouve, et la prier de me secourir ; à l'heure qu'il est, mon messager n'est pas encore de retour.

« Je ne suis pas inquiet de lui ; Zorobabel porte au cou un collier d'argent sur lequel j'ai prononcé moi-même la formule d'évocation d'Anubis, la divinité à la tête de chien, et cette formule rend inviolable sa très-microscopique personne.

« Toutefois, il devrait déjà être rendu ici, et ce retard commence à me surprendre.

« — Il n'y a pas lieu pourtant de t'étonner ; entre la grande Diospolis, autrement dit Thèbes aux cent portes, où ton palais est situé, et le cimetière de Spalatros en Illyrie, on compte quatre mille cinq cents lieues, dont quinze cents par mer, rien que cela !

« D'ailleurs Zorobabel a dû trouver la goule fort occupée à manger le cœur d'une jeune mariée qu'elle a tuée d'un seul coup de dent dès la première nuit de ses noces.

« Sois donc tranquille, il ne peut manquer d'arriver d'un instant à l'autre, et... au fait, le voici qui jappe à la porte.

« Entre, mignonne petite bête, et tends à ton patron Aménopht le petit sac suspendu à ton collier... C'est là sans doute que la magicienne a déposé sa réponse.

« — Lis, qu'y a-t-il ?

« — Écoute !

« Ta lettre nous a fait savoir, cher frère en diable, que tu t'éteignais de faiblesse sur ton grabat sacerdotal, et que tu serais bien aise de recouvrer, grâce à notre omnipotente intervention, la santé, l'allégresse et la vigueur.

« Pour le moment, je dois t'avouer que j'ai bien autre chose à faire que de m'installer devant mes fourneaux pour te rendre service. Dans trois jours expire le fameux délai fixé par l'abominable naine de la Mecque.

« Dans trois jours donc, si ce petit niais d'Horam n'a pas délivré sa girafe de fiancée, je m'adjuge le sang de la girafe susdite, et j'ai encore cent ans à vivre ; si, au contraire, la bête blanche s'évade, adieu la magie, adieu le vampirisme, adieu même la vie terrestre ; mon lot est fait d'avance, et il faudra bien que j'aille me faire rôtir dans la grande chaudière rouge de l'Erèbe, où j'espère te retrouver tôt ou tard, mon vieil ami.

« Comme tu vois, la conjoncture est intéressante pour moi, et je dois consacrer toute ma pensée, toute mon énergie, sur ce point unique : garder plus soigneusement que jamais ma captive, et anéantir Horam ou tout autre candidat que Safia peut m'envoyer pour le suppléer.

taient tous les objets environnants, et formaient comme un immense miroir à six faces.

Auprès d'un réchaud creusé dans une énorme turquoise et monté sur des griffes de diamant, un vieillard à barbe blanche était couché par terre.

Sa tête m'apparut coiffée de la tiare de cérémonie des grands prêtres de la déesse Isis, en Égypte, et un manteau de lin d'une éblouissante blancheur se drapait autour de son corps.

A côté de lui était assis un nègre, vêtu de rouge, qui lui administrait, cuillerée par cuillerée, le contenu d'une boîte d'albâtre, dont l'odeur pharmaceutique imprégnait la salle.

« — C'est la devineresse de la Mecque qui t'a enjoint de m'apporter ce merveilleux opiat? demanda l'Égyptien au noir, après avoir pris le médicament.

« — Elle-même.

« — En se décidant à me secourir, elle ignorait donc que je suivais une autre religion que celle de Mahomet?

« — Non, maître, elle ne l'ignorait pas; mais d'un autre côté, elle espérait, elle espère toujours que tes yeux seront enfin dessillés par la grâce et que tu abandonneras tes idoles pour le vrai Dieu.

« — Le puis-je?

« — Qui t'en empêche?

« — Sache donc que si j'abjurais aujourd'hui ce que tu appelles mes erreurs, il n'y aurait pas assez de pierres sur le bord du Nil pour lapider mon cercueil quand je serais mort, ou de gibet assez élevé pour m'y suspendre dans le cas où la merveilleuse médecine de ta maîtresse me rendrait la santé. Mon aïeul, mon grand-père et mon père étaient comme moi grands prêtres d'Isis, et m'ont transmis la survivance de cette dignité, ainsi que toutes les recherches astrologiques, magiques et diaboliques qui en sont comme la dépendance; j'ai cent vingt-cinq ans bien sonnés, et depuis quatre-vingt-dix hivers j'exerce, en secret, bien entendu, à cause de la domination mahométane, mais au milieu de la vénération universelle des fidèles, ce suprême pontificat, que dans mon for intérieur je suis forcé de regarder comme une jonglerie; car je ne crois pas, je n'ai jamais pu croire sérieusement au culte que je pratique, et dont mon titre de grand prêtre est néanmoins la plus éclatante personnification.

« — Comment peux-tu hésiter à renier une religion pareille?

« — Te le dirai-je? j'ai peur de la mort, et surtout des affres terribles qui la précèdent; j'ai peur du râle et de l'agonie, mais surtout j'ai peur de... de Lutfallâh, la reine des vampires et ma première institutrice en sorcellerie; elle ne me pardonnerait jamais mon abjuration!... A l'heure fatale, je retrouverais à mon chevet l'affreuse goule qui me punirait, par les tortures morales ou physiques les plus raffinées, d'avoir abandonné la cause de l'impiété qu'elle soutient.

« — En attendant, pourquoi te laisse-t-elle te consumer sur ce lit de douleur ? pourquoi n'est-ce pas elle, plutôt que ma maîtresse, qui pense à te soigner et à te soulager ?

« — Tu me poses une question à laquelle je ne puis répondre encore ; depuis hier, j'ai envoyé à Lutfallâh mon épagneul, pour lui faire part de l'état fâcheux dans lequel je me trouve, et la prier de me secourir ; à l'heure qu'il est, mon messager n'est pas encore de retour.

« Je ne suis pas inquiet de lui ; Zorobabel porte au cou un collier d'argent sur lequel j'ai prononcé moi-même la formule d'évocation d'Anubis, la divinité à la tête de chien, et cette formule rend inviolable sa très-microscopique personne.

« Toutefois, il devrait déjà être rendu ici, et ce retard commence à me surprendre.

« — Il n'y a pas lieu pourtant de t'étonner ; entre la grande Diospolis, autrement dit Thèbes aux cent portes, où ton palais est situé, et le cimetière de Spalatros en Illyrie, on compte quatre mille cinq cents lieues, dont quinze cents par mer, rien que cela !

« D'ailleurs Zorobabel a dû trouver la goule fort occupée à manger le cœur d'une jeune mariée qu'elle a tuée d'un seul coup de dent dès la première nuit de ses noces.

« Sois donc tranquille, il ne peut manquer d'arriver d'un instant à l'autre, et... au fait, le voici qui jappe à la porte.

« Entre, mignonne petite bête, et tends à ton patron Aménopht le petit sac suspendu à ton collier... C'est là sans doute que la magicienne a déposé sa réponse.

« — Lis, qu'y a-t-il ?

« — Écoute !

« Ta lettre nous a fait savoir, cher frère en diable, que tu t'éteignais de faiblesse sur ton grabat sacerdotal, et que tu serais bien aise de recouvrer, grâce à notre omnipotente intervention, la santé, l'allégresse et la vigueur.

« Pour le moment, je dois t'avouer que j'ai bien autre chose à faire que de m'installer devant mes fourneaux pour te rendre service. Dans trois jours expire le fameux délai fixé par l'abominable naine de la Mecque.

« Dans trois jours donc, si ce petit niais d'Horam n'a pas délivré sa girafe de fiancée, je m'adjuge le sang de la girafe susdite, et j'ai encore cent ans à vivre ; si, au contraire, la bête blanche s'évade, adieu la magie, adieu le vampirisme, adieu même la vie terrestre ; mon lot est fait d'avance, et il faudra bien que j'aille me faire rôtir dans la grande chaudière rouge de l'Erèbe, où j'espère te retrouver tôt ou tard, mon vieil ami.

« Comme tu vois, la conjoncture est intéressante pour moi, et je dois consacrer toute ma pensée, toute mon énergie, sur ce point unique : garder plus soigneusement que jamais ma captive, et anéantir Horam ou tout autre candidat que Safia peut m'envoyer pour le suppléer.

« Depuis deux ans, j'ai fait faire par mes vampires familiers, et sur tout le littoral de l'Afrique septentrionale, une razzia terrible de scarabées noirs, famille d'animaux parmi laquelle a été relégué le prétendu d'Aïchah; j'ai tout lieu de croire qu'il aura été compris dans cette manifestation insecticide, dirigée en personne par mon frère de lait Khaled, le jumeau de cet odieux Baïadzid, qui m'a abandonné pour la naine, et dont je me vengerai un jour ou l'autre... »

« Ici le lecteur s'arrêta un instant, afin de rire tout haut, et reprit ensuite sa lecture :

« ... Ce qui me donne lieu de penser qu'Horam a rendu au ciel sa belle âme de cricri, c'est que j'ai reçu hier la visite de neuf cents jeunes Tunisiens, la fleur des écervelés, qui sont arrivés tout droit chez moi, alléchés par une prime fabuleuse que Safia leur avait promise s'ils parvenaient à m'enlever Aïchah.

« La veuve de Sandjak espère ainsi se réconcilier avec le Prophète, et faire cesser la punition ridicule dont elle est affligée.

« Avec un seul coup de baguette je me suis délivrée des neuf cents étourneaux, et je réserve le même traitement au neuf cent unième, s'il s'en trouve un toutefois qui veuille risquer l'aventure. Ainsi, par tout ce que je viens de te dire, tu dois comprendre que je suis trop occupée ici pour qu'il me soit possible d'aller te rendre service là-bas.

« La Reine des Vampires. »

« — Est-ce tout ? dit Aménopht au nègre, quand celui-ci eut terminé la lecture du post-scriptum.

« — C'est tout.

« — Bien ; maintenant appuie l'un de tes doigts sur la principale veine de mon bras ; sens-tu les vibrations du pouls ?

« — Faiblement, assez faiblement.

« — Voyons, dis la chose comme elle est : les pulsations sont presque insensibles; la mort s'approche, peu à peu elle m'envahit, et, je le sens bien, je n'ai que l'espace de temps nécessaire pour prendre un parti..... Quelles conditions dois-je remplir pour rentrer dans le giron du vrai Dieu ? quelles formules ai-je à prononcer ?

« — Aucunes ; renonce seulement de cœur au culte des idoles, et crois fermement qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et que Mohammed est son prophète.

« — Oui, je le crois.

« — Il suffit ; te voilà mahométan.

« — Oui, mais avant de rendre mon âme à Dieu, il me reste un acte de justice à accomplir. Cet homme devenu scarabée, cet Horam que Lutfallâh fait chercher depuis si longtemps par ses affidés, je sais où il est, moi...

« — Ah ! tu le sais ?... eh bien où est-il ?

« — Là-haut, sous ce globe de verre; un naturaliste m'en a fait cadeau comme d'un insecte rare.

« J'avais projeté d'abord de le livrer à la magicienne, mais aujourd'hui je me garderai bien de mettre à exécution une telle idée.

« Monte sur cet escabeau d'ébène, et prends le cylindre où est enfermé mon prisonnier.

« Tu sais qu'Horam ne peut prendre sa première forme avant l'expiration du terme que lui a imposé ta maîtresse.

« Conséquemment, il m'est défendu de rien faire pour lui dans ce sens, mais du moins je puis l'aider à quitter la figure d'animal qu'il porte aujourd'hui, et lui en faire revêtir une autre, sous laquelle il ne sera point suspect à Lutfallâh.

« Apporte-moi ce livre, dont la reliure de cuivre rouge brille comme un lingot chauffé dans une cornue.

« C'est le recueil des préceptes d'Hermès Trismégiste; quand j'aurai lu à haute voix un des merveilleux passages qu'il contient, l'âme d'Horam passera dans le corps de Zorobabel, tandis que l'âme de Zorobabel émigrera dans le corps d'Horam.

« Ce sera un chassez-croisez d'âmes et de corps, qui va s'opérer subitement et simultanément par la vertu des paroles divines... hâte-toi, car le peu de forces qui me reste s'épuise seconde par seconde. »

« Baïadzid apporta le globe et ensuite le grimoire qu'il mit sous les yeux du moribond, à la page que celui-ci indiqua.

« Tout à coup, et pendant qu'Aménopht murmurait entre ses lèvres quelques paroles dont le son n'arriva pas jusqu'à moi, je sentis mon âme transportée dans la frêle enveloppe canine que tu vois aujourd'hui, tandis que l'âme de l'épagneul venait habiter par force le corps d'insecte que je laissais inoccupé.

« Par l'ordre du grand prêtre, Baïadzid ouvrit la fenêtre et donna la liberté au scarabée Zorobabel, qui me parut prendre assez philosophiquement sa métamorphose, et s'enfuit à travers les herbes du jardin de toute la vitesse de ses huit pattes.

« Pendant ce temps, Aménopht avait tracé, à l'aide du pinceau, quelques caractères sur une feuille de papyrus; ensuite il plia cette feuille, l'introduisit dans le sachet attaché à mon cou, et me dit:

« — Horam, voici ma lettre d'adieu à Lutfallâh; cours bien vite la lui porter; sous cette forme nouvelle la goule ne te reconnaîtra pas, et ainsi, sans qu'elle s'en aperçoive, tu pourras aider de tes conseils le libérateur que Mohammed ne va pas manquer de susciter à la fille de Sandjak. Pars donc et tâche de réussir; Baïadzid va rester près de moi pour me fermer les yeux. »

« Je remerciai le grand prêtre par un aboiement aussi respectueux et aussi pénétré qu'il me fut possible de le trouver dans mon larynx de chien, et instinctivement je m'élançai dehors, sans trop savoir où j'allais.

« Notre grand prophète le savait pour moi, et, tout en me conduisant vers le but qu'il m'avait désigné dans sa pensée divine, il avait encore l'ingénieuse bonté de supprimer en ma faveur toute espèce de distance, car, quoiqu'il y ait fort loin de Thèbes à l'oasis de Lutfallâh, au bout de quelques instants j'étais déjà dans le palais de la magicienne.

« Elle se mit à rire aux éclats en lisant la lettre d'Aménopht, et dit à Kaled qui l'accompagnait :

« Enfin, nous voilà débarrassés de ce païen !..... Il doit être mort à l'heure qu'il est, et en mourant il me lègue ce chien, un cadeau qui vaut son pesant d'or, ou plutôt d'argent ; lis l'inscription que porte le collier de cette petite bête, et en même temps jette un coup d'œil sur la lettre du vieil Aménopht.

« Khaled prit la dépêche, la lut à demi-voix, et la finesse d'ouïe dont les animaux de ma race sont tous doués, ou presque tous, me permit de saisir au vol les phrases suivantes :

« Aménopht à Lutfallâh, reine des Vampires, salut.

« Je te prie d'accepter le petit chien porteur de cette lettre, et qui pourra t'être singulièrement utile ; voici comment :

« La dernière observation astronomique que j'ai faite ces jours-ci m'a appris qu'un neuf cent unième champion de Safia et d'Aïchah, beaucoup plus redoutable d'ailleurs que les neuf cents premiers, vient de se mettre en marche pour déchausser ta girafe.

« Quand ce jeune homme sera arrivé chez toi, pour peu qu'il te témoigne quelque défiance, offre-lui généreusement comme un otage l'épagneul en question, et persuade à ton hôte, en lui montrant le sixain gravé sur le collier de Zorobabel, que sa vie est attachée à celle de ce petit chien.

« Il ne manquera pas d'accepter ton offre, et de conserver précieusement sous son bras, ou dans son sein, cet animal en miniature.

« Mieux vaudrait pour lui dormir à l'ombre d'un mancenillier, ou avaler plusieurs fers rouges.

« Au lieu du lait de sa mère, mon chien a reçu de moi, comme première nourriture, un mélange savamment composé, et dans lequel le venin de la crotale, le suc léthifère de l'upas et le frai monstrueux du crapaud entrent à proportions égales.

« Tu comprends quelle force de conjurations il a fallu employer pour mettre Zorobabel à même de supporter une aussi terrible alimentation.

« Aujourd'hui, le pli est pris, le poison est instillé dans les veines, incorporé à l'épiderme, adhérent au pelage, de telle sorte qu'en caressant ce joli animal, et en passant la main dans ses flottantes oreilles, en un mot, en le gardant près de soi pendant un temps plus ou moins long, on est sûr de mourir empoisonné.

« C'est le destin que je souhaite de tout mon cœur à ton ennemi, et comme il est impossible qu'il soupçonne un tel stratagème de guerre, je ne saurais trop t'engager à le mettre en pratique. »

« — Voilà, mon cher Hakim, continua le petit chien Zorobabel, ou plutôt l'émir Horam, voilà sous quels auspices je me suis introduit dans le palais de la magicienne.

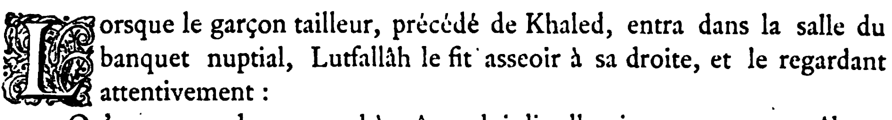
« Tu sais le reste.

« C'est à toi maintenant de méditer sur le récit que je viens de te faire, et de voir si tu es bien décidé à exécuter la grande œuvre, dont tu connais aujourd'hui le programme tout entier.

« Je t'aiderai de tout mon pouvoir de quadrupède dans l'achèvement de cette entreprise, et tu comprends combien je suis intéressé à ce que tu la mènes à bonne fin, puisque ma propre métamorphose, et celle de ma belle mère, ainsi que le salut de ma fiancée, dépendent de ta victoire. »

CHAPITRE XII

Dans lequel l'apprenti tailleur se retrouve avec sa fiancée, la reine des Vampires.



Lorsque le garçon tailleur, précédé de Khaled, entra dans la salle du banquet nuptial, Lutfallâh le fit asseoir à sa droite, et le regardant attentivement :

— Qu'avez-vous donc, ma chère âme, lui dit-elle, je vous trouve pâle et fatigué ; auriez-vous mal dormi dans ce palais ?

— Justement, madame, répondit Hakim, mon sommeil a été obsédé par une série de cauchemars plus horribles et plus énervants les uns que les autres. J'en ai encore le crâne endolori et les membres moulus.

— Pauvre cher enfant ! s'écria la magicienne, en pressant la main de son quatre cent-vingt-cinquième mari, espérons que ce malaise va se dissiper, lorsque vous aurez pris quelque nourriture, et qu'au dessert il n'y paraîtra plus. Mais d'abord, ôtez ce lourd manteau qui vous engonce et doit gêner vos moindres mouvements ; vous le reprendrez en sortant de table.

— Grand merci, il ne me gêne en aucune façon, et s'il plaît à votre gracieuse majesté, je le conserverai jusqu'à la fin du repas ; répondit Hakim, qui se rappela de nouveau les recommandations de Safia ; autrement il pourrait m'arriver malheur.

— Vous arriver malheur ?... je ne comprends pas.

— Effectivement, c'est une énigme assez singulière, et dont votre ministre Khaled peut seul donner la clef.

— Et comment Khaled saurait-il ?...

— Que Votre Majesté le lui demande elle-même ; tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que tout à l'heure, en m'introduisant dans l'appartement où nous sommes, votre chambellan m'a fait à voix basse la confidence sui-

vante : Prince, si vous voulez sortir d'ici sain et sauf, n'ôtez ni votre manteau pour manger, ni vos babouches pour dormir ?...

— Khaled vous a tenu un pareil langage ?... fit la goule, en lançant à son frère de lait un regard effrayant.

— Jamais de la vie ! au grand jamais !... répliqua le nègre, que ce bizarre incident n'avait pas moins stupéfié que les autres convives ; le prince veut rire... ou s'il parle sérieusement, il ne sait ce qu'il dit.

— Je maintiens l'exactitude de ce que j'ai avancé, fit Hakim ; au surplus, comment aurais-je inventé de tels détails ? Bon nègre, je ne sais vraiment pourquoi vous vous défendez avec tant d'insistance de m'avoir donné cet avis officieux ; mais c'est là encore une plaisanterie que vous avez voulu me faire, dites-le-moi plutôt, et je vous promets de ne pas m'en fâcher, quoique dans ce cas j'aurais peut-être sujet de trouver que vous abusez à mon égard de votre talent pour organiser des mystifications.

— En vérité, tout cela est étrange, dit la reine, et je vois bien qu'il est temps pour moi de prendre des mesures...

— Mais, chère petite sœur, je vous proteste encore une fois qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les accusations que le seigneur Hakim vient de porter contre moi ; il veut me perdre dans votre esprit, rien n'est plus évident.

— Tais-toi, vil esclave, lui répondit durement Lutfallâh, je ne t'écoute plus. Est-ce là tout ce qu'il vous a dit, cher époux ? ajouta-t-elle en se tournant vers le garçon tailleur.

— Oui, à peu près tout... Ah ! j'oubliais pourtant... Il m'a laissé entendre malicieusement que vous, la reine toute-puissante de cet oasis, vous, mon épouse depuis quelques heures, vous aviez formé le cruel projet de m'empoisonner ; et si j'ai bien compris ses spirituelles insinuations, le présent que vous m'avez fait du petit chien Zorobabel n'aurait pas d'autre but que l'accomplissement de cette tentative d'intoxication, le pelage de l'épagneul étant imprégné, m'a dit Khaled, du venin le plus subtil et le plus prompt...

— Encore un nouveau mensonge, mugit le noir ; décidément cet homme a juré ma perte !...

— Oses-tu bien rompre le silence quand je t'ai ordonné de te taire, misérable ? fit la magicienne ; va, je n'ai pas besoin, en ce qui te concerne, de plus amples informations ; ton procès est fait et tu vas mourir ; je te permets seulement de choisir le genre de mort qui t'agréera davantage...

— Mais aucun ne m'agrée, croyez-le bien, très-gracieuse majesté, s'écria le condamné en se précipitant aux genoux de la goule ; je vous jure par Astaroth et par Eblis que le seigneur Hakim vous trompe ; sans doute il aura été mis par quelqu'un de vos ennemis au courant de vos secrets, et il essaye maintenant de vous faire croire que ces révélations viennent de moi, afin d'exciter votre défiance contre votre plus utile auxiliaire...

— Hideuse créature, tu ne crains pas de joindre la calomnie à l'ingratitude, et de me faire passer pour ta complice en crimes et en infamies... Ah ! c'en



Le duel à l'estomac. (Page 91.)

est trop, qu'on le bâillonne, il va payer en un instant toute sa dette de forfaits...

— Grande reine, dit alors le Tunisien, excusez-moi si j'interromps le cours régulier de votre justice, mais l'observation que j'ai à vous faire vaut, je crois,

la peine d'être écoutée. Ce mécréant vous a calomniée en vous chargeant d'un crime dont l'idée seule était bien loin de votre pensée, rien n'est plus certain; mais ce qui aggrave son délit, c'est qu'il m'a obligé, en quelque sorte et sous le coup de ses confidences calomnieuses, à lui livrer votre épagneul, cette innocente bête qu'il a étranglée d'abord en un tour de main, et jetée ensuite dans le feu de votre cuisine...

— Il a fait cela?

— Mensonge sur mensonge!... grommela Khaled.

— Oui, madame, il a fait cela, mais puisqu'il le nie, et qu'il m'accuse à son tour, j'ai recours au seul moyen capable de faire luire la vérité dans tout son jour, j'en appelle au jugement de Dieu!

— Que dites-vous?

— Je dis que je suis prêt à prouver mes allégations, les armes à la main. Il est fâcheux sans doute que notre repas de noces débute par un cartel, surtout avant qu'aucun des aimables convives qui nous entourent ait commencé à manger le premier morceau, mais la force des choses le veut ainsi. D'ailleurs, si Votre Majesté l'a pour agréable, le duel que je propose, et dont l'issue sera nécessairement fatale à Khaled ou à moi, ou même à tous les deux, peut, ce me semble, être réglé dans des conditions insolites, qui le transformeront en objet de divertissement pour vous et pour votre cour.

— Expliquez-vous...

— C'est bien facile à concevoir. Tous les plats dressés sur cette table sont encore remplis des mets et des sauces qu'y ont déposés vos marmitons; les bouteilles et les gargoulettes sont pleines jusqu'au col des vins exquis que les sommeliers y ont versés; eh bien! en présence de cette montagne de victuailles et de cet océan de boissons, plus que suffisants pour empâter et enivrer six cents personnes, voici l'épreuve que j'offre à Khaled: lui et moi nous allons ingurgiter toutes ces viandes, toutes ces liqueurs, et le premier de nous deux qui succombera sous l'effort d'une aussi monstrueuse absorption, le premier qui crèvera par excès de nourriture et d'imbibition, sera reconnu publiquement par vous pour un faussaire et pour un calomniateur; en conséquence, ses restes mortels seront traînés sur la claie, et honteusement abandonnés ensuite aux outrages des bêtes de proie. Un duel au cimeterre ou au kandjiar serait chose trop ordinaire pour une cour aussi extraordinaire que celle de Votre Majesté; j'invente, moi, LE DUEL A L'ESTOMAC, une spécialité d'escrime tout à fait originale, et c'est à ce nouveau genre de combat que je convie maintenant mon contradicteur.

— L'idée est fantasque, dit la reine, et puisqu'elle émane de vous, puisque vous paraissez si sûr que sa réalisation doive tourner au profit de la vérité, je consens à ce que ce duel ait lieu, et même j'ordonne à Khaled d'accepter ce défi. Place au tournoi, messeigneurs et mesdames, continua la goule; laissons les deux combattants se ruer à qui mieux mieux sur les aliments et sur les bouteilles.

CHAPITRE XIII

Le duel à l'estomac.

Vous voulez que je consomme tous ces ragoûts? vous voulez que j'avale tous ces vins, fit Khaled devenu blême d'effroi; mais Votre Majesté n'y pense pas; je serai empiffré, inondé, étouffé, avant d'être venu à bout du quart de la pitance... que dis-je, du quart?... pas seulement du dixième, ni même de la vingtième partie!

— Tant pis pour toi, drôle, répondit Lutfallâh; si tu meurs, ce ne sera que justice, et je suis encore trop bonne de te laisser périr aussi honorablement. Tu as bonne grâce de te plaindre, en vérité! je t'avais enjoint tout à l'heure de choisir le genre de supplice que tu préférerais, celui-ci doit te plaire par-dessus tous les autres; car tu n'es pas seulement un incorrigible ingrat et un infâme calomniateur; mais tu passes encore, et à bon droit, pour le plus insatiable glouton et pour l'ivrogne le plus nauséabond qui ait jamais mangé et bu sous la voûte des cieux. Mange donc et bois donc, puisque tu aimes tant à manger et à boire sans raison ni mesure, et jusqu'à te distendre, comme une outre toute prête à éclater; mange et bois, jusqu'à en être écœuré, désorganisé, suffoqué, jusqu'à en mourir!

Ce disant, la magicienne fit un signe de tête à son grand majordome, et, sur l'invitation faite à haute voix par cet officier, tous les convives montèrent dans le *jubé,* ou galerie en hémicycle élevée d'un étage au-dessus de la salle du festin. De là, ils pouvaient voir le combat tout à leur aise et suivre attentivement les moindres épisodes de ce drame épulatoire, sans néanmoins gêner les deux athlètes. A l'endroit le plus apparent de la tribune et au centre du fer-à-cheval formé par la coupe semi-circulaire de l'appartement, Lutfallâh s'assit sur une ottomane, pendant que deux esclaves tripolitaines, armées de chasse-mouches en plumes de colibri, rafraîchissaient l'air autour de la reine. Au rez-de-chaussée du salon et devant la table splendidement servie, Hakim, les bras croisés derrière le dos, la sérénité dans le regard et l'ironie aux lèvres, se promenait de long en large, en jetant par intervalles sur son antagoniste un coup d'œil significatif.

Le malheureux nègre, appuyé contre le pilastre d'une colonne, ressemblait plutôt à un cadavre qu'à un être vivant, et paraissait avoir perdu à l'avance le sentiment et la pensée. Tout à coup, le grand-majordome, appliquant sur sa bouche un énorme porte-voix, fit entendre ces paroles sacramentelles: *Laissez aller la justice de la reine*, et, au même moment, les deux adversaires, s'asseyant l'un vis-à-vis de l'autre à la table royale, ouvrirent le feu, — c'est-à-dire le repas. Quatre négrillons, dont le torse luisant comme le jais faisait encore mieux ressortir la couleur du paillon d'argent qui leur servait de pagne,

couraient de minute en minute autour des deux duellistes, pour leur apporter les plats ou les vins que ceux-ci leur désignaient. Un silence funèbre régnait dans cette chambre immense, et à peine était-il interrompu par le cliquetis des assiettes ou par le glouglou des bouteilles. Six cents paires d'yeux étaient braqués sur notre couple gastromane et ne perdaient ni une bouchée ni une gorgée de ce duel extravagant. Jamais peut-être on ne vit tant de monde rassemblé pour voir deux personnes manger et boire; il est vrai de dire que les proportions colossales du festin et l'issue terrible qu'on lui supposait suffisaient pour justifier tant de curiosité et d'empressement.

Hakim mit le premier la main au plat, et, saisissant par l'extrémité du grouin un cochon de lait rôti dans le beurre, il étendit le bras vers Khaled, en imitant gracieusement avec cette rapière d'une forme nouvelle, le salut d'armes que font les paladins, puis il plaça l'animal sur son assiette, le découpa dextrement, le frotta de poivre rouge et l'engloutit en quelques tours de mâchoire; ceci fait, il attira vers lui une jarre de porcelaine, contenant au moins trois pintes de vin de Tchirâz, et en vida le contenu d'un trait; ensuite il posa la jarre, tête en bas, sur la nappe, afin de bien montrer aux assistants qu'il avait tout bu, tout, jusqu'à la dernière goutte, et il s'écria en regardant Lutfallâh :

— A la santé de la reine ma femme!

Un pareil tour de force en matière de goinfrerie ne pouvait manquer d'exciter au plus haut degré l'admiration des courtisans qui entouraient Hakim; aussi les applaudissements éclatèrent-ils de tous les points de la salle, sitôt que le garçon tailleur eut porté son premier *toast*.

— Maintenant à ton tour, bon noir, dit Hakim, en regardant fixement son adversaire; je viens de commencer l'assaut, continue-le si tu peux, en montrant à ces messieurs et à ces dames jusqu'où peut aller la capacité de ton estomac.

— Eh bien! oui, répondit le nègre, je leur montrerai, et peut-être même sera-ce à tes dépens. Tu viens de me tendre un piége dans lequel j'espère que tu seras pris le premier; au total, je suis plus robuste que toi, par conséquent, je puis manger et boire davantage; donc si le malheur veut que je périsse des suites de ce banquet, il est excessivement probable que tu périras avant moi, ou du moins en même temps.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure...

— Oh! nous allons le voir tout de suite. Tu as mangé tout un cochon rôti; moi je vais avaler en son entier un mouton, celui qui repose là-bas sur cette montagne de riz au jus, et puisque tu as bu trois pintes de vin de Tchirâz, j'en boirai six de vin de Beyrouth, qui est deux fois plus capiteux que le Tchirâz.

Tout en parlant, Khaled, l'affamé Khaled, saisissant son mouton par la nuque, le dépeça en morceaux énormes, qui furent dévorés presque aussitôt que dépecés; puis, il approcha de sa bouche lippue la bonde d'un tonnelet de vin de Syrie, et, cette double absorption terminée, il passa le revers de sa man-

che sur ses lèvres en poussant du pied le fût vide, qui roula sur le parquet jusqu'au bas de l'escalier.

Les bravos qui naguère avaient salué Hakim retentirent cette fois en l'honneur de Khaled, et, de fait, ce n'était que justice; car si l'attaque avait pu sembler grandiose, la défense devait paraître sublime.

— A moi ces trois lièvres rissolés dans des amandes de cocos avec des grains de coriandre et des raisins de Chypre, fit Hakim, qui voulut ramener à lui l'attention des spectateurs.

— A moi ces quatre faisans bouillis dans la farine de maïs et arrosés de vin de palmier, répondit Khaled.

— A moi cette large amphore de Syracuse !

— A moi cette grosse dame-Jeanne de vin du Cap !

— A moi ces huit chapelets d'ortolans confits dans la graisse !

— A moi ce buisson de cailles, de grives, de bécassines et de becfigues !

— Et ces deux moitiés de daim marinées dans la saumure !

— Et cette hure de sanglier farcie de piment, de ciboules, d'olives et d'estragon !

— Qu'on me passe ces laitances d'esturgeon aux câpres !

— Et ce pâté de truites au bleu !

— Et ces vingt-quatre cloyères d'huîtres !

— Et ces vingt-huit pintades en daube !

— Et ces trois kanguroos en grillade !

— Moi je demande ces deux *yguanes* à l'étuvée !

— Et moi, ce quatuor de thons salés, vinaigrés et fumés !

— Et moi, cette immense platée de couscoussou au pilau ?

— Et moi, ce bœuf rôti aux topinambours !

— Et moi, tous ces salmigondis d'oiseaux de volière fricassés dans l'huile !

— Et moi, cette pyramide de nids d'hirondelles chinois !

— Et moi, ce couple d'agneaux aux pistaches !

— Et moi, ces trois agoutis flanqués de laitues !

— Bon, nous voilà arrivés aux sucreries, je retiens cette gelée d'ananas !

— Moi j'accapare cette crème à l'essence de rose !

— Vite, expédions ces douze rayons de miel !

— Engloutissons ces quatorze caisses de confitures !

— Sus aux poires, sus aux pêches, sus aux raisins de Sicile !

— Éventrons les melons, trouons les pastèques, écrasons les grenades, écossons les poncires, les cédrats et les oranges !

— Esclaves, adaptez une cannelle à cette futaille de Malvoisie, je veux en boire le contenu à la régalade !

— Et moi, je veux vider jusqu'à la lie cette triple cuve de vin blanc de Samos !

— Défoncez pour moi deux tonneaux d'hypocras !

— Et pour moi, quatre tonnes d'hydromel !

— Versez la cervoise épicée de girofle !
— Et la grossière eau-de-vie de dattes !
— Et l'arack incendiaire, qui brûle tous les gosiers par lesquels il passe !
— Et l'âpre tafia !
— Et la liqueur de gingembre !
— Et l'alcool, extrait du riz !
— Et celui que l'on distille du suc des patates !
— Allons, point de repos, versez toujours !
— Oui, versez, versez, jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Comme si ce dernier appel fait par Khaled d'une voix qui devenait de plus en plus empâtée et par contre de moins en moins distincte, eût dû porter malheur au nègre glouton, à peine l'ex-ministre de Lutfallâh avait-il fini de parler, qu'il tomba lourdement par terre, entraînant dans sa chute le fauteuil sur lequel il était assis. Deux des négrillons se mirent en devoir de le relever, mais ils ne purent y parvenir, et déclarèrent à la reine que Khaled était sur le point de rendre l'âme. Le majordome descendit auprès de lui, et, après l'avoir déposé sur un sofa, constata que la figure du malheureux était horriblement décomposée ; ses gros yeux sortaient presque de leurs orbites, et ses joues étaient marbrées de taches livides ; son ventre désordonnément distendu par la masse prodigieuse d'aliments et de boissons qu'il y avait accumulée, décrivait une anormale convexité, et lui formait comme une sorte de gibbosité antérieure ; il ne parlait plus, ne voyait plus, ne respirait plus ; il était mort.

CHAPITRE XIV

Le breuvage magique.

Eh bien ! madame, dit le garçon tailleur, qui vint poser devant le corps de son ennemi un des flambeaux qui éclairaient la table, afin que Lutfallâh pût tout à son aise vérifier le résultat du duel, ne suis-je pas vainqueur ? J'ai mangé plus que mon adversaire ; j'ai bu, je crois, davantage, et, nonobstant un tel excès, ma tête est restée saine, ma démarche ferme et ma parole nette. Je vous assure que je me sens tout prêt à recommencer le défi, pour peu que cela soit nécessaire, car jamais je n'ai été plus en soif ni plus en appétit. Khaled osait m'accuser de l'avoir calomnié : que devez-vous penser maintenant de cette accusation, après le jugement qu'Allah vient de rendre contre lui ?

— Qu'elle était juste, trois fois juste, et que Khaled méritait de mourir de la mort des traîtres. Esclaves, emportez son cadavre, et qu'il soit donné en pâture à mes jaguars !... Maintenant, Hakim, expliquez-moi comment vous avez pu faire pour sortir victorieux d'une telle lutte. La tâche que vous aviez

entreprise était trop au-dessus des forces d'un seul homme, — et le malheureux Khaled en est la preuve, — pour qu'en la proposant à votre rival vous ne fussiez pas déjà sûr de votre fait. Vous devez porter sur vous quelque amulette protectrice, quelque talisman merveilleux dont le contact vous aura protégé contre la mort à laquelle vous vous exposiez infailliblement. Avouez-le, tout cela est fort extraordinaire !...

— Pas plus extraordinaire, après tout, que l'épisode de Zorobabel !...

— Quel épisode ? Que voulez-vous dire ?

— Je dis que tantôt, en me livrant votre épagneul, vous me donniez, selon vous, droit de vie et de mort sur vous-même, puisque, s'il eût fallu en croire l'inscription gravée sur le collier de Zorobabel, votre existence était attachée à celle de votre petit chien. Eh bien ! madame, Zorobabel est mort, et vous êtes encore vivante ; donc l'inscription a menti, et Votre Majesté a voulu sans doute se jouer de moi...

— Eh ! quand cela serait ! s'écria la reine, aurais-tu l'audace de t'en formaliser ? Voilà donc la belle récompense que je recevrais pour t'avoir accueilli dans mon royaume, misérable mendiant, et pour t'avoir invité à partager ma couronne ? Tu n'es mon mari et mon associé à l'empire que depuis quelques heures, et tu trouves déjà que je vis trop longtemps, et tu as le front de m'en faire le reproche en présence de mes courtisans et de mes serviteurs !... Gardes, qu'on saisisse le régicide et qu'on l'étrangle devant moi avec le même lacet de soie qui a déjà servi à ses 484 prédécesseurs ! Pour moi la vie commune serait désormais impossible avec un homme aussi ingrat !...

La reine n'avait pas fini de parler que le Tunisien entouré, garrotté, bâillonné, était déjà pendu par l'extrémité du lacet fatal à l'anneau d'or qui s'arrondissait au sommet de la voûte.

— Kaffâh, dit la magicienne à son professeur de gymnastique, grimpe sur cette cariatide et suspends-toi par les deux mains aux chevilles du condamné. Robuste et pesant comme tu l'es, tu forceras son corps à descendre, et de cette façon tu l'empêcheras de souffrir trop longtemps. Les plus courtes pendaisons sont les meilleures !... Hâte-toi ; ces dames et moi nous sommes fort impatientes de voir les grimaces que va faire le maraud lorsque la langue lui sortira d'un demi-pied hors la bouche !... Ah ! la bonne idée que j'ai eue là ?...

Et la goule riait aux éclats, en donnant à haute voix ces sanguinaires instructions, et ce rire, aussi aigre et aussi sec que le cri d'une chouette, retentissait lugubrement aux oreilles du pauvre Hakim.

— Horam et moi nous aurions dû prévoir ce qui m'arrive maintenant, se disait l'infortuné voyageur ; au lieu de me quitter, après m'avoir fait cueillir l'herbe *moly*, l'apéritif merveilleux, le dictame souverain, bien connu des insectes et des oiseaux aquatiques et dont ils se servent pour digérer outre mesure et vivre cent ans, il aurait dû rester caché dans mon sein, comme il avait fait d'abord, et peut-être à cet instant suprême trouverait-il pour moi

dans sa tête d'épagneul un moyen de salut. Plus d'espoir! il faut mourir!... Le sang afflue en bouillonnant dans mon cerveau, les oreilles me tintent affreusement, un brouillard épais passe et repasse devant mes yeux, je ne respire plus, je ne pense plus...

A ce moment, les deux mains du gymnaste saisirent les jambes de Hakim, en les entraînant de haut en bas, et l'un des bras du condamné, en se heurtant contre sa ceinture, rencontra la mèche de cheveux que Safia avait remise au Tunisien, en lui faisant promettre qu'il presserait cette mèche contre ses lèvres s'il se trouvait jamais en danger de mort.

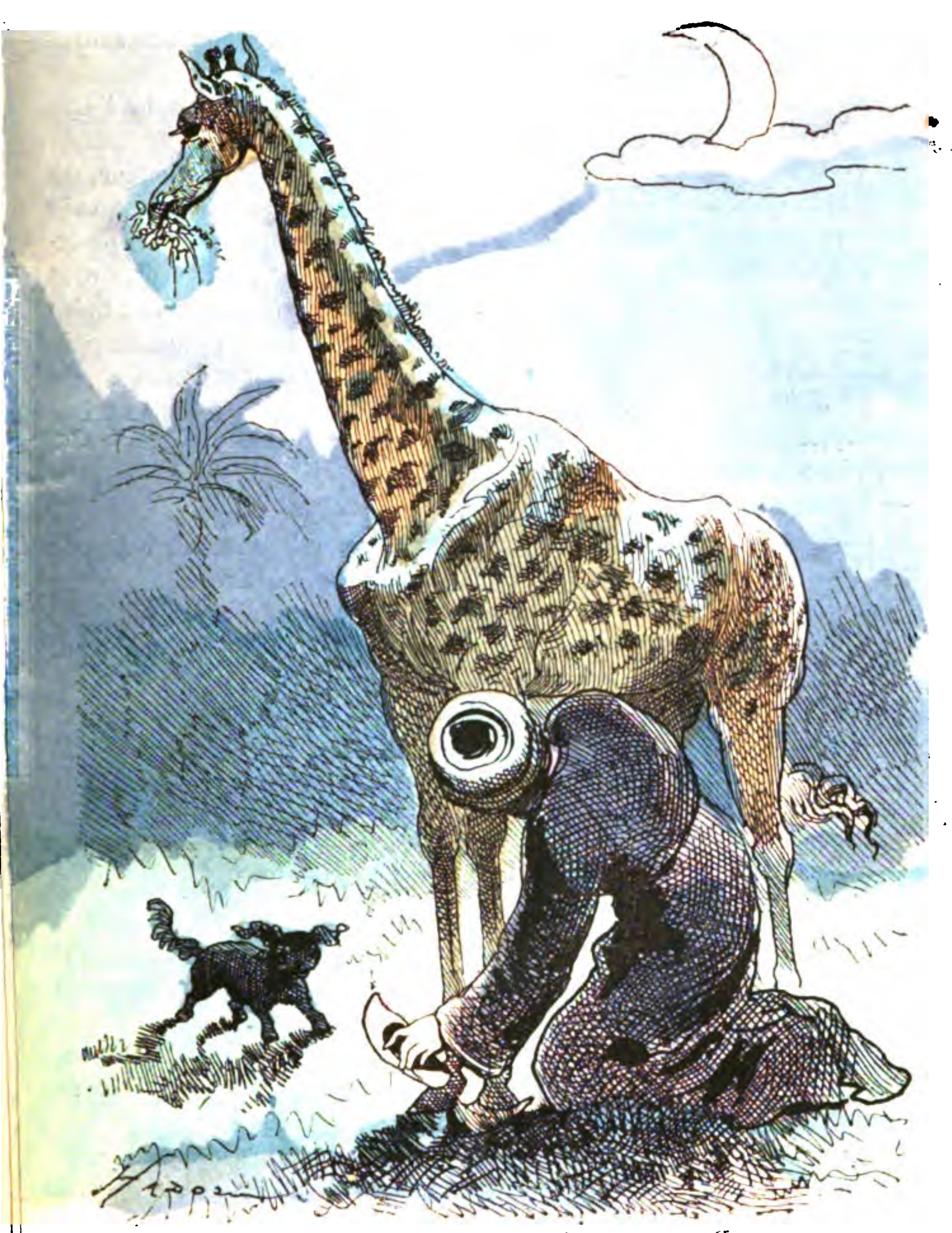
Prompt comme l'éclair, le souvenir de cette promesse traversa l'esprit du garçon tailleur, et, avec cette force surhumaine que donne l'instinct de la conservation, Hakim, rompant les liens qui retenaient ses poignets, porta rapidement à sa bouche le sachet de taffetas qui contenait les cheveux.

A l'instant même, l'asphyxie cessa, les sensations douloureuses se dissipèrent comme par enchantement, et le Tunisien n'eut qu'à fouiller dans la poche de son caftan pour en retirer un yatagan bien affilé avec lequel il coupa la corde fatale ; le nœud coulant fut tranché, et le pendeur entraîné par le pendu vint tomber lourdement sur le parquet.

Lutfallâh tendit la main au garçon tailleur pour se relever, et, cherchant à dissimuler sa stupéfaction sous une apparence d'enjouement :

— Eh bien ! dit-elle à Hakim, j'espère que cette fois encore vous avez eu bien peur ; avouez-le, vous croyiez pour tout de bon que je voulais vous faire pendre ? J'avais donné le mot à Kaffâh, mon gymnaste, et vous voyez qu'il a parfaitement exécuté sa consigne, en vous laissant couper la corde quelques minutes avant le moment décisif. Pardonnez-moi donc cette mystification ; je vous promets, foi de reine, que ce sera la dernière de celles que j'aurai organisées contre vous. Maintenant, et pour finir gaiement cette journée, comme aussi pour vous reposer des différentes émotions par lesquelles vous avez passé, nous allons, si vous le voulez bien, prendre place dans ma salle de concerts qui joint celle-ci ; là, pendant qu'étendu nonchalamment sur de soyeux coussins, vous savourerez tout à votre aise les conserves de roses ambrées qui vous seront servies, mes musiciens et mes danseuses essayeront de vous divertir en exécutant devant Votre Excellence leurs pas les plus voluptueux et leurs morceaux de chant les plus passionnés. Assise à vos pieds sur un tabouret, comme une esclave près de son maître, j'écarterai avec cet éventail les moustiques ou les phalènes qui auraient l'indiscrétion de venir se poser sur votre front, sur votre beau front, ô mon sultan : venez donc, car il se fait tard, venez, cher seigneur, venez...

Ce flot de caressantes paroles était accompagné d'œillades si langoureuses, de gestes si enfantins, d'attitudes si délicieusement provocantes, que le Tunisien, pour résister à l'ennemi qui cherchait maintenant à l'attaquer par les sens, avait besoin de se rappeler que l'adorable créature suspendue à son bras et dont les yeux pleins de volupté plongeaient dans les siens, était bien



Hakim déchaussant la Girafe. (Page 101.)

cette même goule, ce même monstre moitié femme et moitié *lémure*, à qui la famille de Sandjak était redevable de tous ses malheurs.

Quand le couple royal fut installé dans le salon de musique, et que les chœurs d'almées et de chanteuses eurent commencé leurs exercices, Lutfallâh

fit un signe de tête à une esclave cafre, qui plaça sur une petite table, devant les époux, une aiguière d'argile, une tasse en porcelaine du Japon, une cuiller d'or et une boîte pleine de conserve de roses parfumée.

La magicienne plongea la cuiller dans la boîte, et la présenta ensuite à son mari, qui refusa très-courtoisement de manger le premier.

— Vous vous défiez encore de moi, je le vois bien, mon cher seigneur, dit Lutfallâh, et vraiment j'ai mérité cette défiance... Vous voyez pourtant que je n'hésite nullement à avaler cette cuillerée tout entière, et qu'ainsi vous pourriez m'imiter sans péril. Mais qu'à cela ne tienne, et, pour vous rassurer tout à fait, comme aussi pour changer le cours fâcheux de vos idées, je veux boire avant vous, afin que désormais vous cessiez de me prendre pour une empoisonneuse. Cette aiguière contient de l'eau aromatisée de feuilles d'oranger, un mélange délicieux, et qui procure les songes les plus agréables ; je vais en verser quelques gouttes dans cette tasse, et ensuite nous y tremperons nos lèvres chacun à notre tour, en commençant par moi.

— Encore un piége, pensa le Tunisien.

Et tandis qu'il se demandait par quel moyen il pourrait refuser de boire, de même qu'il avait refusé de manger, il crut remarquer que la reine, en saisissant le vase pour le porter à sa bouche, pressait fortement, avec le petit doigt de sa main droite, un ornement placé en saillie sous la tasse même, et affectant quelque peu la forme d'une olive colorée de bleu.

Vis-à-vis de cette olive, et de l'autre côté de la circonférence formée par le fond de la tasse, Hakim observa un autre ornement de même structure, coloré de rouge, mais sur lequel Lutfallâh semblait éviter soigneusement de poser la main.

— Buvez, seigneur, il en reste encore assez pour vous, dit la magicienne, en offrant à son mari la tasse mystérieuse.

Hakim la prit respectueusement, puis, s'inclinant comme pour saluer la reine, il fut si malheureux ou si maladroit dans sa salutation, qu'il accrocha avec l'un de ses pieds celui de la petite table, et la renversa par terre avec tout ce qu'elle contenait.

Tumultueux incident qui empêcha Lutfallâh de remarquer que le Tunisien, en buvant, avait, à l'instar de son épouse bien-aimée, appuyé le petit doigt de la main droite sur l'olive bleue.

— Grande reine, dit Hakim, après s'être excusé de sa maladresse, il reste encore au fond de cette tasse une ou deux gorgées de potion que je n'ai pas bues ; vous connaissez le proverbe qui dit que pour connaître la pensée d'un buveur, il faut boire jusqu'à la dernière goutte de son verre ; peut-être serait-il agréable à Votre Majesté de savoir ce que je pense d'elle ?

— Mais certainement, répondit Lutfallâh, en fixant attentivement Hakim, et en touchant de nouveau l'olive bleue.

Au moment même où elle buvait, disons mieux, où elle feignait de boire (puisque l'olive cachait un ressort superposé à un double fond), le Tunisien

posa brusquement sa main sur la marque rouge, qui, comme il l'avait très-subtilement deviné, était placée là pour neutraliser l'effet de la bleue, et fermer l'issue ouverte par celle-ci.

Prise au dépourvu par ce geste, la reine se trouva forcée de boire, ne fût-ce que pour ôter à Hakim tout prétexte de soupçon, et en moins de quelques secondes, le garçon tailleur la vit subitement fermer les yeux et se laisser tomber à la renverse sur les coussins placés derrière elle.

Lutfallâh dormait, et le stratagème qu'elle avait ourdi contre son ennemi s'était retourné contre elle-même.

Ce singulier incident fit tout à coup cesser les chants et les danses, et Hakim, après avoir ordonné à quelques esclaves de joindre leurs bras en faisceau pour former à la reine une litière vivante aussi douce que possible, se dirigea avec elle vers la chambre nuptiale.

CHAPITRE XV

La chambre nuptiale de la reine des Vampires.

C'était une haute et large salle, dont les quatre murs étaient revêtus de porphyre dans toute leur étendue. Des hexaèdres de rubis brun formant le plancher et le plafond, répandaient sur les objets placés dans cette chambre ou sur les personnes qui y entraient, une teinte sanguinolente assez prononcée.

Quatre squelettes taillés chacun dans un seul grenat qu'on avait creusé en dedans, renvoyaient au spectateur, par les effrayantes cavités de leurs yeux et de leurs mâchoires, aussi bien que par l'horrible trèfle de leur nez, la lumière de quatre lampes placées à l'intérieur, et ajoutaient ainsi à la lugubre illusion qui semblait être dans cet appartement le principal élément décoratif.

Cinq marches de stuc rouge conduisaient à l'estrade sur laquelle était dressé le lit de la magicienne ; les rideaux de satin couleur de sang, qui garnissaient ses quatre faces, étaient soigneusement tirés, et au sommet du baldaquin, quatre têtes de serpents, dits *fers de lance*, sculptées dans les piliers de cèdre, enflaient leurs crêtes monstrueuses, dardaient leurs crochets rougeâtres, et faisaient étinceler leurs yeux encolérés.

Hakim, en déposant Lutfallâh sur le bord de l'estrade, crut entendre à travers les rideaux du lit quelque chose comme le souffle d'une poitrine humaine, et en même temps il lui sembla voir briller, puis disparaître tout à coup, une lueur pareille à celle que produisent pendant la nuit les prunelles vertes d'un chat ou celles d'un hibou.

Il souleva les plis de l'étoffe pour vérifier si quelqu'un n'était pas caché ou

couché là ; mais le dessus du lit paraissait vide ; vides aussi le dessous et les deux ruelles.

La prétendue apparition n'était donc qu'une hallucination.

C'est ce que pensa du moins le Tunisien, qui, après avoir fermé les rideaux, se hâta de congédier ses esclaves.

Dès qu'il fut seul, il ouvrit une des deux fenêtres faisant face à l'estrade, et terminée par un balustre qui communiquait avec les jardins.

L'atmosphère était chaude et pesante, comme aux approches d'un orage, et, à l'horizon, de gros nuages d'un gris terne, zébrés de blanc, s'amassaient peu à peu dans le ciel.

A travers leurs épaisses vapeurs, on apercevait le visage blafard de la lune dont les yeux rougis semblaient pleurer du sang.

Un calme funèbre régnait dans le parc, qui avec ses longues allées d'ifs et de cyprès, offrait quelque ressemblance avec un cimetière.

Le silence de la nuit fut tout à coup rompu par un bruit léger, et presque insaisissable même, à cause de l'éloignement ; on eût dit le cri d'un animal de minime taille, se faisant entendre au milieu des bois.

— Voilà le signal que m'avait promis Horam, se dit Hakim ; allons, il est temps d'agir.

Et descendant l'escalier qui faisait suite au balustre, il commença son voyage au milieu du parc.

Après avoir traversé maintes avenues, et enjambé maints fossés, il entra dans une espèce de hallier formé par de jeunes plants de bouleaux et de trembles, mais il s'arrêta tout à coup en entendant derrière lui les pas de deux personnes.

Résolu à tout, il enveloppa son bras gauche autour de son manteau, tira son khandjiar et fit brusquement volte-face, afin de punir de leur indiscrétion les curieux attachés à sa piste.

Il ne vit personne, et si, comme il l'avait cru d'abord, il eût été suivi, il lui aurait été impossible, en se retournant, de ne pas voir les personnes qui le suivaient, le hallier se trouvant placé à l'extrémité d'une verte pelouse qu'éclairaient très-suffisamment les rayons de la lune.

Souriant intérieurement de cette méprise, le Tunisien poursuivit sa route, et se heurta bientôt contre les poteaux d'une palissade.

— C'est bien là, dit-il, l'enclos que m'a désigné mon ami l'épagneul, et dans lequel, suivant lui, Aïchah est retenue captive. Escaladons ce retranchement à la force du poignet.

L'escalade fut longue et pénible à effectuer, car la cime de chaque poteau était revêtue de griffes d'acier qui rendaient très-périlleuse une ascension de ce genre.

Toutefois, et grâce à son agilité corporelle, le Tunisien parvint sain et sauf dans l'enclos.

Il fut d'ailleurs amplement récompensé de sa persévérance en apercevant

tout d'abord à quelques pas de lui la girafe blanche, dont la tête juchée au bout d'un cou phénoménal dépassait les citronniers et les cocotiers voisins.

CHAPITRE XVI

La girafe blanche.

Une petite boule noire aboya tout à coup, et se mit à japper autour de Hakim : c'était Horam l'épagneul, qui venait remercier son libérateur de l'exactitude avec laquelle il se trouvait au rendez-vous.

— N'oublie pas de prendre dans ce massif une ou deux touffes de menthe sauvage, dit le petit chien ; il est nécessaire que tu attires l'attention d'Aïchah avec cette plante, pour que la pauvre métamorphosée te laisse approcher d'elle, car, en perdant sa forme première, elle a perdu en même temps le souvenir, la parole et la pensée.

Hakim se pencha vers le massif que lui avait indiqué Horam, et arracha une poignée de l'herbe sauvage.

Ensuite il marcha droit à la girafe, qui s'enfuit d'abord de toute la vitesse de ses longues jambes, puis détourna la tête, comme si elle eût flairé la senteur aromatique que les feuilles de menthe répandaient dans l'air ambiant.

Vraisemblablement cet arome exerçait sur elle une influence nerveuse très-marquée, car, après quelques secondes d'hésitation, elle revint sur ses pas, s'avança craintivement près de Hakim, et tondit de toute la largeur de sa langue rose la verte frondaison que lui offrait le Tunisien.

— A l'œuvre ! cria Horam, déchausse bien vite le pied droit... et mets ensuite la pantoufle dans ta poche.

— Bon, voilà qui est fait !... maintenant passons au pied gauche.

— Hâte-toi, hâte-toi ! si Lutfallâh se réveillait ?... si elle arrivait ici ?...

— C'est impossible, elle dort... Oh ! je t'assure qu'elle dort bien !...

— Crois-tu, Hakim ? s'écria une voix stridente, dont l'accent fit tressaillir les deux amis.

La magicienne était devant eux, suivie de son âme damnée, le nègre Khaled, qui, laissé pour mort une heure auparavant, paraissait maintenant aussi vigoureux et aussi robuste que jamais.

Malgré l'obscurité de la nuit, les visages de ces deux êtres fantastiques brillaient d'un éclat particulier, tout à fait semblable à celui que produit sur les corps environnants la réverbération d'un brasier.

La pupille ronde de leurs yeux, démesurément dilatée, comme celle des carnassiers à l'heure de l'affût, et leurs longues dents blanches qui se hérissaient, quand leur bouche hideuse s'entr'ouvrait pour sourire, donnaient à leur

physionomie un caractère de diabolique férocité, que le Tunisien n'y avait point encore remarqué.

— Ah ! cher époux, tu voulais donc m'enlever ma captive ? ajouta Lutfallâh; il faut convenir que ton plan était savamment combiné pour cela ; tu tuais Khaled, tu m'endormais ensuite, et puis bonsoir ! dénichés les oiseaux, envolée Sa Majesté le Tunisien, avec Sa Seigneurie l'Épagneul et Sa Hautesse la Girafe !... Heureusement que Khaled est très-bien portant, et qu'il m'a réveillée ; sans cela!... Allons, nègre, allons, partage en deux d'un coup de sabre cet abominable petit chien et prépare la belle Aïchah à m'ouvrir son cœur, — son cœur, ses veines et ses artères,—car minuit va sonner et il faut en finir!... quant à mon quatre cent quatre-vingt cinquième mari, son compte est fait !...

— Et le tien aussi, sorcière abominable, exclama le garçon tailleur, en portant à la magicienne un coup de poignard en pleine poitrine.

La lame du khandjiar se brisa comme une tige de verre, avant même d'avoir effleuré la robe de Lutfallâh, et la reine, écartant d'un geste ironique son débile antagoniste, fondit sur Aïchah, pendant que Khaded levant son cimeterre sur le prétendu Zorobabel se préparait à exécuter l'arrêt de mort prononcé par sa maîtresse.

Tout semblait irrémédiablement perdu, lorsque Hakim adressant mentalement une dernière oraison à Allah, et reprenant la mèche de cheveux qui lui avait déjà été si utile, enfonça cette mèche tout entière dans le gosier de Lutfallâh, au moment même où celle-ci saisissait Aïchah pour la dévorer.

La magicienne se débattit, recula, et poussa un grand cri dont le bruit se perdit aussitôt dans celui d'un déchirement convulsif qui fit osciller la terre sur sa base.

Le ciel était devenu subitement incandescent, et des millions de bulles enflammées pleuvaient du haut des nues empourprées.

Hakim se traîna, plutôt qu'il ne marcha, vers la fille de Sandjak, et lui retira promptement la deuxième pantoufle.

Aussitôt la secousse produite par le tremblement augmenta, un gigantesque craquement, accompagné d'une détonation effroyable, retentit dans l'espace, et le Tunisien inanimé tomba sur le sol.

Quand il rouvrit les yeux, il se trouva couché sur le gazon de l'oasis, autour d'un monceau de ruines fumantes, et près de lui il aperçut une naine décrépite, avec laquelle un jeune homme et une jeune femme causaient à voix basse.

Tous trois paraissaient épier l'instant où le Tunisien allait reprendre ses sens.

— Lève-toi, Hakim, dit alors la prophétesse, en lui tendant la main ; ta tâche n'est pas encore terminée, bien que tu aies réussi à détruire notre ennemie commune, en l'étouffant avec cette mèche de cheveux qui avait reçu l'ablution sainte de la fontaine de Djem-Djem, fontaine qui coule à la Mekke. Grâce

à toi, Lutfallâh n'est plus, et la ville des enchantements, ainsi que les êtres maudits qui l'habitaient, y compris Khaled, l'indigne frère de mon serviteur Bajadzid, sont maintenant réduits en cendre. Grâce à toi encore, Horam et Aïchah, que tu vois à mes côtés, viennent d'être rendus à l'existence, à la liberté, à l'amour. Plus tard, tu recevras leurs remercîments; quant à présent, un autre soin te réclame. Regarde autour de toi : reconnais-tu ces quatre cent quatre-vingt-quatre pierres noires, que Lutfallâh te montra dans ses jardins, lorsque tu débarquas chez elle ? Le feu du ciel a calciné la surface de ces dalles, et l'a changée en un gril ardent, sur lequel tu dois marcher, pieds nus, en tenant à la main les pantoufles de Kadidjah, si tu tiens à délivrer les quatre cent quatre-vingt-quatre jeunes hommes qui dorment d'un sommeil momentané sous ce basalte. Te sens-tu disposé à tenter l'aventure ?

— A l'instant même, répondit Hakim, qui d'une main saisissant les pantoufles, et de l'autre égrenant son chapelet, se mit à courir, pieds nus, sur le pavé rougi à blanc. Aïchah et Horam, tous deux agenouillés et levant tous deux les mains au ciel, priaient dévotement Mahomet pour leur libérateur.

A chaque pas que faisait Hakim sur la lave, répondait un coup de tonnerre lointain, et qui semblait sourdre des profondeurs de la terre.

Les dalles disparaissaient une à une, par les fissures du sable desséché.

— Eh ! bien, jeune homme, as-tu été brûlé par la flamme céleste ? demanda la devineresse au Tunisien, lorsque le dernier coup de tonnerre eut retenti.

— Non, en vérité, et je m'étonne même de n'avoir pas ressenti en marchant la plus légère douleur.

— C'est ainsi qu'Allah défend ceux qui le servent, fit observer sentencieusement la naine.

— Puissent du moins, dit Hakim, mes quatre cent quatre-vingt-quatre prédécesseurs être libres désormais, au moyen de cette épreuve ! mais où sont-ils, et pourquoi ne les vois-je pas ?

— Tu les rejoindras tout à l'heure, lui dit la naine, et ce sera là ta récompense. Maintenant, rends-moi ces précieuses pantoufles, qui doivent rester déposées dans le vestibule de la Kaaba, comme de saintes reliques provenant de la première femme de notre grand prophète, et reçois en échange cet anneau d'argent. Aussitôt que tu l'auras passé au quatrième doigt de la main gauche, — celui qui correspond directement au cœur, — dis aux deux enfants de Sandjak de s'appuyer chacun sur ton épaule ; en quelques secondes, vous serez transportés tous trois à Tunis, chez Safia, qui vous attend et que j'ai prévenue. Mon intervention vous devient inutile maintenant, vous ne me verrez donc plus, adieu !

Pendant que la naine parlait encore, sa chétive personne semblait se dissoudre en vapeur, et bientôt même cette vapeur cessa de devenir visible.

Quelques instants plus tard, nos trois voyageurs se trouvaient transportés dans la maison de Safia, aussi rapidement que par la pensée, et, tout d'abord,

ils virent aux alentours de la ville une foule immense de peuple, qui agitait en l'air des branches de palmier, en criant :

— Gloire et prospérité à notre nouveau sultan !

Quatre à cinq cents jeunes soldats, armés de casques, de lances et de cuirasses d'or, formaient la haie de chaque côté de la route, au milieu de laquelle on apercevait le palanquin royal, doucement balancé sur le dos d'un éléphant blanc.

Une femme rayonnante de beauté, de jeunesse et de parure, descendit de ce palanquin : c'était Safia.

Après avoir longuement et tendrement embrassé sa belle-fille, elle prit le diadème que l'agha portait sur un coussin bleu, brodé d'argent, et le tendit à Hakim en disant :

— Ami, les quatre cent quatre-vingt-quatre musulmans que tu as sauvés, et que tu vois ici réunis en armes, t'offrent la couronne de ce royaume, aujourd'hui vacante par la mort du sultan Abd-el-Azis. Prends-là donc, et reçois en même temps, avec ma main, le MILLIARD D'OR que j'ai promis de payer à celui qui me rendrait mon Aïchah bien-aimée.

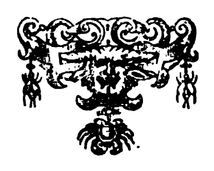
— Je garde la main, mais je fais présent du milliard aux pauvres, répondit Hakim ; quant à la couronne, les Tunisiens voudront-ils me permettre de la partager avec mon cher Horam ?... De cette façon, au lieu d'un seul chef, Tunis en aurait deux, suivant le vieil adage : « Deux bons sultans valent mieux qu'un. »

— Oui, oui, vivat pour Hakim ! vivat pour Horam ! s'écria la foule en acclamant ses nouveaux maîtres.

Les doubles noces furent célébrées, dès le lendemain, avec une splendeur toute royale, et les réjouissances publiques qui suivirent ces deux mariages durèrent près de trois mois.

Ce fut, dit-on, l'un des sultans tunisiens de la dynastie d'Hakim et d'Horam, qui fonda, trois siècles après notre sainte hégire, le fameux *pèlerinage des pantoufles de Kadidjah,* qui pendant longtemps a compté parmi les plus grandes solennités de la liturgie mahométane.

FIN DES PANTOUFLES DE LA GIRAFE.



La prochaine livraison commencera :

FÉLICIO OU LA FLUTE ENCHANTÉE.

FÉLICIO OU LA FLUTE ENCHANTÉE

CONTE FANTASTIQUE

PAR L.-A. BOURGUIN



A peine eut-on entendu les sons de la flûte, que pages, valets, et le roi lui-même, se mirent à danser. (Page 110.)

FÉLICIO, ou LA FLUTE ENCHANTÉE [1]

CHAPITRE PREMIER

La Biche.

Sur le versant oriental d'une des plus sauvages montagnes des Alpes, le jeune berger Félicio avait conduit et gardait ses chèvres. Les premiers rayons du jour se montraient à peine et faisaient étinceler les perles que la nuit dépose à la pointe des herbes. Appuyé contre un arbre, Félicio tira de sa panetière une petite flûte de buis, et il s'apprêtait à faire redire à l'écho quelques airs champêtres, lorsqu'il crut entendre des gémissements étouffés sortir d'un ravin profond qui s'ouvrait à quelques pas de lui. S'étant approché jusqu'au bord du rocher, il prêta l'oreille et perçut distinctement des cris plaintifs.

— C'est sans doute, pensa-t-il, un voyageur qui, égaré la nuit dans nos montagnes, sera tombé au fond de ce gouffre.

Aussitôt il remplit d'un lait pur la gourde suspendue à son flanc, il prend son bâton ferré, et comme tous les sentiers de cette âpre contrée lui sont connus, et que son pied est aussi sûr que celui de ses chèvres, il descend presque en courant les pentes escarpées ; en moins d'un quart d'heure il arrive au fond du précipice. Là, il trouve étendue au pied des rochers, une petite biche blessée, qui bramait lamentablement, et dont les cris douloureux lui avaient paru, entendus d'en haut, ceux d'une voix humaine. Touché de pitié, Félicio s'agenouilla près de la pauvre bête, et, versant de sa gourde un peu de lait dans le creux de sa main, il le présenta à la biche qui but avec bien de la peine, car elle était couchée sur le côté et ne pouvait se bouger. La gourde une fois vidée, Félicio se mit en devoir d'extraire une longue flèche qui était restée attachée à l'un des flancs du pauvre animal. Il s'y reprit à plusieurs fois : la flèche était armée d'un fer recourbé et s'était brisée dans la plaie ; mais il mit tant de patience et d'adresse, qu'il parvint à la dégager. Cela fait, il courut vers une source d'eau vive jaillissant d'une roche voisine ; il y remplit sa gourde, et revint laver la blessure de la biche, qui tournait sur lui des yeux pleins de reconnaissance, et lui léchait les mains.

Le plus difficile restait à faire.

— Si je te laisse ici, ma petite amie, dit Félicio, avant que tes forces soient revenues, tu deviendras la proie des loups et des ours de la montagne ; mais je ne t'abandonnerai pas. Je veux tenter du moins de te porter jusqu'à l'endroit où paissent mes chèvres, et de là, quand le soir sera venu, avec l'aide d'un de mes compagnons, je te transporterai sur un brancard au village.

[1] Traduction et reproduction formellement interdites.

Ayant ainsi parlé, il chargea avec précaution la biche sur ses épaules; et, s'aidant de son bâton, il se mit à gravir l'abrupt et rude sentier de la montagne.

L'entreprise était difficile. Plusieurs fois Félicio fut obligé de s'arrêter pour se reposer. Il cheminait lentement, craignant qu'une marche plus rapide et des mouvements trop brusques ne fissent souffrir la pauvre bête. A chaque instant, des quartiers de roc le forçaient à faire de longs détours. Tout autre que Félicio se fût rebuté, mais son courage était à toute épreuve. Il employa plusieurs heures à cette pénible ascension, et atteignit enfin le plateau d'où il était parti.

CHAPITRE II

La Fée.

Félicio déposa son cher fardeau au pied d'un chêne. Il essuya la sueur qui baignait son front, et prenant dans sa panetière un gros morceau de pain bis, il se mit à le dévorer.

La biche avait refusé de prendre sa part et s'était contentée d'un peu de lait.

Le soleil était alors dans toute sa force. Accablé de fatigue et vaincu par la chaleur, le jeune berger s'étendit à l'ombre auprès de sa protégée, qu'il caressa de la main, et bientôt il s'endormit profondément.

Pendant son sommeil, il eut une vision : il lui semblait qu'une dame jeune et belle se tenait debout devant lui. Elle était vêtue d'une robe de gaze de couleur fauve, rayée de lames d'argent. Une couronne de verveine blanche ceignait ses beaux cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules. Sa démarche était noble et imposante, mais dans ses yeux bleus respirait une bonté céleste.

— Félicio, lui disait-elle d'une voix pleine de douceur, tu m'as sauvé la vie. Je suis la fée Bichette. Comme mes sœurs, les autres fées, une loi rigoureuse du destin m'astreint tous les sept ans à passer sept jours entiers sous la forme d'un animal; et, tant que dure cette métamorphose, nous sommes soumises à tous les accidents de la vie terrestre, même à la mort. Changée en biche, je m'ébattais hier dans la forêt voisine, quand une meute cruelle me donna la chasse. Pour me dérober à sa poursuite, je voulus franchir le précipice qui s'ouvre à quelques pas d'ici; mais, au milieu de mon élan, je me sentis atteinte par la flèche d'un chasseur, et je tombai au fond du gouffre. Les chasseurs n'osèrent y descendre et ils rappelèrent leurs chiens, dont j'entendis encore longtemps les cris féroces. J'eus à souffrir toute la nuit d'une soif ardente et de la blessure qui me déchirait le flanc. Je serais morte à cette heure, si ton bon cœur ne t'eût amené vers moi, et si, par ton ingénieuse

adresse, tu ne fusses parvenu à me délivrer de cet horrible fer qui enflammait mon sang et me causait d'atroces douleurs. Maintenant que le septième jour de ma transformation vient d'expirer, et que j'ai repris ma forme et ma puissance de fée, je veux, ami, te témoigner ma gratitude. Prends cette petite flûte de cristal : toutes les fois que tu en tireras des sons, je serai près de toi, et tu n'invoqueras pas mon assistance en vain.

Ayant ainsi parlé, elle frappa dans ses mains. A ce signal, un cerf d'une blancheur éblouissante, dont les cornes dorées étaient enlacées de guirlandes de fleurs, accourut en bondissant et s'arrêta devant elle. La fée s'élança avec grâce sur son dos, salua de la main Félicio, et disparut bientôt dans la forêt.

CHAPITRE III

La Flûte enchantée.

Félicio se réveilla et fut bien surpris de ne plus trouver la biche à son côté; mais sa surprise redoubla, quand il aperçut près de lui sur le gazon une flûte en cristal, exactement semblable à celle que la fée lui avait montrée dans son rêve. Il la prit et l'appliqua à sa bouche. Il en sortit des sons si mélodieux que ses chèvres, qui s'étaient dispersées dans les roches buissonneuses, accoururent toutes et se mirent à cabrioler autour de lui; les chevreaux bondissaient et se livraient à mille jeux folâtres. Enfin un vieux bouc, nommé Bocco, la terreur de ses rivaux, et dont le regard louche et menaçant s'adoucit pour la première fois, se dressa sur ses pieds de derrière et dansa une sarabande de la meilleure grâce du monde.

Félicio retourna au logis en jouant de l'instrument féerique. Tous les oiseaux des environs l'accompagnaient de leur ramage, et voletaient de buisson en buisson sur son passage. Quand il fut près du village, deux voisines qui se disputaient et étaient prêtes à se prendre aux cheveux, s'embrassèrent les larmes aux yeux, et se jurèrent une éternelle amitié. Tous les jeunes garçons, toutes les jeunes filles sortaient dans les rues en chantant et en dansant. Dès qu'il fut entré dans la cour de la ferme, les valets et les servantes, abandonnant soudain leurs travaux, se prirent par la main et formèrent une ronde à laquelle vint bientôt se mêler toute la jeunesse du village. Dame Marguerite elle-même, la vigilante fermière qu'on n'avait jamais vue sourire, prit la main de maître Mathurin, gros fermier du voisinage, entra avec lui au milieu de la ronde, et fit une vingtaine de tours de valse, en pirouettant sur elle-même, à la manière allemande. Oubliant sa parcimonie ordinaire, elle fit monter de la cave un tonneau de vin, et offrit généreusement à boire aux danseurs. La fête se prolongea pendant une partie de la nuit. Cependant les poulains hennissaient de joie, les chevaux piaffaient, les veaux se culbutaient, les agneaux

bondissaient, les poules coquetaient, les pigeons roucoulaient, et les moineaux réveillés pierrotaient sur le bord des toits, et témoignaient, par le battement de leurs ailes, la part qu'ils prenaient à l'allégresse générale.

CHAPITRE IV

Le Départ.

Pendant le reste de la nuit, Félicio ne dormit guère : les événements de la journée, surtout les merveilles produites par sa flûte, occupaient son esprit. Sûr de la protection de la fée, il prit la résolution de voyager. Il n'était à la ferme qu'un pâtre à gages. Fils d'un pauvre officier piémontais, mort au service de l'Autriche, il avait vu sa bonne mère expirer dans ses bras ; et, se trouvant sans ressources, il était entré au service de dame Marguerite, veuve riche, d'un caractère dur et despotique, qui cependant avait toujours traité l'orphelin avec bonté, parce qu'elle avait connu sa mère, et que, d'ailleurs, il mettait beaucoup de zèle et d'exactitude à remplir ses devoirs.

Félicio se leva de bonne heure, et fit part à dame Marguerite de l'intention où il était de la quitter pour courir le monde. La digne matrone ne combattit que faiblement ses projets. Elle était encore toute honteuse de ses pirouettes de la veille, et craignant que la fête de la nuit dernière ne se renouvelât au détriment de sa réputation et surtout de sa cave, elle donna à Félicio d'excellents conseils sur la conduite qu'il aurait à tenir dans le monde, lui remit son petit pécule, y ajouta deux pièces d'or, l'embrassa, le conduisit jusqu'à la porte de la ferme, et le poussa doucement dehors, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités.

Félicio fut d'abord un peu étourdi de ce brusque congé; mais le grand air, le beau soleil, et l'indépendance qu'il venait de recouvrer, eurent bientôt ramené sa bonne humeur. Au premier village qu'il eut à traverser, il prit sa flûte, et, dès les premiers sons qu'il en tira, il vit l'allégresse s'épanouir sur tous les fronts, et la bienveillance sourire dans tous les yeux. Chacun vint lui offrir d'entrer dans sa maison pour s'y reposer et y prendre quelques rafraîchissements. Il n'eut que l'embarras du choix, et quand il demanda le prix de son déjeuner, les bonnes gens, qui l'avaient reçu, crurent qu'il se moquait, et répondirent gracieusement que c'était à eux de le remercier pour la préférence qu'il leur avait accordée.

Nous n'entreprendrons pas de décrire le voyage de notre héros. Il nous suffira de dire que partout il fut accueilli avec empressement, flatté, caressé. Partout les sons cristallins de sa flûte ramenaient la paix dans les ménages, la concorde entre les voisins divisés, appelaient la joie, la danse et les plaisirs.

Plus de rixes, plus de propos grossiers, plus de procès. La plus exquise politesse succédait à la rudesse des mœurs rustiques. Des rapports affectueux s'établissaient, de doux liens se formaient; les vrais amis, les vrais amants s'en aimaient mieux, et les cœurs insensibles eux-mêmes éprouvaient pour la première fois la douceur des tendres sentiments.

Après avoir traversé une partie de l'Italie, de la Suisse, du Tyrol et de l'Allemagne, Félicio arriva un beau matin à un des sept châteaux du roi de Bohême. Ce prince y faisait alors sa résidence. Là, les sons de la flûte enchantée produisirent leur effet ordinaire. A peine on les entendit, que pages, valets, marmitons, dames de compagnie, filles d'honneurs et cuisinières, se précipitèrent sur l'esplanade du château et commencèrent de joyeuses contredanses. Le suisse du palais, lui-même, figura dans un des quadrilles, en habit galonné, et sa hallebarde à la main. Le bon roi de Bohême, qui passait sa vie à regarder par la fenêtre, descendit à la hâte, et oubliant son âge et son rang, dansa une pastourelle entre les deux plus jolies caméristes du château.

CHAPITRE V

La Cour.

Cependant la reine entendit le bruit de la fête, et s'étant approchée d'une des croisées, elle fut témoin de ce scandale. Elle envoya bien vite son écuyer tranchant pour rappeler le roi. Mais l'écuyer, arrivé sur l'esplanade, se sentit en belle humeur et se mêla gaiement à la troupe joviale. La reine, qui le vit à travers la vitre, dépêcha son grand chambellan pour aller tirer les oreilles au désobéissant écuyer et rappeler le roi au sentiment de sa dignité. Le chambellan fit comme l'écuyer et, cédant à l'entraînement général, se mit à sauter et à baller avec les autres.

Furieuse de ce mépris de ses ordres, la reine descendit en personne; mais dès qu'elle entendit les délicieux accords de la flûte enchantée, toute sa colère tomba. Elle était altière et impérieuse, pourtant elle eût peut-être en cette circonstance mis de côté les lois rigoureuses de l'étiquette, si à son aspect le bal n'eût cessé. Elle invita gracieusement Félicio à entrer dans ses appartements, le fit asseoir sur un tabouret à ses pieds, et après avoir entendu le récit de ses aventures, l'admit au nombre de ses pages, le dispensant de fournir la preuve, sévèrement exigée jusqu'alors, de trente-deux quartiers de noblesse, sans mésalliance.

Le bon roi de Bohême avait deux filles à peu près du même âge, mais de caractère bien différent. L'aînée, nommée Superbe, avait tout l'orgueil de sa mère. C'était une grande brune d'une beauté remarquable, mais sans charme. Sa démarche était imposante, son regard hautain et méprisant. Il semblait que

la terre ne fût pas digne de la porter. Elle parlait peu, et toujours d'un ton de commandement ou avec des paroles dédaigneuses. La reine en raffolait, et ne pouvait souffrir Simplicie, sa fille cadette. Modeste, timide, d'un cœur aimant, celle-ci mettait tout son bonheur à se rendre agréable aux autres, mais ses services étaient mal reçus de sa mère et de sa sœur Superbe. Le bon roi seul chérissait tendrement sa douce Simplicie, mais il se cachait pour lui témoigner son affection, parce qu'il redoutait l'humeur un peu aigre de sa chère moitié.

Le prince Iwan, fils aîné du roi des Valaques, était alors à la cour de Bohême, où l'avait attiré la réputation de beauté des deux sœurs. On l'y avait accueilli comme on accueille en tout pays un prétendant, et chaque jour on donnait quelque nouvelle fête en son honneur. Festins, chasses, promenades à cheval ou en gondole, tournois, concerts, bals et mascarades se succédaient sans interruption; et la reine, en admettant Félicio parmi ses pages, avait compté mettre ses talents à profit pour l'embellissement de ses fêtes.

CHAPITRE VI

La Chasse.

Deux jours après l'arrivée de Félicio à la cour, eut lieu une grande chasse au sanglier, à laquelle il demanda à assister. Les chasseurs s'étaient placés de distance en distance autour d'une vaste forêt, séjour ordinaire d'un grand nombre de ces animaux, et les piqueurs y étaient entrés avec leurs chiens pour les faire lever. Tout à coup on entendit un grand bruit, et un énorme sanglier sortit du bois et se dirigea du côté où se tenait le monarque. Le bon roi de Bohême fut troublé en voyant le terrible animal arriver sur lui, comme un tourbillon. Il n'était pas grand chasseur de son naturel, et ne concevait guère quel plaisir on peut trouver à exposer ainsi sa vie; mais la reine avait exigé qu'il fût de la partie, pour faire honneur au prince Iwan; et comme toujours, il s'était soumis à une volonté plus forte que la sienne. Quand le monstre fut près du roi, celui-ci fit un saut de côté et essaya de le frapper; mais le coup porta à faux, l'épieu s'enfonça dans le sol, et le bon roi tomba tout de son long. Emporté par la rapidité de sa course, le sanglier passe outre; mais bientôt il se retourne et, plein de rage, revient sur le roi. Heureusement Félicio a vu le danger que court ce bon prince. Habitué à chasser le loup dans les montagnes, le péril ne l'effraye pas : il court, et au moment où le monstrueux animal va frapper le roi de ses longues défenses, il lui plante son épée dans le flanc et l'abat.

Le prince Iwan, qui se trouvait beaucoup plus éloigné du roi, en voyant le danger qui le menaçait, a sauté sur le cheval qu'un page tenait derrière lui et

accourait sur le théâtre de l'événement, quand le cheval, effrayé à la vue du sanglier, se cabre tout à coup, jette à bas son cavalier dont le pied reste engagé dans l'étrier, et s'enfuit en entraînant le malheureux prince.

Laissant le roi aux soins des autres pages, Félicio se précipite vers le cheval du prince Iwan, mais avant qu'il puisse l'atteindre, ce malheureux jeune homme sera déchiré. Il pense alors à la protection que la fée lui a promise, saisit sa flûte et l'applique à ses lèvres. Aux premiers accents qu'il en tire, le cheval s'arrête en frémissant, il se calme et se laisse approcher. Bientôt Iwan est délivré, mais il a perdu connaissance. Une large blessure au front couvre de sang son visage et ses vêtements. Félicio aperçoit au bord du bois un sédum dont il connaît les propriétés vulnéraires. Il court pour le cueillir, en macère les feuilles dans ses mains et en applique une large compresse sur la blessure qu'il bande avec son mouchoir. Le prince rouvre les yeux, il se relève, et, s'appuyant sur le bras du jeune page, il va trouver le roi. Tous deux serrent Félicio dans leurs bras, et l'appellent leur sauveur.

On se met en route pour le retour. La reine et les princesses, qui ont été prévenues des funestes événements de la journée, sont accourues sur le seuil du palais. La reine et Superbe s'empressent autour du prince Iwan, sans s'occuper des autres; mais Simplicie s'est jetée dans les bras de son père, dont elle couvre les cheveux blancs de ses larmes et de ses baisers; puis, se tournant vers Félicio, elle lui prend la main et lui témoigne sa reconnaissance en termes si vifs et si affectueux, que le jeune page en est ému jusqu'au fond du cœur. Sa main tremble dans la main de la princesse. Son trouble se communique à Simplicie, leurs regards se rencontrent, et l'étincelle électrique de l'amour en a jailli.

CHAPITRE VII

Les Aveux.

La nuit suivante, Félicio ne pouvant dormir était descendu dans les jardins. Le ciel était serein, les étoiles étincelaient comme des diamants, et les rayons argentés de la lune se jouaient dans les découpures des feuilles. Livré à ses pensées mélancoliques, le jeune page errait sans but, quand il entendit à quelques pas de lui une douce mélodie. Il se glissa derrière un massif de rosiers, et de là il aperçut Simplicie et Florimonde, une des filles d'honneur de la reine, assises sur un banc rustique, sous de grands acacias dont les fleurs, retombant en longues girandoles et doucement agitées par la brise nocturne, répandaient de tous côtés leurs suaves parfums. Simplicie, vêtue de blanc et la tête appuyée sur l'épaule de Florimonde, sa chère confidente, chantait ainsi, en s'accompagnant d'un théorbe.

Les rossignols se taisaient pour l'écouter :



La reine, espérant l'atteindre aisément, se mit à la poursuivre. (Page 115.)

Apprends le secret qui m'oppresse,
Toi, qui lus toujours dans mon cœur :
Mon âme s'ouvre à la tendresse,
Et connaît enfin son vainqueur.

Mais cet amour, je dois le taire.
Celui que je n'ose nommer,
Sauva pourtant les jours d'un père;
Comment puis-je ne pas l'aimer?

Une fatale destinée
Nous sépara dès le berceau :
Sous un dais royal je suis née,
Lui fut longtemps pâtre au hameau.
Richesse, honneurs, sort plus prospère,
En lui n'auraient pu me charmer;
Mais il sauva les jours d'un père,
Comment puis-je ne pas l'aimer?

En achevant ces mots, Simplicie cacha son visage dans le sein de Florimonde. Félicio se serait précipité aux pieds de la princesse si, par cette brusque apparition, il n'eût craint de lui causer trop d'effroi. Pour la préparer à le voir, il répéta sur la flûte l'air que Simplicie venait de chanter, puis lui-même improvisa le couplet suivant :

Il est une brillante étoile,
Dont les rayons mystérieux,
Qu'aucun nuage impur ne voile,
De loin réjouissent mes yeux.
Vers elle en vain mon cœur s'élance,
Mon destin m'enchaîne ici-bas;
Mais, amant discret, en silence,
Je veux l'aimer jusqu'au trépas.

A peine achevait-il ces mots qu'il entendit quelque bruit derrière lui. Au désespoir d'avoir pu compromettre la princesse, il prit la fuite; mais bientôt il fut rejoint par le prince Iwan.

— Félicio, lui dit celui-ci, j'ai tout entendu, et les confidences de Simplicie à sa chère Florimonde, et l'aveu de ton amour, ainsi tu n'as rien à me cacher. De mon côté, je ne veux pas avoir de secret avec toi. A mon arrivée à la cour, j'avais été vivement frappé de la beauté de Superbe, la froideur de son accueil, le caractère impérieux qu'elle semble tenir de la reine, refroidirent bientôt mes premiers transports, et de jour en jour je me sentais attiré vers Simplicie, dont la douceur inaltérable, l'amabilité sans prétention, la piété filiale, sont des gages assurés de bonheur pour un époux. Aujourd'hui, je n'hésite plus, Simplicie t'aime et tu l'aimes. Je serais le plus ingrat des hommes si, en demandant sa main, je faisais votre malheur à tous deux. Non, mon ami, j'épouserai Superbe, et une fois entré dans la famille du roi, j'espère réussir à écarter les obstacles qui s'opposent à votre union. Il sera peut-être difficile de vaincre la fierté de la reine, mais sois assuré que je n'y épargnerai aucun effort.

— Généreux prince, s'écria Félicio, je n'accepte point ce sacrifice. Votre

dévouement d'ailleurs serait sans utilité pour moi. Sans fortune, sans naissance, exerçant naguère encore des fonctions serviles, puis-je sans démence aspirer à la main d'une princesse ? Non, ce bonheur n'est pas fait pour moi. Dès demain, je prendrai congé du roi, et si je ne puis oublier Simplicie, j'irai du moins mourir loin d'elle.

Il dit et s'essuie une larme qui s'échappe de ses yeux. Mais Iwan le conjure d'attendre jusqu'après son mariage avec Superbe.

— Si alors, dit-il, je ne puis rien gagner sur l'esprit de la reine, malheureux ami, je ne te retiendrai plus.

Dès le lendemain, Iwan demanda la main de Superbe. Le roi et la reine donnèrent leur consentement de la manière la plus gracieuse. Quant à la princesse, elle était flattée d'être recherchée par un prince aussi rempli de perfections, mais elle avait trop d'orgueil pour laisser paraître sa joie. Le mariage fut fixé à quinze jours, et il fut décidé que la cérémonie aurait lieu au château. Les plus habiles artistes, et les artisans les plus renommés furent mandés de la capitale, et sans relâche, ils s'occupèrent des préparatifs.

CHAPITRE VIII

La Reine et la Fée.

La veille du jour fixé pour l'union tant désirée, la reine, le prince Iwan et Superbe faisaient une promenade à cheval dans la forêt; les pages suivaient à une grande distance. Iwan crut le moment favorable pour entretenir la princesse de l'amour de Félicio pour Simplicie; mais, dès les premiers mots qu'il prononça, la reine montra de l'humeur, et le pria de ne jamais lui parler d'une telle mésalliance. Le prince insista; la reine, pour se soustraire à ses sollicitations, donna à son cheval un grand coup de houssine et lui fit prendre les devants. Peut-être n'était-elle pas fâchée de laisser un peu les deux amants en tête à tête. Elle s'était à peine éloignée de quelques pas, quand elle aperçut une petite biche, dont le front était orné d'un croissant d'or, et au cou de laquelle était suspendu un collier de perles, si belles et si grosses que la reine n'en avait jamais vu de pareilles. Cette biche boitait et semblait souffrir beaucoup en courant. La reine, espérant l'atteindre aisément, se mit à la poursuivre; mais l'animal fournit une plus longue course qu'on eût pu le supposer d'abord. On voyait cependant que ses forces s'épuisaient : à chaque instant, la pauvre bête s'arrêtait ou tombait de fatigue sur le chemin; puis, au moment où la reine descendait de cheval pour s'en saisir, la biche faisait un nouvel effort et lui échappait, en s'élançant un peu plus loin. La nuit était venue; la reine, de plus en plus désireuse de s'emparer du collier, n'en continuait pas moins sa poursuite. Tout à coup, elle se trouva

en face d'une longue avenue, au bout de laquelle s'élevait un magnifique palais. Les murs en étaient de porcelaine transparente, éclairés à l'intérieur d'une lumière douce qui faisait ressortir les légers feuillages et les fleurs brillantes des arabesques dont ils étaient décorés. Les vitraux des croisées étaient des glaces de cristal de roche, taillées à facettes et encadrées dans des ouvrages d'orfvérerie, tout étincelants de rubis, d'émeraudes et de diamants. Un vaste perron de porphyre, dont les marches étaient de jaspe et les balustres d'or ciselé, conduisait de la cour aux appartements. Dès que la petite biche fut entrée dans l'avenue, elle retrouva toute sa légèreté; en quelques bonds, elle fut près du palais dont les grilles s'ouvrirent à son approche. La reine mit pied à terre et, laissant son cheval en liberté, monta l'escalier de jaspe. Une jeune dame, richement vêtue, vint à sa rencontre; la petite biche folâtrait à ses côtés et présentait sa jolie tête à ses caresses. La dame prit la reine par la main et l'introduisit dans un salon magnifique, dont une profusion de fleurs et d'arbustes dans des vases de marbre et de bronze semblait faire un jardin enchanté. Au milieu, s'élevait une vaste volière toute remplie d'oiseaux-mouches et de colibris. La jeune dame fit asseoir la reine sur un divan couvert d'une draperie d'or et de soie.

— Vous m'excuserez, lui dit-elle, si, pour me procurer cette entrevue, j'ai usé de subterfuge. Je suis la fée protectrice de Félicio, et je viens vous demander pour mon protégé, la main de votre fille Simplicie.

— Jamais, madame, ma fille ne sera l'épouse d'un homme sans naissance; d'ailleurs, je l'ai promise à Butor, roi des Cosaques.

— Y songez-vous, ô reine? Le prince Butor est un barbare qui maltraitera votre douce Simplicie.

— S'il la bat, madame, il ne fera que suivre l'usage de sa nation, et je ne puis m'y opposer. Puis, Simplicie est loin d'avoir toutes les perfections de sa sœur, et peut-être ne sera-t-il pas mal qu'elle soit redressée de temps en temps.

— J'espère, ô reine, vous trouver plus raisonnable demain matin. En attendant, permettez-moi de remplir les devoirs de l'hospitalité.

Disant ces mots, elle conduisit la reine dans un petit appartement, frais, coquet et gracieux. Dans la salle à manger, une table en bois de citronnier richement incrustée était couverte des mets les plus délicats et des fruits les plus roses. La chambre à coucher était une merveille d'élégance et de bon goût. La fée se retira, laissant la reine aux soins de six jeunes caméristes et six jeunes pages, qui se tenaient debout, la serviette sur le bras, et prêts à la servir.

CHAPITRE IX

La Retraite.

Le lendemain, quand la reine s'éveilla, il faisait grand jour. En ouvrant les yeux, elle fut fort surprise de ne plus se trouver dans la chambre élégante où elle s'était couchée la veille. Elle appela, personne ne vint. Après avoir attendu longtemps, elle se décida à se lever et à s'habiller elle-même. Elle entr'ouvrit le contre-vent de sa chambre et fit alors l'examen de son nouvel appartement. Tout y était de la plus grande simplicité; les meubles de noyer, les rideaux de mousseline. Dans un cabinet attenant à la chambre, se trouvait tout ce qui est nécessaire à la toilette, et des armoires pleines de linge fin. La reine ouvrit une porte et passa dans une salle à manger. Une petite table ronde sur laquelle un couvert était mis, un buffet chargé de viandes froides, de confitures et de fruits, en composaient l'ameublement. Plus loin, un cabinet d'étude contenant une petite bibliothèque, une harpe, un clavecin, des cahiers de musique, et, sur un bureau, des journaux, des albums, du papier, des plumes, une écritoire.

De ce cabinet, une porte conduisait dans un jardin, peu étendu mais dessiné avec goût, et entouré de toutes parts par un bois de haute futaie.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la maison et du jardin, sans rencontrer âme qui vive, la reine rentra dans la salle à manger, fit un déjeuner substantiel pour être mieux en état de supporter la fatigue d'une longue route, et prit au hasard son chemin dans la forêt. Il n'y avait aucune route tracée, et la reine ne savait de quel côté elle devait se diriger, mais elle espérait qu'en marchant toujours devant elle, elle serait bientôt hors du bois. Le premier paysan qu'elle rencontrerait alors pouvait la reconduire au château. Elle marcha toute la journée, et la forêt paraissait n'avoir pas de terme. Vers le soir pourtant, elle aperçut de loin une éclaircie qui lui parut être la lisière du bois; elle doubla le pas, mais quel fut son désappointement quand elle se trouva dans le petit jardin qu'elle avait quitté le matin. Harassée de fatigue, elle rentra dans sa maisonnette, soupa de grand appétit et se coucha. Le lendemain, elle chercha à s'orienter, examina de quel côté le soleil se levait, et se dit qu'en marchant toujours dans la même direction, c'est-à-dire en ayant le matin le soleil à sa gauche, à midi en face et le soir à sa droite, elle ne retomberait plus dans l'erreur de la veille. Elle se mit donc courageusement en route, bien que ses pieds fussent gonflés et endoloris. Elle suivit fidèlement le plan qu'elle s'était tracé, ne s'arrêta qu'une demi heure vers midi, pour se reposer à l'ombre d'un vieux chêne et prendre quelques aliments dont elle s'était munie; puis, reprenant sa route, elle marcha jusqu'au soir. Elle aperçut enfin distinctement la lisière du bois. Son cœur battit avec violence, un cri de joie s'échappa de sa poitrine, mais son triomphe fut de courte durée. Ayant atteint

le dernier arbre de la forêt, elle se trouva encore en face de sa maisonnette. Elle vit alors qu'elle était le jouet de la fée, et que toutes ses tentatives d'évasion seraient inutiles. Elle y renonça donc et, résignée à attendre les événements, elle se promit bien de ne pas fléchir.

CHAPITRE X

Le Message.

La reine mena dès lors un genre de vie très-monotone. Elle se levait assez tard, et après déjeuner, passait dans le cabinet d'étude et s'asseyait dans un grand fauteuil. Elle passait la plus grande partie de sa journée à caresser son gros chat roux qui venait familièrement s'établir sur ses genoux. Elle se promenait rarement, ne touchait ni à sa harpe, ni à son clavecin, ne lisait et n'écrivait jamais. Un jour pourtant elle déplia par distraction un des journaux qui s'empilaient chaque matin sur son bureau, et y jetant les yeux elle lut ce qui suit :

« Notre monarque bien-aimé vient enfin d'acquérir la preuve de la mort funeste de la reine. Les restes presque méconnaissables de cette infortunée princesse ont été trouvés par un berger au fond d'un précipice, non loin du lieu où son cheval s'est emporté, lors de sa dernière promenade dans la forêt. Recueillis avec un soin pieux, ces restes ont été déposés dans la sépulture royale. Toutes les personnes de la cour se sont empressées d'offrir leurs consolations au roi, dans une circonstance si douloureuse. Mais aucune n'a montré une sollicitude plus tendre que la jeune comtesse Florimonde, l'amie, la compagne des deux enfants. Le roi a été si touché de ses soins dévoués, qu'il l'a jugée digne de remplacer la feue reine. Aussitôt que le deuil de quinze jours que le roi a ordonné sera terminé, le mariage aura lieu, sans pompe, dans la chapelle du château. Puisse cette union assurer à la vieillesse de notre bien-aimé monarque des jours heureux et paisibles ! »

— Oh ! s'écria la reine en jetant le journal avec colère, mon cher époux m'a bien vite oubliée ; mais, grâce au ciel, je ne suis pas morte, et je saurai bien le faire repentir de son indigne conduite. Oui, quand pour cela je devrais consentir à ce honteux mariage de ma fille cadette avec un aventurier sans nom.

Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'une petite colombe blanche, aux pattes roses et au bec rose, entra par la fenêtre ouverte, et se posa sur le bureau. Elle portait au cou un ruban rose, auquel était attaché un anneau d'or. La reine vit bien que c'était une messagère de la fée. Elle se mit donc à écrire une longue lettre à son royal époux, annonça son prochain retour, et donna son consentement au mariage de Simplicie avec Félicio, en termes fort aigres et fort injurieux pour ces deux aimables enfants.

La reine fit un rouleau de sa lettre, le passa dans l'anneau d'or que la petite colombe portait suspendu à son cou; celle-ci prit aussitôt son vol et disparut.

La fée ne tarda pas à envoyer la lettre au château. Le bon roi de Bohême fut quelque peu surpris en la recevant, et, bien que cette missive vînt détruire les rêves de bonheur qu'il s'était formés, il se résigna de bonne grâce. Comme la reine avait déclaré dans sa lettre qu'elle ne voulait pas retrouver Félicio et Simplicie au château, le bon roi les fit appeler, et leur annonça que leur mariage aurait lieu le soir même. Il n'est pas besoin de dire quelle fut la joie des deux amants. Après la cérémonie, le bon roi prit son gendre à part, lui communiqua la lettre de la reine, et lui dit qu'il devait s'occuper des préparatifs de son départ. On cacha à Simplicie les ordres cruels de sa mère. Elle crut qu'il ne s'agissait que d'une absence momentanée, d'un voyage d'agrément au pays de Félicio.

Dès le lendemain, les jeunes époux se mirent en route. Tant qu'ils furent en Bohême, ils reçurent partout l'accueil le plus empressé, chez les seigneurs que le roi avait fait prévenir par des estafettes. Sortis du royaume, la protection de la fée y suppléa. Quand ils furent arrivés en Suisse, le pays leur parut si agréable qu'ils résolurent de s'y arrêter pendant quelque temps, Félicio vendit ses équiqages, renvoya les officiers et les domestiques que le roi lui avait donnés. Il ne réserva qu'un cheval pour Simplicie, et lui voyageait à pied à côté d'elle. Ils parcoururent ainsi les délicieuses vallées de plusieurs cantons.

CHAPITRE XI

Le Chalet.

Un jour, vers l'heure de midi, il arrivèrent à un chalet situé sur la pente d'une montagne pittoresque. Un vieillard à barbe blanche, mais dont la haute taille n'était pas courbée par le poids des années, vint à leur rencontre.

— Mes enfants, leur dit-il, je vous attendais.

Il les conduisit dans sa riante habitation. On s'assit à une table chargée de mets simples, mais abondants. Quand le repas fut terminé, le vieillard prit la parole et leur dit :

— Je suis le berger Palémon; depuis près de cent ans, j'ai goûté le bonheur dans ce petit domaine, et maintenant que je me dispose à rejoindre mes pères dans la tombe, je suis heureux de vous le laisser. Je n'ai pas d'enfants. Une bonne fée m'a appris vos aventures, et j'ai fait mes dispositions pour vous instituer mes seuls héritiers.

Cela dit, et sans vouloir écouter leurs remercîments et leurs refus, il se leva et les engagea à le suivre, désirant leur montrer sa propriété. La maison, sans être vaste, était commode et bien distribuée ; le luxe n'y était nulle part, mais tout y était d'une propreté recherchée. L'étable renfermait six belles vaches, dont trois allaitaient leurs veaux. Dans l'écurie, deux chevaux de labour, et, dans la bergerie, une soixantaine de brebis, dont la laine était d'une blancheur éblouissante. La grange et les greniers regorgeaient de gerbes et de fourrage. A la maison attenaient un jardin et un beau verger. On y voyait des ruches, autour desquelles bourdonnaient des milliers d'abeilles qui revenaient chargées de butin. Sur une colline en amphithéâtre, un petit vignoble dont les ceps étaient déjà chargés de grappes, quelques arpents de terre labourable couverts de moissons dorées et une prairie entourée de grands arbres, complétaient ce modeste domaine. De la maison et des jardins, la vue plongeait dans la vallée et s'étendait sur un lac, dont de jolis villages et des châteaux pittoresques couvraient les bords. L'horizon était borné dans le lointain par de hautes montagnes, dont les sommets couverts de neiges éternelles étincelaient de mille feux, et sur les flancs desquelles on voyait onduler, comme de longs rubans de moire, des ruisseaux dont les eaux fécondes arrosaient les pâturages de la vallée avant de se rendre dans le lac.

Pendant le reste de la journée, le berger Palémon ne cessa d'entretenir Félicio de tous les détails d'une exploitation agricole. Il intéressa vivement Simplicie en lui racontant les mœurs des animaux domestiques, et les soins à donner aux troupeaux, aux oiseaux de basse-cour et aux abeilles. Puis il leur parla en souriant de sa mort prochaine, leur dit qu'il voulait que ses restes fussent déposés dans le même tombeau que sa femme, morte quelques années auparavant, et qu'il allait rejoindre dans le ciel. Enfin il les conduisit à leur appartement et se retira.

Le lendemain, le sage vieillard était mort. Félicio et Simplicie le pleurèrent, et lui firent donner la sépulture à l'endroit qu'il avait désigné. Ils se mirent en possession de son petit domaine. Alors seulement Félicio apprit à Simplicie que sa mère vivait encore, et qu'ils avaient quitté la cour pour obéir à ses ordres. Simplicie en fut vivement affligée ; elle écrivit à sa mère une lettre tendre et respectueuse, lui redemandant ses bonnes grâces et la conjurant de ne pas la priver éternellement du plaisir de la revoir, elle et son excellent père.

CHAPITRE XII

Conclusion.

Dès que la colombe eut emporté le consentement de la reine, celle-ci sortit et aperçut sur la pelouse du jardin un beau cheval tout harnaché. Elle s'élança sur son dos, arracha une branche d'arbre pour s'en



Le magicien tenait un tuyau flexible dont l'autre bout plongeait dans la tête de la femme. (Page 128.)

servir comme de cravache, et mit le cheval au galop, espérant arriver assez tôt au château pour empêcher le mariage de Simplicie. Elle regrettait d'avoir donné son consentement avec trop de précipitation. Mais le cheval, qu'elle ne

pouvait diriger, la conduisit au palais de la fée. Celle-ci la retint pendant deux jours, et employa toute son éloquence pour la faire consentir de bonne grâce et sans arrière-pensée au bonheur des deux amants. La reine se montra inflexible.

Elle partit enfin, et arriva vers le milieu du jour à la résidence royale. Le soldat placé en sentinelle à la porte du château lui en refusa l'entrée. Furieuse, la reine lui cingla à travers le visage un grand coup de la baguette qu'elle tenait à la main, en s'écriant :

— Misérable ! tu oses arrêter la reine !...

Le soldat cria aux armes, le poste sortit, et l'officier qui le commandait ne reconnaissant point sa souveraine dans cette femme qu'il prit pour une folle, ordonna qu'elle fût conduite en prison. La reine entra alors dans un tel accès de fureur, qu'elle tomba frappée d'un coup de sang. On la releva, elle était morte.

Il convient d'expliquer pourquoi le soldat et l'officier n'avaient pas reconnu la reine. Pendant son long séjour à la maisonnette des bois, la reine, habituée à se faire servir, n'avait pris aucun soin de sa personne. Son visage était devenu noir de crasse, ses vêtements étaient usés et avaient perdu leur couleur primitive. Elle n'avait pas même songé à changer de linge une seule fois.

Cependant on informa le roi de ce qui venait de se passer aux portes du château, et comme on lui dit que cette femme en démence avait prétendu être la reine, il descendit en toute hâte et reconnut, non sans peine, les traits de sa malheureuse épouse. Il la pleura sincèrement, car sa bonté était telle qu'il s'y était attaché, comme l'esclave s'attache quelquefois au maître qui l'opprime. Il lui fit rendre les derniers honneurs dus à son rang, et comme depuis longtemps le poids de la couronne le fatiguait, il abdiqua en faveur du prince Iawn, devenu l'époux de Superbe. Le bon roi ne se réserva qu'un seul de ses sept châteaux et une liste civile toute modeste. Ses projets de mariage avec Florimonde furent repris et ajournés après le nouveau deuil que prit la cour. La différence d'âge était trop grande pour que Florimonde pût éprouver un véritable amour pour le roi, mais elle avait pour lui cette tendre affection qu'une jeune fille porte à un aïeul vénérable, et c'est sans regret qu'elle se consacrait à faire le bonheur de cet excellent prince.

Dès que le mariage fut célébré, le roi voulut se rendre auprès de sa chère Simplicie. Il satisfaisait ainsi le plus vif désir de Florimonde. Il serait difficile de décrire les transports de joie qu'éprouvèrent le père et la fille en se revoyant. Les deux amies versèrent des larmes d'attendrissement en se serrant dans les bras l'une de l'autre. Que de choses on avait à se raconter ! Simplicie, dans sa joie naïve, conduisit Florimonde dans son jardin, dans son verger, dans ses étables, dans sa basse-cour, leur montrant ses abeilles diligentes, ses blanches brebis, ses belles génisses, ses poules caqueteuses, ses jolis pigeons. Tous ces bons animaux la connaissaient et venaient familièrement bourdonner, bondir, folâtrer ou roucouler autour d'elle.

Le bon roi se trouvait si heureux de cette vie simple et d'être affranchi des lois de l'étiquette, qu'il résolut de ne plus retourner en Bohême. Il acheta dans les environs un joli château, et il vécut encore de longues années au milieu de ses enfants et de ses descendants.

Car Félicio et Simplicie eurent beaucoup d'enfants.

Et, quand assis devant la porte du chalet, entre sa chère Florimonde et sa douce Simplicie, il faisait sauter ses petits-fils sur ses genoux, il ne manquait jamais de dire qu'il était cent fois plus heureux qu'un roi.

FIN DE FÉLICIO, OU LA FLUTE ENCHANTÉE.



Les Aventures merveilleuses
DU PRINCE POLTRONNET
ET DE
LA PRINCESSE FÊLÉE

CONTE FANTASTIQUE

Par SAINT-AGNAN CHOLER [1]

—

CHAPITRE PREMIER

Comment le prince Poltronnet eut peur, selon son habitude, et comment l'écuyer Dondin eut du courage comme à l'ordinaire.

Par delà le royaume de Cachemyr, vers les confins du Cathai, s'étendait autrefois et s'étend encore un vaste désert. La végétation y est tout à fait inconnue ; il n'y pousse absolument que de petites montagnes de sable, et les gens qui n'aiment pas la variété des points de vue n'ont là qu'à ouvrir les yeux pour se donner de la satisfaction.

C'était longtemps avant que l'Europe fût découverte. Le soleil, brillant au milieu d'un ciel blanc à force d'être bleu, s'amusait tranquillement à rôtir cette terre aride, afin de n'en pas perdre l'habitude. Pourtant il avait dépassé le milieu de sa course, et l'ombre aurait commencé à s'allonger sur le sol s'il y avait eu de quoi faire de l'ombre.

Tout à coup le sommet d'un de ces monticules, qui faisaient ressembler le terrain à une mer subitement figée, parut s'animer. Deux têtes, puis deux corps, puis deux chevaux, arrivèrent au point culminant, restèrent un instant visibles sur le fond étincelant que leur faisait le soleil luisant derrière eux, et descendirent la pente opposée à celle qu'ils venaient de gravir.

Il était facile de reconnaître que, des deux cavaliers, l'un était le maître et l'autre le serviteur.

Le premier était un jeune homme de bonne mine, richement vêtu comme l'étaient les princes à cette époque : il avait une jaquette abricot, rehaussée de broderies en or, des chausses collantes et des bottes grises qui s'évasaient en entonnoir tout de suite au-dessus de la cheville, une large écharpe bleue, brodée en argent, placée presque sous les bras, comme c'était la mode alors, sou-

[1] Traduction et reproduction formellement interdites.

tenait une épée, dont la poignée en croix était ornée de turquoises, et dont la lame se cachait dans un fourreau de cuivre jaune. Une plume bleue, se balançant juste au-dessus de sa figure, s'attachait par une agrafe de saphir à sa toque jaune, dont la forme côtelée rappelait vaguement un bourrelet. Cette coiffure seyait fort bien à son visage enfantin, encadré de cheveux blonds.

Cette douceur de physionomie, jointe à la timidité tranquille de son caractère, avait fait donner au jeune prince le nom de Poltronnet. Fils d'un roi puissant qui aimait la paix, il avait été élevé par sa mère, et avait pris, dans la société des femmes, la douceur modeste dont toutes ses manières étaient empreintes. Voyant les dames crier à la vue d'une araignée, il faisait comme elles, et ne tuait la laide bête qu'avec les plus grandes précautions, et en manifestant la plus vive frayeur.

On l'appelait donc le prince Poltronnet, et il grandit ainsi, ne s'occupant que de prendre des plaisirs paisibles, mangeant à table, dansant au bal, et écoutant modestement ce qu'on disait.

Pourtant, un jour que la conversation avait roulé sur les mérites des princesses étrangères, et principalement sur la beauté merveilleuse et le prodigieux esprit de la fille du roi de Serendib, il devint soucieux, et son père fut étonné lorsqu'il l'entendit, après beaucoup de circonlocutions, lui demander la permission de voyager.

Le roi, qui était sage, et qui savait que les voyages forment la jeunesse quand ils ne la déforment pas, après en avoir conféré avec la reine, sa femme, décida que le prince partirait.

Celui-ci, avec sa modestie ordinaire, demanda qu'on lui donnât un compagnon qui eût les qualités dont il manquait lui-même, et dont le courage pût lui servir de leçon et d'exemple.

Il y avait justement, aux environs du palais où demeurait le roi, un paysan nommé Dondin, qui s'était rendu célèbre par sa force et sa vaillance. C'était merveille de l'entendre raconter les exploits qu'il avait accomplis. Une fois, il s'était battu corps à corps avec un lion, et il montrait pour preuve son habit déchiré. Une autre fois, il avait tué un bœuf furieux d'un coup de poing. On ne l'avait pas vu, et il y avait des incrédules qui secouaient la tête. Mais, comme il ajoutait :

— Après l'avoir assommé, je l'ai mangé.

Et qu'on l'avait vu en effet manger beaucoup d'aloyau, on était bien forcé de croire ce qu'il disait.

Il fut donc convenu que Dondin accompagnerait le prince, et il l'accompagna en effet.

C'était lui qui suait, haletait et soufflait, tout en chevauchant à côté de son maître.

Dondin était un gros petit homme : ses courtes jambes, cachées dans des bas chinés, avaient de la peine à arriver au bas de la selle. Il portait des chausses et un pourpoint de drap vert, et une ceinture de cuir écru se bouclait

sur son ventre flottant qui avait toujours l'air de vouloir passer par-dessus. Sa large face rouge reluisait au-dessus d'une fraise empesée, comme une grenade dans un plat. Enfin, un chapeau de feutre à larges bords lui servait de coiffure et ombrageait facilement son nez qui, tout plat à la base, projetait tout à coup coup une petite pointe rouge entre ses deux grosses joues. De temps en temps, Dondin tirait de sa poche un mouchoir à carreaux et s'essuyait le front, en jetant sur son maître des regards de désespoir.

Enfin, n'y tenant plus :

— Monsieur ! dit-il.

Le prince, qui marchait absorbé dans ses pensées, ne l'entendit point.

— Monsieur ! répéta Dondin, sommes-nous bientôt arrivés ?

— Je ne sais pas, répondit Poltronnet.

Dondin regarda mélancoliquement son ombre qui marchait devant lui, et remua dans son pourpoint ses épaules qui lui cuisaient. Au bout d'un instant :

— Monsieur, reprit-il, depuis que votre illustre père m'a fait l'honneur de m'attacher à votre personne comme compagnon de voyage, je vous ai suivi respectueusement sans troubler vos réflexions. Mais comme ça m'ennuie d'avaler mes paroles, qui ne calment pas du tout la soif qui m'étrangle, je voudrais, par manière de conversation, vous demander où nous allons. J'espère qu'il n'y a pas d'indiscrétion.

— Nullement, dit Poltronnet. Nous allons voir la princesse Fleur-d'Esprit.

— Et sans vous commander, reprit l'écuyer, qu'est-ce que c'est que cette princesse-là ?

— C'est la fille du roi de Serendib.

— Et pourquoi allons-nous la voir ?

— Parce que j'en suis amoureux.

— Hum ! fit Dondin. Elle est donc bien belle ?

— Je le crois, dit Poltronnet.

Et voyant que Dondin le regardait d'un air étonné :

— Je ne l'ai jamais vue qu'en songe, continua-t-il. Un jour que j'avais entendu dire des merveilles de son esprit et de sa sagesse, j'ai rêvé d'elle, et j'en suis devenu amoureux fou. Si elle est telle que le sommeil me l'a montrée, je suis sûr que je la reconnaîtrai en la voyant, — elle est charmante ! — Mais c'est son esprit merveilleux qui m'a séduit.

— Alors, si elle a tant d'esprit, reprit l'écuyer, elle nous fera des calembours, et ça m'amusera. Je souhaite que vous réussissiez dans votre entreprise !

— L'amour triomphe de tous les obstacles, dit le prince.

— Hum ! fit encore Dondin. J'aimerais bien être à l'ombre, et ça ne me fait pas pousser un parasol sur le dos.

En ce moment, comme pour donner un démenti aux paroles de l'écuyer,

un petit nuage passa sur le soleil, et Dondin poussa un soupir de satisfaction.

— Tiens ! dit-il, on dirait que mon souhait s'est accompli.

Mais tout à coup il poussa un cri de terreur.

— Monsieur ! Monsieur ! fit-il d'une voix entrecoupée, regardez donc !... là ! par terre... mon ombre... Il me pousse des cornes... elles viennent !

Et il montrait du doigt la terre grise, où Poltronnet vit en effet deux cornes mobiles et grandissantes sortir de l'ombre allongée produite par la tête de l'écuyer. Il leva les yeux en l'air, et il vit un char traîné par deux dragons qui passait juste au-dessus d'eux, fendant rapidement l'espace. Bientôt il fut loin devant eux.

— Tu m'as fait peur, dit Poltronnet à son compagnon. Mais ce n'est rien.

— Vous croyez ? dit l'écuyer, dont la voix étranglée s'entendait à peine.

— C'est un enchanteur qui va à ses affaires, reprit le prince ; ce n'est pas à nous qu'il en veut.

— Je l'espère, fit Dondin. Quoique je ne m'effraye pas facilement, je n'aime pas les enchanteurs. Il n'y a rien à gagner avec eux. Puisque celui-là va droit devant nous, je crois que nous ferions bien de tourner un peu à droite.

— Bah ! dit Poltronnet, il est déjà bien loin. Toi qui es brave, marche devant, et avançons. Le jour va bientôt finir.

En effet, le soleil était près de l'horizon. En même temps, le chemin changeait d'aspect. Après avoir monté quelque temps, les deux cavaliers descendaient une pente rapide, qui s'enfonçait entre des rochers, entre lesquels s'élevaient des arbres, rares d'abord, puis de plus en plus nombreux. Déjà le soleil avait disparu derrière le sommet qu'ils venaient de quitter, et la route allait se perdant dans l'ombre, quand, au milieu des ténèbres, s'alluma tout à coup une lueur rouge.

Dondin, qui s'était arrêté pour la faire remarquer au prince, se rangea pour qu'il pût la voir, et en profita pour reprendre derrière lui la place qui convenait à sa condition.

Ils avançaient aussi vite que pouvaient aller leurs chevaux fatigués, quand tout à coup Dondin s'arrêta :

— Monsieur ! dit-il, j'ai entendu un cri.

— Moi aussi, dit le prince. Et il donna un coup d'éperon.

Dondin aurait bien tourné bride ; mais il réfléchit qu'il allait être seul. D'ailleurs, le cheval sentait un endroit habité et voyait courir son camarade devant lui. Il se mit à courir à sa suite. Mais plus chargé, il était plus las que celui du prince, et il restait forcément en arrière. Pourtant il courait toujours, malgré les efforts que faisait Dondin pour l'arrêter, à mesure qu'il avançait. En effet, la lueur rouge grandissait, et Dondin reconnaissait qu'elle sortait de la fenêtre d'une maison située juste au bout de la route. On entendait des cris. Une épaisse fumée s'élançait de la cheminée, et sur le toit était arrêté le char que Dondin avait vu passer. En vain il essayait de retenir son cheval.

L'animal courait toujours, puis il tourna subitement à droite et s'arrêta brusquement de lui-même, au moment où Dondin aurait voulu qu'il galopât plus fort que jamais. L'écuyer, qui ne s'y attendait pas, sauta par-dessus sa tête et resta étendu par terre.

Le prince était là, frappant à coups redoublés à une porte qui ne s'ouvrait pas.

— La fenêtre ! cria-t-il en voyant Dondin. Cours à la fenêtre, et brise un carreau. Nous entrerons par là.

— Oh ! monsieur ! s'écria Dondin sans bouger ; allons-nous-en d'ici, vous allez avoir peur.

— J'ai assez peur comme ça, dit le prince. Ces cris me percent l'âme. Et il courut lui-même à la fenêtre, il donna un grand coup de poing dans une vitre. Mais la vitre ne se brisa pas, et il porta sa main à sa bouche.

— Diable ! dit-il !

Le carreau était plus dur que le diamant.

En ce moment, Dondin arrivait. Sur l'ordre de Poltronnet, il frappa à son tour, tout doucement d'abord, puis plus fort à mesure qu'il reconnaissait que les carreaux étaient solides.

Pendant ce temps-là, Poltronnet regardait. Ce qu'il voyait était étrange et effrayant.

CHAPITRE II

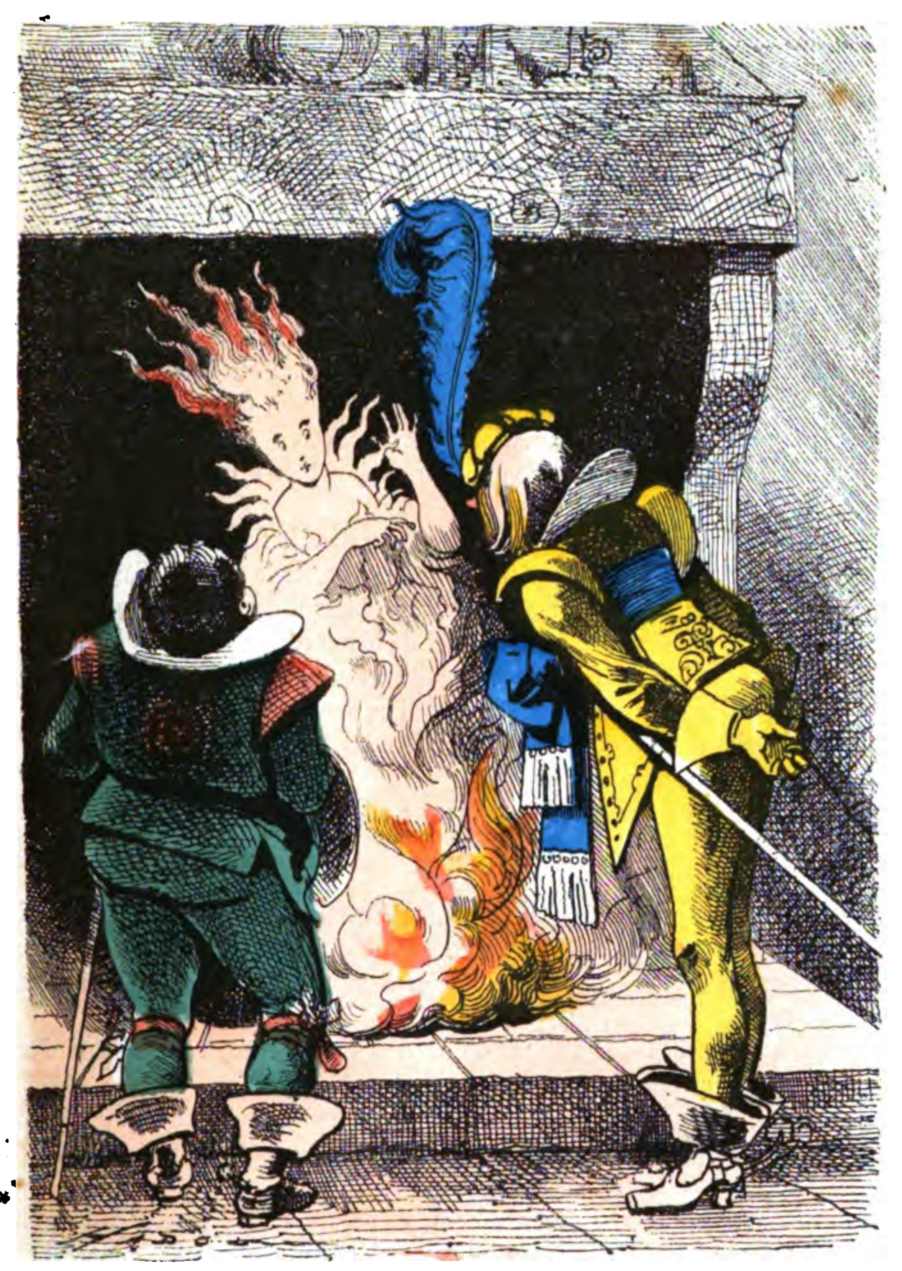
Du tour que joua l'enchanteur Spavento et de l'apparition de la fée Flammèche.

Un grand feu brûlait dans la cheminée de la cabane. Dans ce feu, se consumait un monceau d'étoffes qui accusait les formes d'une personne peletonnée en boule, et si l'on n'eût pas su voir qu'il y avait un corps là-dessous, un pied qui passait l'eût assez fait comprendre. Au milieu de la chambre était étendue une femme vêtue de riches habits. Un magicien, avec sa grande robe et son bonnet pointu, était agenouillé auprès d'elle. La tête de la femme était fendue, et un gros marteau posé sur le plancher montrait assez comme ce malheur était arrivé.

Le magicien tenait dans sa bouche un tuyau flexible, dont l'autre bout plongeait par l'ouverture dans la tête de la femme. Après avoir aspiré un instant, il introduisit vivement le tuyau dans une bouteille qu'il tenait renversée, il pressa, de sa main libre, la tête qui pendait inerte, puis le tuyau d'un bout à l'autre, le retira de la bouteille, et boucha celle-ci avec soin.

— Là ! fit-il, et il se releva en ramassant ses outils.

Il regarda du côté de la fenêtre contre laquelle le prince tambourinait avec rage, et fit un geste qui voulait dire : « Un instant, donc ! » Après quoi il fit entendre un coup de sifflet. A ce bruit, le toit s'ouvrit, un des dragons attelés



Je suis en effet la fée Flammèche, dit la dame de la cheminée. (Page 131.)

au char passa sa tête par le trou, son cou s'allongea démesurément. Il prit l'enchanteur par la ceinture et l'enleva.

Poltronnet, en le voyant partir avec sa proie, poussa un cri de fureur, et Dondin, à qui cette retraite donnait de nouvelles forces, appliqua un violent

coup sur la vitre. Le carreau s'enfonça et le bras passa au travers. Le prince introduisit son bras par l'ouverture, leva le loquet, poussa la croisée, et sauta dans la chambre. Dondin le suivit.

Le premier soin de Poltronnet fut de courir à la dame qui gisait toujours sur le plancher. Il lui releva la tête pour lui faire respirer des sels, et en la voyant en face :

— Grand Dieu ! cria-t-il, c'est elle !

— Qui ? fit Dondin.

— Elle ! la princesse Fleur-d'Esprit.

Au bout d'un instant, la princesse, ranimée par les soins du prince, ouvrit les yeux et les promena autour d'elle d'un air égaré. Poltronnet lui parla, lui disant les choses les plus propres à la rappeler à la vie, quand il fut arraché à cette occupation par une exclamation de son écuyer.

— Hou ! disait Dondin d'une voix sourde, hou ! et il étendit la main dans la direction de la cheminée.

Poltronnet regarda. Le paquet qu'il avait vu dans le feu était complétement consumé. La flamme dansait, pétillait, se tordait, et le prince allait reporter ses yeux sur la princesse, lorsque, en regardant mieux, il vit les flammes prendre une forme distincte et s'arranger de manière à représenter une dame en robe rouge, qui se tenait debout au milieu du foyer.

— Pardon, Madame, dit Poltronnet, qui ne songeait qu'à une seule chose, il faut d'abord que je m'occupe de secourir cette princesse infortunée.

— Faites ! dit la dame.

Justement, en ce moment, la princesse allongeait les bras et remuait les lèvres.

— Oh ! la, la ! fit-elle.

— Remettez-vous, chère princesse, dit Poltronnet en lui appliquant sur la tête un baume que sa mère lui avait donné, et qui avait la vertu de refermer les blessures ; le danger est passé, et vous n'avez près de vous qu'un prince qui vous adore !

— Ba, ba, ba, dit Fleur-d'Esprit d'une voix mélodieuse, en essayant d'attraper la plume qui pendait sur le front du prince.

— Monsieur, dit l'écuyer, il faut que vous vous trompiez, ou que la princesse Fleur-d'Esprit ne soit pas si spirituelle qu'on vous l'a assuré. Ce qu'elle dit là n'est pas très-drôle.

Poltronnet se livrait à son étonnement, en regardant la princesse qui s'amusait maintenant à faire tourner la mollette d'un de ses éperons, quand il fut tiré de sa rêverie douloureuse par une voix partant de la cheminée.

— Prince Poltronnet, disait cette voix, tu ne t'es pas trompé. C'est bien là la princesse Fleur-d'Esprit, celle dont la renommée a porté par tout le monde la réputation d'esprit et de savoir. Mais elle vient de perdre ce qui l'a rendue si célèbre. Le méchant enchanteur Spavento lui a volé son esprit.

— Et qu'en veut-il faire ? dit le prince.

— Il a une fille belle comme le jour, mais sotte comme un panier, et il veut la rendre accomplie en lui donnant ce qu'il vient de prendre à Fleur-d'Esprit.

— Il fallait l'en empêcher, dit Poltronnet avec quelque aigreur. Vous qui êtes fée, à ce qu'il me paraît, vous pouviez bien prendre fait et cause pour une si aimable princesse !

— Je suis en effet la fée Flammèche, dit la dame de la cheminée ; mais, hélas ! je ne suis pas très-puissante, et je ne jouis pas souvent ni longtemps du peu de pouvoir que j'ai !

— Ainsi, reprit Poltronnet, il ne vous est pas possible de me servir de guide pour retrouver ce larron et pour lui reprendre ce qu'il a volé ?

— Non. Sitôt que ce feu sera éteint, mon pouvoir de fée s'éteindra avec lui, je redeviendrai ce que j'étais tout à l'heure, c'est-à-dire la nourrice de cette belle jeune fille. Alors je ne me souviendrai plus de rien, et pour redevenir ce que tu me vois en ce moment, il faudrait que je fusse de nouveau brûlée vive. Aussi je vais profiter du peu de temps qui me reste pour t'indiquer les moyens d'arriver par toi-même au but que tu désires. Je lis dans ton cœur que tu n'auras pas de repos avant d'avoir rendu à celle que tu aimes l'esprit que tu espérais trouver en elle, et que, pour y parvenir, tu ne craindrais pas d'affronter les plus grands dangers.

— Je ne dis pas que je n'aurai pas peur, dit Poltronnet ; mais j'aurais encore bien plus peur de mourir de chagrin, si la charmante Fleur-d'Esprit reste privée de ce qui faisait son plus bel ornement. Parlez donc.

— L'enchanteur Spavento, continua la fée, demeure dans une caverne près des sources de l'Indus. Pour arriver là, tu auras bien des pays à traverser, bien des dangers à courir.

— J'en triompherai ! s'écria le prince avec enthousiasme.

— Je le souhaite, et je l'espère, grâce aux moyens que je puis te fournir. Tu iras dans la forêt voisine. Là, tu chercheras un grand chêne découronné par la foudre ; quand tu l'auras trouvé, tu y grimperas, jusqu'à ce que tu y rencontres une étroite ouverture qui traverse le tronc de part en part. Tu appliqueras ton œil au trou, et tu verras un rocher situé précisément en face. Tu le regarderas attentivement pour le reconnaître, et tu iras ensuite juste à l'endroit que tu auras vu. Tu frapperas à la porte trois fois, en disant : « Au nom de celle qui vit dans la flamme, ouvre-toi ! » Le rocher tournera sur sa base. Tu descendras un escalier de cent marches et tu trouveras un cheval, un sabre, un arc et des flèches. Le cheval se nomme Agib, et il viendra quand tu l'appelleras par son nom. Je l'ai animé d'un souffle immortel et doué d'une rapidité que rien n'égale. L'épée s'appelle Flamme-d'Acier : je l'ai trempée moi-même, et elle coupe tout ce qu'elle touche. Quant à l'arc et aux flèches, qui sont aussi mon ouvrage, ils ne manquent jamais leur but. Tu te souviendras ?

— Oui, madame, fit le prince.

— Adieu, maintenant, dit la fée, dont la voix allait s'affaiblissant. Bonne chance!

— Encore un mot!... dit Poltronnet, qui aurait voulu en savoir davantage.

Mais la fée ne répondit pas. La flamme jaillissait plus rare des tisons rouges, et la forme, distincte tout à l'heure, s'effaçait graduellement. Une dernière lueur s'élança du foyer, et une voix à peine perceptible fit entendre ces mots:

— Souviens-toi!

La lueur s'éteignit, les tisons noircirent, et sur le foyer, qui redevenait obscur, reparut le monceau de robes et de jupes que Poltronnet avait vu en entrant. Le paquet soupira, puis remua, et une vieille femme se redressa, regardant autour d'elle, comme si elle sortait d'un long évanouissement.

— Que s'est-il passé? Ah! je me souviens.

Et elle courut vers la princesse qui, pendant toute cette scène, n'avait pas donné le moindre signe d'intelligence et regardait curieusement voler une mouche.

— Ma pauvre chère fille, dit la vieille, que t'est-il arrivé? Et vous, ajouta-t-elle en se tournant vers les deux étrangers, qui êtes-vous? venez-vous ici pour nous faire du mal?

— Vous savez bien que non, fit Dondin.

— Et comment le saurais-je? Attendez que je me souvienne.

Et peu à peu elle parvint à se rappeler ce qui s'était passé : comment elle était là, près de sa chère princesse, qui avait bien voulu venir la visiter dans sa cabane; comment le toit s'était entr'ouvert, livrant passage à un vilain homme qui s'était précipité sur Fleur-d'Esprit; comment elle, la nourrice, avait voulu la défendre et comment, pour sa peine, elle avait été saisie par le magicien et précipitée dans le feu.

A partir de ce moment, elle ne savait plus rien.

Le prince lui expliqua à son tour ce qu'avait fait l'enchanteur, et comment la princesse la plus spirituelle du monde en était devenue la plus idiote.

Comme il s'étonnait, malgré ce qu'avait dit la fée, de voir la métamorphose de la nourrice si complète :

— Monsieur, lui dit l'écuyer à l'oreille, en prenant un air malin, voulez-vous que je lui rafraîchisse la mémoire?

— Comment? dit Poltronnet.

— En mettant un peu de bois dans la cheminée.

— Fi! dit le prince, ce serait une vilaine action. Si cette bonne femme ne peut rien pour me protéger, je me suffirai à moi-même.

Il s'agissait, avant tout, de reconduire la princesse chez son père. On la plaça sur le cheval de Poltronnet, qui voulut marcher à côté d'elle. Dondin prit le cheval par la bride; la nourrice, encore sous le poids d'une faiblesse bien naturelle chez une femme qui venait d'être brûlée vive, monta sur le cheval de Dondin, et l'on alla ainsi, le prince rêvant, l'écuyer ronflant, la nourrice geignant, et Fleur-d'Esprit s'amusant à chantonner des chansons dont

elle ne disait jamais que les premiers mots, et à faire siffler une baguette qu'elle tenait à la main.

CHAPITRE III

De la cour de Sérendib et de ce qui s'y passa.

Ce fut une grande rumeur à la cour de Sérendib, quand on vit revenir la princesse dans l'état où elle était. La reine poussa des cris en voyant l'énorme cicatrice qu'avait faite le marteau du magicien et que le baume appliqué par Poltronnet n'avait pas fait entièrement disparaître.

Cette cicatrice, cachée en grande partie sous les magnifiques cheveux blonds qui ornaient cette tête charmante, avait l'indiscrétion de s'avancer un peu au delà, et de projeter sa ligne rouge jusque sur la lisse blancheur d'un front pur et poli comme le marbre. Le roi, qui s'inquiétait encore plus du dedans que du dehors, se tordit les bras de désespoir quand il vit que, pendant une heure de conversation avec celle qui avait mérité le nom de Fleur-d'Esprit, il n'avait pu en tirer que des syllabes sans suite. Tous deux interrogèrent Poltronnet qui raconta ce qu'il avait vu, sans parler de ce que la fée lui avait dit. Il avait ses raisons pour garder un silence prudent.

En effet, dès son arrivée, il avait remarqué, au milieu de l'accueil qu'on lui faisait,—accueil aussi flatteur que le permettait la douleur générale,—il avait remarqué la mine renfrognée de trois beaux jeunes gens qui le regardaient d'assez mauvais œil. Il s'était informé, et il avait appris que ces trois personnages étaient des princes étrangers, aspirant tous à la main de la princesse. Or, comme il avait l'esprit vif et ingénieux, — sans qu'il y parût, — il comprit tout de suite qu'il fallait laisser croire à ceux qui le traitaient si justement comme un rival, que le mal était irréparable et que la raison de Fleur-d'Esprit était perdue sans retour.

L'événement montra qu'il avait sagement agi.

Dès le jour même, la cour et le peuple de Sérendib, qui se composaient de gens bavards, frivoles, prompts à rire de tout, savaient le malheur arrivé à l'illustre personne dont l'esprit et la sagesse étaient pour le royaume un juste sujet d'orgueil. Dès le soir, on faisait des plaisanteries sur cet accident dans les cercles, où l'on se racontait les nombreuses preuves d'ineptie données par la princesse ; on riait de la catastrophe qu'on avait déplorée d'abord, et les beaux esprits cherchaient un nom qui pût remplacer le nom de Fleur-d'Esprit, devenu tout à coup si mal placé, de si bien porté qu'il était.

Après qu'on en eut repoussé plusieurs, dont les uns n'avaient pas assez de signification, dont les autres en avaient trop et portaient atteinte au respect commandé par la majesté du trône, on trouva charmant le mot d'un jeune

homme à la mode, qui déclara qu'une princesse aussi fêlée devait fuir continuellement, et qu'on ne pourrait plus en approcher. Quand les princes firent leur tournée dans les salons, on leur demanda s'ils persistaient à épouser la princesse Fêlée. Tous trois affirmèrent que l'accident arrivé à l'objet de leur amour ne changeait rien à leurs prétentions, et ils accueillirent en riant les plaisanteries qu'on leur adressa à ce sujet. Mais ils riaient du bout des dents.

Le lendemain, un des trois prétendants demanda une audience au roi, et annonça son départ en disant qu'un ordre imprévu de son père le rappelait dans son royaume.

Le surlendemain, les deux autres prétendants se rencontrèrent à la porte du palais. Après une altercation assez violente, chacun voulant passer avant l'autre, ils furent introduits ensemble, et dirent tous deux qu'une révolte de leur peuple les forçait à partir soudainement pour aller rétablir l'ordre dans leurs États. Le roi remarqua cette coïncidence, qui montrait clairement que les raisons alléguées n'étaient que des prétextes, et il s'en affligea.

Poltronnet, au contraire, se réjouit de ce triple départ qu'il avait prévu. Se voyant débarrassé de ses rivaux, il s'en alla dans la forêt où s'élevait la cabane de la nourrice. Il chercha le chêne désigné, regarda par le trou, alla droit au rocher, le fit tourner en disant les paroles que la fée Flammèche lui avait apprises, descendit l'escalier, et trouva tout ce que la fée lui avait promis.

Poltronnet ceignit l'épée, il prit l'arc à la main, mit le carquois sur son dos, et appela Agib en sifflant doucement. Le cheval, un charmant animal blanc comme la neige, aux jambes fines et nerveuses, à l'œil intelligent, s'approcha aussitôt de lui. Le prince le flatta de la main, s'élança sur son dos, et fit entendre un léger clappement de langue. A ce signal, le coursier bondit vers l'escalier, grimpa les marches au galop et s'élança dans la plaine, emportant le prince émerveillé de sa grâce et de son agilité.

De retour à la ville, Poltronnet demanda à être introduit près du roi. Celui-ci le reçut avec empressement et s'excusa d'abord de ne pas lui avoir adressé dans les premiers moments de trouble, les remercîments qu'il devait à celui qui avait secouru et ramené sa fille. Après quoi il lui demanda s'il pouvait lui être agréable en quelque chose.

— Sire, répondit modestement Poltronnet, je n'ai rien fait encore; mais j'ai l'intention de faire quelque chose, et il ne dépend que de vous que j'en sois largement récompensé d'avance. J'adore la princesse Fleur-d'Esprit...

— Hélas! interrompit le roi en soupirant, la princesse Fleur-d'Esprit n'existe plus. Ma fille n'est plus que la princesse Fêlée, comme ils disent.

— Fêlée ou non, j'éprouve pour elle un amour qui ne finira qu'avec ma vie, et je veux savoir s'il m'est permis d'espérer le bonheur auquel j'aspire.

— Hélas! dit encore le roi en soupirant de nouveau, il est trop tard!

Et il expliqua à Poltronnet stupéfait pourquoi il était trop tard!

Le départ des trois prétendants avait désolé les parents de la princesse, en leur faisant voir combien il serait désormais difficile de marier leur fille. La

reine, qui était une femme habile à saisir les occasions, était revenue la première de son abattement, et elle avait profité de la circonstance pour remettre sur le tapis un projet qu'elle avait toujours secrètement caressé. Il y avait à Serendib un bossu, vieux et laid, mais qui possédait d'immenses trésors; ce bossu avait osé lever les yeux sur la princesse. Or, la reine était avare. Elle avait deviné les prétentions secrètes de Montendo — c'était le nom du bossu — et elle aurait volontiers accepté pour gendre un homme si disgracié de la nature, mais si favorisé de la fortune. Cependant elle n'avait pas osé le dire, sachant bien que ni son mari ni sa fille n'y consentiraient. Mais l'état présent des choses changeait tout. Elle avait adroitement amené le roi à donner un consentement que personne peut-être ne consentirait plus à demander. On avait fait venir le bossu, qui avait déclaré aimer la princesse pour elle-même, — c'est-à-dire pour sa position et nullement pour son esprit, — et les paroles avaient été échangées.

Poltronnet écouta toutes ces explications dans un morne silence.

— Mais, dit-il, quelque temps après que le roi eut fini de parler, la princesse approuve-t-elle?...

Le roi haussa les épaules, prit Poltronnet par la main et l'emmena dans la cour du palais. La princesse était là. Elle jetait des cailloux dans un puits et s'amusait à regarder les ronds qui se faisaient sur l'eau, s'élargissant d'abord, puis diminuant ensuite. Ce spectacle paraissait l'intéresser vivement.

Poltronnet s'approcha d'elle. Il lui parla, lui disant tout ce que pouvait lui suggérer l'amour le plus tendre. La princesse Fêlée le regardait et semblait l'écouter avec une grande attention. Il se tut, croyant avoir éveillé en elle une lueur de raison. Mais elle lui rit tout à coup au nez, frappa dans ses mains, et se mit à courir après un chien qui passait.

Poltronnet resta interdit, les jambes écartées et les yeux remplis de larmes.

— Vous voyez! dit le roi.

— Non! s'écria le malheureux jeune homme, je ne peux pas me résigner à un sort si cruel. J'ai juré de retrouver l'esprit de votre fille et de le lui rapporter. Si je réussis, je ne veux pas que ce soit pour en faire profiter cet affreux bossu, qui n'est pas même capable d'apprécier le trésor à la conquête duquel je vais risquer ma vie. Si votre fille refusait d'épouser ce monstre, auriez-vous dessein de la contraindre?

— Non, certes, dit le roi.

— Hé bien! donnez-moi du temps. Si je parviens à retrouver la raison de la princesse, elle m'aimera, je le sens là.

Et il mit la main sur son cœur.

Le roi réfléchissait.

— Ce que vous demandez est possible, dit-il. Nous n'avons pas désigné de jour pour le mariage. Fixez un délai raisonnable, et on attendra jusque-là.

— Un an et un jour, dit le prince.

— Soit! dit le roi.

Poltronnet retourna chez lui, prit ses armes, monta sur son beau cheval et se mit en route, suivi de son écuyer.

CHAPITRE IV

D'un singulier repas que firent Poltronnet et Dondin.

Le prince Poltronnet cheminait allègrement sur son beau cheval Agib, le faisant courir de temps en temps pour admirer sa vitesse merveilleuse, et s'arrêtant ensuite pour attendre Dondin, qui venait tout tranquillement derrière.

— Monsieur, dit l'écuyer qui n'aimait pas à marcher sans parler, il me semble que vous entreprenez bien gaiement un voyage que la fée Flammèche vous a annoncé comme difficile et périlleux. Le courage vous serait-il venu?

— Je ne sais pas, dit Poltronnet. Je ne pense qu'à mon but, et je ne m'occupe pas des détails. D'ailleurs, j'ai confiance dans les dons de la fée Flammèche.

— Il faudrait voir, reprit Dondin. Voilà un cheval qui court bien, je ne dis pas non. Mais le reste...

Poltronnet prit une flèche dans son carquois, banda son arc et lança le trait dans la direction d'un arbuste gros comme le doigt, qui s'élevait à deux cents pas devant les voyageurs. La flèche se ficha dans le bois.

— Voilà pour l'arc, dit l'écuyer. Mais il y a encore une épreuve à faire.

— Faisons-la, dit le prince. Et il tira du fourreau l'épée Flamme-d'Acier. La lame brilla au soleil et lança des éclairs dont on pouvait à peine supporter la vue.

— Essayez de couper en deux cette grosse pierre, dit l'écuyer en montrant un rocher sur le bord du chemin.

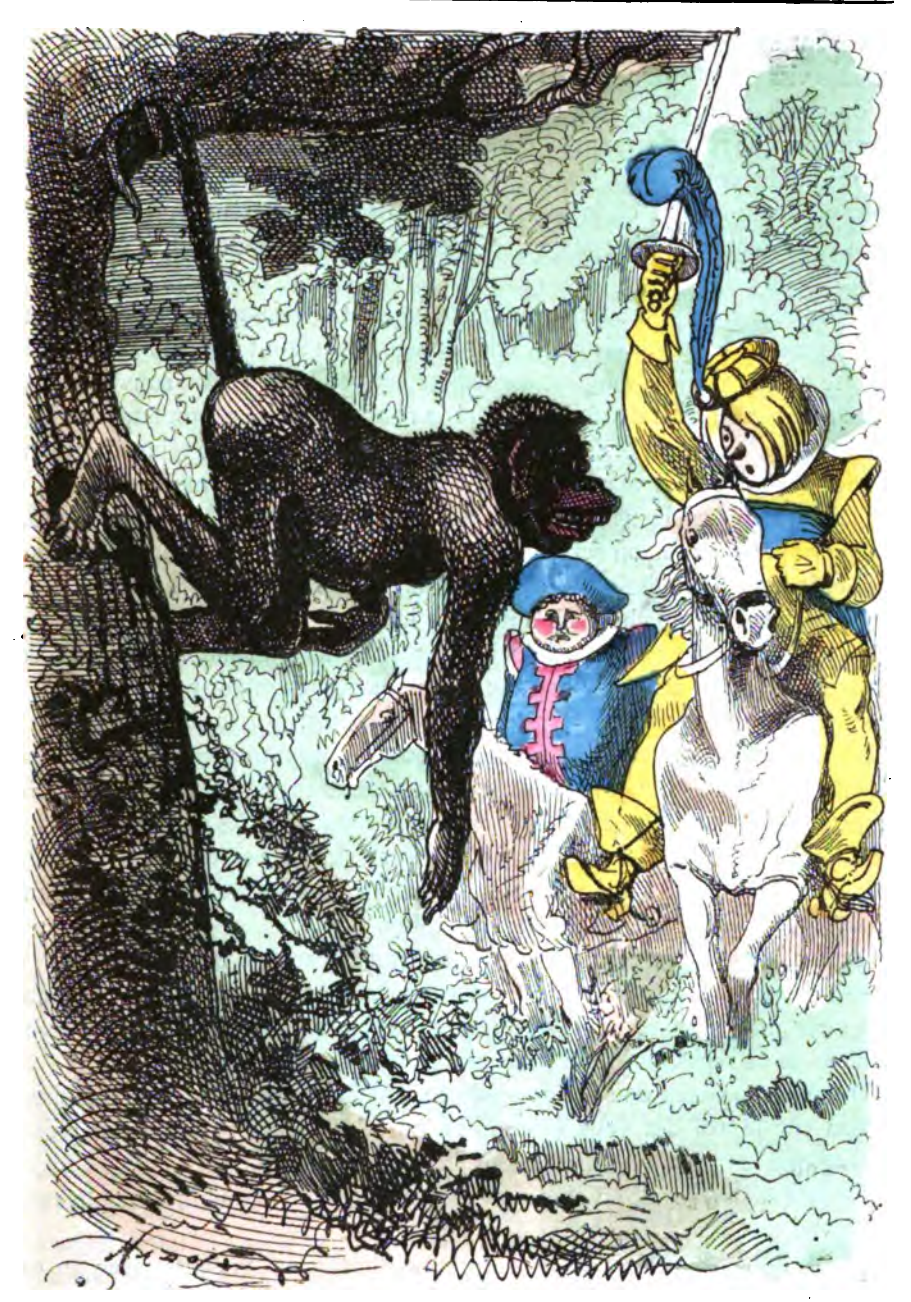
— C'est trop facile, dit Poltronnet.

Il dénoua son écharpe, jeta en l'air le léger tissu qui oscilla au vent comme s'il allait s'envoler. Poltronnet tendit l'épée. L'écharpe toucha le tranchant et tomba à terre en deux morceaux.

— A la bonne heure! fit Dondin émerveillé.

Après avoir marché quelque temps, les voyageurs se trouvèrent dans une plaine fertile, où la vue s'étendait au loin. A leur droite, une large rizière montrait un marais verdoyant où le riz trempait ses tiges dans l'eau qui miroitait par places; à leur gauche, des moissons jaunissantes ondulaient comme une mer dorée.

— Voilà un beau pays, dit le prince, et les habitants y doivent vivre dans l'abondance.



Un singe monstrueux causait dans le pays les plus grands ravages. (Page 139.)

Mais, en y regardant de près, Dondin s'aperçut d'une chose singulière. Tous les épis du blé étaient vides ou arrachés, et le riz n'était pas en meilleur état. Cette étonnante façon de faire la récolte surprit le prince et son écuyer.

Ils arrivèrent bientôt dans une ville, et ils furent bien plus surpris encore

en voyant ses habitants. La consternation et la souffrance étaient peintes sur tous les visages. A mesure que les nouveaux venus avançaient, ils entendaient qu'on se disait : Ce sont des étrangers! Alors un éclair de satisfaction, éteint bientôt par une réflexion nouvelle, venait illuminer pour un instant les sombres figures qui les entouraient. Car peu à peu la foule s'était avancée autour d'eux. Pour échapper à cette curiosité importune, ils s'informèrent d'un endroit où ils pussent demander l'hospitalité, et on leur répondit qu'on allait les mener au palais du roi.

Poltronnet, avec sa modestie ordinaire, voulait se refuser à cet excès d'honneur; mais on lui répondit que c'était l'usage, et il fallut se résoudre à entrer dans le palais. On les conduisit immédiatement en présence du souverain.

Le roi était en train de dîner. Malgré la résistance de Poltronnet, il exigea que les deux étrangers prissent place à ses côtés. Dondin s'en réjouit d'autant plus que la table était magnifiquement servie. Un grand nombre de plats se cachaient sous les cloches d'argent, qui étincelaient au feu des bougies. On découvrit ces plats, et on servit aux convives du bœuf rôti, dont la couleur rose et le jus moiré faisaient venir l'eau à la bouche.

Cependant Dondin cherchait autour de lui.

— Je vois ce que c'est, dit le roi. Vous voudriez du pain; mais nous n'en mangeons plus. Je lis dans vos yeux que vous désirez savoir pourquoi. Vous le saurez plus tard; trop tôt, ajouta-t-il en soupirant.

Après le bœuf, on servit du veau rôti, puis du mouton rôti. L'étonnement du prince et de Dondin, qui allait croissant, se changea en stupéfaction au dessert. Des pyramides de perdrix rôties s'élevaient dans les corbeilles où l'on s'attendait à voir des grenades et des oranges; des cuisses et des ailerons de volaille rôtie étaient symétriquement arrangés dans les assiettes où auraient dû se trouver les pâtisseries et les petits fours.

Tout en grignotant ces friandises, le roi prit la parole d'un air lugubre.

— Étrangers, dit-il, le moment est venu de vous donner une explication, que vous attendez avec impatience. Mais j'ai voulu vous laisser achever tranquillement ce repas, qui pour vous sera probablement le dernier.

Dondin, qui suçait une aile de perdreau, la laissa retomber dans son assiette et fixa sur le roi des yeux écarquillés, qui s'agrandirent de plus en plus à mesure que le monarque avança dans l'explication annoncée.

Ce qu'il disait n'avait en effet rien de rassurant pour ses auditeurs. On peut en juger.

Le roi qui parlait avait eu naguère une altercation violente avec un roi voisin, à propos d'un singe plein de gentillesse qu'il lui avait prêté et que ce dernier n'avait plus voulu rendre. Des lettres avaient été échangées, de plus en plus aigres et injurieuses, et l'emprunteur du singe s'était trouvé si gravement offensé, qu'il avait résolu de se venger d'une manière terrible. Or ce roi pratiquait la magie. « Vous voulez un singe, avait-il écrit à son ancien ami, eh bien! vous en aurez un. » Et il avait envoyé dans le pays où était mainte-

nant Poltronnet un singe monstrueux qui y causait les plus grands ravages. Il avait vingt coudées de haut, et il était plus vigoureux que dix hommes. C'était lui qui dévastait les récoltes, et son appétit était tel, que, en peu de temps, il avait dévoré tout le blé, tout le riz, tous les légumes, tous les fruits de cette riche contrée ; au point que la famine s'était mise dans le pays. On n'y pouvait plus manger que de la chair, et cette nourriture allait bientôt manquer, puisque les animaux ne trouvaient plus à se nourrir eux-mêmes. On avait essayé de tuer le monstre, auteur de ces désastres ; mais le fer s'émoussait sur lui, et les entreprises tentées dans ce but avaient déjà, grâce à son incroyable vigueur et à sa prodigieuse agilité, coûté la vie aux plus braves habitants. Aussi avait-on renoncé à cette chasse trop périlleuse. Seulement, quand des étrangers venaient dans le pays, on les envoyait combattre le monstre ; si, par un grand hasard, ils revenaient sains et saufs de leur première tentative, on les engageait à recommencer le lendemain et le jour suivant. Le soir du troisième jour, on les mettait à mort. De la sorte, on était sûr, en les prévenant d'avance, qu'ils feraient tous leurs efforts pour réussir.

— Je suis fâché, ajouta le roi en s'adressant à Poltronnet et à son écuyer, que vous soyez venus ; car il est impossible que vous sortiez vivants d'une pareille entreprise, et votre bonne mine m'a intéressé.

Le prince s'inclina. Dondin essaya de sourire et fit la grimace.

— Mais, continua le roi, il faut que la loi s'accomplisse. Ainsi, préparez-vous à être morts dans trois jours, si, comme je n'ose l'espérer, vous n'êtes pas morts auparavant.

Là-dessus, il sortit.

CHAPITRE V

Comment Poltronnet fit passer le goût du blé au grand singe qui mangeait les moissons.

Le lendemain, on les réveilla de grand matin. Ils montèrent à cheval et partirent, accompagnés par les vœux de toute la population, qui les regardait passer en secouant la tête. On leur indiqua un grand bois où le singe faisait sa demeure, et ils se dirigèrent de ce côté.

A peine avaient-ils pénétré sous la voûte obscure formée par les arbres, qu'ils entendirent un grand bruit, et ils virent une grande forme brune, qui dégringolait de branche en branche, toucher la terre et s'avancer de leur côté.

— C'est lui, s'écria Dondin. Il est encore plus grand qu'on ne nous a dit. Sauvons-nous !

Et il s'enfuit en effet. Mais Poltronnet ne bougea pas. Il regardait le monstre, qui bondissait à travers les arbres en brandissant un énorme bâton qu'il tenait

à la main. A peine le prince avait-il eu le temps de tirer Flamme-d'Acier du fourreau, que le singe était tout près de lui et levait sa massue. Prompt comme l'éclair, Poltronnet poussa son cheval en avant. Agib s'élança, et l'épée du prince s'abattit sur le flanc du grand singe. Le monstre fit un énorme saut en arrière en sentant le froid inconnu de l'épée magique entrer sous sa peau jusqu'alors invulnérable. Il porta la main à sa blessure, regarda avec stupéfaction le sang qui rougissait ses longs doigts velus; puis il poussa un cri aigu, laissa tomber son bâton, et, avant que le prince, qui attendait une nouvelle attaque, eût eu le temps de le poursuivre, il courut à un arbre, qu'il embrassa, et grimpa jusqu'au sommet. Là, il s'accroupit sur une branche et se mit à faire d'horribles grimaces en grinçant des dents et menaçant son ennemi du poing.

Poltronnet prit son arc et décocha une flèche.

Mais les traits qui ne manquaient pas leur but n'avaient pas l'irrésistible vertu dont était doué le tranchant de Flamme-d'Acier. La flèche toucha la poitrine du monstre, rebondit comme repoussée par une surface élastique, et tomba à terre. Poltronnet la ramassa. La pointe était émoussée et tordue.

Le prince réfléchit un instant. Puis il reprit son épée et frappa l'arbre à sa base. Le tronc fut tranché comme une herbe touchée par la faux. L'arbre oscilla, puis tomba avec un grand fracas.

Poltronnet courut vers l'endroit où les branches du sommet avaient touché la terre.

Mais le singe ne l'avait pas attendu. Avant que le prince fût arrivé à l'endroit où il était tombé, il avait déjà trouvé un refuge en haut d'un autre arbre.

Poltronnet renouvela l'expérience et n'obtint pas un meilleur résultat, quelque diligence qu'il eût faite. Il allait recommencer encore, quand il entendit à côté de lui la voix de Dondin, qui s'était rapproché.

— Monsieur, disait l'écuyer, la forêt est grande, et malgré le train dont vous y allez, vous n'aurez jamais coupé tous les arbres d'ici à trois jours.

Poltronnet regarda autour de lui : aussi loin que son regard pouvait s'étendre, il ne voyait qu'un dôme de feuillage, soutenu par des milliers de hautes colonnes.

Poltronnet s'assit sur l'herbe, mit sa tête dans ses mains et réfléchit. Puis, il se releva et prit le chemin de la ville avec Dondin, qui était content d'avoir échappé aux dangers du jour présent, et triste quand il songeait aux dangers du lendemain.

Le peuple les vit revenir avec étonnement, et on ne s'expliqua leur retour qu'en pensant qu'ils n'avaient pas rencontré et probablement pas cherché le monstre qui causait la désolation générale.

Sans rien dire à personne, Poltronnet alla tout droit chez un forgeron et demanda qu'on lui fabriquât deux grands sacs ronds ou plutôt deux sphères creuses, faites d'un fer épais et solide, avec une seule ouverture dont il indiqua

la dimension. Le forgeron promit que les objets demandés seraient faits le jour suivant, vers le soir.

Le lendemain, le prince et Dondin quittèrent de nouveau la ville de grand matin. Dondin éprouva un certain soulagement quand il vit que son maître, au lieu d'entrer dans la forêt, se contenta de faire le tour, examinant avec soin les moissons ravagées, et ramassant un à un les grains isolés de blé et de riz qui avaient échappé à la voracité du singe. Poltronnet commanda à l'écuyer de l'imiter, et, le soir, ils rentrèrent à la ville, portant avec eux une grande quantité de grain produit de cette patiente récolte.

Dondin s'était demandé tout le jour quel était le but de ce qu'il voyait faire et de ce qu'il faisait lui-même. Il avait fini par se figurer que son maître avait l'intention d'acheter la clémence du roi en lui offrant un petit pain et un plat de pilau au riz.

Mais tel n'était pas le projet du prince, car, au lieu d'aller chez le boulanger, il alla chez le forgeron, et demanda si ce qu'il avait commandé était prêt.

Les vases creux étaient faits et Poltronnet les emporta. Il mit dedans le blé et le riz qu'il avait récoltés, puis se coucha, et s'endormit.

Le lendemain, ce fut un grand étonnement, quand on vit sortir Poltronnet, suivi de Dondin, portant les deux boules de fer.

Arrivé à l'entrée de la forêt, le prince posa à terre les deux vases ronds, répandit une petite quantité de grain autour de l'ouverture de chacun, et se retira à quelque distance avec son écuyer.

Bientôt le grand singe parut sous le couvert. Il les vit, et sembla se disposer à s'élancer de leur côté; mais il s'arrêta, leur jetant des regards furieux. Puis il se mit à courir de côté et d'autre, jusqu'au moment où il aperçut les deux globes de fer. Il suspendit sa course sans but, regarda longtemps les vases, tourna tout autour, s'approcha d'un air indifférent, en toucha un du bout des doigts, et se recula d'un bond.

Encouragé par l'immobilité des objets qui attiraient son attention, il s'en approcha une seconde fois, les flaira, ramassa un grain, qu'il mangea, puis un autre. Enfin, après une nouvelle hésitation, il plongea vivement ses deux mains dans les deux ouvertures.

Un instant après, le prince et Dondin le virent s'agiter avec fureur, en poussant des cris inarticulés. Il sautait de côté et d'autre en agitant ses longs bras auxquels les deux gros globes faisaient comme une paire de gantelets énormes. Il les heurtait l'un contre l'autre, essayant de les briser.

— Allons, Agib! dit le prince en flattant son cheval; voici le moment de courir, et de bien courir.

Agib s'élança. Le singe fit un bond prodigieux, arriva au pied d'un arbre, et essaya d'y grimper. Le fer glissa sur le tronc que ses mains ne pouvaient embrasser. Alors, il se mit à fuir. Mais, quoiqu'il franchît à chaque enjambée une énorme distance, Agib courait plus vite que lui. Se sentant sur le point d'être atteint, il tenta encore l'escalade, battit avec fureur de ses poings déme-

surés l'arbre qui glissait sous son étreinte. Puis il se retourna, leva en l'air cette masse de fer, prêt à la laisser retomber sur la tête de Poltronnet. Mais le prince passa sous le coup formidable qui l'eût certainement écrasé, et son épée s'enfonça tout entière dans le corps du singe. Le monstre tomba. Poltronnet sauta vivement à terre, et d'un second coup, lui trancha la tête.

Dondin fut aussi émerveillé qu'enchanté de voir revenir son maître, portant pendu à sa selle le laid trophée de son étonnante victoire.

Le prince lui raconta ce qui s'était passé.

— Il s'agissait, dit-il d'empêcher ce fléau vivant de se mettre, en fuyant en haut d'un arbre, hors de l'atteinte de Flamme-d'Acier. Or, le singe ayant mangé tout ce qu'il pouvait manger dans les environs, comme nous l'avons observé hier, devait nécessairement être affamé, et sa défiance devait céder à l'appât d'une nourriture facile. De plus, j'avais remarqué que les singes ne lâchent jamais ce qu'ils tiennent. Cet horrible animal devait donc enfoncer son bras dans l'orifice des vases assez large pour laisser passer sa main vide et étendue, mais trop étroite pour lui laisser retirer sa main fermée et pleine. L'événement a justifié mes prévisions.

Ils rentrèrent triomphalement à la ville.

Le lendemain, Poltronnet, suffisamment comblé de bénédictions par le peuple, et d'embrassades par le roi, reprenait son voyage en pensant à la princesse Fêlée et aux moyens de lui rendre ce qu'elle avait perdu.

CHAPITRE VI

Où le roi Ta-wha-cha-ga, qui aimait trop le tir à l'arc, finit par trouver son maître.

Il y avait déjà pas mal de jours que Poltronnet et Dondin avaient atteint l'Indus et en remontaient le cours, se dirigeant ainsi vers les sources du fleuve, lorsqu'ils aperçurent une grande ville devant eux. Dondin se défiait des villes depuis leur dernière aventure, et il eût volontiers engagé le prince à éviter celle-ci. Mais Poltronnet craignait, par-dessus tout, les détours qui pouvaient allonger le voyage. Ils allèrent donc tout droit à la porte qui s'ouvrait devant eux, et entrèrent dans la cité, dont ils trouvaient l'aspect assez surprenant.

Dans les rues, dans les places, partout, étaient dressées des cibles, et les habitants, armés d'arcs et de flèches, s'évertuaient à tirer au blanc. Auprès de chaque cible, se tenait un officier qui jugeait les coups, et, non loin de là, on voyait une table chargée de mets et gardée par un autre officier. Lorsqu'un des tireurs avait touché le but, il recevait une carte qu'il allait présenter au gardien de la table, s'asseyait et se mettait à manger. Les autres le regardaient

d'un œil d'envie, et recommençaient de plus belle à décocher leurs flèches.

Poltronnet, étonné de ce qu'il voyait, en demanda l'explication à un des assistants, qui venait de s'asseoir, d'un air désespéré, après avoir tenté un essai inutile, et voici ce qu'il apprit :

Le roi de cette ville, qui s'appelait Ta-wha-cha-ga, était passionné pour le tir à l'arc ; fier de son adresse à cet exercice, il exigeait que tous ses sujets partageassent son goût et imitassent son exemple. Aussi, pour entretenir chez eux une louable émulation, il avait établi cet ordre de choses qui surprenait le prince. Personne ne pouvait manger sans avoir gagné son droit à la pointe de la flèche. Quant à ceux dont la maladresse incorrigible avait été prouvée par un certain nombre d'essais, la table commune leur était interdite.

— Mais, ajouta amèrement le narrateur, ils ont l'honneur d'être admis à la table du roi...

— Tiens ! fit Dondin.

— Non en qualité de convives, continua l'autre, mais en qualité de plats. Le roi leur crève les yeux, leur perce les doigts, les tue enfin à coups de flèche, et s'en nourrit ensuite.

— Grands dieux ! dit Poltronnet indigné, ce monarque inhumain ose manger ses sujets !

— Oh ! reprit l'autre, il n'a pas de préférence.

— Il mange aussi les étrangers ! s'écria Dondin. J'avais bien raison de ne pas vouloir venir. Et il jeta un regard désespéré sur la porte de la ville. Mais la porte s'était refermée et la fuite était impossible.

En ce moment, un officier s'approchait du prince. Après s'être informé de son nom et de sa qualité, il le pria poliment de le suivre au palais.

— Pourquoi faire ? dit Poltronnet.

— Pour joûter avec le roi, répondit l'officier, et voir si vous êtes plus habile archer que lui. Si vous êtes vainqueur, vous partirez sain et sauf. Sinon...

— Je sais, interrompit Poltronnet.

— Moi aussi, murmura Dondin, d'une voix sourde.

On trouva le roi Tha-wha-cha-ga dans une grande galerie où il s'amusait à son exercice favori. D'un bout de la galerie à l'autre, il perçait des pommes d'api, que ses courtisans tenaient tour à tour entre leurs doigts élevés.

Quand on lui annonça des étrangers :

— Ah ! tant mieux ! dit-il. Mes sujets deviennent trop adroits, et ma table s'en ressent.

Dondin frémit.

— Ne perdons pas de temps, reprit le roi. On leur a dit, je suppose, de quoi il s'agit et les conséquences qui doivent en résulter. S'ils étaient raisonnables, ajouta-t-il en regardant de côté le prince et son écuyer, ils se reconnaîtraient vaincus d'avance. Je leur en saurais gré, et je le prouverais en leur laissant...

— La vie ? interrompit Dondin.

— Le choix entre la broche et la casserole, continua le roi.

Dondin frémit de plus belle. Quant à Poltronnet, il écoutait ces fanfaronnades avec une certaine impatience, augmentée par le manque de politesse et de savoir-vivre, dont faisait preuve ce roi mal élevé.

— Finissons ! dit-il, que faut-il faire ?

— Le roi le regarda de travers en ricanant et en murmurant :

— En voilà un qui est bien pressé de passer à la cuisine.

Alors on commença les épreuves. Le roi, qui était réellement d'une adresse prodigieuse, perça une pomme suspendue au bout d'un cordon, à laquelle on avait imprimé un mouvement de balançoire. Poltronnet la perça comme lui.

Alors le roi fit jeter une pomme en l'air, et la toucha avant qu'elle retombât. Mais Poltronnet, voulant prouver d'un seul coup la supériorité que lui donnait l'arc infaillible, présent de la fée Flammèche, pria qu'on jetât deux pommes, l'une après l'autre. Au moment où elles se croisèrent, l'une montant et l'autre descendant, il les perça toutes deux d'une seule flèche.

— Par l'arc de Nemrod ! dit Ta-wha-cha-ga en faisant la grimace, voilà un joli coup, je vois qu'il va falloir tenter la grande épreuve.

Alors un valet apporta une rondelle de cuivre de la grandeur d'une assiette, le disque était percé à son centre d'un trou rond à l'aide duquel on le fixa au bout d'un bâton, planté horizontalement dans la muraille.

— Regardez bien ce disque, dit le roi à Poltronnet.

— Je le vois, dit le prince, et s'il doit nous servir de but, je crois que je l'atteindrai.

— C'est ce que nous verrons, ou plutôt ce que nous entendrons, reprit le roi en riant de son mauvais rire. Fermez les volets !

On obéit, et la galerie se trouva dans l'obscurité la plus complète.

— A présent, écoutez ! dit Ta-wha-cha-ga.

Il tira une flèche, et l'on entendit distinctement, dans les ténèbres, le son que rendit le cuivre frappé par le trait.

— Faites-en autant, dit le roi.

Poltronnet tira à son tour, et l'on n'entendit qu'un bruit sourd, comme si la flèche s'était enfoncée dans la boiserie, et un gros gémissement poussé par Dondin.

— Un seul essai ne suffit pas, dit le roi, recommençons.

Il tira une seconde flèche, puis une troisième, et deux fois encore on entendit le métal retentir sous le coup qui le frappait. Poltronnet tenta aussi deux fois l'épreuve, et deux fois on n'entendit que la vibration de la flèche enfoncée dans le bois.

— Voilà comme on gagne son dîner, dit Ta-wha-cha-ga de sou air fanfaron, pendant qu'on ouvrait les volets et que le jour se répandait dans la galerie.

— Voilà comme on le perd, dit tranquillement Poltronnet en montrant la cible.



Le royaume des Bébés. (Page 151.)

Tout le monde regarda et des cris d'étonnement se firent entendre. La première flèche de Poltronnet s'était enfoncée dans le bâton qui marquait le centre exact du disque de cuivre vissé à une extrémité. La seconde s'était fichée dans la première, la troisième dans la seconde.

Le roi était furieux.

— C'est impossible, cria-t-il, tandis que l'écume lui sortait de la bouche. Il y a là quelque tricherie.

— Propos de mauvais joueur! répondit Poltronnet avec le même calme qu'il avait déployé jusque-là.

Mais le roi était loin d'imiter cette tranquillité. Il criait, il tempêrait, il jurait qu'il ne laisserait pas échapper ces étrangers perfides qui avaient abusé de sa bonne foi.

Enfin il déclara qu'il voulait tenter une dernière épreuve, et qu'il prétendait, cette fois, se servir de l'arc de Poltronnet, quand ce ne serait que pour s'assurer que cet arc était enchanté, et qu'on ne l'avait pu vaincre qu'avec des armes déloyales.

— Soit! dit Poltronnet, je veux bien. Mais à condition que, cette fois, c'est moi qui désignerai le but.

Le roi accepta, et Poltronnet l'emmena, suivi de tous les assistants, dans un jardin où il avait vu, par la fenêtre, des biches errer en liberté.

— Mais, dit-il en se retournant tout à coup, qui m'assure que vous ne manquerez pas encore à votre parole comme vous y avez manqué déjà tout à l'heure en élevant une réclamation injuste?

— Dites-lui de jurer par l'arc de Nemrod, murmura un des courtisans à l'oreille de Poltronnet.

Le prince exigea le serment indiqué, et le roi jura que, s'il était encore vaincu, Poltronnet pourrait partir sans rien craindre.

On arriva dans le jardin. Poltronnet montra les biches qui couraient de côté et d'autre.

— Choisissez deux flèches, dit-il au roi. Vous les tirerez comme vous l'entendrez. Mais il faut qu'une de ces deux flèches perce du même coup l'oreille et la patte de derrière d'une de ces jolies petites bêtes.

Ta-wha-cha-ga regarda Poltronnet avec des yeux étonnés :

— Ce n'est pas facile, dit-il.

— Si c'était facile, vous le feriez, répondit Poltronnet d'un air où sa politesse habituelle, impatientée par les manières du roi, revêtait une nuance de méprisante ironie.

Le roi décocha une de ses flèches, puis l'autre. La première atteignit à la patte une biche qui bondissait loin de là; la seconde perça l'oreille.

—Voilà un arc d'une merveilleuse justesse, dit-il en le rendant au prince. Mais, même avec cet arc, c'est là tout ce que peut faire un homme, et nul ne fera mieux.

Poltronnet haussa les épaules. Puis il ôta la pointe d'une de ses deux flèches, et la dirigea sur une biche qui courait. Frappé à l'oreille par l'innocent projectile, l'animal s'arrêta subitement, secoua la tête, puis se gratta l'endroit atteint avec sa patte de derrière. Prompt comme l'éclair, Poltronnet tira la seconde flèche, et la patte de la biche se trouva enclouée à l'oreille.

— Partons maintenant, dit le prince à son écuyer, sans même regarder le roi, dont la fureur ne connaissait plus de bornes.

Et il se mit à marcher sans tourner la tête en arrière. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit des cris poussés par Dondin. Il regarda, et vit son écuyer entouré par les gardes du roi, qui le tenaient et l'empêchaient de partir.

— J'ai juré de laisser partir celui qui m'a vaincu, disait le roi, mais lui seul. S'il veut absolument sauver son écuyer, qu'il me donne en échange cet arc miraculeux.

Poltronnet réfléchit un moment.

— Mon pauvre Dondin, dit-il ensuite, voilà une belle occasion de montrer ta bravoure. Tu sais combien je tiens à retrouver ce que je cherche, et cet arc m'y aidera sans doute. Sacrifie-toi donc généreusement, et subis pour une si belle cause, une mort que tu dois craindre si peu.

Et il partait, quand Dondin le rappela avec des cris lamentables :

— Hélas ! monsieur, disait-il, je ne crains pas la mort ; mais je crains beaucoup d'être mangé. Comment pourrai-je, après un pareil accident, me présenter dans le paradis que Brahma promet aux braves ? Emmenez-moi, monsieur ; si vous n'avez plus votre arc, vous aurez votre écuyer, et vous verrez que c'est bien plus commode qu'un arc dans bien des circonstances.

Le bon cœur de Poltronnet ne put résister longtemps à ces supplications et à bien d'autres que l'éloquent Dondin ajouta à celles-ci.

— Je consens, dit-il au roi ; mais, pour éviter de nouvelles difficultés, je prétends prendre mes précautions. Nous allons partir, et, quand je passerai sur cette éminence qui domine les murs du jardin, je jetterai ici l'arc et les flèches. Je jure de le faire, et je tiens ma parole, moi.

Le roi Ta-wha-cha-ga, qui voulait absolument avoir ce qu'il avait demandé, consentit à cet arrangement. On amena les chevaux. Le prince et Dondin partirent, et un instant après ils passaient sur la montagne dont avait parlé Poltronnet. Le prince s'arrêta :

— Voici ce que j'ai promis, dit-il.

Il tira vivement une flèche, qui s'enfonça dans la poitrine du monarque inhumain ; puis il jeta l'arc comme il avait juré de le faire, et il s'éloigna, sans qu'on songeât même à le poursuivre.

Les voyageurs continuaient à remonter le fleuve. Bientôt ils le virent se rétrécir au point de devenir un ruisseau, et enfin ils arrivèrent à l'endroit où ce ruisseau jaillissait d'un rocher. Ils étaient au but de leur voyage.

Ils trouvèrent facilement la demeure de l'enchanteur Spavento, Poltronnet, qui voulait employer d'abord les moyens de conciliation, alla tout droit chez le magicien. A son grand étonnement, il fut bien accueilli.

L'enchanteur avait fait quelques pas au-devant de Poltronnet.

— Je sais dans quelle intention vous venez, lui dit-il. Vous avez fait un voyage inutile. Je ne puis ni vous donner ni vous disputer ce que vous êtes

venu chercher ici. Je n'ai pas l'esprit de la princesse que vous aimez, et je ne sais pas où il est.

Alors il raconta comment, revenu chez lui avec la bouteille qui contenait la précieuse essence dérobée par lui au cerveau de Fleur-d'Esprit, il s'était occupé d'abord de préparer un appareil à l'aide duquel il pût faire passer dans la tête de sa fille l'intelligence qui devait en faire une personne accomplie ; comment il avait laissé la bouteille dans un coin, et comment il l'avait retrouvée : un rat avait rongé le bouchon, et la bouteille était vide.

Poltronnet ne paraissant pas accorder une foi entière à ce récit, le magicien ajouta que le prince pouvait s'assurer de la vérité. L'intelligence peu développée de sa fille la rendant difficile à marier, il avait été heureux de la donner au prince Toto, roi des Bébés, qui n'exigeait chez une épouse que les moyens nécessaires pour jouer à la poupée, sauter à la grande corde et danser en rond. Poltronnet n'avait qu'à aller au pays des Bébés, et là il verrait par lui-même que la princesse Zaza n'avait pas reçu le présent que lui destinait son père, c'est-à-dire la haute raison et l'instruction supérieure de la princesse Fleur-d'Esprit.

Poltronnet demanda où était le pays dont on lui parlait, et il se mit en route.

Il allait tristement, songeant avec désespoir que, si l'enchanteur avait dit vrai, il ne pouvait plus demander qu'au hasard la réussite de son entreprise.

Dondin n'était pas gai non plus. Il songeait qu'il avait faim, et que son maître, absorbé dans ses méditations, ne pensait pas à manger. Enfin, il se décida à lui dire quelques mots à ce sujet, et le prince, ayant répondu par un geste d'indifférence, l'écuyer fit semblant de le prendre pour un geste de consentement. Aussi, voyant une cabane au bord de la route, il s'empressa de frapper à la porte. On cria d'entrer, et les voyageurs profitèrent de la permission.

Ils trouvèrent un homme assis dans un coin, qui ne se leva même pas en les voyant. Dondin demanda si l'on pouvait dîner. L'homme leva les épaules :

— Cherchez ! dit-il.

Dondin se mit à fureter partout, et ne trouva qu'un peu de fromage blanc. Il regarda piteusement son maître. Poltronnet était de mauvaise humeur. Aussi se contenta-t-il de dire :

— J'ai vu voler beaucoup de bécasses en passant dans les champs. Si j'avais encore mon arc et mes flèches...

Dondin sentit le reproche indirect que contenaient ces paroles, et il interrompit vivement le prince :

— On peut prendre des bécasses sans arc et sans flèche, dit-il. Et avisant dans un coin divers ustensiles de ménage, il prit une grande écumoire, un marteau, le fromage blanc, et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? dit le prince.

— A la chasse ! répondit l'écuyer en sortant.

Le propriétaire de la cabane, en entendant ces mots, releva curieusement la tête, et il suivit Dondin pour voir ce qu'il allait faire.

Dondin se dirigea vers un terrain marécageux qui s'étendait à quelque distance et au-dessus duquel on voyait voler des bécasses. Arrivé là, il s'assit par terre, garnit de fromage blanc les trous de l'écumoire; puis il la planta devant lui et attendit, caché derrière.

Au bout d'un instant, les bécasses attirées par la curiosité naturelle à ces oiseaux, volèrent du côté de l'objet inconnu dont l'immobilité les rassurait. Elles s'approchèrent de plus en plus, une, puis une autre, donnant en passant un coup de bec au fromage blanc. Alléchées par ce mets délicieux, elles revinrent plus hardiment, et enfin une d'entre elles y plongea son bec. Le bec entra dans le trou bouché par le fromage et passa de l'autre côté. Alors Dondin, donnant un coup de marteau, riva le bec qui passait, et l'oiseau resta attaché à l'écumoire. Les autres, croyant qu'il se complaisait dans cette position, l'imitèrent bientôt, et chaque bec que Dondin voyait paraître, se pliait aussitôt, grâce à un coup de marteau bien appliqué, retenant ainsi la bécasse, victime de sa gourmandise.

Cependant le prince était resté seul dans la cabane, et il continuait de se livrer à ses tristes rêveries.

— Hélas ! dit-il tout haut, emporté par sa douleur, comment faire pour venir à bout de ce que j'ai entrepris ?

— Avec le courage et la persévérance, on vient à bout de tout, dit une voix qui partait d'un des coins de la chambre.

Poltronnet regarda autour de lui et ne vit qu'un beau perroquet bleu et rouge dans une cage suspendue près de la fenêtre. Il crut que le perroquet répétait une phrase apprise, et il continua :

— Qui me guidera ? qui me conseillera ?

— Moi peut-être, dit l'oiseau.

Cette fois, Poltronnet fut étonné et le manifesta.

— Toi ! dit-il, toi, un perroquet !

— Je ne suis en effet qu'un perroquet, dit l'oiseau ; mais je suis doué d'un esprit bien supérieur à ma condition et à celle de beaucoup d'autres ; si tu voulais m'emmener avec toi, je suis sûr que je te donnerais de bons avis.

— Je t'emmènerais volontiers, dit le prince. Mais celui à qui tu appartiens voudra-t-il te céder à moi ?

— Oui, dit le perroquet, si tu fais ce que je vais te dire. Cet homme, comme tu as pu t'en douter à sa mine, vient d'être frappé d'un grand malheur. Il a perdu un chameau qui était toute sa fortune, et sur lequel, en outre, il avait chargé des provisions qui devaient l'aider à passer l'hiver. Cours après le chameau, et rends-le à son maître, à condition que celui-ci me laissera partir avec toi.

— Mais j'ignore où est l'animal dont tu parles.

— Tu le suivras à la trace.

— J'ai vu beaucoup de traces de chameaux sur le chemin, et elles allaient dans tous les sens.

— Tu reconnaîtras celui-là aux marques que je vais t'indiquer. Tu examineras avec soin l'herbe qui borde la route. Si tu vois que l'herbe soit meilleure sur le côté gauche que sur le côté droit, et que néanmoins ce soit l'herbe du côté droit qui ait été mangée, tu sauras que tu es sur la voie : cela t'indiquer que l'animal n'a pas vu l'herbe la meilleure, et le chameau fugitif est borgne de l'œil droit. Ensuite il lui manque une dent, et tu trouveras là où il aura passé des bouchées d'herbe à moitié mâchée, tombées par l'intervalle que laisse cette dent absente. Enfin tu regarderas si tu vois des fourmis à droite du chemin qu'il aura suivi, et des mouches à gauche, ce sera le signe certain que tu ne te trompes pas ; car le chameau porte d'un côté du beurre, qui aura laissé une trace grasse propre à attirer les fourmis, et de l'autre du miel, qui aura coulé sur la terre et attirera nécessairement un grand nombre de mouches.

— Allons ! dit le prince émerveillé de la perspicacité du perroquet, je vois que tu ne m'as pas trompé, et tu pourras donner un bon conseil à l'occasion.

En ce moment, Dondin rentrait portant en triomphe son écumoire chargée de gibier. Le paysan le suivait. Poltronnet lui proposa le marché dont avait parlé le perroquet, et le paysan l'accepta avec joie. Le prince s'élança sur Agib, et grâce à la prodigieuse rapidité du bon cheval, il eut bientôt trouvé la trace et il revint ramenant le chameau. Pendant ce temps, Dondin avait fait rôtir le produit de sa chasse, et on fit un excellent repas. Poltronnet, tout en mangeant, fit causer le perroquet, et lui demanda, entre autres choses, comment il se faisait qu'il fût doué d'un esprit si pénétrant. Mais à cela l'oiseau ne put rien répondre, sinon qu'un jour, après avoir mangé, il lui avait semblé s'éveiller d'un long sommeil, qui ne lui avait laissé aucun souvenir. Sa vie lui paraissait dater de ce moment-là. Depuis, il avait été blessé par un chasseur et ramassé mourant par le paysan. Malgré la reconnaissance qu'il lui devait, il s'ennuyait avec lui, et désirait une société plus relevée. Maintenant qu'il l'avait trouvée, il était content.

Tout cela était dit en si bons termes et avec tant d'esprit, que Poltronnet s'émerveillait à chaque mot. Il s'étonna plus encore, lorsque, racontant à son tour son histoire au perroquet, il le vit tressaillir au nom de Fleur-d'Esprit, et se passer la patte sur le front comme pour rappeler un souvenir qui lui échappait. Mais l'intelligent oiseau ne réussit pas à retrouver ce qu'il cherchait dans sa mémoire. En revanche, il réussit à remonter le moral du prince, et, quand celui-ci reprit son voyage, suivi de Dondin et portant sur son épaule son nouvel ami, il marchait plus légèrement, comme si l'espérance l'eût de nouveau pris sur ses ailes vertes.

CHAPITRE VII

De ce qui arriva dans le royaume des Bébés.

Lorsque Poltronnet, son écuyer Dondin et son ami le perroquet arrivèrent dans la capitale du royaume des Bébés, il furent étonnés du singulier aspect que présentaient les habitants. Tous étaient vêtus à peu près uniformément d'un grand tablier à bavette et coiffés d'un bourrelet. Partout, dans les rues et sur les places, on dansait des rondes sur l'air de Giroflé, girofla. Les plus sérieux habillaient des poupées ou traînaient gravement des chariots attachés au bout d'une ficelle. Quelques-uns faisaient la dînette. On aurait dit un peuple d'enfants géants dont les parents avaient émigré. La physionomie de la ville et du pays même était en rapport avec celle des habitants. La campagne était plantée d'arbres frisés et taillés en pointe. Les maisons étaient généralement jaunes avec des toits rouges et des fenêtres brunes. Les boutiques, parmi lesquelles les magasins de jouets d'enfants se distinguaient par leur nombre et leur magnificence, étalaient aux yeux toutes sortes d'objets qui ne semblaient nullement destinés à un usage sérieux. Enfin, tout ce qu'on voyait avait l'air d'avoir été tiré d'une immense boîte de joujoux et d'attendre le moment d'y rentrer.

Le palais où demeuraient le roi Toto et la reine Zaza aurait fait, grâce à son architecture d'un genre tout particulier, la joie des sectateurs les plus gâtés du jour de l'an. On aurait dit que la construction en avait été dirigée par le bonhomme Noël lui-même, tant il était découpé, dentelé et tailladé, orné de verres de couleur, et surmonté de clochetons en forme de hochets ; le tout ne se tenant guère ensemble, et paraissant avoir été posé comme un décor de théâtre.

Poltronnet s'y rendit immédiatement, pressé qu'il était de voir si l'enchanteur Spavento lui avait dit la vérité, et il put s'en convaincre du premier coup d'œil.

En effet, dans une salle richement garnie de meubles bizarres, qui avaient tous l'air d'être en carton peint, Poltronnet trouva le roi et la reine. Toto était monté sur un grand cheval à mécanique, qu'il faisait courir en tournant de toutes ses forces la manivelle plantée dans le cou de l'animal factice. Quant à Zaza, elle était sagement assise par terre, et elle habillait avec toutes sortes de soins maternels une magnifique poupée à tête de cire.

Le prince et ses compagnons furent bien reçus, et ils virent facilement qu'ils avaient affaire à des enfants bien élevés. Pourtant il faut dire que le roi ne put s'empêcher de rire en voyant la grosse face de Dondin. Mais la reine se leva, fit une belle révérence à Poltronnet, et resta tout debout devant lui, en tournant entre ses doigts le coin de son tablier. Elle était charmante, et on eût

difficilement trouvé un bébé plus agréable à voir. Elle était grande, bien faite, et avait une figure des plus fraîches, avec deux grands yeux bleus étonnés qui avaient l'air d'être en faïence.

Poltronnet lui fit son compliment, espérant qu'elle y répondrait et qu'il pourrait ainsi juger de ce qu'il tenait tant à savoir. Mais Zaza garda le silence, continuant de se balancer devant le prince, portant un doigt à sa bouche comme si elle avait envie de pleurer, et tenant baissés ses beaux yeux, qu'elle relevait de temps en temps pour regarder furtivement le perroquet, perché sur l'épaule de Poltronnet. Celui-ci l'encouragea par de nouvelles paroles, si bien qu'enfin elle se décida, emportée d'ailleurs par une admiration qu'elle ne pouvait plus contenir.

— Oh! le joli moineau! dit la reine Zaza, est-ce qu'il parle?

— Oui, grande reine, répondit lui-même le perroquet de sa voix la plus claire et la plus accentuée.

Dès lors la glace fut rompue, et la reine, dont le roi partagea bientôt l'enthousiasme, se mit à causer avec l'oiseau, ne s'arrêtant que pour sauter et battre des mains, jusqu'au moment où un officier du palais, portant pour signe distinctif de sa charge une grande canne de tambour-major, vint annoncer au roi et à la reine que deux de leurs sujets étaient en grande dispute, et que l'un d'eux amenait l'autre pour en demander justice.

— C'est ennuyeux, dit le roi. Ils sont toujours à se quereller.

— C'est vrai, dit la reine. On n'a pas seulement douze heures de récréation dans la journée.

Cependant on introduisit les plaideurs, et le plaignant exposa les motifs de la contestation. Il raconta qu'il était marchand de joujoux de son état, et qu'il avait exposé à son étalage un polichinelle d'un remarquable travail, qui remuait les yeux, les bras et les jambes. Cette merveille attirait devant sa boutique un grand concours de monde.

— Or, ajouta-t-il, j'ai remarqué parmi les autres, ce grand petit garçon qui s'arrêtait tous les jours, restait là longtemps, les yeux écarquillés, et finissait toujours par marchander le beau polichinelle. Je lui en disais le prix, — prix assez élevé, par parenthèse, pour qu'un roi seul puisse payer cette œuvre d'art, — et il s'en allait en soupirant. Ce matin, il est passé comme à l'ordinaire, mais il ne s'est pas arrêté. Et, comme je lui criais : Hé bien! êtes-vous décidé à donner les mille sequins? il s'est mis à se frotter l'index de sa main droite, en me disant : Je t'en ratisse! je l'ai vu en rêve, ton polichinelle; j'ai joué avec lui tout la nuit, et j'en ai assez!

— Hé bien! où est le mal? dit le roi.

— Dame! reprit le marchand, puisque ce faiseur de rêves a joué avec mon polichinelle et qu'il a joué assez pour en être rassasié, je prétends qu'il me le paye.

— Et moi, je prétends ne pas le payer, dit l'autre.

Toto fourra ses doigts dans son nez en réfléchissant profondément, tandis que Zaza suçait son pouce d'un air méditatif.



Cependant Poltronnet descendait le long de la corde. (Page 159.)

— C'est difficile à juger, dit Toto.

— C'est impossible, dit Zaza.

— Rien n'est plus aisé, dit le perroquet. Qu'on apporte seulement une table, un miroir et un gros sac d'argent. — A combien évaluez-vous votre

polichinelle? continua-t-il en s'adressant au marchand, pendant qu'on apprêtait ce qu'il avait demandé.

— A mille sequins, répondit celui-ci.

— C'est bien. — Vous, reprit-il en s'adressant au défendeur qui s'occupait à se moucher sur sa manche, venez ici, et comptez mille sequins là, sur la table. Très-bien! — A présent, vous, marchand de joujoux, vous pouvez prendre votre argent.

Et, comme le marchand tout joyeux avançait la main vers les mille sequins:

— Un instant! dit le perroquet, pas ceux-là. Prenez ceux que vous voyez dans le miroir, et allez-vous-en avec. Vous êtes payé.

Ce fut alors que la reine Zaza sauta de joie et frappa dans ses petites mains blanches.

Le roi admira aussi la sagesse et l'esprit du perroquet, mais avec moins d'enthousiasme. Le polichinelle dont il avait été question ne lui sortait pas de la tête, et peu à peu le désir de voir cette merveille devint si vif qu'il sortit, et rentra bientôt rapportant le beau joujou dont il avait donné le prix demandé par le marchand. Il se mit à le faire mouvoir, ne s'occupant de rien autre chose, et essayant de faire partager l'ivresse de sa joie à la reine. Mais Zaza, elle, ne songeait qu'au perroquet, et ne se lassait pas de le faire parler et de l'entendre raconter des histoires.

Vers la fin de la journée, elle en était venue à ce point, qu'il lui semblait que la vie ne pouvait offrir d'autre bonheur que la possession d'un si charmant perroquet, et elle se décida à demander à Poltronnet s'il consentirait à le lui céder.

— A aucun prix, répondit le prince.

— Pas même si le roi vous donnait en échange ce polichinelle qui lui procure tant d'amusement.

— Je ne veux pas donner un polichinelle pour un oiseau! s'écria le roi.

— Pas même quand il me donnerait son royaume avec tout ce qu'il renferme, dit le prince.

Zaza fit la moue. Néanmoins elle continua à traiter Poltronnet avec amitié tout comme s'il n'eût été question de rien.

Le lendemain, Poltronnet, qui avait logé dans le palais, fut étonné, en se réveillant, d'entendre un grand bruit autour de lui, et de se sentir garrotté de tous ses membres. Il regarda, et se vit entouré par les gardes du roi, qui le menèrent, ou plutôt le portèrent devant le souverain des Bébés.

Le monarque n'était pas de bonne humeur. On voyait qu'il avait beaucoup pleuré, et la colère respirait dans les coins de sa bouche, qui se contractaient en bleuissant, comme si des larmes et des sanglots allaient encore lui échapper malgré lui.

— Prince, s'écria-t-il d'une voix irritée dès qu'il vit Poltronnet devant lui, vous avez commis un crime infâme!...

— Moi! s'écria Poltronnet.

— Vous! reprit Toto. Pendant cette nuit fatale vous avez volé et brûlé mon polichinelle. Ne dites pas non. La reine vous a vu de ses yeux, et on a retrouvé le corps du délit : un sabot rouge et les fils de fer. Pour vous punir, vous serez enfermé dans la tour de carton, et vous y resterez prisonnier toute votre vie. Ce ne sera pas long ; on ne vous donnera rien à manger.

CHAPITRE VIII

Comment le perroquet, qui ne parlait plus, parla encore, et comment il en résulta que Poltronnet sortit de la tour de carton.

Poltronnet essaya en vain de protester de son innocence. On l'entraîna et on le mena dans une tour isolée qui s'élevait à quelque distance du palais. On ferma la porte, et on le laissa seul, libre de se promener dans toutes les chambres, qui avaient par-ci, par-là, une fenêtre bien grillée, et sur la plate-forme, qui était trop haute pour qu'on craignît une évasion.

Pendant que Poltronnet se rongeait les ongles dans sa prison, en calculant avec désespoir que les heures ainsi passées étaient prises sur les trois cent soixante-cinq jours qui lui avaient été accordés pour retrouver l'esprit de sa belle princesse, une grande consternation régnait dans le pays des Bébés.

On sait, en effet, — pour l'avoir entendu plutôt que pour l'avoir vu, — combien l'humeur des souverains déteint sur leurs sujets.

Or, le palais du roi Toto et de la reine Zaza était devenu l'asile même de la tristesse et de la désolation.

Le roi ne pouvait se consoler de la fin prématurée de ce merveilleux polichinelle sur lequel il avait compté pour embellir ses jours, et qu'il n'avait pas même eu la satisfaction de casser lui-même. Quant à la reine, elle avait un sujet d'ennui non moins grave. Depuis l'emprisonnement de Poltronnet, le perroquet était devenu muet.

En vain la princesse le comblait d'attentions et de caresses ; en vain elle le suppliait de renoncer à cette taciturnité désolante ; en vain elle essayait de lui arracher quelques paroles en lui grattant la tête ou en lui offrant les friandises les plus séduisantes, le perroquet n'ouvrait pas le bec, même pour manger.

Enfin un jour Zaza, exaspérée par cette obstination, entra dans une affreuse colère. Elle fit retentir le palais de ses cris, pleura, trépigna, brisa tout ce qu'elle trouva sous sa main. Enfin elle se répandit en menaces contre l'oiseau et dit qu'elle lui tordrait le cou s'il persistait dans son mutisme.

— Tant mieux ! dit le perroquet. Quand je serai mort, je ne parlerai pas, et je serai content d'en avoir fini avec une existence qui m'est à charge.

— Il parle! il parle! s'écria la princesse transportée de joie en battant des mains et en sautant autour du bâton doré où était perché l'oiseau, attaché par un pied à une chaîne d'or.

— Oui, je parle, reprit le perroquet. Je parle pour vous remercier de l'idée que vous avez eue en pensant à m'arracher une vie que je ne puis supporter loin de cet aimable prince dont on m'a injustement séparé.

— Injustement, s'écria Zaza. Son châtiment n'est pas injuste, puisqu'il a porté une main sacrilége sur un objet que le roi mon époux avait payé si cher.

— Ce n'est pas vrai! dit avec chaleur l'oiseau intelligent. Poltronnet est incapable d'une pareille conduite, et il a été victime d'une calomnie qui doit avoir des motifs cachés!

La princesse se mordit les lèvres et ne répondit pas. Mais la glace était rompue. La conversation fut reprise, et, grâce à sa pénétration, le perroquet sut bientôt la vérité. La princesse fut obligée d'avouer que, guidée par le désir de s'approprier l'oiseau dont elle avait admiré l'esprit et l'intelligence, elle avait brûlé elle-même le polichinelle du roi, et s'était arrangée de manière à diriger les soupçons sur Poltronnet. Elle déclara en même temps qu'elle se repentait de cette conduite coupable; mais ajouta qu'elle ne pouvait la réparer sans faire un aveu complet, et par conséquent sans attirer sur elle-même la terrible colère de son royal époux.

— Vous n'y échapperez pas davantage en gardant le silence, dit le perroquet; car moi, je parlerai encore une fois, et ce sera pour apprendre au roi la vérité. A moins, ajouta-t-il en voyant l'air consterné de la princesse, que vous ne consentiez à délivrer Poltronnet vous-même.

— Mais le puis-je? dit Zaza. La prison est bien gardée.

— Je puis voler jusqu'à lui, dit le perroquet, et lui porter une corde à l'aide de laquelle il s'évadera.

La princesse secoua la tête. A défaut d'esprit, elle avait l'instinct des enfants qui savent deviner chez les autres le désir et le projet de les tromper.

— Si tu t'envolais, dit-elle, tu ne reviendrais pas. Trouve un autre moyen.

— Soit! dit le perroquet après avoir réfléchi. Allez dans le jardin : attrapez des fourmis et mettez-les dans une boîte. Ensuite, vous vous procurerez une grande quantité de cordes de différentes grosseurs, depuis la soie la plus déliée jusqu'à une corde capable de supporter un homme. Cette nuit, vous prendrez tout ce que vous aurez préparé, et nous irons délivrer le pauvre Poltronnet.

La nuit venue, en effet, et tout le monde endormi, Zaza sortit secrètement du palais. Elle avait avec elle les divers objets indiqués par le perroquet, et portait le perroquet lui-même enfermé dans une cage. Arrivée au pied de la tour de carton, elle s'arrêta.

Dondin, prévenu, attendait à quelque distance avec le cheval et les armes de son maître.

Poltronnet, dévoré par l'inquiétude et l'impatience, n'avait garde de dormir. Il se promenait sur la plate-forme, regardant tristement les nuages qui pas-

saient emportés par le vent vers le pays où la princesse Bébé mangeait, buvait et dormait sans penser à rien autre chose.

Tout à coup il lui sembla entendre des voix parlant tout bas au pied de la tour. Il se pencha et ne vit rien : la nuit était noire. Il écouta, et il entendit prononcer son nom.

— Je suis là, dit-il.

— Bien, dit la voix. Amusez-vous à attrapper les fourmis si vous en voyez grimper le long du mur.

— Voilà une singulière recommandation, pensa le prince.

Néanmoins, il se prépara à faire ce qu'on lui disait, ouvrant les yeux de toutes ses forces pour voir dans l'obscurité. Bienrôt il vit de nombreux points noirs se mouvoir sur la muraille blanche, tous se dirigeant de bas en haut. En regardant de près, il reconnut que c'étaient des fourmis qui toutes couraient vers lui comme s'il s'agissait de gagner le prix de la course. En effet, la princesse, selon la recommandation du perroquet, avait tiré de leur boîte les fourmis qu'elle avait apportées et les avait posées sur la muraille la tête tournée directement en haut, après leur avoir préalablement frotté la tête avec de la graisse. Les insectes, sentant cette nourriture, s'étaient aussitôt mis à courir droit devant eux avec le plus louable empressement.

Poltronnet en prit plusieurs, et, à son grand étonnement, il s'aperçut que chaque fourmi traînait après elle un fil de soie. Il tira les fils, et au bout de chacun, il trouva nouée une cordelette mince, qu'il tira également. A la cordelette succéda une ficelle plus grosse, et enfin le prince, tirant toujours, amena une corde d'une grosseur et d'une solidité suffisantes pour lui faire pousser un cri de joie. Il s'empressa, ne trouvant rien qui pût servir à attacher sa corde, de rejeter au dehors le bout qu'il tenait par l'embrasure voisine, lui faisant embrasser le large créneau qui séparait cette embrasure de celle par laquelle montait la corde. Au bout de quelques instants, il sentit une résistance et le mouvement d'ascension s'arrêta. En même temps la voix d'en bas lui cria de descendre. Il enjamba la balustrade et se suspendit des deux mains. Il allait se laisser glisser, quand il sentit que la corde elle-même descendait, et qu'il était entraîné vers la terre par un mouvement doux et égal, comme si sa chute était réglée par un contrepoids, et il vit, en effet, à un certain moment, passer à quelque distance de lui, suspendue à l'autre partie de la corde, une forme humaine qui montait pendant que lui descendait.

Ce contre-poids vivant, c'était la princesse Zaza. Comme elle se préparait à retenir la corde de toutes ses forces pour faciliter la descente de Poltronnet, le perroquet lui avait représenté que ses petites mains ne suffiraient pas à une telle tâche, et qu'elle ferait mieux de s'attacher la corde autour du corps. Elle l'avait fait, et le poids du prince, naturellement plus lourd, l'avait enlevée sans qu'elle pût s'en défendre.

Le perroquet, témoin de l'événement qu'il avait prévu, riait à sa manière quand Poltronnet toucha à terre tout près de sa cage.

— C'est moi, lui dit-il. Nous n'avons le temps ni de nous étonner ni de nous expliquer. Attache vite le bout de la corde au pied de cet arbre et sauvons-nous.

— Mais qui est là-haut? dit le prince.

— Quelqu'un qui l'a mérité, répondit le perroquet. Partons.

Poltronnet prit la cage, monta à cheval, et gagna la campagne, suivi de Dondin, tandis que la princesse Zaza restait pendue en l'air, pleurant, enrageant, n'osant appeler ni crier, et attendant avec anxiété le jour qui devait mettre fin à ses angoisses, mais non sans amener une explication difficile.

Poltronnet, de son côté, tout satisfait qu'il était d'avoir recouvré sa liberté, n'était pas extrêmement gai. L'année qu'il avait demandée comme délai au roi de Serendib avait déjà accompli plus de la moitié de son cours, et le seul résultat qu'il eût obtenu, c'était la conviction récemment acquise que la fille de Spavento n'avait pas reçu le présent que lui destinait son père, et que ce n'était pas à elle qu'il fallait redemander l'esprit de la princesse Fêlée. Si elle l'avait possédé, elle ne se fût certes pas trouvée dans la position où elle se trouvait à cette heure, à moitié chemin entre le ciel et la terre.

Mais si ce n'était pas elle qui avait ce trésor, où était-il, et où fallait-il le chercher ?

Quand il se faisait cette question, Poltronnet ne trouvait rien à se répondre, et le perroquet, consulté, ne pouvait, malgré toute sa sagesse, aider en rien à la solution recherchée.

Poltronnet se frappait le front pour la centième fois en se demandant ce qu'il devait faire et à qui il devait s'adresser, quand Dondin, se grattant le nez d'un air capable, dit que, pendant son séjour chez les Bébés, il avait entendu parler d'une sorcière très-renommée dans le pays, laquelle expliquait les songes, prédisait l'avenir, et résolvait les questions les plus difficiles.

— Voilà mon affaire, dit le prince, allons-y.

— Malheureusement on n'y va pas comme ça, reprit Dondin. Cette brave femme n'aime pas à exercer ses fonctions, et il faut l'y contraindre.

— Je la prierai, dit le prince.

— Ce n'est pas sans danger, dit l'écuyer. Elle demeure au fond d'un puits. Il faut y descendre seul, sans armes, et, si, au bout d'une heure, on n'a pas réussi à lui arracher la parole qu'on voulait d'elle, on devient son esclave à perpétuité, et il n'est pas permis de revenir.

— N'importe! j'irai, dit le prince. A moins que tu ne désires me prouver ton dévouement en y allant à ma place.

— Ce serait avec plaisir, monsieur, répliqua Dondin. Mais vous savez que les enchanteurs, les magiciens, les sorcières, ce n'est pas mon fort.

— J'irai donc moi-même, dit encore Poltronnet. C'est résolu.

On prit les informations nécessaires, et l'on arriva bientôt sur le bord du puits habité par la célèbre nécromancienne.

CHAPITRE IX

Ou l'on voit comment Poltronnet inventa la vapeur, et comment Dondin fabriqua une fontaine d'un nouveau genre.

La sorcière qu'il s'agissait de consulter se nommait Kirimiri, nom qui, dans la langue maintenant oubliée de ce pays, signifiait Mère des mauvaises pensées. En effet, d'après les informations qu'avait prises Poltronnet, il avait appris que tous ceux qui s'approchaient de la sorcière sentaient leur esprit se troubler sous l'influence des idées les plus funestes et les plus criminelles. Cette influence agissait dès qu'on arrivait dans le voisinage du puits habité par la magicienne. C'était là le grand danger qu'il s'agissait de braver.

Cependant le prince n'hésita pas. Fort de son amour et de sa résolution, il se prépara à descendre dans le gouffre qui s'ouvrait devant lui. C'était une ouverture circulaire, noire, étroite, et par laquelle sortait une épaisse fumée.

Poltronnet s'était muni d'une longue corde. Il l'attacha par un bout à un arbre, lança l'autre bout dans l'abîme béant. Puis, après avoir fait ses recommandations à Dondin, sans remarquer que celui-ci les écoutait d'un air distrait, il déposa son épée par terre, évoqua mentalement l'image charmante de la princesse Fêlée, se suspendit à la corde, et disparut bientôt dans les ténèbres sans cesse croissantes du puits profond.

Dondin resta assis sur le bord, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et jetant de temps en temps des regards singuliers sur le beau cheval Agib, sur l'épée Flamme-d'acier et sur le perroquet qui, de son côté, le regardait avec une attention méditative.

Cependant Poltronnet descendait, descendait le long de la corde, entre les parois rondes du puits. Déjà ses bras fatigués se raidissaient, ses mains endolories étaient prêtes à lâcher l'appui qui les blessait, lorsqu'il s'aperçut que le puits s'élargissait. Tout à coup ses pieds touchèrent une surface brûlante. Par un violent effort, il se jeta de côté et tomba lourdement sur le sol.

Il jeta aussitôt les regards autour de lui, et vit une horrible vieille, accroupie près d'un feu ardent, au-dessus duquel s'élevait une grande chaudière, placée directement sous l'ouverture du puits. Les yeux de l'affreuse créature brillaient d'un éclat singulier, et un sourire étrange crispait sa lèvre sur sa gencive édentée.

— Qui es-tu ? dit-elle, et que me veux-tu ?

Poltronnet exposa l'objet de sa visite.

— Tu sais, dit la vieille, que j'éprouve une invincible répugnance à répondre aux questions qu'on me fait ?

— Je sais aussi, répondit Poltronnet, qu'une volonté ferme peut vous forcer à parler.

— Je ne suis pas en veine d'éloquence, reprit la sorcière. Et puis mon dernier serviteur est mort, et j'ai besoin d'en avoir un autre. Pourtant, ajouta-t-elle comme se ravisant, j'ai encore plus besoin de tranquillité, et si tu veux t'en aller tout de suite par où tu es venu, je te laisserai partir. N'as-tu pas de belles destinées devant toi? Toutes les princesses du monde seront fières d'accepter ta main, et tu es fou d'avoir donné ton cœur à une idiote, qui n'est ni aussi belle, ni aussi riche, ni aussi puissante que bien d'autres.

En parlant ainsi, elle dardait sur Poltronnet le feu de son petit œil clignotant, et le prince sentait tourbillonner dans sa tête des idées d'ambition qui obscurcissaient son pur amour, comme un souffle chaud ternit la froide surface d'un miroir.

Pourtant il fit un puissant appel à la force de sa volonté :

— Je ne veux que la princesse Fêlée, dit-il. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, je serai content.

La sorcière haussa les épaules, et recommença ses efforts pour éveiller dans l'âme de Poltronnet tous les sentiments qui pouvaient le détourner de son but. Vingt fois, le prince sentit sa raison se troubler et sa volonté vaciller; mais vingt fois aussi, il sortit vainqueur du combat. Mais il s'irritait de cette longue lutte, la colère envahissait son cerveau, et enfin il s'avança vers Kirimiri, l'œil allumé, la narine frémissante, les mains convulsivement étendues :

— Maudite sorcière! s'écria-t-il, parleras-tu, à la fin? Dis-moi ce que je veux savoir, ou sinon...

Et il fit encore un pas. La devineresse effrayée se leva vivement :

— Ah! dit-elle, tu as une mauvaise pensée. Tu veux étrangler une pauvre vieille sans défense. Je suis vaincue par mes propres armes. Je parlerai. Aussi bien, ajouta-t-elle en jetant un perfide regard du côté du puits, tu ne porteras peut-être pas loin ce que je vais te dire.

— Parle toujours, dit Poltronnet, gardant une attitude menaçante.

— Soit. Sache donc que tu as eu sous la main ce que tu cherches. Tu ne trouveras jamais la raison de la princesse Fêlée plus que tu ne l'as trouvée jusqu'à présent, et tu n'as plus qu'à t'en retourner près de celle que tu aimes.

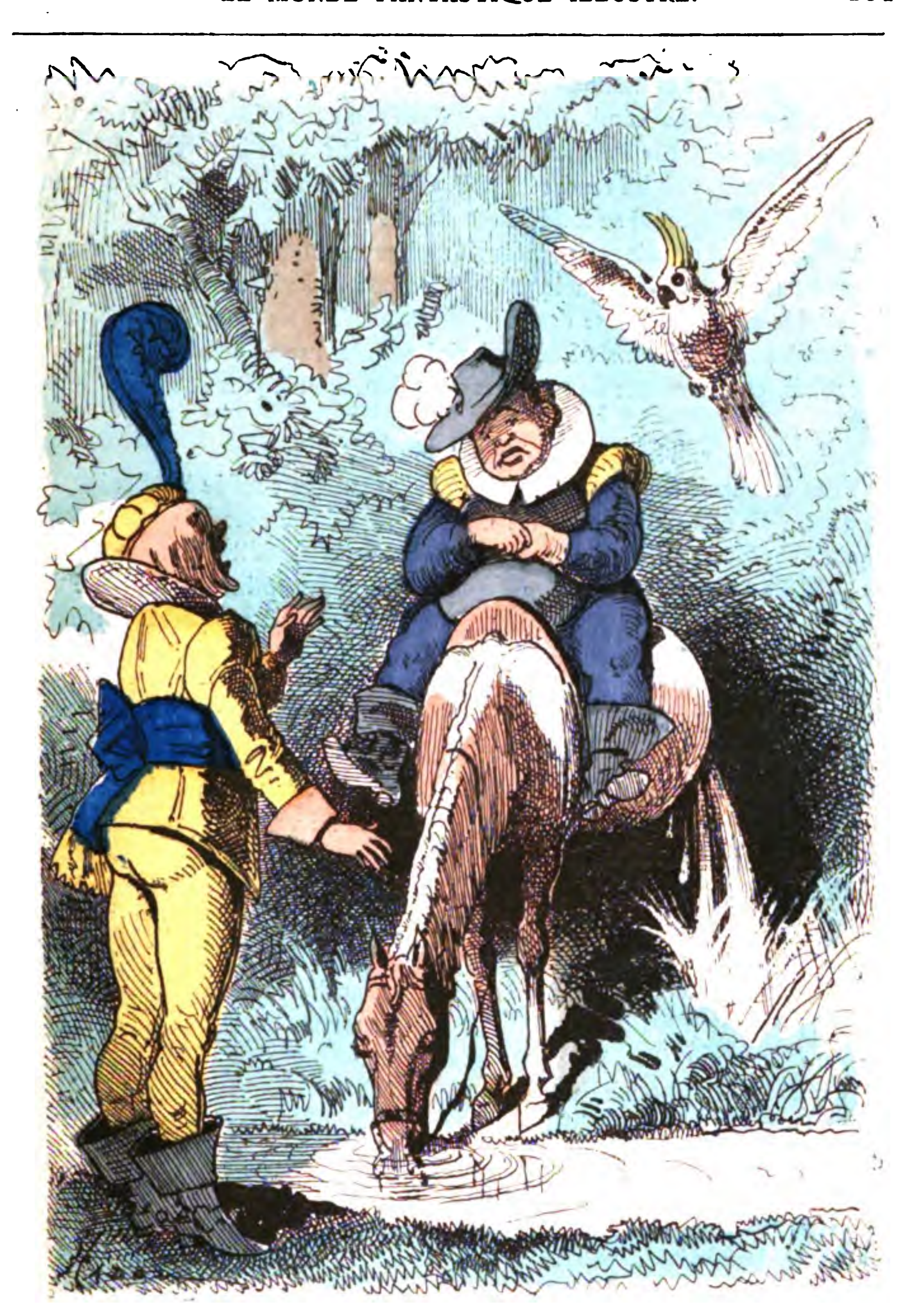
De nouveau, le prince Poltronnet s'avança vers la sorcière Kirimiri.

— Parle plus clairement, lui dit-il.

— J'ai dit, et je n'ai plus rien à dire... Pars... si tu peux, ajouta-t-elle malignement.

Le prince s'élança vers le puits, saisit la corde qui pendait, et fit un mouvement pour s'y suspendre. Il ne trouva pas de résistance. La corde glissa, vint à lui, et tomba tout entière à ses pieds, avec un bruit auquel répondit un strident ricanement.

— Je le savais, dit la sorcière. Ton serviteur n'a pas su résister comme toi à l'influence des mauvaises pensées. Il a voulu avoir à lui le cheval sans pareil,



A mesure que le cheval boit par devant, l'eau sort par derrière. (Page 164.)

l'épée sans rivale, et le perroquet merveilleux. Il a essayé la trempe de l'épée en coupant la corde, et la vitesse du cheval en s'enfuyant, malgré les conseils du perroquet. Je le savais. Maintenant l'heure va être passée. Si dans cinq minutes tu es encore ici, tu seras mon esclave. Pars, si tu peux.

Et elle s'éloigna en riant encore de son affreux rire.

Poltronnet resta anéanti. Vainqueur dans son entreprise, il avait succombé aux dangers dont elle était accompagnée. Il avait forcé la sorcière à lui dire des paroles propres à lui rendre l'espoir, et il était son esclave, et l'espoir conçu restait enseveli avec lui au fond de cet abîme.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, pendant lesquels Poltronnet, maltraité toujours, battu quelquefois, s'occupa exclusivement à entretenir le feu sous la grande marmite dans laquelle bouillaient les herbes nécessaires aux conjurations magiques. Il se désespérait à calculer imparfaitement le temps qui s'écoulait, et à combiner des moyens d'évasion, dont le plus facile était impossible.

Enfin, un jour, il lui vint une idée lumineuse.

Tout en entretenant le feu sous la grande marmite confiée à ses soins, Poltronnet avait observé souvent les mouvements du couvercle soulevé par le liquide bouillonnant. L'eau s'échappait alors de la chaudière et tombait sur le feu, qu'elle éteignait en partie, de façon que le pauvre prince était obligé de le raviver. Une fois qu'il désirait se livrer tranquillement à ses pensées, il essaya d'échapper pour quelque temps à ce travail incessant en posant une grosse pierre sur le couvercle. Quelques minutes plus tard, la vapeur comprimée lançait, à une dizaine de pieds en l'air, le couvercle et la pierre.

A cette vue, le prince tomba dans une profonde rêverie. Quand il releva sa tête, qu'il avait tenue longtemps dans ses mains, son parti était pris.

— J'y périrai peut-être, murmura-t-il; mais ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre comme je le fais dans cette affreuse demeure ?

Alors il examina avec soin la position de la chaudière, et vit avec satisfaction qu'elle était placée exactement au-dessous du puits qui servait de cheminée. Il ramassa les plus grosses pierres qu'il put trouver et les rangea également sur le couvercle ; il prit ensuite une planche ronde et la posa sur les pierres ; puis il jeta une grande quantité de charbon dans le feu, qui devint très-ardent. Enfin, il monta sur la chaudière ainsi préparée, s'y assit et attendit en pensant à la princesse Fêlée.

Il n'attendit pas longtemps. L'eau se mit à bouillir avec violence, rugissant dans sa prison de fer. Une explosion terrible se fit entendre, et Poltronnet se sentit enlever dans les airs. Il traversa le puits avec une rapidité sans égale, et se vit tout à coup ébloui par la clarté du jour. Puis il se sentit retomber. Il sauta vivement de côté et tomba évanoui sur la terre, tandis que le couvercle abandonné par lui se replongeait dans l'abîme et en atteignait le fond avec un fracas épouvantable.

Quand le prince revint à lui, il se trouva couché sur le bord du puits. Il rappela ses esprits du mieux qu'il put, se tâta pour voir s'il n'était pas blessé, et reconnut qu'il en était quitte pour des contusions. Il se demanda ensuite quel parti il devait prendre, et décida que le plus sage était de s'éloigner au plus vite. Mais où aller ? Le royaume de Serendib était loin, l'époque fatale où

devait expirer le délai fixé pour le mariage de la princesse devait être bien proche. Si Poltronnet avait eu seulement sous lui son bon cheval Agib ! Mais où était-il, maintenant, le bon cheval qui eût ramené si vite l'infortuné prince au pays où allait se consommer son malheur ? Où était l'invincible épée qui eût brisé tous les obstacles dressés sur son passage ? Où était le sage perroquet, avec sa merveilleuse intelligence et ses précieux conseils ? Poltronnet maudit cent fois le criminel Dondin. Mais il s'aperçut qu'à la centième fois il n'était pas plus avancé qu'à la première, et il se mit en route.

Il marcha longtemps. Le pays était aride et désert. L'horizon reculait sans cesse ; et le prince ne voyait, si loin que se portassent ses regards, ni une maison où il pût se renseigner, ni un arbre qui pût offrir quelques fruits à sa faim, ni une source où il pût étancher la soif ardente qui le dévorait. Ce dernier supplice devint enfin intolérable. Plusieurs fois le pauvre Poltronnet s'arrêta, prêt à s'avouer vaincu et à se coucher sur la terre pour y attendre la mort; plusieurs fois il reprit courage et continua sa marche. La nuit vint. Il marcha encore dans les ténèbres; mais le courage est plus difficile dans l'ombre qu'en plein jour. Poltronnet, épuisé de fatigue et de besoin, dévoré par l'affreux tourment de la soif qui desséchait en lui jusqu'aux sources de la vie, sentit la terre se dérober sous ses pieds chancelants, son cœur s'arrêta dans sa poitrine haletante. Il tomba sur un genou, et dit, croyant mourir, un dernier adieu à celle qu'il n'avait pu rendre à elle-même.

A ce moment, un bruit, qu'il trouva plus doux que la voix de sa bien-aimée, retentit à son oreille. Il entendit distinctement le murmure d'une eau tombant dans un bassin. Il écouta. Ce n'était pas une illusion. Par un dernier effort, il se remit sur ses pieds, fit quelques pas dans la direction du bruit qu'il entendait, retomba à genoux, se traîna un instant encore, et enfin, perdant toute conscience de son être, se coucha évanoui sur la terre.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait jour. Sa première sensation fut celle d'une douleur aiguë qui lui déchirait le gosier. La seconde fut un sentiment de joie, en entendant, non loin de lui, le murmure ruisselant qu'il avait entendu avant de perdre connaissance.

Mais au bruit de la fontaine, se mêlaient maintenant des voix qu'il crut reconnaître. En prêtant l'oreille, il reconnut en effet la voix de Dondin qui se lamentait, et celle du perroquet qui répondait à l'écart avec un accent de reproche. Poltronnet essaya de se lever et y réussit. Il vit alors un spectacle qu'il ne s'expliqua pas d'abord.

Au-dessus de l'eau d'un étang, et à quelque distance du rivage, apparaissait Dondin, monté sur un objet qui ressemblait étrangement à la moitié d'un cheval, et qui n'était autre chose en effet. Le cheval avait les naseaux plongés dans l'eau et buvait. En même temps l'eau coulait, comme d'une fontaine, de ses entrailles nettement coupées, à l'endroit où les hanches avaient dû s'unir au reste du corps. C'était là ce qui produisait ce bruit que le prince avait entendu.

Au cri d'étonnement que poussa Poltronnet répondit un cri de joie. Le perroquet l'avait aperçu. Il vola rapidement vers lui, et le caressa en battant des ailes. Avant de demander aucune explication, le prince s'agenouilla au bord de l'eau et but. Quand sa soif fut calmée, il demanda ce que signifiait ce qu'il voyait.

— Oh! monsieur, cria Dondin du milieu de l'eau, vous voyez en moi un malheureux qui a été bien puni d'une mauvaise pensée. J'ai voulu m'approprier l'épée, le cheval et le perroquet, me disant que si vous aviez accompli tant de belles choses avec leur aide, moi qui suis naturellement plus vaillant que vous, j'en accomplirais de bien plus belles encore, et, pour y parvenir, je vous ai abandonné dans le trou où vous étiez descendu. Mais j'ai appris à mes dépens que ce n'est pas tout que de posséder ces choses-là, et qu'il faut encore savoir la manière de s'en servir. Je n'ai pas su profiter des avis du perroquet, qui me conseillait de ne pas couper la corde. J'ai voulu employer l'épée à couper mon pain sur la croupe du cheval, et j'ai coupé le cheval avec mon pain. La pauvre bête en a éprouvé une si grande soif, qu'elle s'est mise à courir avec la rapidité que vous lui connaissez, et voilà où elle m'a mené. Il y a longtemps que nous y sommes, car à mesure que le cheval boit par devant, l'eau sort par derrière, et il en résulte qu'il ne peut pas se désaltérer. Tout brave que je suis, j'ai une horreur instinctive de l'eau, et je n'ose pas descendre. Aussi je serais mort de faim depuis longtemps, sans le perroquet, qui va me cueillir des fruits et me les apporte. Aussi je vous assure que je compte les jours avec impatience, et qu'ils me paraissent avoir plus de vingt-quatre heures chacun.

— Et combien en as-tu compté ? dit le prince.

— Le cheval a bu pendant cent trente-sept jours et cent trente-sept nuits, dit l'écuyer. L'étang tout entier doit lui avoir passé au moins trois fois à travers le corps.

— Cinq mois et demi ! s'écria Poltronnet.

Et il calcula rapidement dans sa pensée le temps écoulé depuis son départ.

— Nous n'avons plus qu'un mois pour retourner à Serendib, dit-il. Est-ce assez ?

Il raconta au perroquet ce que lui avait dit la sorcière. Malgré sa sagacité, l'oiseau ne comprit pas mieux que n'avait fait le prince les paroles ambiguës de la magicienne. Néanmoins il fut d'avis de retourner au plus vite vers la princesse Fêlée.

— Partons ! dit Poltronnet.

Il s'éloignait déjà, quand il fut rappelé par la voix suppliante de Dondin, qui le conjurait de ne pas l'abandonuer, ajoutant qu'il mourrait de faim quand le perroquet ne serait plus là.

— Ce serait une juste punition de ton crime, dit le prince.

Néanmoins, comme Dondin pleurait et priait, l'excellent jeune homme se sentit émouvoir. Il entra dans l'eau, prit Dondin sur ses épaules et le rapporta

à terre. Quant à Agib, ou plutôt à ce qui en restait, malgré sa docilité habituelle, il refusa de bouger, et continua à boire. Il fallut le laisser. Le prince demanda où était Flamme d'acier. Dondin, après l'accident arrivé au cheval, avait jeté, de dépit, l'épée dans un buisson, et il ne fallait pas songer à la retrouver. Poltronnet soupira.

— Ainsi, dit-il, il ne me reste rien des dons que m'avait faits la fée Flammèche. J'ai tout perdu par ta faute, continua-t-il en s'adressant à Dondin. Ah! misérable! s'il faut que nous arrivions trop tard, tu auras tout à redouter de ma colère.

Dondin baissa le nez, et se mit à marcher de toute la vitesse de ses petites jambes. Poltronnet le suivit, et on avança rapidement. Grâce au perroquet qui volait en avant, examinait tout, et prévenait le prince des dangers qu'on pouvait rencontrer, on évitait les obstacles et on ne s'arrêtait guère. Mais la distance était grande. Quand les voyageurs arrivèrent à Serendib, l'année était finie, le jour de grâce était passé, un autre jour s'était écoulé encore. Poltronnet et ses compagnons, entrant dans la ville à la tombée de la nuit, la virent toute brillante d'illuminations. Le peuple en liesse tirait des pétards dans la rue. Le mariage de la princesse Fêlée avec le bossu Montendo avait été célébré le matin.

CHAPITRE X

Les trois bossus.

En apprenant cette affreuse nouvelle, le prince tomba dans un profond désespoir. Il ne voulut voir personne, et s'alla loger dans une auberge du faubourg. Dondin se présenta pour le servir. Poltronnet manifesta d'abord l'intention de tuer celui qui avait aidé le sort à le jeter dans cet abîme de maux. Puis il se contenta de lui appliquer quelques coups de pied dans l'endroit le plus à sa portée, en lui ordonnant de s'ôter de sa présence et de n'y revenir jamais, d'un ton de colère si bien senti, que Dondin s'enfuit sans réclamer son compte, et s'en alla tout penaud, se demandant où et comment il trouverait le souper et le logis dont il avait si grand besoin. Voyant le prince en cet état, le perroquet risqua quelques consolations. Poltronnet sortit en fermant la porte avec violence, et s'en alla errer par les rues.

Il regardait machinalement les divers jeux auxquels se livrait la population en fête, se complaisant dans l'amère douleur que lui causaient ces réjouissances qui célébraient son malheur à lui. Il arriva dans un endroit où un grand concours de gens formait un cercle d'où sortait une musique joyeuse, accueillie par de grands éclats de rire. Il s'approcha, et vit que les musiciens qui avaient tant de succès étaient trois bossus, dont un jouait du violon et un autre de la

clarinette, tandis que le troisième chantait une chanson en l'honneur des nouveaux époux. Entraîné par un petit sentiment de vengeance, il se dit que c'étaient là les dignes chanteurs du ridicule mariage qui venait de s'accomplir. Il s'approcha des trois bossus, les décida à le suivre en leur donnant de l'argent, les mena droit au palais qu'habitait Montendo, et leur ordonna de donner une sérénade au marié. Ils obéirent, mêlant à leur symphonie les accents les plus comiques et les contorsions les plus grotesques. Bientôt cette épigramme vivante, dont Poltronnet avait cru d'abord pouvoir se réjouir, l'ennuya, et, les ayant bien payés, il les laissa là gagner leur argent comme ils l'entendraient.

Au reste, Poltronnet avait complètement manqué son but. Montendo n'était pas dans sa maison. L'imbécile avare, trop indigne du bonheur qui lui était échu, n'avait pas voulu sacrifier, même à cette heure où il eût dû oublier tout le reste, un petit plaisir qu'il se donnait tous les soirs, et qui consistait à aller voir si son trésor, enfoui dans une grotte connue de lui seul et située à quelque distance de sa demeure, était encore à sa place. Une fois rentré dans son palais avec sa charmante épouse, il en était ressorti au plus tôt par une petite porte du jardin, laissant la princesse Fêlée seule avec sa nourrice.

Celle-ci s'affligeait de la tristesse de sa chère enfant, qui, malgré son peu de raison, semblait avoir conscience du triste sort qui lui était réservé, et soupirait au lieu de s'amuser de toutes les distractions que lui offrait la bonne femme. Tout à coup la nourrice entendit la musique enragée que faisaient les trois bossus sous les fenêtres de la salle où elle se trouvaient. Elle la fit écouter à la princesse, qui bientôt se dérida et se mit à rire en montrant ses jolies dents blanches. Malheureusement les fenêtres de la maison de l'avare étaient hautes, et, si on entendait, on ne voyait pas.

La nourrice descendit.

En voyant les musiciens :

— Voilà bien ce qu'il faudrait pour amuser ma chère princesse, se dit-elle. Mais le seigneur Montendo m'a bien défendu de laisser entrer qui que ce soit.

— Bah ! ajouta-t-elle ensuite, il ne reviendra peut-être pas de sitôt.

Et elle fit entrer les trois bossus.

Quelques minutes après, la princesse Fêlée riait aux éclats.

La bonne nourrice se réjouissait de cette gaieté, quand, par la fenêtre qui donnait sur le jardin, et qui permettait de voir mieux que celles qui donnaient sur la rue, elle aperçut le maître qui revenait. Elle n'eut que le temps de faire cacher les musiciens dans trois grandes caisses qui se trouvaient là, rangées contre le mur. Après quoi, elle s'empressa de faire passer la princesse Fêlée dans une autre chambre, de peur qu'elle dît quelque sottise.

Montendo avait oublié une des nombreuses clefs qui lui servaient à ouvrir les nombreuses serrures de son coffre-fort, et il revenait la chercher. Il jeta autour de lui des regards soupçonneux, et huma l'air comme s'il flairait quel-

que chose de suspect. La nourrice, qui rentrait en ce moment, essaya de détourner son attention, en lui annonçant que la princesse était déjà dans l'appartement conjugal et y attendait son époux. Cette flatteuse nouvelle parut faire quelque impression sur le bossu. Mais l'avarice l'emporta encore :

— Je cours et je reviens, dit-il. Ce sera l'affaire d'un instant. Surtout, ajouta-t-il en sortant, que la porte reste bien fermée, et que personne ne puisse entrer.

Il ne fut pas plus tôt parti, que la nourrice courut à une des trois caisses, et souleva le lourd couvercle qu'elle avait laissé retomber sur le pauvre bossu couché dans cette étroite prison. Quel fut son effroi, quand elle vit que le musicien, trop pressé dans sa cachette, et d'ailleurs complétement privé d'air, ne donnait aucun signe d'existence. Elle l'appela, le toucha, le secoua : il ne bougea pas. Elle mit la main sur le cœur, et ne le sentit pas battre. Il n'y avait pas à en douter; le malheureux était complétement étouffé. Elle souleva d'une main tremblante le couvercle de la seconde caisse, et vit un spectacle tout pareil : les coffres où elle avait caché des bossus vivants ne contenaient plus que des bossus morts.

Le premier mouvement de la nourrice, en voyant ce triste malheur, fut de s'enfuir et de laisser les musiciens trépassés s'arranger avec Montendo comme ils l'entendraient. Mais elle songea à sa chère et innocente princesse, sur qui l'avare ferait peut-être retomber sa colère, et alors elle eut envie de pleurer. Puis elle se dit que les larmes ne servaient à rien, et, comme c'était une femme de tête, elle se mit à examiner tranquillement ce qu'elle pourrait faire pour que Montendo ne s'aperçût pas de ce qui était arrivé. Le meilleur parti à prendre, vu que d'ailleurs c'était le seul, consista à faire disparaître les cadavres. La nourrice essaya d'en soulever un, et ne put y réussir ; elle n'était pas assez forte.

— Ce que je ne peux pas faire, se dit-elle, il faut le faire faire par un autre. Si j'avais un portefaix sous la main... mais je n'en ai pas, et, quand j'en aurai un, je n'ai qu'une seule pièce d'argent dans ma poche, et jamais un portefaix, si peu exigeant que je le suppose, n'emportera ces trois corps pour une seule pièce. Pourtant, se répondit-elle encore, il n'y a pas d'autre manière d'en sortir, et il faut tâcher d'employer celle-là.

Elle descendit donc, ouvrit la porte, et attendit si elle ne verrait pas passer quelque homme à qui elle pût demander le service dont elle avait besoin. Elle regardait au loin, cherchant à percer les ténèbres qui s'étendaient sur la rue silencieuse et déserte, lorsqu'elle tressaillit en entendant une voix plaintive qui parlait tout à côté d'elle, et qui disait :

— O ciel injuste ! il est donc dit que je ne souperai pas faute de trouver à gagner une pièce d'argent, fût-ce à porter des fardeaux !

La nourrice regarda, et vit tout près d'elle un gros homme qu'elle n'avait pas aperçu d'abord. Il était assis sur une borne, tout près de la porte, dans une attitude qui annonçait le désespoir.

— Voilà mon affaire, pensa-t-elle. Brave homme, dit-elle tout haut, si vous cherchez quelqu'un qui vous fasse gagner une pièce d'argent, je cherche quelqu'un qui veuille bien la gagner. Venez avec moi.

Et elle rentra, suivie du gros homme. Quand ils furent en haut, dans la pièce où étaient les trois coffres, et qu'éclairait une chandelle fumeuse, ils se regardèrent et tous deux jetèrent un cri de surprise. La nourrice reconnaissait dans celui qu'elle avait amené l'écuyer du prince Poltronnet. Dondin, de son côté, reconnaissait la nourrice, qu'il avait vue jadis devenir fée en brûlant toute vive. Il allait manifester son étonnement de cette rencontre, quand la bonne femme l'arrêta net.

— Nous n'avons pas le temps de causer, lui dit-elle. Vous avez besoin d'une pièce d'argent pour souper : la voici.

Dondin étendait déjà la main. La nourrice remit la pièce dans sa poche.

— Il faut la gagner, dit-elle.

— Tant pis! fit Dondin en soupirant. Enfin! ajouta-t-il philosophiquement, c'est aux malheureux qu'on ne donne rien pour rien. Que faut-il faire ?

La nourrice ouvrit un des coffres.

— Vous allez, dit-elle, prendre ce bossu mort, sur votre dos, descendre au jardin, et ouvrir la petite porte en face. Dix pas plus loin coule la rivière. Vous jetterez le corps dedans, et, quand vous reviendrez, vous aurez l'argent.

Dondin ne goûtait pas fort cette manière de gagner à souper. Mais il avait faim. Il fit ce qu'on lui disait de faire, chargea le corps sur ses épaules, et sortit.

Dès qu'il fut dehors, la nourrice se mit à réfléchir. Ce n'était pas le tout que de s'être débarrassée d'un des trois cadavres; ce n'était même rien. Elle entendait déjà le pas lourd de Dondin qui s'en revenait, quand enfin elle se frappa le front comme si elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Puis elle se hâta de fermer le coffre vide, et d'en ouvrir un autre.

Dondin entrait.

— C'est fait, dit-il. Payez-moi maintenant.

— C'est trop juste, répondit la nourrice. Et elle tirait déjà l'argent de sa poche, quand elle s'arrêta tout à coup, montrant du doigt le coffre ouvert.

— Qu'y a-t-il? fit Dondin.

— Regardez! reprit la nourrice. Ou vous ne l'avez pas emporté, ou bien il est revenu.

Dondin regarda, et parut très-étonné :

— Voilà un bossu qui n'aime pas l'eau, dit-il. Mais c'est votre affaire et non la mienne.

La nourrice tenait encore l'argent. Dondin sentait crier ses entrailles. Après une vive discussion, il mit le second bossu sur ses épaules, et reprit le chemin qu'il avait déjà suivi.

La dispute fut plus vive encore, lorsque, l'ex-écuyer étant revenu une



On entendit la voix harmonieuse de la princesse qui commandait au pcuple ce qu'il allait faire (Page 175.)

seconde fois, il entendit dire encore que son second voyage n'avait pas mieux réussi que le premier.

— Enfin, disait Dondin, si ce bossu s'obstine à revenir toute la nuit, il

faudra donc que je soupe à l'heure du déjeuner? Et après avoir été jeté deux fois dans la rivière, il n'est pas seulement mouillé.

Mais la nourrice tenait bon. Elle réussit enfin à lui persuader que la troisième fois amènerait un résultat plus satisfaisant, et Dondin consentit à tenter une troisième épreuve.

Quand la nourrice le vit dehors, elle respira; pourtant elle attendit son retour avec impatience. Tout cela avait été long : Montendo allait certainement revenir avant peu, et Dondin restait dehors, cette fois, bien plus longtemps que les deux autres.

Enfin, il arriva. Il avait l'air triomphant.

— Je vous l'avais bien dit, dit la nourrice; il n'est pas revenu, et vous pouvez aller souper.

— Ah! fit Dondin en prenant l'argent, cette fois-ci j'en étais bien sûr, j'avais pris mes précautions. Après l'avoir jeté à l'eau, je me suis vite caché près de la porte du jardin, et j'ai attendu. Vous allez voir comme j'ai bien fait. Au bout d'un instant, j'ai vu mon entêté qui mettait la clef dans la serrure pour s'en revenir encore. Je l'ai bien reconnu à sa bosse. J'ai ramassé une grosse pierre, je lui en ai appliqué un bon coup, là, sur la tête, et je l'ai reporté dans la rivière. Après quoi, j'ai attendu encore un peu. Mais la leçon a profité, comme vous le voyez. Je peux dire que j'ai bien gagné mon repas, ajouta Dondin en s'en allant, pendant que la nourrice restait pétrifiée.

Elle avait tout compris. Dondin avait pris un bossu pour un autre, un bossu vivant pour un bossu mort, et il avait complété ce massacre de bossus en y ajoutant le bossu Montendo. La princesse Fêlée était veuve.

On imagine facilement quelle rumeur se fit dans la ville quand on apprit l'étrange disparition de Montendo. Chacun mettait en avant ses conjectures, sans que, de toutes les opinions contraires, il pût ressortir une explication satisfaisante. On fit les recherches les plus actives, et on retrouva dans le fleuve les cadavres des quatre bossus. Cette découverte ne fit que rendre l'accident plus inexplicable encore. Le roi ordonna une enquête, et la sagacité des juges n'amena aucun résultat.

Poltronnet avait appris la nouvelle par le bruit public, et il avait aussitôt couru au palais du roi. Le roi le reçut un peu froidement. Quelque intérêt qu'il prît au prince, il ne pouvait s'empêcher, dans sa justice, de se rappeler cet axiome de droit qui prescrit de chercher le criminel parmi ceux à qui le crime profite. Poltronnet s'aperçut des soupçons dont il était l'objet, et il demanda avec indignation les moyens de se justifier publiquement. Il ne lui fut pas difficile de prouver devant les juges qu'à l'heure où le crime avait dû se commettre, il était depuis longtemps rentré à son logis.

CHAPITRE XI

Par quel miracle imprévu la princesse Fêlée redevient la princesse Fleur-d'Esprit.

Le roi demanda pardon à Poltronnet des soupçons qu'il avait conçus, et, pour l'en dédommager, il l'invita lui-même à voir la princesse Fêlée.

L'entrevue eut lieu, elle fut mêlée de peine et de plaisir. Tout en contemplant avec admiration ces traits charmants dont la vue lui épanouissait le cœur, le prince songeait avec amertume à ce trésor d'intelligence qui vivait jadis dans cette tête adorée, et qui maintenant courait les champs sans que tous ses efforts eussent réussi à rattraper cette âme envolée. Quant à la princesse, elle parut prendre un vif plaisir à la présence de Poltronnet, dont elle ne se lassait pas d'admirer, en riant aux éclats, la brillante écharpe et la plume flottante.

Poltronnet s'en alla tout triste, mais plus amoureux que jamais.

Cette double impression se renouvela à chacune des fréquentes visites qu'il fit à la belle princesse, dont l'innocente gaieté le charmait, en même temps qu'elle lui brisait le cœur. Il était content de voir heureuse celle qu'il aimait, mais il se désolait en songeant qu'elle était incapable d'aimer et qu'il n'entendrait jamais de sa bouche un doux aveu pour lequel il eût donné sa vie.

Un jour qu'il racontait ses peines à son perroquet, et que celui-ci tâchait de l'égayer par de douces paroles et d'ingénieuses plaisanteries, il pensa que le spirituel oiseau pourrait amuser la princesse, et il l'emporta chez elle.

La belle idiote parut en effet ravie. Elle caressa le perroquet et rit beaucoup en l'entendant parler. Le prince s'en réjouit, et il excita cette gaieté comme on fait pour un enfant à qui on montre un nouveau joujou.

— Oui, dit la princesse. Bon à manger.

Et elle répéta plusieurs fois cette parole, avec joie d'abord, puis en donnant quelques signes d'impatience.

Poltronnet ne comprenait pas. La nourrice, habituée à entendre la princesse et à comprendre le langage imparfait par lequel elle cherchait à expliquer ses fantaisies, lui expliqua que la pauvre Fêlée avait envie de manger l'oiseau. Poltronnet prit son perroquet avec un mouvement d'horreur et s'enfuit.

Le lendemain, il trouva la princesse livrée à une profonde mélancolie dont il essaya vainement de la distraire. Il en fut de même les jours suivants, et la nourrice lui apprit que la fantaisie de sa chère enfant s'était changée en un désir persistant, et que la tristesse croissante qui résultait de ce désir non satisfait altérait la santé de la princesse. Les roses de son visage se fanaient déjà, et elle maigrissait à vue d'œil.

Poltronnet revint chez lui tout affligé. Le perroquet s'aperçut de son chagrin et lui en demanda la cause. Le prince la lui dit.

— Il faut satisfaire la princesse, dit le perroquet.

— Jamais! dit Poltronnet. Je t'aime trop, et je ne me résoudrai jamais à un sacrifice qui serait un crime.

— Si vous m'aimez, reprit le perroquet, je vous aime davantage encore. Depuis le jour où je vous ai vu, j'ai senti s'éveiller en moi des sentiments inconnus. Si j'étais femme, je croirais que je vous aime d'amour. Mais je ne suis qu'un pauvre oiseau, et, tel que je suis, j'éprouve pour vous une affection qui ne reculera pas devant le sacrifice d'une vie désormais inutile. Si je vous ai rendu quelques services, je ne puis plus rien pour vous. Aussi je ressentirais une joie suprême à vous donner une dernière preuve d'affection en calmant la mélancolie de celle que vous aimez et le chagrin qu'elle vous cause à vous-même.

— Faire de toi une victime et te porter moi-même au sacrifice! jamais, encore une fois! s'écria le prince.

— Vous ne me porterez pas, répondit le perroquet. Ouvrez seulement la fenêtre, et je volerai joyeusement vers la princesse.

— Non! non! dit encore Poltronnet.

Mais le perroquet reprit la parole, et il parla si éloquemment, que le prince, persuadé, se leva, alla vers la fenêtre, recula, revint, et enfin ouvrit la fenêtre. A peine était-elle ouverte qu'il s'élança pour la refermer. Mais l'oiseau était déjà dehors.

— Adieu! cria-t-il. Et il disparut.

Poltronnet sortit vivement et s'élança à sa poursuite.

Il arriva au palais tout courant.

— Où est mon perroquet? cria-t-il du plus loin qu'il aperçut la nourrice.

— A la broche! répondit celle-ci.

Poltronnet trouva la princesse toute joyeuse du repas qu'elle allait faire. Il voulait se retirer pour s'épargner la douleur d'assister à cet horrible festin. Mais la princesse se mit en colère en le voyant s'éloigner. Il prit donc son courage à deux mains, s'assit tristement en face d'elle et la regarda manger.

Pendant que la belle idiote suçait délicatement, tout en donnant des signes d'évidente satisfaction, les ailes de sa volaille préalablement découpée par la nourrice, le prince se livrait à des réflexions décourageantes. Il se demandait s'il faisait sagement de persister dans un amour si mal placé.

— Elle est bien belle, disait-il, mais qu'est la beauté sans esprit? C'est sa réputation de sagesse et de haute raison qui a fait naître en moi la passion que j'ai pour elle. Maintenant que l'éclair de la pensée n'anime plus ces beaux yeux, maintenant que cette charmante tête est vide, et que rien n'y survit plus à la raison perdue, si ce n'est une sorte d'instinct animal qui peut conseiller les actions les plus insensées et même les plus cruelles, ne suis-je pas aussi privé de raison que peut l'être cette jolie poupée, de songer à unir mon

existence à la sienne?— Que le ciel est injuste! ajouta-t-il, et que lui ai-je fait pour qu'il m'inflige de pareils tourments? Elle est belle!

Et, relevant sa tête, qu'il avait tenue jusque-là cachée dans ses mains, il regarda la princesse. Celle-ci ne mangeait plus. Tenant d'une main sa fourchette, de l'autre un couteau, elle considérait le prince, et lorsque son regard rencontra le regard de Poltronnet, celui-ci crut voir dans ses yeux une singulière expression d'intelligence. La commotion qu'il en ressentit fut si vive qu'il poussa un cri et étendit la main vers la princesse. Mais la princesse Fêlée le regarda de nouveau avec étonnement et se remit à manger sans rien dire. Elle acheva son repas silencieusement, malgré les efforts que tenta Poltronnet pour la faire parler. Puis, quand elle eut fini, elle inclina gracieusement sa jolie tête blonde sur sa petite main blanche, et s'endormit sans avoir prononcé une seule parole. La nourrice se disposa à la coucher, et Poltronnet s'en alla plus songeur que jamais.

Seulement l'éclair qu'il avait surpris dans les yeux de la princesse, si fugitif qu'il eût été, avait complétement changé le cours de ses idées. Il se disait maintenant que s'il renonçait à épouser la princesse Fêlée, il serait aussi lâche que les trois prétendants dont il avait vu la conduite en arrivant à Serendib, conduite qu'il avait profondément méprisée tout en en profitant. D'ailleurs les paroles incomprises de la sorcière Kirimiri ne lui avaient-elles pas donné à entendre que la raison de la princesse n'était pas perdue à jamais.

— Un jour viendra peut-être, s'écria-t-il, où mon amour et ma constance triompheront de la destinée, et où j'entendrai cette bouche que j'adore prononcer le mot divin pour lequel je donnerais ma vie.

Il s'endormit par là-dessus, tranquille comme un prince qui a pris une bonne résolution. Le lendemain, de bonne heure, il se présenta chez le roi.

Il fut reçu immédiatement par le monarque et lui exposa la résolution qu'il avait prise. La princesse Fêlée, dit-il, avait porté assez longtemps le deuil d'un mari qui l'avait si peu épousée que ce n'était pas la peine d'en parler. Elle pouvait maintenant conclure une autre union sans blesser les convenances. Poltronnet conclut en suppliant le roi de l'agréer pour gendre et de conclure sans délai une alliance qui comblerait le plus cher de ses vœux.

CHAPITRE XII

Comment la princesse prouva la réalité du prodige; comment la fée Flammèche l'expliqua, et comment finit l'histoire.

Il y avait à Serendib un statuaire célèbre, dont le talent excitait l'admiration de beaucoup de gens et l'envie de quelques-uns. Or, jamais ces deux sentiments ne s'étaient manifestés plus vivement que dans le moment actuel. Voici à quelle occasion :

Après la mort inopinée de l'opulent bossu, qui avait si à propos fait une veuve d'une nouvelle mariée, le roi avait craint que l'opinion publique ne s'émût en voyant sa fille devenue à si bon marché maîtresse d'un si riche héritage. Pour couper court aux mauvais propos, il avait résolu de donner à une partie des immenses trésors accumulés par Montendo une destination qui plût aux ministres de la religion, très-puissants en ce pays sur l'opinion publique. Il avait, en conséquence, fait prendre dans le trésor du bossu trente mille livres d'or, et les avait confiées au statuaire dont nous avons parlé, en le chargeant d'en faire un lion colossal. Le lion était l'emblème de la divinité adorée à Serendib. L'artiste s'acquitta de sa tâche avec une habileté merveilleuse. Au bout de très-peu de temps son ouvrage était achevé, et le grand lion d'or était livré à l'admiration et à la vénération publiques. Le statuaire, pour comble de perfection, avait établi sous cette énorme masse un système ingénieux de roues et d'engrenages, qui permettait de le mouvoir sans grands efforts. Le lion fut promené à travers la ville, et la foule immense accourue sur son passage se prosternait à sa vue avec respect et non sans terreur, croyant voir apparaître le dieu lui-même, et pensant, — tant le monstre semblait vivant, — entendre des rugissements sortir de sa gueule formidable.

Le lion fut ainsi mené au palais, et le roi fut si ravi en voyant un ouvrage si parfait, qu'il récompensa magnifiquement l'artiste.

On comprend que l'immense succès obtenu par celui-ci et les honneurs dont il fut comblé ne firent qu'exciter au plus haut degré la haine et l'envie de ses rivaux. Ils se consumaient dans leur rage impuissante, lorsque enfin le plus exalté d'entre eux trouva le moyen de jeter un nuage sur la gloire qui les offusquait.

Il alla trouver le roi, et accusa hautement l'auteur du chef-d'œuvre de n'avoir pas employé à la confection tout l'or qui lui avait été confié, et d'en avoir détourné une grande partie. On fit venir le statuaire, qui protesta de son innocence, dont il était, dit-il, facile de se convaincre en pesant la statue.

Mais, si ce moyen était aisé à proposer, il était difficile à exécuter. Où trouver des balances assez grandes et assez fortes pour peser ce colosse ?

Tandis que Poltronnet attendait avec impatience le jour de son bonheur, le roi était donc fort perplexe. Il convoqua les sages de la nation, et leur exposa la question qui l'embarrassait. Les savants parlèrent longtemps sans rien dire, et ils en étaient là, les uns se grattant le front, les autres se rongeant les ongles, lorsque tout à coup une tapisserie se souleva, et la princesse Fleur-d'Esprit apparut.

— Sire, dit-elle modestement, et vous, sages de la nation, j'ai entendu la délibération à laquelle vous vous livrez, et je crois pouvoir vous dire que vous voilà bien embarrassés pour peu de chose.

— Ma fille, s'écria le roi, auriez-vous trouvé une solution à la difficulté qui nous occupe ?

— Mon père, répliqua la princesse, que l'on amène demain le lion sur la grande place, au bord du fleuve ; là je dirai ce qu'il faut faire, et le ciel aidant, vous saurez au juste ce que vous voulez savoir.

Les conseillers s'en allèrent en secouant la tête, peu convaincus que la princesse Fêlée vînt à bout d'être à elle seule plus sage qu'eux tous ensemble. Le roi lui-même n'était pas tranquille.

Le lendemain, la place désignée était couverte d'un immense concours de peuple. La foule ondulait avec un grand murmure, comme une moisson agitée par le vent. Au-dessus des têtes en mouvement, s'élevait, immobile, le lion colossal, pareil à un rocher d'or battu par un océan humain.

Quand le roi et la princesse parurent, le mouvement s'arrêta, le bruit cessa, et on entendit distinctement, au milieu, la voix harmonieuse de la belle jeune fille, qui commandait au peuple ce qu'il fallait faire pour arriver à la connaissance de la vérité ; s'arrêtant après chaque ordre qu'elle donnait, afin de laisser le temps de l'exécuter.

Voici ce qu'elle ordonna et ce qui fut fait à mesure :

Un grand navire était sur le fleuve, amarré au quai au-dessus duquel s'élevait son flanc arrondi. On établit d'abord, avec de fortes poutres, un passage solide, qui partait du pont du navire et s'inclinait vers la terre, en formant une pente douce. Ensuite on fit avancer le lion sur ce passage. A chaque pas qu'il faisait, le vaisseau s'enfonçait dans l'eau, et l'inclinaison du chemin de bois devenait moins sensible. Par ce moyen, le colosse se trouva bientôt sur le pont du navire, qui, grâce à l'addition de ce poids énorme, se trouvait presque à fleur du quai. Alors on marqua sur la muraille extérieure du vaisseau la hauteur précise à laquelle arrivait la marge supérieure du rivage de pierre. Quand ce fut fait, on fit rétrograder le lion et on le fit descendre à terre de la même façon qu'on l'avait fait monter sur le navire, qui, soulagé à mesure, reprit sa position première.

Parmi les assistants, les uns exécutaient la manœuvre commandée, les autres la regardaient ; mais aucun ne comprenait où elle devait aboutir. On voyait que le lion était lourd, ce qui n'apprenait rien à personne.

— Maintenant, dit la princesse, apportez une grande quantité de pierres, et chargez-en le vaisseau jusqu'à ce qu'il se renfonce dans l'eau juste autant que tout à l'heure, et que la raie dont il est marqué se trouve précisément à la hauteur du bord.

On le fit sans comprendre davantage. Le vaisseau chargé redescendit lentement dans l'eau, tandis que la foule, s'interrogeant elle-même, faisait entendre un murmure qui cessa subitement au moment où la princesse reprit la parole.

— Il est évident, dit-elle, en voyant que ce qu'elle avait commandé était exécuté, il est évident que ces pierres réunies pèsent exactement le même poids que le lion, puisqu'elles ont fait enfoncer le navire justement de la même quantité. Il ne s'agit donc plus que d'apporter des balances et de peser les pierres séparément, pour connaître le poids de la statue d'or.

Les plus intelligents commencèrent à comprendre, les autres s'y mirent peu à peu, pendant que les pierres apportées par lots convenables, se succédaient dans les balances. Cependant l'attente était telle qu'on regardait en silence. Mais quand toutes les pierres furent pesées, quand on eut additionné tous les poids partiels, et qu'on entendit proclamer que le total formait précisément trente mille livres, alors un tonnerre d'applaudissements éclata de toutes parts.

— Vive la princesse Fleur-d'Esprit! criait le peuple. Vive celle dont la sagesse est la gloire de son pays!

Le statuaire accusé fut comblé de nouveaux honneurs; son accusateur fut puni comme il le méritait, et ceux qui avaient hoché la tête quand on parlait de la raison revenue de la princesse, furent les premiers à manifester une admiration sans bornes, et à dire :

— Je l'ai toujours cru.

Mais le plus heureux, en cette affaire, c'était l'amoureux Poltronnet, qui, non content d'avoir joui dans son cœur du triomphe de celle qu'il *aimait*, avait eu la satisfaction d'entendre le roi lui dire, en mettant dans sa main la main de la princesse :

— A présent, mes enfants, vous pouvez vous marier quand vous voudrez.

— Tout de suite, dit Poltronnet.

Et, en effet, tous les préparatifs étant faits d'avance, on ne tarda pas longtemps.

Les noces furent célébrées avec une magnificence extraordinaire. Il y eut des réjouissances de toute sorte auxquelles, cette fois, le peuple tout entier s'associa de bon cœur, car Poltronnet était aimé de tout le monde.

Une partie de la pompe déployée en cette circonstance solennelle rejaillit sur un autre hyménée qui se célébrait en même temps. Le jour où Poltronnet épousait Fleur-d'Esprit, Dondin épousait la nourrice.

Ce mariage n'était pas aussi surprenant qu'il peut le paraître au premier abord. La nourrice avait raconté au prince les événements qui avaient amené le trépas de Montendo. La part qu'avait prise Dondin à ce bienheureux accident avait effacé les torts antérieurs de l'écuyer. Poltronnet, reconnaissant, l'avait repris à son service et avait même manifesté l'intention de lui prouver sa gratitude. Dondin avait demandé pour récompense la main de la nourrice. Celle-ci, consultée, s'était trouvée flattée de la recherche de ce gros petit homme, assez sensé pour dédaigner les vains avantages de la beauté et de la jeunesse, et avait déclaré être toute disposée à couronner ses vœux. L'affaire, convenant ainsi aux plus intéressés, avait été conclue sans d'autres obstacles.

Malgré les félicitations, les discours, les festins, les chansons et les danses, la journée des noces avait paru longue à l'impatient Poltronnet, dont les yeux allaient sans cesse de la princesse à l'horloge, et de l'horloge à la princesse. Dondin lui-même avait donné plusieurs fois des signes d'un empressement



Les deux époux vécurent heureux, s'adorant l'un l'autre. (Page 179.)

propre à chatouiller doucement le cœur de son épousée. Mais les choses les plus longues ont une fin, et l'amoureux Poltronnet vit enfin arriver l'heure où il lui fut permis d'entraîner Fleur-d'Esprit loin de la foule importune. Dondin et la nourrice avaient déjà disparu.

Les jeunes époux approchaient de leur appartement, lorsque la princesse s'arrêta, et supplia Poltronnet de modérer sa légitime impatience et de lui permettre d'accomplir à l'instant même un devoir qu'elle considérait comme sacré. Elle voulait, disait-elle, donner une marque de sa reconnaissance à une personne dont elle avait reçu tant de preuves d'attachement. Les agitations de la journée ne lui avaient pas laissé le loisir d'offrir à sa nourrice le présent de noces qu'elle lui destinait, et elle désirait réparer cette omission.

Le prince, qui ne savait rien lui refuser, comprit ce sentiment, et tous deux se dirigèrent vers la chambre occupée par leurs serviteurs. Ils frappèrent à la porte, et on ne répondit pas d'abord. Ils frappèrent de nouveau. Dondin demanda qui était là, et un peu de temps se passa encore avant qu'il se décidât à ouvrir.

Il était seul. Sa contenance était embarrassée, et il jetait des regards inquiets vers la cheminée, où brûlait un grand feu.

— Où est ta femme? lui demanda le prince.

— Je... je ne sais pas!... balbutia Dondin. — Ah! la voilà, reprit-il en montrant le feu, où commençait à se dessiner vaguement parmi les flammes mouvantes la figure d'une dame en robe rouge, tenant une baguette à la main.

Poltronnet reconnut la fée Flammèche.

— Malheureux! s'écria-t-il en s'adressant à Dondin, comment cela est-il arrivé?

— Ah! dame! répondit l'écuyer, vous pensez bien que je n'ai pas épousé cette vieille nourrice sans avoir mon idée. Je me suis réservé le droit de la faire devenir fée chaque fois que cela me conviendra. Il n'est pas mauvais d'avoir une fée à ses ordres, sous la main, dans un ménage.

Le prince lui jeta un regard de mépris. Il s'apercevait, non pour la première fois, que Dondin n'était décidément pas exempt de quelques petits travers. Il allait lui faire de graves reproches, quand la fée prit la parole.

— Prince, dit-elle, et vous ma chère princesse, ne dites rien à ce méchant homme. S'il s'est conduit cruellement envers sa femme, s'il lui a infligé, dans des vues d'intérêt personnel, le terrible supplice d'être brûlée vive, je lui pardonne en pensant que je lui dois le bonheur de vous apparaître dans ma puissance et de pouvoir exercer cette puissance en votre faveur. Parlez, que voulez-vous?

— Madame, dit le prince, je vous remercie de vos bonnes intentions, mais je suis parfaitement heureux et je ne désire plus rien. — Pourtant, ajouta-t-il en se reprenant, vous me feriez plaisir de m'apprendre comment mon bonheur est arrivé, et par quel prodige la pauvre princesse Fêlée est redevenue la belle princesse Fleur-d'Esprit.

— C'est facile, dit la fée. Le magicien Spavento t'a raconté jadis comment un rat avait dévoré l'esprit dérobé à la princesse. Ce rat, devenu très-spirituel, n'en fut pas moins mangé par le perroquet, dont tu as si bien apprécié l'intelligence. Voilà pourquoi la sorcière Kirimiri t'a donné à entendre que l'esprit de la princesse était en ta possession. Plus tard, la princesse a mangé le perro-

quet, et voilà comment elle a recouvré sa raison : voilà pourquoi son premier acte d'intelligence a été de te reconnaître et de te dire qu'elle t'aimait.

— Je comprends, dit Poltronnet.

— Maintenant, ma chère fille, dit la fée en s'adressant à Fleur-d'Esprit, désires-tu quelque chose que je puisse te donner?

— Non, dit la princesse; je suis heureuse. Et elle jeta sur son époux un regard qui fit bondir le cœur du prince.

— Hé bien! dit la fée, je penserai pour vous à un avenir auquel vous ne pensez guère, et je vous donnerai quelque chose qui complètera votre bonheur. Vous aurez des enfants qui vous ressembleront. Ils auront la beauté et l'esprit de leur mère, la bonté de leur père, son courage modeste et sa constance invincible.

Ici Poltronnet serra la main de Fleur-d'Esprit, qui répondait à cette douce étreinte en rougissant et baissant les yeux.

La flamme pâlissait déjà.

— Et moi, s'écria Dondin. Je suis votre mari, et vous devriez bien me faire un don quelconque.

— Soit! dit la fée. Je te donne une vertu que tu ne parais pas avoir. Tu aimeras ta femme à l'adoration.

La fée Flammèche devenait de moins en moins visible. Comme la première fois que Poltronnet avait assisté à cet étrange spectacle, la flamme s'éteignit peu à peu, et on ne vit plus dans la cheminée qu'un monceau de cendres sur lequel gisait la nourrice évanouie.

On la fit revenir à elle, et elle rouvrit les yeux pour se voir entourée de soins. Dondin surtout se distinguait par son empressement.

— Ma pauvre femme! disait-il à tout moment.

Et comme la nourrice, tout à fait remise, prenait un flambeau pour éclairer au prince et à la princesse qui se retiraient :

— Ciel! s'écria-t-il, prends garde! tu vas te brûler.

A peu de jours de là, Poltronnet et Fleur-d'Esprit prirent congé du roi et de la reine de Serendib, pour s'en aller au pays où régnait le père de Poltronnet. La princesse y reçut un accueil enthousiaste, et l'amitié qu'elle inspira d'abord ne fit que s'accroître par la suite. Aussi les deux époux vécurent-ils heureux, s'adorant l'un l'autre, et adorés de tout le monde.

Quant à Dondin, il n'était adoré de personne, mais il adorait sa femme, la comblait d'attentions et criait comme un paon chaque fois qu'il la voyait s'approcher du feu.

Il en fut ainsi tant qu'il plut au ciel, et, quand ce fut fini, l'amour de Dondin pour sa femme prit place dans l'histoire à côté de la sagesse de celle qui avait été pendant quelque temps la princesse Fêlée, et de la persévérance courageuse du prince Poltronnet.

FIN DES AVENTURES DU PRINCE POLTRONNET.

LA SORCIÈRE

OU

LES QUATRE PRÉDICTIONS

LÉGENDE HISTORIQUE

PAR LÉON BEAUVALLET [1]

CHAPITRE PREMIER

Où il est parlé de deux inconnus qui seront trop connus par la suite.

Le 13 décembre de l'année 1588, appelée par tous les astrologues judiciaires dans leurs pronostics la merveilleuse année, les abois d'une meute formidable et le cor aux éclatantes fanfares réveillèrent soudain les échos endormis de la forêt de Blois.

Depuis onze ans, nul bruit semblable ne s'était fait entendre dans ces bois séculaires, et les bûcherons étonnés s'arrêtèrent aussitôt dans leur rude besogne; les cerfs dressèrent au-dessus des taillis leurs têtes aux grands yeux effarés; les sangliers s'enfuirent en grognant vers leurs bauges, et les vieux chênes eux-mêmes, se penchant curieusement les uns vers les autres, semblèrent se demander mutuellement quels audacieux troublaient ainsi le silence de l'antique forêt.

Ces audacieux n'étaient autres que Sa Majesté Henri III et son beau cousin Henri de Guise.

Comment se faisait-il, que la veille encore, ennemis irréconciliables, le roi de France et le roi de Paris, — c'était le titre que donnaient les ligueurs au Balafré, — chassassent ainsi de compagnie? C'est ce qu'en deux mots nous allons apprendre au lecteur.

Après la fameuse journée des Barricades, pour échapper au duc de Guise qui le tenait prisonnier dans son Louvre, Henri III s'était vu réduit à s'enfuir honteusement de sa capitale. Réfugié à Rouen, il avait été contraint de convoquer à Blois les états-généraux. La Ligue ayant été partout triomphante dans les élections, le roi de France, moins roi que jamais, n'avait pu tenir

longtemps rigueur au chef que la Sainte-Union s'était choisi, et le matin même du jour où commence notre récit, le dernier des Valois avait juré à son cousin de Lorraine « réconciliation sincère et parfaite oubliance des querelles passées. » Après quoi, pour sceller tout à fait leur alliance nouvelle, les deux princes n'avaient rien trouvé de mieux que d'aller courre ensemble le cerf dans la forêt de Blois.

Les dignes bûcherons du Blésois, — fort étrangers à la politique, — n'eurent garde de donner une cause aussi naturelle aux fanfares qu'ils ouïssaient au loin. Ce ne pouvait être, à leur sens, que l'ombre de Thibault-le-Tricheur dirigeant sa chasse infernale...

Et longtemps avant la nuit tombée, chacun reprit en silence le chemin de sa cabane, priant dévotement Notre-Dame-des-Bois de le garder du Chasseur Noir et de sa meute diabolique.

Le dernier d'entre eux avait, depuis une heure au moins, regagné son gîte, lorsque, dans le sentier qu'ils venaient de suivre parut un enfant maigre et pâle, qui s'appuyait avec peine aux arbres de la route.

Le jeune voyageur avait une dizaine d'années à peu près; toutefois son teint bilieux, son œil profondément renfoncé, sa lèvre blême et mince le faisaient paraître plus vieux que son âge, et les misérables haillons qui le couvraient n'étaient point faits pour le rajeunir.

Harassé de fatigue, l'enfant dut reprendre haleine un instant. Jetant avec humeur le bâton qu'il portait sur l'épaule et le mince bagage qui dansait follement au bout, il s'assit, ou, pour mieux dire, il se laissa tomber au pied d'un chêne et ferma les yeux, à moitié assoupi.

Une voix inconnue le fit bientôt sortir de sa torpeur.

— Mon ami, disait la voix, je suis étranger, et je me suis égaré dans les mille détours de ces grands bois. Indiquez-moi, pour l'amour de Dieu, quelle route il me faut suivre pour gagner la ville.

L'enfant jeta un regard défiant sur l'étranger; mais après un court examen, il ôta bien vite de dessus sa tête un petit toquet crasseux et râpé qui complétait son piètre accoutrement.

Cette déférence, l'inconnu la devait à son costume. Costume bien humble cependant, consistant en une longue robe blanche, un scapulaire et un capuchon de même couleur, que recouvraient un manteau et un second capuchon noirs. A la ceinture était suspendu le rosaire, marque distinctive des moines jacobins. L'étranger était, en effet, un religieux de cet ordre.

— Las! mon frère, dit l'enfant en se levant, vous me voyez grandement marri de ne pouvoir vous mettre en votre chemin; mais, comme vous, je suis étranger, et, comme vous, j'aurais besoin d'une âme charitable pour me renseigner.

Pendant ce temps, la nuit était venue graduellement et la vieille forêt se remplissait d'ombre. Les grands arbres décharnés prenaient des formes étranges, et le vent qui sifflait à travers les branches ressemblait à des plaintes

et à des gémissements. Pour comble de tristesse, de gros nuages noirs s'étendirent peu à peu comme un drap mortuaire au-dessus de la forêt, et bientôt un effroyable orage vint s'abattre en hurlant sur le bon pays Blésois.

Nos deux voyageurs s'étaient remis en marche sans parler, allant au hasard et maugréant intérieurement de ne pouvoir rencontrer, dans cette forêt maudite, un toit pour s'abriter et passer la nuit. Enfin, au bout d'un long temps, une lueur rougeâtre qu'ils aperçurent à travers les arbres leur fit pousser à tous deux une exclamation de joie. Leur fatigue sembla disparaître comme par enchantement et, d'un pas rapide, ils se dirigèrent vers cette bienheureuse lumière.

Peu après, nos voyageurs se trouvaient devant des ruines à moitié ensevelies sous le lierre. Au milieu s'élevait, noire et lugubre, une tour solitaire, d'où s'échappait, par une étroite fenêtre, percée à dix pieds du sol, la lueur dont nous avons parlé.

L'aspect de ces ruines, nous ne vous le cacherons pas, ne parut pas des plus catholiques au religieux et à son jeune compagnon. Toutefois, n'ayant pas la licence de choisir, ils se décidèrent à mettre en déroute une armée d'oiseaux de nuit qui semblaient les gardiens de l'endroit, et se frayèrent tant bien que mal un chemin à travers les décombres.

Ils frappèrent à la porte..... une fois.... deux fois.... Pas de réponse. A la troisième fois, ayant heurté plus vigoureusement, ils entendirent comme un grognement de mauvaise humeur. Puis un verrou grinça dans sa gâche rouillée, la porte massive roula sur ses gonds, et se referma sur nos deux voyageurs, dès qu'ils en eurent franchi le seuil.

Si l'extérieur de la tour leur avait paru peu rassurant, l'intérieur n'était point de nature à leur inspirer grande confiance : — Aux murailles dégradées, aux poutres vermoulues étaient appendus des monstres empaillés. Dans les coins, gisaient des ossements dépareillés, des squelettes incomplets, des crânes aux yeux absents, aux mâchoires édentées. A droite, à gauche, partout, étaient éparpillés cornues, alambics, creusets, cucurbites, athanors, livres de cabale, cartes magiques, figurines de cire; en un mot, tous les accessoires obligés des alchimistes et des astrologues judiciaires de ce temps-là. Un feu de sarment pétillant dans l'âtre éclairait ce tohu-bohu de ses lueurs capricieuses et projetait sur les murs de grandes ombres fantastiques qui se livraient aux valses les plus extravagantes, aux rondes les plus désordonnées.

— Que voulez-vous à cette heure de nuit ? demanda d'un ton rauque aux voyageurs celui qui venait de leur ouvrir.

Et tout en parlant, il alla s'étendre sur une peau de loup étalée devant le feu.

L'enfant et le jacobin considéraient curieusement celui qui les traitait de si discourtoise manière : — un peu borgne, un peu bancal, un peu bossu, le drôle semblait à lui seul un échantillon de toutes les imperfections humaines. Ajoutez à cela des cheveux d'un rouge brique se dressant en brosse sur sa tête

et un peu sur son front, des sourcils plus rouges et plus roides que ses cheveux, de grosses moustaches plus roides et plus rouges que ses sourcils, et vous aurez une idée à peu près complète du personnage. — Sur la réponse que lui fit le moine qu'ils étaient étrangers, morts de fatigue, et qu'ils imploraient un abri jusqu'au jour :

— Prenez-vous donc cette maison pour une hôtellerie? interrompit le gnome. Vous êtes chez Marsiane-la-Sorcière! Ne le savez-vous pas?

A ce mot de « sorcière, » le religieux et l'enfant se signèrent au plus vite, et firent d'un commun mouvement quelques pas vers la porte; mais l'orage, en cet instant plus violent que jamais, les fit réfléchir et insister.

— Eh! mort de ma vie! riposta le gnome impatienté, cherchez fortune ailleurs, vous dis-je!

— Silence, Lupus!... dit d'une voix impérieuse une femme vêtue de noir, qui venait de descendre dans la salle basse et se tenait depuis quelques secondes sur les dernières marches d'un escalier dégradé conduisant aux étages supérieurs. C'était la sorcière.

A la voir, il était malaisé de dire au juste son âge. Ses cheveux argentés et les rides profondes de son front indiquaient la vieillesse; mais son œil plein de feu, sa voix ferme et haute, sa taille majestueuse faisaient d'elle une femme jeune encore et d'une singulière beauté.

Sans parler, elle conduisit les voyageurs près d'une table servie, et quand ils eurent soupé, ce qui fut l'affaire d'un moment, elle indiqua au religieux une soupente à laquelle on arrivait au moyen d'une échelle; à l'enfant un vaste placard rempli de paille.

Quelques secondes plus tard, chacun, dans son gîte respectif, dormait d'un profond sommeil.

— Tu es méchant, Lupus! dit la sorcière quand elle fut seule avec le gnome.

— Pourquoi serais-je bon? répondit-il brutalement.

— Quand, il y a dix ans, tu es venu frapper à cette porte, si je t'avais refusé l'hospitalité, comme tu viens de la refuser à ces pauvres hères, que serais-tu maintenant? dis!

— Et que suis-je donc? dites! riposta Lupus avec insolence.

— Lupus!... continua Marsiane, tu lasseras ma patience!... Prends garde!

Le drôle haussa les épaules :

— Pensez-vous, par hasard, m'intimider? reprit-il. Vous savez bien que je ne crois pas à vos sorcelleries, moi! Votre prétendue science infernale ne me fait pas peur.

— Tais-toi, malheureux!... s'écria vivement la sorcière en saisissant la main de son fils adoptif. Par affection pour moi, par pitié pour toi-même, pour toi que j'aime malgré tous tes défauts et tous tes vices, malgré ta hideur et ta difformité, ne raille pas cette science terrible, que tu ne peux comprendre, et dont Nostradamus, mon père, m'a légué en mourant l'effroyable secret.

— Folle! folle! murmura le gnome en riant d'un rire incrédule. Tenez, reprit-il, laissons cela. Au surplus, vous n'aurez pas longtemps à vous entendre contredire par moi.

— Que signifie?

— Cela signifie que, depuis trop longtemps, je suis enterré ici et que je veux vivre un peu de la vie des autres.

— Tu veux me quitter?... dit Marsiane émue.

— Pas plus tard que demain!

— Mais où iras-tu?

— Le monde est grand!

— Que feras-tu?

— Je n'en sais rien!... mais le diable doit le savoir... C'est tout ce qu'il me faut!

Marsiane ne répondit rien; mais deux larmes coulèrent le long de ses joues.

Lupus s'en aperçut:

— Pourquoi vous désoler? dit-il; vous ne resterez pas seule!

Ce disant, il retourna s'accroupir à sa place favorite, montrant du doigt une belle jeune fille qui était descendue dans la salle basse presque en même temps que la sorcière, et qui avait tout entendu.

— Psyché!... s'écria Marsiane. Oui, c'est à elle maintenant de me consoler.

Et elle tendit la main à la jeune fille qui vint s'agenouiller auprès d'elle.

CHAPITRE II

Psyché.

C'était, nous l'avons dit, une belle jeune fille que Psyché, et l'on en conviendra comme nous quand on saura que sa bouche était petite et rose, que son nez avait le type grec le plus pur, que sa chevelure était des plus noires, et que ses yeux étaient des plus bleus.

Elle portait le costume pittoresque des filles de la Navarre, et sous ses vêtements modestes, la délicieuse enfant avait bien plutôt l'air d'une reine que d'une paysanne.

Née aux environs de Nérac, Psyché ignorait quels étaient ses parents. Elle avait été jetée tout enfant devant la porte d'une pauvre cabane qu'habitait un vieillard, qu'on appelait Job le Damné, parce que, comme Marsiane, il lisait dans les astres et prédisait l'avenir. Ce bonhomme l'avait recueillie et lui avait donné le nom qu'elle portait. Après avoir eu soin de ses premières années, il l'avait confiée, sur leur prière, à de braves meuniers du Béarn, qui s'étaient empressés de traiter l'orpheline comme une fille et comme une sœur.



Psyché portait le costume pittoresque des filles de la Navarre. (Page 18;.)

Mais, plus tard, Psyché comprit qu'en l'adoptant, cette famille s'était imposé des sacrifices, et elle voulut du moins les leur épargner pour l'avenir. Comme il était d'usage alors que toute jeune fille ayant atteint comme elle sa quinzième année allât chercher fortune en France, elle demanda à son père adoptif

de la laisser partir. Il refusa d'abord; puis, voyant que toutes les bonnes raisons que lui suggérait sa tendresse pour Psyché ne parviendraient pas à la retenir, il consentit en pleurant.

Marion, sa femme, apporta à l'orpheline son petit trousseau; Aurore, leur fille, lui glissa dans la main une bourse pleine de monnaie, puis elle se mit en route.

Elle vit bientôt se perdre à l'horizon les clochers de Nérac; elle envoya de loin un dernier baiser à ses chères montagnes; et un mois après, la devineresse rencontrait non loin de sa demeure la petite paysanne, et consentait, en échange de ses soins et de ses services, à la laisser dormir sous son toit et partager son pain.

Cette histoire, Psyché l'avait dite à Marsiane le premier jour de son arrivée, et la vieille femme s'était senti une sympathie subite pour l'orpheline, qui, de son côté, avait voué à la devineresse une affection véritable.

Aussi fût-ce de sa voix la plus aimante qu'elle s'empressa de lui dire :

— Oui, ma bonne maîtresse, je resterai toujours auprès de vous pour vous consoler et vous chérir.

— Toujours!... répéta Marsiane en la regardant fixement. C'est bien long!...

Et, machinalement, elle étala devant elle ses cartes magiques. Muette et recueillie, elle les interrogea longtemps, bien longtemps. Puis, rompant enfin le silence :

— Tu penses rester près de moi, dit-elle; tu le désires sans doute?... Et cependant ces cartes m'annoncent que cela ne sera pas.

— Eh! qui pourrait jamais me séparer de vous? s'écria la jeune fille.

De nouveau, Marsiane interrogea les cartes. Puis, elle reprit :

— Une puissance devant laquelle tout cède et s'humilie, qui est la loi suprême de ce monde et des espaces invisibles : l'amour!...

— L'amour! répéta la jeune fille, dont les joues se couvrirent d'une soudaine rougeur qui n'échappa pas à Marsiane.

Et celle-ci poursuivit en souriant d'un triste sourire:

— Enfant, les cartes ont dit vrai, car tu aimes déjà!...

A ces mots, Lupus, dans son coin, dressa brusquement l'oreille.

Psyché confuse et baissant les yeux, sembla faire un violent effort sur elle-même, et, d'une voix frémissante, elle murmura :

— Oui, j'aime... j'aime de tout mon cœur, de toute mon âme!

Lupus, qui avait rampé jusqu'auprès des deux femmes, devint pâle comme un mort et rugit sourdement.

— Qui donc aimes-tu? interrogea la sorcière.

— Un beau et brave jeune homme, au regard doux et fier, à la voix franche et sincère.

— Quand l'as-tu vu? et en quel lieu?

— Il y a quinze jours, à Blois. C'était la première fois que j'allais, sur votre

ordre, chercher des provisions à la ville. Près de la porte Chartraine, quatre soldats avinés rôdaient hors des murs, riant et chantant. A ma vue, leurs rires redoublèrent, et s'approchant de moi, ils voulurent, malgré ma résistance et mes larmes, m'entraîner avec eux. En cet instant, un jeune homme passait de l'autre côté de la route. Entendant mes cris, il vole à mon secours, met l'épée à la main et fond sur mes ravisseurs, qui, eux aussi, tirent l'épée hors du fourreau. Le combat fut de courte durée : un moment après, l'un des soldats tombait pour ne plus se relever; les trois autres, blessés ou désarmés, étaient forcés de demander grâce... Et mon sauveur, s'approchant de moi: — Ma gente petite, dit-il, vous pouvez maintenant poursuivre votre route. — Et comme je le remerciais, il se prit à rire et m'interrompit bien vite en me disant : — Ce sont là menus services, ma belle, qui ne valent pas la peine qu'on en parle. Sur ce, me saluant courtoisement, il prit congé de moi, et je regagnai la forêt, ravie de tant de simplicité et de courage.

Malgré elle, Marsiane avait pris intérêt au récit de Psyché.

— Et ce jeune homme, dit-elle, tu l'as revu?

— Une seule fois... le jour de la Toussaint. En sortant de l'église Saint-Martin, où vous m'aviez permis d'aller prier, je vis dans la foule un jeune homme qui me souriait de loin. C'était lui!... Il fit quelques pas vers moi, comme pour m'adresser la parole; mais des amis l'appelèrent, il disparut avec eux et je m'éloignai... en murmurant son nom.

— Et ce nom, interrogea Marsiane, quel est-il?

— Henri.

La sorcière tressaillit.

— Est-ce là son seul nom? dit-elle.

— Le seul que je lui connaisse. Ses amis, en l'appelant, n'en ont pas prononcé d'autre.

Lupus n'avait pas perdu un seul mot de la confidence :

— Henri! grogna-t-il; je me souviendrai de ce nom-là!

Ce rival préféré, il le haïssait déjà sans le connaître.

— Henri! dit à son tour la devineresse, dont le visage avait pris une expression singulière.

Puis, comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Trois hommes existent qui portent ce nom, et ces trois hommes ont droit à la reconnaissance de toute ma vie.

Psyché, attentive, se rapprocha de la sorcière, qui continua d'une voix sombre et menaçante :

— Un quatrième s'appelle de ce nom, et ce dernier, au contraire, je le hais!... Je le hais depuis son enfance, et ma haine doit le poursuivre jusqu'à sa mort.

Psyché ne pouvait croire que cet Henri si profondément abhorré fût le noble et hardi jeune homme qu'elle aimait, et cependant elle ne put s'empêcher de frissonner et de pâlir.

En ce moment, on frappa violemment à la porte... Les deux femmes et Lupus se retournèrent étonnés, et, sur un signe de la sorcière, le gnôme se leva tout maugréant, et alla lentement tirer le verrou.

CHAPITRE III

Où l'on voit que les Henri se suivent et ne se ressemblent pas.

Un chasseur trempé jusqu'aux os entra brusquement dans la cabane, après avoir jeté aux mains de Lupus la bride de son cheval qui hennissait.

— Par la gorge! vous n'ouvrez pas vite, mes maîtres, dit avec humeur le nouveau venu pendant que l'on installait sa monture sous le hangar le plus proche. Je ne suis ni chien ni huguenot pour me laisser ainsi morfondre à la porte!

Ce disant, il jeta loin de lui son manteau qui ruisselait et sa plume qui pendait brisée par l'orage. Courant ensuite à la cheminée, il approcha du feu ses bottes humides.

Ce cavalier avait une quarantaine d'années au plus. Il était de taille imposante. Une large cicatrice entre le nez et l'œil donnait à son visage, aux traits nobles et réguliers, un air de sauvagerie qui ne lui messeyait pas.

Depuis son arrivée, Marsiane, violemment émue, ne le quittait pas du regard.

— Corps-Dieu! ma digne hôtesse, exclama le chasseur, qu'avez-vous à m'examiner de semblable manière?

Marsiane le regarda quelques secondes encore sans parler; puis, enfin d'une voix solennelle :

— Henri de Lorraine, duc de Guise, te rappelles-tu la nuit du 24 août 1552?

En entendant prononcer son nom, Henri de Guise, car c'était bien lui, fit un mouvement de surprise.

— La nuit de la Saint-Barthélemy! répondit-il ensuite. Oui! oui! je m'en souviens, poursuis!

Et la vieille femme continua :

— Depuis longtemps, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois avait donné le signal du massacre. Tout était près de finir, lorsque, dans une maison qu'habitait une femme catholique avec son jeune époux et son enfant au berceau, une bande de huguenots fit irruption, la dague au poing et la menace à la bouche. A leur tête, marchait un misérable dont l'amour avait été repoussé jadis par la jeune mère, et qui profitait de cette nuit fatale pour se venger avec impunité. Par son ordre, sa demeure fut pillée, ravagée de fond en comble, et son mari

tomba percé de coups. Non content d'avoir fait cette femme veuve et pauvre, l'infâme allait assouvir sa rage en l'immolant elle et le petit enfant qu'elle pressait sur son sein... En ce moment, tu surgis au milieu des bandits, menaçant et terrible... Le chef, blessé, parvint à s'enfuir ; le reste roula pantelant à tes pieds. Cette mère, Henri de Guise, cette veuve, c'était moi... Parle ! qu'exiges-tu de ma reconnaissance ?

Ce souvenir, nous devons le dire à la louange du duc, ne l'avait pas laissé indifférent. Aussi fut-ce d'une voix presque enjouée qu'il s'écria :

— Ma foi ! ma digne amie, puisque vous tenez absolument à vous acquitter envers moi, je vous avouerai franchement que le meilleur moyen de me prouver, quant à présent, votre gratitude, serait de me faire servir au plus vite à souper !... Si frugal que soit le festin, je vous jure que je lui ferai honneur !...

— Cette maison est vôtre, monseigneur duc, répondit la vieille femme.

Et sur son ordre, Psyché s'empressa de préparer la table.

Lupus, comme pour l'aider dans sa besogne, s'approcha de la jeune fille :

— Est-ce là cet Henri que tu aimes ? lui demanda-t-il à voix basse en lui désignant le duc de Guise.

Et sa voix tremblait de jalousie ; mais, sur la réponse négative de Psyché, le gnome s'éloigna satisfait.

En un instant, le souper fut servi.

— Pardieu ! dit le duc en s'attablant, ou je me trompe fort, ou je vais faire là le plus splendide des festins.

Et tout en parlant, il aspirait les appétissantes senteurs d'un magnifique jambon de sanglier qui se carrait majestueusement au beau milieu de la table.

En ce moment, on heurta brusquement à la porte avec le pommeau d'une épée.

— Au diable les importuns ! grommela le duc.

De nouveau le verrou ayant été tiré, la porte massive roula sur ses gonds, et sur le seuil parut un deuxième chasseur, ruisselant de pluie et grelottant de froid. Comme le premier, il jeta aux mains de Lupus la bride de son cheval ; comme le premier aussi, il courut tout d'abord à la cheminée, sans s'inquiéter du reste.

A sa vue, le duc avait fait un mouvement de surprise, et Marsiane avait fixé sur le nouveau venu ce même regard d'affectueuse reconnaissance dont elle avait accueilli Henri de Guise.

Le nouveau venu était un homme à peu près du même âge que le duc de Guise. Toutefois, il semblait plus jeune que ce dernier. Il était mince et d'une stature moyenne ; ses épaules, un peu voûtées, le faisaient paraître plus petit qu'il n'était en réalité. Il avait une physionomie étrange, presque fatale, et son regard avait quelque chose de sinistre.

Ses traits n'étaient pas des plus réguliers ; son nez était gros, ses lèvres épaisses, mais son teint était d'une fraîcheur et d'un éclat rares chez un

homme. Il portait de courtes moustaches, et une barbe à la royale couvrait son menton.

Quant à son costume, bien que terriblement détérioré par l'orage, il était facile de voir avec combien de soin il avait été étudié.

Un pourpoint marron à manches exubérantes s'adaptait exactement à sa taille et en faisait ressortir toute l'élégance. Ses hauts-de-chausses à forme de ballon lui allaient à merveille; de gracieuses bottes longues en peau grise enfermaient ses jambes irréprochables et ses pieds d'une exiguïté presque féminine. Son manteau de velours marron était taillé à la dernière mode, cela va sans dire, et sa fraise, qui se tenait presque ferme encore, bien que transpercée par la pluie, possédait une ampleur qui était alors du dernier bon goût. Un chapeau de feutre gris, de même forme que celui du duc, avait garanti de la pluie sa tête artistement bouclée. Au chapeau une couple de plumes blanches était retenue par une agrafe de diamants. Autour du cou, il portait un collier de perles avec une chaîne de médaillons entremêlés de chiffres, à laquelle était suspendu l'ordre inférieur du Saint-Esprit, étincelant de diamants. Une riche ceinture soutenait une escarcelle d'un merveilleux travail et un couteau de chasse dont la poignée était enrichie de pierres précieuses. A ses oreilles, de longs pendants d'oreilles en perles ajoutaient encore à son air efféminé.

Comme étrange complément d'un aussi somptueux costume, le jeune cavalier avait placé à sa ceinture un long chapelet de petites têtes de mort.

Le deuxième cavalier, après avoir, non sans pousser des hélas et des exclamations de toutes sortes, à moitié réchauffé ses doigts engourdis, se décida à relever la tête... Il aperçut la sorcière qui se tenait droite devant lui. Étonné, effrayé presque de l'étrange regard qu'elle fixait sur lui :

— Par la mort-Dieu! pourquoi me considères-tu de la sorte, bonne femme? demanda-t-il d'un ton mal assuré. Que me veux-tu?

De cette même voix solennelle dont elle avait prononcé le nom de « Henri de Guise, » Marsiane prononça celui de « Henri de Valois, troisième du nom, roi de France. »

Le deuxième chasseur se leva vivement et fit quelques pas vers la vieille femme, qui continua :

— Sire, le jour où Votre Majesté, bien jeune alors, quitta Paris pour se rendre en Pologne, où l'attendait la royauté, une pauvresse pleurait agenouillée près de la grande porte du Louvre, tenant entre ses bras amaigris un pauvre petit enfant qui se mourait de faim. Vous pouviez passer outre, Sire, et détourner votre regard de ces misères. Vous ne l'avez pas fait. Vous êtes venu vous-même auprès de la mendiante, et votre main royale a versé dans la sienne tout l'or de votre escarcelle!... Henri de Valois, ceux que vous avez arrachés aux angoisses de la faim, c'étaient mon fils et moi!... A vous, Sire, à vous mon dévouement éternel.

Le roi avait conservé souvenir de ce trait de sa jeunesse. Superstitieux

autant que la reine Catherine de Médicis, sa mère, il avait espéré jadis, en agissant de la sorte auprès de la pauvresse du Louvre, porter bonheur à son lointain voyage. C'était donc par calcul; mais qui le savait? Personne, pas même le duc de Guise, qui avait écouté le récit de la vieille femme avec d'autant plus d'admiration, qu'une telle action le surprenait davantage de la part de ce roi quelque peu égoïste qui avait nom Henri III.

Aussi le duc, bien que peu courtisan de sa nature, s'avança-t-il aussitôt vers le monarque en lui disant de sa voix franche et ferme :

— Certes, voilà un beau trait, Sire, et je me réjouis fort d'en féliciter Votre Majesté !

Le roi, en apercevant le duc, qu'il était à cent lieues de croire si près de lui, fit un soubresaut involontaire et son visage se rembrunit... Mais il se rappela bien vite la réconciliation jurée le matin, et composant aussitôt son visage, il tendit la main au duc en lui souriant de son plus doux et de son plus faux sourire.

— Ah ! ah ! mon beau cousin, s'écria-t-il ensuite en avisant à l'autre bout de la salle la table servie, vous soupiez, à ce que je vois ?

— Excusez-moi, Sire, j'allais souper ! répondit le duc en montrant au roi le jambon intact.

— Par la mort-Dieu ! riposta le roi, qui mourait de faim aussi, nous souperons ensemble.

A peine avait-il parlé qu'un second couvert était placé en face du premier par la gentille Psyché.

— Sur ma vie ! s'écria le roi en l'apercevant, voilà une accorte fillette !

— Adorable, en effet, répliqua le duc.

— Un vrai morceau de roi ! continua Henri III, dont l'œil brilla de convoitise.

Devant ce regard, Psyché s'éloigna toute rougissante.

De nouveau, Lupus s'approcha d'elle, et lui désignant Henri III, lui demanda pâle et sinistre, si le roi de France était celui qu'elle aimait. De nouveau, Psyché répondit :

— Non.

Et, moins lugubre, le gnome regagna son coin.

Le roi avait pris place à table, et le duc, qui avait suivi l'exemple de Sa Majesté, s'apprêtait à attaquer de nouveau le fameux jambon, bien décidé à ne lui faire rémission aucune.

Mais, pour la troisième fois, on heurta au dehors.

Tout aussitôt, une voix claire et perçante, ornée d'un accent gascon des plus prononcés, se prit à réclamer, derrière la porte, l'hospitalité.

— Cet organe-là ne nous est pas inconnu, fit le roi surpris.

— Je jurerais, Sire, l'avoir maintes fois entendu ! ajouta le duc.

— Ouvrez ! ouvrez ! dit vivement le roi.

Pour la troisième fois, le verrou fut tiré, l'huis roula sur ses gonds, et un

cavalier ruisselant d'eau s'élança dans la salle, non sans avoir confié aux soins de Lupus le petit cheval basque qui l'avait amené.

Le nouveau venu, qui ne faisait pas partie de la chasse royale, avait un costume de voyage des plus simples, ce qui ne l'empêchait pas, je vous jure, de paraître ce qu'il était, c'est-à-dire un beau et fringant cavalier.

Ce qu'on remarquait surtout en lui, c'était son œil plein d'esprit et de finesse, son nez recourbé comme un bec d'aigle et sa moustache gaillardement retroussée qui découvrait la bouche la plus narquoise et la plus goguenarde du monde.

Dès son entrée, les deux princes avaient rabattu bien vite leurs feutres sur leur front.

Précaution fort inutile en vérité! Ce n'était point d'eux que le Gascon s'occupait : il ne prenait souci que de la gentille Psyché et n'avait d'yeux que pour elle.

— Une Navarroise! s'exclama-t-il joyeusement en considérant le costume de la jeune fille. Mordi! ma belle compatriote, entre ce feu qui pétille et les ardents rayons de vos beaux yeux, le diable m'emporte si je sais quoi choisir. Non! je veux être pendu si vous n'êtes pas la plus avenante petite commère qui ait jamais réjoui les regards d'un galant homme!... Car je suis galant, moi, ventre-saint-gris! c'est mon opinion politique.

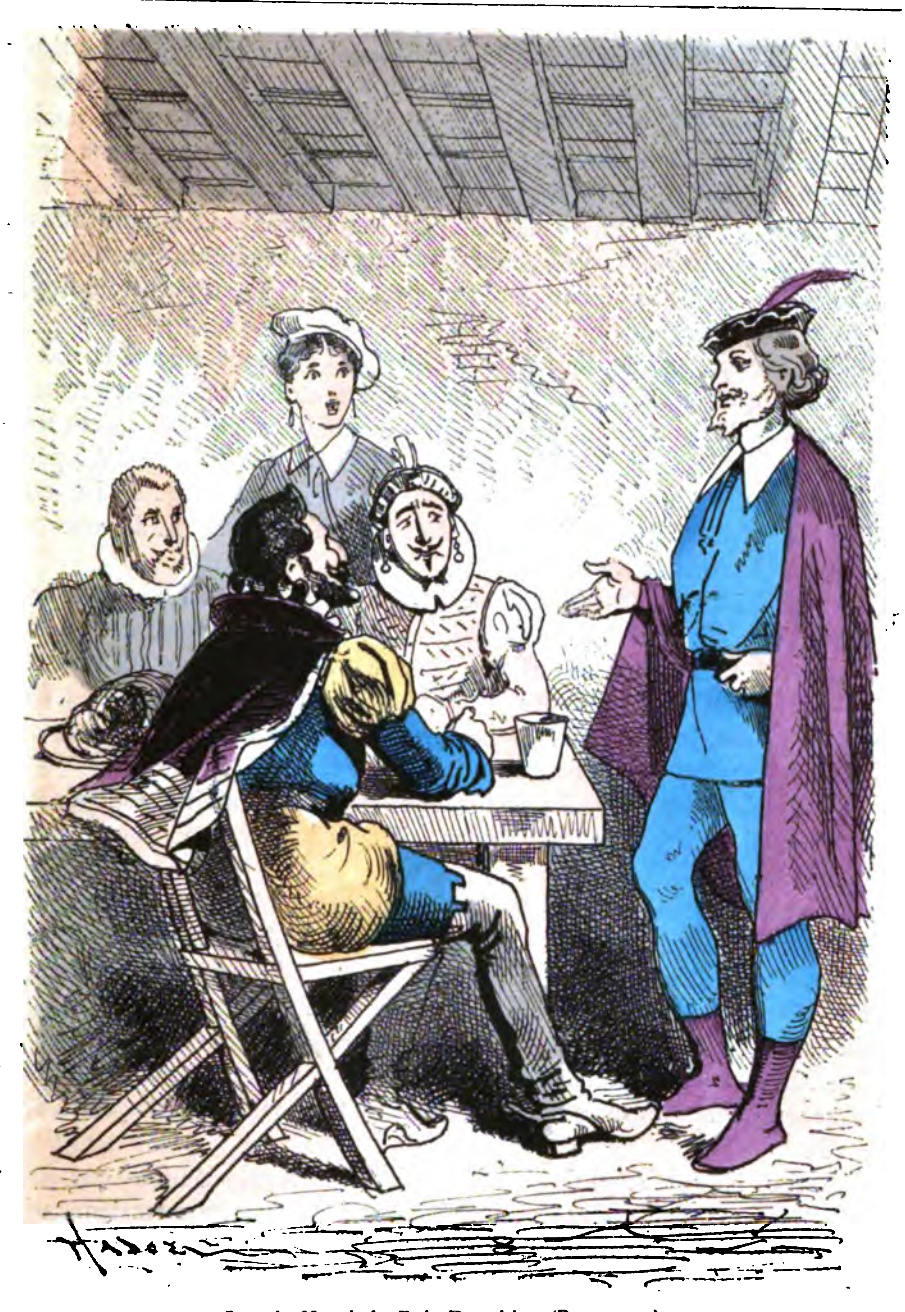
Ce disant, il s'avança vers Psyché en faisant mine de vouloir lui prendre la taille... Mais la jeune fille s'était reculée vivement, et l'amoureux Gascon ne trouva à la place de son rose et frais minois que le visage grave et sévère de la devineresse, qui, de même qu'elle avait prononcé les noms de « Henri de Valois » et de « Henri de Guise, » prononça le nom de « Henri de Bourbon, prince de Béarn et de Navarre. »

— Henri de Navarre!... répéta Psyché avec une émotion soudaine.

— Le roi huguenot!... grogna Lupus, en regardant de travers le troisième Henri.

Celui-ci, qui venait d'apercevoir au fond de la salle, sans toutefois distinguer leurs traits, le roi de France et le duc de Guise, ne semblait que très-médiocrement flatté de voir trahir ainsi son *incognito ;* mais son inquiétude fit place à la surprise en entendant la vieille femme qui continuait en s'approchant de lui :

— Il y a quinze ans, prince, un incendie formidable éclatait dans l'un des quartiers de la capitale... Trois maisons venaient de s'abîmer dans les flammes. Encore quelques secondes, et la dernière allait s'écrouler aussi. Déjà les murailles se fendaient et les poutres craquaient avec un bruit horrible... A l'une des fenêtres, un pauvre enfant tordait ses petits bras en appelant sa mère qui gisait en bas, blessée et ne pouvant lui venir en aide... Les plus braves n'osaient s'élancer au secours de l'innocente créature... Toi, Henri, plus brave que les plus braves, tu t'élances au milieu de l'effroyable fournaise, tu t'accroches aux poutres vacillantes, et, au péril de tes jours, tu enlèves le pauvre



Je suis Henri de Bois-Dauphin. (Page 195.)

petit enfant et tu le rends à sa mère... Sa mère, Henri de Navarre, c'était moi! Dispose de ma vie, je te la donne.

— Ventre-saint-gris! ma chère hôtesse, répliqua le Béarnais, ta mémoire est d'une merveilleuse fidélité!... Du diable, si j'avais conservé la moindre

souvenance de cet épisode de ma vie parisienne!... En échange de ce léger service tu m'offres ta vie, c'est plus que cela ne vaut! Je préfère, si toutefois ce n'est pas trop exiger, prendre place, moi troisième, aux côtés de ces nobles cavaliers... Vous permettez, mes maîtres, ajouta-t-il en s'adressant aux deux premiers Henri.

— Comment donc, cher beau-frère, dit le roi de sa voix la plus sonore.

Et, relevant son feutre, il se tourna brusquement du côté du Béarnais.

La foudre tombant sur la nuque du roi gascon ne l'eût pas plus étourdi que la présence de Henri III.

Ce fut bien pis lorsque le duc de Guise eut à son tour exécuté la même manœuvre que le roi. Le premier mouvement du Béarnais fut de porter la main sur son épée et de s'assurer d'un coup d'œil si ses pistolets étaient toujours à sa ceinture... mais réfléchissant bien vite qu'il serait insensé d'espérer avoir raison par la force de cette armée de gentilshommes et de soldats qu'il supposait appostés dans tous les coins et recoins, il fit contre fortune bon cœur, et, s'inclinant devant le roi :

— Sire, lui dit-il d'un ton légèrement ironique, il y a un an, je vous ai battu à Coutras!... Vous me battez aujourd'hui... chacun son tour! Faites avancer vos gardes, appelez vos gentilshommes et qu'on me jette en prison!

— Eh! la! la! la! monsieur le Gascon!... interrompit le roi. Qui vous parle de prison, je vous prie?

Profondément surpris, le Béarnais regarda le roi, qui continua :

— Egaré à la chasse, ainsi que notre aimé cousin de Lorraine, nous n'avons avec nous ni gardes, ni gentilshommes... N'ayez donc crainte, monsieur mon frère, et seyez-vous à nos côtés.

Quoique inattendu, ce dénoûment n'en était pas moins agréable pour le roi de Navarre. Aussi, reprenant bien vite sa belle humeur et son joyeux visage, s'empressa-t-il, sans cérémonie aucune, de s'attabler en riant de bon cœur entre le roi qui essayait de rire, et le duc de Guise qui ne riait pas.

— Maintenant, reprit Henri III, pourriez-vous nous apprendre, seigneur huguenot, quelle hardiesse vous a poussé à quitter seul la Saintonge, où vous tenez campagne?

Henri de Navarre se garda bien de confier à son royal beau-frère que douze de ses officiers les plus dévoués lui avaient servi d'escorte et se tenaient cachés à l'entrée de la forêt.

— Ma hardiesse! se contenta-t-il de répondre. Dites plutôt, Sire, le besoin suprême de revoir un instant cette belle cour de France, dont je suis exilé!... Dans mes nuits de bivouac, il me semblait entendre sans cesse bruire à mon oreille quelque voix aimée que m'apportait la brise... Mille gracieux fantômes surgissaient à mes yeux, me faisant signe de les suivre... Ma foi! que vous dirai-je Sire? L'homme est faible, et je les ai suivis!... Bien m'en a pris, mordi! puisqu'à peine arrivé, j'ai pu, caché tout le jour dans l'ombre de la

forêt, voir à deux pas de moi cet adorable essaim de femmes charmantes chevauchant à votre suite... Voilà le seul motif de mon équipée, Sire..., et, mieux que tout autre, Votre Majesté doit l'excuser et le comprendre!

—Monsieur mon frère, riposta le roi, qui connaissait assez Henri de Navarre pour accepter comme vérité ce qu'il venait de lui dire, vous êtes le plus grand libertin du monde!

—Après vous, Sire!... répondit le Béarnais en s'inclinant modestement devant le roi.

— Tout cela est bel et bien, poursuivit Henri III, que la répartie du Béarnais fit sourire, mais par la mort-Dieu! ne poussez pas plus loin l'aventure... Notre bonne mère Catherine vous exècre, et, pour lui complaire, je me verrais forcé de vous guérir une bonne fois de vos velléités amoureuses!... Sur ce, soupons, messieurs!... Et vous, la belle fille, ajouta-t-il en se tournant vers Psyché, servez-nous!

— A vos ordres, Sire! répliqua Psyché.

Lupus se pencha vers elle :

—Est-ce lui? demanda-t-il à voix basse en désignant Henri de Navarre.

—Lui! répéta Psyché. Non!... ceux qui m'ont élevée m'ont appris à le bénir et à le respecter; mais... ce n'est pas lui que j'aime.

Les trois Henri s'étaient attablés et l'éternel jambon allait enfin être entamé, lorsque des coups de poing, vigoureusement appliqués, ébranlèrent soudainement les ais massifs de la porte.

— Ouvrez, mille tonnerres! cria du dehors une voix de stentor, qui n'était certes pas inconnue à Psyché, car la belle fille se prit à trembler comme la feuille.

— Si vous n'ouvrez pas, continua la même voix sur le même ton, je mets le feu à la cassine. Corbœuf! ça me réchauffera!

Interrompu deux fois de suite au moment du souper, le roi était outré de dépit et de colère.

—Par la mort-Dieu! s'écria-t-il en quittant la table, qui donc êtes-vous, monsieur l'insolent?

—Par la mort-diable! monsieur l'homme poli, répondit-on, je suis Henri de Bois-Dauphin, surnommé Bras-de-Fer au collége de Navarre?

— Un quatrième Henri! s'écria joyeusement le Béarnais, ventre-saint-gris! l'aventure devient bouffonne!

—Un quatrième Henri! murmura à son tour le petit gnome.

Et ses yeux fauves se fixèrent ardents sur Psyché frémissante. Cette fois, il ne l'interrogea pas.

L'émotion, la pâleur de la jeune fille, l'avaient trahie, et Lupus avait compris que ce quatrième Henri était celui qu'elle aimait.

En entendant retentir derrière la porte ce nom de « Henri de Bois-Dauphin, » la sorcière était d'abord demeurée immobile. Enfin, elle se leva terrible, menaçante.

— Lui! lui! s'écria-t-elle. Henri de Bois-Dauphin! Ah! c'est l'enfer qui me l'envoie!

Et, l'œil sanglant, la bouche écumante, elle se prit à rire d'un rire sauvage; d'un bond de panthère, elle s'élança vers la porte...

Mais, au moment de l'ouvrir, une réaction soudaine s'opéra en elle, et se retournant brusquement :

— Non! non! dit-elle, je ne le verrai pas... je ne veux pas le voir! je ne veux pas le connaître!... Lupus, garde cette porte, et que cet homme ne pénètre pas ici!

Sous le poids de l'émotion formidable qui lui étreignait le cœur, la vieille femme se laissa tomber frémissante sur le siége qu'elle venait de quitter, et Lupus, ravi de la commission, s'adossant contre la porte, s'empressa de crier de sa voix la plus rauque :

— On n'entre pas!

— On n'entre pas! répéta le quatrième Henri; faites excuse, mes maîtres, on entre et je le prouve.

Et, d'un coup de poing à assommer un bœuf, l'étudiant, défonçant à moitié la porte et faisant sauter à quinze pas le gros verrou que vous savez, fit son entrée le plus tranquillement du monde.

Quant à Lupus, la violence du choc l'avait lancé comme une balle au beau milieu de la chambre, et le drôle braillait à tue-tête... On eût dit un porc à l'égorgeoir.

CHAPITRE IV

Quel homme c'était que notre quatrième Henri.

Le nouveau venu, qui tenait un peu de l'Hercule, comme on a pu le voir, tenait tout à la fois de l'Antinoüs :

Il était grand, hardiment découplé; son regard était assuré, son front hautain, ombragé de cheveux brun-clair, ce qui n'empêchait pas sa moustache d'être presque blonde, ainsi que sa barbe. Il avait enfin le nez au vent, et sa narine était dilatée comme celle d'un cheval en liberté.

Pour ce qui est de son costume, il n'avait rien de remarquable : c'était, ou peu s'en faut, le costume de tout le monde. Comme la plupart des étudiants de Paris, — qu'ils appartinssent à la Sorbonne, aux Quatre-Nations, à Montaigu, aux colléges d'Harcourt, de Cluny ou de Navarre, — notre jeune héros portait à sa ceinture une rapière et un poignard, et nous devons dire, avec un auteur du temps : « Qu'il en jouait si merveilleusement, que nul ne s'y comparait. »

Le roi était dans une colère bleue, et son beau cousin de Guise n'était guère

mieux disposé à l'endroit de notre étudiant. Quant au Béarnais, il riait à gorge déployée. La hideuse face de Lupus, se relevant avec une bosse de plus, lui semblait d'un grotesque achevé. Le gnome, qui ne riait pas, lui, bien au contraire, tournait en grognant autour du nouveau venu et roulait ses deux gros vilains yeux dans sa grosse vilaine tête.

Mais notre quatrième Henri s'inquiétait peu de ses mines furibondes, occupé qu'il était à adresser à Psyché le plus respectueux salut et le plus amoureux sourire.

— L'inconnue de Blois!... murmurait-il avec joie. Pardieu! je savais bien que je la retrouverais ici!

La pauvre enfant ne songeait guère à répondre au salut du jeune homme. Elle ne voyait que la sorcière, fixant sur le nouveau venu un œil hagard, insensé...

La haine, la fureur, l'étonnement tenaient la vieille femme clouée à sa place... Ses lèvres remuaient sans parler...

Enfin, étendant vers l'étudiant son bras qu'agitait un tremblement convulsif:

— Henri! s'écria la sorcière d'une voix rauque et gutturale, Henri, malheur à toi!...

— Corbœuf! ma chère, s'écria le jeune homme en se retournant, quelles vilaines paroles me jetez-vous ainsi à la face!... Le malheur! Est-ce que je connais ça!

Et comme preuve de ce qu'il disait, il partit d'un franc éclat de rire.

La devineresse avait lancé à l'étudiant un regard où se lisait une haine tellement profonde, un besoin de vengeance tellement violent, que, malgré lui, le jeune homme avait senti son rire expirer sur ses lèvres.

— Par le diable! dit-il d'un ton qu'il s'efforçait vainement de rendre insouciant et joyeux, il paraît décidément que vous m'en voulez, ma vénérable hôtesse.

— Je t'en veux à la mort! répondit Marsiane.

— A la mort! répliqua notre quatrième Henri! Oh! oh! Voici qui est plus grave que je ne pensais! Et, continua-t-il, moitié raillant et moitié sérieux, serait-il trop indiscret de vous demander en l'honneur de quel saint vous m'exécrez ainsi?

La sorcière s'avança vers lui, pâle, lugubre, effrayante.

— Henri de Bois-Dauphin, dit-elle en lui saisissant le bras d'une main tremblante, il y a seize ans, un misérable perdu de vices et de débauches, fit un jour, avec quelques libertins comme lui, le pari infâme de séduire la première femme qui passerait devant la taverne où ils étaient attablés... L'enfer ne fut pas long à envoyer une proie à ce monstre! Une jeune femme se trouva bientôt près de lui... Cette femme était épouse et mère!... que lui importait, à ce lâche! épouse du plus noble et du plus respectable des hommes. La noblesse et l'honneur!... qu'était cela pour lui?... mère du plus doux et du plus beau des anges! Les anges!... Les démons ne les connaissent

pas! et la perte de la pauvre femme fut jurée!... De ce moment, le misérable la poursuivit sans repos ni trêve!... Repoussé avec horreur et mépris, il fit enfin le serment de se venger.

La fatalité lui en fournit bientôt les moyens... Il était huguenot, celle qu'il voulait perdre était catholique!... et la nuit de la Saint-Barthélemy, à la tête d'une horde de furieux, il pénétra de force dans la demeure de l'heureuse famille. Il voulait, disait-il, venger ses frères assassinés!....Ses frères! comme si ces hommes, qui tombaient martyrs de leur foi et de leur religion, pouvaient avoir pour frère un misérable tel que lui!...Le vol et le pillage... C'est par là que commença sa vengeance!... Le meurtre vint ensuite! Le mari de la pauvre femme tomba poignardé en la défendant!... Elle voulait mourir aussi!... Qu'était la vie pour elle désormais?... La vue de son petit enfant lui ordonna de vivre... car Dieu le lui avait miraculeusement conservé.

La vieille femme, en disant ces derniers mots, avait adressé au duc de Guise un regard plein de reconnaissance.

Tournant ensuite les yeux vers le roi, qui, comme les autres, écoutait le récit avec un intérêt étrange, elle continua :

— Un cœur généreux sauva de la misère et de la faim la mère et l'orphelin; mais leur ennemi veillait dans l'ombre, et sa main criminelle incendia leur demeure.

De nouveau, la vieille femme s'interrompit.

— Dieu les voulut sauver encore une fois... répondit-elle après un silence. Un homme, au courage indompté, arracha des flammes l'innocente créature et la rendit à sa mère...

A ces mots, les yeux de la vieille femme se remplirent de larmes, et, se tournant vers Henri de Navarre, son regard se fixa sur lui, plein d'une gratitude profonde...

Sa physionomie était redevenue graduellement douce et affectueuse; mais la haine et la fureur vinrent bien vite contracter ses traits, et, d'une voix vibrante et métallique, elle reprit brusquement en saisissant le bras du quatrième Henri :

— Dans son malheur, la pauvre mère était heureuse : son enfant, son trésor lui était conservé! Hélas! son bonheur fut de courte durée!... Un jour, elle fut forcée de s'absenter un instant du logis... Son fils dormait... elle n'osa le réveiller et sortit seule. A son retour, elle se dirigea doucement, bien doucement, vers le berceau où elle avait laissé son enfant endormi... Elle prêta l'oreille, croyant l'entendre gazouiller... « Il rêve!... pensait-elle... les enfants qui rêvent parlent du ciel... » Soudain, près du berceau, elle croit reconnaître à terre des vêtements enfantins...« Ce sont ceux de mon fils!... » dit-elle en pâlissant... Un horrible pressentiment vient lui étreindre le cœur... Elle ramasse les vêtements... Ce sont bien ceux que l'enfant portait quand elle l'a quitté... Horreur! ils sont ensanglantés!... « Mon fils! mon fils! » s'écrie-t-elle à moitié folle de terreur et de désespoir... Et d'une main fébrile, elle

arrache les rideaux du petit berceau. Puissance divine!... le berceau est vide... l'enfant a disparu!... « Oh! tout cela est un rêve épouvantable, pense la pauvre mère, une hallucination de mon esprit en délire... On n'a pas pris mon fils... on ne m'a pas volé mon enfant!... Réveille-toi... mon fils, disait-elle en secouant le petit berceau... Réveille-toi, c'est moi, ta mère, entends-tu bien?... Ta mère qui t'aime et qui t'appelle!... » Hélas! nul ne répondit à sa voix éplorée!... Tout était vrai... la couche était vide!... l'enfant n'y était plus!... Qu'était-il devenu? Qu'en avait-on fait?... Pourquoi ces vêtements ensanglantés?... On ne l'avait pas tué... Qui donc eût pu avoir le lâche courage d'égorger une pauvre petite créature si pure et si belle?... En ce moment, un parchemin frappa les yeux de la malheureuse mère... quelques lignes y étaient tracées à la hâte... tracées avec du sang!... Son œil hagard, insensé, s'y porta avec avidité... Et, c'est horrible à penser, c'est hideux à dire, voici ce qu'elle lut : « Ton fils est mort... et c'est avec son sang que je t'écris... J'emporte son cadavre avec moi... je ne veux pas que tu aies la triste joie de lui donner toi-même la sépulture... J'avais juré de me venger de toi, je me venge!... Adieu!... »

En achevant de lire ces effroyables lignes, la pauvre femme tomba comme foudroyée... Le lendemain, son front était couvert de rides et ses cheveux étaient devenus tout blancs. Henri!... continua la sorcière en arrachant de dessus sa tête une espèce de voile noir qui lui servait de coiffure, regarde ces cheveux... compte ces rides profondes qui me sillonnent la face... Je suis vieille, à tes yeux, n'est-ce pas?... bien vieille? Non!... tu te trompes, Henri! je suis jeune encore! Je suis cette femme qu'on a faite veuve, je suis cette mère dont on a tué l'enfant!...

—Mais l'assassin, interrompit le jeune homme, qui semblait en proie à une émotion violente, le meurtrier!... quel était-il?...

—Le meurtrier!... s'écria Marsiane d'une voix éclatante, l'assassin! c'était le sire de Bois-Dauphin, c'était ton père!

— Mon père!... murmura le jeune homme avec horreur.

Pendant quelques instants, le quatrième Henri resta muet et accablé, la tête baissée, les yeux humides de larmes...

— Pauvre mère!... murmura-t-il enfin d'une voix attendrie, je vous plains, je vous en donne ma parole, et je pleure avec vous!... Mais, continua-t-il, sans chercher ici à excuser ou à disculper mon père, bien que dans nos guerres de religion, beaucoup d'infamies se soient commises de part et d'autre, je vous prierai seulement de songer que j'étais enfant encore quand j'ai perdu mon père, et que je ne puis, que je ne dois pas être responsable du mal qu'il vous a fait!

— Il dit vrai, maîtresse! murmura doucement Psyché à l'oreille de Marsiane.

La vieille femme semblait irrésolue. Son regard se fixait moins haineux sur le jeune homme.

Mais Lupus s'était glissé auprès de Marsiane, et sa voix rauque couvrit celle de la jeune fille :

— Vas-tu donc pardonner ?... dit-il.

Ainsi placée entre le bon et le mauvais génie, la sorcière hésita un instant... Enfin l'esprit du mal l'emporta :

— Tu te trompes, Henri ! reprit-elle implacable, les fautes des pères doivent retomber sur la tête des fils !

— Vous le dites, répliqua le jeune homme, dont la gaieté native, un instant obscurcie, pour la première fois de sa vie peut-être, revenait peu à peu. Vous le dites et vous vous efforcez de le croire; mais en se fixant sur moi, vos yeux démentent vos paroles. Ils me disent que, malgré tout, malgré mon nom qui sonne si mal à vos oreilles... et je le comprends !... malgré ma religion qui vous est antipathique, ce que je comprends moins, vos yeux me disent que vous ne me voulez pas de mal et que vous ne m'en ferez jamais... Ils me disent que vous êtes naturellement bonne, et que vous avez beau faire, vous ne serez pas moins bonne pour le fils de votre ennemi, tout huguenot qu'il est, que pour votre saint-père le pape, s'il lui prenait fantaisie de vous rendre visite !...

Marsiane fit un mouvement pour interrompre le jeune homme, dont la physionomie était redevenue aussi franchement joyeuse qu'à son arrivée; mais il ne laissa pas à la vieille femme le temps de parler :

— Ne me dites pas le contraire !... continua-t-il en souriant. Ce que j'avance là est aussi évident que l'orage qu'il fait, que la fraîcheur de cette jolie enfant-là et que la laideur de ce petit monsieur, qui, depuis mon entrée céans, grince, grogne et grouille dans mes jambes.

Lupus, furieux, jeta à l'étudiant un regard haineux et mauvais.

— Pourquoi me faire ainsi la grimace, cher ami ? poursuivit le jeune homme en partant d'un grand éclat de rire; vous n'avez pas besoin de cela pour ressembler à un singe !

A cette saillie, le Béarnais ne put s'empêcher de féliciter chaudement son homonyme :

— Ma foi, mon jeune ami, dit-il, recevez mes compliments sincères ! Vous n'avez certes pas manqué monsieur du premier coup !

— Enchanté de votre suffrage !... répondit l'étudiant, qui était loin de se douter que celui qui lui avait adressé la parole était le roi de Navarre, c'est-à-dire le chef du parti protestant. Mais assez causé ! reprit-il en se dirigeant gaillardement vers la table servie. Voici un souper qui me semble tout désolé qu'on le laisse ainsi se morfondre tout seul ; et, comme il ne peut venir à nous, je crois que le plus simple est d'aller à lui !... Qui m'aime me suive !...

Les trois princes échangèrent un coup d'œil. Le roi n'était que très-peu satisfait de souper en société de l'étudiant ; mais le duc de Guise commençait à le trouver plus agréable que déplaisant. Quant au Béarnais, il était littéralement ravi. Ce caractère lui paraissait le plus heureux du monde.



Henri de Lorraine, duc de Guise, tu mourras assassiné. (Page 206.)

La sorcière et Psyché firent quelques pas vers le jeune homme, comme pour lui faire connaître les noms de ceux qu'il traitait si cavalièrement et l'empêcher ainsi de s'asseoir à la même table que les trois princes. Ceux-ci ordonnèrent aux deux femmes de garder le silence.

— Ma chère ennemie, dit l'étudiant en s'adressant à la sorcière, et en lui désignant Lupus, dont les yeux brillaient dans l'ombre comme des escarboucles, soyez donc assez aimable, je vous en conjure, pour commander à ce gracieux Cupido, qui ne me quitte pas de l'œil, je ne sais pourquoi, de placer pour moi sur cette table un quatrième couvert. Je veux faire honneur à ce repas!... J'ai une faim splendide, corbœuf! et une soif à avaler la mer et les poissons!

Marsiane, malgré elle, malgré sa haine, semblait dominée par le jeune homme.... Une puissance étrange, dont il lui était impossible de se rendre compte, la faisait agir et rendait sa volonté esclave de celle de notre quatrième Henri. Elle avait beau lutter contre ce sentiment incompréhensible, une force supérieure rendait sa lutte vaine et ses efforts inutiles...

Aussi ne put-elle faire autrement que d'obéir, lorsque, pour la seconde fois, l'étudiant la pria de donner ses ordres au petit gnome.

Celui-ci, tournant brusquement le dos, alla se jeter en maugréant sur son éternelle peau de loup. L'étudiant mourait d'envie d'aller caresser l'échine de cet ours mal léché, mais Psyché s'était empressée de placer le quatrième couvert, et son regard sembla supplier le jeune homme d'épargner le bossu.

— Soit! dit-il, qu'il reste en son coin!... Au surplus, nous y gagnons grandement, puisqu'à la place de son triste et maussade visage, c'est le vôtre, ma belle, que nous contemplons!

Ce disant, il prit place à table entre le Béarnais et le duc de Guise.

Le roi faisait la mine la plus réjouissante qu'il lui était possible; mais quoi qu'il fît, il se sentait mal à l'aise en présence du jeune étudiant.

S. M. Henri III n'avait pour ces messieurs des écoles qu'une admiration très-restreinte; il n'avait pas oublié les sarcasmes lancés contre lui et ses favoris par cette tumultueuse jeunesse.

Ce qu'il ne pouvait leur pardonner surtout, c'était d'avoir osé tourner en ridicule les costumes qu'il avait adoptés, la fraise empesée dont il revendiquait l'invention comme un de ses titres de gloire.

Les écoliers nommaient cela en riant : « des plats à la Saint-Jean-Baptiste. » Et le surnom n'était pas mal trouvé. Cette fraise surmontée de ces têtes peintes comme était celle de Henri de Valois et de sa cour, figurait on ne peut mieux un plat dans lequel une tête coupée aurait été placée.

« A la fraise on connaît le veau! » avaient dit encore ces endiablés étudiants en poursuivant de leurs huées les mignons de Sa Majesté Très-Chrétienne.

C'étaient eux, enfin, — et qui sait si ce n'était pas Henri de Bois-Dauphin lui-même? — qui, les premiers, avaient composé avec les lettres de « Henri de Valois » l'insolente anagramme de « Vilain Hérodes. »

Malgré tous ses griefs, le roi eut le bon esprit de dissimuler sa mauvaise humeur; et comme après tout, il tombait d'inanition, il prit le sage parti d'oublier momentanément messieurs les écoliers ou leurs méchantes plaisanteries et ne s'occupa plus que de son souper.

Nous devons avouer une chose, c'est que les trois autres convives firent exactement comme le roi, si bien que pendant quelques minutes ce fut un véritable cliquetis de coutelas et de fourchettes. Le fameux jambon n'avait pas perdu pour attendre. En moins de rien, il avait subi la plus complète métamorphose.

— Tudieu!... le délicieux gibier!... s'écria Henri de Bois-Dauphin en rompant le premier le silence. Lucullus et Balthazar, ces deux illustres goinfres des temps passés, n'avaient point, j'en jurerais, mets pareil à leur table!... Quel délicieux fumet! quel parfum savoureux!

Tout en parlant, l'étudiant se servait une troisième ou quatrième tranche.

— Ventre-saint-gris! s'écria joyeusement le Béarnais, voilà un merveilleux convive!... Quel âge avez-vous, jeune homme?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans!... répéta le Béarnais, bravo! vous promettez!... Si votre appétit augmente avec les années, vous dévorerez à cinquante ans un bœuf à chacun de vos repas!

— Pardieu! répliqua l'étudiant, je vous conseille de parler... Vous vous en acquittez, que je crois, aussi bien que moi-même, seigneur Gascon?

Ce disant, le jeune homme donna une bourrade au Béarnais, qui se prit à rire de tout son cœur.

Psyché fit un mouvement comme pour engager le jeune homme à plus de respect envers le roi de Navarre; mais celui-ci, riant toujours, dit vivement à la jeune fille :

— Laissez! laissez, ma belle enfant!... Je n'ai jamais ri de si grand cœur.

La gaieté du Béarnais était si franche et si communicative; le vin que versait la gentille Psyché était si capiteux, que peu à peu tous les visages s'épanouirent, que tous les fronts se déridèrent.

Il n'y avait plus à table ni princes, ni rois, ni étudiants; il y avait quatre joyeux compères, et voilà tout.

— Je bois aux beaux yeux de notre gentille Hébé! s'écria le Béarnais en vidant d'un trait sa coupe, que Psyché venait de remplir.

Et, tout en buvant, le galant monarque essayait de prendre la taille de la jeune fille, qui se défendait tant bien que mal.

L'étudiant, qui s'en aperçut, tapa vivement sur les doigts du Béarnais :

— A bas les mains, Gascon! dit-il; respect à l'innocence!

— Monsieur l'étudiant!... s'écria Psyché, effrayée de ce que venait de faire celui qu'elle aimait.

— Mais laissez donc! laissez donc! interrompit le roi de Navarre. — Et de nouveau il éclata de rire.

Les plaisanteries recommencèrent, le vin coula plus fort que jamais, et les rires éclatèrent plus sonores...

— Ventre-saint-gris! payse! s'écria le Béarnais, qui en voulait à Psyché, plus je vous regarde, plus je vous trouve charmante!...

— Certes! dit à son tour le duc de Guise en pressant entre ses mains les mains de la jeune fille, charmante n'est pas le mot : c'est adorable qu'il faut dire!

— Par la mort-Dieu ! c'est bien plutôt adorée! s'exclama le roi.

Et tout en parlant, l'œil de Henri III brillait de convoitise, comme à son arrivée.

— Et moi... moi..., dit Henri de Bois-Dauphin en s'avançant aussi vers la jeune fille, moi je trouve...

Devant le regard suppliant de Psyché, l'étudiant s'arrêta.

— Pardieu ! pensa-t-il étonné, me voici près d'elle tout muet et tout tremblant! Que diable ai-je donc! C'est la première fois que semblable timidité me prend au cœur.

Le Béarnais s'était levé et de plus belle avait recommencé à assaillir la tremblante enfant de ses galanteries.

— Voyons! voyons, pas de sauvagerie, chère fille! Nous sommes quatre ici, et nous t'aimons tous les quatre!...

Loin de rassurer la jeune fille, les paroles du Béarnais ne firent qu'augmenter son pudique effroi :

— Tous les quatre! répéta-t-elle.

— Oui mordi! tous les quatre! continua le roi de Navarre; mais, ajouta-t-il, comme il en est un qui doit te plaire un peu plus que les trois autres, il faut à celui-là, ma chère! que tu accordes un gentil baiser?

Et la jeune fille répéta rougissante :

— Un baiser!

— Ah! tu es notre prisonnière, ma belle! reprit le Béarnais, et c'est à ce prix seulement que tu obtiendras ta liberté.

— Oui! oui! s'écrièrent le duc de Guise et le roi, qui, eux aussi, avaient quitté la table et s'étaient approchés de la jeune fille : un baiser à celui que tu préfères! que ton choix se fasse! nous attendons!

Seul, le jeune étudiant restait discrètement à l'écart : ce qui ne l'étonnait pas peu, je vous jure.

— Que diantre est-ce donc qui me tient aujourd'hui? pensait-il; moi d'habitude si hardi et si osé, je me sens, cette nuit, plus craintif qu'un enfant?

Les trois princes qui étaient loin de ressembler au quatrième Henri brûlaient d'impatience et pressaient la belle Psyché de se prononcer.

Et la naïve enfant, voyant qu'il lui fallait obéir qnand même, préféra s'excuser de bonne grâce, et se décida à considérer d'un œil inquiet chacun des quatre Henri. Quand son regard vint à s'arrêter sur l'étudiant, Psyché devint plus tremblante encore, et, par un brusque mouvement, elle se détourna de lui.

Le jeune homme, qui n'était pas fort expert en matière d'amour, murmura à part lui avec un profond dépit et un chagrin véritable :

— Je lui fais peur! c'est clair!... je lui fais peur, elle ne peut me souffrir!

Et malgré lui, il éprouva un violent serrement de cœur.

— Eh bien ? dirent les trois princes à Psyché, qui ne se pressait pas de faire son choix.

Enfin, sur un nouveau geste d'impatience des trois Henri, elle s'approcha doucement du Béarnais et baissa le front devant lui.

Le roi et le duc étaient furieux ; le Béarnais ne se sentait pas d'aise :

— Mille grâces, ma chère compatriote ! s'écria-t-il radieux, en effleurant de ses lèvres le front d'albâtre de la jolie enfant.

Regardant ensuite d'un air narquois et goguenard ses trois rivaux évincés, il se prit à chantonner un refrain navarrois d'un petit ton vainqueur et triomphant.

Le choix de la jeune fille avait cependant une cause bien naturelle. Enfant du Béarn, elle avait accordé ce baiser, qu'on exigeait d'elle, à celui dont la famille d'adoption lui parlait sans cesse et pour lequel elle la faisait prier chaque soir.

— Elle ne m'aime pas, murmura tristement le jeune étudiant. Diable de Gascon, va ! ajouta-t-il, en jetant un regard d'envie au Béarnais qui continuait son refrain en se pavanant.

— Par la mort-Dieu ! dit à voix basse Henri III au duc de Guise, dès demain, cette petite sera demoiselle d'honneur de notre mère, et tous les Béarnais du monde n'y pourront rien !

— Approuvé, Sire ! répliqua vivement le Balafré. Idée excellente ! Et il ajouta mentalement : Excellente... pour moi !

CHAPITRE V

La prédiction.

Pendant le souper, la sorcière était retournée à sa place favorite. Sa main tremblante avait ouvert les grimoires cabalistiques qui encombraient la table près de laquelle elle était assise, et elle avait considéré les quatre Henri d'une façon étrange.

Henri de Navarre fut le premier qui l'aperçut.

— Ah ! ventre-saint-gris ! s'écria-t-il en s'approchant curieusement, que faites-vous là, ma chère hôtesse ? Allez-vous, par hasard, nous tirer notre horoscope ? Pardious ! il ne nous manquait que cela pour terminer cette soirée aussi gaiement que nous l'avons commencée !

— Notre horoscope ! répéta le roi d'une voix où perçait une légère émotion, qui ressemblait à s'y méprendre à de l'effroi. Chez qui sommes-nous donc ici ? ajouta-t-il en promenant, pour la première fois depuis son arrivée, un regard inquiet sur le diabolique ameublement de la salle basse. Et machi-

nalement il prit entre ses mains le chapelet à têtes de mort qui pendait à sa ceinture et marmotta une oraison.

— Vous êtes chez Marsiane la-Sorcière ! répondit la vieille femme. Écoutez donc, mes maîtres ! ajouta-t-elle avec un accent prophétique. C'est la destinée qui parle ! A toi... à toi d'abord, Henri de Bois-Dauphin !

— Corbœuf ! riposta le jeune étudiant en s'approchant de la devineresse, je ne sais si je me trompe, mais j'ai le pressentiment que, prédite par vous, ma destinée ne peut être que belle ! je vous écoute, ma chère ennemie !

Pendant quelques instants, Marsiane, solennelle et recueillie, consulta les cartes magiques. Elle semblait en proie à l'émotion la plus violente ; enfin, sa voix irritée vint rompre le religieux silence que chacun observait :

— Heureux ! toujours heureux ! s'écria-t-elle. Le sort est pour lui !

— J'en étais sûr ! riposta l'étudiant, je ne me trompe jamais !

En entendant les paroles de la sorcière, Psyché n'avait pu s'empêcher de pousser une exclamation de joie et Lupus un grognement de colère. Il ne connaissait Henri de Bois-Dauphin que depuis quelques heures à peine, et déjà il le haïssait du fond de l'âme. Bien qu'il n'eût pas grande foi, nous l'avons dit, dans la science surnaturelle de la sorcière, il eût souhaité que la prédiction fût tout autre.

La vieille femme aussi l'eût souhaité !... Elle eût donné de bon cœur une part de son sang pour que la destinée fût avec elle contre le fils de son ennemi !... Mais non !... il était dit que le ciel était pour lui... Elle courba la tête et se soumit !...

Si le destin ne voulait pas se mettre de moitié dans sa haine, elle espérait du moins qu'il serait de moitié dans sa reconnaissance et dans son dévouement... Aussi, chassant loin d'elle toute idée d'animosité et de colère, elle consulta de nouveau les cartes magiques, tout en fixant sur le duc de Guise un regard ardent et inspiré...

Bientôt son regard se voila... son front pâlit horriblement, et sa main crispée repoussa loin d'elle cartes et grimoire.

— Oh ! non ! non ! dit-elle d'une voix haletante, c'est impossible !... et cependant ces cartes... ces cartes fatales ne peuvent mentir...

— Que disent-elles donc ? questionna le duc en s'avançant d'un pas hardi vers la sorcière ! je veux le savoir ! Parle !

Et la vieille femme, obéissant à l'ordre du prince, répondit d'une voix sombre et lugubre :

— Henri de Lorraine, duc de Guise, tu mourras assassiné !

— Le duc de Guise ! répéta l'étudiant stupéfié.

Un profond silence avait suivi les funestes paroles de la sorcière, et le roi de France avait jeté à la dérobée un singulier coup d'œil à son cousin de Guise.

S'approchant ensuite de la devineresse :

— A mon tour ! dit-il.

La vieille femme voulut refuser.

— Je le veux ! continua le roi d'une voix impérieuse.

Et la sorcière dut obéir.

Peu après, de ses lèvres frémissantes, s'échappa cette prédiction sinistre :

— Henri de Valois, troisième du nom, roi de France, tu mourras assassiné !

En ce moment, le religieux que nous avons vu au commencement de notre récit avança doucement sa tête hors de la soupente où Marsiane lui avait permis de dormir.

Le roi était devenu pâle comme un mort et n'avait rien répondu ; mais sa main avait cherché de nouveau son chapelet, et pour la seconde fois, il s'était pris à marmotter une pieuse oraison.

En entendant prononcer le nom du roi, l'étudiant n'avait pu retenir un cri de surprise : son étonnement fut au comble lorsque la devineresse, qui s'était remise à l'œuvre comme poussée par une force irrésistible, dit au Béarnais d'un ton fiévreux et saccadé :

— A toi... à toi maintenant, Henri de Navarre !

L'enfant pâle et maigre que nous connaissons, sortit, à cet instant, de l'obscur réduit où il avait passé la nuit.

— Le roi de Navarre : dit-il.

— Le roi de Navarre ! répéta l'étudiant.

— Pour vous servir, camarade, répondit le Béarnais. — Dites-moi, ma digne amie, continua-t-il en s'adressant à Marsiane, vous n'avez pas la main heureuse aujourd'hui. Remettons l'horoscope à une autre fois.

Mais il était déjà trop tard :

La devineresse avait eu le temps d'interroger la destinée.

En proie à un indicible désespoir, elle s'écria :

— Henri de Bourbon, prince de Béarn et de Navarre, tu mourras assassiné !

— Là !... je l'avais bien dit, s'exclama le Béarnais, il fallait remettre la partie à un autre jour ! N'est-il pas vrai, ma gentille payse ? ajouta-t-il en se retournant vers Psyché.

Mais la jeune fille ne répondit que par ses larmes. Et elle ne pouvait comprendre par quel miracle cette prédiction lui avait déchiré le cœur, lorsque les deux autres l'avaient laissée presque indifférente.

— Veux-tu que je te dise mon opinion, sorcière ? poursuivit en riant le roi de Navarre : tes cartes sont des radoteuses, et ce qu'elles annoncent ne s'accomplira pas ! Eh ! qui diable, je te le demande, aurait l'audacieuse pensée de nous frapper.

La vieille femme répondit d'une voix solennelle :

— En vérité, je vous le dis...

Le Béarnais l'interrompit en riant plus fort :

— Ah ! bon ! la parole de l'Évangile ! « En vérité, je vous le dis, celui qui mettra sa main dans le plat... »

— Non! reprit la sorcière, celui qui mettra la main dans la vôtre!

Le moine avait, sans être remarqué, descendu l'échelle de la soupente, et s'était doucement approché de Henri III. Tendant son aumônière entr'ouverte, il implora humblement pour son couvent la charité royale.

Les jacobins, comme on sait, étaient des moines mendiants.

Quant à l'enfant, il était venu s'incliner devant Henri de Navarre.

Non moins humble que le religieux, le jeune voyageur avait sollicité du Béarnais quelque menue monnaie pour ses frais de route.

— Tenez, mon frère!... s'empressa de dire Henri III en jetant une ou deux pièces d'or dans l'aumônière du moine. Tenez! et priez pour le roi.

— Que Dieu vous le rende, Sire! s'écria le jacobin en s'agenouillant presque devant Henri de Valois et en baisant sa main qu'il venait de saisir.

De son côté, le Béarnais avait donné au petit mendiant les derniers écus qui lui restaient en poche; et l'enfant, comme le religieux, avait saisi la main de son bienfaiteur et la couvrait de baisers.

— Celui qui nous frappera, as-tu dit, — s'écria Henri de Navarre en se retournant vers la sorcière, — sera celui qui pressera notre main dans la sienne... A ce compte, mon assassin serait donc ce pauvre petit diable de mendiant!... Il est bien jeune encore pour si vilaine besogne!...

— Et mon assassin, à moi, — dit à son tour le roi de France que l'insouciance du Béarnais gagnait peu à peu, — mon assassin, à moi, serait ce révérend frère! Avouez, mon beau cousin, continua-t-il en s'approchant du duc de Guise, que la chose est plus qu'invraisemblable!

Tout en parlant, le roi avait machinalement saisi la main du prince lorrain.

Le duc s'en aperçut:

— En ce cas, fit-il, le meurtrier que le sort me destine ne serait autre que Votre Majesté.

Et le Balafré se prit à rire d'un air de bravade.

— Quand le diable y serait, dit l'étudiant, je veux avoir aussi mon assassin! Allons, donne-moi ta main, laideron! continua-t-il en s'adressant à Lupus.

— Ma main! jamais! riposta le gnome en se reculant.

— Allons! poursuivit le jeune homme, il est décidé que je serai seul épargné. Ce n'est pas ma faute!

— Ventre-saint-gris! camarade, s'écria le Béarnais en frappant cordialement sur l'épaule de l'étudiant; des quatre Henri, le véritable roi, c'est toi! A la santé de ta majesté!

Et lorsque les coupes se furent vidées, chacun se retourna vers Marsiane.

Mais la vieille femme avait disparu.



C'était le spectre évoqué par elle. (Page 210.)

CHAPITRE VI

Le Spectre.

L'orage avait cessé et la lune éclairait la forêt de sa pâle clarté.

Dans les sentiers déserts, une femme marchait d'un pas rapide, et ses longs cheveux dénoués qui flottaient au vent semblaient les serpents couronnant le front d'une Euménide.

C'était Marsiane.

Elle mit enfin un terme à sa course furieuse. L'endroit où elle s'arrêta était le plus triste et le plus lugubre de la forêt, et son nom était le Carrefour maudit.

Suivant une antique tradition, c'est là que Thibault le Tricheur, comte de Blois, surnommé le Chasseur Noir, avait vendu son âme au Diable... et depuis nombre de siècles, sorcières et alchimistes avaient choisi le Carrefour maudit comme le lieu le plus propice à leurs sombres évocations.

— C'est ici ! dit Marsiane.

Tournant ensuite les yeux du côté de sa demeure :

— Heureux ! toujours heureux ! murmura-t-elle sourdement. Et ces nobles cœurs qui m'ont arrachée à la misère et à la honte, qui ont sauvé mon fils bien aimé, n'auraient pour récompense qu'un hideux trépas ! Non ! non, cela ne doit pas être, cela ne sera pas !

Le visage de la sorcière prit alors une expression presque surnaturelle. Ses traits se contractèrent d'une inconcevable manière. Ses yeux devinrent fixes et hagards.

— Puissances infernales ! s'écria-t-elle enfin d'une voix formidable qui sembla faire tressaillir les vieux chênes du sommet à la base, venez à mon aide ! Monde des tombeaux, entr'ouvre-toi ! Et vous, mon père, vous qui m'avez légué votre fatal pouvoir, venez à moi... Venez me dire que vous m'avez trompée ! venez me dire que cette science est une science menteuse, et qu'il n'est pas donné à des yeux mortels de lire dans le livre mystérieux de la destinée. L'ombre de Samuel, évoquée par la pythonisse, est apparue à Saül; ombre de Nostradamus, je t'évoque à mon tour ! Quitte à ma voix les invisibles espaces ! apparais à mes yeux, je te l'ordonne.

En ce moment, la lune sembla prendre une teinte sanglante, le vent souffla plus furieux, les arbres gigantesques entre-choquèrent leurs branches dépouillées, et les oiseaux de nuit, écarquillant leurs yeux flamboyants sous le disque effilé de leurs plumes, agitèrent en silence leurs ailes obtuses.

La sorcière, après son évocation, ne semblait plus appartenir à la vie réelle. Son esprit planait dans les sphères inconnues. Son regard, d'une fixité de plus en plus étrange, perçait le voile du monde invisible.

Et, devant elle, se dressa lentement une ombre pâle, enveloppée d'un blanc linceul.

Marsiane poussa un cri.

C'était le spectre évoqué par elle. C'était Nostradamus. C'était son père !

L'ombre parla.

— Comme Samuel, tu m'as fait quitter le monde des tombeaux ; comme Samuel, je te dis : « Pourquoi as-tu troublé mon repos ? »

Et quand Marsiane lui eut tout révélé :

— La science que je t'ai léguée en mourant ne peut mentir, répondit le

spectre. Ta prédiction se réalisera, et la destinée des quatre Henri suivra son infaillible route !

La sorcière gémit sourdement, et l'ombre continua :

— Regarde là-haut... Vois ces quatre étoiles !

La sorcière leva les yeux vers le ciel.

Quatre étoiles y brillaient d'un éclat extraordinaire, et toutes quatre étaient rapprochées l'une de l'autre.

Bientôt l'une d'elles s'éteignit. Le spectre indiqua du doigt à Marsiane l'étoile filante.

— C'est celle de la première victime, n'est-ce pas? murmura la devineresse.

L'ombre répondit :

— Oui.

Quelques instants après, une seconde étoile disparut du ciel. Marsiane frémit, et son regard se fixa avec une indicible anxiété sur les deux autres.

Un cri de rage et de désespoir s'échappa de ses lèvres : une troisième étoile venait de s'éteindre à son tour, et des quatre une seule restait.

— C'est la sienne ! s'écria-t-elle ; la sienne !

— La sienne ! dit le spectre.

— Oh ! malheur ! malheur ! gémit Marsiane. Elle reste et son éclat augmente. Oh ! faiblesse maudite ! impuissance exécrable ! Et ne pouvoir d'un souffle la faire évanouir ! Ah ! mon père ! mon père ! continua la sorcière en se retournant avec fureur vers l'ombre immobile, malédiction sur vous, qui ne m'avez donné qu'une science inutile ! sur vous qui n'avez pas craint d'entr'ouvrir devant moi les portes du monde inconnu, quand vous saviez qu'il m'était défendu d'en franchir le seuil !

La vieille femme, à ces mots, se prit à répandre des larmes de rage. Bientôt elle releva le front. Essuyant par un mouvement brusque les pleurs qui sillonnaient ses joues :

— Eh bien ! non ! s'écria-t-elle. Non ! je ne me soumettrai pas lâchement à ces décrets injustes du sort ! Cette destinée aveugle, insensée, je la défie, je la brave ! Je lutterai avec elle sans trêve ni relâche ! Ceux qu'elle a condamnés, je les protégerai, je serai leur ange gardien, j'écarterai le poignard de leur poitrine ! Et cet autre Henri, cet autre que je hais, dont l'existence doit s'écouler insouciante et joyeuse... cet autre dont la vie doit être une longue suite de bonheurs... cet autre, je le poursuivrai partout ! Je serai son mauvais génie, je me placerai sans cesse entre lui et ses joies ! Et ce poignard, dont le sort ose menacer ceux que j'aime, qui donc empêchera ma main d'en frapper celui que je hais ?

Un triste sourire erra sur les lèvres glacées du spectre.

— Je te l'ai dit, murmura-t-il ensuite. Ta prédiction se réalisera. La destinées des quatre Henri suivra son infaillible route. N'entreprends pas une tâche impossible... Renonce à cette lutte inégale !

— Jamais ! répondit la sorcière. J'en sortirai triomphante.

— Adieu donc ! dit le spectre.

— Adieu ! répondit Marsiane.

Et lorsque l'ombre se fut évanouie :

— De ce moment, reprit la sorcière avec exaltation, je voue mon âme à ta perte, Henri de Bois-Dauphin ! et seule contre toi, je te vaincrai !...

— Seule ! répondit une voix derrière la vieille femme ; non pas, ma mère, nous serons deux !

Marsiane se retourna.

C'était Lupus.

Le petit gnome l'avait suivie dans la forêt, et, caché, il avait tout entendu.

CHAPITRE VII

Où l'on voit que les laiderons, pas plus que les Adonis, ne sont en garde contre l'amour.

Lupus avait tout entendu, avons-nous dit.

Tout ! — excepté cependant les quelques paroles prononcées par le spectre.

L'apparition, visible seulement pour celle qui l'avait évoquée, avait parlé pour elle seule ; et sa voix distincte pour la devineresse n'avait pu parvenir aux oreilles d'un autre.

En entendant les incohérentes paroles de la sorcière :

— Encore quelque vision de la vieille folle !... avait-il pensé ; encore quelque hallucination.

Mais comme cette fois hallucination et vision flattaient singulièrement ses méchants instincts, notre bossu n'avait pas un instant hésité à offrir son appui à la devineresse.

La vieille femme avait saisi la main du petit gnome.

— Nous serons deux dans la lutte !... dit-elle étonnée. — C'est là, n'est-ce pas, c'est bien là ce que signifient tes paroles ?

— Cela vous surprend !... répondit le gnome. C'est vrai, cependant... Oh ! je vous jure que c'est vrai, ma mère !...

Marsiane lui étreignit la main avec force :

— Merci, Lupus ! s'écria-t-elle, merci !

— Pourquoi me remercier ? — répliqua brusquement le petit monstre. — Mort de ma vie ! ma mère, si j'agis de la sorte, c'est pour moi-même et non pour vous !

L'étonnement de Marsiane redoubla :

— Pour toi ?... murmura-t-elle, pour toi ?...

— Pour moi seul ! riposta Lupus d'une voix sinistre.

— Quoi !... continua Marsiane, ce dévouement que j'ai juré... cette reconnaissance vouée par moi à mes trois bienfaiteurs...

Le gnome interrompit la vieille femme par un éclat de rire effrayant.

— Dévouement ! reconnaissance !... répéta-t-il, quels blasphèmes proférez-vous ?... Dites plutôt haine et vengeance !...

La vieille femme, au comble de la surprise, regarda Lupus, qui continua :

— Que m'importent à moi votre insolent duc de Guise, votre roi imbécile et votre libertin Béarnais ?... Certes ! poursuivit le gnome en brisant entre ses doigts une branche de chêne, je me soucie d'eux trois comme de ce bois mort !... Mais l'autre... l'autre !... le quatrième Henri !... Ah ! de celui-là je me soucie, ma mère... et c'est avec une volupté indicible que je vais vous servir contre lui !

La sorcière ne pouvait supposer que la haine de Lupus contre Henri de Bois-Dauphin lui fût venue au cœur par intérêt ou par affection pour elle.

Elle jeta au gnome un regard dont le sens ne lui échappa pas.

— Non !... non !... s'écria-t-il en grinçant des dents. Non ! ce n'est point pour vous ; vous avez raison, ma mère !... c'est pour moi seul, je vous le répète, que je veux agir et que j'agirai !... Je le hais, cet Henri de Bois-Dauphin, je le hais d'une haine immense, profonde, inextinguible ! Et je ne cesserai de le haïr que lorsque ma main se sera baignée dans son sang... lorsque son cadavre sera devenu la proie des vers !...

En parlant ainsi, Lupus était hideux de férocité, son œil s'injectait de sang, sa narine se gonflait comme celle du chacal qui flaire un corps mort.

Marsiane, devant la haine du gnome, voyait faiblir la sienne...

Malgré elle, ce sentiment étrange, indéfinissable de sympathie qu'elle avait éprouvé déjà pour le jeune étudiant, envahissait son cœur et lui faisait presque plaindre ce jeune homme si noble et si beau que tout lui commandait de haïr.

— Quoi ! Lupus, dit-elle, en te mettant avec moi contre lui, ce n'est pas mon ennemi que tu veux poursuivre, c'est le tien ?

— Oui ! le mien ! riposta le gnome avec rage, mon ennemi intime !... Encore une fois, ma mère, ce n'est pas votre cause que je veux défendre... Je suis égoïste, vous le savez bien, et je ne m'en cache pas !... C'est ma cause, ma cause personnelle, entendez-vous ! et, de par Satan, votre maître et le mien, je vous jure que je saurai la défendre !...

Plus l'exaltation du gnome augmentait, plus celle de Marsiane semblait diminuer.

— Mais que t'a-t-il donc fait, à toi ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il m'a fait ?... répliqua Lupus avec violence, vous demandez ce qu'il m'a fait ?... Mais regardez... regardez-nous tous les deux ! Il est beau, lui, et je suis laid !... il est grand, et je suis petit !... il est bien fait, et je suis difforme !... Regardez... regardez-moi donc, ma mère... Je suis bossu, moi...

bancal... borgne... que sais-je!... Épouvantail vivant, je fais reculer d'horreur tous ceux que j'approche... et lui, lui... chacun le trouve charmant, chacun l'admire et le fête!... Cette nuit... trois princes ne l'ont-ils pas admis à leur table?... Et moi, pauvre chien galeux, si j'avais approché d'eux, tous m'eussent repoussé du pied... Chacun me raille et m'exècre, moi!... Mais lui, cet heureux de la terre, qui donc pourrait ne pas l'aimer?... Vous... vous-même, n'avez-vous pas cédé au charme étrange de sa voix et de son regard?... Une autre que vous, enfin, ne lui a-t-elle pas livré son âme?...

— Une autre!... riposta Marsiane.

— Oui! continua Lupus d'une voix sombre. Cette fille que vous avez recueillie... pour mon malheur... pour le sien, peut-être!...

Marsiane commençait à voir clair dans la haine soudaine de Lupus.

— Psyché!... s'écria-t-elle. — Ah! malheureux!... tu l'aimes!...

— Eh bien!... eh bien! oui! je l'aime!... répondit le gnome avec éclat. — Je l'aime d'un amour terrible, infernal!...

Après quelques instants de silence, il reprit d'une voix saccadée, haletante:

— Je m'étais fait le serment de vaincre ce sentiment qui s'était emparé de tout mon être et dont je rougissais. J'avais résolu, vous le savez, de quitter votre demeure: je voulais fuir cette femme, qui ne pouvait avoir que de l'aversion pour moi, comme tout le monde! Mais en entendant son aveu, en voyant cet Henri qu'elle me préfère, toutes mes résolutions ont changé! Cette passion, que je serais parvenu à étouffer peut-être si le cœur de Psyché n'eût parlé pour un autre, cette passion est revenue en mon âme plus effrénée, plus dévorante que jamais!... et avec elle tous les serpents de la jalousie sont venus me mordre au cœur!... — Oui, ajouta le gnome en s'enfonçant les ongles dans la poitrine, — je suis jaloux, ma mère, je suis jaloux!...

Marsiane ne chercha pas même à calmer la fureur du gnome, et celui-ci continua avec une violence croissante.

— Ah! vous avez prédit à notre ennemi la destinée la plus belle et la plus heureuse!... A partir de cet instant, c'est moi qui me charge de la destinée de cet homme, ma mère!... Et de par l'enfer! je vous jure qu'elle ne sera ni heureuse ni belle!

Tout en parlant, le gnome avait tourmenté une espèce de coutelas qui pendait à sa ceinture, et en achevant son lugubre serment, il sortit la lame de sa gaîne de cuir et la brandit avec une inconcevable rage.

Frappant ensuite dans le vide à coups précipités:

— Oh! s'il était là devant moi!... hurla-t-il, s'il était là!...

En cet instant, Lupus et Marsiane entendirent derrière eux un bruit lointain qui leur fit tourner brusquement la tête...

Ils aperçurent alors une troupe de cavaliers qui passait au galop dans une clairière.

L'orage récent avait donné au sol une telle humidité, que les pas des

chevaux s'entendaient à peine, et la lune dardant ses pâles rayons sur la petite troupe, les cavaliers semblaient une armée de fantômes galopant sur de fantastiques coursiers.

Lorsque les deux derniers d'entre eux furent sur le point de disparaître, Lupus poussa un cri. Il venait de reconnaître Henri de Bois-Dauphin chevauchant à côté du roi de Navarre.

Il fit un bond vers le jeune homme en agitant son poignard; mais son exclamation avait été entendue, et les deux Henri, enfonçant l'éperon dans le flanc de leurs chevaux, avaient disparu comme le reste de la troupe dans les profondeurs de la forêt.

Lupus, songeant que toute poursuite serait inutile, rentra dans sa gaîne l'arme qu'il tenait à la main, en disant :

— Il s'enfuit avec le roi huguenot!... Patience! il faudra bien que je le retrouve!

Involontairement, Marsiane eut un mouvement de joie.

Elle haïssait, elle devait haïr le fils de son ennemi, et, malgré elle, elle semblait heureuse de le voir s'éloigner, et de rendre ainsi sa vengeance impuissante!

Le gnome et la vieille femme avaient machinalement repris le chemin de leur demeure.

Quand ils entrèrent, Psyché seule était dans la salle basse, rêvant et soupirant.

Les quatre Henri avaient quitté la tour diabolique, presque en même temps que la sorcière et Lupus.

Le roi de Navarre avec l'étudiant, — comme nous venons de le voir; — le roi de France avec le Balafré, — comme nous le verrons bientôt.

CHAPITRE VIII

Comment finit la nuit du 13 décembre.

Henri de Navarre et le jeune huguenot avaient sympathisé bien vite et déjà se trouvaient les meilleurs amis du monde.

Le Béarnais et son nouveau compagnon avaient été rejoindre, au rendez-vous indiqué, les officiers protestants dont il a été parlé au commencement de ce récit, et qui avaient voulu, quand même, servir d'escorte au roi de Navarre.

L'équipée de ce dernier étant connue du roi de France et du duc de Guise, les protestants n'avaient qu'un parti à prendre : c'était de retourner au plus vite en Saintonge.

Y arrivèrent-ils sains et saufs ?... Nous le saurons par la suite.

En attendant, et pendant qu'ils regagnaient au galop la lisière de la forêt, le roi de France et son beau cousin de Guise, d'après les conseils de la gentille Psyché, avaient pu retrouver leur route, et peu après, tous deux rentraient en ville, escortés des porte-flambeaux envoyés à leur rencontre.

Tout le château, toute la ville étaient sur pied, et chacun faisait, selon ses opinions politiques, les commentaires les plus invraisemblables.

Les guisards disaient hardiment que S. M. Henri de Valois avait été éventrée à la chasse par quelque sanglier en fureur; et ces forcenés ligueurs ajoutaient que le ciel avait choisi ce moyen pour venger la religion, que le roi ne savait pas défendre.

Les royalistes, — ils étaient moins nombreux, ceux-là ! — se réjouissaient de leur côté en ne voyant pas paraître le prince lorrain, et formaient le doux espoir que quelque accident ou quelque crime les priverait à jamais du chef tout-puissant de la Sainte-Union.

Mais toutes ces belles espérances furent déçues quand ils virent apparaître par la porte Chartraine les deux princes chevauchant de compagnie.

Le désappointement fut si général et si violent, que les guisards oublièrent de crier : — Vive le duc de Guise !... Et les royalistes : — Vive le roi !

Si bien que nos deux chasseurs, qui comptaient sur la plus splendide des ovations, furent reçus ni plus ni moins que deux petits hobereaux de campagne.

Le duc de Guise et le roi réprimèrent un violent mouvement de dépit et franchirent le pont-levis du château royal, suivis de la foule.

Les veilleurs annoncèrent aux habitants de Blois, — qui s'en souciaient peu, — que la deuxième heure venait de sonner ; — la garde de nuit du château donna le mot de passe aux sentinelles, et bientôt toute la ville sommeilla.

Quand nous disons : toute la ville sommeilla, c'est une manière de parler.

La ville ne devait certes pas sommeiller plus que le château, et le château ne sommeillait guère.

— Henri, disait au duc de Guise la belle marquise de Noirmoutiers, Henri, votre absence m'épouvantait, et j'ai souffert mille morts en vous attendant.

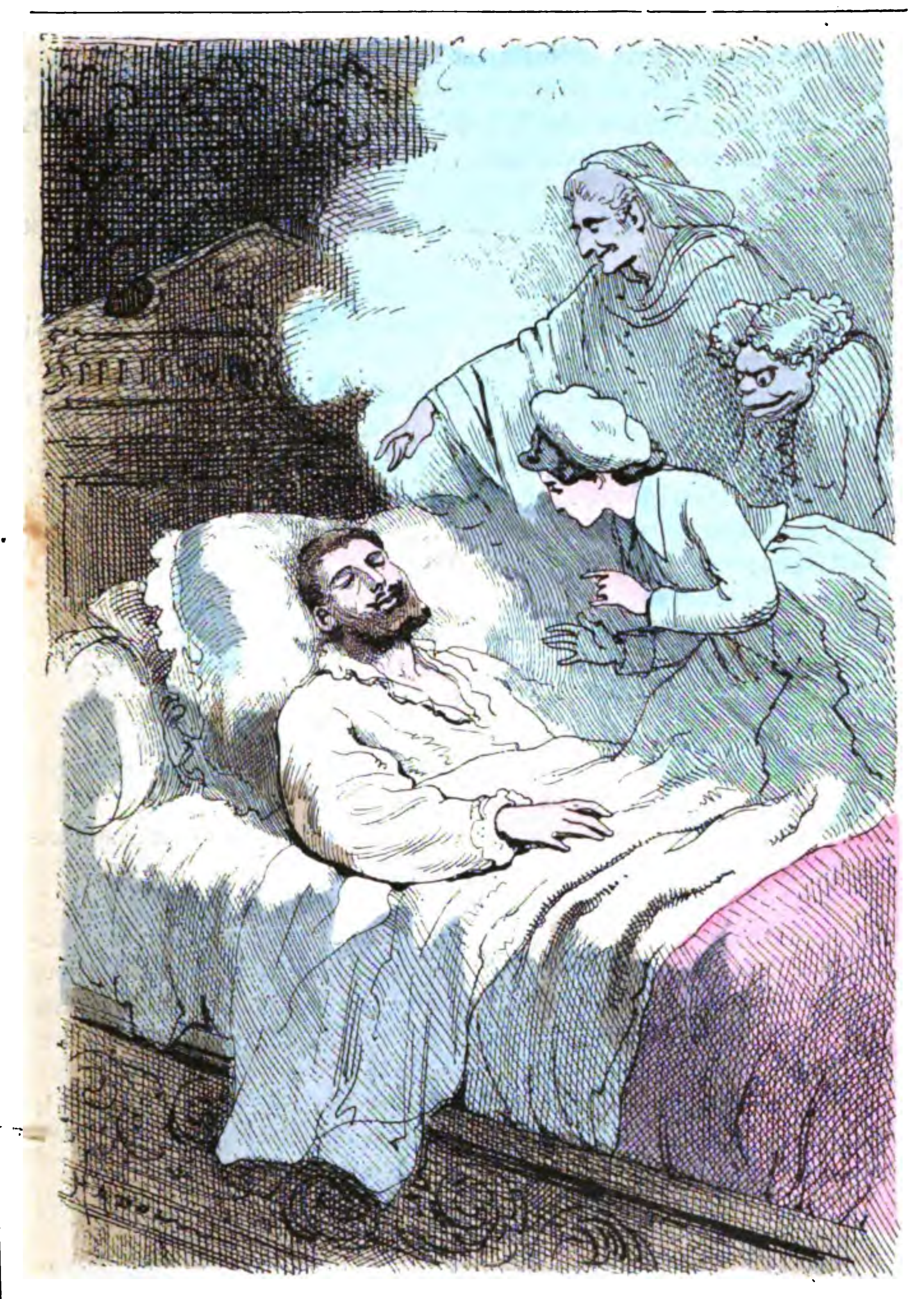
Et la main de la charmante femme pressait la main de Henri de Guise, qui ne répondait à la marquise que d'une façon distraite.

Pourquoi ?

Qui sait ? Le chef de la Sainte-Union se rappelait peut-être, en cet instant, que la noble dame n'avait pas toujours été fervente catholique.

Cette pensée eût pu parfaitement venir au cœur du Balafré.

N'avait-il pas revu le roi de Navarre, et n'était-ce pas avec lui que, jadis, la marquise de Noirmoutiers avait été, de par l'amour, si terriblement hérétique.



Il voyait en songe la douce figure de Psyché qui lui souriait. (Page 220.)

Ce n'était pas cependant là le motif de sa préoccupation. Le duc pensait à cette belle jeune fille qu'il venait de voir chez Marsiane, à cette enfant si naïve et si pure qui ressemblait si peu à toutes les dames d'honneur en général et à madame de Noirmoutiers en particulier.

Celle-ci s'appuya nonchalamment sur l'épaule du prince lorrain :

— Henri, lui dit-elle de cette voix mélodieuse que savent si bien prendre les femmes ; Henri, au nom du ciel, qu'avez-vous ?... Pourquoi ces regards indécis ?... Pourquoi cette inquiétude... cette émotion ?

Et comme le duc ne répondait pas :

— Henri, vous avez un secret pour moi... dit-elle en s'éloignant... C'est mal !

Le duc la ramena vers lui.

— Un secret pour vous, ma belle ?... Pouvez-vous le penser ? dit-il en lui baisant la main.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? reprit la jeune femme, c'est bien vrai ? vous n'avez couru aucun danger ? il ne vous est arrivé aucun malheur ?

A cette question, le duc se rappela involontairement les paroles de la sorcière.

— Ah ? par Dieu ! vous m'en faites souvenir, ma belle ! répondit-il en riant. Une devineresse m'a fait ce soir une vilaine prédiction.

— A vous ?

— A moi... et à d'autres aussi !...

— Et cette prédiction ? questionna la marquise inquiète.

— Oh ! rien !... une folie !... répliqua le duc négligemment. On m'a prédit, ma belle, que je mourrais assassiné !

— Assassiné ! s'écria madame de Noirmoutiers. Assassiné, vous !

Et comme si déjà elle eût vu le poignard se dirigeant sur le duc, elle s'élança vers lui et l'enlaça de ses deux bras.

— Chère peureuse, reprit le prince en se dégageant doucement, ajoutez-vous foi à ces absurdités ?

— Non ! non ! répondit la marquise avec une émotion véritable, je n'y crois pas... je ne veux pas y croire... Et cependant... j'ai peur !... Entouré d'ennemis comme vous l'êtes en ce château, tous les dangers sont à craindre, tous les piéges sont à redouter !... Henri, continua la marquise d'une voix si basse que le duc lui-même l'entendit à peine, Henri... le roi vous hait... Prenez garde !...

— Le roi ! répliqua le duc de ce ton de bravade qui lui était familier, le roi !... Et qu'oserait-il donc faire contre moi ?... Que pourrait tenter ce débile monarque contre le premier prince de la maison de Lorraine ?

En parlant ainsi, le duc avait fièrement relevé son front hautain. Son regard étincelait d'audace.

— Non, le faible Valois ne peut avoir dans le cœur l'audacieuse pensée de mon assassinat, continua le prince. Il sait bien qu'aussitôt le crime consommé, la France entière se lèverait frémissante ! La Ligue, arborant l'étendard de la guerre civile, fermerait au meurtrier les portes de la capitale ! Se réfugiât-il au bout du monde, la duchesse de Montpensier, Mayenne, les nobles, les prêtres, le peuple de Paris qui m'appelle son roi, tous enfin formeraient une armée vengeresse et formidable ! Tous sauraient faire du cœur de mon

assassin un fourreau pour leurs mille poignards ! Voilà ce qu'il adviendrait, madame ; voilà ce que le roi sait depuis longtemps !... Eh bien, je vous le répète, il est trop faible pour s'attaquer à moi ; il est trop... prudent pour lutter contre ma puissance.

Le duc était superbe de fierté, et certes, en ce moment, on eût pu dire, avec la maréchale de Retz, « qu'auprès de lui tous les autres princes paraissaient peuple. »

— Mais pourquoi songer à tout cela, ma belle ? reprit le duc. Ce pauvre roi n'y songe guère, et vos soupçons sont injustes.

— Cependant, Henri, répliqua la marquise, qui était loin d'avoir la même confiance, cependant il vous a refusé la garde d'archers que vous lui avez demandée. Pourquoi ?

— Par peur, ma belle ! répondit le duc.

— Henri !... je vous en prie, je vous en supplie, reprit la jeune femme, prenez garde !... Et tenez, si vous ne voulez pas me faire mourir de terreur, quittez Blois, quittez ce château qui me semble sinistre... Cette prédiction m'a glacé l'âme !... Encore une fois, quittez cette ville, nous partirons ensemble !

— Quitter cette ville ! interrompit le duc. Qu'osez-vous me proposer là, madame ? Fuir ! moi !... non ! par le sang du Christ ! vous ne connaissez pas encore le duc de Guise... Le danger, je m'en ris ; la mort, je la brave ; la douleur, je ne la connais pas... Tenez, voyez sur mon visage cette large cicatrice !...

Et il lui indiquait l'épouvantable balafre qui lui sillonnait la joue, entre le nez et l'œil.

— Dans un combat contre les Anglais, poursuivit-il, je reçus un jour un coup de lance tellement violent à cette place, qne tout le fer et le tronçon du bois étaient restés dans la plaie. Un coup si formidable ne m'avait cependant pas fait perdre les arçons, et j'avais eu la force de revenir au camp à cheval. Mes armes, mes habits, mon visage, étaient inondés de sang. La profondeur et la largeur de la plaie effrayant les chirurgiens présents, aucun d'eux ne voulut y toucher. Ambroise Paré, premier chirurgien du roi, était arrivé avec l'ordre de tout risquer pour sauver ma vie. Voyant que le tronçon de la lance était entré dans la tête de telle sorte, qu'on ne pouvait le saisir avec les mains, il prit des tenailles de maréchal et me demanda si je consentais à ce qu'il me mît le pied sur le visage pour arracher le tronçon de la lance :—« Je consens à tout ! répondis-je ; travaillez comme vous l'entendrez. » Cette manière de panser une blessure fit frémir tous ceux qui m'entouraient. Seul, j'étais sans crainte et sans inquiétude. Quand les tenailles se prirent à tirer le bois avec force, je me mis à rire. Vous le voyez, chère belle, ajouta le duc en prenant la main de la marquise, la douleur n'est qu'un mot pour moi, le danger n'existe pas, et je verrais entrer la mort par la fenêtre que je n'ouvrirais pas cette porte pour lui échapper...

En ce moment, quatre heures sonnaient à la chapelle. Le prince prit congé de la marquise, et se rendit dans ses appartements. Quelques instants après, il dormait du plus profond sommeil et voyait en songe la douce figure de Psyché qui lui souriait, et le pâle visage de la sorcière répétant sa prédiction sinistre.

Dans une autre chambre de ce même château, un autre Henri faisait le même rêve. C'était le roi!



LE SPECTRE DU CHATEAU DE BLOIS

LÉGENDE HISTORIQUE

(Suite des Quatre Prédictions)

CHAPITRE PREMIER

Où commence une autre nuit qui sera toute différente de la première.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la fameuse nuit que vous savez.

Le soleil était couché depuis longtemps, et la royale ville de Blois était dans une obscurité presque complète.

Bien que la neuvième heure du soir eût à peine sonné à la chapelle du château, on ne voyait presque personne dans les rues montueuses et désagréablement percées qui faisaient à cette époque et font encore à la nôtre le principal ornement de la capitale du Blésois.

Par-ci, par-là, un bourgeois attardé regagnait son logis d'un pas rapide, en morigérant vertement son épouse, qui tournait sans cesse la tête du côté de quelque officier en goguette qui les suivait en chantant.

Peu à peu, bourgeois et officiers devinrent plus rares, les rues se firent désertes et les faubourgs silencieux.

Certes, en cet instant, la ville de Blois était d'un aspect moins que réjouissant. On eût dit une ville morte.

De temps à autre, écartant le rideau de nuages sombres derrière lequel elle se cachait, la lune penchait sa grosse tête pâle dans la ville; mais n'y voyant personne, elle la retirait bien vite et se dérobait de nouveau sous son voile nébuleux.

Cet astre, le plus curieux et le plus indiscret de tous les astres, semblait guetter quelqu'un.

Enfin, dans la promenade appelée *les Allées*, qui aboutissait à la forêt de Blois, parurent deux cavaliers.

C'était apparemment là ce qu'attendait la lune, car, à compter de cet instant, elle ne se cacha plus et baigna tout de son obscure clarté.

Ainsi éclairée, avec ses innombrables clochers, ses tours formidables, son château royal couronnant le tout, avec la Loire enfin, qui la bordait d'un arge ruban d'ondes limpides, que les rayons de la lune faisaient ressembler à de l'argent en fusion, l'antique capitale présentait vraiment un merveilleux tableau.

Dans une étendue de huit lieues au moins se développait le panorama splendide des bords de la Loire.

A gauche, les flèches gracieuses et élégantes du château de Chambord perçaient les cîmes de la forêt de Boulogne, et, vis-à-vis, l'œil se reposait sur les sombres massifs du bois de Russy.

Glissant à droite, entre deux coteaux couronnés d'opulents vignobles, la vue allait se perdre, avec le cours majestueux du fleuve, dans un horizon que l'on voyait s'évanouir avec regret.

Les deux cavaliers restaient extasiés.

— Per Diou ! dit le plus âgé des deux, en se dressant sur ses arçons pour mieux admirer, voilà, sur ma parole, un superbe coup d'œil !

Le second cavalier, un tout jeune homme, celui-là, répondit aussitôt d'un ton déclamatoire :

— Nullus in orbe Blesis
Locus prælucet amœnis.

— Que le diable t'emporte, toi et ton latin ! riposta l'autre avec un certain accent méridional, qui prouvait indubitablement qu'il était Gascon. Tu sais bien cependant que depuis que je suis marié à une femme latiniste, je ne puis plus sentir ce jargon-là !

— Pardon, sire ! fit le jeune homme en s'inclinant.

— Ventre-saint-gris ! mon cher, — dit vivement le Gascon d'un air inquiet, — une fois pour toutes, je t'enjoins de te priver à mon endroit de tes « sire » et de tes « majesté. » Il est clair comme le jour que tous les limiers de la police royale sont sur pied à mon intention, et cette fois je ne sortirais pas d'affaire aussi facilement que l'autre nuit.

Malgré la splendeur du spectacle, les deux cavaliers se décidèrent à se remettre en route.

Pendant quelque temps, tous deux marchèrent dans le plus profond silence.

Quand ils furent à une centaine de pas du vieux château, ils s'arrêtèrent et attendirent.

Ils étaient là depuis deux secondes à peine, lorsque la dixième heure sonna.

Aussitôt un homme, portant le costume grossier des paysans du Blésois, sortit du fossé qui entourait le mur d'enceinte du château et s'approcha des deux cavaliers.

— France ! dit-il à voix basse.

— Navarre ! répondit-on.

Aussitôt, mettant pied à terre, les deux cavaliers confièrent leurs montures à l'homme du fossé et s'avancèrent silencieusement vers le côté sud du château.

Devant la tour du Foix, ils s'arrêtèrent de nouveau.

Au même moment, un autre homme sortit du fossé, en disant :

— France !

Et les deux cavaliers répondirent encore :

— Navarre !

Le second paysan, muet et mystérieux comme l'autre, leur fit signe de le suivre, et tous trois, s'engageant dans le fossé sans eau, se trouvèrent, au bout d'un instant, au pied même de la muraille d'enceinte, juste au bas de la tour du Foix.

Ladite tour, dominant tout le faubourg dont elle avait reçu le nom, était la partie la plus ancienne du royal château. — Selon toutes les apparences, elle existait dès le dixième siècle. — Cela faisait que, depuis longues années, la vieille tour était complétement abandonnée.

Catherine de Médicis, elle-même, qui avait fait jadis de cette tour son observatoire, et qui maintes fois était venue là consulter les astres, en compagnie de Nostradamus, de Ruggieri et de plusieurs autres astrologues et alchimistes, Catherine elle-même, disons-nous, malade depuis son arrivée à Blois, n'avait pu se rendre une seule fois à la tour, sa retraite favorite, sur la plate-forme de laquelle la vieille reine avait cependant fait bâtir une assez disgracieuse baraque, où se lisaient ces deux mots latins : « *Uraniæ sacrum,* » et qui servait de chambre magique.

Après avoir jeté de tous côtés un regard interrogateur, le second paysan frappa doucement dans sa main trois fois.

A la troisième, le soldat de garde aux créneaux interrompant brusquement sa faction, se pencha vivement vers eux, en murmurant à son tour l'éetrnel mot d'ordre : France !

— Navarre! répondirent le Gascon et son jeune compagnon.

Tout aussitôt, une échelle de corde glissant le long de la muraille, descendit jusqu'aux pieds de nos deux cavaliers.

Sans perdre de temps, le plus âgé des deux saisit l'échelle d'une main vigoureuse et se prit à en gravir les échelons avec une rapidité extraordinaire.

Balancé dans le vide par l'échelle vacillante, notre homme se mit à rire :

— Perdiou ! dit-il en s'adressant à son compagnon d'aventures qui attendait au bas de l'échelle la fin de son ascension périlleuse ; perdiou ! mon fils, je dois avoir l'air ainsi d'un lézard en bonne fortune.

Peu après, il mettait le pied sur les créneaux, aidé par le soldat de garde. Quelques secondes plus tard, il aidait à son tour son compagnon, qui avait gravi l'échelle après lui, à mettre le pied sur la muraille.

— Mille grâces, sire, dit le jeune homme en sautant lestement sur la plate-forme.

— Mais, mordiou ! ne m'appelle pas « sire, » maître étourdi ! — répondit vivement le Gascon. — Veux-tu donc me faire précipiter sur l'heure du haut de ces murailles ?

Pendant ce temps, le soldat de garde avait vivement retiré l'échelle de corde.

Après l'avoir roulée, il la dissimula prestement dans une cachette pratiquée dans la muraille dégradée.

Il indiqua ladite cachette au Gascon.

— Grand merci ! mon brave ! riposta ce dernier en serrant la main du soldat.

Le soldat manqua s'évanouir de joie et couvrit de baisers cette main qu'on venait de lui tendre.

— Sentinelles, veillez ! — cria en ce moment une voix éloignée.

Le cri se répéta de distance en distance, et le soldat de garde, reprenant vivement sa faction, psalmodia à son tour : « Sentinelles, veillez ! »

Et le même cri se continua en s'éteignant graduellement.

Le soldat de garde, indiquant ensuite aux deux étrangers le commencement d'un escalier pratiqué dans le coin le plus obscur de la plate-forme, leur fit un geste qui signifiait :

— Soyez prudents, et parlez bien bas, surtout !

Et nos deux aventuriers, d'un pas si léger qu'ils semblaient ne faire qu'effleurer les marches de pierre, se mirent à descendre sans parler et sans voir.

A la fin, le Gascon murmura doucement à l'oreille de celui qui persistait à l'appeler « sire » :

— Sais-tu, mon fils, qu'il fait ici noir comme dans un four, et que le métier que nous faisons cette nuit nous mène tout droit à nous rompre les os ou à nous faire fusiller ? D'honneur ! je m'en veux de t'avoir associé à cette aventure !

— Je vous ai enchaîné ma vie ! répondit le jeune homme. Que je la perde pour vous et je serai heureux !

Le Gascon lui serra la main pour le remercier.

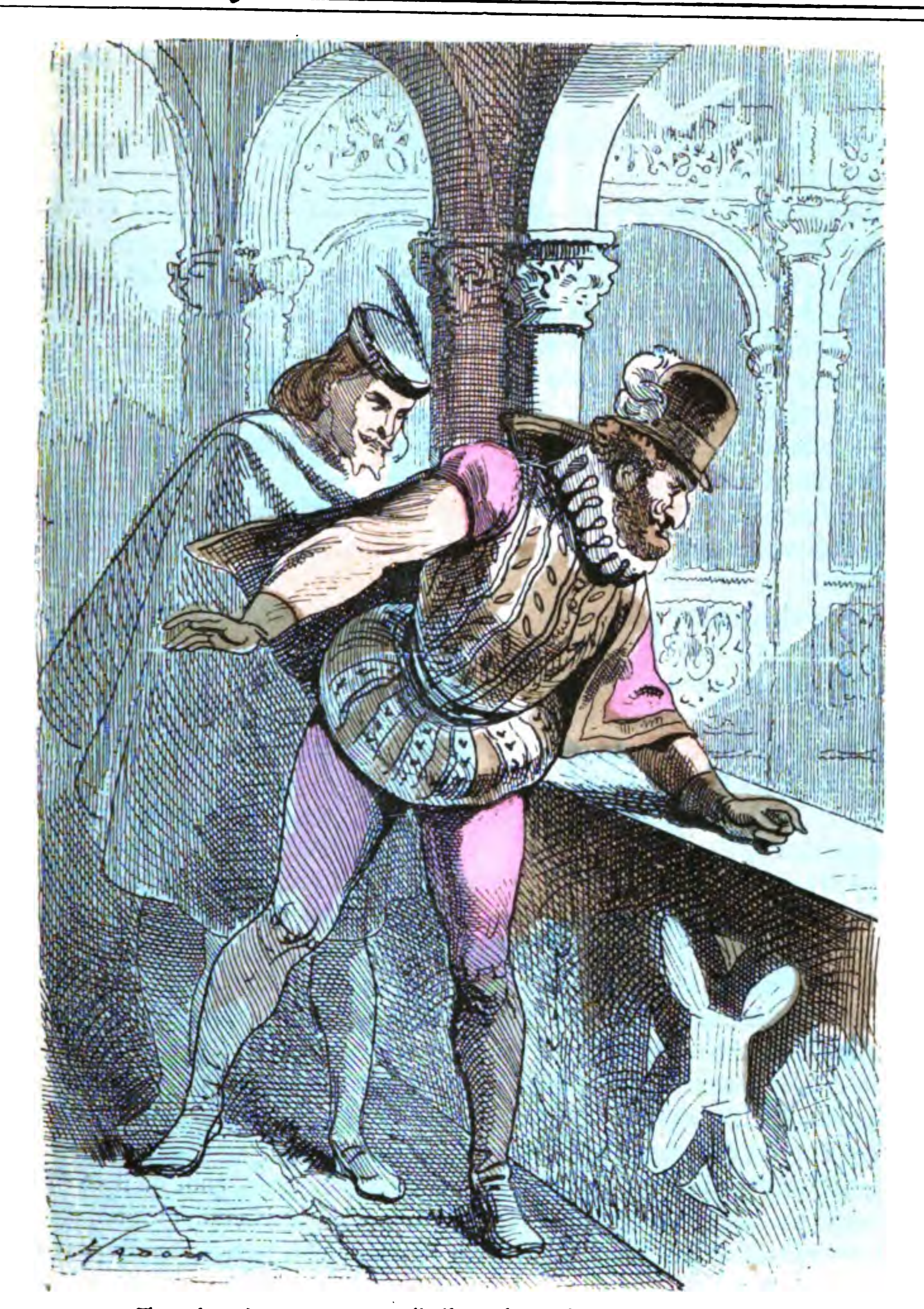
Au même instant, une autre main qui n'était pas celle du jeune homme, saisit dans l'ombre la main du Gascon.

— Qui va là ? demanda vivement ce dernier.

Une voix répondit : France !

— Navarre ! dit le Gascon. — Ouf ! continua-t-il. J'ai cru que nous étions pris.

Et ils continuèrent à descendre.



Tous deux jetèrent un coup d'œil par-dessus la galerie. (Page 229.)

CHAPITRE II

Où l'on apprend ce que sont devenus Marsiane, Lupus et Psyché.

Quand nos deux aventuriers, à la suite du guide inconnu qui était venu à leur rencontre dans l'obscurité, eurent mis le pied sur la dernière marche de l'escalier, ils se trouvèrent dans une longue galerie parfaitement déserte, éclairée à moitié par les rayons de la lune.

— Perdiou ! dit le Gascon en s'orientant, je commence à m'y reconnaître un tant soit peu.

Il se retourna ensuite vers le guide, qui se tenait à une distance respectueuse, et le considéra quelque temps.

C'était un homme d'une quarantaine d'années à peu près, au teint basané, à la physionomie franche et ouverte.

Il portait l'uniforme des archers du roi ; mais il n'était pas nécessaire, pour reconnaître en lui un soldat, de voir son costume : c'était le type militaire le plus complet.

— Je me souviendrai de toi, camarade ! lui dit le Gascon en lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Diou bibân ! sire, c'est bien comme cela que je l'entends ! riposta le soldat, avec un certain accent qui laissait bien loin derrière lui celui de notre roi gascon.

Ce dernier, en entendant ce diable d'accent, se prit à rire d'un air visiblement satisfait.

— Ton nom, mon brave ? dit-il ensuite.

— Mon nom ! répondit l'archer d'un ton superbe : Artaban le Navarrois.

Certes, en faisant cette réponse, Artaban était au moins aussi fier que ce fameux roi des Parthes dont il portait le nom.

— Le Navarrois ! répéta le Gascon avec une joie non dissimulée. Un compatriote !...

— Né dans les montagnes de Coarraze le même jour où Votre Majesté est venue au monde dans le palais, continua le soldat en caressant sa moustache.

Notre monarque gascon, dans lequel le lecteur a, depuis longtemps sans doute, reconnu le joyeux drille qu'il a déjà vu chez Marsiane la sorcière, et qui avait nom Henri de Navarre, fut ravi d'entendre les paroles du soldat.

— Né le même jour que moi ! reprit-il. Ventre-saint-gris ! voilà qui me réjouit fort !...

— Pas tant que moi, Diou bibân ! riposta le soudard.

— C'est possible, interrompit Henri de Navarre ; mais, quoi qu'il en soit, mon vieux camarade, je te donne ici parole que je n'oublierai point ton nom.

— Si le roi de Navarre l'oublie, répondit le soldat, je suis bon là pour le rappeler au roi de France.

— Silence !... silence !... dit vivement le Béarnais, dont l'œil étincela dans l'ombre.

— On se tait, Majesté, riposta le soldat ; mais on n'en pense pas moins, ajouta-t-il en clignant de l'œil d'une façon significative, et en étouffant à grand'peine un « Diou bibân ! » qui, comme on le voit, était son juron favori.

— Maintenant, mon brave, reprit le roi, tu peux nous laisser seuls continuer notre route. Il y a quelque seize ans, j'ai eu le triste avantage d'habiter ce

château, et je me sens de force à suivre ce dédale sans la plus mince erreur!

— Adieu donc, Majesté, répondit le guerrier navarrois; nulle rencontre n'est maintenant à craindre dans cette partie du château. Là-bas, de l'autre côté, dans ses appartements, le roi fête, comme chaque nuit, le Balafré et quelques-uns de ses favoris. Dans peu, tout dormira ici, hors les soldats de garde... Et les soldats de garde, Sire, sont tous, pour cette nuit, aussi francs huguenots que moi-même! Les camarades et moi nous ignorons les causes politiques qui vous ont poussé à pénétrer céans; mais cela ne fait rien à l'affaire. A la moindre alerte de votre part, nous accourons, et, de par le Diou bibân! nous saurons vous faire sortir sain et sauf de ce grand diable de château!... Sur ce, Majesté, serviteur!... Voilà onze heures qui sonnent, et je suis de garde au pont-levis!...

Ce disant, le Navarrois secoua cordialement la main que lui avait tendue Henri de Béarn et disparut prestement.

Le roi de Navarre suivit le vieux soldat d'un regard affectueux et reconnaissant:

— Braves gens, murmura-t-il, ils me sont dévoués corps et âme!... Avoue, mon fils, ajouta-t-il en se retournant vers son compagnon, qu'il fait bon avoir des amis un peu partout... Sans les dix ou douze parpaillots égarés ici à dessein parmi les innombrables catholiques qui s'y trouvent, il eût fallu nous contenter de la vue extérieure de ce château, lorsque nous avions si grand désir, moi surtout, de donner à l'intérieur un léger coup d'œil!

Le jeune homme ne répondit pas.

Son regard inquiet essayait de percer les murailles; il semblait chercher quelque chose ou quelqu'un.

De sa poitrine oppressée, une exclamation s'échappait de temps à autre, qui ressemblait fort à un nom de femme, et ce nom de femme ressemblait grandement à celui de Psyché.

Est-il besoin maintenant de vous dire quel était ce jeune homme? Non! vous l'avez reconnu sans peine: c'était Henri de Bois-Dauphin.

— Perdiou! mon cher Henriot, s'exclama joyeusement le Béarnais, sais-tu que tu n'es pas ce soir d'une gaieté extravagante? Que diantre as-tu? Tu me fais l'effet d'une âme en peine!

— Vous dites vrai, sire! répliqua le jeune huguenot. J'ai des idées noires qui me passent par la tête et par le cœur.

— Tout cela est très-joli, interrompit le roi de Navarre; mais tu vas me faire le plaisir, et sans désemparer, de reprendre ta bonne humeur et ton riant visage!... Mordiou! pourquoi cette mine à porter le diable en terre? Tout ne marche-t-il pas au gré de nos souhaits? Au moment de rentrer en Saintonge, un ardent désir me prend de revoir une dernière fois cette gentille enfant qui a nom Psyché, et que je n'avais quittée qu'à regret. Tu t'offres, avec un empressement des plus louables, pour m'accompagner. J'accepte avec reconnaissance. Nous rebroussons chemin et nous courons ventre à terre à la tour

diabolique qui sert de demeure à l'aimable fille. Que trouvons-nous? La maison déserte, abandonnée. Nous nous informons, et, non sans peine, nous finissons par apprendre que la vieille devineresse qui me veut tant de bien et à toi tant de mal, ce qui ne l'a pas empêchée de me prédire tant de mal et à toi tant de bien, est venue remplacer ici, auprès de la Florentine et du roi son fils, cet estimable coquin et triple empoisonneur qui a nom Cosme Ruggieri... Cette nouvelle, je dois le dire, nous laisse tous deux assez indifférents. Ensuite nous apprenons que, par contre-coup, le très-laid et très-désagréable petit monstre, fils adoptif de la devineresse, à ce que je crois me rappeler du moins, fait également partie des gens du roi en qualité de valet, d'exempt, d'huissier et d'espion. Ceci, je dois l'avouer aussi, nous laisse d'une indifférence plus complète encore. On nous dit que la belle Psyché, ma douce compatriote, a été également appelée au château par le roi de France, et que, depuis deux jours, la pauvre fille fait, sans doute contre son gré, partie de l'escadron volant de la reine. Ah! pour le coup, notre indifférence se fond à cette nouvelle plus vite que les premières neiges au soleil du midi. Nouveaux chevaliers errants, nous formons aussitôt, d'un commun mouvement, ni plus ni moins que les héros de l'Arioste ou du Tasse, le hardi projet de pénétrer cette nuit même dans le sombre donjon qui renferme la princesse que j'adore... Nous trouvons des complices assez obligeants pour nous ouvrir les portes ou plutôt les fenêtres du noir castel, au risque de se faire pendre le plus joliment du monde. Et quand nous sommes dans la place, quand nous touchons au but, quand, dans quelques secondes peut-être, je serai près de cette divine enfant, tu n'es pas au comble de la joie et du ravissement!... Ventre-saint gris! mon cher Henriot, tu es, permets-moi de te le dire, terriblement difficile!

— Pardonnez, sire, murmura le jeune homme.

— Eh! je te le pardonne, mordiou! riposta le Béarnais; mais je veux au moins que tu me dises le motif de ta tristesse.

— Ma tristesse!... répliqua Henri de Bois-Dauphin en s'efforçant de sourire, ma tristesse n'existe pas, je le jure à votre majesté.

— Ne jure pas, ami Henriot. J'ai de bons yeux et je vois clair. Tu es maussade ce soir comme un flacon sans vin, comme un jour sans soleil? Voyons, sois franc avec moi; as-tu peur des suites de notre hardie escapade?

Le front du jeune homme se couvrit de rougeur.

— Peur! s'exclama-t-il. Votre majesté ne le suppose pas!

— Prouve-moi que je m'abuse en redevenant le Henri du premier jour.

— Au fait, pensa le jeune homme, je suis un grand niais de me chagriner ainsi!... Psyché ne m'aime pas..., elle aime le roi de Navarre. Je n'ai qu'un parti à suivre, c'est de faire contre fortune bon cœur, et de traiter la chose en riant.

Et, mettant aussitôt ce sage projet à exécution, le jeune homme se mit à rire, et s'adressant au Béarnais :

— Sire, lui dit-il du ton le plus jovial qu'il lui fut possible de prendre, à compter de cet instant, je veux être roué vif si je ne suis pas le plus gai et le plus insouciant de tous les Henri passés, présents et futurs, y compris Henri de Navarre, mon maître !

— A la bonne heure, mon fils ! voilà comme je t'aime ! La gaieté, mordi ! mais c'est le premier bien de ce monde... Sais-tu, continua le Béarnais en s'appuyant sur l'épaule du jeune homme, sais-tu qu'elle est charmante, cette petite Psyché ?

Henri de Bois-Dauphin ne put comprimer un léger mouvement.

Le roi de Navarre interpréta ce mouvement à sa manière :

— Plaît-il ? tu ne la trouves pas adorable ? Je le disais bien, tu es difficile ?

Henri de Bois-Dauphin, qui, malgré toutes ses belles résolutions, ne pouvait voir de sang-froid la passion du Béarnais pour la jeune fille, se garda bien de lui dire ce qu'il pensait au fond de l'âme des charmes de l'orpheline.

Tout au contraire, saisissant au bond les dernières paroles du Béarnais, il trouva fort habile de mêler un peu de critique aux louanges du roi.

Il va sans dire qu'il était à cent lieues de penser un seul mot de ce qu'il disait.

— Adorable ! adorable ! reprit-il en secouant la tête. C'est beaucoup dire. Gentille !... rien de plus !

Le roi de Navarre allait répliquer, lorsque, dans la cour du château, un bruit se fit entendre.

Les deux Henri, qui ne parlaient qu'à voix basse cependant, jugèrent prudent de ne plus parler du tout.

Sans être vus, tous deux jetèrent un coup d'œil par-dessus la galerie.

Une douzaine de soldats, l'arquebuse sur l'épaule, parcouraient la cour dans tous les sens, regardant, furetant dans tous les coins, comme cherchant quelqu'un.

— Une ronde de nuit ! dit le Béarnais à l'oreille de son compagnon. Oh ! oh ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Si je ne me trompe, répliqua Henri de Bois-Dauphin, à la tête de ces hommes est une espèce de bossu qui m'a tout l'air de cette laide créature qui me lançait, chez la sorcière, des regards si furibonds.

Le Béarnais avança un peu la tête :

— C'est lui-même ! perdiou !... murmura-t-il. Le drôle est aussi un peu soldat, à ce que je vois !

— Qui vive ? cria brusquement dans la cour la voix rauque de Lupus.

Les deux Henri se regardèrent, intimement convaincus que c'était à eux que le qui vive s'adressait.

— Qui vive ? répéta Lupus, plus durement encore que la première fois.

Nos deux aventuriers cherchaient quelle réponse ils allaient faire, lorsqu'une voix qui venait du fond de la cour répondit à Lupus :

— Sire de Loignac, gentilhomme du roi !

— Messire de Loignac, reprit Lupus avec humeur. Ah! tant pis!

— Comment, tant pis!... fit Loignac en riant. Qu'est-ce que cela signifie, maître Lupus?... continua-t-il en se rapprochant des soldats.

— Cela signifie, messire, que des rapports arrivés ce soir même m'ont appris que deux étrangers avaient été vus se dirigeant vers le château.

— Eh bien?

— Eh bien! poursuivit Lupus, comme avec un peu d'or on vient à bout de tout, ces étrangers eussent pu, sans trop de peine, pénétrer ici. Ne vous reconnaissant pas dans l'ombre, j'espérais avoir affaire à l'un d'eux, et voyant que je m'étais trompé, j'ai dit: « Tant pis! » Et je le dis encore!

— Et ces étrangers, interrompit M. de Loignac, sais-tu à peu près quels ils sont? d'où ils viennent?

— Des deux, j'en connais un, répondit Lupus.

— Et le second étranger, tu n'as sur lui aucun renseignement, nul indice?

Pas le moindre, dit le gnome; mais celui-là, peu m'importe! C'est l'autre que je voudrais tenir!

— C'est ton ennemi, à ce que je vois!

— Mon plus cruel ennemi!

Lupus et le sire de Loignac se séparèrent.

— Allons, bonne chance, Lupus!... dit le gentilhomme en s'éloignant.

— Messire de Loignac, répondit le gnome, Dieu vous garde!... — Allons, vous autres, poursuivit-il en se retournant vers les soldats qu'il commandait, nous allons fouiller le château depuis les souterrains jusqu'aux combles... En marche!.,. Et à la première rencontre suspecte que vous ferez, feu! sans pitié!... C'est la consigne!

Peu après, la vaste cour était déserte.

CHAPITRE III

Où l'on voit que les quatre Henri sont créés tout exprès pour se trouver ensemble.

Pendant que le bruit des pas des soldats se perdait dans l'éloignement, le cri des sentinelles se fit entendre de nouveau, de distance en distance.

Quand le dernier cri se fut complètement éteint, Henri de Bois-Dauphin, à qui le danger avait subitement rendu toute sa bonne humeur, se faisant un porte-voix de ses deux mains, se prit à crier à son tour, en imitant les soldats de garde:

— Sentinelles, veillez!

Et les braves sentinelles, entendant cette voix de stentor, sortirent brusquement de cette espèce de demi-sommeil dans lequel est plongé tout soldat de garde, et se crurent obligés de recommencer leur phrase : « Sentinelles, veillez ! »

— Oui ! veillez, mes enfants, dit Henri de Bois-Dauphin en partant d'un éclat de rire. Veillez ! le ciel est pur, la nuit est belle, le froid est vif?... Veillez !

Le Béarnais regardait Henri de Bois-Dauphin d'un air surpris et satisfait en même temps.

— Diable de fou ! dit-il. Tu pleurnichais tout à l'heure sans motif... et tu ris maintenant que la situation est des moins gaies !

— Des moins gaies !... Est-ce bien votre majesté que j'entends ?... s'écria le jeune homme ; mais c'est-à-dire que cela devient tout bonnement adorable. Qu'on ne me parle pas d'une aventure qui marche toute seule, où l'on ne court aucun risque : c'est ennuyeux... c'est froid... c'est monotone... tandis que le danger... ah ! le danger, à la bonne heure ! cela vous émoustille et vous réveille !

Tout en parlant, les deux huguenots avaient suivi les galeries désertes, rasant la muraille et respirant à peine, se dissimulant le mieux possible dans les grandes ombres projetées par la lune.

Après une assez longue promenade, les deux Henri s'arrêtèrent. Ils étaient devant l'oratoire des filles d'honneur de la reine.

Avant d'avoir formé leur fameux projet d'escalade nocturne, nos aventuriers avaient eu soin de prendre le plus habilement possible, au sujet de Psyché, de sa situation actuelle à la cour, les renseignements les plus positifs.

Demoiselle d'honneur de la reine Catherine, jetée par force, pour ainsi dire, au milieu d'un monde dangereux et corrompu, Psyché avait éprouvé un dégoût invincible.

La chaste et pieuse enfant évitait de se trouver avec ses nouvelles compagnes, qui, toutes jalouses au fond de l'âme de cette faveur spéciale dont la jeune Navarroise était l'objet, affectaient à son égard un dédain profond, et ne l'appelaient que « la paysanne. »

Si bien que la jolie compatriote de Henri de Navarre passait ses journées et ses nuits presque entières dévotement agenouillée dans l'oratoire.

Elle ne consentait à aller prendre un peu de repos que longtemps après tout le monde.

La pauvre fille, quoique bien innocente et bien naïve, ressentait en elle-même une crainte instinctive qui l'empêchait de dormir.

Voilà ce que le Béarnais et Bois-Dauphin savaient avant de s'introduire dans le château, et voilà ce qui les avait engagés à se diriger tout d'abord vers l'oratoire des filles d'honneur.

Le plus mystérieusement et le plus prudemment du monde, ils entrèrent, se glissant comme des ombres derrière les tapisseries et les piliers.

L'oratoire n'était éclairé que par une lampe suspendue à la voûte et se trouvait, par conséquent, dans une demi-obscurité.

Les deux Henri, le cœur en proie à des émotions diverses, jetèrent de tous côtés un regard anxieux :

L'oratoire était désert.

— Elle n'est pas là ! dirent-ils ensemble.

— Si elle n'allait pas venir !... pensa le Béarnais.

— Si nous étions forcés de partir sans la voir! murmura Bois-Dauphin.

— Henriot, mon fils, dit le roi à voix basse, si tu m'en crois, nous accepterons comme un avertissement du sort l'absence de Psyché, et nous fuirons d'ici sans plus attendre.

— Et pourquoi, sire ?

— Eh ! mordiou, répliqua le roi, parce que je ne sais quel pressentiment me dit que nous ne sortirons pas d'ici sains et saufs, et, d'honneur, je m'en voudrais à la mort s'il t'advenait de tout ceci quelque méchante affaire.

— Au nom du ciel, répliqua vivement Bois-Dauphin, que votre majesté ne prenne souci que d'elle seule et non de moi ! J'ai mon étoile, sire, et je suis aussi certain qu'il ne peut m'arriver rien de fâcheux que je suis certain de vous parler en ce moment !

— Tu as une merveilleuse confiance, Henriot!

— Que voulez-vous, sire, c'est plus fort que moi ! Je ne puis croire au malheur... Je suis tellement persuadé de passer à travers les plus grands périls, les plus affreux dangers, sans attraper seulement une égratignure, que je me jetterais au beau milieu d'une fournaise et que je parie à l'avance que j'en sortirais sans avoir un cheveu de roussi !

— Ventre-saint-gris ! mon fils, dit le Béarnais, tu es le premier homme que je voie marcher dans la vie avec une telle assurance !... Qui diantre peut te la donner? Je veux être pendu si j'en sais quelque chose !

— Sire, répliqua le jeune homme d'un ton presque grave, promettez-moi de ne pas rire !

— Je te le jure !

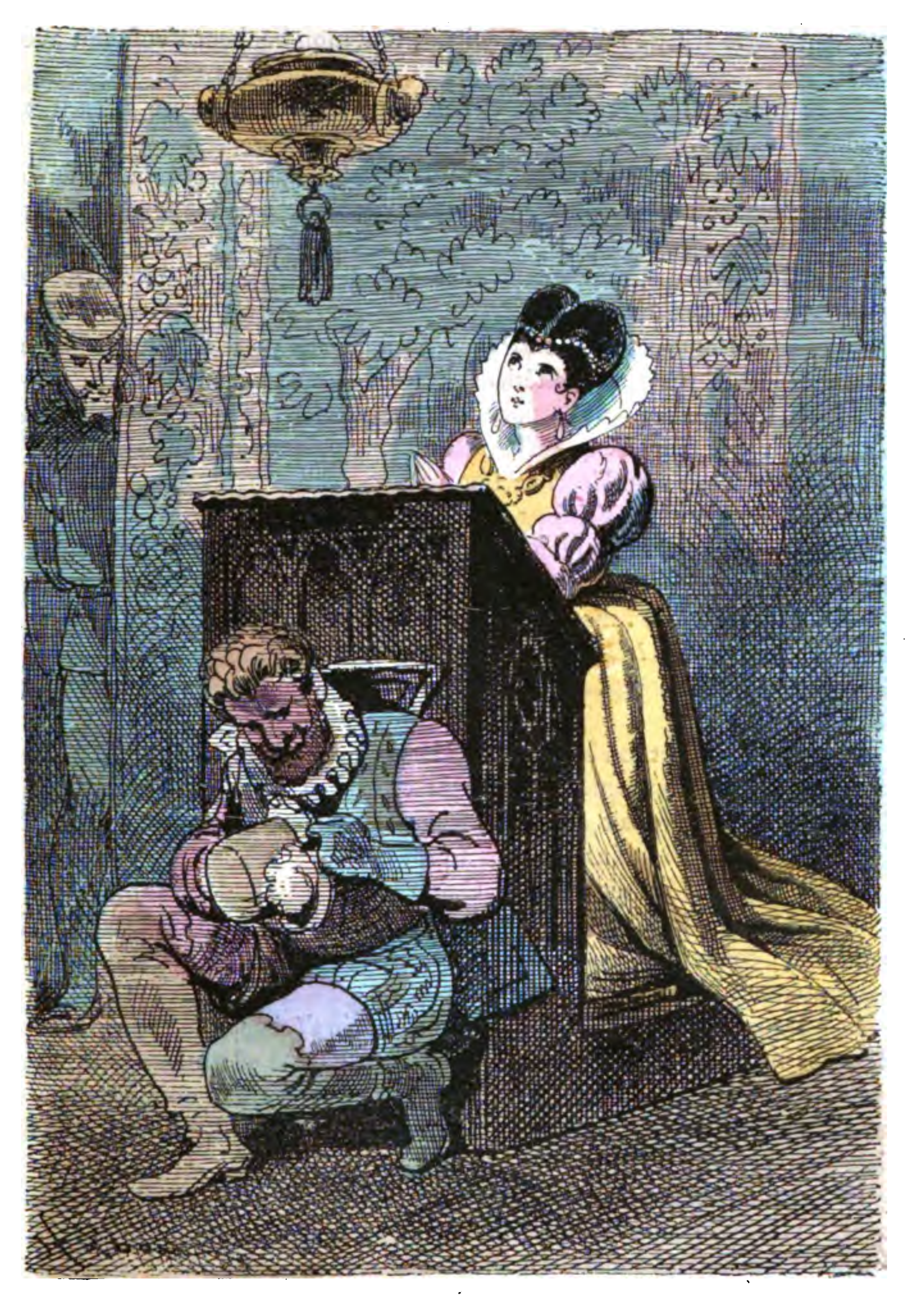
Le jeune homme entr'ouvrit alors son pourpoint et enleva de dessus sa poitrine une petite figurine d'ivoire fort délicatement travaillée, et qui était retenue à son cou par un cordon de soie d'une ténuité extrême.

— Regardez, sire ! dit Bois-Dauphin en la présentant au roi.

— Qu'est-ce que cela ? questionna le Béarnais en examinant curieusement la petite figurine qui semblait représenter une madone ; qu'est-ce que cela ? fit-il une seconde fois.

— Le talisman de mon enfance, sire !... celui qui m'a protégé jusqu'à ce jour et me protégera jusqu'à ma mort !

— Comment ! répliqua le roi, tu crois aux talismans, toi, un garçon sensé ?... Tu adores une relique, toi, un huguenot ?...



Psyché se croyait seule, bien seule dans l'oratoire. (Page 235.)

— Ma religion, je le sais, répondit le jeune homme, m'en fait la défense!... Mais, que voulez-vous, Sire? c'est ma mère qui a placé cette petite madone sur ma poitrine; ma mère que je n'ai pas connue, qui est morte en me mettant au monde, m'a dit mon père. Et cela peut paraître étrange, insensé, mais il

me semble que si cette relique me quittait, tout mon bonheur s'enfuirait avec elle!

En ce moment, le bruit d'une clef grinçant dans une serrure retentit au fond de l'oratoire.

Bois-Dauphin replaça vivement la petite figurine sur sa poitrine, referma son pourpoint, et, caché derrière une tapisserie, il porta vers le fond un regard avide.

Henri de Navarre s'était promptement dissimulé derrière un prie-Dieu qui tenait le milieu de l'oratoire.

— Perdiou! murmura-t-il en voyant au fond une porte secrète s'entr'ouvrir, qui vient ici par cette mystérieuse entrée? Ce ne peut être Psyché.

En effet, sur le seuil de la porte secrète, parurent deux personnages qui n'avaient avec la nouvelle fille d'honneur aucun point de ressemblance.

Le premier avait nom Henri de Lorraine.

Le second: Henri de Valois, roi de France.

Henri de Navarre et notre quatrième Henri reconnurent aussitôt les deux princes.

— Ventre-saint-gris! murmura le Béarnais, visiblement inquiet, quel sera le dénoûment de ceci?

— L'aventure se complique! dit à part lui Bois-Dauphin. Tant mieux! c'est ce que je demande!

Le roi de France et son beau cousin Henri de Guise, qui venaient de quitter le souper à peine commencé, semblaient cependant beaucoup plus gais qu'à l'ordinaire, et l'on voyait que s'ils étaient restés peu de temps à table, ils avaient su mettre au moins ce temps à profit.

— Elle n'est pas là! dit le duc de Guise.

— Ah! ah! dit le Béarnais en se penchant vers Henri de Bois-Dauphin. Il paraît que, comme moi, c'est la jolie Psyché qui les attire! Toi seul ici n'es pas amoureux d'elle!

Bois-Dauphin ne répondit rien, mais un soupir s'échappa de sa poitrine. Le Béarnais ne l'entendit pas, car, en cet instant, Psyché elle-même entra dans l'oratoire. — Le duc avait eu le temps de se cacher derrière un pilier ; quant au roi, un large fauteuil, derrière lequel il s'était blotti, empêchait Psyché de l'apercevoir.

La jeune fille était belle, bien belle sous son costume de demoiselle d'honneur... plus belle encore que sous ses humbles vêtements de paysanne, et les quatre Henri fixaient sur elle des yeux émerveillés.

La jeune fille vint s'agenouiller lentement devant le prie-Dieu qui dérobait Henri de Navarre à sa vue comme à celle du duc de Guise et du roi.

Après avoir pendant longtemps fait une muette prière, Psyché leva des yeux suppliants vers une image de la Vierge placée devant elle et termina à voix haute la prière commencée mentalement:

— Vierge sainte ! dit-elle avec une émotion profonde, consolatrice des affligés, espoir des cœurs aimants, exauce la prière que chaque soir je t'adresse. Veille, divine madone, veille sur celui que mon cœur a choisi... veille sur celui que j'aime ! veille sur Henri !...

— Henri !... murmura aussitôt chacun des trois princes ; Henri !... c'est moi... ce ne peut être que moi !

Seul, Henri de Bois-Dauphin baissa tristement la tête en se disant :

— Henri !... a-t-elle dit ; hélas ! ce n'est pas moi !

CHAPITRE IV

Où quatre hommes se trouvent qui ne se cherchent pas, et ne trouvent pas une femme qu'ils cherchent.

Psyché se croyait seule, bien seule dans l'oratoire : — elle savait que ses nobles compagnes devaient, bien avant dans la nuit, animer de leurs rires et de leurs légers propos le souper royal.

Ce souper, Psyché n'ignorait pas que c'était en quelque sorte en son honneur qu'il avait lieu ; mais la chaste fille avait eu le courage d'opposer un refus formel à l'invitation du roi, et avait prétexté son service auprès de la reine-mère.

En effet, Catherine était cette nuit-là plus souffrante que jamais. La vieille reine avait des accès de fièvre terribles, une sorte de délire s'emparait d'elle d'instant en instant. A son imagination affaiblie par la maladie qui la minait lentement, s'offraient alors des visions épouvantables, de hideuses hallucinations... Et de ses lèvres blêmes s'échappaient malgré elle des paroles incohérentes, des mots sans suite, qui ne laissaient pas que d'effrayer la timide enfant qui veillait à son chevet.

La reine, qui craignait que ces phrases, qu'elle laissait échapper dans l'excès de la fièvre, n'eussent à la fin un sens pour ceux qui se tenaient auprès d'elle, avait brusquement ordonné à tous de se retirer.

Elle voulait être seule !...

Psyché avait dû obéir comme les autres ; à son grand regret, elle avait quitté l'appartement de la reine-mère, et, comme toujours, elle était allée se réfugier aux pieds de la Vierge sainte, dont la douce image resplendissait dans l'oratoire.

Elle venait demander à la mère de Dieu son appui contre un danger qu'elle ignorait encore, mais qu'une voix secrète lui disait planer sur sa tête et la menacer...

— Sainte Vierge Marie, dit la jeune fille après avoir terminé sa prière de chaque soir, — prière dans laquelle le nom de son Henri n'était jamais oublié, — sainte Vierge Marie, je suis heureuse... bien heureuse, lorsque je puis venir ainsi m'agenouiller devant toi!... Ce n'est qu'au seuil de ce saint asile que s'arrêtent les mépris de mes nobles compagnes, leurs lâches insultes, et leurs basses jalousies!... Elles sont envieuses de la protection que le roi m'accorde! Envieuses! Hélas! cette protection, est-ce moi qui l'ai sollicitée?... Elles me dédaignent en même temps à cause de ma naissance; et je n'ai pas une sœur, pas une amie dont le cœur puisse comprendre le mien!... Toi, du moins, divine consolatrice, tu daigneras m'entendre et me prendre en pitié. Tu accorderas un regard compatissant à la pauvre fille, jetée dans cette vie luxueuse et splendide qui n'aurait jamais dû être la sienne, et tu lui donneras la force d'y vivre!...

— Chère enfant!... pensa Henri de Bois-Dauphin. C'est étrange, elle ne m'aime pas et je ne devrais pas l'aimer, et malgré cela, je me sens tout ému de ses paroles.

— Sandis!... murmura de son côté le Béarnais, plus je l'entends, plus je me sens pour elle de sympathie!

Pendant ce temps, le roi et le duc de Guise, qui ne supposaient guère en ce moment que les deux autres Henri se trouvassent si près d'eux et de Psyché, avaient quitté doucement, le premier son fauteuil, le second sa tapisserie.

Et tous deux s'avancèrent du côté de la jeune fille toujours agenouillée.

— Corps-bœuf, dit à part lui Bois-Dauphin dont le visage s'empourprait de colère. S'ils ont la vilenie de rien tenter contre cette honnête fille, je jure Dieu qu'il en sera d'eux comme des officiers de la porte Chartraine!...

Et machinalement, il se prit à tourmenter la garde de son épée.

Henri de Navarre, derrière son prie-Dieu, se démenait comme un diable dans un bénitier!

— Mordiou!... maugréait-il, et ne pouvoir rien!... Être forcé de rester coi en pareille occurrence! Ventre-saint-gris! c'est humiliant!...

Henri de Bois-Dauphin semblait prêt à sortir de sa cachette l'épée à la main.

— Ne nous découvre pas, lui dit vivement le Béarnais, ou nous sommes perdus!...

Bois-Dauphin, rugissant comme un tigre enchaîné, n'obéit qu'à grand'peine à l'ordre de son roi.

Henri III et le duc, petit à petit, s'étaient rapprochés de Psyché, et se trouvaient, le premier à sa droite, l'autre à sa gauche. D'un commun mouvement, se baissant doucement vers elle, ils déposèrent en même temps un baiser sur ses épaules.

L'enfant se releva d'un bond, comme si elle eût senti la morsure d'une vipère, et poussa une telle exclamation de terreur, que les deux princes n'entendirent point le double cri de colère et d'indignation qui s'échappa de der-

rière le prie-Dieu où se tenait le Béarnais, et de derrière la tapisserie qui dérobait à leur vue Henri de Bois-Dauphin.

— Le roi !... le duc de Guise !... murmura la tremblante jeune fille, en reconnaissant les deux princes.

— Oui, le roi qui t'aime, répondit Henri III.

— Le duc de Guise, qui t'adore ! dit à son tour le Lorrain.

— Tu as refusé d'embellir de ta présence cette fête que je donnais pour toi ! continua le roi ; tu vas ce soir, ma belle, me payer tes dédains !

Bois-Dauphin, pour le coup, perdit patience et sortit brusquement de dessous sa tapisserie, l'épée à la main.

Le Béarnais se plaça devant lui.

— Triple fou ! lui dit-il vivement, tu vas nous perdre, te dis-je, sans la sauver !... Pendant qu'ils sont là-bas au fond, en train de poursuivre cette pauvre innocente, laisse-moi la faire échapper de leurs griffes sans verser leur sang, ce qui serait triste, et faire verser le nôtre, ce qui serait plus triste encore !...

Tout en parlant, le Béarnais, grimpant comme un chat après le pilier placé près du prie-Dieu, se trouva en un instant à la hauteur de l'unique lampe éclairant l'oratoire.

Peu après, l'obscurité la plus complète se fit dans l'immense chapelle... La lampe venait de s'éteindre sous le souffle puissant du Béarnais.

Après cet exploit, Henri de Navarre se laissa glisser le long du pilier, et courut, dès qu'il fut à terre, vers l'endroit où il savait que se trouvait la tremblante Psyché.

— Sainte Marie ! merci de m'avoir sauvée !... s'écria la jeune fille dans un élan de reconnaissance.

— Maudit coup de vent ! maugréa le roi, qui se prit, ainsi que le duc de Guise, à continuer à tâtons sa poursuite.

Le Béarnais, en entendant ces deux exclamations, ne put s'empêcher de rire.

— L'une me prend pour sainte Marie, pensa-t-il, l'autre pour un coup de vent !... Il s'agirait cependant de s'entendre !

Psyché, grâce à l'obscurité, était parvenue à quitter l'oratoire sans être aperçue d'aucun des quatre Henri.

— Par la gorge ! grommelait le duc de Guise, qui venait de se heurter assez violemment contre un pilier, il fait sombre ici comme dans l'antichambre de l'enfer.

En ce moment, il entendit un pas léger non loin de lui.

— C'est Psyché, pensa-t-il. Psitt ! fit-il à voix basse.

— Psitt ! lui répondit une voix sur le même ton.

C'était celle du roi.

— Psitt ! fit à son tour Henri de Bois-Dauphin.

— Psitt ! murmura enfin Henri de Navarre.

Dans l'ombre, une main essaya de saisir la sienne.

— Est-ce vous, Psyché ? demanda le possesseur de la main en question.

— Aïe ! le Balafré ! dit le Béarnais en s'éloignant vivement ; mordiou, me voilà bien !

Une autre main, — très-délicate et très-parfumée, celle-là ! — s'était, dans l'autre coin de l'oratoire, approchée de la main de Henri de Bois-Dauphin, et le jeune homme, violemment ému, serrait cette main dans la sienne, persuadé que c'était celle de la demoiselle d'honneur.

— Psyché !... ma chère Psyché, est-ce bien vous, murmura aussitôt une voix que Bois-Dauphin ne fut pas long à reconnaître.

— Le roi !... dit-il en lâchant brusquement ces jolis doigts qui lui semblaient maintenant les plus disgracieux du monde ; le roi ! répéta-t-il, j'aurais dû le deviner à ses parfums. Diantre ! ne nous découvrons pas !

Et, sur la pointe du pied, il continua de marcher à tâtons, espérant enfin se rapprocher de la jeune fille.

Les trois autres Henri, comme bien on pense, n'avaient eu garde de demeurer à leur place, si bien que les deux couples avaient forcément changé.

Henri de Bois-Dauphin et le duc de Guise se trouvaient maintenant à côté l'un de l'autre, et les deux rois étaient ensemble.

— N'ayez crainte ! murmura doucement Bois-Dauphin au Balafré, n'ayez crainte, ma gente demoiselle !

— Ma gente demoiselle !... répéta le duc en faisant la grimace ; que signifie cela ?

Entourant de son bras la taille de Sa Majesté Henri III, — une taille assez bien prise, en vérité, et que plus d'une femme n'eût pas désavouée, — le Béarnais dit à son tour :

— Un baiser, ma charmante ! Ce sera le dernier peut-être !

— Ma charmante, moi ! fit le roi en riant.

Le Béarnais reconnut bien vite son erreur, et plus vite encore s'éloigna de son cher beau-frère.

Les deux couples ayant changé encore, ce fut auprès d'Henri de Bois-Dauphin que le hasard conduisit le roi gascon.

— C'est elle ! dit ce dernier en s'avançant d'un pas rapide.

— C'est elle ! répéta Bois-Dauphin en s'avançant de même.

Et tous deux donnèrent de la tête l'un contre l'autre, ni plus ni moins que deux Bretons qui s'expliquent, ou deux chèvres qui passent ensemble sur un même pont.

— Ventre-saint-gris ! grommela le Béarnais, qui est-ce qui me fourre sa moustache dans l'œil ?...

— Corbœuf ! maugréa le jeune huguenot en portant la main à son front, qui s'amuse à me fendre la tête ?...

— C'est toi, Bois-Dauphin ? continua le roi.

— C'est vous, Sire ?...

— Tu m'as éborgné, sandis!

— Votre Majesté m'a ouvert le front!...

Tout en parlant, les deux huguenots s'étaient éloignés l'un de l'autre en recommençant doucement, bien doucement, ce cri d'appel à l'adresse de Psyché :

— Psitt!

— Chut! répondit le roi.

— Chut! répéta le duc de Guise.

— Chut! fit à son tour le Béarnais.

Et marchant dans la direction du duc :

— Psitt! psitt! dit-il encore.

— Elle est à moi! s'exclama le duc de Guise en s'emparant de la main du roi de Navarre.

— Je la tiens... Enfin! s'écria Henri III en s'emparant de la main du jeune huguenot. Par la mort-Dieu! ta main est du plus pur satin! dit-il.

Et malgré la résistance de Bois-Dauphin, il porta ses doigts à ses lèvres et les couvrit de baisers.

Le duc de Guise, lui, que le sort destinait apparemment à copier en cette nuit les faits et gestes de Sa Majesté Henri de Valois, ne put faire autrement que de prodiguer à son tour les plus tendres baisers aux doigts peu efféminés cependant du Béarnais; à la fin, il s'aperçut de sa lourde méprise :

— Par le diable! dit-il, ce n'est pas là une main de femme!

— Par la mort-dieu! c'est là une main d'homme! murmura le roi en s'éloignant vivement de Bois-Dauphin.

Le duc de Guise avait de son côté promptement abandonné le Béarnais, si bien qu'au bout d'une seconde, il se trouva face à face avec Henri III, et leurs visages étaient si près l'un de l'autre que leurs barbes se touchaient.

— C'était cet infernal duc! dit le roi, violemment dépité.

— C'était ce maudit Valois! dit le duc.

En cet instant, dans la galerie qui précédait l'oratoire, des voix de femmes se firent entendre, et des lumières brillèrent à travers les vitraux coloriés de la porte principale.

—Allons, bon!... s'écria le roi. Voici venir l'escadron volant de madame Catherine!... Au diable toutes ces bavardes fillettes!... Évitons qu'elles ne nous trouvent ici!

— Il est trop tard pour fuir, Sire! répondit le duc, et le plus simple est de reprendre nos postes.

— En ce cas, murmura doucement le Béarnais à l'oreille de Bois-Dauphin, qui l'avait rejoint dans l'ombre, je crois que le plus simple aussi pour nous est de reprendre les nôtres.

Et tous quatre, à tâtons, parcoururent de nouveau l'oratoire; mais dans leur précipitation à se cacher, ils se trompèrent de côté.

— Je tiens mon fauteuil? dit le roi en se plaçant derrière le prie-Dieu.

— Voici mon prie-Dieu ! pensa le Béarnais en s'agenouillant derrière le fauteuil.

— Je tiens mon rideau ! se dit le duc de Guise en faisant retomber sur lui la draperie qui avait abrité Henri de Bois-Dauphin.

— Voici ma tapisserie !... dit enfin ce dernier en prenant la place qu'avait occupée le duc de Guise.

A peine les quatre Henri se trouvaient-ils en leurs nouvelles cachettes, que deux pages entrèrent, portant des flambeaux. L'escadron volant de la reine fit en même temps son entrée dans l'oratoire, — de la façon la moins recueillie du monde.

CHAPITRE V

L'escadron volant de la reine.

C'étaient de charmantes créatures, en vérité, que les nobles demoiselles qui composaient le bataillon féminin de madame Catherine.

La cour de France comptait pour le moins trois cents des plus ravissantes femmes du pays. — Brantôme en a écrit la liste, et le vieux Périgourdin tombe en extase devant cette pléiade de divinités.

En revoyant cet essaim de beautés, Henri de Navarre crut voir tous les souvenirs de sa jeunesse surgissant devant lui.

La Rebours, jolie blonde aux regards languissants !...

La Thorigni, charmante brune à la chevelure luxuriante !...

La Fosseuse !...

Madame de Noirmoutiers ! cette belle marquise que nous connaissons déjà... aujourd'hui si fortement éprise du duc de Guise, parce qu'il s'appelait Henri peut-être, comme ce beau prince de Navarre qu'elle avait tant aimé.

Les quatre Henri reconnurent bientôt qu'ils s'étaient trompés de cachette.

— Les deux armées ont changé de position ! dit Bois-Dauphin.

— Par la mort-dieu !... pensa le roi en voyant entrer Psyché à la suite des demoiselles d'honneur, cette petite nous a joués !

Chacune des nobles demoiselles semblait prendre à tâche de se tenir éloignée de la jeune fille et de ne lui témoigner que mépris et dédains.

La pauvre enfant restait seule derrière leur groupe brillant.

— Oh ! leurs insultes, dit-elle... les poursuites du roi !... Je partirai... oui... malgré Marsiane qui, j'ignore pourquoi, a voulu me retenir ici !... Je partirai !...

Tout en parlant, la jeune fille avait jeté un regard inquiet autour d'elle. Elle tremblait de rencontrer l'œil sinistre de Henri de Valois se fixant sur son visage.



Sortez!... continua Henri III, de ce ton impérieux... (Page 247.)

Quelle fut sa stupéfaction en apercevant derrière le fauteuil notre Béarnais!

Se voyant reconnu de celle qu'il était venu chercher au risque de sa liberté, de ses jours peut-être, le Gascon semblait le plus heureux homme du monde, et de loin, il envoyait mille baisers à sa gracieuse compatriote

Quoique le roi de Navarre fût, nous le savons, singulièrement sympathique à la Navarroise, sa présence ne laissa pas que de l'épouvanter grandement : la pauvre enfant songeait au danger qu'il courait en ce château tout plein de ses ennemis, et elle se désolait en elle-même de se voir la cause involontaire de l'imprudente conduite de celui que ses parents d'adoption lui avaient appris à à aimer et à bénir.

Sa terreur fut au comble, quand à travers les replis épais de la riche tenture cramoisie rehaussée d'arabesques et de fleurs-de-lis d'or, qui avait servi de retraite au duc de Guise, elle vit apparaître le visage souriant de Bois-Dauphin.

— Henri !... Henri !... dit-elle d'une voix éteinte, ici... dans cette demeure, où mille dangers le menacent... où la haine de Lupus peut tout contre lui !..

Et, sous le poids de son émotion, elle fut obligée de s'appuyer au prie-Dieu.

Levant ses grands yeux effrayés vers la Vierge, qui semblait lui sourire :

— Oh ! divine madone, murmura-t-elle, tu le sauveras !... n'est-ce pas que tu sauveras mon Henri ?

Pendant ce temps, les demoiselles d'honneur étaient groupées autour de la Rebours.

L'escadron féminin semblait attendre quelque secrète révélation de la jolie blonde que la reine Margot appelle dans ses Mémoires « une fille malicieuse qui ne l'aimait pas. »

— Parle ! parle ! donc ! dit enfin mademoiselle de Torigni avec son petit accent florentin qui ne manquait pas d'un certain charme.

Une autre jeune femme qui avait nom la Fosseuse, et qui, certes, ne le cédait en rien en fait de beauté à ses belles compagnes, s'approchant de la Rebours :

— Tu nous as réunies cette nuit en ce sombre oratoire pour nous dire une grande nouvelle. Nous attendons.

Prenant un air profondément mystérieux, et de sa main mignonnement engantelée, comme a dit Rabelais, attirant auprès d'elle la rieuse Torigni et la mélancolique Fosseuse :

— Demoiselles, dit-elle, on vient de m'apprendre que le roi de Navarre est à Blois depuis quelques jours, et qu'autour du château où la maladie de la reine nous tient prisonnières, il a été aperçu rôdant et chevauchant.

— Le roi de Navarre ? s'écrièrent avec chaleur les demoiselles d'honneur.

— Tiens ! mon nom fait un certain effet, pensa le Béarnais en retroussant sa moustache.

— Le roi de Navarre ! murmura Henri de Valois derrière son prie-Dieu. Diable d'écervelé ! Tout cela lui jouera quelque méchant tour.

En entendant les paroles de la Torigni, Psyché était devenue pâle comme la mort. Elle eût voulu, pour tout au monde, imposer silence à la jeune femme. Car, sans savoir encore où le roi de France et le duc de Guise se tenaient cachés, elle pressentait qu'ils étaient à deux pas d'elle.

— Le Béarnais !... à Blois !... dit à son tour la marquise de Noirmoutiers, d'un petit ton aigre-doux qui prouvait qu'elle ne s'était pas quittée au mieux avec le roi de Navarre. Cela est-il possible !... Et que doit dire de son absence la sensible Diane d'Audouins, la tendre comtesse de Guiche, en un mot « la belle Corisande ? »

— Aïe ! fit le Béarnais dans son coin. Elle a bien besoin de parler de mes amours devant Psyché ?

— Ce mauvais sujet ! reprit la Torigni. C'était un bonhomme !

A ce mot, le roi de Béarn fit la grimace.

Psyché souffrait d'entendre ainsi parler de celui qu'elle respectait depuis son enfance. Et son regard se porta vers lui comme pour lui demander pardon de n'oser prendre sa défense.

Ce regard n'échappa pas à Henri de Bois-Dauphin, qui murmura en jetant un coup d'œil d'envie au Béarnais :

— Comme elle l'aime !

— Ce cher Béarnais ! reprit la Florentine. Quel air vainqueur, lorsqu'il lançait aux femmes ses œillades assassines ! le nez au vent, le poing sur la hanche, et frisant avec fatuité le bout de sa moustache !

Et tout en imitant la démarche du Béarnais, à la grande liesse de ses compagnes, la Florentine se prit à débiter avec une volubilité vraiment comique toute la kyrielle de jurons qu'affectionnait le prince de Béarn : « Sandis !... cadédis !... mordis !... mordiou !... per-di !... per-diou !... farfandiou !... ventre-saint-gris ! voilà une jolie fillette !... »

— Henriot, demanda le Béarnais à son compagnon d'aventures, que dis-tu du portrait ?

— Frappant, sire, répondit le jeune homme.

— Bien obligé ! dit le roi.

— C'est égal, reprit madame de Noirmoutiers, qu'il prenne garde à lui.

— Pourquoi ? demanda l'assemblée.

Psyché, plus attentive que les autres, écouta la réponse de la marquise, qui poursuivit :

— Parce que la reine-mère ayant appris l'escapade du Béarnais, il y a quatre jours, a juré que s'il avait de nouveau l'audace de rentrer dans le Blésois, il n'en sortirait pas vivant !

— Bonne mère Catherine ! murmura le Béarnais, je la reconnais bien là !... toujours la même à mon égard ! La maladie ne l'a pas changée !

Psyché, au comble de l'effroi, ne put s'empêcher de s'écrier :

— La reine a dit cela ?

Madame de Noirmoutiers, sans même tourner la tête vers la jeune fille :

— Et personne au monde, continua-t-elle, n'oserait lutter contre la volonté de la reine...

— Au péril de ma vie, je l'oserais, moi!... dit Psyché d'une voix ferme et haute. Oui, continua-t-elle avec une expression singulière et en appuyant sur chacun de ses mots, si le roi de Navarre s'était réellement introduit dans cette ville, dans ce château même... et si je venais à l'y surprendre... fussé-je entourée de témoins, je saurais encore le supplier de fuir, et, s'il le fallait, lui en indiquer le moyen.

Tout en parlant, les yeux de la jeune fille s'étaient tournés vers la porte secrète par laquelle le roi et le duc de Guise s'étaient introduits dans l'oratoire. Cette porte conduisait à un passage étroit et obscur communiquant d'un côté avec les appartements du roi, de l'autre avec les jardins bas du château. Le Béarnais et Bois-Dauphin avaient suivi le regard de la jeune fille, et, se glissant sans bruit derrière les piliers, tous deux avaient gagné la porte secrète et cherchaient dans la muraille le ressort qui la faisait ouvrir.

— Mais les personnes présentes, demanda la Rebours d'un ton gouailleur, vous supposez donc, ma mie, qu'elles consentiraient à fermer les yeux?

— Oh! non... non, sans doute!... répondit timidement la jeune fille, mais à ces témoins dangereux je dirais... je dirais...

— Vous diriez, quoi?... achevez donc, ma chère! interrompit la Rebours avec impatience.

Et chacun répéta :

— Achevez donc!

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... s'écria Psyché en prenant subitement un air terrifié. Regardez... là-bas!... là-bas, demoiselles!...

Et elle indiquait le côté de l'oratoire opposé à celui où se trouvaient en ce moment le jeune Béarnais et son compagnon.

— Voyez!... voyez!... continua Psyché avec un effroi que partageait chacune des filles d'honneur, voyez se glisser le long des murailles ce spectre pâle et livide... ce fantôme qui jette sur nous des regards de feu... C'est le Chasseur Noir qui passe!... c'est le damné qui rôde à l'heure de minuit!

Après quelques instants de silencieuse terreur :

— Je ne vois rien! se hasarda à dire la Torigni.

— Ni moi! dit une autre.

— Ni moi! ni moi!... reprit-on en chœur.

— Que disiez-vous donc, ma mie?... fit la Rebours, ce fantôme?...

— Ce fantôme, répéta la jeune fille, il était là, madame; mais, ajouta-t-elle avec un sourire, il n'y est plus!

Tout en parlant, Psyché avait suivi de l'œil les mouvements du Béarnais et de Bois-Dauphin. Ce dernier, faisant jouer le ressort caché dans la muraille, avait facilement ouvert la porte secrète, et les deux huguenots, envoyant de loin un baiser de remercîment à leur gentille protectrice, s'étaient hardiment engagés dans la galerie noire. C'est en voyant la porte se refermer sur le Béarnais que Psyché, qui n'avait pas plus aperçu de spectre que ses compagnes, avait dit avec une telle joie :

— Il y était ! mais il n'y est plus !

Tout entier à la prétendue apparition, le roi marmottait des oraisons sans s'inquiéter de rien autre; il récitait son chapelet si haut et si fort, que Psyché, qui se trouvait près du prie-Dieu, l'entendit sans peine. S'avançant de quelques pas, elle regarda.

— Le roi !... il était encore là ! dit-elle.

Involontairement, elle jeta un coup d'œil autour d'elle, et sous la draperie qui le cachait à moitié, elle aperçut Henri de Lorraine.

— Le duc de Guise ! murmura-t-elle, lui aussi...

L'exclamation de Psyché, si faible qu'elle fût, avait été entendue de madame de Noirmoutiers :

— Le duc de Guise, avez-vous dit ?... interrogea la jalouse marquise en s'avançant vers la jeune fille ; et de quel droit prononcez-vous ce nom ?

Psyché, confuse, interdite, ne savait que dire. Elle balbutia quelques phrases insignifiantes qui avaient tout l'air d'excuses, et dont la marquise fit mine de se contenter.

Naturellement, le nom du duc de Guise, jeté au milieu de la folle assemblée, avait bien vite fait oublier le Chasseur Noir et sa lugubre visite.

— Le duc de Guise !... répéta la Rebours, avez-vous remarqué, mesdames, comme depuis quatre jours il est bien avec Sa Majesté ?

— Oui, sans doute, dit la Fosseuse ; depuis leur fameuse réconciliation, ils ne se quittent pas.

La marquise, que ses soupçons n'avaient pas abandonnée, étouffa à grand'peine un soupir, qui n'échappa pas à la Torigni. Sachant à quoi s'en tenir au sujet des relations du prince lorrain avec madame de Noirmoutiers, la Florentine n'eut garde de manquer cette occasion d'être désagréable à la marquise en lançant quelques petites railleries à l'adresse de M. de Guise.

— Le duc ! dit-elle ; triste et maussade personnage, en vérité ! éternel politique ! ennuyeux à mourir quand il parle de ligue et de ligueurs... et par malheur ne parlant jamais que de cela !... Ah ! ce pauvre prince n'est pas gai à entendre, et l'affreuse balafre qui lui sillonne la face ne le fait pas bien gai à voir !... Je ne sais si je m'abuse, mais le héros de la Saint-Barthélemy doit faire un étrange amoureux !... Je parierais que son cœur est de fer comme son armure !... Moi, d'abord, rien qu'à le regarder, j'ai le frisson. Et vous, marquise ? ajouta la malicieuse fille en se retournant vers madame de Noirmoutiers, qui se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Le duc était furieux. Le roi se pâmait d'aise :

— A vous, mon beau cousin ! dit-il en se penchant vers Henri de Lorraine.

— Au reste, continua la Torigni, qui se trouvait en verve apparemment, si le duc fait trembler, son bon ami Henri III produit l'effet contraire, et c'est hasard de le regarder sans rire.

— Ouais ! pensa le roi, que dit-elle là ?

— A vous, mon cousin ! murmura le duc.

— Tu t'étonnais tout à l'heure, poursuivit la Florentine en s'adressant à la Rebours, de l'amitié aussi subite que merveilleuse de monseigneur de Guise et de Sa Majesté Henri de Valois... quand je t'aurai tout dit, tu t'étonneras bien plus encore.

— Parle ! parle ! s'écria la curieuse assemblée.

— Eh bien, voici ma nouvelle... reprit la jeune femme : d'accord avec Mayenne et le cardinal de Lorraine, ses frères, d'accord avec sa sœur, la duchesse de Montpensier, qui, depuis peu, est arrivée à Blois, monseigneur le duc de Guise veut tout simplement se faire proclamer roi de France aux lieu et place de cet infortuné Valois !

— Roi de France ! répéta l'escadron volant.

Le roi tressaillit à ces paroles, et lança un de ses plus sinistres regards à Henri de Lorraine.

— Votre Majesté, Sire, n'ajoute pas foi, je pense, à ces bavardages de femme ? dit le duc.

— Moi ! répondit le roi, Dieu m'en garde !...

— Enfin ?... questionnèrent les jeunes femmes.

— Enfin, poursuivit la Florentine, dans une séance secrète tenue ce matin même, au point du jour, chez le cardinal de Lorraine, les ligueurs ont offert la couronne de France au duc de Guise !

— Et le roi... le roi, qu'en feraient-ils donc ?...

— Ah ! cela, je l'ignore ! répondit la Florentine.

— Je le sais, moi, répondit madame de Noirmoutiers avec un petit air de triomphe.

Le duc fit un mouvement pour s'élancer vers elle.

— Restez, restez, mon beau cousin, dit le monarque ; leur babil m'amuse, et je le veux ouïr jusqu'au bout !

Madame de Noirmoutiers fit signe à ses compagnes de se rapprocher d'elle, et après un moment de silence, elle reprit à voix basse :

— Ce que les ligueurs feraient du roi ?... demandez-vous... — Un moine !...

— Un moine ! répétèrent les jeunes femmes.

— Oui ! répondit la marquise ; et mademoiselle de Montpensier a dit ce matin aux ligueurs, en leur montrant des petits ciseaux d'or qui pendaient à sa ceinture : « C'est pour faire la couronne monacale à Henri, quand il sera confiné dans un monastère. » Et ces ciseaux, le cardinal de Lorraine les a bénis.

Le roi était livide de rage. Ses dents claquaient à se briser, ses doigts crispés s'enfonçaient furieux dans le chêne du prie-Dieu.

Le duc, devant le danger, avait bien vite repris son audace habituelle. Il se tenait immobile et muet à deux pas de son ennemi, essayant de démentir par sa contenance les terribles paroles de son imprudente amie.

Psyché, elle, était glacée de terreur. Un instant elle avait été sur le point de courir à la marquise et de lui crier : « Le roi est là ! » mais un regard de Henri III l'avait clouée à sa place.

— A moi maintenant de faire ma confidence, dit la Rebours.

Ses compagnes se pressèrent bien vite autour d'elle, et, d'un ton de mystère, elle reprit :

— Si le duc a ses projets, le roi a les siens aussi ! Vous savez qu'il y a quelque temps nous avons vu arriver au château des moines de divers ordres. Le roi les a logés au-dessus de ses appartements, dans un vaste grenier distribué en cellules... Eh bien, ce matin, dans le même temps, je suppose que les ligueurs tenaient séance, Larchant, le capitaine des gardes, a fait sortir secrètement les moines de leurs cellules, et il a installé à leur place les quarante-cinq gardes ordinaires de Sa Majesté... Le roi lui-même est monté auprès d'eux, et il a exigé le serment...

— Silence, malheureuse !... s'écria le roi d'une voix terrible en s'élançant au milieu des filles d'honneur.

— Le roi !... dirent-elles avec épouvante.

— Sortez !... continua Henri III de ce ton impérieux que lui seul savait prendre quand il voulait. Sortez ! répéta-t-il. Eh bien ! monsieur le duc, continua-t-il en se croisant les bras, lorsqu'il fut seul avec le duc de Guise, qu'en dites-vous ?

— Et vous-même, sire ?

— Ah ! vos partisans vous ont offert ma couronne !

— Ah ! vos quarante-cinq gentilshommes ont fait le serment de m'assassiner !

— Renverser du trône le roi de France ! reprit Henri III. Le jeter dans un cloître ! Et votre frère le cardinal a béni les ciseaux !

— Et vos sicaires aiguisent les poignards !

— J'avoue que je ne vous crois pas capable d'une telle lâcheté ! continua le roi.

— Et moi j'avoue, répondit le duc avec insolence, que je ne vous crois pas capable d'un tel courage !

Le duc, en parlant ainsi, s'était croisé les bras et regardait en face le roi de France.

Celui-ci, devant cette provocation, semblait en proie à la plus violente colère ; mais bientôt sa colère tomba, et son regard se baissa devant celui du duc de Guise.

— Mon beau cousin, reprit-il d'un ton doucereux et en s'efforçant de sourire, je l'ai toujours pensé et le veux croire encore, vos ennemis et vos amis aussi peut-être vous calomnient en vous prêtant des desseins qui ne furent jamais les vôtres.

— J'en dirai autant de vous, Sire, pour l'honneur de Votre Majesté.

— Votre main, mon bien-aimé cousin.

— Elle est comme mon cœur, Sire, elle ne tremble pas ! répondit le duc en la lui tendant. Dieu garde Votre Majesté ! dit-il ensuite en s'inclinant devant le roi.

Et d'un pas majestueux, il sortit de l'oratoire.

— Larchant !... dit Henri III au capitaine des gardes qui venait d'entrer, prévenez le colonel Crillon que je l'attends sur l'heure en mon vieux cabinet ! allez !

Quant Larchant se fut éloigné, le roi sortit à son tour en murmurant d'une voix sinistre :

— « Celui qui pressera votre main dans la sienne sera celui qui vous frappera. »

Ces mots retentirent lugubrement sous les arceaux de l'oratoire ; et tous les échos du vieux château les répétèrent. Les girouettes, en grinçant sur leurs tiges rouillées, les redirent aussi, et les corbeaux perchés dans les créneaux les croassèrent à leur tour.

Ces mots parvinrent enfin aux oreilles de celle qui les avait prononcés pour la première fois.

Marsiane veillait dans la chambre de Catherine de Médicis. La vieille reine avait voulu que seule elle demeurât la nuit auprès d'elle.

En entendant ces paroles prophétiques qu'elle essayait en vain d'oublier et qu'un pouvoir surnaturel lui rappelait sans cesse, elle se leva frissonnante.

Devant elle, l'ombre de Nostradamus se dressa pâle et sombre comme la première fois.

Le spectre fit signe à la vieille femme de le suivre... Et Marsiane obéit.

Après avoir traversé d'obscures galeries, de sombres corridors, le spectre s'arrêta devant une porte que fermait à moitié une épaisse tenture.

Une voix qui tremblait de colère parvint jusqu'à Marsiane.

Sur l'ordre du spectre, elle écouta. — Bientôt elle poussa un cri étouffé, et son visage prit une expression d'indicible désespoir.

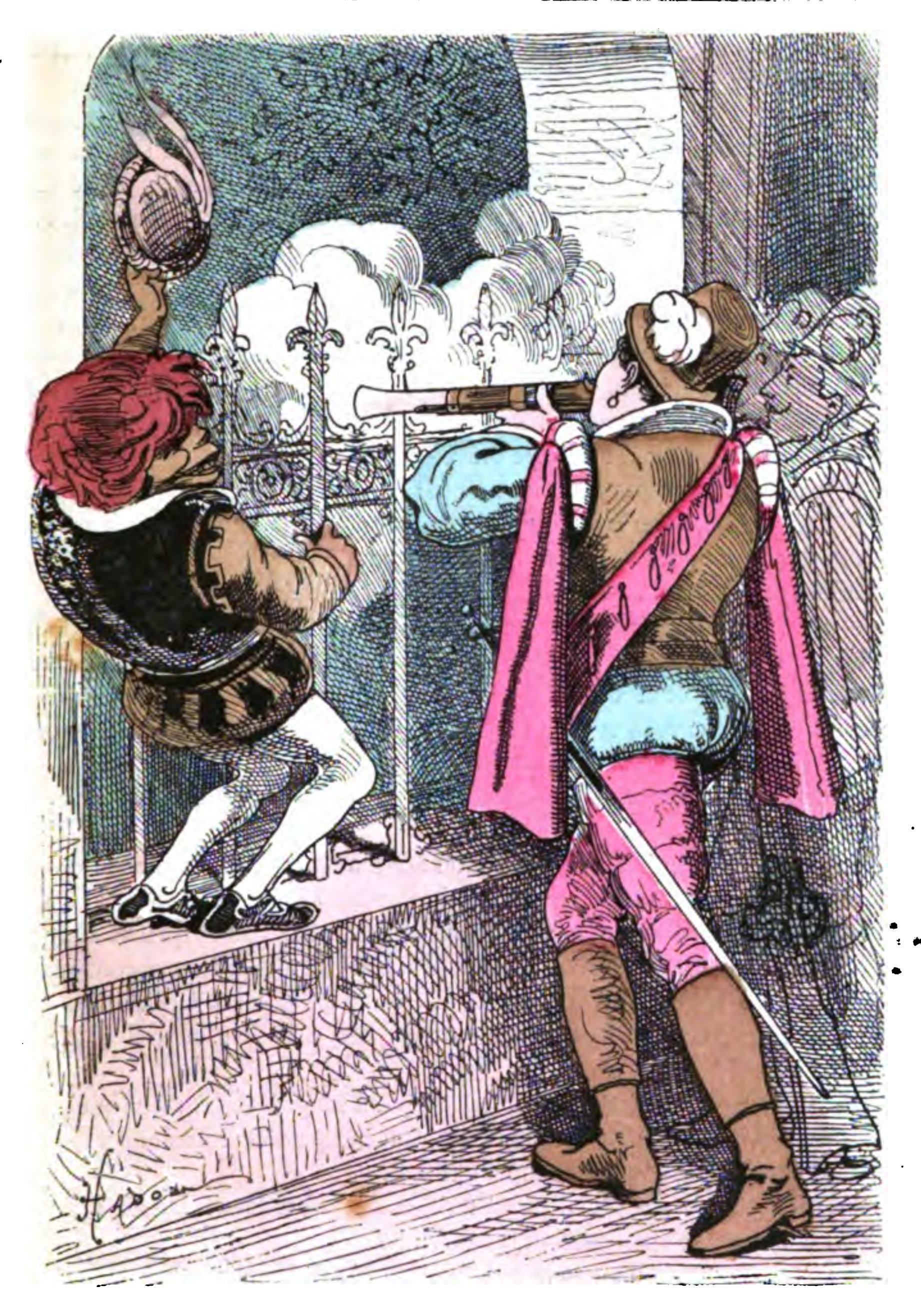
Quelle était donc cette voix qui parlait ?... et que disait-elle ?

CHAPITRE VI

Pour quelle vilaine besogne le roi Henri III avait mandé le brave Crillon en son vieux cabinet.

Quelle était cette voix qui parlait ?... et que disait-elle ?...

C'est par cette double interrogation que nous avons terminé notre dernier chapitre. C'est par une double réponse que nous commencerons celui-ci.



Feu sur lui, vous dis-je, misérables brutes! (Page 256.)

Cette voix était celle de Sa Majesté très-chrétienne Henri de Valois, troisième du nom, roi de France.

Ces paroles qui avaient si fort impressionné la devineresse, c'étaient celles-

ci, adressées par le roi au colonel de son régiment des gardes, à celui que l'on n'appelait alors que le brave Crillon,

— Tu sais, Crillon, disait le roi d'une voix fiévreuse, saccadée, tu sais de quelle façon se comporte envers moi cet insolent duc de Guise !... Tu sais aussi que j'ai tout fait pour le détourner de ses desseins !... J'avais douté jusqu'à ce moment de ses perfidies... cejourd'hui le doute n'est plus permis !... Au lieu de reconnaître mes bienfaits, il est, à l'instant où je te parle, à la veille d'oser entreprendre sur ma couronne... et sur ma vie !... si bien qu'il m'a réduit à cette extrémité qu'il faut que je meure... ou qu'il meure !... Et c'est sur toi, Crillon, continua le roi en saisissant la main du vieux soldat, c'est sur toi, l'ennemi déclaré des Guise, que j'ai compté pour l'accomplissement de ma vengeance !... Il faut qu'il meure et que la mort lui vienne de toi...

— Que dites-vous ?... s'écria le brave officier.

— Je dis que, non pas demain, non pas au point du jour, mais cette nuit, cette nuit même, dans une heure, dans une minute, à l'instant, c'est toi qui dois porter le coup mortel au cœur du Lorrain.

Crillon repoussa loin de lui la main du roi qui étreignait la sienne :

— Sire !... dit-il avec une indignation qu'il ne cherchait même pas à dissimuler, je suis bon serviteur de Votre Majesté !... Qu'elle m'ordonne de me couper la gorge avec le duc de Guise, et je suis prêt à obéir !... mais que je serve, moi, de bourreau et d'assassin ! Arnibieu, sire ! c'est ce qui ne convient ni à un soldat ni à un gentilhomme !

— Mais tu ne comprends donc pas qu'il faut qu'il meure, ce duc !... répliqua le roi avec rage.

— Je comprends, Sire, que vous faites assez mépris de moi pour me croire capable d'une telle infamie ! Je comprends que ce surnom de brave, gagné à la pointe de mon épée sur les champs de bataille, vous voulez qu'il se change en celui de félon et de lâche !... Cherchez ailleurs un meurtrier qui consente à frapper dans l'ombre un homme sans défense... Le colonel Crillon n'assassine pas, Sire, il se bat loyalement, au grand jour, à la face du ciel et de la terre !...

Henri se mordait de fureur les lèvres jusqu'au sang. Il se promena quelques instants en son vieux cabinet, en grommelant des paroles entrecoupées, sans suite. Revenant enfin vers le colonel Crillon :

— C'est bien, monsieur !... dit-il froidement, c'est bien ! agissez à votre gré !... d'autres que vous sauront me servir !...

— Les assassins ne manquent pas, Sire ! je le sais ! répliqua le soldat.

— Laissez-moi, monsieur ! interrompit le roi d'une voix irritée.

Et comme le colonel s'inclinait pour prendre congé de lui :

— Je vous prie seulement de me garder le secret, monsieur ? reprit Henri III.

— Sur mon salut, Sire, répliqua vivement le colonel, ma rapière même ne saura pas ce que le roi de France a osé me proposer.

Henri lui fit signe de s'éloigner, et le vieux soldat, triste et honteux, sortit du cabinet royal.

Au moment même où la porte par laquelle il venait de disparaître se refermait sur lui, la tenture derrière laquelle Marsiane avait tout entendu s'écarta vivement et la vieille femme pénétra dans la chambre.

Le roi ne l'aperçut pas.

— Il faut qu'il meure, pourtant ! disait-il en marchant à grands pas ! Il faut qu'il meure ! répétait-il avec rage.

Marsiane s'était dirigée de son côté. Il se trouva bientôt face à face avec elle.

— Ah ! c'est toi, Marsiane ! s'écria-t-il ; viens... viens me répéter ta prédiction fatale... ta prédiction que j'ai écoutée en raillant et qui ne cesse de me poursuivre !...

— Sire !... par grâce, par pitié, répondit la vieille femme en s'agenouillant devant le roi, oubliez... oubliez ces paroles insensées... oubliez cette prédiction sinistre... j'étais folle !...

— Les cartes ne mentent pas ! répliqua Henri d'une voix sombre. La destinée est immuable !... Le duc de Guise doit périr de ma main... il périra !

— Lui ! le sauveur de mon fils !... gémit la vieille femme. Grâce ! grâce pour lui !... au nom du ciel qui vous voit... au nom de Dieu qui vous écoute.

— Que parles-tu du ciel, sorcière maudite ! s'écria le roi en repoussant loin de lui la devineresse toujours agenouillée. Que parles-tu de Dieu, fille du diable !... Le ciel et Dieu n'ont rien à voir en tout ceci, c'est de l'enfer que je prends conseil !... Et de par lui, ma vengeance s'accomplira !...

— Sire, grâce ! grâce ! sanglota Marsiane en se traînant aux genoux de Henri.

— Mais, misérable folle, tu ne sais donc pas qu'il faut que je l'écrase, cet homme, si je ne veux être écrasé par lui !... Malheur ! malheur à celui des deux qui se laissera devancer par l'autre ! Depuis trop longtemps, cette odieuse maison de Lorraine et m'insulte et me brave ! Je la châtierai dans son chef orgueilleux. Sais-tu ce que j'entendais bourdonner à mes oreilles avant l'arrivée d'Henri de Guise aux états généraux ? « Il y a deux rois en France : celui de Blois et celui de Paris. » — Celui de Paris ! reprit Henri III avec un horrible sourire. Il a pu s'en éloigner, l'imprudent !... il est venu se livrer à ma vengeance, le téméraire !... Par la mort-Dieu ! il ne sortira plus de ce château !

— Horreur !... s'écria Marsiane.

— Justice ! répondit le roi implacable.

— Votre parent, Sire !

— Mon ennemi !... le plus acharné, le plus dangereux de tous... il mourra !

— Ah ! Sire... pitié... pitié !... gémit la vieille femme ; pitié pour son épouse !

— Son épouse !... continua Henri III en ricanant ; grands remerciements

elle me fera sans doute ! Je vengerai mon bien cher Saint-Mégrin, qu'elle aimait et que ton duc a fait assassiner !

— Pitié pour ses enfants ! continua Marsiane.

— Ses enfants !

— Qu'un mot de vous va faire orphelins !... Et ils sont si jeunes encore !...

— Qui prouve alors qu'il soit leur père ? répondit le roi avec son hideux ricanement.

— Sire, épargnez-vous des remords !... pardonnez à Henri de Lorraine, dont tout le sang retomberait un jour sur votre tête !

— Que m'importe ?

— Que vous importe, dites-vous ? mais si la prédiction s'accomplit pour le duc de Guise, ne craignez-vous donc pas qu'elle s'accomplisse aussi pour vous ?

— Pour moi !... pour moi !... répéta le roi en pâlissant.

Pendant quelques secondes, il resta hésitant, indécis.

— Par la mort-Dieu ! s'écria-t-il ensuite en frappant du poing sur la table, que mon sang coule, s'il le faut, le sien coulera d'abord, et je mourrai satisfait !

— Sire, reprit Marsiane en baignant de larmes les mains de Henri III, Sire, essayez de la clémence !

— La clémence !

— C'est plus qu'une vertu pour un roi, continua la vieille femme avec énergie en se relevant, c'est une raison d'État !... Et dans l'intérêt de votre trône, Sire, dans l'intérêt de votre nom et de votre gloire, de tous les droits de la royauté, celui qu'il vous importe le plus de garder et d'exercer sans cesse, c'est celui de faire grâce !

— Mon nom !... ma gloire, répéta le roi avec amertume. Un nom ! je n'en ai pas ! La gloire, je ne l'ai jamais connue !

— Sire ! poursuivit la vieille femme avec une chaleur croissante, Sire, enlevez de votre front la couronne de Henri le Dissolu, vous trouverez sur votre tête la couronne de lauriers du duc d'Anjou. Henri de Valois, prince perdu de vices et de débauches, je ne te parle pas ; vainqueur de Jarnac et de Moncontour, c'est à toi que je m'adresse !.., Réponds-moi !

Cette fois, la devineresse avait touché juste. Le cœur du monarque avait tressailli à ces nobles souvenirs, et des paroles de pardon étaient prêtes à s'échapper de ses lèvres.

En cet instant, une tête hideuse apparut entre les tentures de la porte par laquelle s'était éloigné le colonel Crillon. Cette tête, est-il besoin de le dire, était celle du fils adoptif de Marsiane, de Lupus. Le petit gnome, en sa qualité d'espion, de sbire, de valet de Sa Majesté, avait le droit d'entrer auprès d'elle à toute heure de nuit et de jour.

— Que me veux-tu ?... demanda le roi, en apercevant le hideux personnage.

— Majesté, répondit Lupus en faisant quelques pas vers son maître, deux étrangers se sont introduits cette nuit dans le château par la Tour de Foix !... Le soldat de garde aux créneaux était de complicité avec eux, et je l'ai fait jeter en prison ! Je lui ai moi-même administré cinquante coups de nerf de bœuf ! Au vingtième, il s'est décidé à dire en quel endroit était cachée l'échelle de cordes qui avait servi à ces deux hommes à pénétrer dans le château et qui devait servir à leur évasion. — Voici l'échelle, continua le gnome en la montrant. — Au quarantième coup, il a révélé le nom de l'un des deux aventuriers... Au cinquantième coup, il s'est évanoui comme une femmelette, et il s'obstine à ne pas reprendre connaissance !

— Et que veux-tu de moi ? demanda le roi.

— L'ordre de fusiller ces hommes !

— Sont-ils donc en ton pouvoir ?

— Non ! mais ils y seront bientôt, puisque toute retraite leur est fermée du côté de la tour et que j'ai fait changer la garde de nuit !

— Et ce nom que tu t'es fait livrer, quel est-il ?

— Henri de Bois-Dauphin, le huguenot ! répondit Lupus avec un horrible sourire.

A ce nom, Marsiane tressaillit violemment, et l'expression de son visage changea aussitôt.

— Henri de Bois-Dauphin ! répéta-t-elle d'une voix sourde et menaçante.

Et le roi prononça à son tour le nom qu'il avait entendu pour la première fois la nuit de la prédiction. Cette nuit était trop complétement présente à sa pensée pour qu'il eût pu oublier le jeune étudiant et la haine mortelle que lui avait vouée la sorcière.

Se retournant vers elle :

— Tu parlais de pardon tout à l'heure, lui dit-il : eh bien, celui que tu hais, celui dont le père a fait mourir ton époux et ton fils, cet Henri de Bois-Dauphin dont tu souhaites le trépas, il est ici, dans ce château !... Il ne peut échapper à présent !... Si je te le livrais... si je te faisais maîtresse de son sort... accepterais-tu ?

Marsiane n'était plus la même femme que quelques instants auparavant. Son œil était hagard, insensé, un mouvement convulsif contractait son visage...

Elle ne pensait plus au duc de Guise, à la reconnaissance qu'elle lui avait jurée... Elle ne songeait qu'à sa haine, à sa vengeance.

— Accepterais-tu ? réponds ! répéta le roi.

— J'accepterais ! s'écria Marsiane à moitié folle.

— C'est bien ! murmura le roi, elle aussi, elle trouve la vengeance chose juste et légitime !... C'est bien !

Présentant ensuite à Marsiane une grosse bague sur le chaton de laquelle était gravé son chiffre surmonté d'une couronne royale :

— Prends cet anneau, dit-il à la vieille femme, — devant lui, les prisons peuvent se fermer et s'ouvrir... devant lui, chaque soldat de ma garde s'incline

obéissant et soumis!... Cet anneau, c'est la mort ou la vie! Je te le confie, Marsiane, uses-en à ta guise!... Quelle que soit ta volonté, elle s'accomplira; quels que soient tes ordres, ils s'exécuteront!... Je t'octroye, pour cette nuit, un pouvoir égal au mien! C'est la vengeance que je te donne, Marsiane!...

— Je jure Dieu! Sire, s'écria la sorcière en s'emparant de l'anneau royal, que je saurai en profiter!... Viens! viens, Lupus! ajouta-t-elle en s'élançant hors du cabinet du roi.

— Cette fois, grommela Lupus en suivant la vieille femme, cette fois, c'en est fait de tes amours, Psyché, la tendre Navarroise! En voyant le cadavre de ton favori, tes beaux yeux vont pleurer!... Oh! qu'ils pleurent! qu'ils pleurent! ajouta le gnome avec furie, tes larmes éteindront peut-être l'incendie qui me dévore le cœur!

Le roi les regarda s'éloigner en souriant de son sinistre sourire:

— Et moi aussi, je me vengerai!... murmura-t-il en quittant à son tour son vieux cabinet. Du Halde! dit-il à son valet de chambre qui veillait en l'attendant dans la salle voisine, vous préviendrez M. de Loignac que je le veux entretenir demain matin à mon lever.

Du Halde s'inclina et accompagna son maître jusqu'à l'appartement royal, où la reine s'était retirée depuis longtemps déjà.

CHAPITRE VII

Où les arquebusades et les coups de dague pleuvent dru comme grêle dans les jardins du château.

Les jardins bas, — où conduisait la galerie noire dans laquelle, sur l'indication de Psyché, avaient dû s'engager sans être aperçus Henri de Navarre et son jeune compagnon, — s'étendaient sur l'emplacement de la place du château, de l'église et du bâtiment d'habitation des jésuites. On se rendait aussi du château dans ces jardins par une arcade partant d'un pavillon qui se joignait à l'aile de la renaissance. Des jardins bas, où Catherine de Médicis avait logé les capucins à leur arrivée à Blois, on passait dans une promenade appelée *les Allées*, aboutissant à la forêt et dans laquelle nous avons vu le Béarnais et l'étudiant chevauchant de compagnie avant de pénétrer dans ce maudit château, dont pour l'instant ils souhaitaient grandement pouvoir sortir.

Mais sortir n'était point chose facile, et ce démon de Lupus avait supérieurement pris ses mesures. Toute la garnison du château était sur pied, et toutes les issues étaient gardées.

Les deux huguenots, après avoir longtemps, bien longtemps erré dans l'intermitable souterrain, parvinrent enfin à l'issue donnant sur les jardins bas.

Mais aussitôt qu'ils eurent franchi le seuil de la galerie noire, quelle fut leur rage en voyant sortir de derrière chaque arbre, de derrière chaque buisson, un soldat l'épée au poing ou l'arquebuse sur l'épaule!

— Ventre-saint-gris! mon fils!... s'écria Henri de Navarre, nous sommes pris, archi-pris, et le diable en personne ne saurait nous tirer de ce guêpier-là!

— Le fait est, riposta Bois-Dauphin, qu'il me semble terriblement difficile de venir à bout à nous deux de cette bande armée de pied en cap.

— Sandis! Henriot, s'exclama le roi, ces coquins nous mettent en joue, je pense!...

— Et vous pensez juste, corbœuf! répliqua le jeune homme.

Tout en parlant, le Béarnais et l'étudiant avaient rétrogradé et s'étaient rejetés brusquement dans le passage sombre qu'ils venaient de quitter.

Mais, à peine avaient-ils commencé à opérer cette prudente retraite, que deux ou trois coups d'arquebuse retentirent sourdement sous la voûte. — Ils étaient pris entre deux feux. Les balles sifflaient aux oreilles des deux huguenots et faisaient voler autour d'eux les éclats de la pierre.

— Mille tonnerres du diable! hurla Bois-Dauphin, ces gueux-là vont-ils donc nous massacrer dans l'ombre comme deux bêtes fauves?... Flamberge au vent, Sire! sortons de ce coupe-gorge, regagnons les jardins! Il fait un clair de lune magnifique, et nous pourrons au moins nous faire tuer en connaissance de cause... c'est une consolation.

Le Béarnais avait mis comme Bois-Dauphin l'épée à la main et tous deux, s'élançant d'un bond hors de la galerie noire, tombèrent au beau milieu des soldats apostés par Lupus.

Quelques coups de feu partirent de nouveau, mais, comme dans le souterrain, nos deux aventuriers en furent quittes pour entendre siffler les balles à leurs oreilles.

— Décidément, dit Bois-Dauphin, je crois que vous aviez raison, Sire, et qu'il eût mieux valu décamper plus tôt!

— Bast! riposta le roi, à la guerre comme à la guerre!

— C'est à vous seul que ces gens-là en veulent, Sire, interrompit le jeune homme, l'important est que vous leur échappiez!... Pendant que je vais leur tailler de la besogne, fuyez et jetez-vous dans la forêt. Pour moi, je sortirai toujours d'affaire; et je n'en sortirais pas, que le malheur ne serait pas bien grand!

— Fuir! interrompit le Béarnais; non pas, ami Henriot, non pas, mordiou! nous combattrons côte à côte et nous fuirons tous deux, ou tous deux nous resterons sur la place!

— Vous le voulez, Sire?

— Oui, perdiou! je le veux... et j'en ai le droit... Je suis le roi, que diable!... Et pour l'instant, ajouta le Béarnais en souriant, j'aimerais autant être autre chose! Enfin, on n'est pas parfait. Allons, en avant, Henri, en avant mon fils.

— En avant ! répéta Bois-Dauphin.

Et tous deux, se jetant, l'épée haute, au-devant des soldats, se prirent à frapper d'estoc et de taille, à droite, à gauche et partout à la fois.

Étourdis un instant par cette attaque aussi téméraire qu'inattendue, les gardes de S. M. Henri III se remirent bientôt de leur surprise, et nos deux héros se trouvèrent enveloppés dans un véritable cercle de fer et de flammes. Pas une rapière qui ne fût sortie du fourreau, pas une arquebuse dont la mèche n'étincelât dans l'ombre.

Un instant encore, et c'en était fait du roi huguenot et de son jeune compagnon...

Mais, en ce moment, une demi-douzaine de grands gaillards, armés jusqu'aux dents, débouchèrent par une allée voisine.

Prompts comme la foudre, ils s'élancèrent aux côtés des deux protestants et les protégèrent de leurs corps.

A la tête de ces hommes marchait une espèce de géant de six pieds au moins, que nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute et qui avait nom : « Artaban le Navarrois. »

— Diou bibân !... hurla-t-il à ses hommes, qui n'étaient autres que les soldats calvinistes disséminés parmi les troupes de la garnison. Sauvons-le, camarades, et vive la religion !

— Vive la religion ! répétèrent les calvinistes.

Et s'emparant du roi de Navarre, sans lui donner le temps ou la licence d'opposer la moindre résistance à cet enlèvement inattendu, Artaban et ses hommes, se faisant à coups de dague un passage à travers les soldats stupéfiés, entraînèrent le Béarnais dans les profondeurs des jardins bas et disparurent avec lui à tous les regards.

En voyant l'étonnement profond de ses adversaires, Bois-Dauphin ne put retenir un violent éclat de rire.

— Dieu vous garde, mes maîtres ! s'écria-t-il.

Et s'élançant par la trouée faite par les calvinistes, le jeune homme prit sa course dans la direction de la forêt.

— Feu sur lui !... cria avec rage une voix rauque et sauvage que Bois-Dauphin reconnut aussitôt comme appartenant à ce vilain petit monstre qu'il affectionnait si peu, et qui, de son côté, l'exécrait si cordialement.

C'était Lupus, en effet, qui, attiré par les coups de feu, était accouru, suivi de Marsiane, sur le lieu du combat.

— Feu sur lui, vous dis-je, misérables brutes ! répéta le gnome, ivre de fureur.

Les soldats obéirent ; mais dans leur précipitation, ils visèrent mal ou ne visèrent point. — Si bien que passant au-dessus de la tête du jeune homme, les balles se contentèrent de couper les branches dépouillées qui vinrent s'éparpiller autour de lui ; le reste des projectiles, labourant le sol derrière Bois-Dauphin, couvrirent de terre le bas de ses hautes bottes de buffle gris. — Et ce fut tout.



Tout riait autour d'elle : toits, cheminées et girouettes. (Page 263.)

— Allons ! se dit le jeune huguenot sans interrompre sa course furieuse, il paraît que ce n'est pas encore pour cette fois-ci.

A peine achevait-il ces mots, qu'un dernier coup d'arquebuse retentit derrière lui. Il poussa une exclamation, non pas de douleur, mais de colère, et

fut obligé de s'arrêrer net dans sa fuite. — Une balle venait de lui traverser de part en part les chairs de la jambe, juste au-dessus du genou.

Il essaya de faire quelques pas encore, mais cela lui fut impossible ; pour ne pas tomber, il dut s'appuyer contre un arbre.

— Mille tonnerres du diable ! dit-il en grinçant des dents, j'ai chanté trop tôt victoire... Et ces pandours vont m'achever maintenant sans miséricorde !

— Sans miséricorde ! répondit à quelques pas de lui cette même voix rauque qui avait commandé le feu.

—Lupus ! s'écria Bois-Dauphin.—Ah ! c'est toi, bâtard de singe, qui m'as cassé la jambe !

—C'est moi, répondit Lupus. Je suis bancal, moi, pourquoi ne t'aurais-je pas fait boiteux ?...

— Lâche coquin ! vociféra Bois-Dauphin, qui faisait d'impuissants efforts pour s'élancer sur son ennemi.

Mais le sang coulait avec abondance de sa blessure ; et sa botte, de grise qu'elle était un instant auparavant, était devenue rouge du haut jusqu'au bas.

— Saisissez-vous de cet homme ! cria Lupus aux soldats qui s'étaient empressés de le rejoindre.

Les soldats exécutèrent l'ordre du petit gnome.

En ce moment, Marsiane se dressa près du jeune homme.

Le clair de la lune illuminait son pâle visage, et Bois-Dauphin la reconnut aussitôt.

— Marsiane !... murmura-t-il.

— Oui, Marsiane ! répondit-elle d'une voix sombre, Marsiane, seule maîtresse de ton sort !

— Vous !... interrogea le jeune homme.

— Moi... regarde ! continua la vieille femme en lui mettant sous les yeux l'anneau royal.

— Une bague superbe ! riposta le jeune homme, riant malgré sa blessure, mon compliment, ma chère ennemie !

— Cet anneau, continua Marsiane, c'est le roi qui vient de me le remettre.

— Le roi ! répéta le jeune homme étonné. En effet, poursuivit-il, je reconnais ses initiales... et la couronne de Valois !... Et pourquoi Sa Majesté Très-Chrétienne vous a-t-elle confié ce précieux joyau ?

— Pour que ceux à qui je vais ordonner ton supplice et ta mort m'obéissent comme à lui-même !

— Mon supplice !... ma mort !... interrompit Bois-Dauphin ; fi, ma chère, quelles lugubres paroles osez-vous prononcer là ! Je mettrais ma main au feu, si toutefois ces enragés qui m'étranglent me laissaient la liberté de mes mouvements, je mettrais ma main au feu, dis-je, que vous ne pensez pas un traître mot de ce que vous venez de me dire !... et que bien plutôt vous allez, sans plus tarder, mettre un de ces baumes magiques, dont vous seule possédez le secret, sur l'absurde blessure que votre coquin de Lupus a osé me faire.

— Une blessure ! dit Marsiane avec une émotion étrange.

— Une blessure !... répéta une autre voix qui fit tressaillir le jeune homme jusqu'au fond de l'âme.

Bois-Dauphin porta un regard anxieux du côté où cette voix s'était fait entendre.

— Psyché ! murmura-t-il.

C'était elle, en effet. Comme la sorcière et le gnome, le bruit de l'arquebusade l'avait guidée à travers les jardins jusqu'à l'endroit où le jeune homme avait été atteint par la balle de Lupus.

— Une blessure ! répéta-t-elle avec angoisse en s'élançant vers Bois-Dauphin.

— Oh ! rien, moins que rien, ma gente demoiselle, répondit le jeune homme en souriant, une simple égratignure que cette Marsiane va guérir sur-le-champ !... N'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en se tournant vers la vieille femme.

— Moi !... moi ! balbutia Marsiane indécise.

— Ma mère ! s'écria Lupus, dites donc à cet homme qu'il est fou !

Sans lui répondre, Marsiane tira de son escarcelle un flacon d'or ciselé.

Psyché, devinant sa pensée, poussa un cri de joie, et arrachant aussitôt de dessus ses épaules le voile léger qui les recouvrait, elle le tendit à la sorcière en lui adressant un regard d'ineffable reconnaissance.

La vieille femme prit le voile et versa dessus quelques gouttes de la liqueur contenue dans le flacon d'or.

Peu après, la blessure de Bois-Dauphin se cicatrisait sous l'influence de ce baume bienfaisant, les chairs se rapprochaient et l'hémorragie cessait pour ne plus reparaître.

— Décidément, dit Bois-Dauphin joyeux en faisant quelques pas, vous êtes la science infuse, ma chère ennemie, et sans vous, j'en aurais eu pour la fin de mes jours.

— La fin de tes jours ! maugréa Lupus. Oh ! tu n'aurais pas attendu longtemps, car avant qu'il soit peu, ta dernière heure aura sonné !

— Voyez-vous, l'oiseau de mauvais augure !... s'écria Bois-Dauphin en se mettant à rire.

— Ma mère, poursuivit Lupus en se rapprochant de Marsiane, que tardez-vous encore ?... La pitié a-t-elle donc tant de prise sur vous que vous puissiez hésiter plus longtemps ?...

La vieille femme resta muette.

— Mort de ma vie ! ma mère, reprit le gnome avec un sourire méprisant, que parliez-vous jadis de haine et de vengeance ?... Que parliez-vous de votre époux massacré sous vos yeux, de votre fils assassiné ?... Oh ! lâche cœur, continua-t-il avec une sourde colère, misérable nature !... On lui tue son époux à cette femme... et elle oublie !... On lui égorge son enfant, à cette mère... et elle pardonne !

Marsiane avait écouté frémissante ces paroles de Lupus. Après quelques instants d'une lutte intérieure des plus violentes :

— Qu'on entraîne cet homme à la tour des Oubliettes ! s'écria-t-elle éperdue, il le faut !... je le veux !... je l'ordonne !... Obéissez !

Ce disant, elle montrait l'anneau royal aux soldats, qui, s'inclinant avec respect, s'apprêtèrent à exécuter l'ordre qu'ils venaient de recevoir.

— Enfin !... murmura Lupus triomphant en jetant un regard à la tremblante Psyché.

— Grâce, grâce, madame ! gémissait la jeune fille, qui se traînait aux pieds de la sorcière et lui étreignait les mains avec désespoir.

— Souviens-toi de ton fils ! murmura Lupus à l'oreille de Marsiane qu'il voyait faiblir, souviens-toi !...

La vieille femme fit un violent effort sur elle-même, et, d'une voix haletante, elle s'écria :

— Pas de grâce !

Les soldats firent de nouveau quelques pas vers le château, lorsque derrière eux une voix sonore se fit entendre :

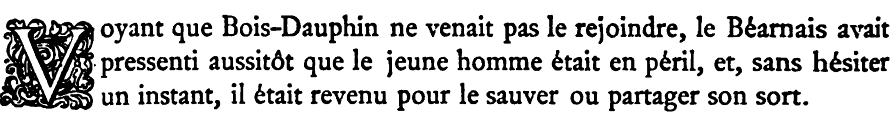
— Arrêtez ! disait la voix.

Chacun se retourna, et l'on aperçut un homme qui, les vêtements en désordre et la tête nue, s'avançait d'un pas précipité.

C'était le roi de Navarre.

CHAPITRE VIII

Où l'anneau royal joue un tout autre rôle que celui sur lequel on comptait.



Voyant que Bois-Dauphin ne venait pas le rejoindre, le Béarnais avait pressenti aussitôt que le jeune homme était en péril, et, sans hésiter un instant, il était revenu pour le sauver ou partager son sort.

Artaban et ses hommes avaient voulu le retenir de force; mais, malgré eux, le roi avait rebroussé chemin.

— Le roi de Navarre ! s'écria Lupus en l'apercevant.

Et chacun répéta surpris :

— Le roi de Navarre !

Psyché poussa un cri de terreur :

— Lui ! lui ! murmura-t-elle en pâlissant. Perdu aussi !

Marsiane, en reconnaissant le Béarnais, avait, comme Psyché, laissé échapper une exclamation d'effroi :

— Le roi de Navarre ! dit-elle. Il est ici !

— Et il aimerait mieux être ailleurs, ventre-saint-gris ! riposta le Béarnais avec cette inaltérable gaieté contre laquelle le danger même de sa situation présente ne pouvait rien.

— Sire, dit Bois-Dauphin d'un ton pénétré, c'est mal à vous d'être revenu !

— As-tu pensé, mon fils, répliqua le roi, que je te laisserais en danger sans essayer au moins de te secourir ?... Mordiou ! messire Henriot, vous avez, à ce que je vois, méchante opinion des rois en général et du roi de Navarre en particulier !

— Mais c'est votre vie que vous jouez en ce moment !

— Mais, ventre-saint-gris, monsieur, vous jouez bien la vôtre ! Ne suis-je pas de force à faire même partie que vous ?

— Au fait, nous la gagnerons peut-être ! répliqua le jeune homme.

Une pensée subite venait de l'illuminer ; il se rappelait l'épisode que, dans la nuit de la prédiction, Marsiane avait rappelé elle-même au Béarnais, et qu'à son tour, ce dernier lui avait raconté.

Se retournant vers Marsiane :

— Je savais bien, ma chère ennemie, s'écria-t-il joyeusement, que non-seulement vous ne me laisseriez pas égorger, mais bien plus, que je vous devrais la liberté ! Eh bien ! je vous dis ici que tout votre courroux va s'évanouir... et que vous ne vous résoudrez pas à me perdre, sinon à cause de moi, du moins à cause de lui !

Ce disant, il désignait le roi de Navarre.

— A cause de lui ! balbutia la vieille femme.

— Vous avez entendu ses paroles, continua le jeune homme. Vous ne pouvez maintenant attenter à la vie de votre ennemi, puisque sans le vouloir je suis le vôtre, sans attenter aux jours de votre bienfaiteur !

— Il dit vrai ! il dit vrai ! murmura la vieille femme.

— Vous ne pouvez venger votre fils, dit à son tour Psyché, en implorant la sorcière, sans être infâme envers celui qui l'a sauvé !

— Pas de honteuse faiblesse, ma mère ! dit Lupus.

— Pas de lâche ingratitude, madame ! dit Psyché.

Pendant ces quelques mots, Bois-Dauphin s'était approché du Béarnais et lui avait appris de quelle puissance était investie la devineresse, grâce à l'anneau royal.

— Allons, un bon mouvement, dit Bois-Dauphin à la vieille femme. Remettez-nous cette bienheureuse bague, qui seule peut faire baisser le pont-levis en notre honneur !

— Cette bague ! à vous ! répéta Marsiane.

— Ou à moi, si vous le préférez !... répliqua vivement le Béarnais en tendant la main. Mais, continua-t-il avec fermeté, pour nous sauver l'un et l'autre !... Et si vous refusiez pour lui, Marsiane, je n'accepterais pas de vous un service que cet ami ne pourrait partager !

La vieille femme était vaincue, et, tout en essayant de se prouver à elle-même qu'elle n'épargnait Bois-Dauphin qu'à cause du roi, peut-être était-elle bien heureuse, en sauvant Henri de Navarre, de sauver Henri de Bois-Dauphin.

— Sire, dit-elle au Béarnais en lui remettant la bague, toute ma vie vous appartient, et ma vengeance, je vous la sacrifie.

— Malédiction ! hurla Lupus.

— Lupus, poursuivit la vieille femme d'une voix impérieuse, obéis à l'anneau royal, et que tes archers les protégent jusqu'au delà des murs du château.

— Moi ! moi !... grommela le gnome.

— Je le veux.

Psyché était rayonnante de joie ; Bois-Dauphin, lui, acceptait cela comme la chose la plus naturelle du monde. Il avait toujours eu la ferme conviction de sortir sain et sauf de ce guêpier où il s'était jeté de gaieté de cœur. Il en sortait, et il se disait en lui-même qu'il ne pouvait en être autrement.

Le Béarnais, un peu moins fataliste que notre jeune héros, se réjouissait, et grandement, de ce dénoûment qu'il n'osait prévoir :

— Ventre-saint-gris ! ma digne amie, dit-il à la vieille femme en lui serrant cordialement la main, vous verrez que je ne suis pas si Gascon que j'en ai l'air et que je vous revaudrai cela un jour ou l'autre !...

Se retournant ensuite vers Psyché :

— Au revoir, ma jolie payse ! lui dit-il.

— Ma belle demoiselle, Dieu vous garde ! dit à son tour Henri de Bois-Dauphin. Ce voile, qui vous appartient, ajouta-t-il avec émotion, en lui montrant le léger tissu placé sur sa blessure et que tachetaient quelques gouttes de sang, ce voile, je vous le rapporterai.

Mais la jeune fille lui répondit, en accompagnant ses paroles d'un indéfinissable sourire :

— Ce voile, je vous donne licence de le garder, messire, en souvenir de moi ! ajouta-t-elle d'une voix si basse, qu'elle n'entendit pas elle-même ses paroles et que Bois-Dauphin fut seul à les recueillir.

— « En souvenir de moi ! » répéta le jeune homme. Sang du Christ ! est-ce donc moi qu'elle aimerait ?

Le Béarnais lui frappa brusquement sur l'épaule et le tira de son extase :

— En route, camarade !

— Je suis aux ordres de Votre Majesté ! répondit vivement Bois-Dauphin. Ma très-chère ennemie, poursuivit-il en s'adressant à Marsiane, longs jours je vous souhaite !

Se retournant ensuite vers Lupus :

— Allons, marche devant, ours mal léché ! et surtout ne joue pas ainsi avec le coutelas qui te pend au côté !... Du reste, ajouta Bois-Dauphin en tirant de son pourpoint un pistolet dont il n'avait pu se servir dans la bagarre, — je te surveille.

— Et moi aussi ! dit le roi en plaçant un second pistolet sous le nez de Lupus. — Voilà, continua le Béarnais en riant, qui doit encore augmenter la puissance de l'anneau royal.

Peu après, le pont-levis du château de Blois s'abaissait, et la garde de nuit, doublée tout exprès par Lupus pour arrêter nos deux aventuriers, s'inclinait

respectueusement sur leur passage, à la vue de ce précieux talisman que leur avait remis la sorcière.

Une fois hors du château, ils respirèrent un peu plus librement et marchèrent droit devant eux. A une centaine de pas du vieux château, ils retrouvèrent le paysan auquel ils avaient confié leurs montures, avant d'escalader la tour du Foix.

Le paysan, transi de froid, battait la semelle le plus philosophiquement du monde, en attendant le retour des deux huguenots.

A leur approche, il répéta le mot d'ordre : « France », — et comme nos deux Henri lui répondirent immédiatement par le mot convenu : « Navarre », le paysan s'empressa de détacher les deux chevaux et de les leur amener.

Une demi-heure après, le roi de Navarre et son jeune compagnon atteignaient l'entrée de la forêt de Blois.

CHAPITRE IX

Où le spectre de Nostradamus apparaît de nouveau.

Après le départ du roi de Navarre et de l'étudiant, le vieux château était redevenu silencieux et sombre, et chacun avait repris le chemin de son gîte respectif : Psyché, heureuse et souriante, avait regagné le dortoir des filles d'honneur, non sans avoir béni du fond du cœur celle qui venait de sauver son Henri bien-aimé et ce roi de Navarre dont la destinée semblait unie à la sienne par un lien mystérieux.

Lupus, écumant de rage, avait regagné l'antichambre du roi, où, chaque nuit, il dormait comme un chien à la porte de son maître.

Marsiane fut la dernière à quitter les vastes cours désertes. Elle était restée presque immobile à sa place. Mille pensées contradictoires s'entre-choquaient dans sa tête brûlante.

— Il m'échappe ! murmura-t-elle... Encore ! toujours !

Et elle ajouta :

— Pourquoi donc, lorsque la rage et la fureur devraient seules me faire bondir le cœur, pourquoi une incompréhensible joie s'est-elle emparée de mon âme ?

Et comme elle achevait ces paroles, elle crut entendre dans les airs un petit rire ironique qui lui répondait.

Peu à peu, le rire devint plus bruyant et plus distinct.

Elle leva les yeux : tout riait autour d'elle : toits, cheminées et girouettes.

Les corbeaux qui voletaient au-dessus des tourelles poussaient, eux aussi, des éclats de rire incroyables.

Le vieux château de Blois tout entier, quittant sa gravité séculaire, jetait aux échos de la forêt voisine un rire colossal, titanique, gigantesque, qui gagna bientôt les vieux chênes eux-mêmes.

Les portes massives tremblèrent sous l'effort de cette rafale diabolique, et les gonds rouillés se prirent à rire.

Les lourdes assises de pierre des salles basses et des galeries souterraines firent leur partie lugubre dans ce concert infernal, monstrueux, fantastique.

Et dirigeant cet étrange vacarme, Marsiane aperçut enfin l'ombre de Nostradamus qui, debout sur les galeries supérieures, se détachait lumineuse sur l'azur du ciel et considérait la sorcière d'un air d'indicible ironie.

Et la voix du spectre, aussi légère que le son des harpes éoliennes que le vent faisait vibrer au faîte du vieux château, descendit jusqu'à la devineresse et lui répéta ces mots qu'elle avait entendus une fois déjà dans la forêt, au carrefour maudit :

— La science que je t'ai léguée ne peut mentir ! Ta prédiction s'accomplira, la destinée des quatre Henri suivra son infaillible route !

Et de nouveau un petit rire sardonique s'échappa des lèvres glacées du spectre ; et les corbeaux, les girouettes, les murailles, qui n'attendaient que ce signal apparemment, recommencèrent de plus belle leur mystérieux vacarme.

— Tu te venges, mon père, murmura Marsiane, de ce que j'ai osé nier l'infaillibilité de ta science. Pardonne-moi... pardonne !... Et dis-moi, chère ombre que j'ai osé maudire, dis-moi par quelle étrange puissance ce jeune homme me domine et se rend maître de mon âme et de mes sympathies, lorsque tout m'ordonne de le haïr, lorsque le sang de mon fils me défend de lui pardonner !... J'ai passé bien des nuits à demander aux cartes magiques l'explication de cet inexplicable mystère, mais toujours elles sont restées muettes. Un étrange soupçon m'est venu plusieurs fois au cœur. Que dis-je ! un soupçon ? une sublime espérance a envahi mon âme. O mon père ! vous qui savez tout aujourd'hui, vous à qui la mort a dessillé les yeux et qui voyez ce qui est à l'immense clarté de l'éternelle lumière, dites-moi, ombre que je vénère, si cette espérance, qui me réjouit l'âme après tant de larmes et de désespoir, n'est pas un nouveau leurre, une nouvelle raillerie du destin ? Mon fils n'est pas mort peut-être, et peut-être un jour me sera-t-il permis de l'embrasser avant de descendre au tombeau ?

L'ombre répondit :

— Peut-être !

— Qu'as-tu dit ! s'écria Marsiane frémissante. Peut-être ! Peut-être ! Oh ! tu ne peux mentir, n'est-ce pas ! Tu ne peux te jouer de celle qui fut le sang de ton sang, la chair de ta chair !... Oh ! parle encore, ombre chère et sacrée !... Achève cette révélation qui me transporte... Mon fils existe !... Oh ! dis... dis un mot, un seul qui puisse me guider vers lui !... fût-il au bout du monde,



Dans une épouvantable tantasmagorie, Catherine voyat se dresser ses innombrables victimes. (Page 267.)

j'irai pieds nus, courbée sous la haire et le cilice ; fût-il au delà des mers, je l'irai retrouver ! Parle ! parle ! ombre protectrice... un mot ! un seul !... un indice, un signe ! et je vole vers lui !

Le spectre resta muet.

— Oh ! par pitié ! par grâce ! implora la vieille femme en joignant les mains, réponds ! réponds !... C'est ma vie que je te demande !... C'est mon bonheur !... C'est mon salut éternel !

— Je ne te puis répondre aujourd'hui ! dit enfin le spectre.

— Et quand me répondras-tu ? demanda Marsiane.

— La nuit qui, comme celle-ci, précédera un meurtre !

— Un meurtre ! s'écria Marsiane.

Et le spectre s'évanouit aux regards de la vieille femme, en répétant son éternelle phrase :

— La destinée doit s'accomplir.

Marsiane poussa un cri, elle venait de se rappeler les desseins du roi et l'assassinat projeté du duc de Guise.

A moitié folle, elle s'élança vers les appartements du roi.

A la porte, Lupus l'arrêta au passage :

— Vous ne pouvez pénétrer, ma mère, dit-il brusquement et d'un ton d'animosité que le départ de Bois-Dauphin expliquait suffisamment.

Du Halde, qui dormait dans un coin, se réveilla en sursaut et vint prêter main-forte à Lupus.

— Le sire de Loignac, dit-il ensuite à Marsiane d'un air de mystère, doit seul se trouver au lever de Sa Majesté.

— Le sire de Loignac ! dit-elle. Oh ! je comprends pourquoi !... Je veux entrer, vous dis-je... j'entrerai !

Lupus et du Halde se placèrent devant la porte et empêchèrent la vieille femme d'aller plus avant.

Mais le bruit était parvenu jusqu'au roi, et, de sa part, Louise de Piolans, première femme de chambre, vint demander la cause de ce tumulte nocturne.

— Dites à Sa Majesté, répondit Marsiane d'une voix ferme et haute, qu'il faut que je la voie à l'instant même, qu'il y va de son honneur... de sa vie !

Louise de Piolans courut à la chambre royale et répéta à Henri III les paroles de la sorcière.

— De ma vie ! s'écria le Valois. Laissez entrer cette femme...

Et Marsiane entra.

— Qu'est-ce donc et que me viens-tu dire à cette heure de nuit ? demanda le roi visiblement inquiet.

— Sire ! dit Marsiane en s'avançant hardiment vers le roi, de votre clémence j'ai imploré, il y a peu d'instants, la vie du duc de Guise, maintenant je l'exige de vous !

— Tu l'exiges !

— Oui, Sire ! continua la vieille femme. J'ai pardonné à mon ennemi et l'ai sauvé de la mort ! Je veux que vous pardonniez au vôtre et le sauviez aussi.

— Tu as pardonné, toi?... questionna le roi avec surprise.

— J'ai pardonné !

— C'est bien! répliqua le monarque. Ce ne sera pas encore aujourd'hui! poursuivit-il rêveur. Allons!... attendons! Du Halde, cria-t-il à son premier valet de chambre, quand M. de Loignac se présentera, vous lui direz que j'ai changé d'idée et n'ai rien à lui dire!...

— Sire, soyez béni ! s'écria Marsiane radieuse. Dès demain, poursuivit-elle en s'éloignant à pas précipités de la chambre du roi, dès demain, je saurai bien forcer le duc à s'éloigner de Blois et fuir la vengeance de Sa Majesté.

La reine, qui s'était réveillée en sursaut à l'entrée de la sorcière, osa demander au roi l'explication de tout ceci; mais le roi se contenta de lui répondre:

— Dormez ! dormez, madame, et ne prenez souci de ce qui se passe en ce château: ce sont affaires qui ne regardent que moi.

La pauvre reine poussa encore un soupir et se tut.

Quant au Valois, il ferma les yeux et se rendormit peu après en murmurant :

— Elle a pardonné, elle!... je dois pardonner aussi, moi!

CHAPITRE X

Où l'enfer commence à se mêler des affaires de Sa Majesté Catherine de Médicis et de son digne fils Henri de Valois.

Les appartements du roi étaient situés au-dessus de ceux de la reine-mère: ils communiquaient avec ces derniers par un escalier dérobé.

En quelques secondes, Marsiane fut au bas de l'escalier: — Peu après, elle entr'ouvrait la porte de chêne sculpté qui fermait la chambre de la Florentine.

La veuve de Henri II était étendue sur sa couche de douleur.

Sa tête et ses bras pendaient en dehors du lit et ses longs cheveux défaits balayaient le plancher.

Dans une épouvantable fantasmagorie, Catherine de Médicis voyait se dresser devant elle ses innombrables victimes.

A son imagination troublée, l'enfer s'ouvrait et vomissait, pour la déchirer, des cohortes de démons hideux. Les huguenots massacrés criaient: « Vengeance ! anathème ! » sur la reine coupable, et de leurs doigts décharnés écartant leurs plaies béantes, ils en faisaient couler des flots de sang, qui,

montant, montant toujours, arrivaient graduellement jusqu'au lit de la reine et menaçaient de l'engloutir.

Des sons rauques, des cris étouffés s'échappaient de sa poitrine haletante; une écume sanglante sortait de ses lèvres.

Marsiane courut vers elle pour l'arracher à ses effroyables visions.

La Florentine ouvrit les yeux, reconnut celle qui, depuis quelques jours, veillait à son chevet; mais son hallucination ne cessa point.

— Marsiane! s'écria la vieille reine en entourant de ses bras le cou de la devineresse. Sauve-moi! sauve-moi!... les flots de sang grossissent toujours et vont m'entraîner! Sauve-moi de ces cohortes furieuses et vengeresses! Entends-tu... entends-tu leurs malédictions et leurs anathèmes? Tiens! vois ces ombres formidables qui surgissent du sein de ces ondes sanglantes!... Tiens! là! là!... reconnais-tu ce vieillard vénérable? c'est l'amiral Coligny. Près de lui, mon fils Charles neuvième se dresse menaçant et terrible. Mon fils empoisonné par ma faute! Grâce! grâce! mon fils! Le poison ne t'était pas destiné! C'était pour lui, pour ce Béarnais maudit que je l'avais préparé!

Le Béarnais!... ah! regarde!... regarde, Marsiane!... vois-tu ce cadavre livide que poussent vers moi ces démons furieux?... Ce cadavre, c'est celui de sa mère, à lui, au Béarnais! de sa mère Jeanne d'Albret, que j'ai fait périr par le poison! Oh! le poison! comme cela tue vite! Partout, partout autour de moi, je reconnais ses marques hideuses!... Que de crimes!... que de crimes!... et comment ai-je pu les commettre tous!.. Mais si je les ai commis, ce n'était pas pour moi... C'était pour eux... pour mes fils! c'était pour ma race que je ne voulais pas voir éteindre!... Ma race! Ciel et terre!... continua la vieille reine en fixant devant elle un regard insensé, ma race! pourquoi, fils d'enfer, me criez-vous que sa dernière heure est proche? Pourquoi me montrez-vous le trône des Valois emporté loin d'ici sur ces vagues sanglantes!... Non! non, cela ne sera pas! Les Valois sont forts encore... Henri est le dernier de mes fils; mais il est jeune, il résistera au torrent qui a entraîné en si peu de temps ses autres frères? Mon fils!... mon fils!... Ah! je veux le voir... à l'instant... à l'instant... je le veux!...

Épuisée par tant d'efforts, la vieille reine retomba sur le lit en gémissant.

— Dites au roi que Sa Majesté Catherine le demande! cria vivement Marsiane à l'une des femmes de chambre de la reine-mère!

Peu après, le roi pénétrait dans la chambre, à moitié vêtu, pâle et grelottant.

— Qu'est-ce donc? et qu'avez-vous, ma mère? s'écria-t-il en s'avançant vers le lit.

La vieille reine le reconnut:

— Henri! mon fils bien-aimé! dit-elle d'une voix entrecoupée, en l'attirant sur sa poitrine, viens! viens près de moi!... On en veut à ta vie, entends-tu... à ta couronne!... Vois... vois... au loin le trône des Valois qui disparaît...

vois le génie de notre race qui secoue avec tristesse ses longues ailes et prend son vol vers les plaines infinies du néant !

Henri III écoutait, anxieux, frissonnant, les paroles de sa mère.

— Malheur ! malheur ! reprit Catherine après un court silence. Le trône de France, près de disparaître dans le gouffre, se relève sous une main puissante et ferme qui n'est pas celle d'un Valois ! Quel est donc ce prince orgueilleux qui pose sur son front la couronne royale ? Quel est-il ? ajouta la reine en essayant de percer les ombres épaisses qui se faisaient à ses yeux.

Henri III, frémissant, répéta à son tour :

— Quel est-il, ma mère ? quel est-il ? répondez !

— Ah ! je le reconnais... je le reconnais !... reprit la mourante. C'est... c'est lui... notre ennemi... l'ennemi de notre race...

— Qui ?... mais achevez donc, ma mère ? hurla le roi.

— C'est... c'est... Henri... de...

Elle ne put achever. Cette crise épouvantable l'avait anéantie, et poussant un cri étranglé, elle tomba sur le lit sans connaissance.

— Henri ! s'écria le roi. Oh ! je savais bien que c'était lui !

Et sans s'inquiéter de la reine mourante, il s'élança hors de la chambre en murmurant avec menace le nom de « Henri de Lorraine, duc de Guise. »

Ce n'était pas ce nom cependant que la vieille reine n'avait pas eu la force de prononcer. Cet Henri que dans son hallucination elle avait vu s'emparant du sceptre des Valois, c'était Henri de Bourbon, prince de Béarn et de Navarre.

CHAPITRE XIII

Ce que faisait le roi Henri III les nuits où il y avait bal au château.

Pendant les scènes que nous venons de dire, le jour était venu graduellement et déjà le château semblait prendre un peu de vie et d'animation...

— Henri de Lorraine ! répétait sourdement le roi de France en gravissant l'escalier secret qui, des appartements de madame Catherine, conduisait à l'étage supérieur. — Henri de Lorraine ! Par la mort-Dieu, mon beau cousin, j'ai été assez faible, par égard pour cette folle de Marsiane, pour retarder l'heure de votre châtiment, mais les visions d'une mourante viennent du ciel, et par celles de la reine Catherine, le ciel m'indique ma conduite.

D'un pas rapide, le roi était arrivé aux dernières marches de l'escalier. Il courut tout droit à la porte de M. de Loignac, premier gentilhomme de sa chambre, et heurta brusquement. Le valet du vieil officier lui vint ouvrir et

manqua tomber à la renverse, tant sa surprise fut violente de voir le roi de si grand matin, venant rendre visite à son gentilhomme.

— Silence! dit le roi impérieusement.

Et, passant devant le laquais, il alla en personne à la recherche du maître.

L'officier gascon était déjà revêtu de son uniforme. Il tenait à être exact au rendez-vous qu'au milieu de la nuit le roi lui avait fait donner par du Halde.

Sa surprise ne fut pas moins grande que celle de son serviteur. Mais en remarquant la pâleur singulière et le tremblement convulsif du roi, il soupçonna presque le but de sa visite matinale. Henri III eut à peine prononcé le nom du duc de Guise, que le sire de Loignac avait deviné ce qu'on attendait de lui. Ce que le roi avait demandé au colonel Crillon, il le demanda à l'officier gascon. Mais ce que le premier avait refusé avec horreur, le second l'accepta avec un lâche empressement.

— C'est bien! dit le roi en s'éloignant. Je vous remercie de votre dévouement, Loignac, et je compte sur vous.

— Dites un mot, Sire! répondit Loignac en tirant son épée, et le Lorrain tombe cejourd'hui, ce matin même, pour ne plus se relever!

— Ce matin!... non! répliqua le roi, il nous faut frapper à coup sûr! Il est puissant, il est fort, ce duc, et nous devons prendre nos précautions pour qu'il ne puisse échapper! Une tentative sur sa vie n'amenant point de résultat serait notre perte! Et la prudence nous doit guider en tout ceci. Patience, mon bien cher gentilhomme! Avant peu, vous recevrez nos dernières instructions. Cette nuit il y a grande fête au château. On célèbre le mariage de Christine de Lorraine avec Ferdinand de Médicis. Livrée aux joyeuses préoccupations du bal, la cour ne songera point à nous et nous laissera prendre en toute liberté nos dernières mesures. A ce soir, monsieur, ajouta Henri en s'éloignant.

Le sire de Loignac s'inclina en répondant :

— A ce soir!

Pendant que le roi décidait ainsi froidement la mort du prince de Lorraine, Marsiane, confiant la reine moribonde aux soins de Miron, premier médecin du roi, allait trouver Henri de Guise en ses appartements, qui, nous l'avons dit déjà, étaient situés dans le château même.

Comme madame de Noirmoutiers, la vieille femme tomba aux genoux du prince et le supplia de fuir.

Mais, pas plus que la marquise, Marsiane n'eut le pouvoir d'obtenir du Lorrain qu'il reculât devant le danger, et la réponse qu'il avait faite à sa noble maîtresse, le duc la fit à la devineresse :

— Le roi n'oserait s'attaquer à moi, dit-il avec arrogance, il est trop lâche pour cela!

— Gardez-vous, prince, gardez-vous! continua la sorcière d'une voix solennelle.

Mais le duc ne lui répondit que par un insultant éclat de rire.

Marsiane était en proie à l'émotion la plus violente : elle eût voulu tout révéler à Henri de Lorraine; mais elle ne le pouvait sans porter une accusation terrible contre Henri de Valois, qu'elle aimait et ne pouvait perdre en dévoilant ses sanguinaires desseins.

La pauvre femme essaya d'émouvoir le duc en lui parlant, à lui aussi, de son épouse qu'il ferait veuve, de ses enfants encore en bas âge et que sa mort rendrait orphelins.

— Ce qui n'a pu toucher le roi, pensait-elle, aura sur lui sans doute un irrésistible pouvoir.

Mais le duc répliqua aussitôt :

— Mon épouse! épargnez-vous, Marsiane, de prononcer devant moi son nom pour m'engager à sauver mes jours! et si vous ignorez pourquoi, interrogez, vous qui savez converser avec les hôtes de la tombe, interrogez le spectre de Saint-Mégrin!... Mes enfants, continua le Lorrain avec une stoïcité que l'on peut admirer, mais qui ne prouvait guère après tout, que son profond égoïsme : — mes enfants!... écoutez-moi, Marsiane. Abandonné dans un âge encore plus tendre, d'un père qu'un coup porté de la main des hérétiques venait de m'enlever; resté avec mon frère en butte à tous les traits des ennemis de ma maison, ai-je cessé, pour cela, de m'élever, de rassembler les débris de la fortune d'un père si grand... ai-je oublié de le venger?... Je remets à Dieu, qui, jusqu'à présent, m'a protégé, le soin de conserver mes enfants; mais je ne les ai pas mis au monde pour qu'ils troublent mes projets. Si la mort m'enlève avant qu'ils aient atteint un âge mûr, qu'ils se fassent eux-mêmes une fortune, comme je me suis fait la mienne, et que par leur conduite, ils se montrent les dignes héritiers de ceux qui leur ont donné le jour.

Marsiane continua longtemps, bien longtemps, ses instances et ses prières, mais le Balafré resta inébranlable dans ses audacieux projets.

La vieille femme prit enfin congé du duc.

En passant près de la fenêtre, elle vit la pluie qui tombait par torrents :

— Regardez, prince, dit-elle d'une voix lugubre, le ciel lui-même pleure les malheurs qui vont advenir!

— Que le ciel pleure, répliqua le duc avec bravade, je ne sourcillerai pas, moi!

Marsiane baissa tristement la tête et s'éloigna lentement.

Dans les longues galeries, le vent qui s'engouffrait lui murmura aux oreilles ce mot terrible qui la glaçait d'effroi :

« La destinée! La destinée! »

Le soir même de ce jour, il y avait, comme l'avait dit Sa Majesté Henri III au sire de Loignac, fête splendide au royal château de Blois.

On célébrait en grande pompe les noces de la belle Christine de Lorraine avec Ferdinand de Médicis.

Le bal était merveilleux de luxe et de magnificence, en même temps qu'admirable d'entrain et de joyeuseté.

Catherine de Médicis se mourait dans la chambre voisine. Mais que leur importait à tous, un sépulcre entr'ouvert, une reine mourante ?

Le pays se débattait dans une convulsion suprême, et cela ne les empêchait pas de danser follement !...

La France agonisait, et cela ne les empêchait pas de rire !

Le roi lui-même dansait sans contrainte et sans gêne.

De sa mère qui râlait, il ne se souciait guère, le digne fils !...

De son royaume qui hurlait et se tordait de désespoir, il s'inquiétait peu, le digne roi.

Le perfide Valois ne songeait qu'à sa haine, à sa vengeance, au meurtre qu'il méditait froidement depuis si longtemps.

Et jamais l'élève bien-aimé de l'astucieuse Catherine n'avait dissimulé sous un plus faux sourire les sombres pensées qui lui étreignaient le cœur. Jamais l'indigne monarque ne s'était montré, pour son cousin de Guise, plus aimable et plus affectueux.

Et le duc avait banni de son cœur tout soupçon, et, plus follement que les autres, il prenait part à la fête.

Si bien que le bal était des plus animés : les rires éclataient sonores et les couples joyeux et souriants tourbillonnaient dans les vastes salles aux lueurs de mille et mille bougies odorantes.

Au milieu de cet enivrement général, le roi se retira, prétextant une indisposition subite, et se rendit sur l'heure en sa chambre, où l'attendaient le maréchal d'Aumont, et les sieurs de Rambouillet et Beauvais de Nangis, qui, un à un, avaient quitté le bal sans être remarqués.

Devant ce petit comité, le roi exposa en quelques mots ses griefs et ses craintes.

— Vous savez tous, messieurs, leur dit-il; les dangers qui doivent inévitablement résulter de l'omnipotence du Balafré, vous les connaissez! Pour me soustraire au péril qui me menace, il n'est qu'un moyen, un seul, la mort du duc.

— La mort ! répétèrent avec une certaine horreur les trois conseillers.

Et d'une commune voix, ils tentèrent de dissuader le roi de ce projet fatal.

Voyant leur hésitation, le Valois manda sur-le-champ Louis d'Argennes et le colonel Alphonse Corse.

Fort de cet appui, le roi conclut de nouveau au meurtre du Lorrain.

— Pourquoi sa mort? interrompit le maréchal d'Aumont. Que Votre Majesté fasse juger le duc de Guise !

— Un jugement ! reprit le roi en haussant les épaules; votre moyen est illusoire, monsieur le maréchal ! Et quelle est donc, je vous prie, la commission chargée d'un tel procès qui oserait prononcer une condamnation contre



Pourquoi tous ces présages de mort? pensa-t-il. (Page 276.)

la puissance qu'il s'agit d'abattre? Je vous l'ai dit, et je vous le répète, il n'est de réussite possible que dans un coup décisif, instantané, et qui puisse jeter la terreur au cœur des partisans du redoutable Lorrain!

Ce parti fut enfin adopté.

On décida en outre qu'on s'assurerait du cardinal de Guise, du prince de Joinville, et des ducs de Nemours et d'Elbeuf, ainsi que du vieux cardinal de Bourbon.

— Afin de frapper sûrement, poursuivit le roi en attirant vers lui ses conseillers, et en leur parlant à voix basse, il faut frapper dans l'ombre. Toute attaque à force ouverte serait, non pas hasardeuse, mais impossible. Les habitants de Blois, intimidés par les nombreux ligueurs que ce duc maudit a traînés ici à sa suite, prévenus contre nous et sans respect pour notre autorité royale, ne nous prêteraient, nous le savons, ni aide, ni secours. Mais, une fois le meurtre consommé, ils auront peur, se tiendront calmes, resteront étrangers aux débats agités en ce château et se contenteront de subir la conséquence des événements !

— Et qui frappera ?... demanda le général d'Aumont ; qui acceptera cette tâche ?

En cet instant, le sieur de Loignac pénétrait dans l'antichambre :

— Moi !... dit-il en s'avançant. J'ai promis au roi le trépas du Lorrain ! Et je tiendrai ma promesse, messieurs, ou j'y perdrai mon nom !

Le jour du meurtre, que Valois appelait le jour de la vengeance, fut fixé au 23 décembre, et chacun rentra dans le bal comme si de rien n'était.

CHAPITRE XII

L'assassinat du duc de Guise.

Les amis du Lorrain, y compris Marsiane et madame de Noirmoutiers, persistaient à lui donner l'éveil sur les périls dont il était environné.

En se mettant à table, il trouvait chaque fois un petit papier roulé qui contenait ces mots : « Gardez-vous ! on en veut à vos jours ! » Cet avis, c'était la devineresse qui le lui donnait ; mais chaque fois le duc écrivait au-dessous de l'avertissement : « On n'oserait ! » et il jetait avec indifférence le papier sous la table.

Comme on était aux approches de Noël, Henri III se livrait à ces austérités, à ces momeries qui contrastaient si étrangement avec ses vices et sa dissolution.

Enfin, le 22 au soir :

— Dès demain, dit le roi, nous voulons nous rendre en pèlerinage à Notre-Dame-de-Cléry.

Puis, jetant un coup d'œil à Loignac, qui ne le quittait pas plus que son ombre, il continua d'un ton de voix singulier :

— Afin d'expédier quelques affaires pressantes et pouvoir nous livrer ensuite, pendant le reste de la semaine, aux devoirs de notre sainte religion, nous désirons tenir conseil avant notre départ !—A six heures du matin, dit-il ensuite en s'adressant aux sieurs d'Aumont, de Rambouillet, de Maintenon, au colonel d'Ornano et à quelques autres personnes et gens de son conseil, à six heures du matin, veuillez vous trouver en notre cabinet !

Les gentilshommes s'inclinèrent et s'éloignèrent.

— Monsieur de Loignac, reprit le roi en faisant signe à l'officier gascon d'approcher, vous direz à nos quarante-cinq gentilshommes ordinaires que nous désirons également les entretenir demain, à notre lever !

Loignac s'inclina comme les autres, et, comme les autres, il sortit afin de transmettre aux Quarante-Cinq l'ordre de Sa Majesté.

Sur les neuf heures du soir, le roi manda Larchant, capitaine des gardes du corps, Larchant, qui devait être le bras du complot, lorsque Loignac en était l'âme.

— Larchant, dit Henri à voix basse, trouvez-vous armé dès sept heures du matin, assisté de vos compagnons, et lorsque monseigneur le duc entrera dans la chambre de mon conseil...

Il s'interrompit quelques secondes, et reprit d'une voix plus basse encore :

— Saisissez-vous de la porte, de telle sorte que qui que ce soit ne puisse entrer, ni sortir, ni passer !

Cela étant commandé, le roi se retira.

Sur les deux heures du soir, il entra dans son cabinet, accompagné seulement du sieur de Termes.

Après avoir conféré avec lui jusqu'à minuit de ses projets :

— De Termes, lui dit-il, allez prendre à présent un peu de repos, et dites à du Halde qu'il ne manque pas de m'éveiller à quatre heures précises ! Quant à vous, mon fils, trouvez-vous ici à pareille heure !

Le roi prit son bougeoir et fut se coucher.

M. de Termes se retira aussi, et, en passant, il fit entendre la volonté du roi à du Halde, qui veillait avec Lupus dans l'antichambre.

Chacun fut ainsi se reposer.[1]

Et pendant ce repos, le duc était près de madame de Noirmoutiers, qui, sur les trois heures, ne laissa s'éloigner son Henri bien-aimé qu'en le suppliant avec des larmes de veiller à sa sûreté.

— N'ayez crainte, chère belle, répondit le Lorrain ; moins que jamais le Valois est à redouter.

Dans la galerie qu'il lui fallait traverser pour regagner ses appartements, une voix triste et sombre lui murmura aux oreilles :

— Gardez-vous, monseigneur, gardez-vous !

Le duc tressaillit et se retourna. C'était Marsiane. La vieille femme, depuis que le spectre lui était apparu et lui avait annoncé la mort prochaine du duc, n'avait pas pris un seul instant de repos. Chaque nuit, elle veillait. Elle s'atten-

dait à tout instant à ce que le crime s'accomplît. Comme toujours, le duc accueillit l'avis de la devineresse en haussant les épaules. Marsiane lui prit la main et le fit se pencher par-dessus la balustrade de la galerie.

— Voyez, monseigneur duc, lui dit-elle, la pluie n'a pas cessé de tomber depuis le premier jour où je vous ai supplié de fuir ! Le ciel pleure ! le ciel pleure ! Gardez-vous ! gardez-vous !

— Cette persistance devient irritante, interrompit le duc avec brusquerie. Tais-toi, éternelle folle ! Que ce soit la dernière fois que tu me tiennes semblable propos !

— La dernière fois ! répéta la sorcière. — Oh ! oui, prince, je jure que ce sera la dernière fois !

La vieille femme prononça ces derniers mots avec un accent si profondément désespéré, si effroyablement lugubre, que le duc, qui s'éloignait d'elle à pas précipités, s'arrêta un instant et se prit à frissonner :

— Il fait grand froid cette nuit ! dit-il, comme s'il eût eu honte de s'avouer à lui-même qu'il avait pu un instant être accessible à la crainte.

Et d'un pas plus rapide, il poursuivit son chemin.

Peu après, il rentrait chez lui.

— Il fait bien froid cette nuit, dit le duc en se mettant au lit, il fait bien froid !

En cet instant, il entendit un corbeau qui croassait lugubrement en voletant près de ses fenêtres.

Puis un chien se prit à pousser dans l'avant-cour du château un hurlement sinistre...

Le duc se jeta dans la ruelle du lit pour ne les pas entendre ; mais dans la boiserie de l'alcôve, un de ces insectes qu'on appelle « horloge de la mort » commença lentement son travail monotone et triste.

Le duc tressaillit.

— Pourquoi tous ces présages de mort ? pensa-t-il.

Surmontant bien vite cette terreur momentanée, il ferma les yeux et s'endormit.

Quatre heures venaient de sonner.

Du Halde s'éveilla, se leva bien vite, et courut heurter à la porte de la reine. Mademoiselle de Piolans, première femme de chambre, vint au bruit et demanda ce que c'était.

— C'est du Halde, répondit le valet de chambre. Dites au roi qu'il est quatre heures.

— Il dort et la reine aussi ! répondit mademoiselle de Piolans.

— Éveillez-le, continua du Halde, il me l'a commandé ; autrement je heurterai si fort que je l'éveillerai bien !

Henri ne dormait pas. Il avait passé la nuit dans de graves inquiétudes. Il s'enquit de ce qu'on faisait à la porte.

— Sire, dit mademoiselle de Piolans, c'est M. du Halde qui dit qu'il est quatre heures.

— Apportez-moi de suite, répondit le roi, mes bottines, ma robe et mon bougeoir.

Il se leva, laissant la reine dans une grande perplexité, et se rendit dans son cabinet, où étaient déjà de Termes et du Halde.

Bientôt Loignac arriva, et apprit au roi que les quarante-cinq gentilhommes étaient réunis dans sa chambre. Le roi s'y rendit aussitôt.

— Messieurs, leur dit-il, vous avez tous éprouvé, quand vous avez voulu, les effets de mes bonnes grâces, ne m'ayant jamais demandé aucune chose dont vous ayez été refusés. Bien souvent, j'ai prévenu vos demandes par mes libéralités, c'est à vous à confesser que vous êtes mes obligés. Mais maintenant je veux être le vôtre dans une occasion urgente, où il y va de mon État et de ma vie! Vous connaissez les insolences et les injures que j'ai reçues du prince de Guise depuis quelques années, lesquelles j'ai souffertes jusqu'à faire douter de ma puissance et de mon courage. Son but principal est de tout bouleverser pour prendre ses avantages dans le trouble. Il tente maintenant un dernier effort sur ma personne pour disposer après de ma couronne et de ma vie. Promettez-moi de m'en venger en le faisant mourir!

— Nous le jurons! s'écrièrent-ils tous ensemble d'une seule voix.

— Sire, je vous le rendrai mort! s'écria l'un d'entre eux, nommé Périac.

— Voyons, messieurs, poursuivit le roi, qui de vous a des poignards?

Il s'en trouva huit. Ceux qui les avaient restèrent dans la chambre et furent chargés de tuer le duc. Loignac et douze de ses compagnons demeurèrent dans le cabinet, où le duc de Guise allait se rendre. Ils devaient le percer de coups d'épée quand il y pénétrerait.

Il était près de huit heures quand le duc de Guise s'éveilla. Il se leva, s'habilla d'un habit de satin gris, et se rendit dans la chambre du conseil.

A peine était-il assis:

— J'ai froid, dit-il, le cœur me fait mal! que l'on fasse du feu!

S'adressant ensuite au sieur de Morfontaine, il lui demanda quelque chose à manger. — On lui apporta des prunes de Brignolles.

Henri III ayant su que le duc était au conseil:

— Allez dire à mon cousin de Guise, dit-il à l'un de ses gentilshommes, qu'il me vienne parler en mon vieux cabinet.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ.

Le duc de Guise se leva, mit son manteau sur le bras gauche, ses gants et son drageoir sur la main du même côté, et se rendit auprès du monarque. Dès qu'il fut entré, la porte se ferma derrière lui.

En entrant, le duc salua ceux qui étaient dans la chambre, lesquels le saluèrent en même temps et le suivirent comme par respect. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il se retourna à moitié pour regarder ceux qui le suivaient.

En ce moment, il fut saisi au bras par le sieur de Montsériac l'aîné, qui le frappa d'un coup de poignard dans le sein gauche en s'écriant:

— Ah! traître, tu en mourras!

Au même instant, le sieur des Affravats se jette à ses jambes, puis le sieur de Semalins lui porte un grand coup d'épée dans les reins.

Lorsque le duc se sentit frappé du poignard de M. de Périac, il s'écria tout haut :

— Miséricorde!

Et bien qu'il eût son épée engagée dans son manteau, et les jambes saisies, il ne laissa pas pourtant, tant sa force était grande, de les entraîner d'un bout de la chambre à l'autre, au pied du lit du roi, où il tomba.

Après que le roi sut que c'était fait, il alla à la porte du cabinet, en haussa la portière, et ayant vu M. de Guise étendu sur la place, il commanda au sieur de Beaulieu de visiter ce qu'il avait sur lui. On trouva autour d'un de ses bras une petite clef, attachée à un chaînon d'or, et dans la pochette de ses chausses il se trouva une petite bourse renfermant douze écus d'or.

Pendant que le sieur de Beaulieu faisait cette recherche, et apercevant encore à ce corps quelque petit mouvement, il lui dit :

— Monsieur, puisqu'il vous reste un peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roi.

— Pardon... à Dieu... dit le malheureux prince d'une voix haletante, j'y consens... je le veux! oui, je lui demande grâce des fautes de ma vie... mais pardon... au roi! jamais!... jamais!... Henri de Lorraine doit mourir comme il a vécu, la tête haute et la fierté au front!... Roi de France!... ajouta-t-il en apercevant Henri III soulevant la portière de la chambre, à mon dernier soupir, je te brave encore. Mais tenez... tenez... continua le mourant dans un effort suprême... regardez!... regardez tous Valois le meurtrier... Il est plus pâle que moi!... Adieu!... je te maudis... et je vais t'attendre!...

En achevant ces mots, le corps demeura raide et se glaça d'un froid subit.

C'en était fait de Henri de Lorraine, duc de Guise.

Une femme à moitié folle de terreur et de désespoir fit au même instant irruption dans la chambre : c'était Marsiane.

Elle tomba en sanglotant près du cadavre du duc et mit la main sur son cœur :

— Mort! s'écria-t-elle. Il est mort!

— Mort! répéta le roi; — et il se décida à s'approcher à son tour du cadavre de sa victime. — Par la mort-Dieu, messieurs, dit-il, il est encore plus grand mort que vivant!... Enfin! continua-t-il avec une joie sinistre, le roi de Paris n'est plus, et je suis seul roi désormais!... Eh bien! Marsiane, ajouta-t-il en se penchant vers la vieille femme toujours agenouillée, ta prédiction s'est accomplie.

— Pour Henri de Lorraine! oui, Sire, répondit la vieille femme.

— Et se levant, elle ajouta :

— Que Dieu protége Henri de Valois!

Sur l'ordre du roi, le corps du duc fut couvert d'un manteau gris, et on mit

dessus une croix de paille. Il demeura environ deux heures dans cet état, puis on le livra au sieur de Richelieu, grand-prévôt, lequel, par le commandement du roi, fit jeter dans la chaux vive le corps tout habillé.

Le roi ne voulait pas que les ligueurs fissent des reliques de ses vêtements ensanglantés.

CHAPITRE XIII

A la fin duquel reparaissent les mendiants de la forêt de Blois.

D'un des balcons du château, Valois vit les cendres du duc jetées à la rivière.

Le vent, qui soufflait avec force, en emporta la plus grande partie dans la direction du château, et le roi en fut tout couvert. Longtemps il fit d'inutiles efforts pour s'en délivrer; mais les cendres s'attachaient à ses vêtements d'une si étrange manière, qu'on eût dit un suaire qui l'enveloppait.

Il ressentit un tressaillement involontaire, et, quittant vivement le balcon, il ordonna à ses pages de lui apporter sur l'heure d'autres vêtements.

En un instant, ses ordres furent exécutés.

— Qu'on ne nous représente jamais ces hardes! dit-il en repoussant du pied les chausses et le pourpoint qu'il venait de quitter. Jamais! vous entendez, messieurs! ou de par la mort-Dieu, je vous en ferais repentir!

Ce disant, il se dirigea vers les appartements de la reine-mère.

Catherine, depuis l'accès épouvantable que nous avons dit, était littéralement entre la vie et la mort. Miron, premier médecin du roi, qui la veillait tout le jour, et Marsiane, qui restait près d'elle chaque nuit, s'attendaient, à toute seconde, à la voir s'éteindre entre leurs bras.

Quand le roi pénétra dans la chambre de la moribonde, celle-ci se trouvait un peu plus calme. Son état n'en était pas moins désespéré, mais sa raison était presque revenue tout entière, et dès qu'elle aperçut son fils, elle ressentit une grande joie, qui, tout d'un coup, lui fit oublier ses souffrances. C'était la première fois que le roi la venait voir depuis la nuit que nous avons racontée: un sourire erra sur les lèvres flétries de cette reine mourante, qui, malgré tous ses crimes, n'en était pas moins pour Henri III la plus tendre des mères.

Elle souleva avec peine son beau bras, dont l'âge et la maladie n'avaient pu changer les formes sculpturales, et tendit à son fils une main que celui-ci saisit machinalement.

La vieille reine le regarda étonnée: elle remarquait la pâleur effroyable qui lui couvrait la face et le tremblement convulsif qui, des pieds à la tête, le faisait frissonner.

— Henri ! mon fils ! dit-elle d'une voix faible, bien faible, mais cependant distincte, que s'est-il donc passé et que viens-tu m'apprendre ?

Le roi lui dit tout.

C'était peut-être la première fois qu'un de ses enfants commettait un crime auquel elle n'eût participé en rien. A compter de cet instant, elle vit que tout était fini pour elle, et que, vivante encore, elle était déjà morte pour tous.

— Voilà, mon fils, un grand coup ! dit-elle avec une amère tristesse, mais en avez-vous prévu les suites ?

— J'ai pourvu à tout, madame, répondit le roi avec un sourire de triomphe.

— C'est bien coupé, reprit la Florentine avec un étrange sourire, un sourire d'envie peut-être, — c'est bien coupé, mais il faut coudre, à présent !... avez-vous pris vos mesures ?

— J'ai pourvu à tout, vous dis-je, ma mère, et la mort du duc de Guise me fait roi désormais.

— Dieu veuille, poursuivit la Florentine en soupirant, que cette mort ne vous rende roi de rien !...

— Roi de rien ! répéta, dans le fond de la chambre, une voix sinistre.

Henri se retourna vivement. Il reconnut Marsiane, qui se tenait immobile et désespérée sur le seuil de la porte.

— Encore cette folle ! murmura-t-il en haussant les épaules.

Puis, se retournant vers sa mère :

— Par la mort-Dieu, madame, dit-il avec humeur, ce n'étaient pas des reproches que je venais chercher auprès de vous !

Et, brusquement, il sortit de la chambre de la reine-mère et remonta chez lui.

Catherine écouta le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier.

— Pas un mot pour moi, dit-elle, pas une caresse !...

Et elle pleura.

— Pleurez ! pleurez, reine ! dit Marsiane en s'avançant à pas lents vers la couche de la mourante. Pleurez ! la France aussi pleurera, et ses larmes seront des larmes de sang !

Treize jours après le meurtre des Guises, le 5 janvier 1589, la reine Catherine expirait au milieu des souffrances les plus horribles, au milieu des terreurs les plus violentes. Dans une effroyable fantasmagorie, elle vit, pour la seconde fois, la couronne des Valois violemment arrachée du front de son fils, et toujours, toujours, dans son délire, l'image de Henri de Navarre lui apparaissait, souriant de son éternel sourire sarcastique et railleur. Et cette couronne, cause de tant d'infamies, de tant de crimes, c'était lui, toujours lui, le Béarnais, qui la posait insolemment sur sa tête.

La veuve de Henri II, qui avait fait tant de bruit pendant sa vie, mourut comme la dernière des femmes de France, dans sa triste chambre de son triste château de Blois.



Le pâle fantôme de Guise assassiné le poursuivait sans repos ni trêve. (Page 282.)

La guerre civile empêcha les dépouilles mortelles de la reine-mère d'être transportées au royal sépulcre de Saint-Denis. On la déposa,—maladroitement embaumée, nous apprend la chronique blésoise, — dans l'église de Saint-

Sauveur, à Blois. Mais bientôt la décomposition du corps ne permit plus de la conserver, il fallut l'enterrer en pleine terre dans l'église.

Catherine de Médicis laissait pour huit cent mille écus de dettes : Henri III, roi de France, vit vendre à l'encan les meubles de sa mère, dont le prix ne put suffire à payer ce qu'elle devait, sans qu'il fût au pouvoir du roi de combler le déficit.

La mort de Catherine, la pénurie dans laquelle il se trouvait, tout enfin se réunit pour accabler le roi. Un autre que lui eût puisé peut-être dans ces revers une audace qui l'eût sauvé; lui courba la tête et s'avoua vaincu.

Indécis, hésitant, il ne savait quoi résoudre. Enfin, chacun lui conseillant de se rapprocher du roi de Navarre, qui continuait à guerroyer en Saintonge, il se décida à prendre ce parti.

L'entrevue des deux rois devait avoir lieu au château de Plessis-lès-Tours. Et vers les derniers jours d'avril, Henri de Valois quitta sa lugubre forteresse blésoise, pour se rendre en la ville de Tours.

Le roi avait hâte d'abandonner le château de Blois.

Les nuits qu'il passait entre ses sombres murailles étaient devenues insoutenables. Le pâle fantôme de Guise assassiné le poursuivait sans repos ni trêve. Éveillé, endormi, Henri le voyait sans cesse en face de lui, fixant sur ses yeux hagards ses deux grands yeux morts.

Un soir, en se mettant au lit, Henri se laissa choir sur le plancher. En se relevant, il vit que sa main était tachée de sang.

C'était à cette même place qu'était tombé le duc de Guise, percé de coups.

Le roi ordonna à ses serviteurs de laver la place. Ils obéirent, mais le sang reparaissait toujours liquide et vermeil, comme s'il venait d'être versé. — Et la tradition blésoise dit que « deux cents ans encore après le crime, l'on put voir, en la chambre royale, la tache de sang telle qu'elle était au premier jour. »

Peu après, le roi s'enfuyait de Blois au grand galop de son cheval.

La nuit commençait à venir et la nature était triste et lugubre.

Malgré lui, Henri de Valois tourna la tête du côté du vieux château où s'était accompli cet épouvantable crime.

Jamais l'antique forteresse n'avait eu l'aspect plus sombre et plus fatal.

Soudain, le roi devint blême comme un mort. Ses cheveux se dressèrent d'épouvante sur sa tête, ses dents claquèrent au point de se briser...

Au-dessus du château, planait l'ange de la justice divine, qui faisait briller son épée flamboyante aux yeux de l'assassin.

Et mille voix fantastiques s'élevant des entrailles de la terre, s'élançant du sein des nuages, faisaient retentir l'air de ces mots terribles :

« Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ? »

Au moment même où le roi quittait le château de Blois, deux personnages de notre connaissance, qui, depuis plusieurs jours, se dirigeaient à pied vers Paris, en arrivaient à leur dernière étape.

L'un était le jeune moine jacobin que vous savez.

L'autre était le petit mendiant maigre et pâle que nous avons déjà vu chez la sorcière.

Tous deux, après la nuit passée chez Marsiane, dont ils avaient quitté la demeure à la suite des quatre Henri, étaient venus à Blois, d'où ils s'étaient éloignés le lendemain même au point du jour.

Le religieux adressait en marchant la parole à son jeune compagnon de route :

— Vous m'avez dit que vous n'étiez pas de cette ville!... dit-il en montrant du doigt au petit bonhomme les portes de Paris, que malgré la nuit on distinguait parfaitement, grâce au clair de lune.

— Non, mon frère! répondit l'enfant.

— Et de quel pays êtes-vous donc?... questionna le moine.

— D'une cité grandement éloignée, mon frère!... répliqua le petit. La ville où je suis né est bâtie tout entière sur une haute montagne, au pied de laquelle coule une belle rivière.

— Et comment appelez-vous cette ville?

— Angoulême!

— Angoulême! répéta le moine. — Pauvre ville martyre! continua-t-il comme se parlant à lui-même... qui fut, il y a vingt ans, la proie des calvinistes!

— Oui!... oui!... interrompit l'enfant avec une exaltation singulière... Dix ans avant ma naissance!... Et mes parents ont été ruinés comme tant d'autres!... et je suis pauvre aujourd'hui!... bien pauvre! et je suis forcé de vivre de la charité publique!... je mendie un morceau de pain qu'on ne m'accorde pas toujours! Mendier!... mendier!... Ah! je n'aime pas mendier!... ajouta l'enfant avec un sentiment de colère.

— Le ciel commande l'humilité, mon enfant! dit le moine. Et ne suis-je pas allé, moi-même, dans le Blésois, pour recueillir les aumônes que les âmes charitables ont bien voulu accorder à mon prieuré!... Et que comptez-vous faire à Paris, mon enfant? continua le moine.

— Las! mon frère, répondit le jeune mendiant, je vais essayer de mettre à profit la petite instruction que m'a donnée ma mère, et tâcher de trouver quelque mince emploi qui me fasse vivre, quelque piètre place qui me donne un morceau de pain!... j'espère obtenir là ce que je ne puis me procurer à Blois.

— Si le sort ne vous vient point en aide, reprit le moine, venez frapper au couvent de la porte Saint-Antoine et faites-moi quérir.

— Quel nom demanderai-je, mon frère? interrogea l'enfant.

— Jacques Clément! — répondit le moine. Et votre nom, à vous, quel est-il?

L'enfant répondit à son tour :

— François Ravaillac.

FIN DU SPECTRE DU CHATEAU DE BLOIS.

LE GNOME

(Suite du Spectre du Château de Blois.)

CHAPITRE PREMIER

Les deux Rois.

Le dernier jour d'avril, l'entrevue des deux rois eut lieu au château de Plessis-lès-Tours.

Le roi de France attendait en se promenant dans le parc l'arrivée de son frère gascon.

Enfin, les acclamations de la foule annoncèrent au Valois la venue du Béarnais.

Il va sans dire que le roi de Navarre avait à ses côtés son fidèle Bois-Dauphin, lequel était devenu en peu de temps, l'un des plus braves et des meilleurs officiers de l'armée calviniste.

La foule qui encombrait le parc empêcha longtemps les deux rois de se joindre.

Enfin, Bourbon se jeta aux pieds de Valois.

Henri III le releva, l'embrassa et l'appela son frère.

De ce moment, calvinistes et royalistes se jurèrent amitié réciproque, alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun.

Les haines s'éteignirent, les rivalités cessèrent, et chacun n'eut plus qu'une pensée au cœur : le salut de la France.

Dans l'été de 1589, les troupes calvinistes couvraient les deux rives de la Loire ; et le Béarnais entrait en maître dans ce château de Blois, qu'il avait quitté en fugitif.

La première pensée du Bourbon, en se retrouvant dans la royale demeure, fut pour Psyché.

Pour Psyché fut aussi la première pensée de Bois-Dauphin.

Mais la jeune fille ne parut pas à leurs yeux. Le jour même de l'assassinat du duc de Guise, elle avait disparu du château de Blois.

Lupus, qui faisait partie de la garnison laissée par le roi de France à Blois, leur apprit, joyeux, cette nouvelle qui devait les attrister.

— Tu mens ! s'écria Bois-Dauphin.

— Demande-lui si je mens, répliqua Lupus en désignant la sorcière, qui se dirigeait de leur côté.

Marsiane, elle aussi, était demeurée au château, et elle s'empressait de venir au-devant du roi de Navarre, et, qui sait? au-devant de Bois-Dauphin peut-être?

— Il ment ! n'est-ce pas ? questionnèrent les deux Henri.

— Il dit vrai ! répondit la vieille femme. Disparue ! enfuie !... Cela devait être... les cartes l'avaient dit !...

Toute la joie de Bois-Dauphin tomba comme par enchantement : une morne tristesse vint lui étreindre le cœur.

— Partie ! partie ! murmura-t-il. Où peut-elle être à présent ? et qui me dit que je la reverrai jamais !

Le roi, comme il est aisé de le supposer, fut moins affecté que Bois-Dauphin de la fuite de la jeune Navarroise. — La politique l'absorbait momentanément tout entier.

Après un court séjour à Blois, il marcha, conjointement avec le roi de France, sur Orléans, s'emparant de toutes les places d'alentour.

De là, les deux rois descendirent dans la Beauce, et tout d'un coup se dirigèrent sur Paris à marches forcées.

Regardant, des hauteurs de Saint-Cloud, la capitale révoltée :

— Paris ! s'écria Henri III ; chef du royaume ! mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la frénésie que tu lui communiques ! Encore quelques jours, et l'on ne verra plus tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été.

Henri III se logea à Saint-Cloud et le Béarnais à Meudon, tenant avec son armée ce qui est depuis Vanves jusqu'au pont de Charenton.

Les Suisses et les Allemands, que le fidèle Sancy avait levés sur son propre crédit, vinrent joindre le roi au camp de Saint-Cloud dans les derniers jours de juillet.

Par cette jonction, et aussi par celle des calvinistes et de la noblesse, qui accourait en foule des quatre coins du royaume, le fils de Catherine, peu de temps auparavant abandonné de tous, se trouvait à la tête d'une armée forte de quarante mille hommes au moins, tous braves soldats, chefs aguerris, abondamment pourvus d'armes et de provisions.

Déjà, l'on prenait les mesures nécessaires pour donner un assaut général, afin d'enlever les faubourgs de deçà la rivière.

Henri de Navarre était merveilleux d'activité et d'audace. Il se trouvait là dans son élément, et n'eût pour rien au monde échangé sa destinée contre toute autre. Il ne laissait pas échapper une seule occasion de donner quelque marque de sa valeur et de sa grande expérience en fait de guerre.

Henri de Bois-Dauphin, désolé au fond de l'âme de la disparition de sa bien-aimée Psyché, ne laissait rien paraître de sa tristesse et cherchait l'oubli

dans ces périls incessants qui l'environnaient et qu'il affrontait vingt fois le jour, aux côtés de son royal maître.

Du matin au soir, aux postes les plus dangereux, on était certain de les apercevoir ensemble, affrontant la mitraille et se jouant avec un admirable sang-froid des balles et des boulets qui leur sifflaient aux oreilles.

Bois-Dauphin, qui se souciait si peu pour lui du péril, était parfois grandement effrayé de celui que courait son roi.

— Au nom du ciel! disait-il alors au Béarnais, cessez de vous exposer ainsi!

— Oui! Sire, au nom du ciel, ne vous exposez plus!... reprit derrière le Béarnais une voix d'une grande douceur et pourtant d'une fermeté étrange, qui fit retourner bien vite le roi gascon et son fidèle officier.

Celui qui venait de parler était un jeune homme, presque un enfant, qui portait avec une grâce sans pareille l'élégant costume des pages de S. M. Henri de Valois.

C'était la première fois que les deux Henri voyaient cet enfant, et cependant, après avoir considéré un instant les traits remarquablement purs de son visage, le roi et Bois-Dauphin se regardèrent d'un air profondément stupéfié et laissèrent échapper en même temps une violente exclamation de surprise.

— Ventre-saint-gris! s'écria Henri de Navarre, regarde! mais regarde donc, Henriot! ce petit bonhomme ressemble à s'y méprendre à une belle de notre connaissance!

— A elle!... à elle, n'est-ce pas? interrompit Bois-Dauphin, en proie à une émotion profonde qu'il avait grand'peine à contenir. A Psyché!

— A Psyché! tu l'as dit... reprit le Béarnais, mais c'est-à-dire, Henriot, que c'est elle en personne! Quelle énigme est-ce là?

— Une énigme bien facile à expliquer, Sire, répondit le page: Je suis le frère de celle dont vous venez de prononcer le nom!

— Le frère de Psyché! s'écrièrent d'une commune voix les deux Henri.

— Né le même jour qu'elle, mes traits sont les siens, et souvent même on a dit que ma voix était la sienne.

— Ta voix! dit le Béarnais en prenant la main du petit page, — une main fort délicate, ma foi! et d'une singulière blancheur, — ta voix! mais, en effet, c'est la sienne! celle de ta sœur... de la gentille Psyché!... Oh! parle... parle encore, mon fils, c'est elle que je croirai entendre. Et, sur l'honneur, jamais voix féminine n'eut sur moi plus d'empire que la sienne.

— De l'empire sur vous, son seigneur et maître? riposta le jeune homme. Telle n'était pas... telle ne sera jamais la pensée de ma sœur! Lorsque, après la mort de monseigneur Henri de Guise, elle a eu fui le château de Blois pour retourner à jamais à Nérac, la nouvelle de votre union avec le roi de France parvint bien vite jusqu'en notre pays navarrois... « Benjamin », me dit-elle... je me nomme Benjamin, dit le jeune homme en changeant de ton.

— Un très-joli nom ! riposta le Béarnais ; mais poursuis... poursuis.

L'enfant obéit :

— « Benjamin, me dit ma sœur, toi aussi tu prendras les armes, toi aussi tu marcheras sous les drapeaux fleurdelisés de la maison de Bourbon... tu combattras aux côtés de notre prince bien-aimé Henri de Navarre, tu t'exposeras aux mêmes dangers que lui, et, s'il le faut, tu mourras pour le défendre. »

— Elle a dit cela, la chère fille ! s'écria le Béarnais transporté.

La présence du petit page et ces paroles de Psyché lui avaient subitement remis au cœur son amour d'autrefois.

Par un contraste que l'on comprend, Bois-Dauphin devenait triste et chagrin et son front s'assombrissait graduellement.

— C'est à lui... à lui seul qu'elle pensait ! murmurait-il. Pour lui tous ses souvenirs ! Pour moi pas une parole... pas un mot !... En me donnant son voile, n'était-ce donc de sa part qu'une amère ironie ?

Le Béarnais, le visage radieux, interrompit joyeusement les lugubres rêveries de Bois-Dauphin :

— Henriot, mon cher fils, s'écria-t-il, comprends-tu mon ivresse !... Psyché pense à moi... Psyché, de loin, veut veiller sur ton roi, et comme ange gardien, c'est son vivant portrait qu'elle m'adresse...

Bois-Dauphin essaya de balbutier quelques mots ; mais sa voix s'étranglait dans sa gorge et il ne put prononcer une parole distincte. Le Béarnais n'y prit pas garde : retournant bien vite auprès de Benjamin :

— Tu t'exposeras aux mêmes dangers que moi, as-tu dit ; tu viens ici pour risquer ta vie, cher enfant. Ventre-saint-gris ! je m'y oppose ! et tu retourneras sain et sauf, nous retournerons ensemble dans notre beau pays du Béarn, dans notre chère ville de Nérac, auprès de ta sœur ! Eh ! perdiou, poursuivit le roi avec une volubilité toute méridionale, Bois-Dauphin aussi viendra avec nous. Pas vrai, Henriot, pas vrai, mon fils ?

Bois-Dauphin voulut répondre ; mais, pas plus que la première fois, il ne put y parvenir.

Pendant les derniers mots du Béarnais, les tambours avaient battu aux champs, annonçant l'arrivée au camp de S. M. Henri de Valois, roi de France.

Depuis le meurtre des Guises, c'est-à-dire depuis sept mois à peine, Henri III semblait vieilli de dix ans. Ses cheveux étaient presque blancs et sa barbe toute grise. Son front était maintenant sillonné de rides profondes, et ses yeux, qu'une fièvre dévorante faisait seule briller, étaient entourés d'un large cercle de bistre.

Dans les premiers mois qui avaient suivi son départ de Blois, une surexcitation violente, conséquence naturelle de sa situation politique, avait soutenu le débile monarque et lui avait redonné un semblant de force et d'énergie... mais, peu à peu, Henri était redevenu ce qu'il était, que dis-je, ce qu'il était ? pis encore.

Ses visions du château de Blois, dont il s'était cru délivré, l'avaient assailli de nouveau, plus terribles cent fois, plus menaçantes.

Plus de repos pour lui, plus de sommeil. Des nuits horribles, toutes pleines de spectres et de fantômes, de malédictions et d'anathèmes.

La terreur le tenait éternellement éveillé, il n'osait même plus quitter ses vêtements pour dormir. Tout habillé, il se jetait sur sa couche, et le plus souvent il s'étendait dans un fauteuil pour essayer de ramener à lui ce sommeil qui s'enfuyait impitoyablement.

A peine fermait-il la paupière, qu'une voix sépulcrale le réveillait en sursaut. Épouvanté, il rouvrait les yeux... Horreur! devant lui se tenait droit, immobile, terrible, Henri de Lorraine, pâle, froid et mort.

Écartant son pourpoint, le spectre mettait à nu sa poitrine et touchait de son doigt glacé chacune de ses cicatrices.

. . . .

Henri III, morne, lugubre et le front courbé vers la terre, s'était avancé lentement vers son frère de Navarre.

— Henri, lui dit-il, il faut que je vous parle.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, s'empressa de dire le Béarnais. Mais avant de quitter cette place, continua-t-il, daignez, Sire, jeter les yeux sur ce gentil garçon nouvellement enrôlé dans les pages de Votre Majesté.

Ce disant, il désignait au roi Benjamin, qui baissait les yeux et rougissait comme une jeune fille.

Le roi leva sur le page son œil terne et froid.

— Cet enfant! dit-il en cherchant dans sa mémoire.

— Ne lui trouvez-vous pas, Sire, une inconcevable ressemblance avec certaine demoiselle d'honneur de madame Catherine, qui ne vous était pas tout à fait indifférente?

— Une demoiselle d'honneur de notre mère! répéta le roi.

— Eh! sans doute, riposta le Béarnais, Psyché, la belle Navarroise, la fille adoptive de Marsiane la sorcière.

— Psyché! dit encore le roi... Psyché! reprit-il en pressant son front entre ses doigts jaunis. Je ne sais ce que vous voulez dire, mon frère, et cette Psyché dont vous parlez, je ne l'ai jamais connue.

Henri III ne se souvenait de rien. De rien, excepté des massacres de Blois, que le spectre ensanglanté de sa première victime venait lui rappeler chaque nuit.

S'appuyant sur le bras du Béarnais, il s'éloigna lentement avec lui, et Bois-Dauphin resta seul en compagnie du petit page.

———



Je viens remplir ma promesse, dit le fantôme. Je viens te rendre ton fils. (Page 293.)

CHAPITRE II

Des bonnes choses que dit le page du roi de France à l'officier du roi de Navarre.

Pendant quelques instants, Bois-Dauphin, sans dire un mot, resta en contemplation devant le petit page. — Celui-ci, souriant d'un malicieux sourire, le considérait du coin de l'œil.

— Comme vous me regardez, mon officier! finit-il par dire en faisant quelques pas vers le jeune homme.

— C'est vrai ! répondit Bois-Dauphin, je ne suis pas maître de mon émotion.

— Ah ! vous êtes ému ! fit le page d'un petit ton gouailleur.

— Que je meure là si, rien qu'en te regardant, je ne suis pas troublé jusqu'au fond de l'âme.

— Grand merci, mon officier ! riposta le gentil enfant. — Non, pour moi, reprit-il bien vite, mais pour elle, pour ma sœur... car je suppose que c'est à elle seule que votre émotion s'adresse.

— Sa sœur ! sa sœur ! murmura le jeune homme. — Oh ! cette voix... ces yeux !

— Je n'entends pas ! interrompit le page. A quoi songez-vous, mon officier?

— A vous !... répondit Bois-Dauphin avec entraînement.

Benjamin partit d'un éclat de rire.

— Non !... non ! poursuivit l'ex-étudiant. — Je veux dire à elle... à Psyché.

— A Psyché ! répéta le page. Je m'en doutais et je vois que j'aurai toujours à vous remercier pour elle.

— Écoutez, Psyché... s'écria le jeune homme que la voix du petit page semblait ravir en extase. Écoute, Benjamin, reprit-il ensuite, en entendant l'enfant partir d'un nouvel éclat de rire. Un roi vient de te parler de ta sœur, de l'amour qu'elle lui avait inspiré, que dirais-tu si je t'avouais que moi, pauvre officier de fortune, je suis le rival de Henri de Navarre et que j'aime Psyché, que je l'aime à en perdre la raison ?

Le page se détourna pour dissimuler la subite rougeur de son front.

— Je savais votre amour ! dit-il, sans oser regarder en face le jeune officier, je le savais et depuis longtemps.

— Depuis longtemps ! répéta Bois-Dauphin surpris.

— Ma sœur me l'a dit ! répondit le page.

— Elle a deviné ! s'écria Henri avec transport.

— Une femme y voit plus clair en ces questions-là que nous autres hommes, reprit l'enfant.

— Enfin, poursuivit Bois-Dauphin, puisque par elle tu as appris qu'elle avait compris ma tendresse, tu dois savoir, à ce sujet, toute la pensée de ta sœur ; je t'en prie, je t'en supplie, cher enfant, continua le jeune homme avec instance, n'hésite pas à me dire tout, dût ta révélation m'enlever mon dernier espoir. La vérité ! au nom du ciel ! la vérité !

— Vous me demandez là, mon officier, une explication bien délicate, riposta le petit page, mais, bast ! entre garçons ! Psyché, continua-t-il, m'a dit à mon départ : « Tu vas être toujours auprès de lui... »

— De lui ? répéta Bois-Dauphin.

— Oui ! c'était de vous cette fois... de vous, mon officier, que me parlait ma sœur. « Ne le quitte pas... ajouta-t-elle, ne le quitte jamais, mon frère,

veille sur lui, sois son bon génie, et défends-le contre le danger, contre tous les dangers. »

Bois-Dauphin avait écouté avec transport les paroles de l'enfant; mais peu à peu son front se rembrunit et tristement il murmura :

— Ne t'a-t-elle pas dit d'en faire autant pour le service du roi de Navarre?

— A peu près! répondit Benjamin, mais avec une nuance différente : « Contre tous les dangers. » Cela veut dire que pour vous, continua le page en baissant les yeux, elle en redoutait quelques-uns d'une nature toute particulière.

Bois-Dauphin jeta un regard étonné sur l'enfant, qui poursuivit :

— « Ce n'est pas tout de le défendre, a-t-elle ajouté; moi aussi, pauvre femme, défends-moi, mon frère, défends-moi contre lui, même contre mes rivales, si je devais jamais en avoir. Prêt à m'oublier, qu'il te trouve sans cesse entre ces femmes et lui, pour me garder son cœur. »

Bois-Dauphin était cette fois dans le ravissement le plus complet :

— Aimé! je suis aimé! s'écria-t-il.

— Ma sœur ne vous eût jamais fait cet aveu! interrompit Benjamin en souriant, mais entre garçons!...

— Oh! cher petit page! reprit l'officier avec transport, doux messager de bonheur, il faut que je t'embrasse.

Le page fit un brusque mouvement de retraite :

— M'embrasser! par exemple! dit-il d'une voix effrayée. — Au fait, reprit-il en se rapprochant, entre garçons!

— Mon ami! mon frère! s'écria Bois-Dauphin en pressant la frêle créature entre ses robustes bras.

Heureusement pour le petit page, un officier du roi de Navarre vint mander Bois-Dauphin de la part de son maître, et le jeune Hercule dut mettre un terme à ses étreintes trop amicales.

— Au revoir! au revoir! cher enfant!... dit-il à voix basse, nous reparlerons d'elle, n'est-ce pas, souvent, bien souvent!

— Tant que vous voudrez, mon officier! répondit le petit page.

Et le cœur plein d'une joie immense, plus heureux mille fois que tous les rois de la terre, Bois-Dauphin s'éloigna de même que l'officier qui l'était venu quérir au nom du roi de Navarre.

Le petit page suivit longtemps le jeune homme du regard :

— Oh! oui! dit-il ensuite d'une voix profondément émue, oui, Psyché t'aime, bon et loyal cœur, âme noble et vraie, et je te le jure, Psyché n'aimera jamais que toi!

CHAPITRE III

Quelle fut la vision de Marsiane la sorcière en la nuit du 31 juillet 1589.

La nuit était venue, et le camp tout entier, à part les soldats de garde, était plongé dans le sommeil. Le roi Henri III avait abandonné la maison appartenant à la famille de Gondi, qu'il habitait ordinairement depuis son arrivée à Saint-Cloud, et, contre son habitude, il avait voulu passer la nuit au camp.

Devant la tente royale, on ne voyait ni gardes ni sentinelles. Une seule femme veillait : c'était Marsiane.

Depuis l'assassinat du duc de Guise, depuis la mort de Catherine de Médicis, la devineresse avait maintes fois interrogé les astres, et toujours les astres lui avaient désigné Henri III comme devant être la deuxième victime. Aussi ne quittait-elle plus d'une minute, d'une seconde, ce misérable roi dont elle avait prédit la mort, et dont les crimes n'avaient pu lui faire oublier la reconnaissance qu'elle lui devait et le dévouement qu'elle lui avait juré. Elle espérait, — du moins elle essayait de se le persuader, — conjurer par son éternelle présence le sort fatal qui menaçait le dernier fils de Henri II.

Tout en écoutant machinalement le cri monotone des sentinelles, qui seul troublait de temps à autre l'harmonieux silence de cette belle nuit d'été, Marsiane se rappelait et le meurtre du prince de Lorraine et la nuit qui avait précédé cet effroyable drame... Elle songeait à cette fantastique apparition évoquée par elle dans le carrefour maudit de la forêt de Blois, et répétait involontairement les dernières paroles que le spectre lui avait laissées pour adieu : « Ton fils n'est pas mort peut-être, lui avait dit le spectre, et peut-être un jour te sera-t-il permis de l'embrasser. La nuit qui, comme celle-ci, précédera un meurtre, avait ajouté le fantôme, je te dirai si ton fils existe et à quel signe tu le reconnaîtras. »

Et Marsiane frémissait de joie et de terreur en se rappelant cette promesse : de joie, car retrouver son fils était pour elle la plus grande des félicités; de terreur, car le trépas de son bienfaiteur ne devait être que l'effroyable conséquence de cet immense bonheur.

Si bien que la pauvre mère était arrivée à redouter cet instant, que pendant si longtemps elle avait convoité.

A ces tristes souvenirs, ses larmes se prirent à couler, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

Pendant qu'elle pleurait, elle sentit comme une main de glace qui se posait sur son épaule. Elle leva les yeux et poussa un cri : le spectre de Nostradamus était à ses côtés.

— Toi!... toi! ici!... bulbutia-t-elle éperdue. Va-t'en!... va-t'en! c'est la mort que tu traînes à ta suite. Je la vois qui grimace à tes côtés! Va-t'en!

— Je viens remplir ma promesse, dit le fantôme. Je viens te rendre ton fils.

Marsiane poussa un cri et tomba agenouillée.

— Vivant! vivant! dit-elle. — Ah! Seigneur, mon Dieu, tu es clément, tu es miséricordieux, et je te bénis! — Où est-il?... où est-il?... continua-t-elle en se relevant à moitié folle.

— Il est ici! dit le spectre.

— Ici!... répéta la devineresse, dans le camp?

L'ombre fit un signe affirmatif.

— Près de moi! poursuivit Marsiane. Et mon cœur ne l'a pas deviné! Oh! quel est-il? A quel indice puis-je le reconnaître? Parle! parle!

L'ombre répondit ce seul mot:

— La Vierge d'ivoire!

— La Vierge d'ivoire! s'écria Marsiane radieuse; quoi! cette sainte image que j'ai placée sur son cœur à sa naissance! Ah! c'est devant cette relique sacrée que s'est arrêté sans doute le poignard de l'assassin!

De nouveau, le spectre fit un signe affirmatif, et la vieille femme adressa mentalement une pieuse prière à la Vierge Marie. La joie de la pauvre mère était insensée, incommensurable. Elle riait et pleurait tout à la fois. Soudain sa joie s'évanouit, son visage devint lugubre, et son front se couvrit d'une horrible pâleur. La présence du spectre lui annonçait la mort du roi. Maintenant seulement elle s'en souvenait.

— Écoute, Marsiane, dit le fantôme, de toi seule dépend la destinée du deuxième Henri, de la deuxième victime.

— De moi!

— Renonce, continua le spectre, renonce à connaître ton fils, et ce meurtre ne s'accomplira pas.

— Renoncer à voir mon fils! gémit Marsiane. Oh! tu te railles de moi, spectre impitoyable. Demande-moi mon sang, ma vie, mon salut éternel, mais ne demande pas à une mère de renoncer à connaître son enfant!

— Tu dictes l'arrêt! murmura le fantôme.

— Non, non! Reste, reste encore! s'écria la sorcière en s'accrochant à son linceul.

— Renonce! dit le spectre impassible.

— Mon fils! mon fils! sanglota la vieille femme, entends-tu ce qu'on exige de moi?... Au moment de te presser dans mes bras, de couvrir ton front de mes ardents baisers, on veut que je te dise un éternel adieu; on veut m'arracher à tout jamais ce bonheur qu'on m'a fait entrevoir. Destin barbare!... qui me jette une joie au cœur pour m'en faire une torture de plus... Ah! je suis maudite!

Et, frémissante, elle tomba sur le sol. Le spectre se pencha vers elle:

— Renonces-tu à ton fils? murmura-t-il à son oreille.

Marsiane se releva d'un bond, comme une lionne à qui l'on veut ravir ses petits :

— Renoncer à mon fils! hurla-t-elle, non! Il est à moi! Je le garde!

— Adieu donc, dit le spectre.

Marsiane sembla revenir à elle :

— Arrête! arrête! s'écria-t-elle...

Mais le spectre n'était plus là.

CHAPITRE IV

Où le lecteur retrouve sous l'uniforme d'un officier du roi de France le petit gnôme bancal borgne et bossu qui a nom Lupus.

Comme à la première apparition du spectre dans la forêt de Blois, Lupus avait entendu, caché derrière la tente royale, les étranges et incohérentes paroles de la sorcière. Quant aux quelques mots prononcés par le spectre, pas plus que la première fois, ils n'avaient pu venir jusqu'à son oreille; mais les phrases bizarres prononcées par Marsiane avaient suffi pour lui révéler tout au long ce dont il s'agissait.

Depuis l'union des deux rois, Lupus était devenu officier de S. M. Henri de Valois, de même que Bois-Dauphin était devenu officier de S. M. Henri de Navarre. Le petit monstre vivait donc pour ainsi dire côte à côte avec l'ex-étudiant, son intime ennemi. L'espionnant sans cesse, dans l'espoir de lui nuire, la Vierge d'ivoire n'avait pu être longtemps un mystère pour lui. Aussi, en apprenant que cette relique était le seul indice qui pût rendre à Marsiane ce fils qu'elle pleurait depuis tant d'années, un projet infernal, lui traversa l'esprit.

Un affreux sourire vint errer sur ses lèvres, et, l'œil étincelant, il quitta les abords de la tente du roi et se dirigea du côté de la sienne, laquelle se trouvait dans la partie la plus déserte du camp.

Là, il prit dans un coin une fiole de vin d'Espagne qu'il avait soin de tenir toujours pleine. Tirant ensuite de son escarcelle un petit flacon de métal :

— Mort de ma vie, dit-il; c'est Satan lui-même qui m'a inspiré hier, quand j'ai soustrait à cette folle de Marsiane ce poison préparé de sa main!

Tout en parlant, le petit monstre versait dans le vin tout le contenu du flacon. Au moment où la dernière goutte rougissait d'un petit nuage de sang la liqueur dorée, les tambours battirent de vingt côtés à la fois, annonçant le jour. Cinq minutes après, l'armée alliée était sur pied, et un quart d'heure plus tard, le camp de Saint-Cloud tout entier présentait un tableau plein de vie et d'animation.

Partout, dans tous les coins, c'étaient des cris, des jurons, des chansons et

des rires; c'étaient des cliquetis d'armes que l'on fourbissait se mêlant au bruit des gobelets qui ne faisaient que s'entre-choquer. C'étaient enfin des exclamations joyeuses ou furibondes que poussaient mille et mille joueurs agitant les cornets et faisant rouler les dés sur les tambours et les tables. En disant « mille et mille joueurs, » nous n'exagérons pas : à cette époque, le jeu était une passion générale, qui n'avait fait que croître et embellir depuis l'alliance du roi de France avec le Béarnais, lequel était plus joueur à lui seul que tous les autres ensemble.

Cette passion, cette frénésie, cette rage, Henri de Bois-Dauphin la partageait. — Pouvait-il en être autrement? — Son éternelle chance, comme on peut le penser, ne l'abandonnait pas au jeu. Bien au contraire. Si bien que personne n'osait plus lutter contre lui. Lupus, qui connaissait son homme, l'alla trouver aussitôt et le défia.

— Ne joue pas contre moi, soudrille, répondit le jeune homme, tu sais bien que j'ai une chance à gagner tous les trésors de la couronne.

— N'importe! riposta Lupus d'un ton provocateur, ta chance, je me fais fort d'en triompher! Oses-tu jouer contre moi?

— Où sont les dés? répondit Bois-Dauphin.

— Là-bas! dans ma tente! répliqua le gnome.

Un instant après, tous deux étaient attablés dans la tente isolée de Lupus, et la partie était engagée de part et d'autre avec un égal acharnement.

— Pardieu, dit le gnome, je ne sais si tu es de mon avis; mais il fait ce matin une diabolique chaleur. J'ai soif, moi; et toi?

— Moi! répondit négligemment Bois-Dauphin! Oh! mon Dieu! je me passerais volontiers de boire; mais pour te faire plaisir, je consens à avoir soif! — Tudieu! voilà un vin d'Espagne qui vaut de l'or! continua le jeune homme en vidant d'un trait son gobelet que le gnome avait rempli.

Lupus, sans être vu, jeta loin de lui le contenu de son verre, et la partie continua.

Bientôt les mouvements de Bois-Dauphin se ralentirent; enfin, près de lancer les dés sur la table, sa main retomba inerte et froide. Puis ses yeux se fermèrent, de ses lèvres blêmies un soupir s'échappa et le jeune homme tomba tout de son long sur le sol.

— Mort! murmura Lupus en s'agenouillant près de lui. Mort! répéta-t-il.

Et il se prit à rire d'un rire sauvage. Entr'ouvrant ensuite brusquement le pourpoint de son ennemi, il enleva de dessus sa poitrine la petite Vierge d'ivoire.

— A moi ce talisman qui devait te protéger! s'écria-t-il avec une joie railleuse en le plaçant sur son cœur. A moi la tendresse maternelle et la fortune de Marsiane!... Henri de Bois-Dauphin! je te l'avais bien dit que je triompherais de ta chance!

En cet instant, le petit page Benjamin s'arrêta à trois ou quatre pas de la tente de Lupus, et regarda autour de lui, semblant chercher quelqu'un.

Lupus sortit vivement de sa tente et fit retomber le rideau qui servait à en fermer l'entrée.

— Le frère de Psyché! dit-il en pâlissant. — Qui vous amène, mon jeune garçon? ajouta-t-il d'un ton brusque, et que cherchez-vous?

— Je cherche le sire Henri de Bois-Dauphin. Où est-il?

— Le sais-je? répondit le gnome. Me l'avez-vous donc donné à garder?

Le page pâlit horriblement.

— Ah! cette parole, murmura-t-il, c'est celle de Caïn, après le meurtre de son frère. Vous frémissez! Pourquoi? Que s'est-il passé?... Henri s'est éloigné avec vous! Je veux le voir!

Instinctivement, Lupus fit un mouvement pour se placer devant la tente :

— Il est là! s'écria le petit page en s'élançant d'un bond près du jeune homme...

Voyant le corps inanimé étendu à terre, il poussa un cri :

— Ah! tu l'as assassiné, misérable! dit-il d'une voix sourde.

— Et j'aurai ta vie pour m'assurer ton silence! riposta Lupus. Je me vengerai de la sœur sur le frère! continua-t-il.

Et il saisit sa rapière, mais, prompt comme l'éclair, Benjamin avait tiré du fourreau l'épée de Bois-Dauphin.

— Pour le venger, lui, s'écria l'enfant en se mettant en garde, Dieu me donnera des forces et du courage!

Pressé par Lupus, le page avait dû rompre du côté de la porte et sortir de la tente. Une fois libre de ses mouvements, il para longtemps avec assez de bonheur les bottes furieuses que lui portait le gnome. Mais, peu à peu, la main délicate de l'enfant se fatigua, et Lupus, sans résistance aucune, fit sauter à quinze pas l'épée du petit page.

— Ah! tu l'emportes, démon! s'écria Benjamin avec désespoir. Henri! mon Henri bien-aimé, ta Psyché va te rejoindre et te porter l'aveu de sou immuable amour!

— Psyché! murmura le gnome stupéfait, c'était elle!

— Frappe, dit la jeune fille en s'agenouillant, je suis prête.

Lupus s'élança sur elle, l'épée haute.

— Oui! meurs!... vociféra le monstre, et meure avec toi mon exécrable amour.

— Arrière, chien maudit! cria une voix de tonnerre.

Et tout aussitôt, entre la jeune fille agenouillée et le gnome écumant de rage, se plaça Henri de Bois-Dauphin, menaçant et terrible.

— Henri! mon Henri! s'écria Psyché radieuse.

Ce que Lupus avait pris pour du poison n'était autre qu'un narcotique composé par Marsiane pour procurer au roi quelques nuits de repos.

Lupus pleurait de rage :

— Vivant! vivant encore! Par l'enfer, je triompherai de ta destinée! hurla-t-il en levant l'épée sur le jeune homme.



Jacques tira de sa manche le coutelas qu'il y avait caché. (Page 301.)

— Par l'enfer ! j'accomplirai la tienne, venimeux reptile ! répondit Bois-Dauphin en se mettant en garde.

Le combat ne fut pas de longue durée. Lupus poussa bientôt un cri étouffé,

étendit les bras et tomba mort : Bois-Dauphin l'avait frappé en pleine poitrine.

Au moment où Lupus rendait le dernier soupir, Marsiane accourait en toute hâte sur le lieu du combat, suivie d'une foule de soldats des deux armées : de loin, on avait entendu le cliquetis des épées.

— Lupus! mort!... dit sourdement la vieille femme en prenant entre ses mains les mains glacées du petit monstre. — Henri de Bois-Dauphin, continua la devineresse, c'est au roi de France que tu auras à rendre compte de la mort de cet homme.

— Le roi! répondit Bois-Dauphin en remettant l'épée au fourreau, je vais tout lui dire; il m'approuvera d'avoir fait mon devoir!

Ce disant, il s'éloigna, suivi de Psyché, qui, aux yeux de tous, était encore le petit page Benjamin.

En cet instant, parut sur la colline un moine jacobin.

Ce moine, c'était celui que nous avons vu, aux portes de Paris, en compagnie de l'enfant qui s'appelait Ravaillac. C'était Jacques Clément!

En quelques minutes, il fut auprès de Marsiane et des soldats.

Il apprit que la victime qui gisait sur le sol était un officier catholique tué en duel par un protestant; il n'eût, pour rien au monde, passé outre sans réciter une oraison sur le corps inanimé du petit bossu.

— Un hérétique! murmura-t-il en jetant un regard courroucé à Henri de Bois-Dauphin qui s'éloignait avec le petit page Benjamin ou plutôt avec Psyché. Un hérétique! répéta-t-il d'une voix sourde. Cela devait être, puisque le Valois le protége!

Pendant que le moine récitait sur le cadavre de Lupus la prière des morts, la devineresse entr'ouvrit le pourpoint du bossu pour bien s'assurer que le dernier battement de son cœur s'était éteint.

Soudain, elle poussa un cri épouvantable :

— Mon fils! Lupus!... C'était mon fils! gémit-elle.

Elle avait reconnu la Vierge d'ivoire.

En entendant l'exclamation terrible qu'avait poussée la vieille devineresse en trouvant sur la poitrine de Lupus cette sainte relique attachée par elle, seize ans auparavant, sur la poitrine de son enfant bien-aimé, le moine surpris interrompit sa prière et se prit à considérer cette femme agenouillée près du cadavre, à moitié folle, et qui couvrait de baisers le front glacé du mort en l'appelant son fils.

Lui aussi, il fut sur le point de jeter un cri d'étonnement, lorsqu'il eut reconnu dans cette femme au désespoir « la vieille sorcière de la forêt de Blois. »

Craignant qu'elle n'eût gardé souvenir de ses traits, il s'éloigna du lugubre groupe à pas précipités et se dirigea vers la tente du roi, après s'être assuré que son coutelas était toujours sous son manteau, et tenant à la main ses lettres d'introduction.

Les soldats avaient été à l'autre extrémité du camp chercher un brancard pour enlever le corps de leur camarade Lupus, et Marsiane était restée seule avec le cadavre du petit gnome.

La malheureuse femme n'avait plus sa raison à elle.

Elle ne songeait pas à se demander par quel incompréhensible hasard cette Vierge d'ivoire qui, tout le lui prouvait, n'avait jamais dû quitter la poitrine de Lupus, tombait sous ses yeux pour la première fois en ce jour de deuil.

Si elle eût pu réfléchir, la misérable femme, elle eût compris que, depuis longtemps, elle aurait dû savoir que le petit gnome était possesseur de cette amulette, puisque, pendant plusieurs années, Lupus avait vécu sous son toit.

La plupart du temps, il était, il est vrai, dans la forêt, avec les loups dont il prenait les sauvages habitudes et dont on avait fini par lui donner le nom : Marsiane n'eut même pas le sentiment de rappeler ses souvenirs.

Elle ne voyait que cette petite madone qui, à ses yeux, semblait s'animer et lui montrant du doigt le corps ensanglanté de Lupus, lui disait :

« C'est lui ! c'est ton fils ! celui que tu pleures, et dont le spectre t'a parlé cette nuit ! »

Et la pauvre mère, désespérée, se tordait les bras en sanglotant.

Elle se jetait éperdue sur le corps déjà froid de ce froid hideux de la mort qui ne se peut comparer à nul autre.

Soudain ses sanglots s'arrêtèrent et firent place à des rugissements de rage, ses yeux s'injectèrent de sang, ses lèvres se couvrirent d'écume, son visage, en un mot, prit un hideux caractère de sauvagerie effrénée, de furie extravagante.

Sa haine pour Henri de Bois-Dauphin, qu'elle avait abjurée, ses projets de vengeance, auxquels elle avait renoncé, lui revinrent au cœur, non pas comme jadis, mais cent fois plus violents et plus terribles.

— Oh ! ton supplice, cette fois, hurla-t-elle en se promenant comme une hyène autour du cadavre, ton supplice, Henri, sera digne de ton crime. Les tortures les plus monstrueuses ne sont rien auprès de celles que je vais te faire subir !... Le roi m'a donné ta vie une fois, il va me la livrer encore ! mais aujourd'hui, je te jure par mon fils que je ne te ferai pas grâce !

A ces mots, elle fut sur le point de s'élancer dans la direction de la tente royale ; mais, retombant accroupie près du cadavre, elle s'écria, en recommençant ses sanglots :

— Ah ! mon pauvre enfant mort, je ne puis... je ne veux pas te quitter !

En cet instant, elle aperçut Jacques Clément qui revenait sur ses pas et semblait en proie à la plus violente colère.

Arrivé près de la tente du roi de France, il avait appris que le Valois avait quitté le camp au petit jour et s'était empressé de rentrer en ses appartements de la ville, à l'hôtel de Gondi.

Jacques s'y était présenté immédiatement ; mais la consigne était formelle : nul religieux, nul inconnu même ne pouvait pénétrer auprès de Sa Majesté.

Marsiane, quoi que lui eût dit le spectre, espérait toujours sauver le roi son bienfaiteur, malgré le destin, malgré l'enfer acharné à sa perte, et elle avait supplié Henri de donner l'ordre qui venait de faire éconduire impitoyablement le moine jacobin.

A sa vue, Marsiane ne se souvint ni de sa prédiction, ni des paroles du fantôme, et, toujours près du cadavre, elle appela le moine d'une voix entrecoupée de gémissements :

— Venez! venez!... mon frère!... dit-elle. Vous avez prié pour mon enfant!... et je vous rends grâce!... mais pendant que je passe avec lui les derniers instants qu'il me reste à le voir, en attendant qu'on le jette aux vers que j'entends déjà remuer sous nos pieds, courez, courez, mon frère. Allez auprès du roi... Dites-lui tout! racontez-lui le crime!... dites-lui que je veux... oui, que je veux la vie de l'assassin... Je veux qu'on l'empêche de fuir... et qu'on me le livre pieds et poings liés! Je me charge du reste!... allez!

— C'est impossible! répondit Jacques, nul ne peut pénétrer auprès du roi.

— Quand j'ai dit: je veux! répliqua la vieille femme avec emportement, il faut que cela soit! Prends cet anneau, moine! avec lui, tu pénétreras partout.

Le moine poussa un cri de joie et s'empara de l'anneau royal que lui tendait la sorcière, le même, on s'en souvient, qui, peu de mois auparavant, avait sauvé de la captivité et peut-être de la mort le roi de Navarre et Bois-Dauphin.

CHAPITRE V

Le 1er août 1589.

En un instant, le moine fut bien loin de Marsiane.

Arrivé devant l'hôtel de Gondi, il présenta l'anneau aux soldats de garde qui venaient de lui refuser l'entrée, et cinq minutes après, la poitrine haletante, l'œil égaré, il fut introduit auprès de S. M. Henri de Valois, troisième du nom, roi de France et de Pologne.

En apercevant Jacques Clément, le roi recula involontairement :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix craintive, que demandez-vous?

Frère Jacques, comprimant les battements de son cœur et se faisant un visage benin et doucereux, répondit d'un ton mielleux et hypocrite qu'il avait à lui remettre des dépêches de la part de quelques notables personnages emprisonnés à la Bastille.

Pendant que Jacques prenait les lettres dans son aumônière, le roi jeta sur lui un œil méfiant.

— C'est étrange, pensa-t-il, on dirait que ce religieux est celui que, chez Marsiane, les cartes ont désigné comme mon assassin! Je suis fou, continua-t-il en ouvrant les dépêches que le moine lui venait de présenter. — Non! non! dit-il, ce n'est pas lui, ce ne peut être lui!

Pendant qu'il parcourait les lettres, Jacques tira de sa manche le coutelas qu'il y avait caché, et s'élançant comme un tigre sur le roi, il le renversa sur son fauteuil et lui plongea le couteau dans le ventre, en s'écriant:

— Assassin des Guises, meurs et sois maudit!

— A moi!... à moi!... gémit Henri III, on me tue!

Retirant en même temps de sa plaie l'arme ensanglantée, il en frappa le moine au visage.

Aux cris poussés par le roi, les gentilshommes et les gardes s'étaient rués sur le régicide.

En un instant, vingt coups d'épée et de hallebarde l'étendirent agonisant aux pieds de sa victime.

Puis, tirant de son sein un petit poignard, il se le plongea dans le cœur et mourut, le sourire sur les lèvres.

Aussitôt l'effroyable nouvelle de la mort du roi de France se répandit par toute la ville et par tout le camp.

Quand ce bruit sinistre parvint aux oreilles de Marsiane, la vieille femme, immobile et désespérée, se tenait auprès de la fosse encore béante dans laquelle venait d'être descendu le cadavre de celui qu'elle croyait être son fils.

En apprenant que le roi venait d'être assassiné par le moine, ses souvenirs se représentèrent en foule à son esprit.

Quittant la tombe de Lupus, elle fut en une seconde auprès du roi.

Devant l'épouvantable tableau qui s'offrit à sa vue, elle essaya de parler et ne put articuler un mot.

Ses yeux, horriblement fixes, contemplaient alternativement l'assassin et la victime.

En l'apercevant, le roi mourant lui dit d'une voix à peine distincte, qui cependant sembla parvenir jusqu'à elle:

— Eh bien! tu le vois, Marsiane... je meurs... La destinée!... la destinée!

Et Marsiane répéta tout bas:

— Oui, oui, la destinée!...

Et elle se prit à rire d'un rire qui retentit effrayant, lugubre, horrible, dans cette chambre où gisaient un homme en lambeaux et un roi blessé à mort.

Toujours riant, elle s'accroupit à terre, près du cadavre mutilé du moine, et trempant ses doigts dans le sang qui s'échappait à gros bouillons des blessures, elle écrivit sur le plancher ces mots que lui avait dits le spectre:

« *La prédiction s'accomplira. La destinée des quatre Henri suivra son infaillible route.* »

— Henri de Navarre, dit-elle ensuite, à ton tour! à ton tour!

Et son rire recommença.

Marsiane était folle.

A peine avait-elle prononcé le nom de Henri de Navarre que ce dernier entra dans la chambre du roi. A l'instant, il venait d'être averti du funeste événement, et accourait accompagné de ses principaux gentilshommes, parmi lesquels se trouvait Henri de Bois-Dauphin.

Marsiane ne les vit pas entrer.

Toujours accroupie à terre, elle chantonnait et riait, tout en traçant avec le sang des lignes cabalistiques.

Le roi de Navarre s'agenouilla auprès du lit royal, baisa les mains de Henri III et se prit à pleurer.

Le roi le reconnut et l'embrassa.

Après qu'il se fut confessé et qu'il eut reçu la communion, il donna l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de sa chambre.

Autour de son lit se rangèrent les principaux seigneurs du royaume.

Il leur dit que « sa seule peine, en mourant, était de laisser la France en un si triste état... qu'il avait appris, dès l'enfance, à l'école de Jésus-Christ, à pardonner, et qu'il ne désirait pas qu'on vengeât sa mort. »

— Seigneur Dieu! ajouta-t-il, si tu connais que ma vie soit utile et profitable à mon peuple et à mon État, conserve-moi et prolonge mes jours; sinon, prends mon corps et sauve mon âme! — Ah! poursuivit-il en désignant du doigt le fond de l'alcôve... le spectre!... le spectre de Henri de Guise m'attend et m'appelle. C'est fini!... fini!...

Se redressant par un dernier et suprême effort, il exhorta les seigneurs à reconnaître pour son légitime successeur le roi de Navarre.

Puis, jetant ses bras autour du cou de ce dernier, il lui dit:

— Soyez certain, mon cher beau-frère, que jamais vous ne serez roi de France, si vous ne vous faites catholique.

A ces mots, il expira.

Les larmes coulaient de tous les yeux. La mort de Henri de Valois lui avait fait pardonner sa vie.

Bientôt une voix retentit solennelle dans la chambre mortuaire:

« Henri de Valois n'est plus, disait la voix, vive Henri de Navarre! vive le roi! »

Et chacun répéta: « Vive le roi! »

A ces mots, Marsiane sembla sortir de la stupeur dans laquelle elle était plongée.

Elle leva les yeux vers celui qui venait de parler et reconnut Henri de Bois-Dauphin.

Saisissant aussitôt le poignard sur le cadavre du moine, que l'on avait repoussé dans l'antichambre, elle se traîna en rampant à travers la foule jusqu'auprès du jeune officier.

Se dressant alors subitement derrière lui :

— Meurs ! hurla-t-elle.

Et le poignard s'abaissa...

Mais une main avait saisi le bras de la vieille femme et le poignard ne fit qu'entamer le pourpoint de Bois-Dauphin.

Ce dernier se retourna pour remercier son sauveur et reconnut le petit page Benjamin.

La folle fut entraînée hors de l'hôtel de Gondi et renfermée dans la prochaine abbaye.

Le couteau de Jacques Clément était empoisonné, disent certains chroniqueurs.

Le soir même eut lieu le supplice du parricide ou du moins de son corps mort, selon les ordres du roi de Navarre.

Ce corps était tiré à quatre chevaux et mis en quatre quartiers, lesquels furent brûlés par la main du bourreau.

Le visage de Jacques Clément était horriblement mutilé : ses yeux étaient crevés et son nez coupé. Le moine était méconnaissable.

Dès que le roi eut rendu l'âme, les médecins, pour embaumer son corps, enlevèrent ses entrailles, lesquelles furent mises en un coffret.

L'instant d'ensuite, ce coffret fut trouvé percé de coups de poignards et d'épée, de telle sorte que les entrailles saignaient de tous les cotés.

Chose étrange ! Henri III fut assassiné au même mois, même jour, à l'heure même que, de concert avec Charles IX et Catherine de Médicis, il avait résolu les massacres de la Saint-Barthélemy.

LE SIÉGE DE PARIS

(Suite du Gnome.)

CHAPITRE PREMIER

Où l'on apprend ce qui se passe à Paris après l'assassinat du roi Henri III.

Si l'impression produite sur la capitale par le meurtre de Guise avait été profondément douloureuse et pénible, tout autre fut l'effet que fit à la ville révoltée la nouvelle de la mort de son légitime souverain.

En apprenant la fin terrible de Henri de Lorraine et de son frère, les larmes avaient coulé de tous les yeux.

Partout c'étaient des gémissements et des sanglots, des cris de douleur et de désespoir.

L'avocat Pierre Versoris était mort de chagrin, et jusqu'à ses derniers moments, il n'avait cessé d'embrasser le portrait du duc de Guise, en appelant son assassin des noms les plus odieux.

On avait arraché les armoiries de Henri de Valois, placées au portail de l'église de Saint-Barthélemy, et on les avait traînées dans le ruisseau.

On avait détruit sur tous les édifices les figures du roi, et partout où se trouvait son portrait, on l'avait mis en lambeaux.

Non content de cela, le peuple parisien, qu'il n'est guère facile d'arrêter lorsqu'il se met en train, s'était porté en foule à l'église Saint-Paul, et à coups de hache, avait détruit les tombeaux et les figures de marbre que le roi y avait fait élever à la mémoire de ses mignons Saint-Mégrin, Quélus et Maugiron.

A l'annonce de l'attentat commis par Jacques Clément, les ligueurs se livrèrent à des transports de joie impossibles à décrire; c'était une véritable ivresse, une jubilation à nulle autre pareille.

La duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, embrassa à plusieurs reprises le messager qui l'instruisit le premier de l'événement qui venait de s'accomplir à Saint-Cloud.

—Mais est-ce bien vrai, au moins! s'écria-t-elle, est-il bien mort, ce per-



Dès que le pont fut achevé, ce fut un chat qui le premier le traversa. (Page 307.)

fide tyran ? Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'en le frappant le moine ne lui ait pas dit que c'est moi qui l'ai fait faire !

Elle parcourut ensuite les rues avec la duchesse de Nemours, en criant du haut de son carrosse :

— Bonnes nouvelles, mes amis ! bonnes nouvelles ! La France n'a plus de tyran ! le dernier des Valois est mort !

La duchesse, par un indécent caprice, voulut que le deuil de Henri III fût porté en vert, et de sa propre main, elle distribua dans tous les quartiers, dans tous les faubourgs, des écharpes de cette couleur.

Dans toutes les rues, on alluma des feux de joie, et la foule, à moitié ivre, dansait autour des flammes en hurlant :

« Le roi est mort ! le roi est mort ! Vive Jacques, le saint martyr ! Vive le capitaine Clément ! »

Les prédicateurs firent à chaque sermon l'éloge de l'assassin. On publia des écrits apologétiques de son crime, on grava son portrait pour le placer sur les autels.

La duchesse de Montpensier, après d'actives recherches, avait fini par faire découvrir la mère de Jacques Clément, et la pauvre paysanne avait été installée presque de force dans l'hôtel même de la duchesse.

Là, du matin au soir, on accourait voir cette malheureuse femme, fort intriguée sans doute d'être ainsi considérée comme une bête curieuse par ces fanatiques idiots.

Sixte-Quint, ce prêtre qui de gardeur de pourceaux était devenu pape, Sixte-Quint, disons-nous, osa, en plein Consistoire, comparer le moine régicide au Sauveur du monde, et fit de sa sanglante prouesse le digne pendant des actions de Judith et d'Éléazar.

De la part d'un homme de génie comme Sixte-Quint, cette déclaration semble inouïe, impossible ; on a cherché maintes fois à en nier l'authenticité, mais sans jamais y parvenir.

Tous ces événements, on le comprend, ne s'étaient passés que successivement : mais nous les avons rapportés ici tous ensemble afin de n'avoir plus à y revenir.

Maintenant, que nous en avons fini avec ces détails, retournons aux deux héros survivants de ce récit, c'est-à-dire à S. M. Henri IV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, et à notre jeune ami Henri de Bois-Dauphin, par la grâce du roi, premier gentilhomme de Sa Majesté et capitaine de ses gardes.

— Les larmes ne le feront pas revivre, s'était écrié le Béarnais après la mort du roi. Les vraies preuves d'affection et de fidélité sont de le venger ; pour moi, j'y sacrifierai ma vie : nous sommes tous Français, et il n'y a rien qui nous distingue en notre devoir pour la mémoire de notre roi et le service de notre patrie !

On proposa d'élever un catafalque sur le pont de Saint-Cloud, ce même pont qui, suivant la légende, fut bâti par Satan en personne.

Durant les guerres des quatorzième et quinzième siècles, l'ancien pont, construit moitié en pierre, moitié en bois, avait été si fort endommagé par le canon, que, sous Henri II, on songea à le reconstruire. Le diable, ayant

apparu à l'entrepreneur, s'engagea à terminer le pont avec une brièveté toute fantastique, à la condition que l'entrepreneur lui livrerait le premier être vivant qui passerait dessus; mais, ajoute la légende, saint Cloud, du fond de sa châsse, avait tout entendu, et dès que le pont fut achevé, ce fut un chat qui le premier le traversa. Si bien que maître Satan dut se contenter de l'âme d'une bête. Comme, en cette circonstance, l'esprit malin avait été plus bête encore que le chat, il ne souffla pas le mot et retourna en enfer tout penaud et contrit, et tenant son matou sous son bras.

Devant le catafalque que l'on voulait élever sur le pont diabolique, on devait faire défiler l'armée, faire jurer à chaque soldat, sur le corps du monarque défunt, de venger sa mort, de fondre ensuite sur Paris, d'y porter le fer et le feu et de massacrer le conseil de l'Union, les Seize, la Ligue tout entière.

Henri IV, qui savait son armée divisée d'intérêts et de religion, et qui ne se fiait que médiocrement à ses principaux chefs, trouva prudent de lever le siége de Paris.

Les derniers devoirs qu'il désirait rendre à son prédécesseur lui servirent d'un honnête prétexte.

Il prit le deuil de violet, et conduisit le corps du roi à Compiègne.

Il le déposa dans l'abbaye de Saint-Cornille, où il lui fit faire les cérémonies funèbres aussi splendides que le lui permit la pénurie du moment.

N'y pouvant assister en personne, à cause de sa religion, il en confia le soin à M. de Bellegarde et au duc d'Épernon, favori de Henri III.

CHAPITRE II

Où le Béarnais remet le siége devant Paris.

Ce ne fut que le 31 octobre suivant que Henri IV se hasarda à remettre le siége devant Paris.

Nous passons sous silence les engagements, les escarmouches et les batailles que, pendant l'intervalle, le Béarnais eut à soutenir contre l'armée de la Ligue.

La plus célèbre de ces journées fut la journée d'Arques.

Ce fut après ce combat qu'il écrivit à Crillon ces fameuses lignes :

« Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas ! Adieu, brave Crillon, je t'aime à tort et à travers. »

Lorsque le roi, fortifié de cinq mille Anglais, avec les troupes de Picardie et Champagne et une nombreuse noblesse accourue au secours de son roi, parut devant la capitale, les Parisiens, exaltés par les discours de la duchesse de Montpensier et les chefs de la Ligue, prirent les armes.

Le lendemain même de son arrivée, Henri IV forçait le faubourg Saint-Germain.

Dans une rue voisine, Sully, le duc d'Aumont et Chatillon cernèrent une troupe de Parisiens et ils en tuèrent plus de quatre cents.

« — Je suis las de frapper, dit alors Sully, je ne saurais plus tuer gens qui ne se défendent pas. »

Les troupes royales se mirent ensuite à piller les maisons, et Sully eut pour sa part de pillage deux ou trois mille écus.

Pendant ce temps, le roi pénétrait dans le faubourg Saint-Jacques, et le peuple, au lieu de le repousser, se tenait aux fenêtres et le regardait curieusement passer en criant :

« Vive le roi ! »

Là, tout pillage fut défendu, et le peuple n'eut à subir nulle violence.

Le roi se trouva bientôt près de l'église de Saint-Germain.

Par un brusque mouvement, il gravit l'escalier du clocher, et, quand il fut en haut, il se prit à considérer attentivement cette ville immense dont il était le maître, et dont il ne pouvait cependant acheter la possession véritable que par bien du sang et bien des misères.

Passant la main sur son front, il essaya d'en chasser ces sinistres pensées, et redescendit auprès des siens.

Le duc de Nemours, étant accouru avec sa cavalerie, Mayenne avec son infanterie, les troupes royales durent abandonner les faubourgs.

Après ce coup de main, le Béarnais s'empara successivement des villes d'Étampes, du Mans, de Vendôme et d'Alençon, puis fondant tout d'un coup sur la Picardie, il prit Domfront, Falaise, Lisieux, Bayeux, Honfleur, puis, au retour, il s'empara de Meulan, à sept lieues de Paris, et mit le siége devant Dreux.

En six mois, la Ligue avait perdu quarante places.

Le quatorzième jour de mars, les deux armées se trouvèrent en présence auprès du bourg d'Ivry.

« — Compagnons ! s'écria le roi en plaçant sur sa tête un casque surmonté de trois plumes d'une éclatante blancheur. Si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre, je veux vaincre ou mourir avec vous !... Gardez bien vos rangs ! continua-t-il d'une voix forte. Si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussitôt au ralliement, c'est le gain de la bataille. »

Désignant ensuite trois poiriers qui s'élevaient à sa droite, il poursuivit :

« — Vous ferez le ralliement entre ces trois arbres que vous voyez là-haut, et si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne perdez pas de vue mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

On crut un instant Henri IV tué ou pris.

Les royalistes ébranlés se disposaient à la retraite ; Henri surgit au milieu de ses troupes :

— Tournez visage! leur crie-t-il, afin que si vous ne voulez combattre, vous me voyiez du moins mourir!

La bataille fut gagnée.

De seize mille hommes qu'avait le duc de Mayenne, à peine s'en sauva-t-il quatre mille.

Dans la déroute: « Sauvez les Français! criait le roi, et main basse sur l'étranger! »

Après cette éclatante victoire, la Sorbonne n'eut rien de plus pressé que de rendre un décret qui défendait aux catholiques de recevoir pour roi un hérétique, sous peine d'être punis comme tels.

Au moment où cet arrêt fut rendu, le canon du Béarnais retentit aux portes de Paris.

Dans l'espace de deux heures, tous les faubourgs furent pris et tous les moulins brûlés.

Si le roi eût été mieux secondé, il était maître de la ville.

En effet, qu'était-ce alors que Paris?

Une ville sans gouverneur, sans magistrats sérieux, sans la moindre police.

Chacun voulait être le maître, et l'on sait de reste quels beaux résultats cette prétention pouvait amener; sans compter qu'il n'y avait là qu'une artillerie grotesque et des munitions de guerre dérisoires.

En tout et pour tout, les assiégés possédaient une seule pièce montée et qui pût promptement servir.

Le fait peut sembler invraisemblable, mais c'est dans les mémoires authentiques du temps que nous puisons ces détails, et c'est un ligueur qui les rapporte.

Les murailles de la ville étaient dans un tel état de délabrement, qu'en plusieurs endroits on y montait aussi facilement qu'à une échelle, et l'on en descendait de même.

Quant aux provisions, il y en avait pour quinze jours tout au plus.

Henri IV, bon gré mal gré, dut se borner au blocus de Paris, et pour ne pas perdre son temps, il alla s'emparer de la ville de Mantes.

Les Parisiens profitèrent du séjour du roi en cette dernière ville pour faire à la hâte les provisions les plus urgentes et s'occuper des fortifications.

Les bourgeois et le menu peuple travaillaient du matin au soir, les seigneurs allaient les voir travailler, et les prédicateurs les exhortaient au travail.

On fit ensuite un recensement général: il fut reconnu qu'il existait dans Paris deux cent trente mille personnes.

Bien que, relativement à notre population d'aujourd'hui, la population d'alors fût bien minime, toujours est-il qu'en fort peu de temps les provisions furent épuisées.

La disette survint, et bientôt la famine, comme les hideux vampires des légendes du Nord, vint appuyer ses lèvres impures sur le cœur même de la

pauvre ville assiégée, et se prit à lui sucer goutte à goutte le peu de sang qui lui restait dans les veines.

On occupait le peuple de sermons, de processions, de vœux, de saluts; mais le bon peuple commençait à se plaindre tout haut, et les chefs de la Ligue, voulant raffermir son courage abattu, publièrent un arrêt qui menaçait de jeter dans la rivière les premiers qui parleraient de se rendre à Henri de Bourbon: une manière comme une autre d'empêcher les gens de se plaindre.

Le jour, disent les auteurs contemporains, on était attendri par la vue des moribonds qui se traînaient dans les rues.

La nuit, on était pénétré de leurs plaintes lugubres qu'ils réservaient aux ténèbres, dans la crainte d'être punis comme réfractaires aux arrêts qui défendaient de demander la paix.

Des cadavres pourrissaient dans les maisons désertes et y devenaient la proie des animaux.

CHAPITRE III

Où l'on retrouve un certain Gascon fort comme un Turc, et grand ami de S. M. Henri IV.

Henri IV souffrait intérieurement de toutes ces souffrances, et tout en se dirigeant sans autre escorte que celle de Bois-Dauphin vers la porte Saint-Jacques:

— La ruine de Paris, disait-il au jeune capitaine, comme une blessure faite au cœur, sera peut-être mortelle à toute la France. Paris, Henriot, Paris est le plus riche, l'unique trésor de mon État, et personne n'en profitera, si cet horrible siége continue, que la simple soldatesque qui, devenant insolente d'un si riche butin, se fondra dans les délices, ou l'abandonnera tout aussitôt.

— Et que compte faire Votre Majesté? demanda Bois-Dauphin.

— Ami Henriot, répliqua le roi, je veux voir par mes yeux toutes ces misères. Ce triste spectacle m'inspirera peut-être une bonne résolution.

— Et comment pénétrer dans la ville? questionna Bois-Dauphin.

— Perdiou, riposta le roi qui se prit à sourire, vous êtes, monsieur le capitaine, embarrassé pour bien peu. Depuis l'escalade de Blois, voilà, je pense, plus d'une muraille que nous franchissons, je m'en vante, assez gaillardement.

Tout en parlant, les deux Henri se trouvèrent à quelques pas seulement de la porte Saint-Jacques, située alors entre la rue des Fossés-Saint-Jacques et la rue Soufflot, du côté oriental; du côté occidental, entre la rue Sainte-Hyacinthe et le passage des Jacobins.

Ladite porte présentait un édifice fortifié par deux tours, un pont en charpente et un pont-levis.

— Le pont-levis va-t-il donc s'abaisser pour nous? demanda Bois-Dauphin, et les portes vont-elles s'ouvrir toutes grandes pour nous laisser passer?

— Henriot, mon fils, sachez une chose, riposta le roi d'un ton presque enjoué, c'est que je n'ai pas besoin pour entrer que l'on m'ouvre les portes, et que lorsque les ponts me manquent pour passer les rivières et les fossés, je les traverse à la nage, quand il y a de l'eau, toutefois. Or, comme ceux-ci sont aussi secs que ce cher M. de Bellegarde, nous n'avons qu'à nous laisser glisser doucement jusqu'au fond, exactement comme nous avons fait jadis dans les fossés du château de Blois.

Et, sans plus attendre, le roi donna l'exemple à Bois-Dauphin, qui l'imita bien vite, et, peu après, tous deux se trouvèrent au fond du fossé.

— Tout cela est fort bien, Sire, murmura l'officier; mais, au château de Blois, dont vous venez de parler, des partisans de Votre Majesté se tenaient sur les remparts, et ont bien voulu nous tendre la main, tandis qu'ici...

Le jeune capitaine fut brusquement interrompu par une espèce de paquet qui lui tomba sur la nuque.

— Que diantre est-ce là? grommela-t-il étonné.

Le roi se mit à rire :

— Une échelle de corde, perdiou! répondit-il, comme à Blois, et qui sait? c'est peut-être la même!

En ce moment, une grosse tête moustachue et barbue apparut au haut de la muraille à moitié ruinée :

— Diou bibân! cria la grosse tête, dépêchez-vous, Sire, et n'ayez crainte.

Le roi ne se le fit pas répéter deux fois. Avec son agilité habituelle, il eut bientôt atteint le dernier échelon.

— Certes, dit Bois-Dauphin, ou je m'abuse étrangement, ou le monsieur perché là-haut est plus gascon à lui seul que les quarante-cinq gentilshommes du feu roi Henri III tous ensemble.

Peu après, il était, ainsi que le roi, de l'autre côté des murs, et non sans une certaine surprise, il reconnaissait dans le propriétaire de la grosse tête le géant navarrois du château de Blois, lequel, on s'en souvient, avait nom Artaban, ce qui est un bien beau nom, et possédait une force de deux taureaux, ce qui est une bien jolie force.

On s'étonnera peut-être de voir Artaban, protestant enragé, partisan plus que dévoué du Béarnais, monter sa garde à la porte Saint-Jacques, ni plus ni moins qu'un ligueur endurci, au lieu de camper avec l'armée royaliste devant Paris révolté; mais Henri de Navarre, qui devait forcément avoir et avait en effet des intelligences dans toutes les places, avait trouvé prudent de choisir son monde, et Artaban n'était pas le seul dans la ville qui lui appartînt.

Comme à Blois, le Béarnais tendit au vieux soldat une main que celui-ci couvrit de baisers.

Tout ému, le Navarrois murmura :

— Roi de France, et pas plus fier que dans le temps! Décidément, on a beau dire, les enfants du Béarn, c'est tout cœur.

— Vous avez fait ce brave homme bien heureux, Sire, dit Bois-Dauphin à l'oreille du roi.

— Je le sais bien! répondit Henri IV sur le même ton. Vois-tu, Henriot, on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec vingt tonneaux de vinaigre.

— Le mot d'ordre? ajouta le roi en se retournant vers le géant qui s'était mis à guetter.

— « Mayenne et saint Clément! » répondit à voix basse le vieux montagnard, en se rapprochant du roi.

— « Saint Clément! » répéta le roi.

— Oui, reprit Artaban, à cause du moine!

Le roi eut un frémissement de dégoût et d'horreur, et, suivi de Bois-Dauphin, il descendit le faubourg Saint-Jacques.

Les rues étaient épouvantablement lugubres : les cadavres jonchaient le sol et les deux Henri étaient, à tout instant, forcés d'enjamber par-dessus.

— Horrible! murmura le roi. Horrible!

Dans les maisons, on entendait les plaintes et les gémissements des malheureux luttant contre la faim et la misère.

Une sueur froide inondait le front de Henri IV; quant à Bois-Dauphin, il se sentait défaillir à chaque pas.

Arrivés près du Pont-aux-Meuniers, ils ne purent aller plus loin : un monceau de cadavres leur barrait littéralement la route.

Le long des murailles, glissaient comme des spectres des misérables à peine couverts de haillons, des femmes presque nues, aux corps décharnés, aux joues osseuses, aux yeux sans regards; des mères serraient sur leurs mamelles taries de pauvres petits enfants qui se mouraient de faim et se débattaient, en hurlant, dans d'affreuses convulsions.

En voyant passer le roi et Bois-Dauphin, les spectres se tinrent immobiles et cessèrent leurs plaintes. Ils prenaient les deux Henri pour des sbires de la Ligue, et les infortunés connaissaient le décret qui leur défendait de se plaindre sous peine d'être dagués ou jetés du Pont-aux-Meuniers dans les eaux — noires et pourries de cadavres — qui grognaient sourdement au bout de la rue.

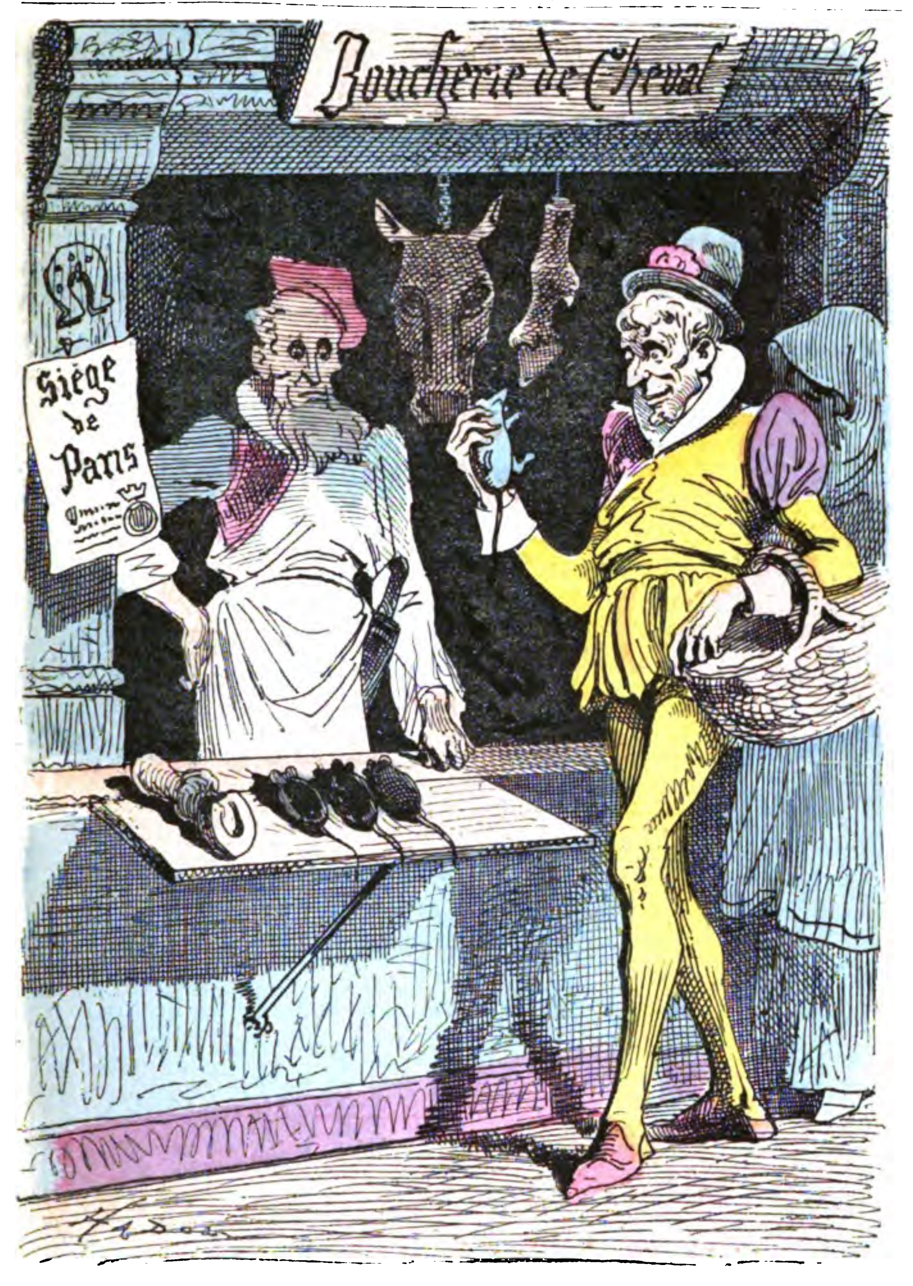
Le matin même, plusieurs bourgeois, au nombre desquels était un nommé Moret, pour avoir dit qu'il serait utile de faire la paix, avaient tous été arrêtés et jetés à l'eau.

Peu à peu tous ces fantômes disparurent, et les deux Henri se trouvèrent seuls avec les cadavres qui obstruaient la rue.

Il leur sembla bientôt entendre de sourds gémissements.

Ils écoutèrent. — Au milieu des cadavres, un malheureux vivait encore.

Bois-Dauphin saisit une lanterne allumée, que l'une des femmes, en se hâtant de fuir, avait laissée là, et se prit ainsi que le roi à considérer les visages



Nous mangions les chats, et les chiens, et les rats. (Page 315.)

livides et bleuâtres de tous ces morts, dans l'espoir de retrouver parmi eux celui qui avait gémi et demandé du secours.

Tous ces malheureux, morts de faim, semblaient arteints d'hydropisie : leurs corps étaient enflés de moitié.

Une odeur infecte s'exhalait de ce ramassis hideux, et nos deux héros, qui n'étaient cependant pas bien *femmelettes* ni l'un ni l'autre, sentirent vingt fois leur cœur se soulever.

CHAPITRE IV

Où le récit des misères de Paris, pendant le siége, est fait par un enfant bien connu du lecteur.

Au moment de laisser là cette insoutenable besogne et d'abandonner à son malheureux sort l'agonisant qu'ils avaient entendu, la lumière de la lanterne vint illuminer de sa lueur tremblante un visage que la mort ne semblait pas avoir encore décomposé.

Le roi saisit la lanterne lui-même et regarda de plus près :

— C'est un enfant, dit-il, le pauvre petit diable n'est qu'évanoui.

De son bras puissant, Bois-Dauphin enleva le corps de l'enfant et l'alla poser sur un banc de pierre placé près du mur.

Pendant ce temps, Henri IV avait tiré de ses poches un flacon de vin et du pain blanc.

Il porta le flacon aux lèvres du petit malheureux, qui pouvait avoir tout au plus une douzaine d'années.

Les quelques gorgées de vin que le roi parvint à lui faire avaler le firent bientôt revenir à lui et lui rendirent un peu de force :

— Encore ! encore, s'écria-t-il, en arrachant avec avidité des mains du roi le flacon de vin.

Il but encore quelques gorgées et rendit la bouteille au Béarnais en le remerciant :

— Mangez un peu de ce pain, mon enfant ! dit le roi.

— Du pain ! du pain ! s'écria l'enfant au comble de la stupéfaction.

Et il n'osait y toucher.

— Prends, mon ami ! dit le roi.

— C'est pour moi ?... questionna le malheureux. Pour moi... tout ?

— Sans doute !

L'enfant semblait être le jouet d'un rêve... Il se décida enfin à mordre dans le pain.

— Que c'est bon de manger ! dit-il ensuite. Il y a si longtemps que je n'ai mangé !

Quand sa faim fut un peu apaisée, il cacha le reste du pain dans le pourpoint en lambeaux qui le couvrait et regarda curieusement ceux qui venaient de le sauver :

— Tu as bien souffert, pauvre enfant ! demanda doucement le roi.

— Moi ! répondit le petit bonhomme. Oui : j'ai souffert... Les autres aussi ont bien souffert ! ajouta-t-il en montrant les cadavres qui les entouraient. Les monastères nous ont soutenus pendant quelque temps, mais bientôt leurs ressources furent épuisées... Alors on a mangé les chevaux, les mulets, les ânes !... Pas nous autres pauvres, poursuivit l'enfant, mais les riches. Cela coûtait bien cher. Nous mangions les chats, et les chiens, et les rats. On les faisait cuire dans de grandes chaudières, et pendant quinze jours on nous en a distribué la chair avec une once de pain. Quelques personnes riches, mais qui étaient dépourvues de vivres, achetèrent bien cher trois mille peaux de ces animaux ; mais quand elles ont voulu les emporter, le peuple affamé, et j'en étais, s'est jeté sur les peaux sèches, et nous les avons dévorées.

Après un silence, l'enfant reprit :

— Par la ville, ne se voyait autre chose que des chaudières de bouillie faites avec du son d'avoine, feuilles de vigne et herbes cuites sans sel. Dans les cabarets et les tavernes, — en ce temps-là, ils étaient ouverts encore ! — on ne trouvait, au lieu de vin, que des tisanes mal cuites. S'il fallait un peu de pain blanc comme celui-ci, pour un malade, c'était la chose impossible, ou bien il le fallait payer un écu la livre. Les œufs se vendaient douze sous la pièce. Le septier de blé valait cent vingt écus ! J'ai vu manger des chiens morts tout crus. J'ai vu manger des tripes que l'on avait jetées dans le ruisseau. Quant à moi, j'ai été forcé un jour de me nourrir avec des rats et des souris qu'on avait pareillement jetés, et plus tard avec des os moulus de la tête d'un chien. Plus tard, quand ces animaux et l'herbe des rues ont été entièrement consommés, les pauvres ont imaginé de pulvériser de l'ardoise, et d'en faire une espèce de pain... Quand l'ardoise a manqué, poursuivit l'enfant avec horreur, ils ont déterré dans les cimetières les os des morts, et ces os réduits en poussière ont formé un aliment, qui pendant quelque temps les a soutenus encore !

L'enfant, à ce hideux souvenir, retomba sur le banc, muet et immobile, et le roi s'écria avec un accent d'amertume et presque de colère :

— Les os des morts ! Voilà le pain que donne à ces malheureux madame de Montpensier.

L'enfant, d'une voix triste et sombre, reprit en se rapprochant du roi :

— Chaque matin, on trouve dans les rues de Paris jusqu'à deux cents personnes mortes de faim. Hier, on disait que treize mille étaient mortes de cette mort-là !

— Treize mille ! répétèrent les deux Henri.

— Les pauvres ne sont pas les seuls qui aient souffert ! poursuivit l'enfant avec un méchant sourire... Une dame bien riche et bien noble, habitant cet hôtel désert devant lequel nous nous trouvons, n'a pu, il y a huit jours, se procurer du pain avec son or et ses diamants. Pour un morceau comme celui-ci, ajouta l'étrange petit bonhomme, en mordant à belles dents dans

son pain blanc, elle aurait donné sa fortune. Eh bien! elle a vu mourir de faim ses deux enfants, l'un après l'autre. Tourmentée elle-même par le besoin, au lieu de faire enterrer leurs corps en terre sainte, elle les a coupés par morceaux, les a salés et s'en est nourrie pendant plusieurs jours!... Mais cette nourriture-là fait mourir, continua l'enfant. Et tenez, voici son cadavre et celui de sa servante.

Ce disant, il désignait au roi deux cadavres de femmes dont les riches vêtements contrastaient singulièrement avec ceux de leurs lugubres compagnons.

— Écoute, enfant, dit le roi après un assez long silence. Je veux mettre un terme à tes souffrances. Je veux t'arracher à une mort inévitable. Viens, et tu seras sauvé.

— Qui donc êtes-vous? demanda l'enfant surpris, en fixant sur le roi ses yeux étincelants.

— Que t'importe mon nom? suis-moi, te dis-je!

— Vous suivre! Où donc?

— Au camp royal! répondit vivement Henri IV.

— Au camp royal! répéta l'enfant en se reculant comme si une vipère l'eût mordu. Au camp royal! reprit-il, avec le roi huguenot, avec celui qui est cause de toutes les souffrances que les catholiques endurent ici... Moi, au camp royal! continua-t-il avec une exaltation extraordinaire dans un enfant de cet âge. Au camp royal, avec les hérétiques qui ont martyrisé la ville où je suis né, qui m'ont fait naître pauvre et misérable, et sont cause de ce que je souffre ici! Non! non! jamais! jamais!

— Le pauvre diable est fou! interrompit le roi en se rapprochant de l'enfant. Allons! viens, te dis-je, et tu seras heureux!

Pendant que le roi parlait, l'enfant, averti par l'accent gascon de Henri IV, qu'il lui semblait reconnaître, saisit vivement la lanterne qui était restée à terre, et l'élevant à la hauteur du Béarnais :

— Lui! lui! s'écria-t-il, le roi huguenot!... l'hérétique!

— Silence, malheureux! dit vivement Bois-Dauphin, en arrêtant d'une main l'enfant prêt à s'enfuir.

— Et c'est votre vin qui m'a fait revivre, c'est votre pain que j'ai mangé! Oh! je n'en veux plus! je n'en veux plus, ajouta-t-il en jetant au pied du roi le pain qui lui restait.

— Eh! mon pauvre ami, dit le roi, le vin que tu viens de boire t'a-t-il troublé la cervelle?

— Votre ami, Sire! interrompit l'enfant avec éclat. Non! non! jamais François Ravaillac ne sera l'ami du roi huguenot!

Et par un mouvement plein de violence, l'enfant se délivra de l'étreinte de Bois-Dauphin, et sautant comme un cabri par-dessus les cadavres, il gagna en un instant le Pont-aux-Meuniers et disparut aux regards du roi et de son officier.

Les deux Henri, profondément impressionnés par les paroles de l'enfant, l'avaient suivi du regard, attristés et sombres.

Après un silence de quelques secondes, Henri IV répéta machinalement ce nom qu'en s'enfuyant l'enfant avait prononcé :

— François Ravaillac.

Et le roi tomba dans une sinistre rêverie, et mille pensées lugubres se vinrent entre-choquer dans sa tête ; peu à peu une sorte d'hallucination délirante s'empara de son esprit, et comme dans une effroyable fantasmagorie, il lui sembla que tous ces cadavres livides qui l'entouraient entr'ouvraient leurs yeux morts et les fixaient sur lui. Il vit ensuite leur visage se contracter et de leurs lèvres flétries le nom de « Ravaillac » sortit comme une menace et retentit dans cette ville maudite, ainsi qu'un glas funèbre.

— Fuyons ! fuyons ! Henriot ! s'écria le roi, en entraînant son jeune compagnon.

Et tous deux reprirent à pas précipités le chemin de la porte Saint-Jacques.

Aux gardes de nuit qu'ils ne purent éviter, ils dirent le mot d'ordre, et, grâce au fidèle Artaban qui les attendait, ils purent sans encombre abandonner cette malheureuse cité.

Le lendemain de cette nuit infernale, Henri IV permit à trois mille pauvres de sortir de la ville, et les soldats de l'armée royale furent autorisés à passer par-dessus les murailles du pain, du vin et autres vivres aux malheureux affamés, que la Ligue retenait de force pour soutenir la défense de la capitale.

CHAPITRE V

Où l'on explique au lecteur ce qui se passa à **Paris** après le fameux siége dont il a été fait mention dans les premiers chapitres de cette cinquième partie.

Disons en quelques mots ce qui se passa au dehors et au dedans des murs de Paris à dater du 23 juillet 1590, c'est-à-dire à dater du jour où les trois mille pauvres que vous savez furent autorisés à sortir de la ville maudite par S. M. Henri IV, alors « roi sans couronne, comme il le disait plaisamment lui-même, général sans soldats et sans argent, et mari sans femme. »

Les bourgeois de Paris, qui tout d'abord avaient pris fait et cause pour la Ligue avec une chaleur extraordinaire, furent les premiers à se plaindre.

Ils demandèrent au duc de Nemours, gouverneur de Paris, qu'on leur donnât des vivres ou qu'on leur permît de se rendre au roi de Navarre.

En attendant la décision du conseil, ils se réunirent au Palais de Justice et finirent par crier tout d'une voix :

« Du pain ou la paix ! »

Le gouverneur n'ayant pas de pain à donner aux mécontents et ne voulant à aucun prix de cette paix qu'ils osaient demander, ne trouva qu'un moyen de faire taire ces bourgeois récalcitrants. Il fit emprisonner les uns et pendre les autres.

Cette façon cavalière de traiter la bourgeoisie n'empêchait pas le mal d'aller en croissant.

De jour en jour, la ville prenait un aspect plus désolé, plus lugubre et nous dirions presque plus diabolique.

Le lendemain même de la pendaison des bourgeois, « le gouverneur, sortant de son hôtel pour aller visiter quelques postes vers les murailles, rencontra un homme qui, d'un air effrayé, lui dit :

« — N'allez pas plus loin dans cette rue, j'en viens et j'ai trouvé une femme à demi morte, ayant à son cou un gros serpent entortillé, et, autour d'elle, plusieurs bêtes envenimées. »

« Ce qu'ayant entendu, le gouverneur s'est retiré en sa maison, et a envoyé ses gens pour vérifier le fait ; ce qu'ils ont affirmé et dit encore que dans la rue voisine il y avait pareillement des serpents et autres bêtes de cette espèce. »

Ce fait étrange et qui au premier abord pourrait paraître avoir été inventé à plaisir pour jeter sur notre récit une teinte plus fantastique, est cependant parfaitement authentique, et nous avons copié mot à mot les lignes qui précèdent dans le *Journal* de Henri IV.

La mort frappait sans repos ni trêve.

Hommes, femmes, enfants tombaient sous ses coups comme les épis mûrs tombent sous la faux du moissonneur.

En l'espace de trois mois, disent les auteurs contemporains, cent mille personnes moururent.

Cent mille ! n'est-ce pas hideux ?

La ville se transforma en un vaste désert, les terrains d'alentour devinrent incultes et sauvages.

L'Université servit de retraite aux paysans, et les classes des collèges se virent remplies de veaux et de vaches. L'herbe croissait par les rues.

Le plus fort de la tempête tomba sur le menu peuple et sur quelques familles aisées avant la guerre.

Les chefs de la Ligue, suffisamment pourvus de vivres, se riaient de toutes ces misères que cimentait l'or de l'Espagne.

Si le roi de France eût été mieux servi, il eût pu empêcher l'armée espagnole, commandée par le duc de Parme, de porter à la ville assiégée le secours qu'elle attendait ; mais il n'en fut rien.

Il est vrai de dire que la conduite du roi était en quelque sorte la cause ou tout au moins l'excuse de cette indolence de ses troupes, qui retarda de quatre ans son entrée à Paris.

Entraîné par sa passion dominante, Henri IV oubliait trop son titre de roi et de général en chef, pour ne se souvenir que de ce surnom de Vert-Galant que ses nombreuses équipées amoureuses lui avaient fait décerner.

Le siége de Paris n'était devenu pour le roi qu'une question de second ordre ; et c'était miracle quand on le voyait dirigeant en personne les travaux du siége.

D'où venait cette coupable insouciance ?

Seules, les abbesses de Montmartre, de Vernon et du Lis le pouvaient dire, et l'on eût pu, à leur défaut, interroger les saintes colombes de l'abbaye de Longchamps, ou bien encore cette belle Gabrielle d'Estrées que le galant monarque a chantée en ses vers et dont chacun connaît la touchante et lamentable histoire.

Henri, bon gré mal gré, leva de nouveau le siége de devant cette malheureuse ville, qui n'était plus que ruines et que désolation.

Heureusement pour notre Béarnais, les dissensions intestines des ligueurs avancèrent grandement ses affaires.

Les catholiques, lassés de ces luttes éternelles, inclinaient vers lui de plus en plus ; mais ils demandaient sa conversion.

— Bast ! s'écria enfin le roi protestant, en prenant bravement son parti, Paris vaut bien une messe !

Et le jour de son abjuration fut fixé au 25 juillet 1593.

Pour donner plus de solennité à sa réconciliation avec l'Église, le roi, fort empêché de faire à Paris la cérémonie, se transporta à Saint-Denis.

A huit heures du matin, Henri IV, vêtu de blanc, accompagné d'un immense et magnifique cortége, se rendit à la grande église.

L'archevêque de Bourges l'attendait à la porte, tenant dans sa main le livre des Évangiles ouvert :

— Qui êtes-vous ? lui demanda le prélat, que demandez-vous ?

— Je suis le roi, répondit Henri, je demande à être reçu dans le sein de l'Église catholique.

— Le souhaitez-vous sincèrement ?

— Je le souhaite de tout mon cœur ! dit le roi.

Et, se mettant à genoux, il jura de vivre et de mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine ; de la défendre envers et contre tous au péril de sa propre vie, jurant ensuite de renoncer à toutes les hérésies qui lui étaient contraires.

A ces mots, on entonna un *Te Deum*, et le peuple, au comble de la joie, hurla : « Vive le roi ! »

L'abjuration de Henri ne convertit point les chefs de la Ligue et ne modéra pas l'éloquence des prédicateurs.

La Sorbonne soutint qu'il était permis aux sujets de se révolter contre un roi hérétique, et qu'il était permis même de l'assassiner.

Un nommé Pierre Barrière fut dépêché de Lyon pour être l'instrument des fureurs de la Ligue.

Mais l'heure fatale prédite au Béarnais par la sorcière de Blois n'avait pas encore sonné pour lui.

Arrêté à Melun, où le roi séjournait, au moment de commettre son crime, l'assassin fut condamné et exécuté.

Ce n'était pas cet homme que le destin avait désigné pour le meurtre du roi.

Henri IV voyait avec un violent dépit que son abjuration ne lui avait pas ouvert les portes de Paris.

L'argent, ce dieu de tous les temps, opéra ce que la raison, le courage et le canon n'avaient pu faire.

Le comte de Brissac, nommé depuis peu par la Ligue gouverneur de Paris, vendit la ville au roi pour la somme d'un million six cent quatre-vingt-quinze mille quatre cents livres.

Le 22 mars 1594, dès quatre heures du matin, Brissac et ses conjurés s'emparèrent sans bruit des portes de la ville, et toutes les troupes du roi y furent introduites sans encombre.

Brissac sortit alors pour aller au-devant du roi.

Au moment de pénétrer dans cette capitale révoltée contre lui, où chaque jour on demandait au ciel la grâce de le faire périr, Henri IV se sentit étreindre le cœur par une invincible crainte.

« Trois fois, dit un auteur contemporain, il entra dans Paris, trois fois il en sortit. »

Enfin, sur les sept heures du matin, entouré de ses fidèles, il entra par la Porte-Neuve, laquelle était située sur le quai du Louvre, au-dessus de l'emplacement où depuis on a bâti le pont Royal.

Cette entrée imprévue atterra les ligueurs.

Revenus de leur première surprise, ils coururent aux armes.

Mais le peuple ne répondit à leurs cris d'alarmes que par d'enthousiastes acclamations à l'adresse de Henri.

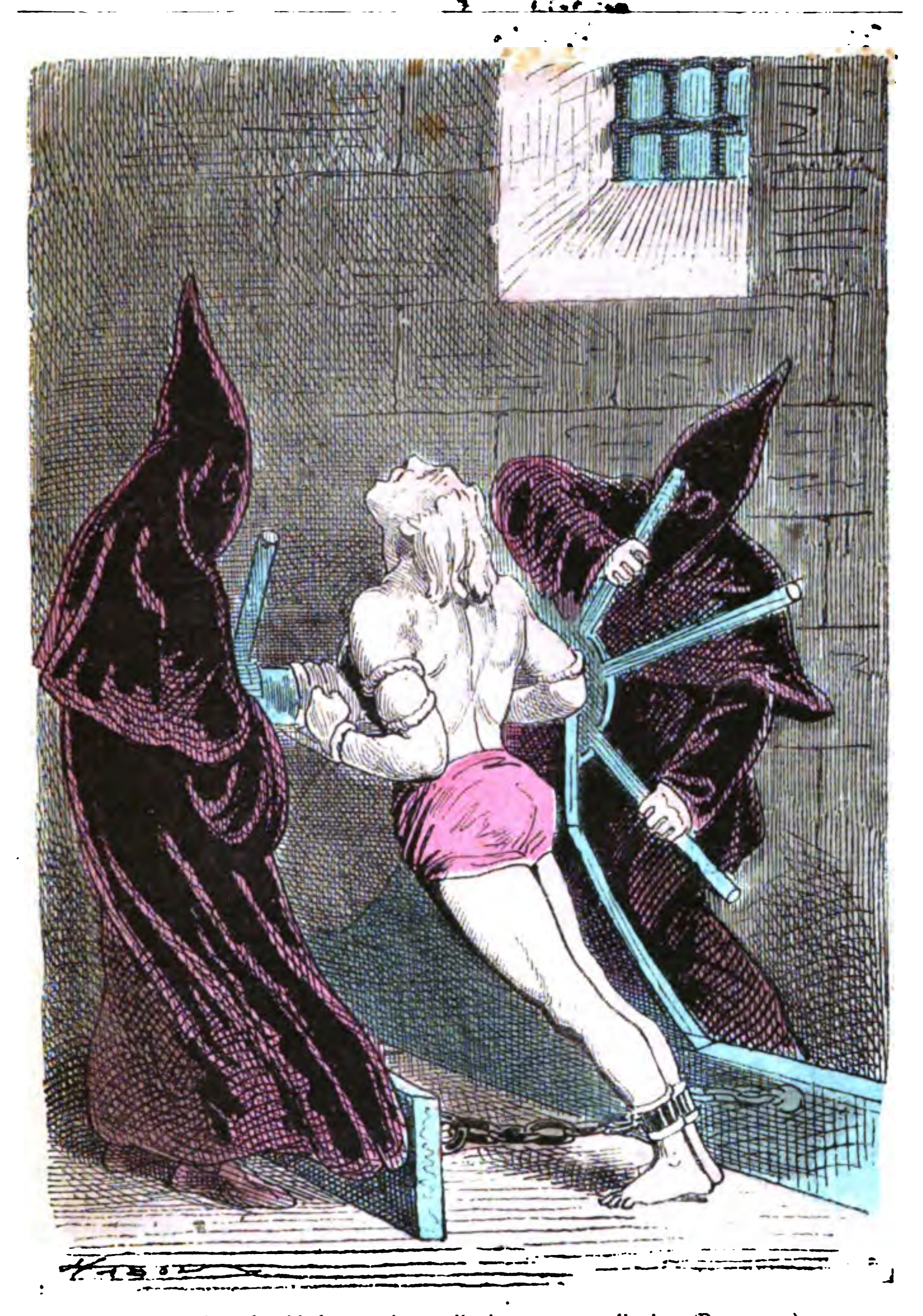
C'en était fait de la Ligue et des ligueurs.

La foule était tellement compacte autour du roi, que les gardes la voulaient écarter :

— Laissez ! laissez ! dit vivement Henri IV ; je préfère avoir plus de peine et qu'ils me voient plus à leur aise. Ils sont affamés de voir un roi. — Que dis-tu de me voir enfin dans Paris ? continua-t-il en s'adressant à Henri de Bois-Dauphin, son inséparable.

— Je dis, Sire, répondit l'officier, que l'on a rendu à César ce qui appartenait à César.

— Rendu ! répéta le roi en jetant un malicieux coup d'œil sur M. de Brissac, qui marchait à ses côtés. Rendu ! reprit Henri ; ventre-saint-gris ! mon fils, on ne m'a pas fait comme à César ; on ne me l'a pas rendu, on me l'a bien vendu !



Jean Chastel subit la question ordinaire et extraordinaire. (Page 322.)

Depuis environ neuf mois, les malheureux Parisiens commençaient à goûter les douceurs de la paix et de la tranquillité.

Tout présageait enfin un avenir prospère, lorsque, le 27 décembre 1594,

Henri, revenant victorieux de Picardie, entra tout botté dans la chambre de Gabrielle d'Estrées.

Plusieurs seigneurs s'y rendirent pour le féliciter. L'un d'eux s'étant agenouillé devant le roi, celui-ci se baissa pour le relever.

En ce moment, un jeune homme, qui s'était glissé dans la foule, se rua brusquement sur Henri IV et lui porta un grand coup de couteau...

Mais ce misérable n'était pas l'assassin désigné par la prédiction de Marsiane... et le coup ne put atteindre que la mâchoire supérieure du Béarnais. La lèvre fendue, une dent cassée, et ce fut tout.

L'assassin avait nom Jean Chastel.

Il était élève des jésuites.

Il fut arrêté et jeté au Fort-Lévêque, ainsi que sa famille et tous les jésuites de Paris.

Le parlement condamna Jean Chastel, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, au plus affreux supplice.

Après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, le coupable alla faire amende honorable devant la principale porte de l'église, nu en chemise, tenant à la main une torche de cire ardente du poids de deux livres.

L'assassin fut mené ensuite en un tombereau sur la place de Grève.

Là, il fut tenaillé aux bras et aux cuisses, sa main droite fut coupée, son corps tiré à quatre chevaux, ses membres jetés au feu et consumés en cendres, et ses cendres jetées au vent.

Ceux qui avaient armé les mains de Chastel et de Barrière ne tardèrent pas à armer celles de plusieurs autres fanatiques.

CHAPITRE VI

Où l'on voit que M. de Bois-Dauphin ne s'amuse guère, et que le roi Henri ne s'amuse pas.

Henri IV, qui se savait en butte à ces éternelles machinations, était en proie à de perpétuelles alarmes.

Sa gaieté native l'abandonnait graduellement : ses cheveux et sa barbe grisonnaient avant l'âge, et son front se couvrait de rides précoces.

Son fidèle Bois-Dauphin, lui aussi, avait peu à peu quitté sa folle insouciance.

Rien ne lui manquait cependant, ou plutôt rien ne semblait lui manquer. Nommé colonel des gardes par une récente faveur de son royal protecteur, riche, puissant, bien en cour, tous les hommes l'enviaient, toutes les femmes aspiraient à lui plaire.

Et cependant Bois-Dauphin n'était pas heureux.

Pour une nature franche et sincère comme celle de notre jeune héros, la vie des cours était insoutenable.

Tant que S. M. Henri IV n'avait été qu'un simple aventurier comme Bois-Dauphin, ce dernier s'était fait une véritable joie de suivre sa fortune et de partager sa destinée, quelle qu'elle fût; mais lorsque le roi de Navarre fut devenu roi de France, lorsqu'avec la royauté il eut accepté les inévitables soucis qu'elle traîne à sa suite, Bois-Dauphin devint maussade et taciturne, et, mille fois le jour, il maudissait ce Louvre qui manquait d'air et ce Paris qui manquait de soleil.

Si bien qu'un beau matin, au lever du roi, notre ex-étudiant se présenta tout botté et tout éperonné.

— Mordious! Henriot, fit le roi surpris, quel diantre d'accoutrement est-ce là?

— C'est celui qui convient, Sire, à un homme qui se met en voyage aujourd'hui même.

— En voyage! toi?

— Moi-même, Sire!

Le roi considéra tristement son jeune favori :

— Eh! quoi, tu veux me quitter, Henriot! dit-il, que t'ai-je donc fait?

— Vous, Sire! s'écria le jeune homme. Oh! Dieu m'est témoin que ce n'est pas vous que je quitte!

— Eh! qui donc en ce cas quittes-tu, ingrat? demanda le roi.

— L'existence odieuse que je mène ici! Dans ces tristes murailles, continua-t-il, je me sens à l'étroit, et j'ai besoin d'espace et de liberté!

— Je comprends cela, murmura le roi. L'espace, c'est une bonne chose!... La liberté, c'est un inappréciable bien! — Eh! dites-moi, monsieur le colonel, poursuivit-il en s'adressant au jeune homme, où avez-vous fixé le lieu de votre exil volontaire?

Bois-Dauphin parut légèrement troublé à cette question du roi et n'y répondit pas tout d'abord; mais, se remettant presque aussitôt, il répondit au roi que le Béarn était l'endroit qu'il avait choisi.

— Le Béarn! reprit le roi avec étonnement. Et pourquoi le Béarn, Henriot?

— N'est-ce pas un beau et joyeux pays? répliqua Bois-Dauphin.

— Très-beau et très-joyeux! interrompit le roi en fixant sur le jeune homme son œil de lynx. Et c'est là le seul motif qui te l'a fait choisir?

— Le seul, répondit Bois-Dauphin.

— Il ment! pensa le roi. Qui diantre l'attire là-bas?... Ma femme, peut-être! Non! poursuivit-il mentalement. La reine Margot vient de se retirer depuis peu au château fort d'Usson, en Auvergne. Ce n'est pas de ma femme qu'il s'agit! Et pour la deuxième fois, le roi se fit cette question : « Qui diantre l'attire là-bas? »

Ce qui attirait Bois-Dauphin loin de Paris, ce qui lui faisait prendre en

haine la capitale et le Louvre, c'était, — le roi l'avait à peu près deviné, — c'était une femme. Et cette femme, — le lecteur l'a deviné tout à fait, — c'était Psyché.

Après la mort de Lupus et l'emprisonnement de Marsiane à l'abbaye de Ferrières, la jeune fille avait compris quels périls la menaçaient en restant au milieu de cette soldatesque insolente, près du roi qui l'aurait infailliblement reconnue et qui, plus que les autres, était à redouter.

Bois-Dauphin, bien que désolé au fond de l'âme de voir s'éloigner de lui cette chaste et courageuse fille qui venait de lui sauver la vie, avait compris, lui aussi, qu'elle ne pouvait plus longtemps demeurer en France:

— Partez donc, Psyché, lui avait dit le jeune homme, qui malgré lui sentait ses yeux se remplir de larmes, partez, retournez dans le Béarn où vous êtes née... Là du moins, pour vous, pour votre honneur, nul danger n'est à craindre! partez! mais en partant, recevez mon serment, ma mie, que jamais une autre que vous ne portera mon nom. Vous sentez-vous la force de me donner semblable parole?

— Oui, sur ma vie en ce monde, Henri, répondit la jeune fille, sur ma part de paradis, je te le jure, Psyché sera ton épouse et n'aimera jamais que toi!

— Merci, merci, ma gente petite! s'écria le jeune officier, tremblant de joie et d'amour. Avant peu, j'en ai le ferme espoir, le roi de France mon maître entrera triomphant dans Paris assiégé. Dès que la guerre civile sera étouffée, dès que, tranquille et puissant, Henri de Navarre pourra se passer du dévouement et de l'épée de son fidèle Bois-Dauphin, moi aussi, je prendrai la route du beau pays de Navarre, terrestre paradis où m'attendra le bonheur, asile bienheureux où, loin des bruits de la guerre, loin des soucis et des vanités de la cour, je pourrai vivre et mourir auprès de celle que j'aime... auprès de toi, Psyché, que j'aimerai toujours!

Peu après, les soldats de garde au camp de Saint-Cloud virent le petit page Benjamin s'éloigner de la ville de toute la vitesse de son cheval.

Bois-Dauphin, qui avait voué au roi de Navarre un dévouement à toute épreuve, et qui, pour rien au monde, n'aurait consenti à abandonner la fortune de Henri IV avant qu'il ne fût véritablement roi de France, Bois-Dauphin, disons-nous, dut pendanr bien longtemps suivre le torrent politique qui envahissait le royaume.

Tant qu'il y eut un danger à courir, il se serait plutôt fait couper les deux jambes que de faire un seul pas en arrière pour quitter la partie; mais lorsque ce grand bouleversement du pays se fut apaisé, lorsque l'autorité royale fut bien et dûment établie, cette violente surexcitation, qui jusqu'alors avait soutenu notre jeune aventurier, tomba comme par enchantement.

Le séjour de la cour lui devint insipide et monotone, et l'image de Psyché, l'attendant au pays béarnais, s'offrit dès cet instant constamment à son esprit.

— Le roi n'a plus maintenant besoin de mon bras, s'était-il dit alors.

Et tout résolûment il avait formé le projet d'aller retrouver en Navarre l'aimante et chaste fille dont le souvenir vivait dans son cœur.

Le roi, en apprenant le prochain départ de Bois-Dauphin, était demeuré pensif et rêveur :

— Ah! tu vas en Béarn, Henriot! dit-il après un assez long silence.—Le Béarn! répéta-t-il en soupirant. — Et comme se parlant à lui-même, il murmura : — Combien j'étais, là-bas, dans mes chères montagnes, plus heureux qu'en ce Louvre qui me sert de prison!... J'avais en ce temps-là, sur la tête, au lieu d'une couronne royale, un pauvre petit feutre tout bossué et troué; au lieu du sceptre de France, je ne tenais à la main qu'un gros bâton noueux coupé dans la forêt; mais sur ce pauvre bâton je m'appuyais en route, et sous mon feutre léger, mon front était à l'abri de l'orage! Ah! le Béarn! le Béarn! soupira le roi. Tu es heureux, Henriot, d'aller là-bas, et ton roi te porte envie!

— Et qui donc, répliqua Bois-Dauphin, qui n'avait pas écouté avec indifférence les regrets de Henri, qui donc empêche mon roi de partir avec moi?

L'œil du monarque s'illumina :

— Partir! s'écria-t-il. Ventre-saint-gris! sais-tu, mon fils, que c'est une idée cela? Au fait, pourquoi ne partirais-je pas? Le temps d'aller et de venir, pas davantage! le temps de courre un lièvre dans la plaine giboyeuse, ou de chasser dans la montagne une couple de bartavelles ou de coqs de bruyère. C'est dit, Henriot, je pars avec toi!

— Vous partez, Sire? dit un grave et sévère personnage qui venait d'entrer chez le roi.

C'était Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully.

— Ah! c'est vous, mon cousin! répliqua le roi d'un ton enjoué... Oui, je pars, et, qui plus est, aujourd'hui même. Ma petite principauté de Navarre me tient au cœur, mon bien cher Sully, et je veux lui donner un doux regard et une caresse!

— C'est en Navarre que se rend Votre Majesté? fit le ministre avec surprise.

— En Navarre, mon cousin! répondit le roi. C'est un désir qui, depuis longues années, sommeillait au fond de mon âme, et que M. de Bois-Dauphin vient de réveiller brusquement. Rien qu'en en parlant, je crois revoir déjà ce pauvre et gai pays, avec ses bûcherons au teint brun et ses belles filles au jupon court. Je crois ouïr les joyeux refrains que chantent les amoureux le soir sous la feuillée. Et les gros bœufs au joug qui mugissent en traînant le chariot du vendangeur!... Et les oiseaux qui gazouillent dans les bois! Tout enfin, tout m'appelle et me dit d'aller encore une fois me rajeunir à l'air bienfaisant de mon pays natal! — Monsieur de Sully, continua le roi en s'appuyant familièrement sur l'épaule du ministre, soyez, pendant quelques jours, le seul roi de France. Voulez-vous?

— Songez, Sire, répondit Sully, que vos ennemis vous sachant à deux cents lieues de la capitale...

Le roi l'interrompit :

— Pour tous, dit-il, excepté pour vous et pour ceux de ma suite, je serai en mon palais de Fontainebleau !

Bon gré, mal gré, Sully dut donner son adhésion, et le soir même, sans autre escorte que Bois-Dauphin, et quelques-uns de ses plus fidèles gentilshommes, le roi quittait Paris *incognito*.

Quatre ou cinq jours plus tard, la petite troupe passait gaiement la frontière de la Navarre, et, le lendemain, le roi chassait dans les bois de Nérac.



LA FONTAINE AUX FÉES

LÉGENDE HISTORIQUE

(Suite du Siége de Paris.)

CHAPITRE PREMIER

Où le lecteur fait connaissance avec le pays natal du roi Henri IV

Laissons loin derrière nous la vieille capitale, et comme si nous avions en notre pouvoir la lampe merveilleuse des contes arabes, transportons-nous sur l'heure au pays navarrois, à deux pas de la jolie petite ville de Nérac, dans une magnifique forêt qu'éclaire un superbe soleil couchant.

Quoique en plein automne, le soleil était chaud encore, et les grands arbres étaient couverts de feuilles rougissantes et luisantes comme du cuivre poli.

Une jeune et jolie fillette, très-séduisante, en vérité, avec sa résille sur la tête et son jupon court, écoutait avec une joie d'enfant des fanfares de chasse qui se perdaient au loin dans les profondeurs de la forêt.

Un gros lourdaud de paysan, au béret incliné sur l'oreille, à la face rouge comme un bouquet de coquelicots, et que par dérision on appelait à Nérac : « Le Pâlot, » suivait, tout en bûcheronnant, chaque mouvement de l'accorte paysanne avec une jalousie marquée.

— Mon Dieu, mam'zelle Aurore, finit-il par dire en interrompant sa besogne, à quelle fin, je vous prie, vous huchez-vous ainsi sur cette pile de bûches ?

— C'est pour voir passer dans le fin fond de la forêt la chasse de notre bon roi.

— La chasse ! la chasse ! reprit le lourdaud en secouant la tête, les chasseurs, bien plutôt !

— Jaloux ! va ! riposta la jeune fille en se mettant à rire.

— Jaloux ! eh bien, oui, là, reprit l'autre. Notre bon roi, tout bon roi qu'il est, est un vert-galant, comme on dit, et dame, avec un roi comme ça, les courtisans doivent être de drôles de lurons.

— Eh bien !

— Eh bien ! mam'zelle, le père Brideloû, votre honoré père, qui est un brave et digne homme et un meunier estimable, m'a accordé votre main, et...

En ce moment, les fanfares se firent entendre plus rapprochées.

— Ah ! tiens, Pâlot, tu m'ennuies, avec tes jérémiades, dit brusquement la paysanne, je retourne au moulin.

— Et sagement vous ferez, mam'zelle, reprit le Pâlot. Allez ! et surtout...

Avant qu'il n'eût achevé sa morale, Aurore était déjà bien loin...

Le premier mouvement de la gentille Béarnaise, fille d'Ève dans toute la force du terme, fut de courir du côté où elle avait entendu le son du cor.

La chasse avait disparu depuis longtemps, et elle se désolait intérieurement, lorsqu'à une certaine distance de l'endroit où elle s'était arrêtée, elle entendit une voix, qui ressemblait fort à la voix d'un enfant du pays, s'écrier tout haut :

— Ventre-saint-gris ! voilà une jolie fillette.

Elle regarda et vit deux chasseurs qui suivaient à pied l'un des nombreux sentiers de la forêt.

Se voyant découverte, la petite eut peur et se sauva ; mais l'un des chasseurs, le plus âgé des deux et le plus simplement vêtu, avait brusquement quitté son compagnon, et s'était élancé sur les traces de la fugitive.

En un instant, il fut auprès d'elle. Ce galant inconnu n'était autre que S. M. Henri IV, roi de Navarre, premier souverain de Béarn et premier pair de France.

Le monarque s'empara de la main de la jeune fille :

— Ah ! ah ! dit-il joyeusement, ma gracieuse Daphné, je vous tiens enfin !

— Daphné ! répéta la fillette étonnée, je m'appelle Aurore, monsieur le chasseur.

— Aurore ! perdiou ! C'est un nom charmant, et qui convient on ne peut mieux à une charmante enfant comme vous !

Aurore était ravie des paroles du roi :

— Quelle jolie moustache ! murmura-t-elle. Ce qui m'ennuie dans le Pâlot, c'est qu'il n'a pas de moustache, lui !

Elle se retourna vivement. Le roi venait de l'embrasser sur l'épaule :

— Dieu ! si le Pâlot vous avait vu ! s'écria naïvement la paysanne.

— Le Pâlot ! reprit le roi.

— Oui, le Pâlot ! répondit Aurore, mon prétendu.

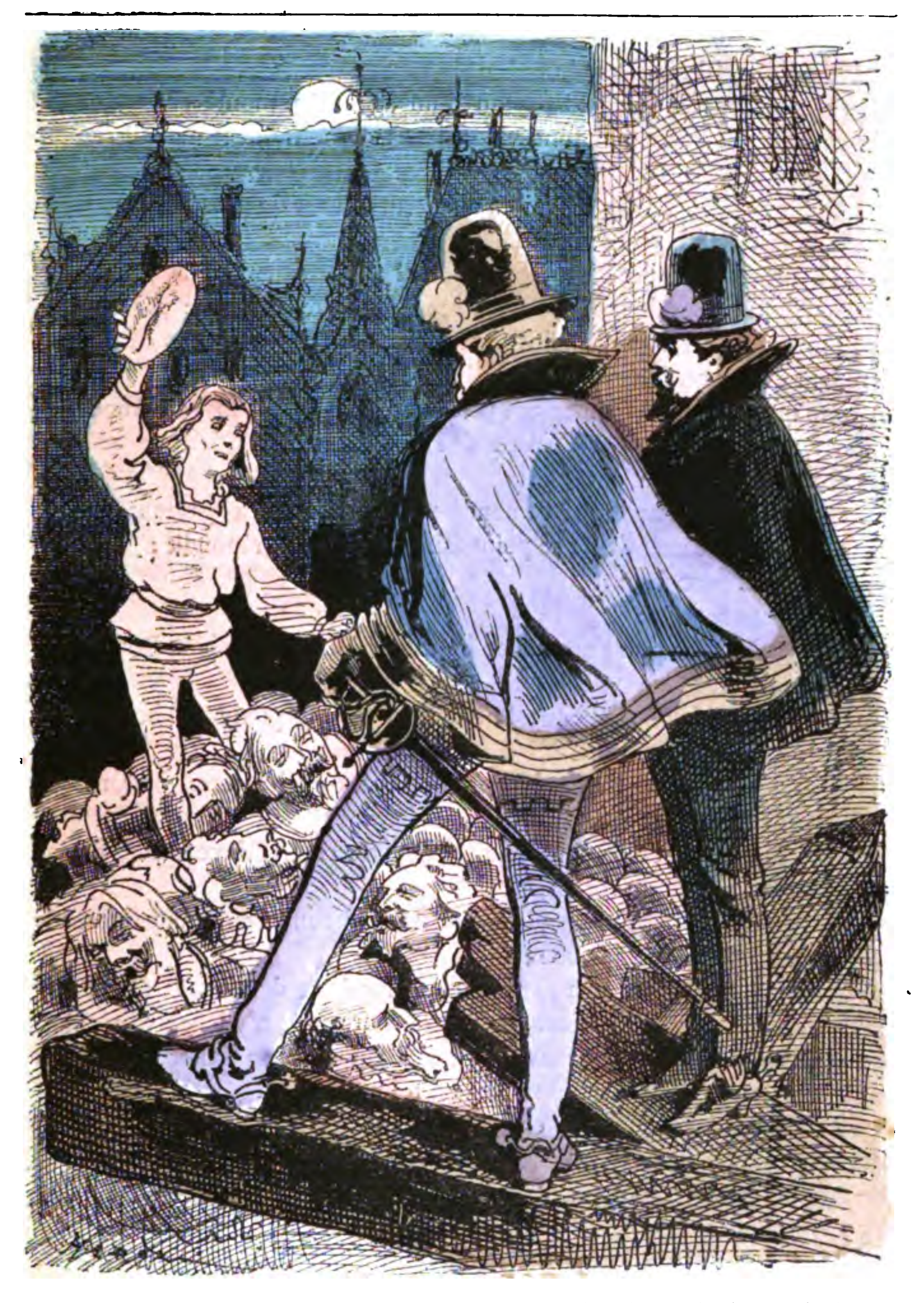
— Son prétendu ! pensa Henri IV. C'est charmant ! me voilà un rival sur les bras !

Tout en riant, il prit la taille de la paysanne ; mais celle-ci se recula grandement effrayée. Ce qui l'épouvantait si fort, la chère fille, ce n'était pas l'action du roi : c'était une grosse voix qui retentissait au bout du sentier :

— Allons, hue ! Trois-Écus ! disait la voix, allons, hue !

— Que diantre avez-vous donc, ma belle ? interrogea le roi.

— Mon père ! c'est mon père qui vient ! répondit Aurore.



Quand l'enfant eut disparu, un rire démoniaque sembla s'élancer des lèvres glacées de ces cadavres. (Page 334.)

Et d'un bond, elle disparut dans un autre sentier.

— La petite folle ! dit le roi tout décontenancé. Elle s'en va !... Et moi qui comptais sur elle pour retrouver ma route !

La forte voix se fit entendre de nouveau :

— Hue donc, Trois-Écus, hue donc !

Peu après, apparut un gros paysan d'un âge mûr, monté sur un de ces petits chevaux du Béarn qui font vingt lieues d'une traite et ne se fatiguent jamais.

— Ah ! perdiou ! s'écria le roi en allant au-devant du gros paysan, tu ne pouvais arriver plus à propos !

— N'approchez pas de Trois-Écus ! il rue ! dit brutalement le vieux bonhomme. Ah çà ! dites donc, eh, là-bas, reprit-il en regardant le roi d'un air soupçonneux, ne seriez-vous point par aventure un des coupeurs de bourses qui rôdent depuis quelques jours dans la forêt ?

A cette question aussi franche que peu obligeante, le roi, loin de prendre de l'humeur, ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Le gros paysan ne riait pas, lui :

— Qui êtes-vous, mordiou ? demanda-t-il d'un ton peu engageant.

Le roi trouva plaisant de ne se point faire connaître et répondit :

— Mon cher monsieur...

L'autre l'interrompit :

— Je ne m'appelle point mon cher monsieur, dit-il, mais bien Brideloû le meunier.

— Va pour Brideloû, répliqua le roi, que la brusquerie du bonhomme réjouissait fort.

— Attendez donc, reprit ce dernier en mettant pied à terre, parions que vous êtes quelque soldat de notre bon roi Henriot ?

— Ma foi, monsieur Brideloû, répondit aussitôt Henri IV, vous avez deviné juste, j'appartiens à notre roi Henriot.

— A notre *bon* roi, s'il vous plaît, riposta le meunier en appuyant sur le mot que le Béarn avait omis de répéter.

— A notre *bon* roi, puisque vous y tenez ! reprit ce dernier.

— Comment, puisque j'y tiens, dit l'autre courroucé ; n'y tenez-vous point, vous ? Mordious ! c'est que j'aurais bien vite fait de vous bailler une taloche pour vous apprendre à respecter notre bon roi.

— Tout doux ! s'écria Henri en se garant. Pour me prouver son amitié, pensa-t-il, le brave homme va m'assommer sur la place.

— Ah çà ! voyons, poursuivit le père Brideloû, une politesse en vaut une autre : je vous ai dit mon nom, dites-moi le vôtre ?

Le roi, interdit d'abord devant cette question, finit par répondre qu'il s'appelait « Nicolas. » Voulant pousser jusqu'au bout cette aventure, qui lui promettait une distraction certaine, il dit ensuite au meunier qu'il était complétement séparé de la chasse, et pria le bonhomme de lui donner une retraite pour la nuit.

Le père Brideloû n'avait jamais su refuser l'hospitalité à personne ; aussi s'empressa-t-il d'acquiescer à la demande du roi :

— Venez chez nous, dit-il, vous y serez le bien reçu. Pour ce qui est du

dîner, vous en serez satisfait ; il y a une poitrine de veau en ragoût, un cochon de lait rôti, une soupe aux choux et un grand lièvre en civet, que j'ai tué moi-même.

— Un vrai dîner de roi ! pensa Henri IV.

— As-tu faim, Nicolas ? ajouta le meunier.

— Une faim d'enfer ! répondit Henri.

— Tant mieux ! mordious ! tu m'as l'air d'un bon vivant, Nicolas ! bois-tu sec ?

— Sec comme pendu !

— Tant mieux ! s'écria Brideloû tout joyeux. Allons ! j'enfourche Trois-Écus ; toi, monte en croupe avec moi ! Dieu merci ! nous avons une bonne bête ! Ce n'est pas grand, nos petits chevaux béarnais, mais ça vous a des jarrets d'acier ! Y es-tu, Nicolas ? demanda le meunier.

— J'y suis, répondit Henri IV.

— En ce cas, reprit le bonhomme, hue, Trois-Écus ! hue ! ma fille !

Et le cheval prit au galop le chemin du moulin.

— Perdiou ! pensa Henri IV en s'appuyant, pour ne pas tomber, sur les robustes épaules de Brideloû, je voudrais me voir passer en semblable équipage ; je me rirais au nez de bon cœur !

CHAPITRE II

Où il est parlé des premières armes de Henri de Navarre

Le roi Henri et le père Brideloû, légèrement cahotés par le trot inégal de la jument, restèrent quelque temps sans parler.

Un cahot plus fort que les autres manqua de jeter à terre notre roi gascon.

Il se retint tant bien que mal à la veste du meunier, qui se prit à rire d'un de ces bons gros rires qui font plaisir à entendre :

— Arnibiou ! dit-il, pour un soldat de notre bon roi, tu me fais l'effet, mon pauvre Nicolas, d'un drôle de cavalier !

— Le rustre se moque de moi ! pensa Henri IV en se remettant à grand'-peine en équilibre sur l'échine osseuse de la jument. Bast ! à la guerre comme à la guerre ! Mon cher Brideloû, continua-t-il, j'avoue à ma honte que je ne suis pas de première force en équitation, lorsque je suis, comme en ce moment, à cheval sur la queue de la bête, et, franchement, je te serais grandement obligé de réduire un peu l'allure trop fringante de notre estimable monture.

— J'y consens ! répondit le meunier, d'autant plus qu'il n'est pas encore

bien tard, et pourvu que nous arrivions au moulin à l'heure de la soupe, c'est tout ce qu'il faut ! — Là ! là ! continua-t-il en caressant la crinière de son cheval, doucement, Trois-Écus, doucement, ma fille !

La jument, non sans rechigner, consentit à marcher au pas.

— Eh bien, es-tu content, grand peureux ? demanda le paysan en tournant la tête du côté du roi.

— Enchanté, riposta ce dernier qui riait dans sa barbe. Tu es, mon cher Brideloû, le plus obligeant des hommes.

Le meunier l'interrompit sévèrement :

— Monsieur Nicolas, dit-il, est-ce que par hasard nous aurions gardé les pourceaux ensemble, que tu te permets de me tutoyer ?

— C'est juste, excusez-moi ! répliqua le roi, qui trouvait on ne peut plus original de s'entendre parler de la sorte.

— Oh ! reprit Brideloû, ce n'est pas que je sois fier ; mais c'est que je n'admets de familiarité avec qui que ce soit, avant de savoir auparavant s'il le mérite.

— Et vous avez, perdiou ! cent fois raison, mon brave, riposta Henri, je ferai en sorte que quelque jour vous m'accordiez la faveur de vous tutoyer.

— Oh ! fit le meunier, quand je te connaîtrai, ce sera peut-être différent.

— Tout différent, je le crois ! reprit le roi.

Et ce disant, il pensa éclater de rire.

La conversation fut interrompue par un caprice de la jument qui tout d'un coup se reprit à trotter plus fort que jamais.

— Là ! là ! au pas, Trois-Écus, cria le meunier, au pas, ma fille.

Quand le cheval se fut décidé à obéir à l'injonction de son maître, Henri IV, qui depuis longtemps se trouvait fort intrigué d'entendre donner à leur monture ce nom de Trois-Écus, se permit de demander au meunier une explication à ce sujet :

— Faut que tu sois diantrement ignare, mon pauvre Nicolas, répliqua Brideloû d'un ton presque méprisant ; comment ! à ton âge, tu ne sais pas encore que nos petits chevaux du Béarn se vendent trois écus au marché, et qu'à cause de cela nous les appelons presque tous de ce nom-là ?

— Ma foi, répondit le roi, je l'ignorais totalement.

— Trois-Écus ! continua le meunier d'un air fin, c'est un nom qui sonne mieux qu'un autre ; pas vrai ?

Et ravi de ce jeu de mots, Brideloû se prit à rire de son gros rire.

Henri IV, pour ne pas le désobliger, se crut forcé de faire chorus avec lui.

Visiblement flatté, le meunier se retourna complaisamment vers le roi et lui dit d'un petit air amical :

— Je vois, Nicolas, que tu n'es pas tout à fait bête, et que tu sais comprendre un mot d'esprit quand l'occasion se présente.

Le roi s'inclina pour remercier le paysan de son singulier compliment.

— Y a-t-il longtemps, reprit le meunier, qui semblait de minute eu minute

s'intéresser davantage à son compagnon, — y a-t-il longtemps, Nicolas, que tu es au service de notre bon roi ?

— Très-longtemps ! répondit le roi. Je le sers pour ainsi dire depuis qu'il est au monde ; car je suis né le même jour que lui, à la même heure, à la même minute, et, qui plus est, au même endroit.

— Pas possible ! s'exclama Brideloû, tu es du Béarn ?

— Comme vous et lui ! répliqua le roi.

— Arnibiou ! reprit le meunier, que ne disais-tu cela tout de suite !... Et tu n'as, dis-tu, jamais quitté le roi ?

— Pas seulement la millième partie d'une seconde !

— Tu me gouailles, finaud ! interrompit le bonhomme.

— Que Trois-Écus nous rompe les os sur l'heure, répliqua le roi, si je ne dis pas l'entière vérité !

— Tu t'es trouvé avec notre Henri dans toutes ses batailles ? interrogea le paysan émerveillé.

— Dans toutes ses batailles.

— Je fais le pari que tu n'étais pas là cependant la première fois qu'il a vu le feu ?

— Ne pariez pas, mon cher Brideloû, vous perdriez sûrement.

— Mordiou ! s'écria le meunier. Tu te vantes, sans doute ! Et peut-être ne sais-tu pas seulement de quoi je veux te parler ici ?

— Excusez-moi, riposta le roi, vous voulez parler de la prise de Cahors ?

— C'est ma foi vrai ! murmura le paysan.

— Sans compter, ajouta Henri, que ce jour-là, malgré toutes ses prouesses, votre bon roi Henriot avait intérieurement « un grand ventre de peur », comme nous disons au pays, et qu'il était bien pâle, et que ses jambes étaient bien mal assurées.

— Un grand ventre de peur ! lui ! allons donc ! fit le meunier. Ce n'est pas de lui que tu parles-là, c'est de toi, poltron ?

— C'est juste, s'empressa de dire Henri IV, c'est de moi !

Cet aveu sembla satisfaire le meunier, qui reprit d'un ton enjoué :

— Ah ! tu as fait cette mine-là à la prise de Cahors... tu es resté alors les bras croisés pendant l'affaire ?

Le roi l'interrompit vivement :

— Non, mordious ! s'écria-t-il. J'ai surmonté ma lâche faiblesse, et, le premier de tous, je suis entré dans la ville à travers les balles et l'artillerie.

— Oh ! le premier de tous ! fit le meunier d'un air de doute. Après notre Henri, si tu veux bien.

— Non pas après ! si tu le veux bien toi-même, riposta le roi, mais en même temps que lui !

Le visage du meunier reprit son air sévère :

— Je t'ai déjà prié de ne pas me tutoyer ! dit-il gravement.

— Diable ! j'avais oublié ! répondit le roi.

— Oh ! je ne t'en veux pas ! continua le bonhomme : mais tâche d'y faire attention ! parce que, foi de Brideloû, ça me chiffonne.

Le roi prenait un singulier plaisir en la compagnie du vieux meunier. Son visage était rayonnant, et ses yeux pétillaient de véritable joie. Henri IV renaissait pour ainsi dire à tous ces souvenirs de sa jeunesse évoqués soudainement dans cette belle forêt de Nérac, dont, tout enfant, il avait parcouru les verdoyants sentiers, et dont, peu d'années avant son avénement au trône de France, il avait pu de nouveau contempler les arbres séculaires.

Le meunier se dérida bien vite et renouvela ses questions aussi amicalement qu'en commençant :

— Et depuis la prise de Cahors, demanda-t-il au roi, tu as suivi le roi partout?

— Partout ! je vous l'ai dit. Sur les champs de bataille d'Arques et d'Ivry, je combattais à ses côtés !...

— Et tu n'avais plus peur, j'espère, interrogea le meunier en riant.

— Et je l'espère aussi, mordious ! riposta le roi, il n'y a que la première fois qui coûte ! heureusement ! — Cependant, ajouta Henri IV, dont le front se rembrunit, une nuit, cette peur m'est revenue au cœur, non pas comme à Cahors, mais cent fois plus terrible.

Le ton sinistre de Henri sembla impressionner étrangement le meunier, qui ralentit le pas de son cheval et se prit à écouter.

Et le roi, qui rien qu'à ce souvenir frissonnait malgré lui, se prit à raconter tous les détails de l'effroyable nuit à laquelle nous avons fait assister le lecteur.

Le gros meunier avait écouté le récit du roi bouche béante.

— Quoi ! dit-il après un long silence, ce petit misérable ligueur a jeté aux pieds de notre bon roi le pain qu'il lui avait donné !

— Il l'a jeté, continua le roi, malgré la faim qui le torturait encore. Il l'a jeté et s'est enfui en proférant ces mots : « Jamais François Ravaillac ne sera l'ami du roi huguenot. » Quand l'enfant eut disparu, continua le roi à voix basse, un rire démoniaque sembla s'élancer des lèvres glacées de ces cadavres qui gisaient autour du roi, et ce rire hideux vint troubler l'épouvantable silence de cette nécropole. Au milieu de ces éclats de rire fantastiques, poursuivit Henri IV sourdement, ce nom de Ravaillac dominait toujours et bourdonnait lugubrement aux oreilles du roi, qui, au même instant, crut ressentir à la place du cœur une douleur aiguë, toute semblable à la douleur que produit une lame d'acier s'enfonçant dans les chairs.

Chose étrange ! huit longues années s'étaient écoulées depuis cette nuit fatale, et ce souvenir était tellement vivace dans l'esprit du roi, que ce dernier porta involontairement la main à son cœur. — Cette même douleur, il lui semblait l'éprouver aussi violente que jadis.

— Ravaillac ! répéta le meunier d'un ton courroucé. Arnibiou ! je me souviendrai de ce nom-là, et si jamais celui qui le porte me tombe sous la patte, gare à lui !

En cet instant, Trois-Écus recula effrayé; devant le cheval se tenait un jeune homme d'une vingtaine d'années à peu près, que ni le roi ni le meunier n'avaient vu sortir de l'épais fourré qui bordait le sentier. Les misérables vêtements du jeune inconnu, son teint bilieux, son œil profondément renfoncé, sa lèvre blême et mince, qui le faisaient paraître beaucoup plus vieux que son âge, tout en lui semblait fait pour inspirer de la défiance.

Notre gros meunier lui demanda d'un ton soupçonneux et presque courroucé ce qu'il voulait:

— Mon bon monsieur, répondit l'étranger d'une voix doucereusement hypocrite, notre roi Henri IV, que Dieu garde, est depuis hier en son pays de Béarn et chasse aujourd'hui dans cette forêt. Pourriez-vous, je vous prie, m'indiquer l'endroit où je pourrais trouver Sa Majesté ? je serais aise de la voir, car je n'y ai pu parvenir depuis ce matin.

Tout en parlant, l'inconnu tenait ses yeux baissés vers le sol, et ne songeait même pas à considérer le second cavalier qui se tenait derrière le meunier.

Celui-ci s'était radouci en entendant les paroles du jeune étranger.

— C'est un ami du roi ! avait-il pensé.

Et, le plus sincèrement du monde, il lui indiqua le rendez-vous de la chasse.

— Attends là notre bon roi Henriot, dit-il, tu l'y verras indubitablement.

L'étranger remercia et disparut.—Henri IV le regarda s'éloigner.

— C'est singulier, murmura-t-il, il me semble avoir déjà vu cette face pâle quelque part !

— Allons, hue, Trois-Écus ! cria le paysan, hue, ma fille !

Le cheval, qui n'attendait que l'ordre du maître, reprit sa course, et, peu après, le roi et le meunier arrivaient au moulin.

CHAPITRE III

Qui prouve que, dans la petite ville de Nérac, les meuniers menaient plus joyeuse existence que le roi de France en sa grande ville de Paris.

L'habitation du meunier s'élevait sur le bord d'une petite rivière qui séparait le corps de logis du vaste enclos où le moulin agitait ses larges ailes.

Un petit pont construit avec des branches d'arbres était jeté sur l'étroit ruisseau, dont les eaux, argentées par la lune qui venait de se lever, reflétaient une véritable armée de peupliers gigantesques.

Le roi contemplait avec ravissement ce pittoresque paysage :

— Ventre-saint-gris ! dit-il, voilà un délicieux endroit ; et l'on doit être ici, dans ce petit coin ignoré, plus heureux cent fois que dans ce grand pandémonium qu'on appelle Paris !

Trois-Écus avait traversé le pont rustique et s'était arrêté de lui-même devant l'habitation.

— C'est toi, notre homme ! cria de l'intérieur une voix de femme.

— En chair et en os, mame Brideloû, répondit le vieux paysan.

La porte s'ouvrit, et la meunière, une grosse réjouie aux joues rouges et aux dents blanches, vint prendre la bride de la jument.

Les deux cavaliers sautèrent à terre.

— Tiens ! tu es donc deux, notre homme ! fit-elle étonnée en apercevant le roi.

— Femme, répondit Brideloû, j'ai trouvé cet étranger dans la forêt ; il faut que tu lui donnes à souper et à coucher pour cette nuit.

— Vous êtes le bienvenu chez nous, monsieur ! — Aurore, continua-t-elle d'une voix forte, Aurore, mène Trois-Écus à l'écurie.

Aurore parut sur le seuil de la porte.

— Tiens ! dit-elle avec joie, les moustaches de la forêt !

— Eh bien ! questionna Brideloû, qu'est-ce donc ?

— Rien ! rien ! répliqua vivement Aurore, c'est Trois-Écus qui rue !... Allons, hue, Trois-Écus !

Le roi et ses hôtes entrèrent dans la salle basse.

Un grand feu de sarments pétillait joyeusement dans l'âtre, et, dans les cendres, un petit chien du pays se vautrait paresseusement.

En apercevant une figure étrangère, il se prit à aboyer.

— Veux-tu bien vite taire ta piaille, *Finette !* cria le meunier, Nicolas est un ami, et de plus un compatriote.

Le chien comprit apparemment, car, à compter de cet instant, il fut au mieux avec Henri IV.

Le gros meunier avait approché du feu un large fauteuil à clous en cuivre qui n'était fait que de pièces et de morceaux, et semblait pour le moins bicentenaire.

— Nicolas, mon gars, dit le bonhomme en tapant sur l'épaule de Henri IV, voilà un fauteuil qui te tend les bras. Assieds-toi et chauffe-toi les pattes.

— Mille grâces, mon cher hôte ! répondit le roi en s'étendant dans le respectable fauteuil. Perdiou ! continua-t-il, voilà un meuble qui date pour le moins du temps de Mathusalem !

— Ne ris point, Nicolas ! interrompit sévèrement le gros meunier, ce vieux fauteuil-là, vois-tu bien, je ne le donnerais pas pour tout l'or du monde : une princesse, une reine s'est assise dessus.

Comme Henri considérait le meunier d'un air étonné, ce dernier reprit :

— Oui, une reine : et quelle reine, mon gars !... Jeanne d'Albret, rien que ça, la mère de notre bon roi Henriot !



Qu'il n'appartient aux rois, pas plus qu'aux barbes grises, de se laisser dominer par une femme. (Page 339.)

— Jeanne d'Albret ! répéta Henri IV avec émotion, en se levant doucement de dessus le fauteuil.

—En personne ! poursuivit le meunier. Celle-là qui était si douce et si belle,

et si bonne, qu'on l'appelait à la cour « la mignonne des rois, » et qu'au village on l'appelait « la mignonne des pauvres. »

— Ma mère! murmura Henri IV.

Et dans ses yeux, deux grosses larmes brillèrent au souvenir de cette noble femme que la reine Catherine avait fait mourir bien jeune encore, bien belle et bien aimée.

Le vieux meunier ne remarqua point l'émotion de son hôte :

— Pour en revenir à ce vieux fauteuil, continua-t-il, la reine Jeanne, chassant un jour dans les bois de Nérac, vint se reposer en ce moulin. Elle s'assit dans ce fauteuil qui venait du père de mon père, et comme elle avait soif, elle but une pleine jatte de lait qu'on venait de traire et qui était tout chaud encore. Regarde sur le bahut, Nicolas, tu vois bien cette jatte à fleurs qui est placée au beau milieu. Salue, mon gars, salue jusqu'à terre. C'est là-dedans qu'a bu la bonne reine Jeanne!

Machinalement, le roi porta la main à son feutre et se découvrit.

En cet instant, Aurore entra bruyamment dans la salle basse :

— Not' père, cria-t-elle de la porte, la bête est à l'écurie!

— Très-bien! répliqua le meunier en donnant une petite tape sur la joue rose et fraîche de la jolie paysanne, tu es une fille d'affût, Aurore, et le mari que tu prendras sera joliment loti. — Pas vrai, Nicolas? continua-t-il en s'adressant au roi.

— Admirablement loti, vraiment, répliqua ce dernier, et le sort de ce mari-là fera bien des envieux!

— Pas mal tourné le compliment! dit gaiement le meunier. On voit que tu es du pays, tu n'es pas Gascon à moitié.

Une grosse voix qui retentit au dehors interrompit l'appréciation du bonhomme.

— Holà, hé, beau-papa! criait-on, holà, hé! belle-maman! v'la de la société que je vous amène.

— Tiens, dit Aurore d'un ton plutôt ennuyé que satisfait, ce que c'est que de parler mariage! Voilà justement le grand Pâlot, mon promis!

— Le grand Pâlot, répéta le roi. Mon rival! ajouta-t-il en souriant. Perdiou! je ne suis pas fâché de faire sa connaissance!

Le grand Pâlot pénétra dans la salle basse, suivi de Bois-Dauphin.

Depuis leur arrivée en Navarre, le roi, comme par un fait exprès, n'avait pas quitté le jeune homme d'une minute, et ce dernier n'avait pu encore trouver un prétexte plausible pour éloigner son royal maître, et se rendre seul au moulin du père Brideloû, où il savait que se trouvait sa chère Psyché.

Grandement dépité de la persistance du roi à le suivre, notre pauvre amoureux se donnait au diable d'avoir engagé le monarque à venir avec lui au pays navarrois; et, tout pensif, il craignait que le roi ne se doutât du motif qui lui avait mis ce voyage en tête!

— Mais non, c'est impossible! s'était-il dit en réfléchissant. Le roi n'a plus

souvenance de Psyché, et cette amourette de Henri de Navarre s'est éteinte comme une flamme légère dans le cœur de Henri de France.

Le jeune homme, tout en songeant, cherchait à s'orienter dans ces bois qui lui étaient totalement inconnus.

— Où diable suis-je ici! je veux être pendu si j'en sais rien. Pour complaire au roi, je me sépare de la chasse. Je l'écoute avec bonheur me faire les plus beaux serments de sagesse, me déclarer qu'il n'appartient aux rois, pas plus qu'aux barbes grises, de se laisser dominer par une femme, lorsque, tout à coup, surgit au loin cette petite paysanne, et Sa Majesté me plante là et s'enfuit avec la belle. Quoi qu'il en soit, je suis libre, c'est là le point principal.

En cet instant, le grand Pâlot, qui venait de terminer sa besogne, déboucha par l'un des sentiers.

— Ah! parbleu! continua Bois-Dauphin, voilà un gars qui me va renseigner. — Mon ami, poursuivit-t-il en allant au-devant du jeune bûcheron, pourriez-vous, par hasard, m'indiquer le moulin du père Brideloû?

— Ah bien, par exemple! s'écria le bûcheron en se mettant à rire, on peut dire que vous êtes rudement chanceux de m'avoir trouvé.

— Je n'en disconviens pas, répliqua Bois-Dauphin; mais pour quelle raison, je vous prie?

— Par la raison, pardine, que vous tournez le dos au moulin, et non-seulement que je puis vous indiquer votre route, mais encore que je vais en personne vous y conduire, vu que j'habite moi-même au moulin, dont la fille, mam'zelle Aurore, a l'avantage, sauf votre respect, d'être la promise de votre serviteur!

Bois-Dauphin avait félicité chaudement le paysan, non sans rire en lui-même de sa grotesque physionomie, et tous deux s'étaient mis en route.

— Entrez, entrez, monsieur, dit le père Brideloû en allant au-devant du jeune officier, la maison du paysan béarnais est ouverte à tous les honnêtes gens.

— Merci du compliment, mon cher monsieur, répliqua le jeune homme en entrant, j'en serai digne.

— Bois-Dauphin, dit Henri IV en le reconnaissant.

Le jeune homme l'aperçut dans le même moment :

— Le roi! fit-il stupéfié.

— Silence! dit vivement Henri IV, je me nomme Nicolas, rien de plus.

— Vous vous connaissez? demanda Brideloû en s'approchant.

— Mon cher hôte, dit le roi, je vous présente mon officier, un ami dévoué de votre bien-aimé Henri de Navarre.

— Ouais! grommela le grand Pâlot en regardant de travers celui qui venait de parler, qui diantre est-ce que cet étranger là? je ne l'avais point vu!

Et comme le roi s'était mis à causer avec Aurore?

— Il est bien familier avec ma promise, dit-il, il me déplaît. Avec sa moustache en l'air, on dirait d'un chat!

Pas plus que le grand Pâlot, Bois-Dauphin n'était satisfait de voir le roi installé chez le meunier.

— S'il revoit Psyché, se dit-il avec crainte, qui sait si se caprice, éteint depuis longtemps, ne se rallumera pas ?

Le jeune homme connaissait son Vert-Galant sur le bout du doigt, et ses terreurs n'avaient, après tout, rien d'exagéré.

— Arnibiou ! s'écria le meunier, je ne m'attendais point ce soir à dîner en pareille société ! A nous six, nous allons faire juste la demi-douzaine !

— A nous six ! pensa Bois-Dauphin, dont le cœur se serra soudainement, que veut-il dire ? Psyché n'est-elle donc plus au moulin ?

S'il eût, en route, osé interroger son guide au sujet de la jeune fille, il eût obtenu sans doute tous les renseignements désirables ; mais, par caprice d'amoureux, par je ne sais quelle fantaisie dont lui-même ne pouvait se rendre compte, Bois-Dauphin n'avait pas voulu prononcer devant ce rustre de grand Pâlot le nom de sa bien chère Psyché.

On peut aisément se faire une idée de sa poignante anxiété en entendant la phrase du père Brideloû.

— Psyché n'est plus au moulin ! répéta-t-il mentalement ; où est-elle ? qu'est-elle devenue ?

Ces questions qu'il s'adressait à lui-même, il était sur le point, malgré tout, malgré le roi, de les adresser résolûment au meunier ; mais avant qu'il eût seulement ouvert la bouche, Brideloû poursuivit :

— Si nous ne sommes que six en nous mettant à table, je vous préviens à l'avance, mes hôtes, que nous serons sept au dessert. En sus de cette petite réjouie que vous voyez là, continua-t-il en montrant Aurore, je possède une seconde fille que j'aime quasiment autant que celle-ci, bien qu'elle ne soit que mon enfant d'adoption.

Bois-Dauphin se prit à écouter avidement, et le roi qui, dès qu'il s'agissait d'une femme, avait pour habitude de dresser l'oreille, vint prendre part sur l'heure à la conversation.

— Ah ! ah ! mon cher Brideloû, dit-il, vous avez une seconde fille ?

— La plus jolie batelière de la Baïse !... répliqua le bonhomme. Sans compter que, bien jeune encore, elle a déjà vu bien des choses et qu'elle en sait plus long que moi, et peut-être bien que toi itou, Nicolas. Mais nous causerons de tout cela plus tard. Occupons-nous présentement de la mangeaille ; je crève de faim, moi, d'abord.

— Ventre-saint-gris ! et moi donc ! s'écria Henri IV. Mes dents sont longues à embrocher un âne !

— Un âne ! répéta le grand Pâlot comme effrayé.

— Rassurez-vous, mon cher ami, poursuivit le roi, qui se prit à rire ; ce n'est pas de vous qu'il s'agit !

— Ouais ! grommela le Pâlot, il m'*insolente !* — Aurore, continua-t-il à voix

basse, en se penchant furieux du côté de sa promise; ne lui parlez plus à ce Nicolas de malheur, je vous le défends!

Aurore le regarda bien en face :

— Tiens, vois-tu, Pâlot, lui dit-elle d'un ton profondément convaincu, foi d'honnête fille, tu es trop bête pour un homme seul!

Le jeune bûcheron leva les yeux au ciel :

— Faut-il qu'un homme soit malheureux! gémit-il avec désespoir.

Le meunier l'interrompit brusquement au beau milieu de ses gémissements :

— Allons, descends au cellier, Jean le serin, lui dit-il, et remonte un plein broc de vin nouveau!... Une petite blanquette de Limoux que je vous recommande, continua-t-il en se retournant vers ses hôtes.

Pendant ce temps, le Pâlot prit une lumière et descendit les huit ou dix marches qui conduisaient au cellier.

— Nous autres, reprit le meunier après le départ du Pâlot, avançons un peu la table près du feu, j'aime à avoir bien chaud quand je mange, moi, c'est mon idée comme ça!

Bois-Dauphin s'était empressé de prendre un bout de la grosse table massive placée au fond de la chambre et sur laquelle la meunière et sa fille avaient apporté six couverts.

Le roi, qui, assis devant le feu, badinait avec Aurore, ne songeait aucunement à aller aider le meunier.

Ce dernier, qui n'entendait pas de cette oreille-là, vint à pas de loup derrière Henri IV, et l'empoignant rudement par le bras, il le fit lever sans l'ombre de cérémonie.

— Ah ça! dis-donc, Nicolas le paresseux, cria-t-il sévèrement, est-ce que tu te moques du qu'en dira-t-on de te carrer là à la chaude quand ton officier travaille?... Veux-tu bien vite déguerpir et faire ton ouvrage?

— Monsieur Brideloû..., dit vivement Bois-Dauphin en voulant retenir le trop brusque paysan.

— Laisse-le donc faire! dit à voix basse le roi qui riait aux éclats. L'aventure est bien plus bouffonne ainsi! S'il ne me rouait de coups, où diantre serait le plaisir?

Bois-Dauphin voulut répliquer.

— Ne me découvre pas, te dis-je, poursuivit Henri IV; ici, je suis heureux...

— Comme un roi? questionna le jeune officier.

— Comme un roi! reprit Henri; non pas, mordiou! comme un paysan, cela vaut mieux!

A ces mots, il courut donner un coup de main à Brideloû pour apporter la grande table près de la cheminée.

En cet instant, la grosse meunière sortit de la cuisine, tenant entre ses deux mains une colossale soupière toute fumante :

— V'là la soupe! dit-elle en la posant sur la table.

— V'là le civet ! dit à son tour Aurore qui s'était chargée du gibier.

La tête du grand Pâlot sortit à moitié hors de la trappe du cellier :

— V'là la *blanquette !* dit-il d'un air de mauvaise humeur.

— Allons ! dit Brideloû en s'asseyant majestueusement sur le vieux fauteuil de la reine Jeanne, boutez-vous à table, je vous prie ; monsieur l'officier, ajouta-t-il en s'adressant à Bois-Dauphin, à vous la grande chaise ; la place d'honneur vous revient de droit !

Bois-Dauphin fut sur le point de refuser et fit mine d'offrir sa place au roi.

— Mordious ! mon cher, lui dit vivement ce dernier sans être entendu des autres convives, pas tant de façons, pour l'amour du ciel, je ne veux pas être reconnu.

— Toi, Nicolas, continua le meunier, mets-toi là sur ce banc, entre Aurore et le grand Pâlot.

— Entre nous deux ! maugréa le jeune paysan, il ne manquait plus que ça !

CHAPITRE IV

Dans lequel le roi Henri IV est obligé de boire à sa propre santé.

Tout le monde était placé.

La meunière servit la soupe.

— Ventre saint-gris ! s'écria Henri IV en aspirant voluptueusement la vapeur parfumée qui, de son assiette, montait en tournoyant jusqu'à ses narines ; voilà une admirable soupe aux choux, et vous êtes, ma chère madame Brideloû, une merveilleuse cuisinière !

La meunière flattée s'inclina modestement.

— Le fait est, répliqua le meunier, que c'est quelque chose de tapé ! et notre bon roi Henriot, tout roi qu'il est, se pourlècherait un peu bien les babines, si ses ministres savaient lui fabriquer de cette cuisine-là !

— Perdiou ! continua Henri IV, versant à sa voisine, il faut, mademoiselle Aurore, que je sache si vous avez le vin gai ! je vais vous griser un peu !

— Griser ma femme ! hurla le Pâlot, je m'y oppose.

— Perdiou ! interrompit le roi, je veux vous griser aussi, vous devez avoir plaisante trogne quand vous êtes ivre !

— Silence, là-bas, au bout ! dit le meunier en se levant. Messieurs, poursuivit-il d'un ton solennel, après avoir rempli son verre, je bois à la santé de notre bon roi Henriot !

La meunière, Aurore et Bois-Dauphin répondirent aussitôt tout d'une voix :

— A la santé d'Henriot !

Brideloû s'était aperçu que le roi s'était abstenu :

— Nicolas, dit-il, il me semble que tu n'as pas trinqué !

— Si fait ! si fait ! répliqua vivement le rival du grand Pâlot.

— En ce cas, poursuivit le paysan, retrinque et dis bien haut : « A la santé d'Henriot ! »

— Mais...

— Dis-le, ou je te retire mon amitié !...

Le roi sembla hésiter encore.

— Si tu ne le dis pas de bonne volonté, continua l'autre en quittant sa place, je cogne !

Et, retroussant ses manches, il fit voir à l'ami Nicolas deux poings formidables.

— Tout doux, mon cher, s'exclama le roi, je suis prêt à crier tout ce que vous voudrez ! Il ne s'agit que de s'entendre ! Et sans plus attendre : — « A la santé d'Henriot ! » hurla-t-il à deux ou trois reprises différentes.

Le grand Pâlot, pendant tous ces toasts enthousiastes à l'adresse du roi de France, était resté parfaitement silencieux.

Le roi s'en était aperçu. Quelque peu intrigué, il demanda au jeune bûcheron le motif de sa froideur :

— Je ne bois qu'à la santé de ceux-là qui ne me déplaisent point, répondit-il brusquement.

— Ah ! ah ! pensa Henri IV, le revers de la médaille. Il n'est pas royaliste, celui-là !

Le père Brideloû s'était retourné courroucé vers le Pâlot :

— Vois-tu bien, Pâlot, si tu n'étais point mon futur gendre, je te ferais partager mon opinion à grandissimes coups de sabot dans le... Ah ! mais oui !

La meunière essaya de l'apaiser. Ce fut peine perdue.

— Mordious ! continua-t-il en frappant du poing sur la table, je ne veux point qu'on dise devant moi du mal de mon petit Henriot.

— Brave homme ! dit à part lui Henri IV ému, je voudrais l'embrasser.

Comme il était trop loin du meunier, il se contenta d'embrasser Aurore. Le Pâlot voulut se récrier ; mais Brideloû continuait à tue-tête l'apologie du roi de France :

— Un bon roi, disait-il, mais c'est rare comme le loup blanc ! faut point le déchirer quand on l'a ! Un homme qui est bon comme le bon pain, quoi ! qui donne tout son argent aux pauvres. Voyons, est-ce vrai, Nicolas ? poursuivit le meunier en menaçant le roi.

— Le bonhomme a la rage d'interroger à coups de poing ! se dit le monarque ; c'est un bon système !

Le meunier continua :

— Un homme qui est le compagnon, l'ami de tous ses soldats, enfin le père du peuple, quoi !

Brideloû s'interrompit brusquement, et, se penchant par-dessus la table :

— Ah çà! dis donc, toi, Nicolas, brailla-t-il, est-ce que tu aurais l'idée de nier ce que j'avance ici?

— Nullement, s'écria le roi en esquivant le coup de poing. Dieu me garde de rien nier!

— A la bonne heure! riposta le meunier en se radoucissant. Un franc luron, poursuivit-il, bien gai, bien boute-en-train, habillé sans façon à la rustique, et qui, pour souper avec des paysans comme nous, ne ferait pas plus de cérémonies que Nicolas que v'là!

— Oh! pour ce qui est de ça, c'est pure vérité! répliqua le roi.

— Comment! si c'est vérité, poursuivit Brideloû, je le crois bien! ça ne lui est pas arrivé une fois seulement, mais dix fois et plus. Et tout dernièrement encore, à Meudon, chez un certain Michau, qui était meunier comme je le suis moi-même!

— En effet, dit Henri IV en souriant, j'ai eu vent de cette aventure-là!

— Arnibiou! reprit le bonhomme, demain matin, dès le patronminet, je me mettrai en route pour le château de Nérac... Faudra que je dise un petit bonjour au roi avant qu'il remonte à cheval pour retourner à Paris. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu, mais je parierais bien que je le reconnaîtrais entre mille, et à première vue, encore!

Henri IV ne put s'empêcher de rire.

— Tu ris, toi! fit le meunier en reprenant son air menaçant.

— Non, vraiment, c'est une mie de pain qui m'est restée dans la gorge, et ça me chatouille.

Henri IV ne s'était jamais senti de si bonne humeur. La vin, les beaux yeux d'Aurore, le bavardage du meunier, tout cela le divertissait grandement et lui faisait presque oublier les soucis de la royauté.

CHAPITRE V

Où le roi danse la bourrée béarnaise.

Bois-Dauphin, lui, ne prenait à tout cela qu'un médiocre plaisir. Le vin lui était fort indifférent, et les récits du bonhomme ne l'intéressaient guère.

Il ne songeait, le brave amoureux, qu'à sa bien chère Psyché, à celle que depuis longtemps il n'avait vue, et dont il souhaitait l'arrivée de toutes les forces de son âme, bien que la redoutant à cause du roi.

Il eût donné tout au monde pour pouvoir laisser là le dîner et les convives et s'en aller au-devant de Psyché.

En suivant le bord de la Baïse, il avait dix chances contre une pour apercevoir au loin le batelet qui, chaque soir, ramenait la jeune fille au pied du mou-



Là ! Là ! qu'est-ce que je disais ! balbutia-t-il. Un fantôme ! (Page 352.)

lin. Mais s'éloigner de la sorte était pour Bois-Dauphin tout à fait impossible. Il lui fallut donc se résigner et attendre.

— Mon officier, dit le roi, vous me semblez inquiet, préoccupé ?

— Moi, nullement ! répliqua Bois-Dauphin en affectant de sourire.

— Ouais ! fit Henri IV. Voilà un sourire qui m'a tout l'air d'une affreuse grimace ! Décidément, vous avez quelque chose.

Bois-Dauphin se défendit tant bien que mal, mais sans convaincre le roi, qui répéta en gouaillant :

— Vous avez quelque chose.

— Ah ça ! mais j'y songe, continua-t-il en s'adressant au père Brideloû, ne disiez-vous pas, en nous mettant à table, que nous serions sept au dessert ?

— Au dessert ! reprit le meunier, c'est une manière de parler pour dire « après le dîner. » La petiote ne rentre jamais avant cette heure-ci. Elle ne dîne guère avec nous, celle-là, continua le bonhomme, et ce n'est pas sa nourriture qui revient cher ! Elle vous grignotte, dans son batelet, un bout de pain, un fruit, une bêtise, quoi, et c'est tout ! Elle a, que je crois, des peines de cœur. Et vois-tu, Nicolas, quand le cœur n'est pas à son affaire, l'estomac s'en ressent. Toi qui es un gai luron, Nicolas, un joyeux drille, déride-la, je t'en prie, déride-la, quand elle va venir. Si ce n'est pour elle, fais ça pour moi !

— Ventre-saint-gris ! mon cher, je m'en charge, riposta Henri IV ; elle rira ou elle dira pourquoi !

Pendant les paroles du meunier, Bois-Dauphin avait été en proie à une visible inquiétude.

A la fin, prenant son parti :

— Nicolas, dit-il, vous rendra une autre fois ce petit service, mon cher hôte ; mais il se fait tard, et nous devons, sur l'heure, prendre congé de vous.

— Ils s'en vont ! pensa le Pâlot joyeux. Ah ! tant mieux !

— Arnibiou ! monsieur l'officier, s'écria le meunier en quittant le coin du feu, quelles paroles dites-vous là ? Partir ! non pas vraiment, je vous ai et je vous garde.

— Impossible ! continua Bois-Dauphin.

— Vous ai-je mal reçus ? demanda Brideloû, vous ai-je blessés en quoi que ce soit ? Ah ! fit-il en se frappant le front, je vois ce que c'est. Vous m'en voulez parce que j'ai dit que j'allais peut-être ronfler un peu ! Eh bien, je vous promets de ne pas dormir. Et je vas jacasser avec vous, comme devant ! Si vous voulez que je rie, je rirai ; si vous voulez que je chante, je chanterai ; si vous voulez que je danse, je danserai.

Bois-Dauphin se pencha vers le roi, qui semblait bien plutôt disposé à rester qu'à partir :

— Venez, venez, Sire ! lui dit-il à l'oreille. Vous ne pouvez rester plus longtemps, et déjà tous les vôtres doivent être dans la plus grande anxiété.

Henri IV se trouvait dans l'indécision la plus complète.

— Comment, vous nous quittez ? lui dit doucement Aurore, d'un petit ton de reproche.

A ces mots, l'hésitation du roi cessa tout à fait :

— Ma foi, non ! s'écria-t-il, je ne vous quitte pas, mes chers hôtes. Bast !

continua-t-il tout bas en s'adressant à Bois-Dauphin, je puis bien, une fois par mégarde, oublier tout un jour que je suis roi! — Toutefois, ajouta-t-il, si tu penses que ta présence soit utile au château, pars et va rassurer notre monde.

On devine aisément que cette proposition pouvait, moins que toute autre, être du goût de Bois-Dauphin :

— Vous laisser seul! répondit-il aussitôt. Jamais, Sire!

— En ce cas, reprit Henri IV, passons la nuit ici et n'en parlons plus! — Mon cher Brideloû, ajouta-t-il en prenant la main du meunier, nous sommes tout à vous jusqu'à demain!

Le bonhomme, sa femme et la petite paysanne accueillirent les paroles du roi par un frénétique bravo.

Seul, dans son coin, le Pâlot resta muet :

— Ils restent, pensa-t-il, tant pis!

— Oui, nous restons, reprit le roi, mais à une condition!

— Acceptée d'avance! répondit-on en chœur.

— C'est, poursuivit Henri, que M. Brideloû tiendra sa promesse et nous chantera quelque joyeux refrain qui me permette de danser un peu avec la gentille Aurore.

— J'ai dit que je chanterais, répliqua Brideloû, je ne m'en dédis pas.

— Danser! s'écria Aurore au comble de la joie, ah! voilà une bonne idée, par exemple!

— Oui, elle est jolie, l'idée! grogna le Pâlot.

— Qu'allons-nous danser, hein?... continua Aurore, le *passe-pied?*... le *manuguet ?*... le *mouchicoü ?*...

— Le passe-pied a du bon, répondit le roi, le manuguet n'est pas désagréable, le mouchicoü est loin de me déplaire; mais je penche plutôt pour une bonne bourrée.

— La bourrée, je ne l'ai jamais dansée, fit Aurore.

— Je vous l'apprendrai, répondit le roi. C'est une danse charmante, ma chère! qui nous vient de l'Auvergne : la grand'mère de votre bon roi Henriot, ajouta-t-il en souriant, l'a mise à la mode à la cour de France. Et si vous voulez savoir pourquoi, ma gentille Aurore, c'est que cette bonne reine de Navarre, qui faisait les plus jolis contes du monde, possédait les plus belles jambes qu'il se pût voir. Or, comme la bourrée ne peut se danser qu'avec des cotillons courts, la reine Marguerite avait choisi la bourrée à seule fin de faire admirer ses mollets! — Soyez certaine, ajouta le roi en jetant un coup d'œil sur les jambes irréprochables de formes de la petite paysanne, que vous avez toutes les qualités requises pour vous livrer à cette danse-là.

— Va pour la bourrée! cria joyeusement la jeune Béarnaise.

— Allons, les enfants! dit le père Brideloû en se remettant dans son fauteuil, dansez tout votre saoûl, moi je chante. Finette, cria-t-il à son chien, couche-toi là et fais le mort, ou gare aux torgnoles.

Finette vint respectueusement se vautrer aux pieds de son maître, et ce dernier entonna à tue-tête un refrain béarnais.

— Allons, mordiou ! dit Henri IV, en s'emparant de la gentille Aurore, la main aux dames.

— La main aux dames, reprit le grand Pâlot d'un air piteux. Où y en a-t-il pour moi, une dame? je n'en vois point.

La mère Brideloû, qui n'était pas fâchée de sauter aussi un peu, vint prendre le Pâlot par la main :

— A nous deux, mon gendre !... dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le paysan dut obéir.

Tout en dansant, il faisait la mine la plus triste du monde :

— Danser avec sa belle-mère, grand Dieu ! faut-il qu'un homme soit malheureux !

Après avoir terminé son couplet, le meunier se retourna vers Bois-Dauphin :

— Ne vous désolez pas, mon officier, lui dit-il; il est huit heures maintenant, et vous allez avoir aussi votre danseuse !

A peine avait-il parlé, que la porte de la salle basse s'ouvrit, et Psyché parut sur le seuil.

CHAPITRE VI

La batelière de la Baïse.

La jeune Navarroise, bien qu'un peu pâlie, était toujours la charmante fille que nous avons vue tour à tour chez la sorcière de Blois, à la cour du roi Henri III, enfin au camp de Saint-Cloud, revêtue du gracieux uniforme des pages.

Bois-Dauphin, dès qu'il la vit, s'élança d'un bond jusqu'à elle :

— Psyché ! s'écria-t-il à moitié fou.

La jeune fille voulut parler; mais l'émotion était trop violente, elle ne put articuler un mot. Ses yeux se fermèrent, ses lèvres blémirent, et, poussant un cri de joie étouffé, elle tomba sans connaissance dans les bras du jeune homme.

Au bout de quelques secondes, elle revint à elle.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Henri de Bois-Dauphin fut le premier qu'elle aperçut.

Elle lui tendit la main; mais un autre que son amant la saisit.

Elle poussa un cri de surprise : elle avait reconnu le roi de France.

— Silence ! je vous en prie, lui dit vivement ce dernier ; personne ne me connaît ici, ne me découvrez pas !

Les paysans avaient suivi cette scène avec la plus grande surprise.

— Ah çà ! dit Brideloû aux deux Henri, vous connaissez donc la petiote ?

— Je le crois bien, mordiou ! répondit le roi. Cette chère payse ! Ventre-saint-gris, je suis aise de la retrouver en cette heureuse maison.

Le roi disait vrai : il était ravi de l'aventure ; et cet amour, que tant d'événements avaient pu lui faire oublier, lui revenait au cœur, plus violent et plus sérieux qu'autrefois.

Bois-Dauphin, d'un œil anxieux, avait considéré son royal maître :

— Ah ! dit-il, ce que je craignais est arrivé... sa passion n'était qu'assoupie !... N'importe ! reprit-il avec fermeté, je lui dirai tout, et, s'il le faut, je la lui disputerai !

Henri IV n'avait d'yeux que pour la nouvelle venue et ne songeait plus à la petite Aurore.

— Comme il reluque Psyché, dit celle-ci avec dépit ; il ne songe plus à moi.

— C'est bien fait, dit derrière elle la voix du grand Pâlot.

— Tu as raison, Pâlot, répliqua Aurore, et c'est moi qui ai eu tort ! Les moustaches, vois-tu... je ne m'y fierai plus. Pâlot, ajouta-t-elle en lui tendant la main, je ne danserai plus la bourrée qu'avec toi.

— Et je ne danserai plus avec belle-maman ! dit le paysan radieux ; ah ! je suis le plus fortuné des Navarrois !

— Allons ! allons ! cria la mère Brideloû, qui décidément avait un faible pour la danse, puisque la petiote est remise de sa pâmoison, que la sauterie recommence.

— Bien dit, mordiou ! reprit le roi, sautons jusqu'au jour ! Belle Psyché, ajouta-t-il en s'avançant vers la jeune fille, permettez, je vous prie, que je sois votre cavalier.

Psyché n'osait accepter ni refuser.

— Pardon, mon cher Nicolas, dit résolûment Bois-Dauphin en prenant la main de la jeune fille, mais mademoiselle Psyché m'a promis déjà.

Et la jeune fille dit en baissant les yeux :

— J'ai promis !

Le roi, médiocrement satisfait, réitéra sa demande ; mais Brideloû, lui donnant une forte bourrade, l'éloigna brusquement des deux amoureux :

— Arnibiou ! Nicolas, dit le meunier d'un ton sévère, tu oses aller sur les brisées de ton officier ! Qui est-ce qui m'a bâti un soldat de ta trempe !

Le roi voulut répliquer ; mais une seconde bourrade de Brideloû lui cloua la bouche.

— Pendard de Bois-Dauphin ! grommela l'infortuné monarque. Qu'est-ce que cela signifie ? Je le saurai.

En cet instant, Aurore passa près de lui et le frôla de sa jupe.

— Contentons-nous de cette petite! murmura-t-il; et il ajouta : en attendant mieux. — Belle Aurore, poursuivit-il à voix haute, je réclame votre main.

— Pardon, dit le grand Pâlot en prenant la main de sa promise, et en cherchant à imiter les façons et la phrase adressée au roi par Bois-Dauphin un instant auparavant, pardon, mon cher Nicolas; mais mam'zelle Aurore m'a promis déjà!

Et de même que Psyché, Aurore ajouta:

— J'ai promis!

Cette fois le roi éclata de rire :

— Bien joué, mordiou! c'est de bonne guerre; mais il ne sera pas dit, continua-t-il mentalement, que je n'aurai pas eu de danseuse!

Ce disant, il s'approcha de la grosse meunière et lui tendit la main :

— Ma bonne madame Brideloû, lui dit-il d'un ton de bonne humeur et de franchise, j'ai l'honneur de vous prier de danser avec moi!

— Comment donc, monsieur Nicolas, répondit aussitôt la bonne femme, mais avec un très-grand plaisir.

— Au fait, pensa le roi, la mère de famille, c'est la reine de la maison..

— Il danse avec ma belle-mère! se dit le grand Pâlot avec une joie féroce; ah! je suis vengé!

Les trois couples se trémoussaient, en riant aux éclats, devant le feu de sarments qui petillait dans la haute cheminée, et dont la flamme étincelante éclairait d'une lueur fantastique nos infatigables danseurs.

A la fin, le père Brideloû s'arrêta exténué au beau milieu de sa chanson, et les trois couples durent suspendre leurs bruyantes évolutions.

— Sur ce, dit-il, puisque le bal est fini, buvons présentement, avant d'aller taper de l'œil, un dernier coup en l'honneur de notre bon roi Henriot.

Et, pour la dernière fois, les gobelets se remplirent, et chacun porta un toast à la santé de Henri de Navarre.

Le roi, qui ne songeait guère qu'à la belle Psyché, oubliant tout à fait son *incognito*, crut de son devoir de remercier ses hôtes du fond de l'âme.

Le meunier éclata de rire au nez du roi :

— Eh bien! dit-il, en l'honneur de quel saint tes remercîments, Nicolas?

Le roi s'aperçut de sa bévue et balbutia quelques mots pour la justifier.

Le meunier l'interrompit brusquement :

— Allons, lui dit-il ensuite, tu es ivre, Nicolas, tais-toi et va ronfler.

— Va ronfler! répéta le Pâlot, qui s'était installé dans le grand fauteuil du meunier et qui dormait à moitié, va ronfler, Nicolas! va ronfler, mon garçon!

— Monsieur l'officier, poursuivit Brideloû, si vous voulez avoir celui de me suivre. Je vais avoir celui de passer devant vous pour vous montrer votre gîte. Marche derrière nous, Nicolas, continua le bonhomme, et ne dors pas en route, surtout.

Après avoir souhaité une bonne nuit à la meunière, à la gentille Aurore et à la belle Psyché, les deux Henri quittèrent la salle basse et suivirent le vieux meunier.

CHAPITRE VII

La Folle.

Au moment où la porte se refermait sur la petite troupe, on frappa violemment au volet d'une étroite fenêtre, placée au fond de la chambre et qui donnait sur la campagne.

Le chien se prit à aboyer, les trois femmes se regardèrent étonnées, et le grand Pâlot se réveilla en sursaut.

— Qui frappe là-bas ? dit la meunière.

— C'est facile à savoir, dit Aurore, qui n'était pas, on le sait, facile à effrayer.

— Méfiez-vous ! dit le Pâlot avec crainte.

Aurore se contenta de hausser les épaules à la recommandation de son prétendu.

Résolûment elle courut à la petite fenêtre et l'entre-bâilla.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit une voix d'enfant, moi, Jacquinet !

— Jacquinet ! répéta Aurore avec une certaine surprise.

— Jacquinet, le petit pastour au vieux Job, dit à son tour le Pâlot rassuré.

Le vieux Job, ou Job-le-Damné, comme on l'appelait plus communément dans le pays, était, nous l'avons dit au commencement de ce récit, le père adoptif de Psyché.

C'est à la porte de sa pauvre cabane, qui s'élevait solitaire sur le flanc de la montagne, que, tout enfant, la jeune fille avait été abandonnée.

Le vieux sorcier, bien loin de repousser la pauvre petite créature, avait eu soin, nous l'avons dit encore, de ses premières années, et n'avait confié l'enfant aux meuniers que sur leur instante prière.

Psyché avait conservé au fond de l'âme une profonde gratitude au vieux Job.

En entendant prononcer son nom, elle courut à la fenêtre :

— Lui serait-il arrivé malheur ? s'empressa-t-elle de demander au petit paysan.

— Las, mam'zelle ! répondit Jacquinet, si le malheur n'est point arrivé, il est en route, que je pense, et ne tardera guère. En cet instant le pauvre père Job est en train de trépasser, et il m'envoie vous quérir pour que vous l'assistiez à ses derniers moments !

— Je pars avec toi, Jacquinet, répliqua Psyché visiblement émue.

Jetant à la hâte une mante sur ses épaules et mettant sur sa tête un capulet de laine blanche, comme en portent les filles de la Navarre, elle se dirigea vers la porte.

— Le Pâlot et moi nous allons t'accompagner, ma fille, dit la mère Brideloû.

— Non pas, s'il vous plaît, mame Brideloû, reprit vivement le petit pâtre, le père Job ne veut voir que mam'zelle Psyché ; il veut lui parler à elle... à elle seule !

— A elle seule ! vous entendez, mame Brideloû ! dit vivement le Pâlot, enchanté d'être aiusi exempté de cette promenade nocturne.

Le petit pastour continua :

— Le père Job dit comme ça qu'il s'agit d'un grand secret !

— Un grand secret ! répétèrent en chœur les trois femmes.

La vieille meunière serra la main de Psyché :

— Obéis, ma fille ! dit-elle, il le faut, tu le dois.

— Oh ! n'ayez crainte de mauvaises rencontres pour mam'zelle Psyché, reprit le pastour d'un petit air résolu, j'ai mon bâton ferré et je suis bon là pour la défendre.

Psyché, violemment émue, s'élança hors de la salle basse.

En un instant elle eut rejoint Jacquinet, et tous deux, d'un pas rapide, prirent le chemin de la montagne.

La meunière, Aurore, le grand Pâlot et le chien avaient accompagné Psyché jusqu'à l'angle de l'habitation.

Considérant la jeune fille et le petit berger qui disparaissaient peu à peu dans les ombres de la nuit :

— Ma fine ! dit avec naïveté le Pâlot à sa promise, si vous voulez que je vous dise la vérité vraie, mam'zelle Aurore, je suis aise de n'être pas du voyage. La nuit, on ne sait pas ce qui peut arriver... surtout quand on va rendre visite à un sorcier comme le vieux Job ; à un damné, même ! car il paraît qu'il a vendu son âme au diable, mais vendu tout à fait, là ?

Aurore se prit à rire.

— Vous riez, mam'zelle, continua le jeune bûcheron ; il n'y a pas de quoi rire pourtant ! Et quant à moi, je m'en garderais bien ! Et, tenez, rien que de parler de ces choses-là, ça me met l'esprit sens dessus dessous, ça fait penser aux feux follets, aux revenants, aux fantômes !...

A peine avait-il achevé sa phrase qu'une main osseuse et froide s'appuya sur son épaule. Il se retourna épouvanté.

— Là ! là ! qu'est-ce que je disais ! balbutia-t-il. Un fantôme !...

Un rire strident et sauvage répondit aux cris de terreur du paysan.

— N'aie donc crainte, nigaud, dit Aurore qui, elle aussi, éclata de rire. Ce n'est pas un fantôme que tu vois là, c'est une femme.

— Une femme ? répéta le Pâlot en se hasardant à lever les yeux. — Tiens, c'est vrai, continua-t-il, c'en est une !



Puis, à travers l'épais feuillage, apparurent deux créatures humaines pâles, livides, effrayantes. (Page 357.)

De même que la meunière et la jeune paysanne, le Pâlot se prit à considérer la nocturne visiteuse.

C'était une singulière créature, en vérité, et son aspect était étrange. Des

haillons la couvraient à moitié; de longs cheveux blancs tombaient en désordre sur ses épaules, et ses pieds nus s'étaient ensanglantés aux pierres des chemins. Ses deux grands yeux, qui brillaient dans la nuit comme des charbons ardents, étaient d'une fixité terrible; ce regard, ce rire effroyable et sans motif qui venait contracter son visage, tout en elle enfin dénotait la folie la plus complète.

Quand le Pâlot vit qu'il n'avait affaire qu'à une folle et non pas à un fantôme, il reprit son aplomb.

— Que viens-tu donc chercher au moulin à cette heure indue? lui demanda-t-il brusquement.

A cette question, la vieille femme se prit à rire et répondit:

— Ce que je viens chercher... je ne sais plus!

— Pauvre femme! dit la mère Bridelot, peut-être qu'elle a faim. Va lui chercher un morceau de pain, ajouta la meunière en s'adressant au Pâlot.

— Cette espèce d'abrutie avait bien besoin de venir nous déranger! grommela le Pâlot. Tiens! ajouta-t-il en présentant à la folle un morceau de pain qu'il venait de prendre sur la table, qui, toute servie, avait été repoussée dans un coin de la salle basse : voilà du pain!

— Du pain! répéta la vieille en tournant et retournant entre ses doigts le morceau que venait de lui donner le paysan.

— Est-ce assez bête, ces fous! dit le Pâlot; ça ne comprend rien de rien. Tu n'as donc pas faim? ajouta-t-il.

— Faim! reprit la vieille, non!

Et, jetant le pain loin d'elle, elle alla s'accroupir au pied d'un arbre immense qui ombrageait l'habitation du vieux meunier.

— Je vous demande un peu d'où diantre elle sort, cette idiote-là? grogna le grand Pâlot en ramassant le pain que la folle avait jeté : Dis donc, eh! la folle, cria-t-il, lève-toi un peu et approche, pour voir!

— Que me veux-tu? murmura la vieille femme. Veux-tu me chasser d'ici comme on m'a chassée de chaque village où j'ai passé!... On ne l'aime pas, la vieille folle, continua la malheureuse en souriant de son indéfinissable sourire: Non! non! on ne l'aime pas... on en a peur! Les hommes la repoussent quand ils l'aperçoivent, et les enfants la poursuivent à coups de pierre... Avant, c'étaient les femmes qui la battaient, les femmes blanches qui l'ont tenue prisonnière pendant longtemps, lontemps... Mais l'autre jour... ajouta la pauvre folle en prenant un air mystérieux, l'autre jour, je me suis enfuie de ma prison!... Ne le dis pas... reprit-elle avec terreur, ne le dis pas, les femmes blanches me reprendraient!... et je ne veux pas!... je ne veux pas!...

Après avoir regardé autour d'elle, comme pour bien s'assurer que ces femmes dont elle parlait n'étaient pas là, la vieille mendiante poursuivit :

— J'ai marché tout droit, tout droit devant moi... la nuit et le jour, et je ne me suis arrêtée que dans ce pays!... près de cette maison... Pourquoi? Pourquoi donc ici? ajouta la folle en pressant sa tête entre ses mains.

— Pauvre vieille femme! soupira Aurore avec intérêt.

La folle, qui s'épuisait en efforts infructueux pour essayer de rappeler sa mémoire disparue, se laissa retomber au pied de l'arbre en riant de nouveau de son rire sauvage.

Mais son rire s'éteignit brusquement, et la malheureuse se prit à sangloter.

— Mon enfant! mon enfant! s'écria-t-elle ensuite en se dressant terrible et menaçante, on m'a tué mon enfant!

Aurore était tout émue d'entendre les divagations de la pauvresse, et les larmes aux yeux :

— Ne pleurez pas, ma brave femme! lui dit-elle.

— Pleurer! moi! reprit la folle, je ne pleure pas! pourquoi pleurerais-je? mon fils n'est pas mort!

— Ah çà! voyons, maugréa le Pâlot, lequel, on le voit, était moins sensible que sa promise, il s'agirait pourtant de savoir à quoi s'en tenir! Est-il mort, ou ne l'est-il pas?

— Il n'est pas mort, te dis-je! s'écria la folle d'une voix forte.

Et de dessous ses haillons elle retira cette relique sainte, cette Vierge d'ivoire que Lupus avait dérobée à Henri de Bois-Dauphin, action diabolique qui avait fait du gnome un cadavre, et de Marsiane la misérable folle que nous voyons.

Les yeux ardemment fixés sur la petite madone, la malheureuse femme se demandait par quelle suite de circonstances ce talisman se trouvait en son pouvoir.

Bientôt un cri terrible s'échappa de sa poitrine :

— Ah! je me souviens! dit-elle. A Saint-Cloud... dans mes bras... un cadavre, le sien! et près de moi ce moine... ce moine maudit... L'anneau royal l'a fait pénétrer auprès du roi!... L'anneau royal, reprit la folle. Ah! je me rappelle, c'est moi... moi qui le lui ai donné... Et le roi, mon bienfaiteur, est tombé sous le poignard du moine!... Ah! poursuivit la malheureuse avec exaltation, la sorcière l'avait prédit!... et les prédictions s'accomplissent toujours...

Après cette surexcitation violente, la folle se laissa tomber sans force et sans voix entre les bras de la meunière et de sa fille.

Les deux femmes firent doucement entrer la vieille dans la salle basse, afin qu'elle prît un peu de repos et de nourriture, et qu'au feu qui petillait encore dans l'âtre elle pût réchauffer ses doigts engourdis par le froid.

La folle se laissait conduire machinalement, comme un enfant sans énergie et sans volonté, et déjà elle avait fait quelques pas dans la chambre, lorsque dans l'enclos du moulin, une voix se fit entendre, sonore et joyeuse. — C'était celle de Henri de Bois-Dauphin qui s'apprêtait à prendre possession du gîte que le meunier venait de lui assigner.

En entendant cette voix, la folle sortit subitement de sa torpeur et dressa l'oreille.

Dans le même instant, une pensée infernale sembla se présenter à son esprit : avisant sur la table un des couteaux qui avaient servi au dîner, elle s'en empara sans être vue, et le cachant sous ses haillons, elle s'élança d'un bond hors de la salle en laissant pour unique adieu à ses hôtes son éternel éclat de rire.

— Bon voyage, la vieille! lui cria le Pâlot du seuil de la porte. J'aime autant, continua-t-il en se retournant vers la meunière, que cette insensée-là nous prive de sa présence. Les fous! ça ne me va pas, à moi! ça n'est bon qu'à faire des extravagances.

CHAPITRE VIII

Les rôdeurs de nuit.

Pendant ce temps, le meunier avait conduit ses hôtes de l'autre côté de la petite rivière qui séparait le moulin de l'habitation.

— Perdiou ! disait le roi aspirant avec une indicible volupté les parfums enivrants qui s'exhalaient des bois environnants et des montagnes voisines, voilà une vraie nuit de Béarn, et certes il ferait bon de coucher en plein air!

— Arnibiou ! Nicolas, s'écria Brideloû, tu vas en ce cas t'en donner tout à ton aise!... Hé ! le Pâlot, cria le meunier en se faisant un porte-voix de ses deux mains, apporte dare-dare dans l'enclos du moulin une hotte de paille pour Nicolas.

Le Pâlot s'empressa d'obéir à son futur beau-père et fit son entrée dans l'enclos, entièrement enseveli sous la botte de paille réclamée.

Sur l'ordre du maître et seigneur de l'endroit, il étendit la paille sous un hangar, placé près de l'écurie de Trois-Écus.

Le bonhomme indiqua au roi de France la couche moins que moelleuse qui lui était destinée.

— C'est là que tu coucheras, Nicolas, lui dit-il.

— Parfait! répliqua Henri IV enchanté.

— Quant à vous, mon officier, continua le vieux paysan en s'adressant avec une déférence marquée à Bois-Dauphin, le Pâlot va vous prêter sa chambre que voici.

Ce disant, Brideloû gravit cinq ou six marches qui conduisaient à une petite porte pratiquée dans la grossière maçonnerie sur laquelle se dressait la légère charpente du moulin.

La porte ne fermait qu'au loquet, et le meunier l'ouvrit sans peine.

— Voilà, mon gentilhomme, votre domicile pour cette nuit, dit le meu-

nier ; vous dormirez là ni plus ni moins qu'un vrai loir, au bruit du tic-tac du moulin.

Mon cher monsieur Brideloû, dit vivement Bois-Dauphin, je préfère que Nicolas me cède sa botte de paille. Je lui abandonne la chambre en toute propriété.

— A lui! s'exclama le meunier, arnibiou! il ferait beau voir que le soldat fût mieux couché que l'officier. Ce qui est dit est dit!

— Ce bon M. Brideloû a raison, s'empressa de dire Henri IV, qui avait ses motifs apparemment pour coucher à la belle étoile; cette place est la mienne, et je veux y rester.

— Soit, répliqua Henri de Bois-Dauphin en s'inclinant. J'obéis.

— Le soldat dit « Je veux » à l'officier; l'officier dit au soldat : « J'obéis. » Ils sont gris tous les deux, pensa le paysan. Cela prouve en faveur de la blanquette que je leur ai fait boire.

Apercevant le Pâlot qui se tenait devant lui sans souffler le mot et se grattait l'oreille de cet air bête qui lui était particulier :

— Eh bien, qu'est-ce que tu as, toi, Jean le Serin?

— J'ai... j'ai... reprit l'autre, que si l'officier couche dans ma chambre, je ne sais point où je coucherai, moi!

— Tiens, c'est vrai, pensa le meunier, où est-ce qu'il couchera, lui? Ah! j'y suis, poursuivit-il en se frappant le front, dans l'écurie, avec Trois-Écus!

— Comment! avec Trois-Écus? fit le Pâlot en se récriant.

— Et surtout, continua le gros bonhomme, tâche de ne pas la chagriner, cette pauvre bête, elle est très-chatouilleuse!... Allons, bien le bonsoir tout le monde, je vais me coucher, moi.

Et pendant que le Pâlot tout maugréant s'insinuait dans le domicile de la jument, tandis que Bois-Dauphin s'installait dans la petite chambre du moulin, et que le roi de France s'étendait le plus philosophiquement du monde sur la paille fraîche étalée à son intention sous le hangar, le gros meunier regagna sa rustique et simple demeure.

A peine le bonhomme avait-il quitté ses hôtes, que les haies d'aubépine qui bordaient l'enclos du moulin s'écartèrent doucement; puis, à travers l'épais feuillage, apparurent deux créatures humaines, pâles, livides, effrayantes.

Toutes deux étaient placées de telle sorte que ni l'une ni l'autre ne se pouvaient apercevoir.

L'un de ces deux personnages fantastiques se dirigea sans bruit vers l'endroit où, sur la paille, reposait Henri IV.

Ses pieds effleuraient à peine le sol, on eût dit une ombre qui voltigeait :

— Roi huguenot, me voici, murmura-t-il d'une voix sourde.

Et dans sa main un poignard brilla. Les rayons de la lune faisaient étinceler la lame comme une flamme.

— Henri de Bois-Dauphin, dit l'autre personnage, je viens venger mon fils.

Et d'un pas léger, la seconde apparition se prit à gravir l'escalier du moulin où reposait l'officier du roi de France.

Dans sa main, un poignard brillait aussi.

Encore quelques secondes, et ces deux lugubres rôdeurs de nuit se trouvaient l'un sous le hangar, l'autre dans la chambre de Bois-Dauphin.

Mais en cet instant un bruit de voix se fit entendre derrière les aubépines de la clôture :

— De ce côté, mam'zelle Psyché, disait l'une des deux voix, qui n'était autre que celle du petit pastour Jacquinet, vous serez plus vite auprès de la mère Brideloû. Maintenant que vous êtes rentrée au gîte, je retourne veiller le pauvre vieux Job, en attendant qu'on vienne le chercher pour le jeter dans le grand trou !

Ce disant, le pâtre s'éloigna du moulin de toute la vitesse de ses jambes, et Psyché, en proie à l'émotion la plus violente, pénétra dans le clos, d'un pas mal affermi.

A la voix du petit pâtre, les deux assassins avaient subitement rebroussé chemin; mais, se glissant comme des reptiles à travers les haies de la clôture, chacun d'eux avait dit :

— Je reviendrai !

A l'arrivée de Psyché, le roi, qui venait à peine de s'assoupir, s'était levé vivement.

— Psyché ! murmura-t-il. Elle ici !

La jeune fille, dont l'émotion semblait augmenter de minute en minute, s'avançait lentement du côté du hangar.

— Henri de Navarre, murmurait-elle d'une voix haletante.

— Mon nom ! c'est mon nom qu'elle prononce ! dit le Béarnais radieux.

— Le roi !... continuait Psyché. Le roi de France !

— Le roi de France est à tes pieds, ma belle ! s'écria le monarque en venant s'agenouiller devant la jeune fille.

Psyché recula, muette de surprise et d'émotion.

— Allons, poursuivit Henri IV, quitte, ma jolie peureuse, cette mine effarée !... Quand, pour la première fois, je t'ai dit que je t'aimais, ce n'est point par des cris de terreur que tu as accueilli mes paroles !... Pourquoi donc aujourd'hui être tout autre que jadis ?

— Pourquoi ? Vous demandez pourquoi, sire ! répondit Psyché d'une voix haletante.

— Eh ! ventre-saint-gris ! reprit Henri, certes je le demande !

— Je ne puis vous le dire ! j'ai fait le serment de me taire !... et celui qui l'a reçu n'est plus de ce monde ! Ne m'interrogez pas, Sire, et laissez-moi rentrer librement sous le toit de ma famille d'adoption.

Ce disant, elle fit quelques pas vers le petit pont de branchages, qui seul la séparait du corps de logis habité par le meunier et les siens.

— Te laisser libre, as-tu dit, Psyché, reprit le roi, perdiou ! tu ne me connais guère, mignonne.

Au fur et à mesure que le roi parlait, Psyché avait reculé épouvantée ; mais Henri la suivait pas à pas.

Pendant quelques minutes, cette poursuite continua, muette, silencieuse.

Le roi ne prononçait plus un mot ; Psyché ne proférait plus un cri ; mais les regards du monarque parlaient pour lui, et le visage pâle et contracté de la jeune fille parlait pour elle.

Sa poitrine haletait dans son corselet de laine ; ses yeux se voilaient ; ses forces semblaient prêtes à l'abandonner et sa fuite se ralentissait de minute en minute.

Arrivée près du moulin, elle dut prendre haleine un instant, et s'appuya convulsivement à la rampe du petit escalier.

— Sire ! dit-elle enfin, c'est vous... c'est vous qui l'aurez voulu !... c'est vous qui me forcez à violer mon serment !... Écoutez donc !

— Je n'écoute rien, murmura le roi.

Mais en ce moment, il aperçut un homme effroyablement pâle qui, la main sur la garde de son épée, se tenait immobile sur le seuil de la petite chambre du moulin.

C'était Henri de Bois-Dauphin, colonel des gardes de S. M. Henri de France.

CHAPITRE IX

Dans lequel Bois-Dauphin tire l'épée contre son roi

Surpris d'abord, le roi poussa bientôt une exclamation de colère : un pressentiment secret venait de l'avertir que cet homme n'était plus en cet instant ni son sujet, ni son compagnon d'armes, ni son ami, mais bien un adversaire pour lui, un défenseur pour Psyché, en un mot un rival, et qui pis est, un rival préféré. Ce fut donc comme un rival qu'il l'accueillit.

— Qui vous a appelé, monsieur ? demanda-t-il d'un ton bref et tout en se mordillant la moustache.

Mais Bois-Dauphin, sans répondre un seul mot, descendit lentement l'escalier du moulin et vint s'agenouiller devant le roi.

Celui-ci, qui connaissait Bois-Dauphin et qui s'attendait de sa part à une sortie des plus violentes, se trouva tout déconcerté devant cet acte de soumission et d'humilité.

— Vous à mes pieds... Henri, dit-il enfin d'une voix dont il essayait vainement d'adoucir la sévérité, de quelle faute avez-vous donc à me demander grâce ?

— D'une faute impardonnable à vos yeux, Sire! répondit Bois-Dauphin.

— Parlez!... parlez donc! répliqua le roi.

— J'aime Psyché, Sire, continua le jeune homme; je l'aime plus que mon nom, plus que ma vie! et, poursuivit-il d'une voix profondément respectueuse et cependant pleine de fermeté, — quoi qu'il puisse advenir, je l'aimerai toujours.

— Sire, dit à son tour la jeune fille en s'agenouillant auprès de son Henri; Sire, sur ma vie en ce monde, sur ma part de paradis, j'ai juré jadis d'être son épouse et de ne jamais aimer que lui. Ce serment, je dois le tenir, je le tiendrai.

Le roi ne répondait pas. Mille pensées contradictoires s'entrechoquaient dans sa tête; mille sentiments opposés se combattaient dans son cœur: il se tenait dans une effrayante immobilité devant les deux jeunes gens toujours agenouillés.

— L'un sans l'autre nous ne saurions vivre, dit Psyché au roi de France, en saisissant d'une main tremblante la main de Henri de Bois-Dauphin.

Et le jeune homme ajouta, en pressant contre son cœur la main de celle qu'il aimait:

— L'un sans l'autre, Sire, nous ne saurions être heureux.

— Heureux! répéta le roi avec emportement. Eh! monsieur, quand il s'agit du bonheur d'une femme, quel autre mieux qu'un roi, mieux que moi-même, peut se charger de ce soin!

Un sourire vint plisser les lèvres du jeune officier. Se relevant lentement et faisant quelques pas vers le monarque:

— L'amour d'un roi, dit-il, ne donne pas le bonheur!... C'est le chagrin toujours, et parfois c'est la mort qu'il apporte!

— La mort! répéta amèrement Psyché.

Et elle jeta un triste regard sur Henri IV.

Celui-ci lança à Bois-Dauphin un coup d'œil irrité:

— Taisez-vous, monsieur! dit-il impérieusement. Taisez-vous! et laissez-moi!

Bois-Dauphin resta immobile.

— Laissez-moi! reprit le roi avec un éclat terrible, je le veux, je l'ordonne, obéissez!

— Je n'obéirai à Votre Majesté, Sire, que lorsque vous aurez laissé le chemin libre à cette jeune fille, et qu'à ma place sa famille d'adoption pourra la protéger.

— Pour la dernière fois, reprit le monarque d'un ton de menace, obéissez et laissez-moi!

— Pour la dernière fois, Sire, répliqua le jeune homme en se plaçant devant celle qu'il aimait, je suis forcé de vous dire que, moi vivant, nul ne portera la main sur cette jeune fille.



Ce secret, il l'a révélé avant d'expirer. (Page 868.)

— Malheureux! s'écria Henri IV avec fureur, tu oses menacer ton roi! Prends garde!

— Je ne prends garde qu'à l'honneur de celle qui doit s'unir à moi, répondit

Bois-Dauphin, donnant enfin un libre cours à l'indignation et à la colère qui depuis trop longtemps lui étreignaient le cœur. Et puisque le roi de France oublie qu'il est roi, ce n'est pas à moi de m'en souvenir. Il n'y a plus ici pour moi de souverain, il n'y a qu'un homme qui ose insulter une femme et veut lui faire violence, et, quoi qu'il puisse advenir, je châtierai l'insulteur et défendrai l'insultée !

A ces mots, Bois-Dauphin tira son épée hors du fourreau.

La rage l'aveuglait, la fureur le rendait insensé.

Psyché, au comble de l'épouvante, s'élança au-devant de lui, et de ses deux mains, essaya d'arracher l'arme fatale qu'il faisait tournoyer au-dessus de sa tête.

Mais ses efforts étaient vains; ses cris de terreur et de supplication, Bois-Dauphin ne les entendait pas, et d'un bond, il s'élança sur le roi, l'épée haute...

Mais son bras retomba sans frapper; et, comme arrêté par une muraille d'airain, il se tint soudainement immobile.

L'œil étincelant, effrayant de majesté et de grandeur, Henri IV était là devant lui, désarmé et la poitrine nue.

— Frappez ! mais frappez donc ! dit le roi, avec un accent superbe de fierté. La gloire de Jacques Clément vous fait envie, monsieur ! Aux titres que vous tenez de notre munificence, vous voulez ajouter le titre de régicide... faites selon vos désirs.

Bois-Dauphin peu à peu revenait à lui, et l'immensité de son crime commençait à l'épouvanter.

— Qu'attendez-vous ? poursuivit le roi en s'avançant à son tour au-devant du jeune homme qui se prit à reculer machinalement. Frappez, monsieur ! ma poitrine est nue, et votre épée pourra, sans s'émousser, se frayer un chemin jusqu'à mon cœur !...

Bois-Dauphin, sans parler, laissa rouler l'arme à ses pieds.

Le roi la ramassa et se prit à la considérer.

— Par le sang de ma mère ! poursuivit-il avec indignation, cette épée est celle que, de notre main royale, vous avez reçue après le siége d'Amiens, le jour même où nous vous avons nommé colonel de nos gardes. Reprenez cette épée, monsieur, continua le roi en la lui tendant, et frappez de ce fer votre roi et votre maître.

Bois-Dauphin, d'une main convulsivement agitée, saisit l'arme que lui présentait le roi.

— Allons, monsieur, continua ce dernier en découvrant plus encore sa poitrine, faites votre office. Ou de par Dieu, je vous donne parole que si vous m'épargnez aujourd'hui, vous recevrez demain le juste châtiment de votre rébellion. Il y a longtemps que l'échafaud ne s'est dressé sur la place publique de Nérac ; je l'y ferai dresser en votre honneur ! Pour la dernière fois, frappez ?

Pour toute réponse, le jeune homme plaça l'épée sous son pied et la brisa comme du verre.

Jetant loin de lui le tronçon qui lui était resté dans la main :

— Faites dresser l'échafaud, Sire, je suis prêt !

— C'est vous qui l'aurez voulu, monsieur, répondit Henri IV. Soit ! cela sera !

— J'y compte, Sire !

— N'espérez pas, continua le roi, qu'au moment du châtiment, je consente à pardonner le crime ! J'ai fait grâce bien souvent, mais cette fois je serai inflexible, implacable !

— Ma grâce, Sire, répliqua le jeune homme, je ne l'acccepterais pas ! votre pardon, je le refuserais !

Pendant ces derniers mots, Psyché avait repris l'usage de ses sens.

— Henri ! s'écria la jeune fille en s'élançant vers le jeune homme, Henri ! tu vivras, je t'en donne parole !

— C'est impossible !

— Tu vivras, te dis-je, et tu vivras heureux ! — Sire, continua-t-elle en se retournant vers le roi, cette nuit... cette nuit même, en rendant le dernier soupir, un vieillard m'a révélé un secret que j'avais fait serment de garder à jamais au plus profond de mon cœur. Les serments que l'on fait à un mourant sont choses saintes, et le ciel punit ceux qui osent y manquer ; mais lorsqu'en se parjurant on peut épargner des remords éternels à un roi que l'on vénère, et sauver d'une mort honteuse un amant que l'on chérit, le parjure devient un devoir, et ceux qui sont morts le doivent pardonner.

— Un secret ! répétèrent avec surprise le roi et Bois-Dauphin.

— Que Votre Majesté daigne me suivre, dit la jeune fille, et je lui dirai tout... Henri, ajouta-t-elle en s'adressant à Bois-Dauphin, qui, muet de surprise, l'écoutait, Henri, vous aussi vous devez connaître le secret qu'il me faut révéler au roi de France.

— Moi ! murmura le jeune homme.

Et de même que Henri IV, il se prit machinalement à suivre Psyché.

La jeune fille avait gagné d'un pas rapide les bords fleuris de la petite rivière qui séparait, comme nous l'avons déjà dit, l'enclos et le moulin de l'habitation du meunier.

La lune continuait à briller et ses rayons se jouaient le plus capricieusement du monde dans les eaux de la Baïse.

Près du petit pont de branchages, Psyché s'arrêta. Sautant légèrement dans son batelet, elle fit signe aux deux Henri de prendre place à ses côtés dans la frêle embarcation.

De plus en plus surpris, le roi et Bois-Dauphin obéirent sans parler, et peu après, le batelet s'éloigna du rivage et glissa silencieusement sur la petite rivière.

CHAPITRE X

La fille du jardinier de Nérac.

n eût pu se croire en plein jour, tant le clair de lune était splendide, tant les étoiles étincelaient innombrables au firmament.

Une vraie nuit méridionale.

A mesure que le batelet de Psyché entraînait loin du moulin le roi de France, la colère de ce dernier, affaiblie déjà par les étranges paroles que la jeune fille avait prononcées, semblait s'évanouir complètement.

Le calme majestueux de cette belle nuit lui faisait du bien au cœur, et, sous la brise embaumée, son front brûlant se rafraîchissait peu à peu.

Puis graduellement une douce rêverie s'empara de lui, et il se prit à considérer le merveilleux paysage qui se déroulait à ses yeux.

Les peupliers aux cimes orgueilleuses bordaient les deux rives de la Baïse, et se détachaient en vigueur sur l'azur du ciel. Des myriades d'invisibles insectes, cachés dans les roseaux, dans les fleurs, dans les herbes, remplissaient l'air d'une harmonie étrange.

D'innombrables phalènes, voltigeant au-dessus de l'eau, semblaient, sous les rayons de la lune, autant de diamants animés et venaient parfois effleurer le visage du roi de leurs petites ailes de flamme.

La contemplation de cette tranquille et belle nature isolait Henri IV de toute pensée terrestre; et ce ne fut que lorsque le batelet s'arrêta qu'il revint à lui.

Alors seulement il se souvint de tout ce qui s'était passé.

La petite embarcation fut amarrée à l'un des peupliers du rivage, et Psyché, la première, mit pied à terre.

— C'est ici! dit-elle d'une voix émue.

Les deux Henri avaient eux aussi quitté le batelet, et, silencieux, ils suivirent la jeune femme qui marchait rapidement devant eux.

A quelques pas seulement du rivage, elle s'arrêta :

— Où sommes-nous? murmura le roi en jetant autour de lui un regard surpris.

Psyché prit la main du roi, et, contenant à grand'peine l'émotion violente qu'elle éprouvait :

— Que Votre Majesté, dit-elle, daigne se reporter au temps de sa jeunesse! peut-être les souvenirs du prince de Béarn diront-ils au roi de France où il se trouve en ce moment!

— Ma jeunesse, répéta Henri IV au comble de l'étonnement. N'est-ce donc pas la première fois que je viens ici?

— Non ! Sire ! répondit doucement la jeune femme. Regardez... là... devant vous... du côté de la montagne...

Et tout en parlant, Psyché indiquait au roi une petite fontaine en ruines, qui disparaissait à moitié sous le lierre et les plantes parasites.

— Près de cette fontaine en ruines, la fontaine aux Fées, comme on l'appelait jadis, reprit doucement Psyché, une pauvre fille du Béarn, la fille du jardinier du château de Nérac, presque une enfant, reçut les serments d'un autre enfant. Chaque jour, on se donnait rendez-vous ici, près de la petite fontaine du village. Comme gage de leur mutuelle tendresse, leurs deux noms furent gravés par eux sur la pierre... Venez, Sire, ajouta Psyché en entraînant le roi vers les ruines, venez et regardez!... les deux noms y sont encore!

Écartant, d'une main fébrile les plantes et le lierre, Psyché mit à découvert toute la partie supérieure de la fontaine.

Le roi s'approcha vivement et, grâce aux rayons de la lune, les deux noms apparurent distincts à ses yeux.

Le roi poussa une sourde exclamation; Psyché continua :

— La jeune fille s'appelait « Fleurette, » et son ami, « Henriot. »

— Henriot!... répéta le roi en souriant amèrement.

— Oui, Sire, reprit doucement Psyché; Henriot, prince de Béarn et de Navarre, aujourd'hui Henri le Grand, roi de France.

— Pauvre et chère Fleurette! poursuivit le roi dont les yeux se remplissaient de larmes. Mon mariage avec la fille de Catherine de Médicis vint briser de si charmantes amours. Je n'avais pas quinze ans ! et la raison d'État m'asservissait déjà. Il me fallait quitter mon cher pays béarnais et ma mignonne maîtresse, pour aller m'encloîtrer en cette cour de France où l'on me haïssait, près de cette Marguerite de Valois qu'on me forçait à prendre pour femme, près de cette perfide Catherine qui venait de faire empoisonner ma mère!... Oh! ma gentille Fleurette, poursuivit le roi, combien je te pleurai, ma mie, et comme j'aurais donné de grand cœur tous les Louvres du monde pour me retrouver avec toi dans ce petit coin plein de fleurs, où, si gaiement, nous devisions d'amour tous les deux!

— Après le départ du prince de Navarre, continua Psyché, Fleurette désespérée ne songea qu'à mourir...

Mais elle allait être mère. Elle vécut pour son enfant.

— Que dites-vous? s'écria le roi.

Psyché reprit :

— Pendant de longs jours encore, elle traîna péniblement sa vie de misère et de larmes. Une nuit enfin, loin de tout regard, et dans une hutte abandonnée, qui depuis quelque temps lui servait de refuge, elle mit au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Seule dans la montagne déserte, que pouvait faire la pauvre malheureuse? — La faim hideuse l'étreignait déjà de ses bras décharnés et elle n'avait pas la force de marcher et d'aller chercher du secours.

Au loin, elle apercevait le château de Nérac... mais jamais elle n'aurait pu se traîner jusque-là... et d'ailleurs, en eût-elle eu la puissance, l'eût-elle osé ? — Non ! son père était au château.

Enfin, au point du jour, elle entendit les aboiements d'un chien... Elle passa la tête hors de la hutte et poussa un cri de joie en reconnaissant l'animal : — C'était le chien d'un vieux berger qui passait pour sorcier dans le pays et qu'on appelait Job-le-Damné.

Un jour, Fleurette avait osé interroger le vieillard sur sa destinée, et le devin de la montagne lui avait dit :

« — Tu seras aimée d'un roi et cet amour sera mortel pour ton âme et pour ton corps. »

La pauvre femme se rappela que la cabane isolée qui servait d'habitation au vieillard se trouvait à quelques pas seulement de la hutte qu'elle avait choisie pour asile, cela lui redonna un peu de courage. Elle se leva, et serrant entre ses bras l'enfant nouveau-né, elle sortit de sa retraite et se traîna jusqu'à la cabane du vieux Job.

Comme le vieillard l'interrogeait, elle exigea de lui le serment solennel de ne jamais révéler le secret qu'elle allait lui apprendre, et elle lui dit tout.

Lui présentant ensuite l'enfant qu'elle tenait serré contre sa poitrine :

« — Père Job, dit-elle, soyez bon et humain pour moi, soyez charitable pour cette pauvre petite créature. Je n'ai pas le droit de la nommer ma fille, mon père déshonoré nous tuerait toutes deux, et je dois mourir seule. Laissez grandir cette enfant sous votre toit. Dites qu'elle a été jetée une nuit à la porte de votre cabane. Ne lui révélez jamais qu'elle est la fille de la pauvre Fleurette et jurez-moi qu'elle ignorera toujours que le prince de Navarre est son père. »

Le vieux sorcier promit à la jeune mère de garder son secret. Et prenant le petit enfant entre ses bras, il lui dit :

« — Tu seras ma fille.

« — Merci à toi, charitable vieillard ! dit Fleurette. Sois béni dans ce monde et dans l'autre ! »

Couvrant ensuite de baisers la petite fille qu'elle ne devait plus revoir :

« — Chère et pauvre petite, dit-elle en sanglotant, adieu, adieu pour jamais ! »

Le vieux sorcier la voulut retenir, car il lisait dans ses regards une funeste résolution :

« — Laissez ! lui dit-elle. La prédiction doit s'accomplir tout entière. »

Éperdue, elle s'était élancée hors de la cabane du vieux Job.

Sa fuite était à ce point rapide qu'elle ne semblait ni marcher ni courir. On eût dit qu'une puissance surnaturelle lui donnait des ailes. Prompte comme la foudre, elle dévorait l'espace.

Sa course insensée prit enfin un terme.

Elle était arrivée près de l'endroit où nous sommes.

Après quelques secondes d'hésitation, Psyché continua :

— Au temps dont je vous parle, Sire, une source qui prenait naissance dans la montagne alimentait cette fontaine, et toujours alors le vaste bassin creusé devant elle était rempli d'une eau limpide et transparente...

La pauvre Fleurette se laissa lentement glisser dans le bassin de la fontaine, comme si elle se fût étendue dans sa couche de jeune fille, et les eaux se refermèrent sur elle aussitôt et lui servirent de linceul.

En cet instant, un vieillard parut près de la fontaine : c'était Job-le-Damné, c'était le sorcier de la montagne. Il avait confié la fille de Fleurette aux soins d'une servante qui demeurait avec lui, et il avait suivi la pauvre femme.

Caché, il avait entendu les dernières paroles de celle qui avait résolu de mourir.

Ce suicide, il voulut d'abord l'empêcher; mais il comprit, lui aussi, que la mort seule pouvait rendre le bonheur à l'âme désespérée de Fleurette; et, par pitié pour elle, il la laissa mourir.

Des laboureurs passèrent non loin de lui, qui se rendaient au travail. — Le vieux Job prit des mains de l'un d'eux la houe qu'il tenait, et tout aussitôt il se prit à creuser une fosse dans le gazon. Les paysans, sans savoir ce que voulait faire le vieux sorcier, se mirent à creuser la terre avec lui, et en peu de temps la fosse fut terminée.

En ce moment même, par un prodige que nul dans le pays ne put expliquer, l'eau de la fontaine cessa de couler et le bassin se dessécha presque aussitôt.

Quand l'eau se fut retirée, le corps inanimé de Fleurette apparut à tous les regards, et les paysans arrachèrent le cadavre, déjà froid, pour le jeter dans la fosse béante qui le réclamait.

— Sire, reprit Psyché d'un ton solennel, voyez cette croix de bois que les ans ont respectée. C'est en cet endroit que repose la pauvre femme que votre amour avait faite si heureuse et que votre abandon a tuée.

Le roi, dont l'exaltation était au comble, tourna brusquement ses regards du côté de la cabane du vieux Job. La petite maisonnette était, malgré l'éloignement et l'obscurité, parfaitement visible, grâce à la vive clarté qui s'échappait par la porte toute grande ouverte.

— C'est là, dit Henri IV, c'est dans cette cabane que s'est réfugiée la pauvre Fleurette; c'est au vieillard qui demeure en cette humble retraite qu'elle a confié sa fille bien-aimée! C'est auprès de ce vieillard que je vais me rendre sur l'heure... c'est lui qui me va dire ce qu'est devenue l'orpheline!

— Non, Sire, répliqua Psyché, le vieux Job ne peut maintenant vous rien apprendre, car cette nuit même le vieux Job a rendu l'âme, et ces lumières que d'ici vous voyez éclairent en cet instant le cadavre du sorcier de la montagne.

— Que dites-vous? interrompit le roi. Mort! mort! et ce secret duquel

dépendent le repos de ma vie et le salut de mon âme, ce secret, il l'emporte avec lui dans la tombe!

— Non, sire, répondit doucement Psyché, ce secret, il l'a révélé avant d'expirer.

— Oh! s'écria le roi, dont le visage désespéré s'illumina subitement. A qui... à qui donc l'a-t-il révélé?

— A... à la fille de Fleurette! répondit Psyché d'une voix hésitante et sans oser lever les yeux sur le roi.

— A la fille de Fleurette! répéta Henri IV avec un élan de joie véritable. Ah! elle existe!... elle existe!...

— La fille de Fleurette est devant vous, Sire! répondit Psyché. La fille du roi de France est à vos pieds, mon père!

Ce disant, la jeune femme, en sanglotant, se précipita aux genoux de Henri IV, et, lui étreignant les mains, elle les porta à ses lèvres et les couvrit de baisers.

CHAPITRE XI

Où tout se dénoue pour la plus grande joie des deux amants.

Henri IV était, comme Psyché, sous le coup d'une émotion violente. De grosses larmes s'échappaient de ses yeux et coulaient silencieusement le long de ses joues. Sa physionomie, peu d'instants auparavant obscurcie de sombres nuages, redevenait enfin douce, bonne et souriante, comme elle l'était habituellement.

Psyché fit quelques pas vers Bois-Dauphin, et, le prenant par la main, elle l'amena jusqu'auprès du roi.

Le jeune officier se jeta aux genoux de son royal maître.

Henri IV le releva vivement :

— Bois-Dauphin! lui dit-il en lui serrant la main, j'ai tout oublié.

— Sire, répliqua Bois-Dauphin dont le visage rayonnait, Sire... je ne sais comment vous exprimer mon ivresse...

— Perdiou! mon fils, riposta le roi dont la joyeuse humeur reprenait le dessus, si tu ne sais comment l'exprimer, ne l'exprime pas, cela sera plus tôt fait et nous permettra de regagner plus vite le moulin de ce brave père Brideloû qui, à l'heure qu'il est, s'est peut-être aperçu de notre départ et nous accuse sans doute d'avoir enlevé sa fille d'adoption. Allons, mes gentils tourtereaux, ajouta Henri IV, remettez au lever du soleil votre amoureux caquetage. Qui m'aime me suive!

Ce disant, le roi, d'un pas rapide, se dirigea vers le rivage.

Un instant plus tard, les deux Henri et la jeune femme prenaient place dans



Écoute, écoute, Henriot, elle me parle... elle me parle! (Page 372.)

le petit batelet qui les avait amenés à la fontaine en ruine... Bientôt le batelet s'arrêta près du pont de branchages qui séparait de l'habitation du meunier l'enclos où était situé le moulin.

Les deux Henri escortèrent Psyché jusqu'à la porte du père Brideloû.

Psyché, sans bruit, regagna sa chambrette sans que le père Brideloû ni la grosse meunière l'entendissent rentrer.

Aurore seule, qui couchait dans la même chambre que Psyché, se réveilla en sursaut à l'arrivée de sa sœur adoptive.

— Eh bien! interrogea curieusement Aurore, et le vieux Job, que t'a-t-il dit? son grand secret, tu vas me le répéter.

— Hélas! ma chère Aurore, répliqua Psyché dont le front se rembrunit à ce triste souvenir, le vieux Job n'est plus, et ce secret, il n'a pas eu le temps de me l'apprendre à moi-même.

— Ah! fit Aurore désappointée, pauvre père Job! reprit-elle, comment, il est mort! On m'avait dit pourtant que les sorciers, ça ne mourait pas!

Cinq minutes après, le sommeil s'emparait de nouveau de la petite paysanne.

Psyché, elle, avant de se jeter sur sa couche virginale, s'agenouilla pieusement devant un petit Christ suspendu à son chevet, et elle pria du fond du cœur pour le repos de l'âme du vieux Job et pour le bonheur de tous ceux qu'elle aimait.

Quand elle eut terminé sa prière, elle se dirigea machinalement vers la petite fenêtre de sa chambre et l'entr'ouvrit.

Elle regarda au loin dans la direction de la montagne.

La cabane du vieux sorcier était toujours éclairée.

En voyant ces funèbres lumières, Psyché fit le signe de la croix.

Au moment de refermer sa fenêtre, la jeune femme jeta un regard du côté de l'enclos, où s'étaient dirigés les deux Henri après l'avoir quittée.

Là, depuis déjà longtemps, tous deux devaient dormir, car tout était calme et silencieux.

— Ici, dans ce moulin, murmura Psyché, est tout ce que j'aime, tout ce qui doit me faire chérir la vie!

A peine achevait-t-elle ces mots, qu'il lui sembla distinguer de l'autre côté de l'eau, à travers les haies d'aubépine qui bordaient l'enclos, comme une forme humaine qui glissait dans l'ombre.

— C'est étrange! pensa-t-elle. Qui donc peut à cette heure...?

Elle regarda encore; mais ce mouvement qu'elle avait cru remarquer ne se renouvela pas.

— Je me trompais, dit-elle en refermant sa fenêtre. C'est le sommeil, la fatigue, qui me troublent les sens!...

Et se jetant sur son lit, elle s'endormit peu après en répétant:

— Je me trompais!

Elle ne se trompait pas cependant, et c'était bien en effet une forme humaine qu'elle avait vue ramper dans les aubépines...

Cette forme humaine, c'était Marsiane la sorcière, c'était la folle que nous avons vue, dans un précédent chapitre, épouvanter si fort le naïf amoureux

de la belle Aurore. C'était la fantastique et lugubre apparition qui, le poignard dans la main, s'était glissée déjà dans ce même enclos en proférant cette menace terrible : « Henri de Bois-Dauphin, je viens venger mon fils ! » et qui, à la voix du petit pâtre Jacquinet, avait rebroussé chemin en disant : « Je reviendrai. »

La folle tenait parole : elle revenait non moins terrible et non moins menaçante, et dans sa main le même coutelas étincelait toujours sous les rayons de la lune.

Marsiane, on s'en souvient, n'était pas entrée seule dans l'enclos.

Un autre assassin, d'un pas si léger que ses pieds effleuraient à peine le sol, s'était dirigé vers le hangar où, sur sa paille, sommeillait Henri IV, en murmurant cette menace non moins terrible que celle de la folle :

— Roi huguenot, me voici !

Lui aussi s'était enfui à la voix du petit pâtre, et lui aussi avait dit :

— Je reviendrai !

Comme Marsiane il tenait sa parole, et, non loin de l'endroit où la folle demeurait accroupie, cet autre lugubre rôdeur de nuit attendait, immobile, que l'heure fût venue de se servir de l'arme qui brillait dans sa main.

Après avoir longuement prêté l'oreille :

— Pas de bruit ! dirent chacun de son côté les deux assassins.

— Celui que je cherche est maintenant endormi dans la chambre du moulin, pensa Marsiane. Allons !...

Le roi doit à cette heure sommeiller sous le hangar ! murmura l'autre assassin. A nous deux, Béarnais maudit ! ajouta-t-il.

Et, sans bruit, ils se dirigèrent, sans se voir, l'un vers la petite chambre du moulin, où l'un de nos deux Henri reposait; le second vers le hangar, où l'autre Henri dormait du plus profond sommeil.

CHAPITRE XII

Dans lequel on revoit les deux rôdeurs de nuit.

Pendant que lentement et silencieusement, les deux sinistres personnages se traînent sur le sol du côté de leurs victimes, faisons quelques pas en arrière et reprenons notre récit au moment où le roi Henri et Bois-Dauphin eurent quitté Psyché, la fille de l'un, la fiancée de l'autre, à la porte de l'habitation du père Brideloû.

Le roi et son futur gendre, deux heures auparavant ennemis acharnés, se trouvaient être maintenant les plus grands amis du monde. Tous deux, d'un pas

allègre, gagnèrent le petit pont de branchages qui séparait de l'enclos le corps de logis où demeuraient le meunier et sa famille.

Sur le pont, le roi s'arrêta.

— Eh bien ! Henriot ! dit-il en se croisant les bras devant Bois-Dauphin.

— Eh bien ! Sire? fit ce dernier.

— Qu'en dis-tu ?

— Je dis, Sire, que tout ce qui s'est passé depuis deux heures me fait l'effet d'un songe. Il y a dans tout cela de la sorcellerie sans doute... et quelque bon génie, quelque fée bienfaisante de ce pays a bien voulu nous venir en aide.

— Un bon génie !... répéta Henri IV rêveur. Une fée bienfaisante ! oui ! oui ! Henriot, tu dis vrai, et comme toi je le pense. C'est l'ombre de Fleurette qui cette nuit est venue planer sur nous, et nous a sauvés tous les trois !... Et tiens ! Henriot, continua le roi en prenant la main du jeune homme, regarde là-bas ces vapeurs légères qui voltigent au-dessus des eaux de la Baïse. Regarde ! ne dirait-on pas quelqu'une de ces blanches apparitions dont parlent les légendes ?

Pendant quelques secondes, les deux Henri restèrent les yeux fixés vers le point indiqué.

— Sur mon honneur, reprit bientôt le roi dont le regard devint d'une fixité singulière, sur ma parole royale, c'est l'image de Fleurette que je vois. Ce sont les traits de cette pauvre aimée de mon cœur... Oui... oui, continua le monarque avec une émotion des plus violentes. C'est elle ! c'est bien elle !... Elle étend la main vers moi. Elle semble entr'ouvrir ses lèvres pâles pour me parler ! — Écoute, écoute, Henriot, elle me parle... elle me parle !...

Et, se penchant vers la rivière, s'agenouillant presque sur le pont, le roi Henri prêta l'oreille : soudain son front pâlit.

— Henriot ! Henriot ! murmura-t-il en pressant convulsivement la main du jeune officier. Ou je suis fou, ou l'ombre de Fleurette vient de me dire : « Roi Henri, garde-toi ! »

— Sire ! reprit vivement Bois-Dauphin en essayant d'entraîner le roi, ce sont les émotions de cette nuit étrange qui troublent votre esprit !

— Aussi vrai que je t'entends, répondit le roi avec un accent de conviction profonde, j'ai entendu le fantôme me dire : « Garde-toi ! »

Et, de nouveau, le roi porta son regard inquiet vers la rivière ; mais les vapeurs qui, un instant avant, s'élevaient à la surface de l'eau s'étaient évanouies.

De nouveau, il prêta l'oreille ; mais la brise ne soufflait plus, et nul bruit, nul murmure ne parvint jusqu'à lui.

— Plus rien ! dit-il. Plus rien ! « Garde-toi ! » répéta-t-il à voix basse en se mettant en marche vers l'enclos du moulin. — Me garder ! reprit-il. Et de qui donc ?

Peu après, les deux Henri se trouvaient dans l'enclos du moulin.

Le roi se dirigea vers le hangar.

Au moment où il se disposait à s'étendre sur sa couche peu royale, Bois-Dauphin le retint doucement par le bras.

— Sire, dit-il, devant ces paysans j'ai pu souffrir que mon roi me cédât le meilleur gîte, mais, à cette heure, je jure Dieu qu'il n'en sera rien.

— Allons, folle tête, riposta le monarque ; et pourquoi, je te prie?

— Parce qu'il serait malséant, répondit le jeune officier, que je me carrasse doucettement dans un réduit bien clos lorsque le roi de France passerait la nuit à la belle étoile.

— Eh ! ventre-saint-gris ! mon cher, interrompit gaiement le monarque, cela me rappellera mes nuits de bivouac ; et ce ne sont pas là souvenirs que je méprise ! Je dormirai sur ce frais lit de paille, te dis-je, et j'ai la certitude d'y dormir tout mon soûl et cent fois mieux que sous les lambris fleurdelisés de mon vieux Louvre.

— Que Votre Majesté daigne m'excuser, Sire, si j'ose insister encore, reprit Bois-Dauphin ; mais, en vérité, je ne puis accepter semblable décision.

— Allons, soit ! riposta Henri IV. Pour te faire plaisir, j'obéis !

Ce disant, le roi s'achemina vers la petite chambre du moulin.

— Bonne nuit, mon cher Henriot, continua le monarque quand il eut gravi les quelques marches qui conduisaient au gîte qu'il s'était décidé à accepter. Bonne nuit et grand merci !

— Bonne nuit, Sire, répondit Bois-Dauphin, et sommeillez confiant et tranquille ; votre fidèle Bois-Dauphin veillera sur Votre Majesté !

— Oh ! tu veilleras, tu veilleras... répliqua le roi en souriant d'un air de doute. Cela n'est pas certain, mon fils, car, tout en me parlant, tes yeux se ferment malgré toi. Au surplus, je t'exempte de cette garde inutile. Dans cette chambre, je serai comme en une forteresse, et si, par aventure, quelque coquin malintentionné tentait d'en faire l'assaut, je crierais à l'aide de cette voix forte que tu me connais, et je saurais tôt t'arracher au sommeil. Dors donc toi-même, ami, confiant et tranquille. Ton roi t'en prie et ton beau-père te l'ordonne.

A ces mots, le roi poussa la petite porte que Bois-Dauphin, en s'élançant au secours de sa bien-aimée Psyché, avait laissée entr'ouverte.

Au moment de disparaître tout à fait, Henri IV montra une fois encore sa face souriante.

— C'est égal, ami Bois-Dauphin, dit-il joyeusement, avoue que si tu m'avais tantôt coupé la gorge comme tu en avais eu la fâcheuse idée, tu ferais à cette heure une bien piteuse mine.

— Oh ! Sire, balbutia le jeune homme en baissant le front.

— Eh ! mordiou, continua le roi sur le même ton, ne rougis pas, mon fils ! Grâce à ta furibonde sortie, nous allons passer la nuit la plus paisible du monde, et demain, et tous les jours, les plus doux instants qui se puissent désirer.

A ces mots, le roi poussa la porte et pénétra dans la petite chambre du moulin.

Peu après, cédant enfin à la fatigue qui l'accablait, il ferma les yeux et s'endormit.

Pendant ce temps, Henri de Bois-Dauphin, qu'une crainte vague, qu'une sorte de pressentiment tenait éveillé, se promenait de long en large dans l'enclos du moulin.

Comme il l'avait dit au roi, il faisait sentinelle.

Pendant quelques minutes, il sut dompter le sommeil et monta sa garde le plus gaillardement du monde, se donnant du courage en regardant tour à tour la chambre où reposait son royal maître et la fenêtre toujours éclairée de sa bien-aimée.

Mais, peu à peu, sa promenade se ralentit.

Machinalement il se dirigea du côté du hangar.

Après une dernière hésitation, il se laissa lentement tomber sur la paille qui avait, trois heures auparavant, servi de lit au roi France.

Certes, cette misérable couche, toute dure qu'elle fût, parut au brave officier la plus moelleuse et la plus douillette du monde. Il était littéralement accablé par la fatigue, si bien qu'à peu près au même instant où le roi fermait les yeux, Bois-Dauphin s'endormait profondément.

C'est à ce moment que Psyché, entr'ouvrant doucement la petite fenêtre de sa chambre, avait regardé au loin dans la direction de la montagne, et s'était signée pieusement en voyant la cabane du vieux sorcier toujours éclairée.

Avant de fermer sa fenêtre, la jeune femme, on s'en souvient, avait jeté un regard du côté de l'enclos où s'étaient dirigés les deux Henri après l'avoir quittée. Considérant avec émotion ce petit moulin, cet enclos silencieux où son père et son fiancé sommeillaient à cette heure, Psyché, l'on s'en souvient encore, avait murmuré d'une voix attendrie : « Là, tout ce que j'aime, tout ce qui doit me faire chérir la vie ! »

C'est alors qu'il lui avait semblé distinguer de l'autre côté de l'eau, près des haies d'aubépine qui bordaient l'enclos, une forme humaine qui s'avançait dans l'ombre. Elle était restée quelques secondes les yeux fixés vers ce point; mais comme le mouvement qu'elle avait cru remarquer ne s'était pas renouvelé, elle avait pensé s'être méprise et s'était jetée sur son lit.

Un instant après, le sommeil s'était emparé d'elle, comme il s'était emparé déjà du roi de France et de Henri de Bois-Dauphin.

Le bruit qu'avait fait en se fermant la fenêtre de Psyché avait forcé Marsiane à se tenir immobile, accroupie sur le sol.

Au bout de quelques instants, la folle, tenant entre ses doigts crispés le coutelas qu'elle avait saisi dans la salle basse, écarta doucement les branches touffues des aubépines et pénétra dans l'enclos, en murmurant ces mots que le lecteur n'a sans doute pas oubliés :

— Celui que je cherche depuis tant d'années, cet Henri de Bois-Dauphin qui m'a tué mon fils, cet homme que je hais et que je maudis, est maintenant endormi dans la chambre du moulin. Allons!

Après avoir proféré ces terribles paroles, nous avons vu la sorcière de la forêt de Blois ramper tortueusement et sans bruit vers la petite chambre dans laquelle, lors de sa première apparition, elle avait, en effet, pu voir pénétrer Henri de Bois-Dauphin, et dans laquelle elle supposait et devait supposer que le jeune officier se trouvait encore.

La vieille femme atteignit bientôt l'escalier du moulin.

Une joie hideuse vint illuminer son visage flétri et fit briller ses yeux fauves d'un éclat satanique.

Rampant toujours, elle se prit à gravir les quelques marches qui seules la séparaient de celui qui sommeillait dans la chambre du moulin.

CHAPITRE XIII

L'homme aux yeux verts.

Non loin du hangar et presque en même temps que la folle pénétrait dans l'enclos, les haies d'aubépines s'écartèrent doucement et livrèrent passage à cet autre assassin dont il a été parlé déjà, et dont le nom seul n'a pas encore été prononcé.

Il était d'un aspect sinistre, cet homme : mortellement pâle, on eût dit un cadavre échappé du cercueil. Le feu de ses deux petits yeux verts, étincelant dans l'ombre comme des yeux de chat-tigre, révélait seul une âme humaine sous cette enveloppe de déterré.

De même que Marsiane avait vu Bois-Dauphin entrer dans la chambre du moulin, il avait vu, lui, — l'homme aux yeux verts, — il avait vu le roi Henri IV s'étendre joyeusement sur la paille du hangar.

Comme Marsiane, il avait attendu longtemps avant de reparaître, afin de retrouver le roi complétement anéanti par le sommeil. Il ignorait donc, comme sa lugubre complice, que Bois-Dauphin avait pris la place du roi et le roi la place de Bois-Dauphin.

Aussi, tout entier à son crime, tout entier à sa haine, l'homme aux yeux verts ne remarqua pas dans l'enclos Marsiane, dont il ne savait pas la présence en ce lieu, et ne voyant, ne regardant que le hangar où il pensait trouver Henri IV endormi, il se traîna sans bruit de ce côté en murmurant :

— Béarnais maudit, à nous deux!

Quelques secondes après, les deux assassins se dressaient menaçants et terribles, l'un sous le hangar, auprès de Henri de Bois-Dauphin, l'autre dans le moulin, auprès de Henri de Navarre.

Les deux Henri, comme bien on pense, dormaient du plus profond sommeil, et la fée des songes dorés les caressait tous deux du bout de ses ailes diaphanes.

Il ne se doutait pas, ce brave et beau capitaine, il ne songeait guère, ce grand roi, que si près d'eux veillait cette terrible guerrière qui brave les plus braves, cette reine du monde qui règne sur les rois, cette vieille décharnée aux ailes noires, qui s'appelle : Sa Majesté la Mort.

Marsiane, droite devant le lit de Henri IV, resta quelques instants immobile avant de frapper.

Le roi s'était endormi la face appuyée sur son bras droit, et, malgré les rayons de la lune qui donnait en plein sur le lit, la vieille folle ne pouvait se douter que celui qu'elle allait frapper n'était pas celui qu'elle cherchait.

— C'est lui! c'est lui! rugit-elle en elle-même. Il est là, enfin! en mon pouvoir... Et cette fois... cette fois... je triompherai de cette destinée qui m'a vaincue jusqu'à ce jour!... Ombre de mon père! poursuivit la sorcière avec un rire de bravade et de défi, ombre menteuse! ma prédiction devait s'accomplir jusqu'au bout, as-tu osé me dire. Tu t'es joué de moi, spectre de l'enfer, car je suis plus forte que la destinée, et, continua-t-elle avec un sourire de profond mépris, ce livre... ce livre immuable des éternels décrets, mon arme vengeresse en va lacérer les pages.

A ces mots, proférés à voix si basse que nul autre que celle qui les prononçait ne les pouvait entendre, la folle abaissa lentement son coutelas sur le roi...

Mais au moment d'accomplir son œuvre fatale, sa main frissonnante devint soudainement immobile.

— Malédiction! dit-elle sourdement en mordant jusqu'au sang ses lèvres blêmes. Quoi! toujours..., toujours ma main tremblera-t-elle au moment de frapper cet homme!... Qui donc peut me retenir? qui donc peut m'arrêter ainsi? — Ah! reprit-elle presque aussitôt avec une joie sinistre, j'ai là de quoi raffermir ma haine et mes projets de vengeance!

Plaçant son coutelas sur le lit, d'un geste fiévreux elle arracha brusquement les haillons qui lui couvraient la poitrine. Sur son sein desséché se trouvait cette sainte relique dont il a été maintes fois parlé dans le cours de cette histoire, cette petite vierge d'ivoire que Lupus avait dérobée à Bois-Dauphin au camp de Saint-Cloud, et que Marsiane avait conservée depuis cet instant.

Cette relique, cause de la mort du gnome, cause de l'effroyable folie et de la nouvelle haine de Marsiane, jamais la malheureuse, pendant sa longue captivité, n'avait voulu s'en dessaisir.

Elle l'avait trouvée sur la poitrine de Lupus mort, et dans ce misérable, tué en duel par Henri de Bois-Dauphin, elle avait cru alors retrouver son enfant bien-aimé, ce fils qui lui avait été enlevé peu de temps après sa naissance, et qu'elle pleurait de toutes les larmes de ses yeux, qu'elle regrettait de tous les regrets de son cœur.



Les deux assassins se trouvèrent face à face. (Page 379.)

Marsiane enleva de dessus sa poitrine la petite figurine d'ivoire retenue à son cou par le même cordon de soie qui la retenait jadis au cou de Bois-Dauphin.

— Tiens ! dit la sorcière en approchant la sainte relique du visage de Henri IV, tiens, lâche meurtrier, vois ce talisman bénit ! C'est celui que sur le cœur de mon pauvre enfant tué par toi, j'ai placé, confiante et crédule ! Si la vierge d'ivoire n'a pas su protéger mon fils, elle m'a du moins ordonné de punir son assassin !... Oui ! oui ! ajouta la folle, oui, depuis le jour où devant moi on a jeté aux vers de la terre le corps inanimé de celui que tu as ravi à mon amour, depuis cet épouvantable moment, cette petite madone existe et me parle. Elle me dit de tuer qui a tué ! et dans cet instant, dans cet instant même, je la vois qui s'anime et me montre du doigt la place de ton cœur !

La folle, tenant toujours d'une main la petite relique, avait de l'autre main ressaisi son coutelas.

Le brandissant au-dessus de la poitrine de Henri IV, elle abaissa lentement son bras convulsivement agité...

Mais en cet instant, le roi, sans se réveiller toutefois, fit un brusque mouvement sur lui-même, et son visage complètement éclairé par la lune s'offrit aux regards de Marsiane stupéfiée.

La vieille femme resta quelques instants muette, immobile ; la vierge d'ivoire s'échappa de sa main et vint rouler à ses pieds sans qu'elle y fît seulement attention.

Bientôt son immobilité cessa : cachant vivement sous ses haillons le coutelas prêt à s'échapper aussi de sa main, elle fixa sur le roi un regard hébété, et, d'une voix altérée par la surprise, elle balbutia :

— Henri de Navarre ! Henri de Navarre !... C'est lui que j'allais immoler !... Lui, le sauveur de ce fils que je voulais venger !... Saints du ciel ! Quel démon m'a conduite ici ?...

Et sans bruit, à reculons, elle se dirigea vers la porte de la chambre.

Pendant que se passait la scène que nous venons de décrire, le second assassin avait, de son côté, gagné sans bruit le hangar, et, le poignard à la main, avait rampé jusqu'auprès de Bois-Dauphin endormi, qu'il prenait pour le roi.

— Le voilà donc ! murmura l'inconnu avec une sinistre joie, le voilà donc cet homme que je hais !... ce roi renégat dont j'ai juré la perte !... Catholique aujourd'hui, n'était-il pas hier l'âme damnée des calvinistes ?... Les calvinistes !... répéta l'assassin avec rage, ce sont eux qui m'ont fait pauvre et mendiant.

Après quelques instants, un sombre silence.

— Si je ne puis anéantir la religion réformée, poursuivit-il peu après avec une rage croissante, je saurai du moins frapper son chef bien-aimé... son chef, dont l'abjuration factice n'est qu'une insulte de plus jetée à la face des catholiques ! Henri de Navarre, continua-t-il en effleurant de son haleine le front de Bois-Dauphin, la sibylle blésoise a prédit jadis que tu périrais par le poignard ! De par la sainte ligue, cette nuit, la prédiction s'accomplira.

Et, dans le moment même où nous avons vu Marsiane abaisser son coute-

las sur la poitrine du roi de France, l'homme aux yeux verts abaissa son poignard sur la poitrine de Bois-Dauphin.

Comme dans la petite chambre du moulin, la lune ne répandait pas dans le hangar sa clarté bleuâtre; et, dans l'obscurité, il était impossible à l'assassin de distinguer les traits de sa victime.

Le poignard entamait déjà le pourpoint du jeune officier.

Encore une seconde, une seule, et c'en était fait...

En cet instant, Bois-Dauphin, qu'un songe pénible agitait depuis quelques minutes, poussa tout d'un coup un cri étouffé et cependant plein de force et d'énergie. A ce cri, l'assassin fit un brusque mouvement en arrière, et, se collant pour ainsi dire contre la muraille, se tint dans une immobilité complète, une immobilité de statue.

— Malédiction! dit-il, j'aurais dû le frapper déjà! s'il allait se réveiller!

— Sire, murmurait Bois-Dauphin, cette femme est ma fiancée!

— Grand Dieu! s'écria l'assassin. Ce n'est pas le roi!

Et déjà il était prêt à franchir le seuil, lorsque la voix de Bois-Dauphin — toujours endormi — le fit demeurer à sa place.

— Sire, disait le jeune homme, reposez confiant... tranquille... dans la chambre du moulin... Je veillerai sur Votre Majesté!

Le visage de l'assassin s'illumina subitement :

— Dans la chambre du moulin! répéta-t-il avec joie, je me trompais. Le ciel veut la mort de l'hérétique.

A ces mots, il s'éloigna définitivement du hangar et marcha vivement dans la direction du moulin.

— Henri de Navarre! dit-il avec un accent terrible en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, Henri de Navarre, me voici!

Puis il brandit son poignard et gravit l'escalier.

L'assassin avança la main vers la porte...

Mais soudainement, de lui-même, l'huis roula sur ses gonds et, debout sur le seuil, pâle comme la mort, les yeux hagards et les cheveux défaits, Marsiane la sorcière apparut effrayante, fantastiquement drapée dans ses haillons sordides, et tenant toujours l'énorme coutelas entre ses longs doigts osseux.

Les deux assassins se trouvèrent face à face.

Les rayons de la lune donnaient en plein sur le visage étrange de la folle et le faisaient plus étrange encore.

On eût dit quelque spectre vomi par le tombeau, quelque génie infernal échappé du sombre abîme.

L'inconnu, devant cette apparition, était resté muet de surprise et de terreur.

— Qui es-tu? demanda la sorcière d'une voix caverneuse.

L'assassin fit un pas en arrière et ne répondit pas.

— Pourquoi cette arme brille-t-elle dans ta main? poursuivit la vieille femme.

Le sentiment de reconnaissance vouée par la malheureuse au sauveur de son fils venait de faire jaillir une lueur de raison dans la nuit de sa pensée.

— Pourquoi cette arme dans ta main? répéta-t-elle.

Et, menaçante, elle s'avança sur l'assassin, qui, machinalement, et comme dominé par le regard magnétique de la folle, se prit à reculer au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de lui.

— Nul ne peut tromper Marsiane la sorcière! poursuivit la vieille femme avec un accent inspiré. Arrière, assassin!...

Et, plus menaçante encore, la folle continua à s'avancer sur le jeune homme.

Et devant ce grand fantôme que les rayons de la lune faisaient plus pâle qu'il n'était en réalité, l'homme au poignard descendit à reculons les quelques marches du moulin.

Fuyant toujours devant l'implacable vieille, il traversa l'enclos et gagna le pont de branchages...

Bientôt il eut franchi la large plaine qui séparait la forêt de la petite rivière. Il se jeta dans les grands bois pleins d'ombre et de silence.

En ce moment, il se retourna, espérant que le spectre avait enfin cessé de s'acharner à sa poursuite.

Mais son espoir fut de courte durée.

Le spectre était là, toujours à deux pas de lui.

Alors, une crainte insensée s'empara de tout son être...

Il marchait!...

Il marchait!...

On eût dit le premier meurtrier fuyant devant la divine justice.

Le lugubre inconnu avait poursuivi sa route sans regarder en arrière.

En peu d'instants il eut atteint les portes de la ville.

L'officier de garde l'arrêta au passage, la mine de l'inconnu lui semblait suspecte :

— Eh! l'ami, lui cria-t-il, où vas-tu?

— Dans ma ville natale, à Angoulême.

— Ah! tu es d'Angoulême, dit l'officier dont le front se dérida. Un compatriote, pensa-t-il. Comme on se rencontre! et, poursuivit-il à haute voix, quel est ton nom?

— Mon nom : François Ravaillac!

— Laissez passer! cria l'officier à ses hommes!

CHAPITRE XIV

La vierge d'ivoire.

Après la fuite des deux assassins, l'enclos et le moulin retombèrent dans le plus profond silence.

Nul parmi ceux qui si confiants dormaient en attendant le jour, ne se doutait que la mort avait plané si près du roi de France, et si près aussi de son jeune capitaine.

Nos deux Henri, plus que les autres peut-être, reposaient heureux et tranquilles, mille gracieuses images souriaient à leur sommeil, et depuis longues années jamais le roi Henri, jamais l'ex-étudiant du collège de Navarre, n'avaient passé nuit plus douce et plus gentils instants. Ce qui prouve une fois de plus qu'il n'est point indispensable, pour dormir à son gré, d'avoir couche somptueuse et moelleux oreillers. On dort bien partout. Le tout est d'avoir sommeil. De même que partout on mange bien. Le tout est d'avoir de l'appétit.

Derrière la chaîne de collines qui terminait au loin le merveilleux panorama des campagnes béarnaises, le soleil se leva lentement, et vint, de ses grands yeux d'or, considérer curieusement les deux hôtes du moulin.

Sans doute le roi du monde ne reconnut pas le roi de France et son officier dans les deux dormeurs qui si majestueusement ronflaient sur leurs couches rustiques; car, d'un grand air dédaigneux, il quitta presque aussitôt la petite chambre et le hangar et courut se baigner dans les eaux de la Baïse, qui se diaprèrent instantanément d'étincelantes paillettes, comme les fleuves d'or dont parlent les conteurs orientaux.

Sous les baisers vivifiants du soleil, la campagne, peu d'instants auparavant pâle et languissante comme le spectre d'une vierge, prit soudainement la physionomie émue et rougissante d'une heureuse fiancée.

Dans le feuillage rougeâtre des grands sycomores, dans les platanes gigantesques, dans les saules agenouillés au bord de l'eau, dans les buissons d'aubépines, dans les massifs de lauriers-roses, s'élevèrent aussitôt d'étranges concerts, d'indescriptibles chansons : les oiselets pépiaient au soleil leur salut matinal; et les insectes, perchés sur les brins d'herbes et de bruyères, lui bourdonnaient leur éternel compliment.

Bientôt, sillonnant les grands prés au delà de la rivière, les gros bœufs surgirent, rares d'abord, puis plus nombreux, puis innombrables, qui traînaient, mugissants, les attelages aux roues massives.

Derrière eux marchaient lentement les paysans au teint cuivré, aux grands yeux noirs brillant sous le béret incliné sur l'oreille. Peu après, les belles filles sortirent, à moitié vêtues, toutes débraillées encore, des fermes et des moulins,

et se répandirent dans les champs, courant puiser de l'eau aux sources et aux fontaines, ou conduisant au pâturage les troupeaux bondissants.

L'une d'elles, — ce n'était pas la moins séduisante, — tout en puisant de l'eau à la rivière, se prit à chanter un vieux refrain basque en patois du pays.

En entendant ce refrain, que sous la fenêtre du moulin la paysanne court-vêtue chantait de sa voix fortement accentuée, le roi de France sortit peu à peu de son sommeil.

Tout d'abord surpris de se trouver en semblable gîte, il resta quelques instants avant de rappeler ses esprits; mais graduellement ses souvenirs de la veille reparurent, distincts et vivaces, et tous les événements de la nuit se représentèrent à sa pensée.

Allègre et le front souriant, il sauta à bas de son lit.

Courant à la petite fenêtre de sa chambre :

— Quel est, dit-il joyeusement, le gentil oiseau qui de ses fraîches chansons vient égayer ainsi le petit lever du roi?

A l'aide d'un escabeau, il put regarder au dehors :

— Belle fille, vraiment! pensa-t-il. Je ne sais si c'est le plaisir de me retrouver dans ce doux pays où je suis né qui me fait voir tout en beau; mais ces filles des champs me semblent plus avenantes cent fois que nombre de dames nobles que je pourrais nommer.

Après un court silence :

— Si je ne m'abuse, reprit le roi, voici venir là-bas de l'autre côté de l'eau une troupe de cavaliers, qui ne sont autres que mes gentilshommes. Toute la nuit, sans doute, pensa le roi en souriant, ils m'ont cherché dans les bois et me croient, à l'heure présente, passé de vie à trépas!

Le roi regarda de nouveau par l'étroite fenêtre, il vit les cavaliers, fort éloignés encore, qui se dirigeaient en toute hâte vers le moulin.

— Ils ont, à ce qu'il paraît, découvert ma retraite! poursuivit Henri IV d'un ton chagrin. Allons, soupira-t-il, il nous faut redevenir roi! C'est triste!

Ce disant, il quitta la fenêtre et fit quelques pas vers la porte.

Soudain, son pied heurta sur le sol un objet dont il ne put, tout d'abord, reconnaître la nature, à cause de la demi-obscurité qui régnait dans la partie inférieure de la chambre.

— Qu'est-ce cela? fit-il en se baissant. Ventre-saint-gris! s'écria le roi stupéfié en ramassant la petite figurine sculptée que la folle avait laissé échapper de sa main tremblante. Ou je n'ai plus ma raison, ou je n'ai plus ma mémoire, ou cette petite madone d'ivoire n'est autre que le talisman regretté de mon cher Henriot. — Oui! oui! continua-t-il en approchant de la fenêtre la petite relique et en la considérant avec la plus scrupuleuse attention. Oui, de par le Dieu vivant, c'est la vierge d'ivoire, dont, tant de fois, mon pauvre Bois-Dauphin m'a narré, tout gémissant, la disparition mystérieuse. Certes, continua le roi, si la disparition fut bizarre, le retour ne l'est pas moins! Depuis dix ans bientôt, ce talisman perdu au camp de Saint-Cloud, aux portes de

Paris, se retrouvant dans un petit moulin du Béarn!... voici qui tourne singulièrement au merveilleux; et, sur ma parole, je serais tenté de croire, comme Bois-Dauphin, à la magique puissance de cette sainte relique. Perdiou! continua le roi en entr'ouvrant brusquement la porte de sa chambre, j'ai hâte de jouir de la douce surprise d'Henriot!

Ce disant, il descendit dans l'enclos, tout joyeux de la joie qu'allait éprouver le jeune homme.

Tout ce qui précède, c'est-à-dire le chant de la paysanne, le réveil du roi, ses regrets et ses désirs, tout cela, comme bien on pense, avait duré moins de temps qu'il n'en a fallu pour le dire; si bien qu'au moment où le roi quitta l'humble gîte où il venait de passer une si bonne nuit, le jour venait de se lever à peine, et chacun au moulin sommeillait encore.

Henri IV traversa l'enclos et pénétra sous le hangar.

Considérant en riant Bois-Dauphin endormi, il se prit à répéter à mi-voix les propres paroles du jeune homme:

— Sommeillez confiant et tranquille, Sire! votre fidèle Bois-Dauphin veillera sur vous! — Mordiou! reprit-il gaiement, si vous appelez cela « veiller, » monsieur le capitaine, je suis curieux de savoir ce que vous entendez par le mot « dormir. »

Comme si Bois-Dauphin eût ouï, dans son sommeil, les paroles du roi, il ouvrit les yeux.

— Oh! Sire... balbutia-t-il tout honteux en reconnaissant le monarque.

Ce dernier se prit à rire de bon cœur.

— Eh! mordiou! pourquoi ton embarras, mon fils! s'écria-t-il, ne t'avais-je pas donné pleine et entière licence de reposer? Allons! allons! debout, bel endormi, poursuivit Henri IV, nous avons du nouveau à vous apprendre.

— Du nouveau! répéta Bois-Dauphin en s'élançant près du roi.

En un instant, tous les événements de la veille s'étaient représentés à sa pensée, et déjà il tremblait que quelque incident imprévu ne vînt entraver son bonheur.

— Eh! la! là! là! dit vivement le roi, quitte cet air inquiet, Henriot, mon fils. Il ne s'agit pas ici de malheur, et le nouveau dont je te viens gratifier à ton réveil ne peut te jeter en l'âme que parfait contentement.

— Ah! vous me rassurez, Sire! murmura le jeune homme, et je respire plus à l'aise.

— Henriot! reprit Henri IV en s'appuyant familièrement sur l'épaule du jeune officier, pauvre brave cœur, qui depuis tant de longs jours souffres par ma faute, demain tu seras uni à celle que tu aimes et dont jusqu'à ce jour je t'ai séparé!

— Demain! répéta Bois-Dauphin radieux.

— C'est notre volonté royale! poursuivit Henri avec bonhomie.

— Oh! Sire, vous êtes grand et bon! interrompit le jeune homme en baisant la main de son noble maître.

— Cet hymen est ton vœu le plus cher, reprit le roi, c'est le bonheur de ta vie, je le sais. Mais ce que je sais aussi, c'est que ce bonheur, un nuage de tristesse pourrait parfois l'obscurcir, et je ne le veux pas.

— Que dites-vous, Sire ?

— Je dis que je n'ai pas oublié, Henri, la confidence que maintes fois tu m'as faite. Une main criminelle a jadis enlevé de dessus ta poitrine le talisman bénit de ton enfance.

— Mon talisman ! dit vivement Bois-Dauphin, dont le visage s'assombrit, ma sainte relique !

Le roi, qui avait tiré de dessous son pourpoint la vierge d'ivoire, passa la petite figurine au cou du jeune officier.

Ce dernier, au comble de la joie, ne songea, dans le premier moment, qu'à couvrir de baisers sa relique tant pleurée. Enfin, il supplia le roi de lui faire connaître par quelle suite de circonstances extraordinaires la vierge d'ivoire se trouvait entre ses mains.

Et, tout aussitôt, le roi fit au jeune homme le récit parfaitement simple de sa précieuse découverte dans la petite chambre du moulin.

— Sire, fit le jeune homme presque pensif, je le disais bien, nous sommes ici dans le pays des fées, et l'une d'entre elles, toute pitoyable et bonne, a bien voulu rendre à mes baisers ce talisman regretté.

Le roi ne répondit rien et sur ses lèvres toute raillerie expira. Lui-même n'avait-il pas eu, dans la nuit, une étrange vision : n'avait-il pas cru voir l'ombre de Fleurette tournant vers lui son pâle visage ?... Ne lui avait-il pas semblé entendre sa voix plus douce que le souffle de la brise, plus légère que le son de la harpe éolienne, lui dire en s'éloignant : « Roi Henri, garde-toi ! »

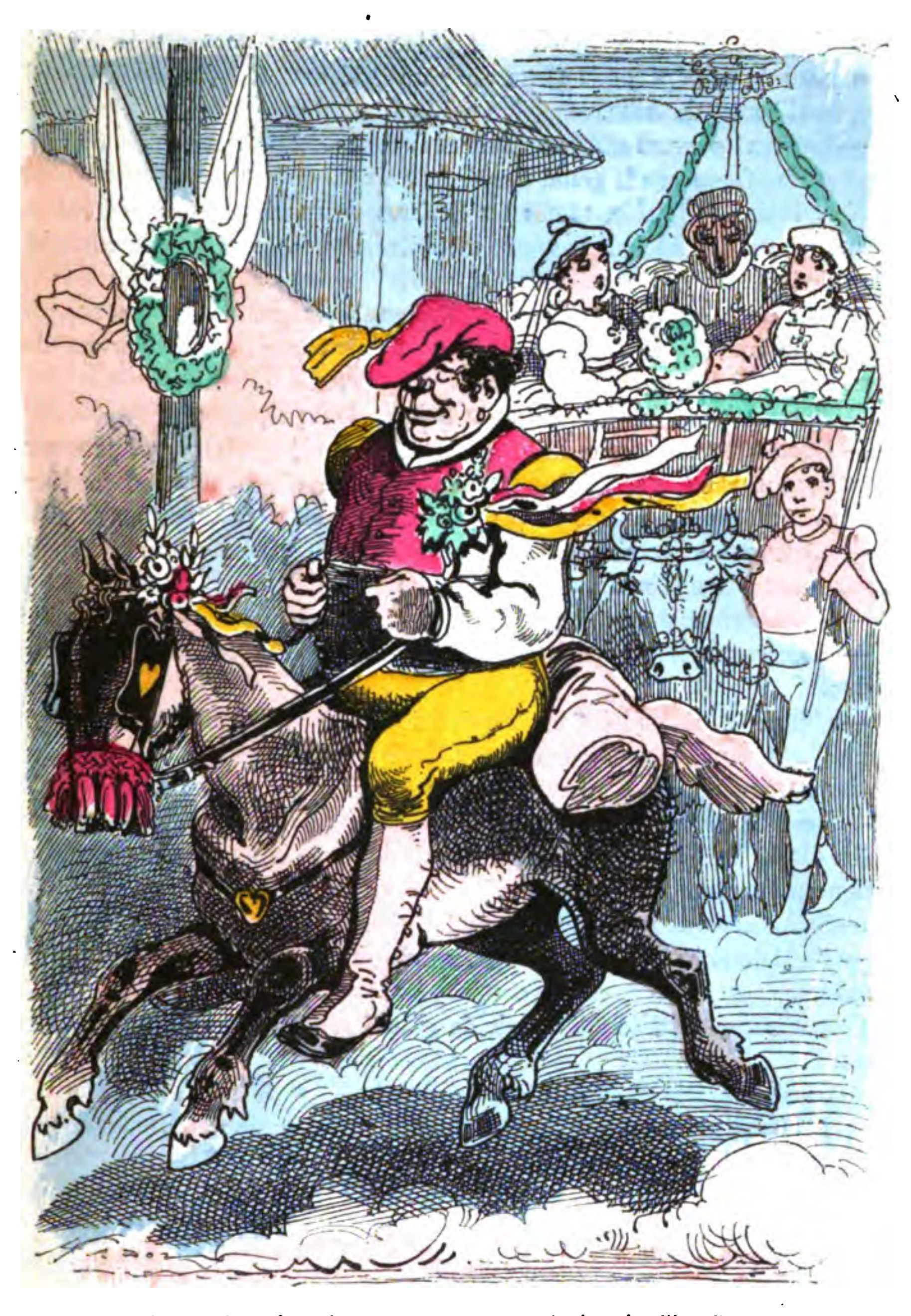
CHAPITRE XV

Monsieur de Bellegarde, grand écuyer de France.

Presque dans le même moment que Henri de Bois-Dauphin recevait sa chère relique des mains du roi, les cavaliers que ce dernier, de sa fenêtre, avait aperçus de l'autre côté de la rivière, mettaient pied à terre à la porte de l'habitation du père Brideloû.

Henri IV ne s'était pas trompé : ces cavaliers, au nombre de douze, et tous en costume de chasse, n'étaient autres que les gentilshommes de sa suite.

Toute la nuit, ces dignes seigneurs avaient parcouru la forêt à seule fin de retrouver leur introuvable monarque. Harassés, exténués, morts de faim, de soif et de sommeil, nos douze chasseurs étaient donc d'une humeur massa-



Un char rustique fit majestueusement son entrée dans la ville. (Page 394.)

crante. Le plus furieux était leur chef, le sire Roger de Saint-Larry, duc de Bellegarde, grand écuyer de France, — titre qui la plupart du temps ne le faisait appeler que *monsieur le Grand* tout court.

—Holà! hé! hurlait le duc de Bellegarde en frappant à coups redoublés, du pommeau de son épée, à la porte du père Brideloû. Ouvrez, ou, de par la mordieu! j'entre de force.

— Ouvrez! ouvrez! crièrent aussitôt les autres gentilshommes en frappant de la même façon que le grand écuyer.

A ce bruit formidable, toutes les fenêtres de l'habitation s'ouvrirent en même temps, et Brideloû, la grosse meunière, Aurore et Psyché montrèrent incontinent leurs visages effrayés.

—Arnibiou! grommela Brideloû, majestueusement coiffé d'un superbe bonnet de nuit, avez-vous donc envie, mes maîtres, de démolir ma demeure?

— Allons, descends, drôle! riposta Bellegarde, et réponds.

— Drôle! répéta le meunier avec colère. Ouais! quel nom me donnez-vous là, monsieur le mal poli!... Je m'appelle Brideloû, si vous le voulez bien, comme mon père... et il n'y a pas encore eu de « drôles » dans ma famille.

— C'est trop de verbiage! répliqua le duc; songe que celui qui te parle est grand écuyer de France et gentilhomme du roi.

— Gentilhomme du roi! répétèrent tout d'une voix le meunier et sa famille.

— Monsieur de Bellegarde! dit à son tour Psyché qui venait de reconnaître le duc.

—Monsieur le grand écuyer, reprit Brideloû quelque peu interdit, croyez que si j'avais su... Cependant, ajouta-t-il, ce n'est pas une raison pour traiter un honnête meunier comme vous m'avez fait l'honneur, je veux dire le...

—Assez! interrompit brusquement Bellegarde. Assez, et réponds. S. M. Henri de France a dû passer la nuit dans ce moulin; descends et conduis-nous vers lui.

—Sa Majesté!... ici! s'exclamèrent le meunier, sa femme et sa fille.

— Sa Majesté ici! dit une autre voix qui se fit entendre à quelques pas des cavaliers.

C'était le grand Pâlot qui venait de quitter son écurie et qui accourait au bruit.

—Sa Majesté ici! répéta-t-il, pas possible!

— D'où sort cet autre imbécile? dit Bellegarde en se retournant vers le nouveau venu.

— Comment! comment! « cet autre imbécile! » grogna le paysan, en s'avançant, furibond, vers le grand écuyer.

Ce dernier se contenta de le prendre par le bras et de le faire pirouetter sur lui-même.

Après avoir bien pirouetté, le grand Pâlot, pestant comme un beau diable, perdit l'équilibre et tomba lourdement assis snr le sol.

— Faut-il qu'un homme soit malheureux! gémit-il. Le moulin est ensorcelé, bien sûr, et tous ces étrangers qui pleuvent céans depuis hier nous arrivent sûrement de chez Satan.

Pendant ce temps, le meunier, la mère Marion et les deux jeunes filles étaient sortis du logis.

— Monsieur le grand écuyer, dit le père Brideloû en s'avançant vers le duc, j'ai trop de respect pour les gens de mon petit Henriot pour leur dire des malhonnêtetés; mais, avec votre permission, j'aurai l'avantage de vous dire que vous vous gaussez de moi vilainement, et que notre sire le roi n'est pas plus au moulin que je ne suis dans la lune. Je le jure!

— Ne jurez pas! dit vivement Psyché en s'avançant entre le meunier et M. de Bellegarde, ne jurez pas, mon père, le roi de France a reposé cette nuit au moulin.

— Le roi de France, ici! s'écrièrent le meunier et sa famille.

— Le roi de France! dit à son tour le grand Pâlot, toujours assis par terre.

— Petiote! continua le père Brideloû, quelle chanson me chantes-tu là? Tu as perdu l'esprit, que je pense, et tu ne sais ce que tu dis!

— Je sais ce que je dis, mon père, répliqua doucement la jeune femme. Le roi de France est l'un des deux étrangers à qui vous avez hier accordé l'hospitalité.

— Arnibiou! brailla le bonhomme en se donnant un grand coup de poing sur la tête, je devine!

En cet instant, le meunier aperçut Henri IV et Bois-Dauphin qui venaient de quitter l'enclos et qui, sans rien dire, avaient assisté à la fin de cette scène..

— Ah! te voilà, toi, gros finaud de Nicolas! s'écria le père Brideloû en courant au-devant du roi.

Henri IV précédait de quelques pas le second Henri, et, d'un geste, avait commandé le silence à Bellegarde et à ses gentilshommes.

— Ah! maligne tête! continua le meunier en riant à gorge déployée. Comment! mon petit Henriot vient me faire visite et tu ne m'en dis rien!... Dieu merci, je ne suis pas la moitié d'une bête, et le roi de France, je l'ai deviné tout de suite, c'est ton officier que voilà! Vive le...

— Mon cher monsieur Brideloû, fit le roi en interrompant l'acclamation enthousiaste du gros meunier, le roi de France est celui qui seul, parmi nous, n'a pas en ce moment la tête découverte.

Le père Brideloû regarda alternativement tous les assistants, en commençant par Henri de Bois-Dauphin. Mais ce dernier, comme Bellegarde et les autres gentilshommes, tenait son feutre à la main.

— Arnibiou! murmura le meunier. Voilà qui est bizarre. L'officier, comme le reste de la bande, tient son toquet à la main. Saints du ciel! s'exclama-t-il en s'apercevant que son volumineux bonnet de nuit décorait encore son chef respectable; Diou biban! continua-t-il avec une conviction profonde et en donnant les signes de la plus grande surprise, est-ce que par hasard, sans m'en douter, c'est moi qui serais le roi de France!

Un formidable éclat de rire, trop longtemps comprimé, accueillit cette triomphante naïveté du gros paysan.

— Eh ! mordiou ! continua-t-il en toisant les rieurs d'un coup d'œil et en haussant les épaules, je ne vois que moi de coiffé ici qui puisse être le roi ; car enfin, reprit-il en s'apercevant que Henri IV avait gardé son chapeau sur la tête, ce ne peut pas être ce gros paour de Nicolas. — Pas vrai, Nicolas ?

Ce disant, le père Brideloû s'avança jusque sous le nez du roi, et, pour donner sans doute plus de poids à son interrogation, il lui tapa sur le ventre le plus familièrement du monde.

Le roi se prit à rire aux éclats ; mais M. de Bellegarde s'élança sur le bonhomme :

— Malheureux ! s'écria-t-il, tu oses porter la main sur le roi !

Le meunier, comme hébété, regarda sans mot dire Henri IV et le duc ; mais, reprenant bien vite son aplomb et son sang-froid :

— Le roi ! le roi !... dit-il. Eh bien ! je m'en doutais aussi, arnibiou !... Je le disais bien, moi, que je le reconnaîtrais entre mille !... Vive mon petit Henriot ! hurla-t-il aussitôt en jetant en l'air sa coiffure nocturne ; vive mon petit Henriot !

— Vive le roi ! répétèrent avec enthousiasme les autres assistants, moins le grand Pâlot, que la surprise rendait muet, et qui, ouvrant une grande bouche et de grands yeux, ne songeait même pas à se remettre sur ses grandes jambes.

— Las ! mon doux Jésus.., balbutia-t-il enfin ; qui, lui, Nicolas, le roi de France !... Et j'ai osé dire ce que je pensais sur son compte !... Las ! mon doux Jésus, je serai pendu tout au moins ou écorché vif !

En cet instant, il vit avec terreur le roi en personne se diriger de son côté.

— Il vient vers moi, larmoya-t-il. Ah ! je dois être blanc comme un linge.

Le pauvre garçon était tout simplement rouge comme un coq.

Le roi s'arrêta devant lui, et sans parler, le regarda quelques secondes en fronçant le sourcil d'une façon féroce.

— Monsieur le coquin, dit-il ensuite en lui tirant l'oreille, vous avez cette nuit drapé le roi de France d'une fort belle manière. Que pensez-vous, triple pendard, qu'il vous revienne de vos méchants compliments ?

Le grand Pâlot voulut parler ; mais il ne put articuler un son, et sa bouche demeura plus grande ouverte qu'elle n'était déjà.

— Vous ne répondez pas, quadruple bélître ! poursuivit le roi, je vais donc parler en votre place : pour vous châtier selon vos mérites, je vous condamne...

Un gémissement profond du grand Pâlot couvrit à moitié le terrible mot de Henri IV.

— Je vous condamne, répéta ce dernier en appuyant à dessein sur chaque syllabe, et le présent arrêt sera exécutable dès demain, avant le coucher du soleil, je vous condamne à... épouser la gentille Aurore que tu aimes, grand nigaud, et dont la dot ne regarde que moi !

— Hein! plaît-il! s'écria le grand Pâlot, en se remettant d'un bond sur ses jambes. Mon doux Jésus!... la joie me suffoque... le sang me monte aux joues!... je dois être rouge comme un coq à présent!

Il va sans dire que le grand Pâlot était subitement devenu blanc comme un linge.

— Aurore!... Aurore! balbutiait le paysan à moitié fou, comprenez-vous ma joie?... condamné... à épouser, et le roi se charge de la dot!... Ah! faut-il qu'un homme soit heureux! — Sire, poursuivit le grand Pâlot en s'adressant au roi et d'une voix solennelle, Sire, tous ceux qui se permettent de dire quoi que ce soit sur votre compte, c'est des calomniateurs, et ceux qui osent prétendre que votre fameuse poule au pot n'est qu'un merle blanc, c'est des oies!

— Allons! allons! pensa Henri IV, décidément, ce grand Pâlot est un rusé drôle! Je lui donnerai une place à la cour... il arrivera! — Mon cher monsieur Bride'oû, continua le roi en s'approchant du gros meunier et de sa femme, ma bonne madame Marion, continua-t-il, vous avez ouï ce que je viens de dire. Je désire... je désire ardemment, vous entendez bien, que dès demain se célèbre à Nérac le mariage de la belle Aurore et de ce méchant gars.

Ce disant, il désignait le grand Pâlot.

— Du moment que Votre Majesté veut bien le souhaiter, s'empressa de répondre le père Brideloû, c'est vu et entendu!... Satané Nicolas! continua le bonhomme à part lui en lorgnant le monarque. Qu'est-ce qui aurait jamais pu penser?... C'est qu'il n'y a pas à dire, poursuivit-il en lui-même, c'est lui... c'est bien lui... mon Henriot... mon petit Henriot!... il ne se ressemble plus beaucoup; mais c'est bien lui tout de même.

— A quoi songez-vous, mon cher Brideloû? demanda le roi.

— Je songe, Majesté, répondit le bonhomme, je songe, révérence parlant, que depuis l'époque où dans le pays je vous voyais jouer tout enfant, vous avez, comme qui dirait, un tant soit peu changé! Il n'y a pourtant guère que quarante ans de cela!

— Quarante ans, pas davantage! répliqua Henri IV, souriant de la naïveté du paysan.

— Comme on vieillit vite! ajouta ce dernier d'on ton sententieux.

— A qui le dites-vous, mon cher! poursuivit le roi, souriant toujours. On n'est pas plus tôt né qu'on a des cheveux blancs, et l'on n'a pas plus tôt des cheveux blancs qu'on n'en a plus du tout. Quarante années! continua le monarque en gouaillant. Rien que quarante années d'écoulées! Ah! vous avez raison, mon cher Brideloû, l'on vieillit vite!

Flatté de l'assentiment de son roi, et prenant sa raillerie pour argent comptant, le meunier s'inclina profondément.

— Laissons ces graves questions philosophiques, reprit le roi en changeant de ton, et revenons-en, je vous prie, à notre premier sujet. Voici donc notre chère Aurore bien et dûment lotie, car, bien que madame Marion n'ait point

encore parlé, elle ne s'oppose pas, que je pense, au mariage de cette jolie fillette.

— Comment donc, s'empressa de répondre la brave femme, comment donc, monsieur Nicolas!... Non! je veux dire Votre Majesté... Je ne m'oppose en nulle sorte à ce qu'Aurore prenne un époux... Voire deux époux, Sire, voire trois, voire quatre, pour peu que Votre Majesté se donne la peine de l'ordonner.

— Comment! comment! se prit à dire le grand Pâlot. Voire deux, voire trois, voire quatre : pourquoi pas voire mille, tout de suite, pendant que vous y êtes!... Voilà bien une idée de belle-mère, par exemple!

— Eh! là! là! dit Henri IV en partant d'un éclat de rire. Voyez-vous le braillard : pour crier, drôle, attends qu'on t'écorche!

— Dieu! que tu es bête, grand Pâlot, dit gentiment Aurore à son prétendu, tu sais bien que si j'avais quatre maris, c'est que ça serait mon idée comme ça!

A cette réponse, tout le monde se mit à rire.

— Comme c'est rassurant pour moi ce qu'elle dit là! soupira le grand Pâlot. Oh! les belles-mères, ajouta-t-il en faisant une affreuse grimace à madame Brideloû. Les belles-mères, c'est la perte du genre humain!

CHAPITRE XVI

Où il est question du mariage de Psyché.

Le roi avait été prendre Psyché par la main. — Une douce étreinte de la jeune femme avait répondu à l'étreinte de son père.

— Mon digne hôte, ma bonne hôtesse, dit Henri IV en amenant la fille de Fleurette devant ses parents adoptifs, vous avez cru sans doute que j'avais fini de parler mariage : bien au contraire, mes chers amis, et je me hâte de vous l'apprendre, c'est à peine si j'ai commencé.

Tous les assistants, à l'exception toutefois de Bois-Dauphin et de Psyché, fixèrent sur le monarque un regard surpris et interrogateur.

Le roi poursuivit :

— En même temps que l'union de votre fille Aurore, une seconde union doit se célébrer demain, en ce pays cher à mon cœur.

— Une seconde union! répétèrent les paysans, en regardant tour à tour celui qui parlait et celle qui se tenait rougissante à ses côtés.

Henri IV reprit :

— Cet autre hymen, c'est celui de cette chère orpheline, de votre enfant d'adoption, dont je vous demande la main, mes hôtes bien-aimés...

— Vous demandez sa main!... s'écrièrent Brideloû et la meunière. Vous! vous! Sire... Seigneur mon Dieu, que veut dire tout cela?

— Il veut se remarier! dit, à part lui, le grand Pâlot stupéfait. Eh bien! et la reine Margot, sa première femme!... Allons, je crois que j'ai eu tort de me dédire, il ne vaut pas cher!

Après qu'il eut ainsi achevé sa pensée, le roi termina sa phrase :

— Et je vous demande sa main, mes hôtes bien-aimés, dit-il, pour M. de Bois-Dauphin, colonel de mes gardes et l'un de mes plus féaux serviteurs...

— Quoi! Sire, balbutia Brideloû, la petite épouserait... elle qui n'a pas de fortune... et, ajouta-t-il presque à voix basse, elle qui n'a pas de nom.

— Sa fortune! répliqua le roi avec gaieté, je m'en charge, comme de celle d'Aurore. Quant à un nom, M. de Bois-Dauphin a fait le sien assez grand sur les champs de bataille pour le pouvoir partager avec son épouse!... Toutefois, poursuivit le monarque, pour rendre ce nom plus grand encore, nous y joindrons un titre que depuis longtemps déjà nous réservions à notre bien-aimé Henri, en récompense de ses bons et loyaux services.

Se retournant vers le jeune homme :

— Monsieur de Bois-Dauphin, dit le roi d'une voix sonore, à compter de ce jour, vous n'êtes plus colonel de mes gardes... monsieur de Bois-Dauphin, maréchal de France, embrassez votre roi.

Le jeune homme s'inclina confus devant son noble protecteur et couvrit ses mains de baisers.

Quelques instants de solennel silence suivirent cette scène.

— Arnibiou! murmura enfin le père Brideloû, profondément attendri. Voilà un roi... un roi qui... un roi que... un roi dont... un vrai roi, quoi!... Foi de Brideloû, je pleure ni plus ni moins qu'une Madeleine!

L'émotion lui faisant perdre complétement la tête :

— Nicolas! s'écria-t-il en s'adressant à Henri IV, Nicolas, je te permets de me tutoyer!

— Et je t'en sais gré, ventre-saint-gris! riposta le roi aussitôt. Ce tutoiement manquait à mon bonheur!

Brideloû s'aperçut bientôt de la bévue qu'il venait de commettre, et s'excusa de son mieux.

— Ne t'excuse pas, ami Brideloû, repartit Henri IV; ce matin encore, je veux être Nicolas, rien de plus, et je veux, sous ce nom, m'asseoir une fois encore à ta table hospitalière!

— A ma table! vous! Sire, murmura le meunier radieux.

— Moi-même! continua le monarque, en société de tous ces dignes gentilshommes, si toutefois leur grand nombre ne t'effarouche pas!

— M'effaroucher, grand ciel! répliqua le bonhomme. C'est-à-dire que je ne me sens pas d'aise, et qu'un tel honneur me rend plus fier qu'un paon!

— Ah! je te garantis, interrompit Henri IV, qu'ils ne feront pas plus grâce cejourd'hui à la cuisine de cette bonne madame Brideloû que je ne lui ai fait

grâce moi-même hier au soir!... N'est-il pas vrai, messieurs? ajouta le monarque en riant.

— Ah! Sire, répondit aussitôt le duc de Bellegarde, je jure Dieu qu'en ce moment je dévorerais des cailloux!

— Des cailloux! répéta le Pâlot en considérant avec effroi le grand écuyer. Des cailloux! Ces seigneurs de la cour, c'est des bêtes féroces, bien sûr!

— Allons, allons, femme! cria Brideloû à la meunière, et toi aussi, Aurore, dressez la grande table et n'omettez rien.

— N'oubliez pas surtout, je vous prie, dit vivement Henri IV, de nous servir les reliefs du festin d'hier: une poitrine de veau en ragoût dont vous vous lècherez les moustaches, messieurs, ajouta gaiement le roi en se tournant vers ses gentilshommes. Un cochon de lait rôti à point, et pour couronner l'œuvre, un grand lièvre en civet. *Lepus coronat opus!* poursuivit-il en riant, — comme eût dit jadis M. de Bois-Dauphin alors qu'il sortait du collège de Navarre! Et remarquez, messieurs, remarquez que je ne vous parle pas d'une exquise soupe aux choux qui ferait revivre un mort, et d'une certaine blanquette de Limoux capable de dérider la face de M. de Sully lui-même.

Nos douze chasseurs affamés accueillirent par un murmure approbateur les consolantes paroles du monarque. Leurs visages assombris s'éclairèrent, et, comme par enchantement, leur fatigue disparut. Pour un rien, tous ces dignes seigneurs, aux trois quarts morts cinq minutes avant, eussent sans broncher danser la sarabande.

Le père Brideloû était entré dans la salle basse avec les femmes et le grand Pâlot. Bientôt, avec ce dernier, il reparut sur le seuil.

— Sans vous commander, Majesté, dit-il, la soupe est sur la table!

—Vivat! s'écrièrent les gentilshommes, en se précipitant dans la salle basse à la suite du roi.

Sur l'ordre du meunier, le Pâlot était resté hors du logis et prenait soin des chevaux.

— Si c'est permis de manger tant que ça, dit-il en considérant les convives par la porte grande ouverte. C'est pas des seigneurs, tout ce monde-là, c'est des ogres!

Le repas, comme il est aisé de le supposer, ne fut ni moins long ni moins gai que celui de la veille. Le vin et les rires coulèrent à flots, et les toasts les plus chaleureux ébranlèrent les massives charpentes de la salle basse.

On but au roi d'abord: à tout seigneur, tout honneur.

On but au nouveau titre de l'ex-colonel des gardes.

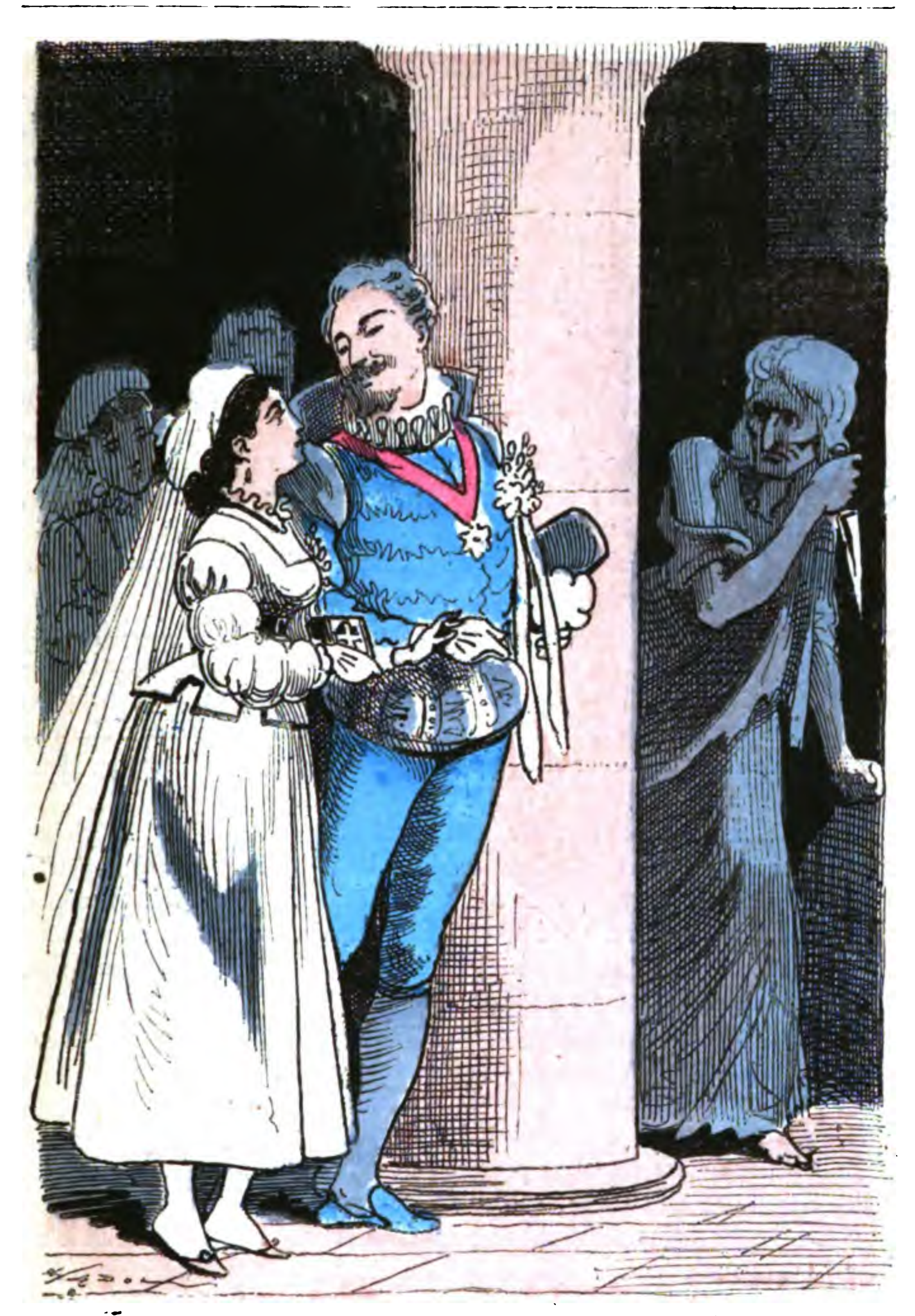
On but à son mariage avec la belle Psyché.

On but à la beauté d'Aurore et à la bêtise de son futur mari.

Le roi de France s'en donnait à cœur joie:

— Ventre-saint-gris! disait-il en se pâmant d'aise, voilà comme j'entendais l'existenee!... Pourquoi diantre la destinée m'a-t-elle fait roi?...

La journée était grandement avancée, lorsque, escorté du maréchal de



Assassin de mon fils, meurs et sois maudit! (Page 396.)

Bois-Dauphin, de M. de Bellegarde, grand écuyer de France, de M. de Frontenac et de ses autres gentilshommes, S. M. Henri IV fit sa rentrée en sa bonne ville de Nérac.

Marsiane, errant dans les sentiers déserts de l'immense forêt, avait vu passer au grand galop de leurs montures le roi de France et ses gentilshommes. Parmi ces derniers, la vieille femme avait reconnu celui qu'elle poursuivait depuis si longtemps, cet Henri de Bois-Dauphin qu'elle avait espéré trouver endormi dans la chambre du moulin.

Marsiane avait de loin suivi les cavaliers.

Vers la nuit, elle arriva devant l'entrée paincipale du château de Nérac.

Tout reposait dans la royale demeure. On n'entendait que le bruit sourd et monotone des gardes de nuit.

La vieille femme rôda jusqu'au jour devant les hautes murailles.

Enfin le soleil parut, la ville tout entière prit un air de fête et, joyeusement folles, les cloches du château se mirent à tinter.

En voyant la vie et l'animation se faire peu à peu dans la vieille cité, marsiane s'était prudemment blottie non loin de l'entrée principale du château, dans des ruines à moitié couvertes de lierre.

Le bruit des cloches lui fit relever brusquement la tête :—un souvenir lointain venait, de se faire jour subitement en son esprit :

— Le 24 août 1572, murmura-t-elle d'une voix sinistre, les cloches chantèrent comme cejourd'hui, et ce fut le signal du massacre !... Chantez ! chantez ! reprit-elle, cejourd'hui encore, la mort à votre voix surgira terrible, et fatale et d'un sang vermeil le sol se rougira ! Cette mort, continua-t-elle avec un indicible acent de fureur et de haine, cette mort, ce sera la tienne, Henri de Bois-Dauphin... ce sang, ce sera le tien !

En cet instant, un char rustique, tout enguirlandé de fleurs fraîches écloses, fit majestueusement son entrée dans la ville au bruit des musiques champêtres.

Une armée de villageois, tous parés et enrubannés à qui mieux mieux, poussant de formidables cris et d'homériques éclats de rire, chantant à tue-tête, dans un patois fantastique, les plus fantastiques refrains, escortaient en masse le char triomphal, le suivant ou le précédant.

Sur le char, Aurore et Psyché se tenaient rêveuses auprès de la bonne mère Marion, pompeusement vêtue de ses plus beaux accoutrements.

Le père Brideloû, le visage épanoui, l'œil étincelant, se carrait, droit comme un I, sur l'échine osseuse de Trois-Écus.

Et la petite jument, semblant prendre part à l'allégresse générale, caracolait follement en tête du cortége.

Finette, cette même petite chienne qui avait si bruyamment accueilli le roi Henri IV, courait de ci, de là, aboyant après les musiques et mordant de temps à autre, par pure amitié, les jambes maigriottes et nerveuses de Trois-Écus, qui se régimbait fort contre ces intempestives privautés.

Le grand Pâlot, d'un air radieux, conduisait les deux gros bœufs blancs de l'attelage, que, vu les festons de fleurs qui des cornes à la queue dessinaient sur leur pelage blanc leurs capricieuses arabesques, on eût pu prendre parfaitement pour deux victimes de l'ancienne Rome, marchant au sacrifice.

Le grand Pâlot était superbement paré d'un splendide pourpoint jaune pâle et d'un mirifique haut-de-chausses de semblable couleur; un béret, également jaune, lui tombait sur le front, si bien qu'au milieu de cet océan de jaune, sa face d'un rouge vif faisait on ne peut mieux l'effet d'une pivoine se prélassant illicitement dans un bouquet de boutons d'or.

Peu après, le cortége s'arrêtait devant la grande porte du château, où, par ordre du roi, tout avait été préparé pour le double mariage.

Henri IV qui, on a pu le voir, était resté paysan dans l'âme, ne se sentit pas d'aise en apercevant le cortége pittoresque des jeunes fiancés.

Ne se souciant pas plus que la veille de l'étiquette et de ses lois tyranniques, il s'avança en personne au-devant de la foule, et présenta la main à Psyché, qui venait, ainsi que la fermière et Aurore, de mettre pied à terre.

A la vue du roi, mille cris enthousiastes s'échappèrent à la fois de ces mille poitrines.

— Vive *nouste réyot !* hurlèrent ces braves gens. Vive *nouste Henriot !*

Et, tout en criant, chacun versait des larmes d'attendrissement et de bonheur.

Le roi, lui aussi, était profondément attendri...

Lui aussi il était bien heureux, et, de grand cœur, il eût embrassé l'un après l'autre tous ces dignes Béarnais qui l'acclamaient si fort, et surtout toutes ces gentilles Béarnaises qui l'aimaient si bien.

Désir bien légitime, on le comprendra, mais d'un accomplissement difficile.

Si bien, qu'à son grand regret, Henri IV dut y renoncer.

Faisant signe à Brideloû et aux siens de le suivre, il prit par la main la fille de Fleurette, et se dirigea lentement avec elle vers la chapelle du château, celle-là même où la reine Margot se réfugiait pour entendre la messe, au temps où le roi de Navarre était encore protestant.

Dans cette chapelle, un vieux prêtre catholique, à la physionomie douce et bonne, attendait déjà, prêt à bénir les quatre fiancés qui vinrent pieusement s'agenouiller au pied de l'autel.

CHAPITRE XVII

Où il est prouvé qu'un talisman est chose précieuse et plus utile parfois que cotte de mailles et corselet d'acier.

Marsiane, se glissant comme un reptile à travers la foule, se jeta sans être aperçue dans un massif de noirs cyprès.

Longtemps, bien longtemps elle s'y tint, silencieuse, muette, respirant à peine.

Enfin, quand elle fut bien certaine que, sans danger d'être aperçue, elle pouvait quitter sa retraite, elle s'élança dans la direction qu'elle avait vu prendre au roi de France.

Après avoir suivi une longue allée toute plantée de lauriers-roses, de ces lauriers qu'aimait si fort la reine Marguerite, la vieille femme se trouva enfin près de la chapelle.

Par une porte basse pratiquée dans l'une des murailles latérales, elle pénétra mystérieusement et sans bruit.

Se glissant le long des piliers, elle parvint, sans être remarquée, jusqu'auprès de l'autel.

En ce moment, le prêtre achevait de bénir les deux couples.

Devant Dieu et devant les hommes, Psyché était l'épouse de Henri de Bois-Dauphin, maréchal de France ; Aurore était l'épouse du grand Pâlot.

La cérémonie du mariage était terminée.

Tous les assistants se disposèrent à quitter la chapelle.

Les nouveaux époux, après avoir une dernière fois courbé pieusement la tête sous les bénédictions de l'homme de Dieu, se levèrent lentement.

A celle qui portait maintenant son nom et qui se tenait à ses côtés rougissante et le sein palpitant, Henri de Bois-Dauphin tendit une main tremblante et, d'une voix émue, toute frissonnante de tendresse et de bonheur :

— Psyché... ma femme... murmura-t-il.

Psyché ne répondit rien.

Mais sa main pressa la main de son amant, et ses deux grands yeux se fixèrent doucement sur lui.

Dans un religieux silence, les jeunes époux firent quelques pas vers la porte, suivis de tous les assistants.

Marsiane poussa comme un rugissement sourd :

— Il vient de ce côté ! dit-elle à voix basse, il approche !... Il approche ! Spectre de mon père ! la prédiction ne s'accomplira pas !

Ce disant, d'une main fébrilement agitée, elle saisit son coutelas.

Bois-Dauphin n'était plus qu'à quelques pas seulement du pilier derrière lequel elle se trouvait cachée dans l'ombre.

— Il vient ! il vient ! murmura-t-elle avec une effroyable joie.

En cet instant, Bois-Dauphin, tenant toujours Psyché par la main, passa près du pilier.

Marsiane, poussant cette fois, non plus un rugissement sourd, mais bien un hurlement de bête fauve, s'élança d'un bond sur le jeune homme, et lui plongea son coutelas dnas le cœur en s'écriant :

— Assassin de mon fils, meurs et soit maudit !

Un immense cri de tous les assistants répondit à la malédiction de la sorcière.

— Henri ! mon Henri ! gémit Psyché en enlaçant de ses deux bras son jeune époux.

Le roi était accouru près de Bois-Dauphin.

— Henriot ! mon fils ! s'écria-t-il, au nom du ciel, es-tu blessé ? parle ! parle !

A la place de Bois-Dauphin, Marsiane répondit en poussant un éclat de rire sauvage :

— Blessé ! oui ! oui ! blessé à mort, car j'ai senti le coutelas s'enfoncer dans sa poitrine ; et regardez... regardez tous !... dans la plaie, l'arme se tient droite encore ! Marsiane la sorcière a fait mentir la destinée !

Tous les assistants firent un mouvement d'horreur, et répétèrent en reculant involontairement :

— Marsiane la sorcière !

— Marsiane la sorcière ! répéta à son tour d'une voix parfaitement claire et parfaitement distincte celui que l'on croyait blessé à mort. Il y aura tantôt dix ans que nous ne nous étions rencontrés, ma chère ennemie ; mais votre façon de me souhaiter la bienvenue ressemble si fort aux adieux que vous m'avez faits au camp de Saint-Cloud, que sans peine je vous eusse reconnue.

La vieille femme, d'un œil effaré, regardait Henri de Bois-Dauphin.

— Vivant ! vivant encore ! disait-elle.

— Vivant ! répéta le jeune homme en souriant ; parfaitement vivant, vous l'avez dit !

Pas plus que la sorcière, les autres assistants ne pouvaient se rendre compte de ce qu'ils voyaient et entendaient.

En effet, ce que Marsiane avait dit était pure vérité : le coutelas se tenait droit encore dans la poitrine du jeune homme.

Ce dernier souriant, et de l'air le plus simple du monde, retira l'arme, non sans quelque effort, et se prit à la considérer :

— Fi ! dit-il en raillant, voilà, ma chère ennemie, un poignard bien lourd pour une main de femme. Croyez-moi, ma pauvre Marsiane, vous essayez en vain de faire mentir la splendide destinée que vous-même m'avez prédite ! Heureux ! toujours heureux ! vous l'avez dit, et cela sera... Que dis-je, cela est ! ajouta Bois-Dauphin en pressant contre son cœur sa bien-aimée Psyché, qui, muette d'étonnement, l'écoutait parler.

— Ventre-saint-gris ! s'écria Henri IV qui, malgré la sainteté du lieu où se passait cette scène, ne put s'empêcher de laisser échapper son juron favori, ventre-saint-gris ! Henriot, es-tu sorcier toi-même ?... Sans pouvoir rien m'expliquer, je me mets l'esprit à la torture. Qu'est-ce que cela signifie ?...

— Cela signifie, Sire, répliqua le jeune homme en souriant doucement, cela signifie qu'un talisman est chose précieuse et plus utile parfois que cotte de mailles et corselet d'acier.

Ce disant, Bois-Dauphin écarta son pourpoint et enleva de dessus sa poitrine la petite vierge d'ivoire qui, dans la chambre du moulin, s'était échappée des mains de Marsiane, et que le roi avait pu remettre ensuite au jeune officier.

— La vierge d'ivoire ! murmurèrent tous les assistants.

— La vierge d'ivoire ! répéta Marsiane avec un accent étrange.

— Oui, ma chère ennemie, reprit Bois-Dauphin en faisant quelques pas vers la vieille femme : une sainte relique que ma mère a placée sur ma poitrine quelques jours après ma naissance, et qui devait me servir d'égide toute-puissante. L'attente de ma mère n'a pas été trompée, Marsiane, car c'est elle qui vient d'empêcher votre poignard de se faire jour jusqu'à mon cœur.

En effet, dans la figurine, chacun put voir une entaille profonde, faite par le coutelas de la vieille femme.

Cette dernière, en entendant parler le jeune homme, avait porté la main à son front, et son visage avait subi une transformation complète.

Au comble de la surprise, chacun avait considéré le changement subit qui venait de s'opérer dans les traits de la pauvre vieille folle.

Ce n'était plus, en effet, cette lugubre et sombre créature qui, le poignard à la main, venait de surgir devant les jeunes épousés, la haine au cœur et la menace à la bouche ; ce n'était plus la sinistre rôdeuse de nuit que nous avons vue ramper dans l'enclos du moulin et dans les hautes herbes de la forêt de Nérac.

Non ! non ! dans ses regards plus de colère, sur son front plus de sombres nuages.

Marsiane soudainement semblait être redevenue ce qu'elle était jadis, et sans les haillons sordides qui couvraient ses pauvres membres amaigris, sans l'éclatante blancheur de ses longs cheveux éparpillés sur ses épaules, on eût pu facilement reconnaître en elle cette femme à l'aspect imposant, à la démarche fière, au regard magnétique qui, dans la nuit du 13 octobre 1588, avait prédit aux quatre Henri leur étrange destinée.

Émue, tremblante, la malheureuse s'approcha du jeune homme, de ce quatrième Henri qui, malgré tout, sortait toujours sain et sauf des plus grands dangers.

Elle lui saisit les deux mains et fixa ses yeux sur ses yeux. Puis d'une voix pénétrante, tout empreinte de douceur et d'amour :

— Henri !... Henri ! murmura-t-elle, répète... répète ce que tu viens de dire... Cette sainte relique... c'est ta mère qui l'a placée sur ta poitrine quelques jours après ta naissance !... Je ne suis pas folle, n'est-ce pas !... Oh ! par pitié, dis-moi que je ne suis pas folle, dis-moi que ces paroles qui sont gravées là, dans mon cœur, c'est toi... c'est bien toi qui les as prononcées !

— Sur mon honneur, répondit le jeune homme, dont la surprise augmentait de minute en minute, et qui ne pouvait se défendre d'une émotion singulière, sur ma vie, ces paroles sont miennes et ces paroles sont vérité.

De nouveau, les yeux de la vieille femme se fixèrent ardents sur le visage de Bois-Dauphin.

— Tu ne mens pas ! dit-elle après un instant de silence. Non ! tu ne peux mentir, je lis la franchise sur ton front. Et cependant, poursuivit-elle en se

reculant machinalement, ce talisman bénit, n'est-ce pas sur le cadavre de Lupus que je l'ai trouvé tout rouge encore de son sang ?

— Par le Christ ! s'écria Bois-Dauphin en étendant la main vers l'image du Sauveur placée dans la chapelle, Lupus me l'avait lâchement dérobé peu d'instants avant sa mort !

A ces mots, Marsiane poussa une exclamation des plus violentes : son front s'illumina, ses yeux étincelèrent.

— Ah ! je comprends tout ! je comprends tout ! murmura-t-elle. Le jour se fait enfin dans ma pensée !... Lupus avait surpris mon secret !... Il voulait me voler cette tendresse, ce nom, cette fortune que je réservais à mon fils bien-aimé... Ah ! continua la vieille femme avec une joie effrénée, oui, je te crois, Henri... je te crois...

Et la pauvre femme se prit à sangloter, et, frémissante, se laissa tomber aux genoux de Bois-Dauphin.

— Henri, poursuivit-elle avec une exaltation qu'elle essayait en vain de contenir, Henri ! ose me regarder en face... Dans mes yeux, sur mes traits, ne lis-tu pas la révélation d'un secret immense ?...

— Que dites-vous ? s'écria vivement Bois-Dauphin.

— Je dis, répliqua la sorcière en attirant le jeune homme sur sa poitrine haletante, je dis, Henri, que ce crime dont j'ai accusé tant de fois le sire de Bois-Dauphin ne s'est pas accompli... Je dis qu'au moment de frapper l'innocente petite créature, le poignard s'est arrêté devant une sainte relique que ma main avait placée sur le cœur de mon enfant bien-aimé !... Je dis enfin, poursuivit la vieille femme en désignant la vierge d'ivoire, je dis que cette relique... la voici !

A ces mots, un mouvement général se fit parmi tous les assistants, et de tous côtés s'éleva un murmure de surprise profonde.

Marsiane se redressa aussitôt de toute la hauteur de sa haute taille.

— Vous doutez !... s'écria-t-elle d'une voix éclatante qui couvrit sans peine tous les murmures et fit vibrer les vitraux coloriés de la chapelle. Vous osez douter ! Henri... Henri, dis-leur donc à tous que je n'ai pas menti... dis-leur que je suis ta mère !

Bois-Dauphin parvint à surmonter l'émotion involontaire qui s'était emparée de lui.

— Cette malheureuse est folle, pensa-t-il, je l'avais oublié. Las ! pauvre femme ! continua-t-il en la repoussant doucement, cet enfant que vous aviez perdu ne peut-être moi !... Car je n'ai plus de mère !... Quelques jours après ma naissance, Dieu l'a rappelée à lui !

— Saints du ciel ! s'écria Marsiane avec un effroyable accent d'angoisse et de douleur, il doute !... il doute aussi !...

A ces mots elle saisit la vierge d'ivoire.

— Ah ! s'écria-t-elle, Vierge sainte ! c'est toi que j'implore en mon affliction

suprême! C'est toi seule qui peux maintenant tarir mes larmes et me rendre mon fils!

Sous les baisers fiévreux de la vieille femme, un ressort pratiqué dans la figurine s'ouvrit brusquement et laissa échapper une bande de parchemin. Marsiane s'en saisit.

Puis, d'une voix retentissante, elle lut ces mots qui s'y trouvaient tracés :

« Sur la Bible, autorité suprême de l'Église protestante, je jure que l'enfant qui porte le nom de Henri de Bois-Dauphin n'est pas mon fils, mais bien celui que j'ai enlevé à Marsiane Fulbert en la soirée du 14 octobre 1572.

« *Signé :* Sire de BOIS-DAUPHIN. »

— O ma mère! ma mère! s'écria le jeune homme; pardonnez-moi d'avoir douté de vous!

Et, fondant en larmes, il vint s'agenouiller pieusement devant Marsiane.



Le premier numéro de la seconde année du MONDE FANTASTIQUE contiendra *le Visionnaire d'Angoulême*, suite et fin des LÉGENDES HISTORIQUES.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Paris. — Typ. de Rouge, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germ., 43.

